



AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10

http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php

<http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm>

UNIVERSITÉ NANCY 2

École doctorale Langages, Temps, Sociétés (ÉD 78)

Centre de recherche sur les médiations (ÉA 3476)

LE MONDE DU LIVRE EN SALON

LE LIVRE SUR LA PLACE À NANCY
(1979-2009)

Volume 2

**Thèse pour le doctorat
en sciences de l'information et de la communication**

présentée et soutenue le 7 juillet 2011

**par
Adeline Clerc**

Jury

**M. le Professeur Jean Davallon, Université d'Avignon et des Pays de Vaucluse,
rapporteur**

M. le Professeur Marc Lits, Université catholique de Louvain, examinateur

M. le Professeur Bertrand Legendre, Université Paris 13-Villetaneuse, rapporteur

Mme le Professeur Béatrice Fleury, Université Nancy 2, directrice de thèse

M. le Professeur Jacques Walter, Université Paul Verlaine-Metz, examinateur

SOMMAIRE

ANNEXE 1. QUESTIONNAIRE VISITEURS	9
ANNEXE 2. ENTRETIENS SEMI-DIRECTIFS, ÉDITEURS	13
2.1. Béatrice BORELLA	15
2.2. Éditrice (anonymat souhaité)	19
2.3. Boris MAXANT	23
ANNEXE 3. ENTRETIENS SEMI-DIRECTIFS, ÉCRIVAINS	27
Tableau 1. Répertoire des entretiens semi-directifs. Écrivains. 2008.....	28
3.1. Élise FISCHER	31
3.2. Élise FISCHER	39
3.3. Pierre DENIS.....	45
3.4. Patrick CLAPAT (Clapat).....	51
3.5. Auteur (anonymat souhaité).....	57
3.6. Gérald TENENBAUM.....	63
ANNEXE 4. MÉDIATION DÉCENTRALISÉE.....	69
4.1. Muriel Zürcher, auteur jeunesse.....	71
4.2. Madame Dominique Kissienne, professeur des écoles	77
4.3. Madame Seuvic, professeur des écoles	81
ANNEXE 5. ENTRETIENS SEMI-DIRECTIFS, ÉCRIVAINS_2009/2010	87
Tableau 2. Répertoire des entretiens semi-directifs. Écrivains. 2009/2010.....	88
5.1. Guy UNTEREINER.....	93
5.2. Bernard APPEL.....	103
5.3. Muriel CARMINATI	121
5.4. Florence LHOTE.....	137
5.5. Yasmina KHADRA.....	153
5.6. Patrick-Serge BOUTSINDI.....	165
5.7. Vincent BOLY	179
5.8. Maryvonne MIQUEL.....	197
5.9. Pierre HANOT	209
5.10. Steve ROSA	233
5.11. Henriette BERNIER.....	251

5.12. Maud LETHIELLEUX.....	271
5.13. Philippe CLAUDEL.....	281
5.14. Gilles LAPORTE	299

ANNEXE 6. ENTRETIENS SEMI-DIRECTIFS, VISITEURS 2009 321

Tableau 2. Répertoire des entretiens semi-directifs. Visiteurs..... 322

6.1. Femme, 26 ans, Doctorante en sciences, Nancy	327
6.2. Femme, 24 ans, libraire, Neufchâteau (88)	335
6.3. Femme, 38 ans, médecin, Nancy.....	351
6.4. Femme, 54 ans, éducatrice pour enfants, Nancy et son mari, 48 ans, informaticien, Nancy	355
6.5. Femme, 32 ans, professeur de français, Metz et son mari, 41 ans, professeur de sciences économiques et sociales, Metz.....	359
6.6. Homme, 16 ans, Première scientifique, Nancy (H1), homme, 16 ans, Première scientifique, Brin-sur-Seille (H2).....	363
6.7. Femme, 30 ans, bibliothécaire, Nancy (F1), femme, 48 ans, bibliothécaire, Laître-sous-Amance (F2), homme, 37 ans, bibliothécaire, Nancy.....	367
6.8. Femme, 36 ans, intermittente du spectacle et ingénieur du son, Nancy	371
6.9. Femme, 47 ans, secrétaire, Nancy	375
6.10. Femme, 58 ans, secrétaire médicale, Perth (Australie).....	379
6.11. Femme, 60 ans, retraitée (assistante commerciale), Laxou (54).....	383
6.12. Femme, 72 ans, retraitée (EDF), Laxou	387
6.13. Femme, 73 ans, retraitée (paramédical), Nancy.....	391
6.14. Homme, 34 ans, ingénieur réseau, Metz	395
6.15. Homme, 47 ans, agent territorial du patrimoine, Nancy	399
6.16. Femme, 57 ans, rédactrice dans un bureau, Saulxures-lès-Nancy (F1), femme, 28ans, déléguée médicale, Nancy (F2).....	405
6.17. Femme, 57 ans, inspectrice de l'Éducation Nationale, Metz, homme, 67 ans, retraité (ancien proviseur), Metz	409
6.18. Femme, 20 ans, étudiante à Sciences Politiques, Nancy.....	415
6.19. Femme, 43 ans, animatrice en pastorale, Ludres (54).....	419
6.20. Femme, 55 ans, psychologue, Nancy	423
6.22. Femme, 62 ans, retraitée (mère au foyer), Pont-à-Mousson (54).....	433
6.23. Homme 39 ans, magistrat, Metz.....	437

ANNEXE 7. ENTRETIENS SEMI-SIRECTIFS, REPRÉSENTANTS INSTITUTIONNELS.....	443
7.1. Véronique NOËL et Michèle MAUBEUGE.....	445
7.2. Jacques DEVILLE.....	459
ANNEXE 8. RENCONTRE LITTÉRAIRE, YASMINA KHADRA	473
8.1. Jean-Bernard DOUMÈNE.....	475
Tableau 3. Répertoire des entretiens semi-directifs conduits. Publics. Librairie « L’Autre Rive »	493
8.2. AGNESCA, 25 ans, Doctorante en histoire, Nancy.....	495
8.3. MARIE-CHAT, 50 ans, conteuse et plasticienne, Nancy	509
8.4. MÉLANIE, 24 ans, assistante de vie scolaire, Épinal.....	525
8.5. RÉMI, 20 ans, stagiaire libraire, Laxou	537
8.6. CHANTAL, 60 ans, psychologue, Jarville (54).....	549
8.7. MARIE-JEANNE, 52 ans, secrétaire dans un cabinet d’assurance, Nancy.....	567
ANNEXE 9. EXEMPLES D’INTERLÉGITIMATION ENTRE LE MONDE INSPIRÉ ET LE MONDE MÉDIATIQUE	587
ANNEXE 10. PANNEAU D’AVERTISSEMENT AUX COLLECTIONNEURS DE DÉDICACES	593
ANNEXE 11. EUGÈNE SUE, PREMIER ROMANCIER VEDETTE.....	597
INDEX DES NOMS PROPRES ET DES NOMS COMMUNS.....	601

ANNEXE 1
QUESTIONNAIRE VISITEURS
PRÉ-ENQUÊTE 2008

Bonjour, dans le cadre d'un travail universitaire, je réalise une étude sur le Livre sur la Place. Merci de bien vouloir remplir ce questionnaire.

1. Vous êtes : Un homme Une femme

2. Vous êtes venu : Seul(e) En couple En famille Entre amis Avec mon professeur
 Autre, précisez.....

3. Votre lieu de résidence ? Ville..... Code postal..... Pays.....

4. Quel est le dernier diplôme que vous avez obtenu ?

Certificat d'étude Bac Pro DEA/DESS
 Brevet des collèges BTS/DUT Doctorat
 CAP/BEP Deug/Licence
 Bac Maîtrise

5. Votre profession ?.....

6. Votre âge ?.....ans

7. Comment avez-vous été informé de cette manifestation littéraire ? (plusieurs réponses possibles)

Article dans la presse locale nationale Précisez :.....
 Publicité dans un journal local national Précisez :.....
 Annonce dans un magazine culturel – Précisez :.....
 Télévision – Précisez :.....
 Radio – Précisez :.....
 Affiches – Où, précisez :.....
 Internet – Précisez le site :.....
 Office de tourisme – Précisez la ville :.....
 Par une librairie – précisez laquelle :.....
 Invitation
 Par des connaissances
 Autre – précisez :.....

8. Etes-vous déjà venu au Livre sur la Place ?

Oui, précisez le nombre de fois et la ou les années de votre - ou vos - visite(s).....
 Non

9. Quel est le but de votre visite ? (plusieurs réponses possibles)

Rencontrer un/des auteur(s) en particulier, précisez le(s)quel(s).....
 Prendre connaissance des livres de la rentrée littéraire 2008
 Assister aux animations annexes (par exemple les rencontres orchestrées par F. Rossinot)
 Passer du temps libre avec un/des proche(s)

Autre, précisez.....

10. Que pensez-vous de la sélection des auteurs et des titres présents au Livre sur la Place ?

Justifiez.....

11. Selon vous, la littérature étrangère au Livre sur la Place est représentée de manière :

Très suffisante Suffisante Peu suffisante Très peu suffisante

12. Avez-vous acheté des livres au Livre sur la Place ?

Oui, précisez le nombre.....

Non

13. Votre visite au Livre sur la Place vous a-t-elle donné envie d'acheter ultérieurement des ouvrages présentés sur les stands ?

Oui Non

14. Quels sont les livres qui vous ont intéressé au Livre sur la Place ? (plusieurs réponses possibles)

Livres régionaux Poésie Livres de jeunesse

Romans Ouvrages/revues scientifiques Théâtre

Policiers Bandes dessinées Livres d'Histoire

Autre – précisez :

15. Avez-vous engagé une conversation avec un/des auteur(s) ?

Oui, précisez le(s)quel(s).....

Non

Si oui, cette rencontre vous-a-t-elle donné envie d'acheter le livre de l'auteur ?

Oui

Non

16. Savez-vous depuis quand existe le Livre sur la Place ?

Oui, précisez la date.....

Non

17. Savez-vous qui organise le Livre sur la Place ?

Oui, précisez.....

Non

18. Au cours de l'année, vous fréquentez : (plusieurs réponses possibles)

Des bibliothèques, de manière : Occasionnelle Fréquente

Des librairies, de manière : Occasionnelle Fréquente

D'autres manifestations littéraires, précisez

lesquelles.....

ANNEXE 2
ENTRETIENS SEMI-DIRECTIFS, ÉDITEURS
PRÉ-ENQUÊTE 2008

2.1. Béatrice BORELLA

Faire une place aux éditeurs indépendants

« Mais c'est vrai qu'il y a un public de spécialistes qui vient au Livre sur la Place et aussi un public de tout venant si je puis dire. Le lecteur qui va acheter un livre alors qu'il n'est pas venu pour ça et qui va tomber sur un livre qui va lui plaire. Ou quelqu'un qui se promène simplement, parce que c'est un événement dans la ville ».

Date de l'entretien : 18 septembre 2008

Lieu de l'entretien : Livre sur la Place

Durée de l'entretien : 6 minutes

Fonction professionnelle : représentante de la maison d'édition « Le Grand souffle »

AC : Pouvez-vous vous présenter en quelques mots ?

BB : Je m'appelle Béatrice Borella. Je travaille bénévolement à la diffusion d'une petite maison d'édition qui me passionne, qui s'appelle Le Grand souffle édition.

AC : Pourquoi êtes-vous présente au Livre sur la Place ?

BB : Je suis présente en tant que Lorraine, Nancéienne diffusant une maison d'édition indépendante qui a été invitée au Livre sur la Place par d'autres éditeurs indépendants de la région.

AC : Pouvez-vous préciser quels sont les intérêts qui vous poussent à participer à un salon littéraire en Lorraine ?

BB : L'intérêt pour nous, éditeurs indépendants, c'est de nous faire connaître et de vendre en direct avec le public.

AC : Des auteurs dont les livres sont édités par votre maison d'édition sont-ils présents aujourd'hui ?

BB : Je les représente tous. Le Grand souffle est un collectif d'artistes. Il n'y a pas seulement des écrivains. Il y a aussi des plasticiens, des cinéastes, des vidéastes, des poètes, des philosophes, etc.

AC : Est-ce que l'absence d'auteurs sur un stand pose problème ou non ?

BB : Nous aurions été ravis de pouvoir les faire venir. Simplement, on est là, je dirais de façon officieuse *via* mes amis de la Mort qui Trompe. Officiellement, nous ne sommes pas invités. Il était donc un peu délicat de les faire venir.

AC : Oui, d'autant plus qu'ici les places sont chères et les auteurs sont déjà assez à l'étroit.

BB : Voilà, c'est ça.

AC : Avez-vous déjà participé au Livre sur la Place ?

BB : C'est la deuxième année. L'année dernière, c'était très positif en termes de rencontres, parce que le Grand souffle aime bien rencontrer ses lecteurs en direct. On a vendu des livres quand même. C'est un lieu d'échanges.

AC : Est-ce que vous participez à d'autres manifestations littéraires pour vous faire connaître ?

BB : Oui, on a participé par exemple au salon du livre de Bruxelles, à celui de Paris, au salon de la poésie.

AC : Malgré tout, des salons comme ceux de Bruxelles ou de Paris n'ont pas la même dimension que le Livre sur la Place.

BB : Effectivement, ce n'est pas gratuit. En tant qu'éditeurs indépendants, on est dans une situation assez précaire donc on est obligé de chercher tous les lieux où le coût est le moins élevé possible. À Paris, on doit payer.

AC : C'est onéreux ?

BB : [rire] Oui. On a fait l'effort financier il y a deux ans de participer au Salon du livre à Paris mais cette année, on n'a pas pu y participer parce que c'était trop cher. Paris, c'est un salon de libraires. On est invité par les libraires, lesquels prennent une commission sur les livres que les éditeurs vendent, ce qui fait qu'une fois qu'on a payé le stand et les libraires, il ne nous reste plus grand chose.

AC : Alors qu'ici, nous avons des stands à la fois d'éditeurs et des stands de libraires.

BB : Oui, ici, on ne paie pas et c'est ça qui est vraiment magnifique. En tant qu'éditeur indépendant, on peut gagner, je ne dirais pas notre vie – parce qu'on gagne rien en fait – mais la possibilité de faire vivre notre maison d'édition tout simplement.

AC : Que pensez-vous de la sélection des auteurs et des livres cette année au Livre sur la Place, outre ceux que vous représentez ?

BB : Je dirais très sincèrement que je trouve très dommage qu'il n'y ait pas plus d'éditeurs indépendants.

AC : Que pensez-vous de la représentation de la littérature étrangère au Livre sur la Place ?

BB : [soupir] Je n'ai pas d'avis sur la question pour l'instant.

AC : Le public qui se rend à votre stand vous connaît-il en tant que maison d'édition ?

BB : Il y a vraiment de tout. Il y a des gens qui cherchent vraiment un livre précis. Il y a vraiment le large public. Comme nous avons justement, nous, une palette éditoriale assez variée, on peut toucher toute sorte de public. Mais c'est vrai qu'il y a un public de spécialistes qui vient au Livre sur la Place et aussi un public de « tout venant » si je puis dire. Le lecteur qui va acheter un livre alors qu'il n'est pas venu pour ça et qui va tomber sur un livre qui va lui plaire. Ou quelqu'un qui se promène simplement, parce que c'est un événement dans la ville.

AC : Comme vous le disiez à l'instant, c'est un événement. Selon vous, pourquoi la ville organise-t-elle une telle manifestation depuis maintenant trente ans ?

BB : Je ne pourrai pas répondre à cette question. Je ne suis pas suffisamment impliquée dans la vie de la ville.

AC : Est-ce que vous avez établi des contacts avec l'organisation du Livre sur la Place ?

BB : Oui, j'ai rencontré madame Maubeuge.

2.2. Éditrice (anonymat souhaité)

Les trois salons incontournables : Paris, Francfort et Londres

« Paris, c'est comme le salon de Francfort, c'est un salon où il faut être tout simplement. Les trois grands salons, c'est Paris, Francfort et Londres ».

Date de l'entretien : 18 septembre 2008

Lieu de l'entretien : Livre sur la Place

Durée de l'entretien : 9 minutes

Fonction professionnelle : représentante de la maison d'édition « Phi », et la représentante de la fédération des éditeurs luxembourgeois

AC : Pouvez-vous vous présenter en quelques mots ?

X : Je dirige les éditions Phi et je suis également membre d'une fédération, celle des éditeurs luxembourgeois.

AC : Est-ce la première fois que vous venez au Livre sur la Place ?

X : Ça fait plusieurs années. Chaque année, il y a un peu plus d'éditeurs qui viennent. Notre fédération compte de plus en plus d'éditeurs, et du coup, on a des livres qui s'entassent un peu.

AC : Est-ce vous qui avez sollicité les organisateurs pour venir au Livre sur la Place ?

X : Non, comme on vient déjà depuis plusieurs années. Je pense qu'auparavant, cela passait par des contacts presse. On décide en tant que fédération de venir ou de ne pas venir.

AC : Quel est l'intérêt de venir dans un salon lorrain alors qu'on est éditeur luxembourgeois ?

X : Ce sont nos voisins. C'est un public qui lit aussi des livres d'éditeurs luxembourgeois. Et c'est un bon moyen de se faire connaître sans partir à mille kilomètres en dehors du pays.

AC : Est-ce que le public vous connaît ou y a-t-il plus de curieux ?

X : Moitié, moitié. Il y a des gens qui nous connaissent et d'autres qui veulent connaître le Luxembourg, connaître la cuisine.

AC : Ce sont des livres qui parlent principalement du Luxembourg.

X : Chaque maison d'édition a sa spécificité. On a des maisons d'édition plus axées vers la littérature, d'autres touristiques, artistiques et historiques.

AC : Est-ce que des auteurs seront présents sur votre stand ?

X : Non, normalement un auteur aurait dû venir mais il n'a pas pu venir malheureusement.

AC : Est-ce que cela pose un problème pour le public ?

X : Ici à Nancy pas nécessairement, c'est plutôt au Salon de Paris que cela poserait un problème. Ici, il y a quand même du public.

AC : Faites-vous une distinction entre le Salon de Paris, celui de Bruxelles et le Livre sur la Place ?

X : En tant qu'éditeur non. Disons que la foire de Paris est beaucoup plus grande et du coup plus internationale mais ce sont surtout des salons plus près de chez nous avec un public qui nous connaît mieux, ce qui est intéressant pour nous en termes de contacts presse ou avec d'autres auteurs.

AC : Quels sont vos objectifs en clair ?

X : Les objectifs de la fédération sont de promouvoir la littérature et la production éditoriale du Luxembourg à l'extérieur du pays. C'est surtout nous faire connaître. C'est aussi un peu la vente. Ce sont plutôt les relations publiques.

AC : Est-ce que lors de salons tel que le Livre sur la Place des contrats se négocient ?

X : Là je ne peux pas parler au nom de tous les membres de la fédération. Pour les éditions Phi, c'est un peu difficile. Il y a certes des contacts qui s'établissent mais les contrats se font au fur et à mesure.

AC : Est-ce que la négociation se fait de manière plus simple sur des gros salons ?

X : Non, parce qu'un auteur peut aborder beaucoup plus facilement un éditeur ici qu'à Paris¹. Souvent à Paris, les auteurs ont des rendez-vous, ils ne sont presque jamais sur leur stand. C'est plus facile de venir sur des salons un peu moins grands que sur Paris pour se faire éditer.

AC : Vous payez votre stand à Paris, mais pas ici.

X : Oui, Paris, c'est comme le salon de Francfort, c'est un salon où il faut être tout simplement. Les trois grands salons, c'est Paris, Francfort et Londres. Jusqu'à présent nous ne sommes pas allés à Londres. Nous essayons d'y aller dans les années à venir. Nancy, Metz, Leipzig sont des foires plus de proximité. On fait le grand et le petit périple.

AC : Pouvez-vous préciser l'expression « salons de proximité » ?

X : De proximité parce que c'est proche de chez nous. C'est un public plus proche de nous. Par exemple à Paris, nous sommes des éditeurs luxembourgeois qui présentons des livres sur le Luxembourg. Ils ne connaissent pas forcément les éditions Phi par exemple. Alors qu'ici, on a quand même des gens qui nous connaissent. C'est plus convivial.

AC : Est-ce que vous faites une distinction entre le Livre sur la Place et L'Été du Livre à Metz ?

X : [silence] Je pense que, pour nous, le Livre sur la Place a plus de retombées, en termes de vente et de public. Mais ça dépend souvent de l'emplacement du stand aussi.

AC : Parce que vous n'êtes pas toujours situés au même endroit ?

X : À Nancy si, mais à Metz, ça a changé et du coup, on n'avait vraiment pas beaucoup de public. On était dans un endroit à part, ce qui est problématique pour un exposant.

AC : Ici, le chapiteau vous semble bien structuré ?

X : Je pense que c'est très bien parce que les gens font un aller-retour et passent souvent chez nous aussi. Par exemple, au Salon du Livre à Paris, on est chez les étrangers. Ici, on est mélangé et c'est mieux.

AC : De manière générale, quel public, selon vous, vient au Livre sur la Place ?

¹ Lors du dernier salon de Francfort, « plaque tournante de l'édition mondiale », qui a eu lieu du 15 au 19 octobre 2008, Anne-Solange Noble, directrice des cessions de droits de chez Gallimard explique : « Je rencontre plus de soixante éditeurs au cours de la semaine, près de trois cents si j'inclus les autres membres de mon équipe » (*Lire*, octobre 2008, p. 10).

X : Il y a des habitués et des curieux qui passent.

AC : Vous continuerez à venir au Livre sur la Place ?

X : Probablement, mais là ça vient de commencer, je ne peux pas vous dire le bilan mais je dirais qu'en général c'est positif.

AC : Pensez-vous que la littérature étrangère soit suffisamment représentée au Livre sur la Place ?

X : C'est une question toujours délicate. Mon expérience me montre qu'en France, il y a beaucoup moins de stands étrangers que par exemple en Allemagne ou à Londres.

AC : Où au Luxembourg ?

R : Au Luxembourg, on n'a pas de grosses manifestations. On a le salon de Wolfer et là on a presque que des éditeurs luxembourgeois. C'est un peu triste oui. Mais, je pense qu'au fil du temps, ça va changer.

2.3. Boris MAXANT

Le salon, un média comme les autres

« Ce n'est pas du tout un support commercial, c'est un support de communication ».

Date de l'entretien : 19 septembre 2008

Lieu de l'entretien : Livre sur la Place

Durée de l'entretien : 10 minutes 30

Fonction professionnelle : animateur culturel pour la maison d'édition « Paroles de lorrains »

AC : Pouvez-vous vous présenter en quelques mots ?

BM : Je suis animateur culturel pour une petite maison d'édition régionale qui s'appelle Paroles de lorrains. On est prêt à éditer tout type de livre. Mais nous surtout, on publie des livres qui sont refusés par d'autres maisons d'édition, qui ont un tirage, généralement, entre 400 et 1 800 exemplaires maximum et qui permettent à des gens de raconter leur histoire.

AC : Ce sont des histoires qui parlent de la Lorraine exclusivement?

BM : Pour l'instant oui. Ce ne sont que des histoires sur la Lorraine.

AC : Vous êtes sur quel stand actuellement ?

BM : Nous sommes sur le stand de « Lire à Nancy ».

AC : Quel est l'intérêt pour vous de venir au Livre sur la Place ?

BM : Ça permet de rencontrer beaucoup de monde et de présenter notre travail. Rencontrer les futurs lecteurs et les visiteurs. C'est évident que dans une foire comme celle-là où il y a tellement de livres à acheter, on ne fait pas des ventes record. Mais notre but, ce n'est pas ça, c'est vraiment de rencontrer, de présenter les prochains livres que l'on va publier, de présenter nos souscriptions, de pouvoir ramasser des coordonnées internet pour pouvoir agrandir notre fichier et envoyer notre *newsletter*.

AC : Donc le Livre sur la Place c'est un support de communication avant d'être un support commercial.

BM : Ce n'est pas du tout un support commercial, c'est un support de communication. De plus, on propose des animations culturelles autour des livres et autour de nos livres en particulier mais pas seulement, avec des comédiens qui font des lectures à voix haute.

AC : Au Livre sur la Place ?

BM : Non, un peu partout. Là on a un projet dans les cafés de Nancy par exemple. On va essayer d'innover les cafés littéraires avec des lectures à voix haute et des échanges autour des livres et surtout peut-être dans les rues. On travaille avec les « Brigades d'intervention poétique »². Notre objectif, c'est que la lecture et la culture soient partout dans la ville et surtout que tout le monde y ait accès.

AC : C'est la deuxième fois que vous participez au Livre sur la Place. Quels souvenirs en gardez-vous ?

BM : L'année dernière c'était très bien. C'était vraiment notre première année d'existence réelle. L'année dernière, nous avons publié trois livres. Cette année, on va en publier six. Ce qui fait qu'on va bientôt se retrouver avec dix livres à notre actif donc ça commence à devenir quelque chose d'intéressant.

AC : Les livres que vous présentez sur votre stand ont été écrits pendant l'année ?

BM : Non, il y a un peu près tous les livres que nous avons publiés jusqu'à présent.

AC : Vous êtes une toute nouvelle maison d'édition, comment faites-vous pour vous faire connaître du public au Livre sur la Place ?

BM : Je chante des petites chansons et j'essaie de leur dire bonjour [rire].

AC : Si j'ai bien compris, c'est vous qui allez au devant du public.

BM : Ça dépend des moments. Parce que sur quatre jours je ne vais pas pouvoir chanter tout le temps [rire].

AC : Quelles relations entretenez-vous avec vos collègues de stand ?

BM : Je ne me tourne jamais vers la droite mais avec mes collègues de gauche, ça se passe très très bien [rire].

² Autour de Michel Arbatz, un groupe de comédiens dit en tous lieux et par surprise des textes poétiques. Les Brigades d'intervention poétique sont nées dans le cadre de Lire en fête en 2002. L'idée de commandos poétiques venait de la Comédie de Reims où Christian Schiaretti l'avait lancée avec le poète Jean-Pierre Siméon.

AC : J'ai l'impression que l'entente est plutôt cordiale sur ce stand. Est-ce que vous diriez que le Livre sur la Place c'est avant tout une fête ?

BM : Oui, c'est une fête. Il manque juste un peu de musique. En plus avec un bon polaire, on n'a pas froid. On a fait le point avec notre collègue et c'est pour nous la fête littéraire la mieux organisée de Lorraine. C'est nettement mieux organisé que L'Été du Livre à Metz où l'on va aussi. C'est un ressenti que nous avons, alors ce n'est peut-être pas objectif. À Metz, c'est toujours un peu plus compliqué pour avoir les informations.

AC : Que pensez-vous de la disposition des stands sous le chapiteau ?

BM : Je ne suis pas un spécialiste mais je trouve que c'est bien. Même nous, étant une petite maison d'édition, on est bien placé. On ne nous a pas mis dans un coin, cachés.

AC : Ce matin, c'est la matinée des scolaires. Est-ce que des élèves sont venus vous voir ?

BM : Oui, certains pour nous faire signer des autographes, ce qui est assez rigolo. Et les plus grands quant à eux posent des questions parce qu'ils ont un questionnaire à remplir.

AC : Est-ce que ça vous pose problème de répondre à ces questions qui sont parfois répétitives ?

BM : Non pas du tout, mais je trouve que les jeunes manquent de débrouillardise. Ils me posent des questions alors qu'en étant un peu à l'affût, ils se seraient rendu compte qu'il y a un journal gratuit distribué par les charmantes hôtesse à l'accueil et qui leur donne toutes les informations. Au lieu de leur répondre, je les ai envoyés chercher le journal parce que je trouve que c'est plus pédagogique. Moi, si j'étais à leur place, je prendrais le journal et irais à la terrasse d'un bistrot pour remplir le questionnaire puis je reviendrais le rendre au prof.

AC : Est-ce que vous participez à d'autres manifestations en Lorraine ?

BM : Le salon du livre de Longwy quand il existait et j'espère que les Ailes du Livre vont ressurgir. Dans un mois, nous aurons un salarié, c'est-à-dire moi, donc je pense qu'on aura plus de disponibilités pour aller dans les salons. Mais je pense qu'on va se limiter et plutôt développer nos propres actions : lectures à voix haute un peu partout pour aller chercher les gens qui ne lisent pas. Une enquête à Longwy a montré que dans 40 % des foyers le seul support écrit présent au domicile était le journal d'annonces gratuites. Les scolaires sont un public captif. Cela permet aux gamins des familles qui ne lisent pas de venir. Sinon, le public du Livre sur la Place reste assez limité je pense. Il est vrai que le fait que ce soit dans un chapiteau ouvert et pas dans une salle, ça permet peut-être à des curieux de venir mais c'est difficile. En plus, il y a aussi toute la valeur marchande. Certaines familles n'ont pas

forcément les moyens de s'acheter un livre. Alors que lorsqu'on est dans une rencontre gratuite parce qu'on écoute ce qui est lu, peut-être que ça peut permettre d'élargir le public.

AC : Oui, mais pourtant au Livre sur la Place, l'entrée est gratuite.

BM : Ça c'est bien, mais ici il y a aussi peut-être le côté *people*. Le fait que des gens vont venir uniquement pour voir les stars vues à la télé. Par exemple, je sais qu'il y a Amélie Nothomb qui est annoncée cet après-midi, ça va être la folie comme pour Michel Drucker à Metz. Cela n'apporte rien à la culture je pense. En tout cas à Nancy, il y a beaucoup de monde. Mais les *people* sont des accroches. D'ailleurs c'est ce que Rossinot a annoncé pour Nancy. Il a dit dans une interview à *L'Est* qu'il souhaitait sur toute l'année sensibiliser autour du livre. Ces salons du livre ont une valeur si les collectivités locales, les associations, les libraires indépendants ou non et surtout indépendants se mobilisent toute l'année pour qu'il y ait des animations. Nous, en tant que petite maison d'édition indépendante, nous souhaitons que les libraires indépendants vivent parce que nous ne voulons pas que nos livres soient uniquement vendus en grandes surfaces.

AC : Et vous pensez que le Livre sur la Place vous donne une visibilité dans la chaîne du livre.

BM : Nous aimerions que les librairies indépendantes deviennent des centres culturels dans lesquels les gens viennent non pas uniquement pour acheter un livre. Ce qu'il faudrait, c'est multiplier les expériences de type « Brigades d'intervention poétique ». Je vais en parler à mes voisins des « Refusés ». Ce serait peut-être bien qu'ils aillent déclamer leur revue un peu partout, dans le rayon poissonnerie du Cora et puis surtout dans les petites librairies. Il faut s'ouvrir culturellement. On parle aux autres *via* les NTIC mais on a du mal à parler et à dire bonjour à son voisin. Quand on dit bonjour à quelqu'un dans la rue qu'on ne connaît pas, on nous prend pour un extraterrestre.

AC : Selon vous, les salons littéraires sont des moyens et non des finalités à la conception que vous avez de la littérature et de son partage avec autrui.

BM : Oui je pense que c'est une bonne initiative. On est là pour s'ouvrir aux gens et non pour rester là dans son coin.

ANNEXE 3
ENTRETIENS SEMI-DIRECTIFS, ÉCRIVAINS
PRÉ-ENQUÊTE 2008

**Tableau 1. Répertoire des entretiens semi-directifs conduits auprès des écrivains.
2008**

Nom et Prénom	Âge	Lieu de domiciliation	Date de l'entretien	Lieu ou forme de l'entretien	Dernier livre publié au moment de l'entretien et nombre de livres déjà publiés	Genre littéraire	Activité(s) professionnelle(s)	Informations complémentaires
Élise Fischer	60	Fontenoy-la-Joûte (54)	28-janv-08 et le 18-sept-08	Fontenoy-la-Joûte pour le premier entretien et le Livre sur la Place pour le second	<i>Confessions d'Adrien le colporteur</i> (Nancy, Éd. Presses de la Cité, 2008). Plus de vingt romans publiés.	Romans	Écrivain-journaliste	Fidèle au Livre sur la Place et très connue dans la région, elle se considère comme « l'enfant du pays ».
Patrick Clapat	NC	NC	18-sept-08	Livre sur la Place	<i>Antoine et Cléopâtre</i> (Haute-Garonne, Éd. Athéna, 2008). Quelques albums publiés.	Bande dessinée	NC	
X	58	NC	18-sept-08	Livre sur la Place	Premier roman publié.	Roman	Écrivain à compte d'auteur et enseignante mise en disponibilité	En 2008, elle participe pour la première fois au Livre sur la Place.
Pierre Denis	NC	NC	18-sept-08	Livre sur la Place	<i>Le cimetière militaire de Metz-Chamblère depuis le XVI^e siècle</i> (Metz, Éd. Serpenoise, 2008).	Récits historiques	Écrivain-retraité	Il affiche clairement son désintérêt vis-à-vis des salons du livre.

					Cinq récits historiques publiés aux éditions Serpenoise.			
Gérald Tenenbaum	56	Nancy	18-sept-08	Livre sur la Place	<i>L'ordre des jours</i> (Paris, Éd. H. d'Ormesson, 2008). Six romans publiés.	Romans	Écrivain- professeur de mathématiques	Il fut lauréat du prix Erckmann- Chatrian en 2009.

Précisions méthodologiques générales : Le but des entretiens semi-directifs conduits en 2008 fut de tester la trame d'entretien qui a servi pour interroger les écrivains en 2009. Il nous est très vite apparu indispensable, dans un premier temps, d'inviter l'interlocuteur à présenter sa propre production littéraire. Une fois celle-ci présentée (maison d'édition ou livres publiés) et quelques paroles échangées, l'interrogé – alors plus détendu et ouvert aux questions – s'est trouvé davantage disposé à partager son expérience des salons du livre. Les présentations d'ouvrages étant pour certains interlocuteurs très détaillées et particulièrement longues, nous nous sommes permis de tronquer quelques passages que nous avons signalés comme suit : [...].

Précisons également que le contexte et les conditions de prise de parole n'ont pas été optimaux. Les auteurs ne souhaitant pas quitter leur stand le temps de l'entretien, nous avons dû rester sous le chapiteau du Livre sur la Place et ainsi nous adapter à de nombreuses contraintes matérielles. Nos échanges ont été interrompus par des visiteurs, ont été interférés par le brouhaha ambiant, voire coupés court par l'interlocuteur. Bien que ces cinq entretiens se soient déroulés le jeudi et le vendredi, jours où la fréquentation est la plus basse, le contexte de prise de parole s'est révélé peu pertinent. Aussi avons-nous estimé qu'il serait plus adéquat de conduire les prochains entretiens d'auteurs non pas au moment du salon mais peu avant ou peu après. En dehors du temps qui leur est imparti sur le salon, les auteurs se sont montrés plus disponibles et plus précis dans leur réponse, d'où une variation conséquente du temps d'échange : de 9 à 20 minutes en 2008 et de 32 minutes à 1h27 en 2009-2010.

En dépit des conditions matérielles inadéquates, les entretiens que nous avons pu conduire en 2008 ont permis de mettre en évidence un certain nombre d'éléments intéressants, notamment la façon dont les écrivains négocient, en temps réel, l'approche et les sollicitations diverses des visiteurs. De même, cette première phase d'investigation a mis à jour les biais que présentait notre trame : questions manquantes, inutiles, mal formulées, pas assez ciblées ou, au contraire, trop spécialisées.

3.1. Élise FISCHER

« L'enfant du pays »



Été du Livre, Metz, 2010.
© Adeline Clerc, 2010.

« Mais moi je suis un cas un peu particulier parce que je suis un peu l'enfant du pays. Je signe beaucoup. Je peux en signer 400 à 600 sur quatre jours. Je pense que pour un auteur qui va se trouver à côté de moi et en signer 50, ce n'est pas rigolo ».

Date de l'entretien : 28 janvier 2008

Lieu de l'entretien : Fontenoy-la-Joûte

Durée de l'entretien : 20 minutes

Genre littéraire : romans

Éditeur : Fayard, Presses de la Cité, Place Stanislas

Dernier livre présenté au Livre sur la Place : *Confessions d'Adrien le colporteur* (Nancy, Éd. Presses de la Cité, 2008)

Plus de vingt romans à son actif

Lieu de domiciliation : Fontenoy-la-Joûte

Âge : 60 ans

Précisions méthodologiques : Élise Fischer a été interrogée deux fois. La première à son domicile, la deuxième au moment du Livre sur la Place. L'objectif n'était pas tant de vérifier si l'auteur répondait de manière identique aux questions que de savoir si, en contexte d'événement littéraire, la parole était plus mesurée et lissée. Les éléments que nous avons pu extraire de cette « expérience » n'ont pas permis de trancher sur la question.

AC : Depuis quand participez-vous au Livre sur la Place ?

EF : Depuis 1998, en tant qu'auteur. J'ai publié chez Fayard. Après, j'ai versé dans l'écriture locale pour une partie. Il y a toujours deux axes dans ce que j'écris. Plutôt général chez Fayard et plutôt « terroir » aux Presses de la Cité. Je tiens aux deux étiquettes.

AC : Quels prix avez-vous reçus ?

EF : Quelques-uns... La Feuille d'or donnée conjointement par la Ville de Nancy et par France Bleu Sud Lorraine, toujours délivrée au cours du Livre sur la Place. C'était en 2001 pour *L'Inaccompli*, chez Mazarine Fayard. J'ai reçu le prix Victor Hugo, le prix des conseillers généraux, celui du livre lorrain à Vaux-en-Moselle, euh, celui du Roman du terroir dans la Nièvre. Ce ne sont pas des prix décernés uniquement en région et ça fait plaisir. La Feuille d'or c'est la consécration pour le Livre sur la Place.

AC : Qui est votre éditeur ?

EF : Fayard, Presses de la Cité et Édition Place Stanislas depuis un an, rue Sainte Catherine. Ça fait très plaisir parce que l'éditeur est un bon éditeur, même si c'est un éditeur local. Il prend le temps avec les auteurs et a le goût pour les textes. Il a aussi beaucoup de rigueur et une vraie exigence et c'est important pour un éditeur.

AC : Est-ce votre éditeur qui vous incite à participer à ce type de manifestations littéraires ou est-ce de votre propre initiative ?

EF : C'est toujours l'éditeur qui vous envoie. L'inverse pourrait se faire, mais ça ne se fait pas. On n'est pas au courant de toutes les manifestations. C'est chaque ville qui contacte les éditeurs et qui dit : « J'aurais besoin de tant d'auteurs ». Ça fait partie de l'agenda et de certains contrats que l'on signe. L'auteur s'engage à accepter les déplacements que propose l'éditeur pour des rencontres littéraires, des salons, des cafés littéraires, parce que ça fait partie de la promotion du livre.

AC : Selon vous, quel est le but d'une manifestation littéraire, et plus précisément, le but du Livre sur la Place ?

EF : C'est très important parce qu'il y a une rencontre entre les auteurs et les lecteurs. Quand on est auteur, on est souvent seul devant sa feuille. Quand on rencontre les lecteurs, c'est toujours un grand plaisir parce que c'est un vrai partage. Pour l'éditeur, c'est faire connaître ses auteurs, les promouvoir, les pousser et exister en tant qu'éditeur. C'est se rendre visible. C'est important pour recueillir sans doute d'autres auteurs et avoir d'autres idées. Lui aussi a besoin de contacts. Son rôle n'est pas uniquement de prendre un texte qui lui plaît, de l'imprimer et de le diffuser. Il a besoin d'exister dans des registres variés. Par exemple, la

Maison Fayard a plein de spécialités. Après son lancement, il s'est créé un département littéraire grâce à Claude Durand. L'éditeur a envie de montrer ce qu'il sait faire. Par exemple, pour le Livre sur la Place, il s'agit de rassembler le plus de gens possible et le plus de lecteurs. Françoise Rossinot a beaucoup fait ces dernières années pour le Livre sur la Place. Le but est de mettre le livre à la portée de tout le monde. Elle est folle des livres, elle est folle des rencontres avec les auteurs... C'est aussi partager une passion. Parce que je crois que lire n'est pas anodin. C'est une passion et sans doute un moyen à travers le livre de lutter contre la barbarie, le terrorisme et de faire en sorte que les hommes soient un peu plus humains.

AC : Ne serait-ce pas une manière de revaloriser l'image de la ville de Nancy ou tout simplement asseoir l'identité culturelle de la ville ?

EF : Je pense que ça y a beaucoup contribué. Je crois que pour l'identité culturelle de Nancy, Françoise Rossinot a beaucoup fait. Elle, et toute une équipe, je pense à Michèle Maubeuge. Quand il y a eu « Nancy, ville des lumières », ça a été quelque chose d'extraordinaire : le rayonnement a travers le livre. Et c'était aussi promouvoir une ville, redonner à Nancy son histoire qui avait souvent été oubliée, son identité. Et c'est aussi lui redonner sa beauté. Si on n'a pas de beauté dans les yeux comme on n'a pas de beauté dans sa tête – d'un point de vue intellectuel – on ne peut pas vraiment rester humain. Ça rejoint ce que je disais tout à l'heure sur la barbarie et le terrorisme. Je crois que c'était important pour la ville. C'est une manifestation extraordinaire. Les auteurs y viennent et y viennent de très loin avec un évident plaisir. Nous y sommes très bien reçus.

AC : Que reprenez-vous de votre participation au Livre sur la Place ?

EF : Je suis ravie. On est toujours bien reçu. Parce que je fréquente d'autres manifestations de ce type. J'aime bien aller à Limoges, aller à Brive... Montpellier. Il me semble que, puisque la rentrée littéraire a toujours lieu à l'automne, Nancy mérite sa position de premier salon littéraire français.

AC : Pourquoi, selon vous, y a-t-il autant de prix décernés au Livre sur la Place ?

EF : Il y a une volonté de la municipalité, des élus. André Rossinot a une grande volonté, celle du prix des droits de l'homme. Il y tient et c'est important. La Lorraine et Nancy sont des lieux de métissage. On est venu de partout. Après 70, on a accueilli les Alsaciens qui ne voulaient pas être Allemands ainsi que les Italiens et les Polonais. Il y avait la métallurgie et la mine. La Lorraine a su vivre avec les gens qui venaient d'ailleurs. Un prix des droits de l'homme a toute sa raison d'être. Les Feuilles d'or, c'est extraordinaire ! C'est prestigieux Nancy ! Il y a l'Académie Goncourt. Les deux frères sont de Nancy. La Bourse de la biographie, je pense que c'est important. Et puis on reste ouvert. Depuis trois ans avec la « bibliothèque pour tous », en partenariat avec Bayard presse (je suis un peu à l'origine de ça parce que je m'étais dit qu'à Nancy on aimait lire et écrire), il y a le prix de la nouvelle dont le parrain du jury est Daniel Picouly : remis à Nancy et fait avec Nancy... Il y a aussi le prix de l'espoir avec le magazine *Le Point*. On n'est jamais rétréci. À Nancy, quand il y a un nouveau prix qui se greffe, Françoise Rossinot se dit : « Bon, comment on va faire pour réussir à caser ce prix en

même temps que tous les autres, que chacun ait une petite réception et que tout le monde soit heureux ? » Il y a de l'ouverture.

AC : Comment s'opère la rencontre entre l'auteur et le public ?

EF : Ça pourrait poser problème. On s'est posé la question avec d'autres auteurs. Les lecteurs qui lisent énormément vont en bibliothèque. La bibliothèque leur dit que tel auteur qu'ils lisent sera au Livre sur la Place. Ils y vont et regardent de loin. C'est un peu comme au zoo j'ai envie de dire. Ils viennent et moi je leur dis de toucher les livres sinon ils n'existent pas. Ils les regardent et disent : « Je vous lis ». On commence à discuter. Ils ne vont pas forcément acheter votre livre. C'est cher un livre, c'est en moyenne entre 18 et 20 euros. Mais l'essentiel c'est d'être lus, pour nous, auteurs. Et c'est de discuter avec les lecteurs et savoir ce qu'ils ont aimé, ce qu'ils recherchent. Je dis toujours qu'un salon est réussi lorsque deux semaines, trois semaines ou trois mois après quelqu'un prendra la peine de pousser la porte d'une librairie et dira : « Je voudrais un livre de monsieur Untel, je l'ai vu au Livre sur la Place ».

AC : Ressentez-vous la pression de la vente dans ce type de manifestation ?

EF : En ce qui me concerne, non. Ce qui compte c'est la rencontre.

AC : À quelques semaines de la remise du prix Goncourt, selon vous, que viennent chercher les goncourables au Livre sur la Place ?

EF : Je pense qu'ils ont besoin de se montrer... Ils trouvent une légitimité par rapport à ce qu'ils ont écrit. C'est peut-être aussi un moyen de faire monter la pression doucement auprès des jurés. J'imagine en tout cas. Je me souviens avoir vu PPDA très excité. Philippe Claudel aussi était là. Les éditeurs n'auraient sans doute pas admis que ces auteurs n'y soient pas. Mais on retrouve aussi PPDA à Saint-Étienne, puisque c'est à quelques semaines d'intervalle. À Brive, le tout se joue, paraît-il, dans le train. On y mange, les jurys y sont et quasiment tout est fait là.

AC : Que pensez-vous du nombre d'auteurs régionaux présents au Livre sur la Place ?

EF : Ils sont souvent très mélangés à tout le monde parce que chaque libraire les répartit. Il n'y a pas que des auteurs régionaux sur un même stand. Il y a aussi des auteurs de chez Flammarion au stand de la Sorbonne par exemple. Il y a aussi Henriette Bernier, écrivain de la Meuse mais qui a aussi publié chez Anne Carrière et Belfond. On est assez mélangé. Il n'y a pas un stand à part. Et ça, c'est le mérite du Livre sur la Place. Il n'y a pas d'un côté les auteurs parisiens donc très littéraires et de l'autre, les petits, ceux de la région, les terroirs. Non il y a des auteurs, point.

AC : Que pensez-vous du nombre d'auteurs dits *people* ou déjà très médiatisés au Livre sur la Place ?

EF : Bien sûr qu'il y a des auteurs *people*. Paraît-il que ce sont eux qui font têtes d'affiche et vont attirer le public. Si on vient voir Marc Lévy, ça va, c'est gentil. Si on vient voir Richard Bohringer aussi. Encore faut-il le voir le matin parce que le soir il pique des colères, il en a marre. Si encore ce sont des gens qui écrivent – et là je vais être un petit peu sévère – réellement leur livre, c'est pas grave. Ils sont connus : ils ont fait du ciné avant, tout ce qu'on veut. Mais quand on fait des courbettes, des queues pas possibles devant des auteurs très *people* et qu'on sait qu'ils ont fait écrire leur livre par des nègres, là je ne suis pas contente. Je suis furieuse !

AC : Selon vous, le Livre sur la Place devrait-il s'ouvrir davantage à la littérature étrangère ?

EF : [silence] C'est peut-être un tout petit peu ce qui manque. On a quand même le Luxembourg, la Suisse, la Belgique mais ça reste francophone. Ce serait peut-être bien, sans parler des invités d'honneur, de dire : cette année ouverture vers la Chine ou Israël. Ou bien inviter des auteurs dont c'est la spécialité, même lorsqu'ils écrivent en français, d'être des grands voyageurs, ou bien faire venir le prix Nobel de littérature. Il y aurait des traducteurs, des rencontres à l'Opéra. Je crois que ce serait intéressant. C'est le domaine à développer dans l'avenir mais je ne désespère pas.

AC : Quelles sont vos attentes pour la trentième édition ?

EF : Qu'elle soit au moins aussi belle que le vingt-neuvième. Elle le sera sans doute encore davantage. À mon avis ce sera un grand succès. Peut-être y aura t-il une ouverture vers la littérature étrangère ? J'aimerais bien qu'il y ait l'Amérique latine, le Brésil, l'Espagne, Borges. Ces gens qui ont fait des aller et retour entre continents. Ce serait intéressant.

AC : Selon vous, le Livre sur la Place est-il une réussite ?

EF : Pour moi c'est une réussite. Il y a de la convivialité, une proximité et une grande qualité. Généralement, c'est en même temps que les Journées du patrimoine. Je crois que c'est la culture au sens large et au sens plat. Pas uniquement dans le livre. Parce que Nancy est une ville culturelle, une ville universitaire, une ville qui a un passé historique. C'est bien que ça soit à ce moment-là. Je suis peut-être un peu chauvine dans mes réponses mais je ne vois pas ce qu'on pourrait faire de plus, sauf l'ouverture sur la littérature étrangère.

AC : Pouvez-vous résumer le Livre sur la Place en quelques mots ?

EF : Ça serait tolérance, beauté, intelligence et fraternité.

AC : Vous qui allez régulièrement à Paris, le Livre sur la Place est-il connu de la capitale ?

EF : Oui au moins chez les auteurs que j'interviewe, des auteurs dits « parisiens ». J'en veux pour preuve Jean d'Ormesson, Daniel Picouly. Parfois, je rencontre des auteurs début septembre et ils discutent entre eux : « Alors tu retournes à Nancy. J'y retourne avec tellement de plaisir on est toujours bien reçu, y compris pour les attachés de presse ». L'équipe culturelle de Nancy a réussi son pari. Il n'y a pas d'un côté Paris et de l'autre la province, il y a la littérature.

AC : Participez-vous à d'autres manifestations littéraires ?

EF : Oui, ça m'arrive. Aussi bien des grandes que des petites. Je suis souvent allée à Saint-Étienne où on est très bien reçu aussi. C'était du temps de Jacques Blaine, le premier libraire de Saint-Étienne qui avait la passion des voyages et des auteurs. C'était un petit peu à l'image de Nancy avec des manifestations qui n'avaient pas uniquement lieu sous le chapiteau mais qui se déroulaient à la prison, à l'hôpital comme Nancy. Ça m'a beaucoup plu. Je suis allée à Brive mais j'aime moins. Je trouve que c'est plus le terme de « foire » : foire au livre. On y mélange le livre au foie gras. Je me dis bon, c'est peut-être bien, c'est la culture sous tous ses axes. Mais il me semble que le livre n'y a pas toujours sa place... Il m'arrive d'aller à Montpellier. C'est toujours très culturel. Je suis allée plusieurs fois à Montmorillon qui est aussi un village du livre. Il y a un beau salon. J'y vais par amitié pour Régine Deforges qui publie aussi chez Fayard. C'est aussi une ville qui a une histoire et les auteurs s'y trouvent bien. Il y a aussi Montaigu en Vendée. Je vais sans doute en oublier. Je vais à Besançon. C'est une manifestation récente. Ils en sont à la troisième ou quatrième édition mais elle est en train de prendre de l'ampleur. Je suis allée aussi à des mélanges du genre « livres anciens, livres nouveaux » à Belfort. Je suis allée à Saint-Louis parce que j'ai mon côté alsacien. Il y en a pour tous les goûts, pour tous les tempéraments, et tous les genres. C'est toujours un bonheur de rencontrer ses lecteurs.

AC : Pouvez-vous citer trois manifestations littéraires à l'étranger ?

EF : Je crois qu'il y en a une à Bruxelles, au Québec et à Francfort. Pour la traduction il faut que tout le monde passe par Francfort.

AC : Faites-vous une distinction entre un salon, une fête du livre et une foire du livre ?

EF : Foire comme Brive. Même s'il y a aussi des colloques, c'est avant tout le grand rendez-vous. C'est gastronomique. Ça a pris une grande importance : c'est la foire. Une fête du livre c'est peut-être plus petit. Récemment il y a eu la fête du livre lorrain à Léminville pour montrer la spécificité de la Lorraine. Un salon, c'est comme Nancy parce que c'est vraiment la littérature. Il me semble.

AC : Connaissez-vous l'agence de communication *Reed Exhibition* ?

EF : Pas du tout.

AC : Que pensez-vous du nombre de manifestations littéraires en France ?

EF : Je ne peux pas dire qu'il y en ait trop. Mais on s'aperçoit qu'il y en a beaucoup quand on veut organiser des petits débats localement. Même à Fontenoy-la-Joûte, où j'habite depuis une année, on se dit : « Attention, il ne faut pas que ce soit en même temps que Montaigu, que Montmorillon ou que Limoges, sinon on n'aura pas les auteurs ». Les éditeurs, s'ils ne connaissent pas Fontenoy-la-Joûte ou d'autres petites villes, ils privilégieront la grande manifestation au détriment de la petite. Et pourtant, la petite a toute sa raison d'être, par le nombre de lecteurs qui vont y venir. Elle a son importance parce l'auteur, avec les quatre ou cinq autres, aura la chance d'avoir une véritable rencontre avec le lecteur. Quand il y a énormément de monde lors d'une manifestation, ce qui commence à être le cas à Nancy, certains lecteurs me disent : « Je viens vous voir à un plus petit salon parce que je n'ai pas pu vous rencontrer à Nancy. Il y avait une queue formidable et je ne pensais jamais vous atteindre ». Mais il n'y a pas trop de salons après tout.

3.2. Élise FISCHER

Date de l'entretien : 18 septembre 2008

Lieu de l'entretien : Livre sur la Place

Durée de l'entretien : 20 minutes

AC : Pouvez-vous vous définir en tant qu'auteur ?

EF : Je suis un auteur un peu touche à tout. C'est la réputation que j'ai. Mais la réputation qui est la mienne, c'est d'écrire sur la Lorraine. [...] Je publie aux Presses de la Cité, chez Fayard et aux éditions Place Stanislas. Cette dernière maison d'édition me demande des livres plus personnels, des itinéraires sur mon ressenti mais toujours attaché à la Lorraine et ça me plaît beaucoup. Je me suis découverte une autre plume.

AC : Êtes-vous déjà venue au Livre sur la Place ?

EF : Oui, c'est la onzième fois en tant qu'auteur. Mais, j'y étais déjà venue en tant que lectrice.

AC : Vous a-t-on sollicitée pour participer au Livre sur la Place de cette année ?

EF : Comme j'ai des livres qui paraissent chaque année, chaque année, je suis demandée. Donc ça c'est toujours un grand bonheur de voir qu'on est désiré, qu'on vous installe bien. Maintenant, j'en suis au vingtième livre. Les lectrices et les lecteurs de Nancy et de sa région m'aiment et reviennent. Ils prennent presque les yeux fermés. C'est que du bonheur.

AC : Est-ce qu'il est facile en tant qu'auteur de participer au Livre sur la Place ?

EF : J'ai l'impression que si on est auteur et qu'on s'autoédite, c'est plus difficile. Mais cette année, je trouve que la ville de Nancy a fait un très gros effort... Des auteurs autoédités ont le droit de se trouver sous le chapiteau ou juste à côté, au même titre que les autres auteurs et ça c'est bien. Parfois, on est obligé de s'autoéditer pour commencer et il faut encourager la littérature. J'ai envie de dire c'est la littérature dans tous ses états.

AC : Faites-vous en sorte que votre dernier livre paraisse pour le livre sur la Place ?

EF : Non. C'est l'éditeur qui choisit. Par exemple pour mon dernier *La Lorraine au cœur* aux éditions Place Stanislas, il voulait qu'il soit présent au Livre sur la Place. Il en avait très très envie et que ce soit un des événements comme d'autres livres avec celui de Michel Vagner par exemple. Je trouve qu'il fait un beau travail.

AC : Ressentez-vous une quelconque pression commerciale aujourd'hui ?

EF : On pourrait ressentir une petite pression commerciale. Michel de Pape des éditions Place Stanislas veut que je sois à la fois sur son stand et que je sois aussi à « La Sorbonne » [maintenant la librairie « Stanislas »] où je suis habituellement et puis Monsieur Didier me voudrait pour lui tout seul et puis « Le Hall du Livre » aussi. Il y a des petites pressions mais qui font qu'on est désiré donc on est content.

AC : Êtes-vous sollicitée par les médias sur les quatre jours que dure la manifestation ?

EF : Eh ben oui. J'ai une journaliste de *L'Est Républicain* qui est venue. Cette année, semble-t-il, un peu moins que les autres années mais après tout il faut laisser la place aux autres. Ce matin, je suis allée au lycée Jeanne d'Arc. C'était des élèves de Seconde. Chaque année, ce lycée me veut et quelquefois d'autres comme Poincaré et ce, dans le cadre de la manifestation. Et puis surtout on doit se donner mon adresse, il paraît que je suis assez sympa [rire]. Les élèves viennent avec des questionnaires et m'interviewent. Je donne des autographes, on me prend en photo. Bien sûr que je dis toujours oui.

AC : Selon vous, pourquoi la ville de Nancy organise-t-elle cette manifestation littéraire ?

EF : J'ai l'impression que c'est quand même parti – Michel Vagner raconte très bien cela dans *Les feuilles d'or se ramassent à la pelle* – d'une journaliste de *L'Est Républicain*, Mia Romero, qui, depuis, a fondé la Comédie des livres à Montpellier et puis d'un libraire comme Monsieur Mossovic qui y a cru. Ils ont sorti les livres de la librairie qui était rue Héré. Ils se sont mis sous l'arc Héré, il faisait un froid de canard et puis ils ont continué. D'année en année, la manifestation a grossi et je crois que la Ville les a encouragés. C'est vrai que c'est une ville universitaire, c'est vrai qu'il y a l'Académie Stanislas, c'est vrai que le livre aime la ville de Nancy. Et puis, Nancy, c'est la ville des Goncourt, donc le culot de Mia c'est d'avoir été trouver l'Académie Goncourt et d'avoir sollicité son partenariat. C'est pour cela que c'est ce succès que l'on connaît.

AC : Quelles relations entretenez-vous avec la municipalité et les organisateurs ?

EF : Excellentes. J'adore Michèle Maubeuge. Avec Françoise Rossinot, ça se passe très bien, Monsieur Rossinot aussi. De toute façon nous sommes régulièrement invités mon mari et moi à toutes les manifestations littéraires et culturelles.

AC : Quelles relations entretenez-vous avec la librairie qui vous accueille ?

EF : Excellentes ! Il m'arrive même dans l'année de faire des signatures supplémentaires. Ça se passe très bien et avec les autres librairies aussi.

AC : Que pensez-vous de la sélection des titres et des auteurs présents au Livre sur la Place ?

EF : Je ne sais pas si c'est réellement une sélection d'auteurs. Euh, je crois que lorsque le Livre sur la Place se prépare, il se prépare avec des livres qui sont parus dans l'année. On envoie ça aux éditeurs et l'éditeur va proposer à ses auteurs si tels ou tels salons les intéressent. Je pense ensuite que la ville agrée ou n'agrée pas. En général elle agrée : 480 auteurs ! Ceux qui veulent venir et n'y sont pas autorisés c'est parce qu'ils n'ont pas de livre de l'année. Donc là, on ne peut pas les prendre deux fois de suite parce qu'il faut un livre nouveau, sinon ça fermerait la porte à des gens qui ont un livre récent et qui souhaitent le présenter.

AC : Mais pourquoi est-ce si important de participer au Livre sur la Place ?

EF : Parce que les auteurs espèrent peut-être être dans la sélection des Goncourt ou d'autres prix. Et puis ils savent aussi que cette ville nous accueille bien. Maintenant je ne vais plus à l'hôtel parce que j'habite plus près mais avant quand on était à l'hôtel on était superbement accueilli. Il y avait des bergamotes, un livre, toujours quelque chose. On mange bien. On a des tickets restaurant avec une somme confortable pour bien manger. Quand on est derrière son stand, il y a beaucoup de monde. Dans certains salons, ce n'est pas le cas. Je crois que la ville de Nancy se met en quatre pour qu'il y ait des partenariats avec le journal, les radios, la télé, etc. Donc les gens viennent et achètent.

AC : Pourquoi plus ici qu'ailleurs ?

EF : Je crois que c'est une tradition. On lit ici. Je vois des gens repartir avec des sacs pleins. Ils font leurs provisions pour l'année, au moins pour l'hiver.

AC : Quelles relations entretenez-vous avec les autres auteurs ?

EF : Avec certains, bonnes, avec d'autres c'est plus difficile. Mais moi je suis un cas un peu particulier parce que je suis un peu l'enfant du pays. Je signe beaucoup. Je peux en signer 400 à 600 sur quatre jours. Je pense que pour un auteur qui va se trouver à côté de moi et en signer 50, ce n'est pas rigolo.

AC : Y a-t-il des changements de place de dernière minute ?

EF : Oui, il y a des auteurs qui disent : « Écoute, ma cocotte, je t'aime bien, mais je change de place, tu m'emmerdes ».

AC : Selon vous, quelles différences le public fait-il entre le fait de fréquenter un salon littéraire et le fait de fréquenter une bibliothèque ou une librairie ?

EF : J'apprécie le travail que font les libraires et les bibliothécaires. On a par exemple des lecteurs qui vont à la bibliothèque et lisent un livre. Ils vont rencontrer ensuite l'auteur. Lors d'un salon littéraire, ils vont s'intéresser au livre le plus récent, qu'ils n'auront pas lu en bibliothèque. Mais au final ils préfèrent acheter les livres, même s'ils les ont lus auparavant en bibliothèque. Ils savent ce qu'ils achètent et ça c'est important.

AC : La rencontre avec l'auteur apporterait donc quelque chose de plus au livre.

EF : Je crois oui. Ils disent : « Tiens je ne vous imaginai pas comme ça. Comment le livre est né ? Où avez-vous eu l'idée ? Combien de temps vous mettez pour l'écrire ? » Quelquefois, les questions sont les mêmes que celles des petits jeunes envoyés par le prof de français [...]. Il y a un vrai échange. Un jour, une dame a lu le livre *Les Pommes seront fameuses cette année* où je racontais que je ne prenais pas le bus depuis le lycée Chopin pour aller jusqu'à la Place Carnot. Je racontais en fait l'itinéraire. Cette dame est venue avec le livre et m'a dit qu'elle avait fait tout l'itinéraire pour comprendre comment j'avais acheté mon appareil photo. Je trouve que ça c'est délicieux.

AC : Votre public est plutôt constitué de connaisseurs. Y-a-t-il des curieux tout de même ?

EF : Oui, il y en a qui se laissent convaincre mais je ne cherche pas. Je les invite à regarder, à feuilleter. Les livres sont là pour être touchés, reniflés, même si vous n'achetez pas, peut-être achèterez-vous plus tard ? Je ne force pas. Mais parfois on me dit : « Je ne vous connais pas mais j'aimerais vous découvrir » et là il y a toujours quelqu'un pour dire « Vous pouvez y aller les yeux fermés ». C'est formidable parce que ce sont les autres qui ont les meilleurs arguments.

AC : Combien de jours passez-vous au Livre sur la Place ?

EF : Les quatre. On doit bien ça à ses lecteurs. Quand il y a plein de monde, on a envie de rester.

AC : On doit bien ça à ses lecteurs ou à ses éditeurs ?

EF : À ses éditeurs aussi parce qu'ils nous invitent, ils nous installent. C'est quand même une jolie vitrine cette manifestation. Beaucoup de monde passe, on vous voit, vos livres sont montrés, ils existent. Donc on doit aussi aux éditeurs.

AC : Sachant que vous participez à de nombreuses autres manifestations littéraires en France, quelles distinctions faites-vous entre le Livre sur la Place et les autres salons ?

EF : Il y a une manifestation que je ne raterais sous aucun prétexte, c'est Nancy. Il y en a d'autres qui sont aussi sympathiques mais je crois que c'est celle où je signe le plus, où j'ai le meilleur contact avec les lecteurs. Je pense que c'est parce que ces livres-là parlent de la Lorraine. Je crois que c'est important pour eux.

AC : Ce n'est pas parce que vous êtes Lorraine.

EF : Non, parce qu'avant j'étais sur Paris. Je suis toujours venue à Nancy parce que les livres se vendaient bien et ça me permettait de faire un week-end de plus dans cette Lorraine qui me manquait tant.

3.3. Pierre DENIS

Une présence par sympathie pour son éditeur

« Je le fais disons avec plaisir entre guillemets... S'ils me font plaisir d'éditer mes bouquins, il est normal que je rende la pareille ».

Date de l'entretien : 18 septembre 2008

Lieu de l'entretien : Livre sur la Place

Durée de l'entretien : 13 minutes

Genre littéraire : récits historiques

Éditeur : Serpenoise

Dernier livre présenté au Livre sur la Place : *Le cimetière militaire de Metz-Chambière depuis le XVI^e siècle* (Metz, Éd. Serpenoise, 2008)

Cinq récits historiques publiés

Précisions méthodologiques : Cet entretien fut le premier de ceux réalisés au Livre sur la Place lors de l'édition 2008. Il n'a pas été facile. L'interlocuteur avait des problèmes d'audition, ne regardait jamais notre visage et affichait ostensiblement des marques d'agacement quant à la longueur de l'entretien.

AC : Pouvez-vous vous définir en tant qu'auteur ?

PD : J'écris des livres qui traitent de l'histoire. Sûrement pas auteur de romans. Des romans il y a en a suffisamment dans la vie courante. Je suis intéressé actuellement par l'histoire lorraine et comme je suis allé en Alsace, l'histoire d'Alsace aussi. J'ai été en Afrique au Sahara, etc.

AC : Êtes-vous déjà venu au Livre sur la Place présenter un livre ?

PD : Oui, c'était l'année dernière ou il y a deux ans, je ne me souviens plus exactement. Et on avait présenté les derniers bouquins de cette collection là : la vie de la garnison de Metz aux éditions La Serpenoise.

AC : Avez-vous déjà reçu un prix délivré lors du Livre sur la Place ?

PD : Oui, le prix Erckmann Chatrian.

AC : C'était quand ?

PD : Je ne sais plus.

AC : Vous êtes publié par les éditions Serpenoise.

PD : Les éditions Serpenoise pour la majorité mais j'ai eu l'occasion d'en faire aussi à Paris à L'Harmattan et puis un peu à droite, à gauche.

AC : Vous a-t-on sollicité pour venir au Livre sur la Place ou est-ce le fruit de votre demande ?

PD : Ah, non, ce n'est pas moi qui ai demandé, parce que, si vous voulez tout savoir mademoiselle, [à voix basse] je m'emmerde.

AC : Alors c'est votre éditeur qui vous a dit de venir ?

PD : Oui et non. Je le fais disons avec plaisir entre guillemets... S'ils me font plaisir d'éditer mes bouquins, il est normal que je rende la pareille. Voilà pourquoi je suis là.

AC : Est-il facile en tant qu'auteur de participer au Livre sur la Place à Nancy ?

PD : Je ne sais pas, il faudrait demander aux... [signe de tête désignant l'ensemble des stands].

AC : Pour vous, c'était facile ?

PD : [rire] Ah, oui, pour moi c'était facile, sans problème.

AC : Est-ce que le Livre sur la Place constitue une manifestation importante dans votre agenda ?

PD : Oui, mais moi je préfère, il ne faut pas le dire à Nancy où je suis né, Metz. C'est tout de même plus...Ça roule mieux

AC : Vous pouvez préciser votre pensée ?

PD : La différence, c'est qu'à Metz, on me connaît, à Nancy non.

AC : Vous voulez dire que c'est le public qui ne vous reconnaît pas.

PD : Les visiteurs ici ne me connaissent pas. Je suis reconnu localement.

AC : Avez-vous fait en sorte que votre livre sorte à la rentrée littéraire de septembre et figure au Livre sur la Place ?

PD : Oui, mais il a fallu un peu bagarrer pour que ce soit le cas.

AC : Mais pourquoi est-ce si important d'être là aujourd'hui ?

PD : C'est pour mon éditeur mais puisque vous voulez tout savoir, je n'ai vendu que deux bouquins cet après-midi. C'est ridiculement bas. Ce sont deux bouquins qui sont sur le Gouverneur et la libération de la Moselle et aucun exemplaire de mon dernier livre sur la Lorraine qui vient de sortir exprès n'a été vendu. Mais, c'est parce qu'il y a une question de communication. Les gens ne peuvent pas deviner. Ils passent rapidement et voient des titres. Mais, s'ils n'ont pas d'idées, *a priori*, il n'y a pas beaucoup de raisons qu'ils s'excitent sur un bouquin ou un autre.

AC : Vous dites qu'il y a un problème de communication, pouvez-vous développer vos propos ?

PD : Je n'accuse personne. Je constate seulement que la population n'est pas au courant des bouquins.

AC : Sur les quatre jours que dure la manifestation, êtes-vous sollicité par les médias ?

PD : Ah, non.

AC : Est-ce que vous animez un atelier d'écriture ou de lecture au Livre sur la Place ?

PD : Hochement de tête que nous interprétons comme une réponse négative.

AC : Selon vous, pour quelle raison la ville de Nancy organise-t-elle une manifestation de cette envergure depuis maintenant trente ans ?

PD : Pour se faire connaître.

AC : Quelles relations entretenez-vous avec les organisateurs ?

PD : De Nancy ou de Metz ?

AC : Les organisateurs du Livre sur la Place toujours.

PD : Aucune. Je n'ai pas contact non plus avec la librairie. Seulement avec les éditions Serpenoise.

AC : Que pensez-vous de la sélection des auteurs et des titres présents au Livre sur la Place ?

PD : Je m'en moque. Je n'entretiens aucune relation avec les autres auteurs. Chacun pour soi.

AC : Que pensez-vous de la représentation des auteurs étrangers au Livre sur la Place ?

PD : Ça ne me dérange pas que ce soit étendu. Pourquoi pas. Attendez une seconde. Vous êtes de Nancy ?

AC : Oui.

PD : Qui c'est celui-là, là-bas, le Général ?

AC : Je ne sais pas. Selon vous, pour quelles raisons les manifestations littéraires et en particulier le Livre sur la Place suscitent-elles tant l'engouement du public ?

PD : Ça les occupe un moment. Certains savent ce qu'ils veulent, que ce soit pour un bouquin ou un auteur, mais la majorité n'a pas d'a priori sur l'un ou sur l'autre. Ils viennent se balader, ça fait une sortie et puis voilà, ça ne va pas plus loin. Il y en a qui sont intéressés et posent des questions astucieuses et il y en a qui s'en foutent. Combien de pages encore ?

AC : C'est bientôt terminé. Comment s'opère la rencontre avec le public ?

PD : Si vous voulez, sans aller très loin d'ici, il y a des collègues comme on dit, c'est-à-dire des auteurs qui s'accrochent aux passants, les embêtent, les serinent jusqu'à ce qu'ils achètent leur bouquin. Ce n'est pas mon genre.

[Le hasard veut qu'au moment même où Pierre Denis prononce cette dernière phrase une dame s'approche de son stand. Contrairement aux propos qu'il vient de tenir, il l'interpelle et l'incite à feuilleter son dernier livre.]

PD : Pardon.

AC : Mais, je vous en prie. Combien d'heures passez-vous sous le chapiteau ?

PD : Je m'efforce, je vous ai dit pourquoi. Pour rendre service aux éditions Serpenoise, pour être reconnaissant du fait qu'ils me publient des bouquins. Mais le moins possible.

AC : Vous êtes là jusqu'à dimanche ?

PD : Oui, malheureusement.

AC : Participez-vous à d'autres manifestations que le Livre sur la Place et L'Été du Livre ?

PD : À Metz, il y a le... je ne sais pas comment ils appellent ça...

AC : L'Été du Livre.

PD : Oui, il y a L'Été du Livre à Metz, Woippy et d'autres du même genre. Autrement, je suis vieux, je ne suis pas foutu de marcher alors bon.

AC : Est-ce que vous constatez une différence entre toutes ces manifestations que vous venez de citer ?

PD : Déjà il y a le nom. Et puis ce n'est pas le même lieu. Sinon, c'est le même genre.

3.4. Patrick CLAPAT (Clapat)

Tous les salons se ressemblent

« Mais nous, en tant qu'auteurs, on ne voit pas la différence. Ce qu'on voit c'est qu'il va falloir faire six jours d'affilée. C'est un peu comme le Tour de France pour un cycliste ».

Date de l'entretien : 18 septembre 2008

Lieu de l'entretien : Livre sur la Place

Durée de l'entretien : 13 minutes

Genre littéraire : bande dessinée

Éditeur : Athéna

Dernier livre présenté au Livre sur la Place : *Antoine et Cléopâtre* (Haute-Garonne, Éd. Athéna, 2008)

Quelques albums publiés

Précisions méthodologiques : Patrick Clapat accepte de répondre à nos questions à condition que les publics du salon soient prioritaires. Si quelqu'un s'approche du stand, il nous invite à stopper les questions et à nous éloigner légèrement du stand pour que les lecteurs puissent voir ses livres.

AC : Pouvez-vous nous parler de votre spécialité, à savoir la bande dessinée ?

C : La particularité de ma démarche d'auteur, c'est que dans le paysage de la BD actuelle, on a des BD qui sont un peu formatées. [L'entretien est interrompu par la venue d'une famille entière qui sollicite une dédicace de l'auteur] On a l'impression que c'est toujours le même auteur qui fait toutes les BD. J'ai essayé de faire un ouvrage qui soit un peu atypique. On essaie de proposer au lecteur un visuel qu'il n'est pas habitué à voir, quelque chose qui le surprenne et qui nous démarque un peu du reste de la production actuelle [...].

AC : Êtes-vous déjà venu au Livre sur la Place pour présenter un livre ?

C : Oui, il y a deux ans. Il faisait un peu plus beau d'ailleurs. On a très froid en ce moment.

AC : Est-ce que vous avez déjà reçu un prix au Livre sur la Place ?

C : Non, mais sur d'autres salons oui. J'ai eu un prix du public pour un ouvrage sur les Gaulois dans un salon près de Périgueux. Ici, je n'ai jamais été primé encore.

AC : Quel est votre éditeur ?

C : Un petit éditeur toulousain qui s'appelle Athéna qui est spécialisé sur l'Antiquité et qui se consacre à la publication de cette série de bandes dessinées.

AC : Vous a-t-on sollicité pour participer au Livre sur la Place ou avez-vous fait la demande ?

C : Alors là je n'en ai aucune idée. C'est mon éditeur qui m'a dit : « Tu viens là ! ». Alors moi, bien obéissant, pour avoir un chèque à la fin du mois...

AC : Finalement, participer au Livre sur la Place n'a pas représenté une difficulté ?

C : Eh bien non, aucune.

AC : Est-ce que le Livre sur la Place figure dans votre agenda et dans celui de votre éditeur comme une manifestation importante ?

C : Il faut croire que oui puisque mon éditeur tenait absolument à ce que j'y sois.

AC : Vous savez pourquoi ?

C : Oui, parce que c'est la rentrée littéraire. Donc, il y a des écrivains très très renommés qui viennent. Il est important d'être présent.

AC : Est-ce que vous faites en sorte que votre dernier livre paraisse pour la rentrée littéraire ?

C : Non, il paraît quand il est prêt. On essaie de faire un peu comme un apiculteur qui fait son miel. On ne dit pas : « On va le finir plus tôt et mettre un peu de sucre pour lui donner plus de goût ». Quand vraiment il est prêt, comme une naissance, après un nombre de mois donné, il est à maturation.

AC : Que vous apporte votre participation au Livre sur la Place ?

C : On peut dire que c'est un peu comme tous les salons du livre. Quand on travaille, on est un peu un schizophrène, isolé dans notre tour d'ivoire. Le contact avec le public nous remet en phase avec la réalité. On voit la tête de nos lecteurs. On est parfois surpris de voir des

enfants, des très jeunes ou parfois des personnes très âgées. Il y a vraiment tout type de lecteur. Mais chacun apprécie le livre pour des raisons extrêmement différentes.

AC : Est-ce que vous ressentez une quelconque pression commerciale ?

C : C'est vrai pour le samedi et le dimanche quand il y a vraiment beaucoup de monde. Les gens tiennent à avoir une dédicace. On voit une queue qui se forme avec les gens qui n'ont pas envie d'attendre et là on sent que le stress se manifeste. On a l'impression de pouvoir palper le stress du public lui-même. Nous-mêmes, on ressent cette pression sur le moment.

AC : Sur les quatre jours que dure la manifestation, est-ce que vous êtes sollicité par les médias ?

C : Oui, c'est arrivé. J'ai eu des télévisions qui sont venues m'interviewer et filmer les dédicaces. Les télés aiment bien cela, voir un dessin se faire. C'est très visuel et ils sont assez friands de cela.

AC : Est-ce que vous animez un atelier de lecture ou d'écriture pendant ces quatre jours ?

C : Non, sur Nancy je n'ai jamais fait ça. Mais ça m'est arrivé sur d'autres manifestations.

AC : Savez-vous qui organise cette manifestation ?

C : Oui, c'est l'organisateur du Livre sur la Place [rire].

AC : Oui, mais qui est l'organisateur du Livre sur la Place ?

C : Un éminent personnage de Nancy.

AC : Vous ne voulez pas répondre ou vous ne savez pas ?

C : Honnêtement, je ne sais pas. C'est mon éditeur qui m'a envoyé là. Le reste je ne suis au courant de rien. Mais je suis allé à la DAC, alors je pense qu'ils doivent être liés. Mais je ne saurais pas vous en dire plus.

AC : En fait il s'agit de la Ville de Nancy, de l'association des libraires nancéiens en partenariat avec *L'Est Républicain*. Même si vous n'êtes pas très au fait de ces choses-là, pouvez-vous nous dire, selon vous, pourquoi la ville organise une telle manifestation depuis maintenant trente ans ?

C : Ce que je peux vous dire c'est qu'à Toulouse, puisque je suis originaire de Toulouse, on n'a pas de manifestation de cette stature. C'est une chance pour des villes moyennes. Je pense à Saint-Etienne, à Besançon, qui sont des villes du même type que Nancy, en termes de grandeur, et qui ont des manifestations très belles sur le livre. C'est un événement culturel, c'est bien. Les habitants de Nancy peuvent rencontrer des auteurs. C'est une vraie fête du livre.

AC : Quelles relations entretenez-vous avec la municipalité ?

C : Mise à part la DAC, je n'ai contact avec personne d'autre. Je sais que le soir, il nous arrive de manger tous ensemble pour pouvoir nous rencontrer, mais, c'est vrai que ça se limite à cela. C'est très sympathique, on est très bien reçu. Après, humainement, peut-être Daniel Pennac pour avoir plus de contact avec des personnalités imminentes. Nous, les auteurs moyens, nous sommes bien nourris et bien contents.

AC : Auteurs moyens ?

C : Je dis ça en référence à un salon du livre où on nous avait qualifiés d'auteurs moyens ou moindres contrairement aux auteurs dits importants. Nous nous demandions quelle était la définition de l'auteur moindre. On se disait que c'était peut-être des auteurs qui ont une certaine notoriété qui étaient qualifiés de grands auteurs.

AC : Quelles relations entretenez-vous avec la librairie « La Parenthèse » ?

C : Des relations d'amitié parce que c'est la deuxième fois qu'ils nous invitent et c'est vrai qu'on a un excellent rapport. On est très bien accueilli sur le stand. Ils sont attentionnés.

AC : Si vous avez eu le temps de faire un tour sous le chapiteau, pouvez-vous nous dire votre ressenti concernant la sélection des titres et des auteurs ?

C : Je n'ai pas eu le temps.

AC : Quelles relations entretenez-vous avec les autres auteurs ?

C : Sympathiques ou antipathiques. Ça dépend. Ce n'est pas parce qu'on est tous auteurs BD qu'on a forcément des affinités. Nous sommes quelques auteurs qui nous suivons de salons en salons et parfois, on entretient des rapports hors du salon. Ce n'est pas forcément lié au type de livres qu'on fait. J'ai pas mal d'amis dans le monde de la littérature qui proposent des produits tout à fait différents.

AC : Selon vous, pourquoi le Livre sur la Place suscite-t-il autant l'engouement du public ?

C : Je pense qu'il y a toujours des têtes d'affiche qui vont drainer le grand public. On va faire venir Marc Levy, des personnalités comme Pennac. La tête d'affiche est une locomotive pour le grand public. Mais il y a aussi plein de gens très curieux du livre en général et qui sont à l'affût de ce qui n'est pas forcément médiatique et c'est une chance pour les auteurs moyens que nous sommes.

AC : Comment vivez-vous la rencontre avec les lecteurs ?

C : C'est toujours quelque chose de très sympathique, parfois très chaleureux. Il y a même des lecteurs qui s'investissent humainement... Ils nous font des cadeaux. Je ne dirais pas qu'on vient pour ça mais parfois il y a des moments humains assez sympathiques.

AC : Avec les enfants, la rencontre se déroule de quelle manière ?

C : Les enfants sont toujours émerveillés de se dire qu'il y a une personne derrière l'ouvrage. Ça les étonne et ils ne comprennent pas toujours que l'auteur du livre c'est la personne en face d'eux. Souvent ils me disent : « Mais c'est toi qui fais le livre ? »

AC : Est-ce que vous êtes présent jusqu'à dimanche ?

C : Oui, toute la durée de la manifestation.

AC : Est-ce que vous décidez du nombre d'heures que vous passez sous le chapiteau ?

C : Non, mais en fait, si je ne veux pas venir, je reste chez moi, mais si je viens, je joue le jeu et vais à la rencontre du public.

AC : En fait, c'est votre éditeur qui choisit les manifestations auxquelles vous devez participer.

C : Oui, disons que c'est un accord. On choisit de faire une sélection parce que sinon, on pourrait être en permanence sur les routes.

AC : En moyenne et par an, vous participez à combien de manifestations ?

C : Une dizaine de grosses manifestations, dans toute la France et même à l'étranger, en Belgique au salon de Bruxelles qui est un très très gros salon. Paris aussi, là c'est une semaine et c'est très dur.

AC : Paris et Nancy, ce n'est pas du tout la même envergure. D'autant plus que Paris est payant.

C : Oui, c'est vrai, l'éditeur paye son stand. Mais nous, en tant qu'auteurs, on ne voit pas la différence. Ce qu'on voit c'est qu'il va falloir faire six jours d'affilée. C'est un peu comme le Tour de France pour un cycliste.

AC : C'est une compétition ?

C : On arrive sur les genoux [rire]. Non, ce n'est pas une compétition mais quand il y a beaucoup de monde, c'est très physique.

AC : Est-ce que vous participez à L'Été du Livre à Metz ?

C : Non, du tout. Je connais mais à un moment donné, on a une vie de famille et il faut savoir faire des choix.

AC : Est-ce que vous faites une différence entre le Livre sur la Place et les autres manifestations que vous fréquentez ?

C : Euh... Non, honnêtement, on est un peu tête baissée. On est enfermé dans nos dessins, on rencontre des gens. C'est un peu toujours le même profil.

AC : pour vous, les manifestations littéraires sont toutes identiques ?

C : Oui, on est toujours sur le même schéma. On est sur un stand, il y a nos livres qui sont là. Le lecteur vient vers nous, on discute avec. Seuls les rapports humains sont un peu différents. Sur le fond, c'est toujours la fête du livre qui se reproduit un peu partout en France.

AC : Est-ce que vous préféreriez rencontrer vos lecteurs dans un autre cadre, peut-être plus privé, tel que les rencontres en librairie par exemple ?

C : Oui peut-être. Ici, on se retrouve plus dans un climat de stress avec les pressions qui s'installent. Le week-end va être dur. Mais on essaie de faire plaisir à tout le monde parce que souvent les lecteurs ont plaisir à cette rencontre, même si nous, en tant qu'auteurs, on se retrouve piégé dans quelque chose d'assez dur, d'assez physique. C'est notre travail et comme dans tout travail, il y a un côté plaisir et un côté labeur dans la séance de dédicaces.

3.5. Auteur (anonymat souhaité)

Participer au salon du livre : preuve que l'on est un écrivain



Été du livre, Metz. 2010.
© Adeline Clerc, 2010.

« Si je n'avais pas interpellé, les gens ne seraient pas venus. En interpellant, en expliquant et présentant le livre, je les ai vendus ».

Date de l'entretien : 18 septembre 2008
Lieu de l'entretien : Livre sur la Place
Durée de l'entretien : 9 minutes
Genre littéraire : romans
Premier roman publié, à compte d'auteur
Âge : 58 ans

Précisions méthodologiques : Cet entretien s'est révélé fastidieux pour plusieurs raisons et facteurs extérieurs. D'une part parce que le stand était particulièrement bruyant, d'autre part, parce que l'interlocutrice n'était pas très attentive à nos questions car sollicitée par les publics. Enfin, ces deux raisons ajoutées au fait que l'auteur participait pour la première fois à un salon de cette envergure ont rendu le contexte de parole particulièrement tendu, d'où sa brièveté. Paradoxalement, malgré les difficultés rencontrées, cet entretien fut riche d'enseignements, notamment concernant la façon dont les auteurs nouvellement publiés perçoivent les salons du livre.

AC : Madame X bonjour....

X : Ne dites pas « madame » mais X [prénom]. On dit bien Amélie Nothomb et non pas madame Nothomb.

AC : X [prénom et nom], pouvez-vous vous définir en tant qu'auteur ?

X : Je suis auteur d'un premier roman d'envergure régionale dont la toile de fond est en Lorraine. Le livre reste de la littérature française psychologique. Je suis publiée par les éditions X de Paris et d'Aix en Provence.

AC : Êtes-vous déjà venue au Livre sur la Place ?

X : C'est la première fois.

AC : Vous a-t-on sollicitée pour participer au Livre sur la Place ou est-ce le fruit de votre demande ?

X : C'est moi qui ai fait la demande. En fait c'est mon éditeur sur ma demande personnelle.

AC : Pourquoi avoir choisi le Livre sur la Place ?

X : Parce que c'est une manifestation importante après le Salon du livre à Paris. En fait mon livre revient aux sources, c'est-à-dire à Nancy donc ma présence ici était justifiée.

AC : Est-il facile en tant qu'auteur de participer au Livre sur la Place ?

X : Ce n'est pas facile d'autant plus que j'ai sorti mon livre fin juin. La maison d'édition a fait la demande en juillet et le restaurant littéraire le Léz'art m'a acceptée tout de suite. Donc, j'ai eu une chance inouïe parce qu'il faut s'inscrire entre six mois et un an à l'avance pour avoir un stand.

AC : En s'inscrivant six mois, un an à l'avance est-on garanti d'avoir une place ?

X : Je pense que oui parce que là, j'ai déjà une place pour L'Été du Livre à Metz ainsi qu'au salon du livre féminin à Hagondange, donc dans des salons littéraires aux trois frontières.

AC : Est-ce que le Livre sur la Place est une manifestation importante qui figure dans votre agenda ?

X : Oui bien sûr, c'est la première. Tout à fait.

AC : Avez-vous fait en sorte que votre livre paraisse dans les délais pour être exposé au Livre sur la Place ?

X : Non, c'est une coïncidence.

AC : Que vous apporte votre participation au Livre sur la Place ?

X : C'est surtout la rencontre avec les auteurs, des personnes sympathiques. La communication essentiellement et non la vente. Ça permet de se faire connaître parce que j'ai des bons articles dans *L'Est Républicain*. Je ne ressens aucune pression commerciale.

AC : Pourtant demain, il risque d'y avoir beaucoup de monde. Il serait tout à fait justifié que vous soyez soudainement prise d'un élan de panique.

X : Non, je ne pense pas. Il y a beaucoup d'auteurs. Il faut partager.

AC : Sur les quatre jours que dure la manifestation, est-ce que vous êtes sollicitée par les médias ?

X : Pour l'instant non, mais j'ai déjà eu pas mal dans *L'Est Républicain* avant le Livre sur la Place.

AC : Est-ce que vous animez un atelier d'écriture ou de lecture au Livre sur la Place ?

X : Non pas du tout, je fais simplement la vente de mon livre. Je n'ai pas le temps.

AC : Que pensez-vous du nombre de prix décernés au Livre sur la Place ?

X : Je ne saurais pas vous dire.

AC : Êtes-vous intéressée par un des prix ?

X : Non. Pour l'instant non. Je sais que mon livre a été envoyé à l'Académie Stanislas mais il est arrivé trop tard pour concourir. Je ne sais pas quoi répondre.

AC : Selon vous, pourquoi la Ville organise-t-elle un événement de cette envergure depuis trente ans ?

X : Je pense que c'est important d'un point de vue culturel. C'est primordial pour Nancy qui est une ville universitaire.

AC : Quelles relations entretenez-vous avec les organisateurs du Livre sur la Place ?

X : Ça fait deux mois donc c'est trop récent pour répondre à cette question.

AC : Quelles relations entretenez-vous avec le restaurant littéraire le Léz'art ?

X : Je les remercie infiniment parce qu'ils m'ont acceptée très vite. Le livre étant sorti en juin, on a négocié en juillet. Et puis ensuite tout s'est très bien déroulé.

AC : Que pensez-vous de la sélection des auteurs et des livres cette année au Livre sur la Place ?

X : C'est très bien représenté. Il y en a pour tous les goûts et tous les âges et même de toutes les provinces.

AC : Quelles relations entretenez-vous avec les autres auteurs ?

X : Pour l'instant, je connais des auteurs régionaux et quelques auteurs que j'ai l'habitude de rencontrer à L'Été du Livre à Metz. Je connais aussi des auteurs *via* internet et leur blog.

AC : Selon vous, pour quelles raisons les manifestations littéraires et en particulier le Livre sur la Place suscitent-elles l'engouement du public ?

X : C'est une sortie, c'est une rencontre. Maintenant je remarque aussi que les gens se promènent et ne regardent pas forcément les livres. Il faut tout de même interpeller. Moi par exemple, le public qui s'intéresse à mon livre est pour la plupart constitué de femmes, quelques hommes et la cinquantaine.

AC : Votre public est très ciblé.

X : Oui, mais si je n'avais pas interpellé, les gens ne seraient pas venus. En interpellant, en expliquant et présentant le livre, je les ai vendus.

AC : Vous appâtez le client en quelque sorte.

X : Il a fallu en parler oui. Sinon les gens passent et regardent de loin. Le titre interpelle, de fait, ils approchent. Une fois qu'ils approchent un peu plus, j'en parle. Il y a tellement de choix qu'il faut se démarquer.

AC : Comment vivez-vous la rencontre avec le public ?

[X interrompt l'entretien pour renseigner une dame qui s'est approchée du stand]

X : Très très bien. On s'adapte.

AC : Est-ce que des enfants et des adolescents sont venus à votre stand ?

X : Des enfants sont venus pour qu'on leur donne des signatures et des autographes, mais c'est tout. Mais le livre ne s'adresse pas aux ados, ni aux enfants.

AC : Est-ce que vous faites une distinction entre le Livre sur la Place et L'Été du Livre ?

X : L'Été du Livre à Metz, c'est un peu plus petit. Mais au niveau culturel, c'est aussi bon l'un que l'autre. D'ailleurs on y retrouve les mêmes grands écrivains comme Amélie Nothomb, Abécassis. Il y a PPDA [confusion entre l'ex journaliste du 20 h de TF1 – qui est déjà venu présenter un livre à Nancy – et son frère qui vient de publier *Le voyage du fils* aux éditions Grasset, 2008], il y a Bohringer. Il y a des auteurs locaux que je connais très bien comme Henriette Bernier. Je les retrouve tous. C'est très bien. Ça fait partie de l'itinéraire. Il y a aussi Pennac mais comme j'ai peur d'en oublier, j'arrête là.

3.6. Gérald TENENBAUM

Des salons plus ou moins « littéraires »

« Et comme je le dis c'est un salon [celui de Nancy] assez littéraire et les gens discutent bien de littérature. C'est vrai qu'à Metz, j'ai trouvé que c'était moins littéraire. J'étais aussi à Saint-Louis et c'était moins littéraire. Le pire de tous, c'est le Salon du livre à Paris que j'ai fait. Si on n'est pas une vedette, on fait tapisserie. Je suis un auteur mineur en termes de vente. À Paris, c'est très très dur pour les auteurs qui ne sont pas sous les feux de la rampe ».

Date de l'entretien : 19 septembre 2008

Lieu de l'entretien : Livre sur la Place

Durée de l'entretien : 10 minutes

Genre littéraire : romans

Éditeur : H. d'Ormesson

Dernier livre présenté au Livre sur la Place : *L'ordre des jours* (Paris, Éd. H. d'Ormesson, 2008)

Six romans publiés

Lieu de domiciliation : Nancy

Âge : 56 ans

Précisions méthodologiques : Peu avant l'entretien, Gérald Tenenbaum répondait à un fastidieux questionnaire d'un élève du collège de Mirecourt. À la vue de son visage exaspéré, nous avons décidé de réduire certaines questions et avons tenté de dissimuler notre trame d'entretien afin qu'il ne soit pas effrayé par le nombre de questions.

AC : Est-ce que c'est la première fois que vous venez au Livre sur la Place ?

GT : Non, c'est la troisième fois. Je suis venu en 2003, 2006 et cette année.

AC : Quelles sont vos impressions vis-à-vis des dernières éditions ?

GT : Je trouve que le salon de Nancy, c'est vraiment un endroit où on rencontre les lecteurs et où on discute littérature, contrairement à d'autres villes.

AC : La rencontre avec le lecteur constitue-t-elle votre premier objectif ?

GT : Oui, bien sûr, c'est le plus important. C'est effectivement de rencontrer des lecteurs. Parfois des lecteurs qui n'ont pas lu le livre. Mais, c'est encore plus intéressant de rencontrer des lecteurs qui ont déjà lu le livre et avec qui on peut discuter.

AC : Vos livres sont publiés aux éditions Héloïse d'Ormesson. Est-ce que vous ressentez une quelconque pression commerciale lors de ce type de salon ?

GT : Absolument pas. On n'est pas là pour faire du chiffre. On est là pour communiquer, pour discuter, pour connaître les impressions. Il n'y a aucune pression de la part de l'éditeur.

AC : Est-ce vous qui avez décidé de participer à ce salon du livre ?

GT : L'éditeur me propose et ensuite, c'est moi qui décide, en fonction de mes disponibilités, où je peux aller. Mais on ne m'impose rien. Le livre étant sorti à la rentrée littéraire, on me propose un certain nombre de manifestations.

AC : Vous venez de dire que votre livre était sorti pour la rentrée littéraire. Est-ce un choix délibéré ?

GT : C'est un choix de l'éditeur. Au départ, quand je lui ai remis mon manuscrit au mois de février dernier, elle m'a dit qu'elle déciderait s'il allait paraître pour la rentrée de septembre ou de janvier. Parce que maintenant, il y a aussi une rentrée en janvier. Elle a réfléchi et pensé qu'effectivement, c'était un livre qui pourrait tenir le choc de la rentrée de septembre, parce que c'est quand même un peu la foire d'empoigne.

AC : Est-ce que vous participez à d'autres manifestations littéraires dans l'année ?

GT : Oui, bien sûr, je suis allé à plusieurs salons. Il y a des interviews à la radio principalement. Il y a des lectures dans des librairies.

AC : le salon n'est pas une finalité pour vous.

GT : Absolument. C'est même une petite partie. Sur les trois mois, septembre, octobre, novembre ou même un peu décembre, il y a beaucoup de choses.

AC : Selon vous, ces activités paralittéraires sont-elles le seul moyen de communiquer sur un livre ?

GT : [rire] Heureusement non.

AC : Est-ce que vous serez présent à L'Été du Livre ?

GT : Si on m'invite, je viendrai. Pourquoi pas. J'y suis allé une fois, mais pour un livre qui est sorti en janvier. Aujourd'hui, disons que les éditeurs et les organisateurs de salons ont un peu tendance à considérer que les livres sont comme des tomates. Quand ils ont un certain âge, ils sont périmés. Ce qui est faux, à la fois sur la pratique de la lecture et même sur les ventes parce que j'ai vu récemment que plus de la moitié des livres vendus en librairie ont plus d'un an. Je pense que c'est une erreur. Cela dit, si on m'invite l'année prochaine à L'Été du Livre, même pour un livre sorti en septembre, je viendrai. Ce sera le bienvenu mais je ne suis pas sûr qu'on le fasse.

AC : Est-ce que vous faites une distinction entre le Livre sur la Place et d'autres manifestations littéraires ?

GT : Moi, j'habite Nancy donc le Livre sur la Place, c'est un peu particulier parce que je connais des gens et j'ai des amis qui viennent me voir. Et comme je le dis c'est un salon assez littéraire et les gens discutent bien de littérature. C'est vrai qu'à Metz, j'ai trouvé que c'était moins littéraire. J'étais aussi à Saint-Louis et c'était moins littéraire. Le pire de tous, c'est le Salon du livre à Paris que j'ai fait. Si on n'est pas une vedette, on fait tapisserie. Je suis un auteur mineur en termes de vente. À Paris, c'est très très dur pour les auteurs qui ne sont pas sous les feux de la rampe.

AC : Mais, pour les éditeurs c'est un salon incontournable.

GT : Pour les éditeurs c'est l'occasion de rencontres professionnelles entre éditeurs, pour les traductions, pour les promotions. C'est un salon quasi professionnel. À Nancy, c'est vraiment un salon pour le public, contrairement à Paris. On mélange un peu deux genres.

AC : Quelles relations entretenez-vous avec les organisateurs du Livre sur la Place ?

GT : Aucune relation particulière. On m'invite et puis je viens, c'est tout. L'éditeur est en relation avec l'organisation du Livre sur la Place qui, elle, répartit les éditeurs en fonction des libraires. Je suis invité, on me dit d'aller à tel endroit et j'y vais.

AC : Aujourd'hui, c'est la matinée des scolaires, comment se passe la rencontre avec les élèves ?

GT : Ils sont gentils. Ils viennent poser des questions. C'est sympa. Il y a des questions plus ou moins pertinentes qui sont posées soit par les profs, soit par les élèves. Je préfère quand les élèves ont des questions un peu plus personnelles.

AC : Que pensez-vous de la venue d'Amélie Nothomb cet après-midi ?

GT : Je suppose que ce sera la foule. Moi je, euh... Disons qu'elle fait partie de ces auteurs féminins qui pratiquent aujourd'hui l'autofiction, qui parlent beaucoup d'eux-mêmes. Ce n'est pas ma conception de la littérature. Je parle d'autres choses dans mes livres. J'essaie de mettre les choses sous une forme qui soit plus partageable. Mais il faut de tout pour faire un monde [rire].

AC : Vous venez d'employer l'expression « forme partageable ». Est-ce qu'un chapiteau comme celui-ci, lors d'une manifestation littéraire, facilite-t-il la rencontre avec les visiteurs ?

GT : Le dispositif, pour l'instant, on n'a rien trouvé de mieux, mais ce n'est pas très facile parce qu'on est là derrière une table, on est assis.

AC : Que faudrait-il faire ?

GT : Je ne sais pas ce qu'il faudrait faire. Cela dit, on arrive quand même à discuter. C'est une question de *feeling*, un regard, un mot et puis une discussion s'engage. Peut-être que je préférerais des tables rondes, mais est-ce que les gens iraient plus facilement ? Ils iraient sûrement aux tables d'auteurs très connus. Quand on est moins connu, c'est plus difficile. J'aime bien par exemple aller dans des cercles de lectures où les gens ont lu les livres et ont des avis assez tranchés, assez argumentés. Dans ce cas, je trouve que les rencontres sont très enrichissantes.

AC : Et les rencontres en librairie ?

GT : Ça c'est encore autre chose. J'aime bien ce genre de rencontre aussi parce que là souvent on fait des lectures. Quand on a écrit un texte, on a une manière particulière de le lire et ça peut être intéressant pour les lecteurs ou futurs lecteurs d'entendre l'auteur lui-même lire son texte.

AC : Quelles relations entretenez-vous avec les autres auteurs ?

GT : C'est une relation tout à fait fraternelle, amicale. J'aime bien acheter les livres des autres pour voir ce qu'ils font. Hier, j'ai acheté plusieurs livres. C'est une autre forme de partage. C'est vrai que tout le monde ne le fait pas, mais moi je le fais volontiers.

AC : À ce sujet, que pensez-vous de la répartition sous le chapiteau des auteurs dits « régionaux » et des auteurs dits « nationaux » ?

GT : Un auteur est régional s'il écrit de manière régionaliste mais le fait qu'il habite la région ou pas, on n'en a rien à faire. C'est plutôt la nature du texte qui compte que le domicile de l'auteur.

ANNEXE 4
MÉDIATION DÉCENTRALISÉE
PRÉ-ENQUÊTE 2008

4.1. Muriel Zürcher, auteur jeunesse

Est intervenue à l'école Buthégnémont de Nancy (classe de CM1) lors d'une rencontre décentralisée

Toute prestation doit être rémunérée

« Venir au Livre sur la Place, je pense que ça leur donne une ouverture extraordinaire avec de multiples rencontres, la possibilité d'avoir accès à des livres et de manipuler des livres divers. De découvrir tout simplement comment est organisé un salon du livre. Pour les enfants, ce n'est pas la même chose que de rester dans la classe et d'avoir un auteur qui vient vers eux plutôt que de faire le déplacement et d'avoir entre guillemets, je mets de gros guillemets, une animation à l'intérieur de cette journée de découverte du salon ».

Date de l'entretien : 19 septembre 2008

Lieu de l'entretien : Nancy, au domicile de madame Mignard (chargée de l'organisation de la rencontre décentralisée)

Durée de l'entretien : 14 minutes

AC : Pouvez-vous vous définir en tant qu'auteur ?

MZ : Devant les élèves je fais une présentation d'un documentaire, le seul documentaire que j'ai écrit sur la santé et qui est en lien avec ma profession, puisque je travaille dans le monde hospitalier. Mais je travaille en littérature jeunesse sur des récits. Je publie plutôt des récits en presse. J'ai beaucoup plus de récits que ce documentaire qui est un petit peu à part.

AC : Comment s'est passée cette présentation devant les élèves de l'école de Buthégnémont ?

MZ : C'est toujours positif. Les rencontres avec les élèves, j'adore parce qu'ils ont un regard assez surprenant. Peut-être moins sur un documentaire que sur un récit parce que ça permet moins d'avoir de marge de manœuvre, de marge d'imagination. Je pense que ça leur a apporté aussi. Des deux côtés, c'est une rencontre enrichissante dans un cadre agréable. Je dirais que c'était tout à fait satisfaisant et je suis ravie d'avoir accepté de réaliser cette prestation.

AC : Dans quelle maison d'édition ce documentaire a-t-il été publié ?

MZ : Le documentaire *La santé à petit pas* est édité chez Acte Sud Junior. Il est sorti au mois de février 2008.

AC : Ce livre n'était-il pas trop éloigné de la rentrée littéraire de septembre ?

MZ : Il y a certainement des stratégies de la part des maisons d'édition. Moi, j'avoue que là-dessus, je ne porte pas d'attention particulière à ces questions. J'ai été sollicitée pour être présente au Livre sur la Place et j'y viens bien volontiers mais ce n'est pas une démarche spontanée de ma part.

AC : Le fait d'organiser une rencontre dite « décentralisée », c'est le fruit de votre demande ou celui des organisateurs ?

MZ : J'ai été sollicitée par le biais des organisateurs, par madame Mignard qui est responsable d'une association de quartier. C'est donc bien dans ce cadre-là que l'intervention a eu lieu. J'ai été appelée par cette personne pour réaliser cette intervention.

AC : Est-ce que cette démarche s'est faite en parallèle avec votre invitation au Livre sur la Place ?

MZ : Euh, que je me remémore comment ça s'est passé. J'ai été contactée par Acte Sud junior, par la responsable de tout ce qui est relations publiques et salons. Celle-ci m'a sollicitée d'une part pour être présente en matière de dédicaces et m'a sollicitée d'autre part pour transmettre mes coordonnées à cette association et à madame Maubeuge afin de réaliser une rencontre avec les scolaires mais cette fois sur le site, sous le chapiteau. J'ai donné mon accord et ai été appelée quelques jours après pour organiser tout cela.

AC : Est-ce que vous êtes payée pour faire une rencontre décentralisée ?

MZ : C'est un point qui est très important parce que quand on est auteur jeunesse et auteur en général peut-être, on a du mal à en vivre. Les droits d'auteur n'étant pas colossaux, ce n'est pas évident. Les prestations qu'on peut réaliser dans les écoles sont un apport financier bienvenu. La réponse que j'ai faite au départ quand on m'a sollicitée, c'est qu'effectivement, je n'intervenais pas si je n'étais pas payée. Étant donné que ça se faisait dans le cadre d'une association qui n'avait pas de budget pour pouvoir financer cette prestation, j'ai quand même accepté de le faire parce que c'est quelque chose que j'aime bien faire et qui me tient à cœur. Mais ce sera certainement la dernière année parce qu'effectivement, par mesure de solidarité avec mes autres collègues, comme on peut le voir dans les préconisations qui sont faites, les prestations sont réalisées contre une rémunération à hauteur du barème fixé par la charte des auteurs et illustrateurs jeunesse pour qu'on puisse vivre de ce métier. Je mets à part bien sûr toutes les interventions particulières qui peuvent se faire dans les hôpitaux ou autres où là, on est dans un autre domaine. Donc sur cette intervention là, en matière de rémunération, non, il

n'y a pas eu de rémunération mais par contre, on a trouvé une solution de principe qui est l'achat d'un ouvrage. L'association m'offre un livre pour me remercier de cette prestation.

AC : La rémunération se calcule-t-elle à la hauteur du nombre d'heures passées dans l'école par exemple ?

MZ : La charte préconise un barème qui est de 220 euros la demi-journée, 330 la journée avec prise en charge des frais de déplacement, de repas et de logement.

AC : Tout à l'heure, vous m'avez parlé de Michèle Maubeuge. Quelles relations entretenez-vous avec la ville de Nancy ?

MZ : J'ai eu un contact téléphonique. Madame Maubeuge m'a contactée pour une autre intervention, cette fois-ci à l'hôpital d'enfants.

AC : Cette intervention a-t-elle eu lieu ?

MZ : Ça aura lieu le 14 octobre [2008].

AC : C'est une rencontre décentralisée dans le temps et dans l'espace. Mais est-ce toujours dans le cadre du Livre sur la Place ?

MZ : Je ne sais pas.

AC : Avez-vous eu contact avec la professeur des écoles avant de vous rendre dans sa classe ?

MZ : Non, je n'ai pas pris contact, par contre, j'avais informé madame Mignard qui s'occupe de l'association de quartier que j'aurais besoin d'un vidéoprojecteur étant donné qu'il s'agissait d'une présentation d'un documentaire et que l'illustration est importante et surtout de manière à ce que les choses soient matériellement préparées pour ne pas perdre de temps. Je lui avais également demandé quelles attentes avait l'institutrice. Est-ce que c'était plus une présentation du documentaire lui-même, c'est-à-dire, le traitement du thème de la santé ou est-ce que c'était une présentation sur la manière dont on réalise un documentaire sur la santé, la différence dont on écrit un documentaire et un récit, donc plus axé sur le travail d'auteur. Le choix qui a été fait fut celui du thème de la santé.

AC : Quelles différences faites-vous entre le fait d'intervenir en milieu scolaire et le fait d'intervenir sur les lieux de la manifestation ?

MZ : Il y a une énorme différence, je dirais pour les enfants et pour l'auteur. Pour les enfants, c'est le fait d'être dans un cadre nouveau. Venir au Livre sur la Place, je pense que ça leur

donne une ouverture extraordinaire avec de multiples rencontres, la possibilité d'avoir accès à des livres et de manipuler des livres divers. De découvrir tout simplement comment est organisé un salon du livre. Pour les enfants, ce n'est pas la même chose que de rester dans la classe et d'avoir un auteur qui vient vers eux plutôt que de faire le déplacement et d'avoir entre guillemets, je mets de gros guillemets, une animation à l'intérieur de cette journée de découverte du salon. Pour l'auteur, c'est différent également, puisque, quand on est sur le stand, il y a un environnement beaucoup plus bruyant, éventuellement distrayant pour les enfants, ce qui nécessite donc un plus petit groupe d'élèves avec un encadrement proche. Par contre, sur le contenu, c'est à peu près la même chose. Après, c'est une question de temps. Ce matin, il y avait des durées d'intervention de 25 minutes. On ne dit pas la même chose en 25 minutes qu'en une heure. À l'école, par contre, pour l'auteur, la situation est plus confortable... D'une part on peut avoir une installation matérielle, et d'autre part, il y a la présence forte de l'institutrice et un environnement qui n'est pas distrayant. À mon sens, on peut aller beaucoup plus loin dans la présentation en milieu scolaire.

AC : On va maintenant quitter les rencontres scolaires et s'intéresser à votre ressenti vis-à-vis du Livre sur la Place. Est-ce que vous êtes lorraine ?

MZ : Je suis installée à Nancy depuis onze mois maintenant. Je ne suis pas d'origine lorraine et j'ai découvert la région récemment.

AC : Est-ce que vous êtes déjà venue au Livre sur la Place auparavant ?

MZ : Non, c'est la première fois. Je découvre.

AC : Est-ce que vous participez pour la première fois à une manifestation littéraire ?

MZ : Un salon, oui c'est la première fois parce que jusque-là je n'ai publié qu'en presse et je n'ai publié en édition classique que ce documentaire. Je n'avais jamais été sollicitée jusque-là parce que sur les salons, ce sont les éditeurs classiques qui présentent leurs ouvrages. Par contre, les interventions dans les établissements scolaires, j'en avais déjà réalisé pour les récits publiés en presse.

AC : Quelles relations entretenez-vous avec la librairie « L'Autre Rive » ?

MZ : J'ai été contacté par eux dans le cadre du Livre sur la Place. J'ai fait leur connaissance parce que jusque-là j'y avais été en tant que consommatrice. Après, les relations particulières, non. La prise de connaissance pourra peut-être aboutir à d'autres sollicitations, mais je ne sais pas.

AC : Est-ce que vous serez présente à d'autres manifestations littéraires cette année et l'année prochaine ?

MZ : Je ne sais pas. J'ai reçu une sollicitation pour Lunéville mais je n'ai pas encore apporté de réponse. Pour le moment je n'ai pas eu d'autres sollicitations.

AC : Est-ce que c'est important pour vous de participer à des salons littéraires ?

MZ : Pour moi non, mais je pense que c'est un travers de débutant.

AC : Pouvez-vous nous donner votre avis concernant la sélection des titres et des auteurs sous le chapiteau ?

MZ : Très franchement non parce que je n'ai pas fait le tour encore. Je compte le faire plutôt tout à l'heure.

AC : Quelles relations entretenez-vous avec les autres auteurs ?

MZ : Ceux qui étaient présents sur le stand dans le cadre du Livre sur la Place, je les ai juste salués parce qu'on était dans le cadre des présentations avec les enfants. Mais en toute logique, c'est ce qui va se passer pendant le temps davantage consacré à la dédicace qui permet d'être plus disponible, quand on n'est pas sollicité par des personnes qui regardent les livres.

4.2. Madame Dominique Kissienne, professeur des écoles École Buthégnémont, Nancy, classe de CM1

L'intervention d'un auteur s'inscrit parfaitement dans le programme scolaire

« Pour certains d'entre eux, il s'agit d'un épisode dans la vie de la classe, d'un peu "d'exotisme" si je puis dire. Pour d'autres, cela va susciter l'envie de lire quelque chose de différent, de découvrir et de partager des découvertes ».

Précisions méthodologiques : Dominique Kissienne n'a pas pu répondre à nos questions lors d'un entretien semi-directif. Elle a préféré répondre à nos questions par écrit. Les réponses sont retranscrites ici mot pour mot.

Date de retour du questionnaire par voie postale : 3 octobre 2008

AC : Avez-vous été sollicitée par la Ville de Nancy pour participer à cette rencontre ou est-ce le fruit de votre demande ?

DK : J'ai répondu à une proposition faite à notre école par madame Dominique Meillard³ (je suis désolée mais son nom m'échappe).

AC : Quelles relations entretenez-vous avec la municipalité et/ou les organisateurs de cette rencontre dite « décentralisée » ?

DK : Aucune personnellement mais madame Meillard nous offre toujours de telles opportunités.

AC : Avez-vous déjà participé avec vos élèves à ce type de rencontre dans le cadre du Livre sur la Place ? Si oui, précisez la ou les dates ainsi que le déroulement de cette/ces rencontre(s).

DK : Oui, à plusieurs reprises :

-septembre 2007 : présentation d'un livre sur l'histoire de la Lorraine, pour trois classes regroupées dans le gymnase de l'école.

-septembre 2006 : présentation d'un album autobiographique dans la classe.

-d'autres remontent à plus loin, dont une, en BCD⁴, d'un ouvrage sur l'École de Nancy.

³ Il s'agit en fait de madame Mignard.

⁴ Bibliothèque centre documentaire.

AC : Avez-vous déjà participé, au cours de votre carrière d'enseignante, à d'autres rencontres élèves/auteur dans un autre cadre que celui du Livre sur la Place ? Précisez.

DK : Rencontre d'un auteur en liaison avec la médiathèque. Nous avons reçu un album dont les enfants devaient écrire la fin, en groupes. Ensuite, nous sommes allés à la rencontre de cet auteur à la médiathèque, pour confronter les « fins » imaginées par les enfants à la fin réelle.

AC : Fréquentez-vous, vous-même, le Livre sur la Place ?

DK : Oui.

AC : D'autres rencontres avec des auteurs sont-elles prévues pour votre classe cette année ?

DK : Non.

AC : Pour quelles raisons avez-vous accepté/décidé de participer à cette animation décentralisée ?

DK : Les années passées, nous avons toujours emmené nos élèves du cycle 3 au « Livre sur la Place » le vendredi après-midi, en libre. Les enfants étaient repartis en petits groupes, et, munis d'un questionnaire, devaient trouver les réponses auprès des personnes présentes sous le chapiteau. Mes élèves l'ayant déjà fait deux fois, il m'a semblé inutile de recommencer cette année. La visite de l'auteur m'a paru être un moyen concret de sensibiliser les enfants à cette manifestation, pour cette année.

AC : Pourquoi n'avez-vous pas choisi d'emmener vos élèves au Livre sur la Place le vendredi 19 septembre (matinée scolaire) ?

DK : Je l'ai fait à de nombreuses reprises. Malheureusement, les créneaux sont courts, les auteurs prévus pas toujours présents, ponctuels ou disposés le matin. C'est la raison pour laquelle nous avons choisi d'organiser nous-mêmes nos visites le vendredi après-midi.

AC : De quelle manière cette rencontre avec Muriel Zürcher s'inscrit-elle dans le programme scolaire ? (précisez de quelle manière vous avez travaillé avec les élèves en amont et en aval de la rencontre)

DK : Donner l'envie de lire et de découvrir un album documentaire. De plus, ce livre s'inscrit dans le programme de sciences et d'éducation à la santé. J'ai présenté le livre aux enfants la

semaine précédant la visite de Muriel Zürcher, donné quelques explications, répondu à beaucoup de questions et l'ai laissé en consultation libre en fond de classe. Régulièrement, des enfants y vont lorsqu'ils ont terminé un travail. Ce livre pourra être réinvesti lors des séquences de sciences au cours de l'année.

AC : Les élèves ont-ils fait preuve de motivation à l'idée de rencontrer un auteur ?

DK : Oui, beaucoup. Ils ont préparé des questions à lui poser sur son métier, l'origine de son métier d'écrivain.

AC : Qu'avez-vous pensé de la rencontre avec Muriel Zürcher ? A-t-elle répondu à vos attentes ?

DK : Oui, car sa présentation était très vivante, simple et claire pour des enfants de cet âge. Ils se sont montrés intéressés et très réactifs.

AC : Quels sont les bénéfices que des élèves de primaire peuvent tirer d'une rencontre avec un auteur ?

DK : Pour certains d'entre eux, il s'agit d'un épisode dans la vie de la classe, d'un peu « d'exotisme » si je puis dire. Pour d'autres, cela ca susciter l'envie de lire quelque chose de différent, de découvrir et de partager des découvertes.

AC : Les enfants vous ont-ils paru satisfaits de cette rencontre ?

DK : La rencontre leur a plu mais ils ont regretté que cela soit si court et de n'avoir pas eu le temps de lui poser leurs questions.

AC : Savez-vous si la plupart de vos élèves connaissent par ailleurs le Livre sur la Place ? Peut-être s'y rendent-ils avec leurs parents ?

DK : Oui. Bon nombre d'entre eux s'y rendent avec leurs parents et tous y sont allés au moins une fois avec l'école.

AC : Enfin, le service de l'enseignement de la ville de Nancy a offert un exemplaire du livre de madame Zürcher à la classe. Est-ce exact ?

DK : Je l'ignore. Je ne me suis pas renseignée auprès de la personne qui gère notre BCD.

4.3. Madame Seuvic, professeur des écoles
École de Boudonville, Nancy, classe de CM1-CM2
Les enfants ont interdiction d'acheter des livres dans le cadre scolaire

« C'est dans le cadre du travail de lecture et puis bien sûr, on utilise parfois certaines phrases de ses textes pour réfléchir sur la manière dont l'auteur a construit son texte. La rencontre ça permet d'aller au-delà de la lecture. Ça donne une image à l'auteur. Daniel Pennac est un écrivain reconnu qui a eu des prix littéraires. L'intérêt de la rencontre c'est de pouvoir mettre un visage sur l'auteur. Le fait d'avoir rencontré Daniel Pennac, ça donne une ouverture à la littérature et cela encourage la lecture d'autres ouvrages ».

Date de l'entretien : 26 septembre 2008
Lieu de l'entretien : École de Boudonville, Nancy
Durée de l'entretien : 17 minutes 20

AC : Est-ce vous qui avez décidé de participer au Livre sur la Place ?

MS : La municipalité a fait des propositions et c'est la classe qui a fait le choix de rencontrer l'auteur. C'es-à-dire qu'il y avait une multitude d'activités potentielles pour les élèves de CM1. Comme un certain nombre de ces élèves avaient déjà certains livres de l'auteur, ils ont décidé de rencontrer l'auteur.

AC : Est-ce la première que vous participez à ce type de rencontre ?

MS : Environ une fois par an, je rencontre des auteurs d'ouvrages pour enfants. L'année dernière, j'ai rencontré Muriel Carminati dans le cadre de la liaison CM2/sixième. Et cette année, de la même manière, je vais à nouveau rencontrer un auteur puisque un professeur de français du collège et moi-même, nous décidons que nos deux classes lisent le même ouvrage et ensuite, grâce à la Société des auteurs, nous invitons l'auteur du livre à rencontrer les enfants. Cette année, ils rencontreront deux auteurs. L'auteur que nous rencontrerons cette année, je l'ai déjà rencontré avec ma classe précédente.

AC : Cette démarche est indépendante du Livre sur la Place.

MS : Oui. Dans le cadre scolaire, je participe avec ma classe au Livre sur la Place depuis que la manifestation est ouverte aux scolaires.

AC : Savez-vous si vos élèves fréquentent par ailleurs le Livre sur la Place avec leurs parents ?

MS : Oui, la plupart des enfants sont retournés au Livre sur la Place avec leurs parents. Certains ont acheté des ouvrages et rencontré des auteurs. On peut leur poser la question directement.

[La majorité des élèves sont bien allés au Livre sur la Place avec leurs parents.]

Le fait d'y avoir participé avec la classe, les enfants ont le souhait d'y retourner avec les familles. Lorsque je participe avec la classe, je ne souhaite pas que les enfants aient de l'argent. C'est-à-dire que c'est uniquement axé sur un objectif littéraire et pas du tout commercial. Les enfants ne peuvent pas acheter ce jour-là.

AC : Donc vous avez demandé au préalable l'avis de vos élèves...

MS : En fait quand je reçois le listing des activités, je les présente à mes élèves et on choisit en commun.

AC : Vous avez choisi de travailler sur *L'œil du loup*.

MS : Nous l'avons lu au préalable en classe.

AC : Cet ouvrage a été mis à disposition des élèves par...

MS : La ville de Nancy fournit un exemplaire pour la classe. Mais nous en avons déjà quelques-uns mais comme il n'y en avait pas un par élève et que le temps donné avant est court, c'est moi qui l'ai lu à la classe. C'est un ouvrage qui sera retravaillé malgré l'avis de l'auteur [Elle montre un manuel d'étude sur *L'œil du loup*]. C'est pour cela que je me suis permise de demander à Daniel Pennac ce qu'il pensait des notes et séquences de lecture. Cet ouvrage sera destiné à mes deux groupes d'élèves, soit cinq CM1 et dix-neuf CM2.

AC : Avez-vous étudié ce support pédagogique avant la rencontre ?

MS : Non, je ne l'ai pas encore utilisé. Pour l'instant le livre a été, comme l'imagine l'auteur, simplement une lecture plaisir.

AC : Vos élèves connaissaient-ils par ailleurs Daniel Pennac ?

MS : Oui, certains de mes élèves avaient lu *Cabot caboche* et certains connaissaient son nouvel ouvrage *Chagrin d'école*, d'autres avaient entendu parler de *Comme un roman*. J'ai

aussi au préalable distribué aux enfants un texte à apprendre par cœur « Le verbe lire ne supporte pas l'impératif ». Avant même la rencontre, nous avons une autre étape. Nous sommes allés sur internet pour chercher des informations sur l'auteur.

AC : Les élèves ont-ils fait preuve de motivation à l'idée de rencontrer un auteur ?

MS : Oui surtout que le roman avait beaucoup plu aux élèves. Ils ont vraiment aimé la construction de ce roman.

AC : Quelles relations entretenez-vous avec la municipalité ?

MS : À Nancy, la relation est très bonne. J'ai contact avec le service de l'enseignement, avec Mademoiselle Bourot, l'adjointe au Maire que nous rencontrons fréquemment.

AC : Comment vous êtes-vous rendus au Livre sur la Place ?

MS : La ville de Nancy a financé le transport en autobus.

AC : Qu'avez-vous pensé de cette rencontre avec Daniel Pennac ?

MS : Je pense que c'était très positif. Au préalable, la ville de Nancy avait demandé que chaque classe prépare trois questions.

AC : Ça ne s'est pas du tout passé comme ça.

MS : Effectivement, puisque l'auteur a choisi de laisser les enfants s'exprimer spontanément. Ce qui n'est pas toujours le cas. Parfois, l'adjointe à la municipalité ou madame Rossinot si c'est elle qui gère l'activité, demande à chaque enfant de poser la question préparée en classe, ce qui donne un échange plus artificiel avec des questions proches. Alors que là, on a eu très très peu de questions identiques posées. Ça veut dire que tout le groupe des quatre classes qui étaient présentes ont écouté attentivement les réponses données par l'auteur.

AC : Les enfants ont davantage posé des questions sur le métier d'écrivain que sur les récits.

MS : Il y a tout de même eu des questions sur *L'œil du loup* et moins sur *Cabot caboche* parce que l'ouvrage est plus conséquent.

AC : Est-ce que les enfants ont paru satisfaits de cette rencontre ?

MS : [À l'attention des élèves] Avez-vous été satisfaits de la rencontre avec Daniel Pennac ?

Oui collectif suivi d'un : « Pourquoi ? »

- Parce que c'est un grand auteur.
- C'est quelqu'un qui n'est pas désagréable.
- Il plaisantait avec nous.
- Il ne veut pas faire supporter aux enfants ce qu'il a supporté quand il était petit.
- Il nous a fait chanter une chanson.

MS : Une chanson absolument stupide, très ridicule. On peut penser que cet homme connaît plein d'autres chansons, certainement plus adaptées à des élèves de onze ans. Pourquoi vous a-t-il fait chanter cette chanson ?

-Pour nous montrer qu'il ne prend pas la vie avec beaucoup de sérieux.

AC : Est-ce que vous avez pu échanger quelques mots avec Daniel Pennac ?

MS : J'ai posé une question dans le cadre de l'activité. Ensuite non, c'est une personne pressée avec un emploi du temps chargé. Ce n'était pas le but non plus.

AC : Il a tout de même dédicacé une affiche pour la classe.

MS : Oui, et pour une de mes élèves qui a des difficultés pour se déplacer. Mais il ne l'a pas fait tout de suite. On a laissé les livres et il a accepté de le faire après et les livres nous ont été renvoyés par la Mairie. C'était très sympathique de la part de la municipalité parce qu'on est bien conscient qu'en laissant les livres, on crée une contrainte. La personne a été charmante.

AC : Comment ce type de rencontre s'inscrit-elle dans le programme pédagogique ?

MS : C'est dans le cadre du travail de lecture et puis bien sûr, on utilise parfois certaines phrases de ses textes pour réfléchir sur la manière dont l'auteur a construit son texte. La rencontre ça permet d'aller au-delà de la lecture. Ça donne une image à l'auteur. Daniel Pennac est un écrivain reconnu qui a eu des prix littéraires. L'intérêt de la rencontre c'est de pouvoir mettre un visage sur l'auteur. Le fait d'avoir rencontré Daniel Pennac, ça donne une ouverture à la littérature et cela encourage la lecture d'autres ouvrages.

AC : [À l'attention des élèves] Rencontrer Daniel Pennac vous a donné envie de lire d'autres de ses livres.

En chœur « oui ».

- J'ai acheté *Cabot caboche*.

- Moi aussi.

MS : On avait l'impression que c'était possible à notre tour d'écrire.

Suite à cet entretien enregistré, nous avons poursuivi l'échange avec madame Seuvic. Nous avons notamment appris qu'elle fut une des premières institutrices à avoir emmené des classes sous le chapiteau. C'était, selon elle, assez mal vu par les libraires qui ne supportaient pas de voir les enfants toucher aux livres. Néanmoins, cette initiative lui aura valu l'intérêt des médias. Voyant que les médias s'intéressaient au fait que des enfants fréquentent le Livre sur la Place et face aux sollicitations des enseignants, les organisateurs ont mis en place à partir des années 90 des rencontres dédiées exclusivement aux enfants. Ces rencontres se sont ensuite inscrites dans le cadre de la matinée scolaire. Madame Seuvic aurait soufflé l'idée à André Rossinot, qui, quelque temps après, lançait les premières rencontres scolaires.

Madame Seuvic reconnaît que les écoles nancéiennes sont privilégiées. Le service de l'enseignement, c'est-à-dire la municipalité, favorise les activités scolaires. Depuis la rentrée, les élèves de madame Seuvic sont « sortis » de leur classe au moins une fois par semaine pour faire une activité à l'extérieur de l'école. Le site internet de l'école relate les différentes activités auxquelles les élèves ont participé⁵.

⁵ www.boudonville.free.fr.

ANNEXE 5
ENTRETIENS SEMI-DIRECTIFS, ÉCRIVAINS
2009/2010

**Tableau 2. Répertoire des entretiens semi-directifs conduits auprès des écrivains.
2009/2010**

Nom et Prénom	Âge	Lieu de domiciliation	Date de l'entretien	Lieu ou forme de l'entretien	Dernier livre publié au moment de l'entretien et nombre de livres déjà publiés	Genre littéraire	Activité(s) professionnelle(s)	Informations complémentaires
Guy Untereiner	52	Siewiller (67)	28-mai-09	Par téléphone	<i>Desserts et Délices de Lorraine</i> , avec Michèle Maubeuge (Nancy, Éd. Place Stanislas, 2008). Cinq livres illustrés.	Principalement livres culinaires et consacrés à la région Lorraine	Illustrateur et artisan illustrateur	Il n'est pas auteur, mais illustrateur. Il se démarque volontairement des célébrités littéraires.
Bernard Appel	64	Dieulouard (54)	29-mai-09	Dieulouard, à son domicile	<i>Dans le ventre doux d'un souvenir de femme</i> (Autoédition). Quatre recueils de poésie autoédités et un publié à compte d'éditeur	Poésie	Écrivain et retraité de l'Éducation nationale	Autoédité « militant ». Il fut présent lors du « salon des refusés » en 2007.
Muriel Carminati	53	Nancy (54)	05-juin-09	L'Été du Livre à Metz	<i>L'éléphant du Nil</i> (Paris, Éd. Oskar Jeunesse, 2009). Une dizaine de livres pour enfants à son actif.	Livres jeunesse	Écrivain-professeur de français	Elle participe à de nombreuses activités paralittéraires mais refuse de se sentir instrumentalisée.

Florence Lhote	22	Metz (57)	19-juin-09	Café Saint-Jacques à Metz	<i>Vierge à trente ans</i> (Limoges, Lucien Souny, 2009). Première publication.	Romans	Écrivain-collaboratrice pour un groupe politique	Au moment de l'entretien, elle n'a pas encore fait l'expérience du Livre sur la Place. Elle publie pour la première fois.
Yasmina Khadra	54	Paris	22-juin-09	Par téléphone	<i>Ce que le jour doit à la nuit</i> (Paris, Julliard, 2008). Une vingtaine de romans publiés.	Romans	Écrivain, directeur du Centre culturel algérien à Paris	Il est sans doute l'un des auteurs les plus connus du corpus et tient un discours lissé sur les manifestations littéraires. Il a participé à une rencontre à la librairie « L'Autre Rive » le 6 avril 2010.
Patrick-Serge Boutsindi	39	Montigny les Metz (57)	26-juin-09	À son domicile	<i>L'homme qui a trahi Mounjali</i> (Paris, Éd. L'Harmattan, 2009). Sept romans publiés.	Romans	Écrivain-en recherche d'emploi	Pour lui, les salons du livre sont une occasion de se faire connaître. Il les conseille à tous les écrivains nouvellement entrants dans le monde du livre ou encore peu connus.

Vincent Boly	48	Villers-lès-Nancy (54)	08-juil-09	À son domicile	<i>Anubis, Anubis. Le mystère de la statuette disparue</i> (Paris, Éd. L'Harmattan, 2009). Deux romans publiés.	Romans et ouvrages scientifiques	Écrivain-enseignant chercheur	Il a rencontré des difficultés pour participer au Livre sur la Place.
Maryvonne Miquel	75	Poncarrès (77)	09-juil-09	Par téléphone	<i>Aliénor, la reine adultère</i> (Paris, Éd. Ramsay, 2006). Près d'une dizaine de romans historiques.	Romans historiques	Écrivain-retraîtée	Épouse de l'écrivain et historien Pierre Miquel, elle fréquente le Livre sur la Place depuis ses origines.
Pierre Hanot	57	Courcelles Chaussy (57)	10-juil-09	Café Lune à Metz	<i>Les Clous du fakir</i> (Paris, Fayard, 2009). Quatre romans.	Romans	Écrivain-intermittent du spectacle	Il fait de nombreuses interventions littéraires et musicales en milieu carcéral.
Steve Rosa	40	Metz (57)	10-juil-09	Café Le White à Metz	<i>Meurtres par procuration</i> (Metz, Éd. Serpenoise, 2009). Cinq romans policiers à son actif.	Romans policiers	Écrivain-professeur agrégé d'anglais	Il n'imaginait pas que ses livres puissent rencontrer un lectorat davantage féminin que masculin.

Henriette Bernier	72	Bantheville (55)	17-juil-09	À son domicile	<i>Petite mère</i> (Paris, Éd. Presses de la Cité, 2009). Quinze romans publiés.	Romans	Retraitée de l'éducation nationale et romancière	Elle participe régulièrement au Livre sur la Place et y retrouve, chaque année, un lectorat fidèle.
Maud Lethielleux	36	Nantes (44)	18-juil-09	Par téléphone, à son domicile	<i>Dis oui, Ninon</i> (Paris, Éd. Stock, 2009). Son premier roman.	Roman	Écrivain-intermittente du spectacle	Les salons sont l'occasion de défendre ses écrits.
Philippe Claudel	48	Dombasle (54)	13-mars-10	Café Foy à Nancy	<i>L'Enquête</i> (Paris, Éd. Stock, 2010). Plus d'une vingtaine de romans, de nouvelles et d'essais.	Romans et essais	Écrivain - enseignant chercheur et cinéaste	Le Livre sur la Place est le seul salon du livre auquel Philippe Claudel participe.
Gilles Laporte	65	Igney (88)	24-juin-10	Brasserie L'Excelsior à Nancy	<i>Les anneaux de la fiancée - TERRE</i> , T.3 (Paris, Éd. Eska, 2009). Une trentaine de livres publiés.	Romans, biographies, poésie, pièce de théâtre, nouvelles	Écrivain-enseignant formateur à la retraite	Il assure avoir participé à la première édition du Livre sur la Place en 1978.

5.1. Guy UNTEREINER

Un « petit illustrateur » qui se situe en marge des célébrités littéraires

« Je pense qu'il y a aussi beaucoup de personnes qui viennent passer un bon moment. Il y a des personnes aussi qui, au lieu de pousser leur caddie à Cora ou Leclerc, viennent là. Il y a aussi ce genre de personnes qui viennent pour voir les gens célèbres, les gens de la télé ou de la radio ».

Date de l'entretien : 28 mai 2009

Lieu de l'entretien : par téléphone, à son domicile, à Siewiller (67)

Durée de l'entretien : 57 minutes

Genre littéraire : illustration

Éditeur : principalement les éditions Pierron

Dernier livre présenté au Livre sur la Place : *Desserts et Délices de Lorraine*, avec Michèle Maubeuge (Nancy, Éd. Place Stanislas, 2008)

Cinq livres publiés au moment de l'entretien

Lieu de domiciliation : Siewiller (67)

Âge : 52 ans

AC : Vous avez été édité par quelle maison d'édition ?

GU : Par plusieurs maisons d'édition. Les éditions Pierron tout d'abord, en grande partie c'est les éditions Pierron. La Nuée Bleue et les éditions Place Stanislas. Maintenant aussi les éditions du Belvédère.

AC : Quelle est votre activité professionnelle principale ?

GU : Pour l'instant c'est l'illustration. Je fais aussi du linge de maison et des choses comme ça.

AC : Combien de fois êtes-vous venu au Livre sur la Place présenter un livre ?

GU : Il me semble que c'est la sixième, septième fois.

AC : Selon vous, pourquoi avoir créé le Livre sur la Place à Nancy ?

GU : Ouh là. Pourquoi avoir créé ça ? Je crois que j'ai plusieurs réponses. Au début c'était carrément place Stanislas. Bon déjà à la place, c'est une magnifique place. Pour moi Nancy

est une ville un peu triste mais sa place est sublissime. C'est aussi une ville étudiante, intellectuelle et je pense que ces facteurs ont joué.

AC : Pour vous, est-ce important que cette manifestation ait lieu à Nancy ?

GU : [silence]. Par rapport à d'autres villes de France ? L'endroit est quand même un peu magique.

AC : Selon vous, c'est l'environnement qui compte le plus ?

GU : L'environnement oui, mais je vous dirais oui et non. J'ai déjà fait le salon du livre de Saint-Louis. Si je dois comparer, c'est moins important bien sûr que Nancy. Nancy a quand même des attraits, c'est proche de Paris. Les Parisiens en une heure et demie sont là. Je vois qu'à Saint-Louis les gens se déplacent aussi, les grosses pointures parisiennes sont là. Si demain il a lieu ailleurs, à Toul par exemple, je pense que les gens se déplaceront quand même.

AC : C'est quoi pour vous les « grosses pointures » ?

GU : Ce sont les écrivains un peu parisiens, intellectuels. Il y a même des gens du showbiz qui viennent aussi.

AC : Vous avez des exemples en tête ?

GU : Non, mais je pense à Michel Drucker... Rika Zarai, des gens de la télé qui font des livres. Et les autres aussi, les vrais intellectuels quoi.

AC : Selon vous, est-ce une bonne chose que les gens de la télé viennent présenter leurs livres ?

GU : [silence] Est-ce que c'est bien ? C'est une question à double tranchant. Oui, je dirais oui. Pour plusieurs raisons. Je pense à Michel Drucker ou je ne sais qui l'on peut voir en chair et en os. Ça peut peut-être amener des gens qui ne seraient jamais allés à ce genre de salon. Que l'on aille voir des vedettes de la chanson ou des acteurs de cinéma qui écrivent leurs mémoires, je pense que ça peut amener des gens qui n'y sont jamais allés. D'un autre côté, ils écrivent certainement de bons livres, il n'y a pas que des biographies bêtes. La preuve, Sevrin écrit de très jolies choses. Je trouve que c'est positif, ça peut ramener du monde.

AC : Avez-vous été sollicité pour participer au Livre sur la Place ou avez-vous fait la demande ?

GU : On m'a sollicité. Par les organisateurs... mais c'est passé par l'éditeur. Oui c'est l'éditeur qui a dû voir avec les nouveautés parce qu'à Nancy ils ne prennent que des nouveautés.

AC : Pour quelles raisons avez-vous accepté de venir au Livre sur la Place ?

GU : Parce que je trouve que c'est une bonne chose de voir les gens qui vous lisent. Est-ce que c'est pour une autosatisfaction, pour son ego, je n'en sais rien. Il y a aussi des gens qui aiment voir les personnes qui illustrent ou qui écrivent, pour les échanges et pour le dialogue.

AC : Est-il facile en tant qu'illustrateur d'obtenir une place au Livre sur la Place ?

GU : Je pense que ce n'est pas évident parce qu'ils ne prennent que les nouveautés donc même des gens connus qui n'ont rien fait, ils ne les prennent pas.

AC : Est-ce que le Livre sur la Place occupe une place importante dans votre agenda ?

GU : C'est une des plus importantes.

AC : À quoi vous fait penser le Livre sur la Place ?

GU : Est-ce qu'il faut le prendre pour un rendez-vous incontournable, un peu *place to be* vous voyez, l'endroit où il faut être vu ? Pour le cinéma il faut aller à Cannes, c'est de cet ordre-là. Moi, à la limite, je ne suis rien, je ne suis qu'un petit illustrateur. Là je n'ai pas pignon sur rue, les gens ne se déplacent pas pour moi.

AC : Pour vous, est-ce une manifestation culturelle, un salon ou autre chose ?

GU : Je dirais que c'est un peu tout. Il y a aussi une partie un peu curiosité et ça draine quand même du monde. Quelque part ça me réjouit quand je vais à Nancy ou ailleurs, je trouve que le livre n'est pas mort mais il y a quand même énormément de badauds. Et je me mets à la place du quidam de base : il y a une telle profusion de livres que vous en faites presque une orgie et vous vous retrouvez au salon devant des tonnes de livres dont vous avez envie. Mais vous avez tellement envie que vous en sortez les mains vides.

AC : Pensez-vous que nous sommes arrivés à une sorte de saturation ?

GU : Peut-être. Je parlais d'orgie parce qu'on a une profusion de romans ou de certaines thématiques et on ne peut pas tout acheter. Moi j'en ressors toujours un peu frustré parce qu'il y a plein de livres que ce soient des livres chers ou pas. Moi je viendrais avec un caddie. On me dit tiens voilà 10 000 euros, je trouverais à les dépenser.

AC : À quel autre salon du livre participez-vous ?

GU : C'est toujours occasionnel. J'ai fait celui de Saint-Louis trois fois. J'en ai fait un plus petit, plus confidentiel à Mannheim. J'ai fait aussi l'Arsenal à Metz.

AC : Depuis que vous publiez, vous est-il arrivé de participer à une conférence ou un débat ?

GU : Oui, on m'a invité, c'était à Nancy au Concorde, avec Michel Maubeuge. C'était en dehors du Livre sur la Place.

AC : Avez-vous déjà fait des présentations et des signatures en librairie ?

GU : Oui, dans plein de librairies, à Nancy, au « Hall du livre ». J'en fais beaucoup à Strasbourg, Sélestat, Colmar.

AC : Avez-vous déjà animé un atelier d'illustration ?

GU : J'ai fait des interventions en milieu scolaire. C'était dans un petit village et on m'a demandé d'intervenir, de présenter mon travail. Pour montrer ce que c'est que le dessin, parce que je ne fais pas que du dessin sur livre mais aussi sur des cartes postales, de la vaisselle.

AC : Êtes-vous payé pour faire ce genre d'intervention ?

GU : [hésitation] Non. J'en ai aussi fait dans des bibliothèques à Sarreguemines et là je suis rémunéré. Ce ne sont pas des grandes sommes. Ce n'est pas énorme, 150 ou 200 euros environ. La journée et puis mes frais d'essence. C'est la municipalité qui me rémunère ou la bibliothèque.

AC : Est-ce vous qui sélectionnez ces activités paralittéraires ?

GU : Il y a des choses incontournables. Par exemple on me demandait de venir à Nancy, je vais à Nancy. Je n'y reste pas les trois jours, je viens un ou deux jours. C'est l'éditeur qui gère le planning. Euh, si vous voulez, le vendredi il y a Pierre qui vient, le samedi quand il y a beaucoup de monde il fait venir Paul ou Jacques. C'est eux qui disent : « Ce serait bien si tu venais parce que Mme Maubeuge n'est pas libre ». J'y vais seul et elle y assiste peut-être une demi-heure. Et puis c'est aussi personnellement le plaisir d'être avec elle parce que c'est une femme brillante, intelligente, vous la connaissez certainement mieux que moi.

AC : Participez-vous à l'organisation d'un salon du livre ?

GU : Non.

AC : Selon vous, la participation au salon du livre fait-elle partie de l'activité d'un écrivain ?

GU : Je vais encore vous répondre par une réponse de normand. Oui c'est son travail. Je dirais oui et non car c'est aussi le travail de l'éditeur. C'est plus le travail de l'éditeur. Il doit coacher l'écrivain. C'est un truc de connivence. C'est un travail commun. L'éditeur est comme un agent, comme un manager. L'un doit jouer le jeu par rapport à l'autre. L'un doit faire connaître le livre et l'autre doit se déplacer pour accentuer le projet.

AC : Qu'est-ce que vous pensez du lieu où se déroule le Livre sur la Place ?

GU : Oui c'est bien. C'est vrai que ça avait plus de prestige avant. Souvent on est ébloui par cette place Stanislas.

AC : Que pensez-vous du chapiteau et de la disposition des stands ?

GU : J'aurais organisé les choses différemment. Je pense que c'est difficile parce que quand vous faites ce genre de manifestation il y a toujours des susceptibilités, Untel veut être là, je pense que c'est une chose qui est vraiment très difficile à gérer.

AC : Que pensez-vous des portraits d'écrivains ?

GU : Je trouve ça bien, pourquoi il y des gens qui n'apprécient pas ? Je trouve ça bien, ça met une tête sur Untel qu'on a déjà vu à la télé ou des gens qui se souviennent moins des noms (« tiens, elle ressemble à ça ou il ou elle ressemble à Untel »).

AC : Que pensez-vous de l'ambiance de manière générale sous chapiteau ?

GU : Je suis là-bas depuis plus d'une vingtaine d'années, finalement j'y suis allé plus que cinq, six fois. Je préfère presque maintenant qu'au début. Au début j'ai trouvé ça très bourgeois, quelque chose de très élitiste comme si c'était réservé à une bourgeoisie. Je trouve ça plus démocratique, plus populaire. Il y a pas mal de jeunes ce que je trouve être une bonne chose.

AC : Selon vous, le public aurait changé ?

GU : Le public a changé oui.

AC : Pourquoi ?

GU : Il n'a pas entièrement changé mais il y a une partie...je ne dis pas que je trouve plus intéressant mais je me souviens qu'au début c'était quand même très élitiste. C'était peut-être dû aux personnes invitées ou aux candidats au livre à l'époque. Les écrivains s'attirent entre eux. C'est un peu difficile de vous répondre là-dessus. C'est difficile de comparer. C'est vrai que les stands sont un peu petits, ils pourraient être plus grands. On est entassés.

AC : Est-ce vous qui abordez les personnes ou bien viennent-elles ?

GU : Généralement, si elles s'arrêtent, on discute, deux mots, elles s'arrêtent et feuilletent le livre.

AC : De quelle manière qualifiez-vous ces personnes ?

GU : Pas forcément des lecteurs. Ce sont des curieux. Je pense qu'il y a aussi beaucoup de personnes qui viennent passer un bon moment. Il y a des personnes aussi qui au lieu de pousser le caddie à Cora ou Leclerc viennent là. Il est aussi ce genre de personnes qui viennent pour voir les gens célèbres, les gens de la télé ou de la radio. Mais c'est quand même une manifestation bien parce qu'il y a des choses qui découlent de cela. Des choses positives. Je pense que les gens, à travers cette manifestation, apprennent à faire leurs propres opinions et ça les renforce. Vous voyez, moi je suis le paysan de base, je n'ai aucune culture et ça me reconforte, je vois ça d'un autre œil. Moi ça m'éblouit pas mais il y a des gens que ça peut éblouir de voir Untel ou Untel.

AC : En clair, vous pensez que le Livre sur la Place apprend quelque chose aux gens qui le fréquentent ?

GU : Oui, on en ressort toujours grandi. Et il y a certainement, et vous le savez sans doute mieux que moi, des gens qui viennent très souvent. Ce qui est marrant, quand je fais deux jours d'affilée, on voit que les gens viennent et reviennent. Il y a comme ça quelque chose de sentimental, une sorte d'attachement. Est-ce que ce sont des rats de bibliothèque qui viennent pour sentir des livres ? C'est une relation un peu charnelle avec le livre et avec les auteurs.

AC : De quoi parlez-vous avec les personnes qui viennent vous voir ?

GU : De nombreuses personnes me disent : « Ah vous êtes Alsacien ! » et comme je suis dans le livre culinaire, je leur dis : « Vous avez de la chance car vous avez une très bonne cuisine en Lorraine ! » et ils sont surpris que je puisse moi, en tant qu'Alsacien, leur répondre ça. Ça engage le débat. J'évite de parler de moi, je ne suis pas intéressé. Il y a des gens qui viennent, qui me connaissent et ça fait plaisir parce qu'ils me disent qu'ils aiment beaucoup. J'ai également des admirateurs. Mais il y a aussi le quidam de base avec qui on parle parfois des différences entre la Lorraine et l'Alsace. Ça ouvre toujours un débat et c'est marrant.

AC : Quel intérêt y a-t-il à se retrouver physiquement face à ses lecteurs ?

GU : Ça fait quand même du bien parce qu'on peut voir les gens qui vous lisent et se dire qui est ma cible. C'est quelque part aussi une forme de reconnaissance. Ce n'est pas pour me la péter entre guillemets, c'est aussi une reconnaissance : j'ai vendu 20 000, 30 000 livres pour une édition régionale, ce qui n'est pas mal. Qu'est-ce qui justifie qu'ils aiment ? Je questionne.

AC : Selon vous, quelles qualités les personnes présentes apprécient-elles le plus chez vous ?

GU : [Rire] Il faut le leur demander. En général elles aiment mon style. Elles me disent plein de bonnes choses. Ne me faites pas rougir. Elles peuvent aussi parler d'elles-mêmes, c'est une espèce de dialogue. Elles parlent souvent d'elles-mêmes : « Tiens j'ai des origines alsaciennes etc. ». Comme je suis souvent seul car Mme Maubeuge est très occupée, c'est moi qui fais pour les deux. Ce sont quand même des gens très intéressés. Ça été agressif une fois, on m'a agressé une fois sur la question de la différence entre un Alsacien et un Lorrain mais le reste, en général, ça se passe toujours très bien.

AC : Rencontrer physiquement ces personnes est-il en adéquation avec le travail d'un illustrateur ?

GU : Oui parce que moi j'ai besoin, j'ai le crayon en main en ce moment quand on parle, j'ai besoin de ça et c'est vital si vous voulez, c'est aussi vital que rencontrer des gens, ne pas rester dans sa tour d'ivoire. Il y a peut-être pas trop de salon du livre mais sûrement trop de signatures parfois. Moi on m'envoie là, là, ou là, parfois je refuse. Est-ce qu'il n'y aurait pas un effet inverse ? Une saturation je pense.

AC : Quand vous participez au Livre sur la Place, faites-vous des interventions en milieu scolaire ?

GU : Non. Je suis uniquement sous le chapiteau, mais il m'arrive de répondre par exemple à un journaliste pour Radio Bleue ou bien Radio Jéricho.

AC : Doit-on acheter votre livre au Livre sur la Place pour se le faire dédicacer ?

GU : Moi j'aime bien quand les gens arrivent avec le livre.

AC : Est-ce que les personnes qui achètent votre livre vous tendent directement l'argent ?

GU : Non, c'est le libraire qui s'occupe de tout ça. Moi, je ne touche rien du tout.

AC : Que représente pour vous la dédicace ?

GU : [hésitation] Pour moi personnellement, je trouve ça bien. Je vais parfois me faire dédicacer un livre et parfois non.

AC : Et quand c'est vous qui faites la dédicace, que ressentez-vous ?

GU : Ça fait plaisir quand même surtout quand on me dit que le livre va aller là, et qu'on me dit : « J'emmène votre livre aux États-Unis, je l'envoie en Australie, etc. ».

AC : Est-ce que c'est une forme de reconnaissance ?

GU : Oui un peu.

AC : Quelles sont les dédicaces que vous faites le plus fréquemment ?

GU : Je fais un dessin et j'écris un petit mot. Ce que j'écris le plus souvent et c'est pour mon livre de cuisine : « bonheur, tendresse, souvenir, enfance, émotion » parce que c'est lié à tout ça, « saveurs ». Et je fais un dessin qui n'est pas forcément en lien avec le contenu du livre. Parfois les gens me demandent, parfois je leur demande ce qu'ils veulent que je leur dessine. Et ils me disent : « Faites-moi un lapin, faites-moi une poule, un cuisinier, un coq. À mon fils qui aime la cuisine », alors je dessine un garçon en habit cuisine.

AC : Donc finalement c'est plutôt le dessin qui est adapté à la personne ?

GU : Le dessin et le texte. Si c'est une dédicace pour la fille d'une dame, je demande quel âge elle a.

AC : En général, ce sont des dédicaces destinées à la personne qui se trouve en face de vous ou bien ce sont des dédicaces en guise de cadeau ?

GU : Je vais dire moitié, moitié. Des enfants viennent souvent faire leurs cadeaux pour la Fête des Mères. J'ai oublié de vous dire que j'ai également dédicacé au Japon.

AC : Est-ce que c'est différent au Japon ?

GU : Oui. Ça n'a rien à voir. J'ai dédicacé lors d'un salon du chocolat avec Christine Ferber. Nous avons dédicacé le livre que nous avons fait ensemble On ne l'a pas encaissé mais au lieu de le payer 20 euros, les gens ont payé 70, 80 euros. C'est un pays qui a un fort pouvoir d'achat. Les dédicaces sont complètement différentes. À chaque fois je demandais ce qu'ils voulaient par le biais de l'interprète situé juste à côté. Des gens extrêmement gentils,

extrêmement respectueux et qui vous font des cadeaux. Le livre est très cher, j'en étais gêné et pourtant ils reviennent le lendemain. J'en ai eu tellement des cadeaux. Par exemple une dame me dit « Je m'appelle Marie » et j'ai répondu : « Comme ma fille » et le lendemain, elle revient avec un cadeau pour ma fille.

AC : Il y avait beaucoup de monde pour la séance de dédicaces ?

GU : Énormément. Les gens pouvaient faire deux heures de queue. C'était toute une autre conception. À 10 heures le magasin ouvrait et de 10 heures jusqu'à 7 heures le soir, c'était le même flot continu.

AC : C'est votre éditeur qui vous a envoyé là-bas ?

GU : Non, c'est avec Christine Ferber. Ce sont les Japonais qui ont tout payé.

AC : Selon vous, que représente un livre dédicacé aux yeux des lecteurs ?

GU : C'est quelque chose de personnalisé. Euh... ça marque qu'ils ont rencontré la personne. C'est une forme de preuve, mais là je parle des gens connus. « Il m'a dédicacé un livre, il a eu une pensée pour moi ». Pour moi, le livre n'est qu'un objet, pour moi il est utilitaire, c'est un document, ce n'est pas pour faire joli dans ma bibliothèque. Si vous voulez j'ai un rapport charnel avec le livre. Je le respecte, je ne le triture pas mais ce n'est pas pour garnir. Personnellement, un livre dédicacé n'a pas plus de valeur. Mais quand on voit l'engouement des gens qui achètent des livres dédicacés par Stendhal ou Victor Hugo ou Proust peu importe. À somme équivalente, moi je préférerais m'acheter d'autres livres plutôt qu'un livre avec une dédicace qui porte un grand nom. Mais je pense que ça peut donner plus de valeur au livre oui. L'an dernier, j'étais à Saint-Louis et j'étais assis à côté d'Ariane Massenet. Elle avait fait un livre avec sa sœur sur les mères des gens célèbres. Mais je n'ai pas vu beaucoup de monde autour d'elle, elle n'a pas vendu plus de livres pour autant. Les gens passaient et on entendait : « C'est elle, elle est passée à la télé ! ». Elle a choisi une thématique qui n'est pas forcément porteur. Ce n'est pas parce que vous avez un grand nom que vous êtes assommé par les gens. Ça a perdu par rapport à avant.

AC : Pourquoi selon vous ?

GU : Est-ce qu'il y en a trop ? Parce que les libraires en font aussi. Ce n'est pas forcément un gage de vente.

AC : Que serait le Livre sur la Place sans dédicace ? Est-ce que ce serait possible ?

GU : Je ne le pense pas. Les écrivains ne viendraient pas. Le fait que l'auteur soit présent, ça attire quand même du monde. Je pense que chaque année il y a une bonne partie du public qui vient pour voir des gens célèbres.

AC : Quel est votre meilleur souvenir au Livre sur la Place ?

GU : J'en ai beaucoup. Une chose m'a marqué, vous allez rire, c'est Jean d'Ormesson. C'était il y a une vingtaine d'années. J'étais au Livre sur la Place en tant qu'illustrateur. J'ai vu Jean d'Ormesson pour la première fois et deux choses m'ont marqué : c'étaient ses yeux bleus. Il était debout et moi aussi, on s'est croisé. Il était cravaté, la chemise était complètement effilée. Comme le col était complètement élimé, je me suis dit en moi-même : « Il n'y a que les aristocrates pour porter ce genre de chemise ». Je me suis dit honnêtement mince une personne aussi connue ! Tiens un personnage aussi illustre, pas vraiment RMiste.

AC : Que reprenez-vous de votre venue au Livre sur la Place ?

GU : Ça m'a apporté la rencontre avec le public, être modeste. Je pense que ce n'est pas si important que ça tout ce foin comme Cannes, ce côté superficiel. C'est bien parce que ça fait vendre du livre, parce que c'est une manifestation importante surtout pour les éditeurs et les libraires, pour montrer qu'ils existent. Ça m'a apporté la simplicité, être vraiment modeste vis-à-vis de tout ça. C'est comme Cannes, tout ce faste, ces jolies toilettes, ces marches, c'est donner de l'importance à des gens qui sont comme vous et moi. Ils font un métier public de ce fait ils sont un personnage public, mais je ne suis pas plus important que l'agriculteur de mon village. On met sur un piédestal, on donne de l'importance Il y a des gens plus ou moins doués, qui ont plus ou moins de talent, qui savent très bien écrire, qui savent débattre, qui ont de l'aplomb. Mais ce n'est pas plus que ça. Mais c'est bien aussi parce que ça permet à une profession de dire que l'on est vivant, qui pousse les jeunes à ouvrir la porte d'une librairie. On peut interpeller une personne qui est timide, qui cherche à lire quelque chose mais ne sait pas quoi.

5.2. Bernard APPEL

Un autoédité militant



© Bernard Appel. 2011.

« Vous avez des gens qui, assez souvent, parlent d'eux. En poésie, très souvent. Je peux vous dire qu'il y a des gens pour qui c'est un moyen de se livrer. On a des cas qui vont jusqu'à l'émotion, aux larmes. »

Date de l'entretien : 29 mai 2009

Lieu de l'entretien : à son domicile, Dieulouard (54)

Durée de l'entretien : 1h27

Genre littéraire : poésie

Éditeur : autoédition

Dernier livre présenté au Livre sur la Place : *Dans le ventre doux d'un souvenir de femme* (autoédition)

Quatre recueils de poésie autoédités et un publié à compte d'éditeur

Activité professionnelle : retraité de l'Éducation nationale (instituteur jusqu'en 1974 pendant plusieurs années, puis gestionnaire)

Lieu de domiciliation : Dieulouard

Âge : 64 ans

AC : Pouvez-vous me parler de l'association dont vous êtes le trésorier ?

BA : Alors ça s'appelle APAC, Association plumes à connaître. Elle a 17 ans et a été créée par des écrivains qu'on peut appeler des primo-écrivains. C'est un terme barbare. Ce sont des gens qui n'ont encore jamais publié et qui écrivent dans le secret de leur chambre sur leur ordinateur, et qui, un beau jour, pour diverses raisons, soit parce que des amis leur ont dit que ce n'était pas trop mal, ont eu envie d'en faire un livre. Et donc, ils entrent dans le processus de l'édition.

Il y a 17 ans, l'internet n'existait encore pas comme aujourd'hui. Beaucoup de gens se sont fait avoir. Ils envoient bien sûr un manuscrit à une maison d'édition, et comme ils sont tout à fait naïfs et débutants, ils prennent Flammarion, euh, Denoël, etc... Ceux qui me viennent à l'esprit et Gallimard. Au mieux si j'ose dire ils reçoivent dans les quinze jours, trois semaines, une lettre comme quoi ça ne les intéresse pas. Ça c'est correct. Et au pire on leur dit : « Ben oui, votre livre nous intéresse et on vous le publie mais il faut que vous nous versiez telle somme d'argent et on vous fait 2 000, 3 000 exemplaires contre une dizaine de milliers d'euros ». La personne, naïve, croit effectivement que son livre a intéressé l'éditeur. Elle croit donc qu'elle a de la valeur. De toute façon, elle n'a même pas évalué ce qu'elle écrivait. Elle ne sait que par elle-même, quel jugement elle porte sur son écrit. Ce qui est d'ailleurs très dangereux. Elle est tellement contente que Flammarion, Gallimard, ou un autre éditeur soi-

disant remarqué, qu'elle signe le chèque et, en fait, elle achète son livre à l'éditeur, qui lui n'a aucun intérêt à le diffuser puisque de toute façon il a déjà vendu le livre. Donc la personne se fait rouler parce que 1, elle croit naïvement qu'elle a de la qualité alors qu'elle n'en est pas du tout sûre. 2 elle paie au prix fort. 3 elle se retrouve souvent avec 2, 3 000 exemplaires d'un ouvrage qu'elle ne vendra pas à 3 000 exemplaires.

Donc des gens se sont fait avoir comme ça. Ils se sont regroupés et ont dit : « Plus jamais ça ! ». L'APAC propose dans un premier temps un comité de lecture. Parce que nous pensons que (enfin moi je n'y étais pas il y a 17 ans, j'y suis depuis une dizaine d'années), nous pensons que, avant de se faire publier, il faut être évalué. Et non pas par un conjoint, par un ami, par des copains. Il faut être évalué par un comité de lecture qui a une certaine compétence de la lecture et surtout anonyme, qui n'a aucun intérêt à vous flatter. Donc l'APAC propose ce comité de lecture et à chaque personne qui adhère et qui veut soumettre son manuscrit, il y a trois lecteurs anonymes qui font donc trois lectures, trois regards, plus un synthétiseur qui fait la synthèse des trois regards. Ces lecteurs sont déjà des gens un peu confirmés qui ont déjà publié, qui ont déjà une certaine qualité. Enfin, on les recrute à l'intérieur de l'association, mais parmi des gens qui connaissent le français, etc. L'objectif n'est pas de mettre une note ou de dire « c'est super ! » ou « c'est nul ! », pas du tout ou de dire : « On vous publie ou pas ». Nous ne sommes pas une maison d'édition du tout. Donc c'est associatif, on ne vend pas de soupe. On n'a aucun intérêt, la seule obligation c'est d'adhérer à l'association pour pouvoir bénéficier de ce service évidemment. Quand l'auteur reçoit le retour, on lui donne un maximum d'éléments pour retravailler ce qu'il a fait. S'il y a des fautes, on les corrige. Il y a trois regards différents. En poésie, on ne ressent pas tous la même chose. Il a trois regards et il en fait ce qu'il veut. Il est tout à fait libre. Il peut en rester là et après chercher un éditeur s'il veut. Mais, comme on est en contact avec lui, on peut lui avoir déjà dit un certain nombre de choses pour lui éviter ces mauvaises rencontres.

On explique aux gens que pour se faire éditer, il y a trois façons. Il y a la voie royale qui aujourd'hui concerne 1 sur 10 000 à peu près. Entre 1 sur 1 000 et 1 sur 10 000 c'est de cet ordre là. Enfin, je parle en poésie... Évidemment, si vous écrivez les mémoires de Michel Platini, ou alors les mémoires du fils de Michel Drucker qui raconte que son père est homosexuel, j'exagère, mais je veux dire (vous le mettez pas ça), ça vous publierez, mais si vous êtes un illustre inconnu et que vous n'avez pas de réseau. 1 sur 10 000 à peu près, attendez je vais jusqu'au bout. Un éditeur qui va vous remarquer vraiment, qui va donc trouver que votre ouvrage est intéressant, qui va donc prendre le risque de vous publier sans que vous dépensiez un centime. Donc il vous prend en charge complètement. Il vous imprime votre bouquin et forcément, comme vous n'avez rien payé, il a tout intérêt à le diffuser pour rentrer dans l'investissement qu'il a fait. Donc vous êtes sûr que là c'est la voie royale. Sauf que sur le plan financier, vous touché entre 8 et 15 % des ventes. Je dis « sauf » que parce que c'est vous qui avez écrit le bouquin et en fait vous recevez entre 8 et 15 % des ventes. Quand vous savez que des livres qui se vendent entre 3 et 4 000 exemplaires il y en a très peu, vous voyez ce que ça peut vous apporter si vous pensez à l'argent ou que vous ne vivez qu'avec ça. À part quelques romanciers connus à qui l'on commande des livres, qui sont d'ailleurs des produits puisqu'on leur demande d'écrire sur tel ou tel thème. Des gens qui ont peut-être de la qualité d'écriture. Je connais Philippe Claudel en particulier, qui écrit très bien, qui nous a dit l'autre jour, à un café littéraire qu'on a organisé, qu'il avait des commandes régulières de certaines maisons d'édition. On voudrait bien qu'il écrive un livre sur tel thème. Ça veut pas dire qu'il écrira mal, mais c'est plus du tout la même création. Donc ça c'est la voie royale.

On le dit aux gens : « Faites-le ! ». Ça peut vous arriver, pourquoi pas. Nous, on a une adhérente qui a écrit un polar, qui a été remarqué, qu'elle a d'ailleurs fait en autoédition au départ, j'expliquerai après ce que c'est, qui a été remarqué par une maison d'édition qui a racheté les droits. Il y a même maintenant des gens qui voudraient en faire un film. Bon, très bien. Mais c'est un cas, nous on a une adhérente sur nos cent douze qui en est arrivée là, c'est mieux que la statistique.

Deuxième et ça c'est la pire, c'est ce qu'on appelle le compte-d'auteur et beaucoup de gens se font rouler. C'est ce que je vous ai dit, vous payez votre livre. Si vous voulez rentrer dans votre argent, il faut le diffuser vous-même. Et puis, il y a la voie de la liberté – que j'appelle la voie de la liberté – qui est l'autoédition. J'ai publié quatre recueils, j'en ai un qui a été publié à compte d'éditeur par une petite maison d'édition en poésie. C'était très intéressant pour moi, mais c'est celui qui m'a rapporté le moins d'argent et celui qui m'a apporté le plus de notoriété parce que j'avais le nom d'une maison d'édition en poésie qui était connue. Mais sinon, je fais de l'autoédition. L'autoédition c'est la liberté. Si vous vous êtes fait évaluer, parce que c'est important, c'est indispensable, faire de l'autoédition sans s'être fait évaluer ça veut dire je prends mon bouquin, je crois savoir ce qu'il vaut et je publie. Je connais, très régulièrement parce que je fais des tas de salons, je vois, je feuillette les recueils de poésie d'autoédition : des fautes d'orthographe, des fautes de français qui dévalorisent de fait l'autoédition, ce qui permet aux éditeurs de dire : « L'autoédition c'est nul, etc. ». Non ! L'autoédition, sans évaluation, ça peut être dangereux. Par contre, les gens de mon association, je peux le dire, qui sont passés par le comité de lecture, qui font de l'autoédition, je ne dis pas qu'ils ont écrit le recueil de poésie du siècle. Je dis qu'ils ont écrit un recueil de poésie correct, convenable, qui se tient, qui a une certaine tenue par rapport aux autres. Qui n'est pas écrit dans un français nul, etc. (Excusez-moi, je suis long là-dessus). Donc l'autoédition, c'est ça. Si vous avez les moyens technologiques – et aujourd'hui avec le numérique, avec l'informatique, vous faites vous-même la maquette de votre livre – presque n'importe qui est capable de le faire. Vous amenez votre cd-rom à l'imprimeur, vous faites des devis et faites marcher la concurrence et vous avez intérêt à le faire parce que vous avez des différences du simple au double, et ils vous livrent votre produit. L'imprimeur se fiche pas mal du contenu. Il vous fait votre bouquin comme on ferait n'importe quoi d'autre et vous achetez votre livre. Cinquante exemplaires si vous voulez. Alors, bien sûr, vous avez au départ un investissement, mais l'expérience, en tout cas en poésie, prouve que quand vous avez vendu la moitié de ce que vous avez fait imprimer, vous êtes rentré dans votre argent, vous pouvez même préparer la parution du suivant.

AC : Et la diffusion, ça se passe comment ?

BA : Alors, vous savez, la liberté ça se paie, donc vous diffusez vous-même. Vous ne comptez sur personne. Il y a plusieurs possibilités. Je l'explique aux gens à longueur de temps au téléphone ou même dans les salons... La première chose, c'est de voir autour de soi. Moi, j'ai un pharmacien de Dieulouard qui vend mes livres. Ils sont dans la pharmacie. En général, on va voir un libraire, on va voir une maison de la presse, des gens qu'on connaît. On peut voir plusieurs libraires. J'ai certains de mes bouquins qui sont à Metz. Et puis, le reste, quand je sors un bouquin, je fais un bon de commande que j'envoie à tous mes amis, connaissances, mon petit lectorat. J'en suis à mon quatrième donc il y a des gens qui me connaissent. En général, je fais tirer à 200 au début et les 100 premiers sont vendus, avant même que je fasse

les salons, par les connaissances, etc. J'ai même des amis qui en prennent une dizaine et les distribuent, mais ça fait quinze ans que je fais ça. C'est tout un travail progressif. Et donc la dernière façon ce sont les salons. Ce que je fais, moi aussi, je lis de la poésie en public avec une autre association. On fait des spectacles poétiques. Il n'y a jamais cinq cents personnes mais il y a toujours trente ou quarante personnes et on arrive toujours à vendre quelques livres. Je lis ma poésie ou même celle d'autres.

Le troisième volet qu'on est en train de mettre en place, c'est de donner à nos adhérents un maximum d'informations sur un maximum de salons où ils peuvent s'inscrire. On a maintenant un responsable de l'association, depuis peu de temps. On le faisait avant de manière informelle, maintenant c'est lui le responsable. Il recherche tous les salons possibles et inimaginables sur le site semellesdevent. On a maintenant 80 % de nos adhérents qui nous donnent leur adresse mail. Pour les 20 %, on a une revue qui paraît tous les trimestres [revue uniquement disponible pour les adhérents]. Les gens sont informés pour la diffusion.

AC : Les auteurs sont donc accompagnés du début de leur création jusqu'à leur promotion ?

BA : Oui, s'ils le veulent. Je dis toujours aux gens que nous ne sommes pas des marchands de soupe. On demande juste une adhésion pour que l'association fonctionne. On ne fait absolument aucun bénéfice là-dessus. À partir de là, vous êtes totalement libre. Si vous avez envie de vous faire avoir... moi j'en connais qui, malgré tout, vont se faire avoir. D'ailleurs, moi je fais imprimer chez Pierron à Sarreguemines mais je ne dis pas : « Allez chez Pierron ! ».

AC : Vous écrivez quoi exactement ?

BA : De la poésie et uniquement de la poésie.

AC : Combien de fois êtes-vous déjà venu au Livre sur la Place présenter un livre ?

BA : Une seule fois et c'était l'année dernière. Je peux vous faire l'historique si vous voulez. C'est quand même très intéressant. Nous sommes en plus de ça des militants, des militants « Plumes à connaître ». Et les salons, le problème de certains salons, surtout les grands salons tels que Metz, Nancy, Colmar dont je parlerai beaucoup pour les comparer... Donc, ces grands salons sont dans des grandes villes, ils ont une notoriété et forcément – et c'est normal – ils font venir des grandes pointures. Ces grandes pointures là, bien souvent, elles viennent gratos, voire on les paie, c'est le tapis rouge qu'on déroule pour elles. Bien souvent, le salon dure trois jours, les places sont réservées pour trois jours, mais elles ne viennent que deux jours. À mon avis, c'est tout à fait nécessaire qu'elles soient là pour faire venir du monde. Ce qu'on a toujours dit, c'est qu'il faudrait profiter de ces grands salons qui font venir du monde pour inviter aussi les acteurs locaux de la vie culturelle. Alors c'est un grand nom, parce que nous « Plumes à connaître », nous faisons aussi des animations : animations poétiques et cafés littéraires à Metz et nous étions ignorés jusqu'alors par ces grands salons. Pour pouvoir être dans ces grands salon, il fallait soit avoir un éditeur, donc les autoédités étaient édités, soit

être reconnu par un grand libraire nancéien, ce qui est le cas de quelques-uns qui y arrivent mais pas tous... Donc les autres étaient éliminés. Pendant plusieurs années, une autre association sur Nancy qui s'appelle l'ADILL, avec Marcel Cordier, militait aussi sur Nancy pour essayer d'y être, de même que nous, parce qu'on a notre noyau dur à Metz, d'être à L'Été du Livre. Et ils n'y arrivaient pas. Parce que c'était un choix politique et, il faut le dire, élitiste. Les autoédités sont considérés par les libraires, par les grands éditeurs et par ceux qui organisent les salons comme des gens qui ne sont pas connus, qui ne sont pas intéressants.

Jusqu'au jour où nous avons décidé, avec Marcel Cordier, de faire un salon des refusés. Il y a deux ans au Livre sur la Place, c'était au mois de septembre, donc en 2007. Nous nous sommes installés sous la porte Héré qui, il y a deux ans n'était pas encore utilisée par le salon. Nous étions deux ou trois parce que les autres ne sont pas venus. Il y avait donc Marcel Cordier et moi-même, parce que moi, je suis un convaincu de ça. Avec nos livres, sauvagement, nous étions dans le passage. Beaucoup de gens passaient et étaient étonnés de nous voir là. En fait, on a eu beaucoup de visites et des gens à qui on a expliqué pourquoi on était là, on avait d'ailleurs fait quelques panneaux. Et ça s'est su... Et puis Marcel Cordier est connu sur Nancy. Il a un caractère assez épouvantable mais ceci étant, c'est quelqu'un qui écrit et qui est assez connu. Les gens nous demandaient pourquoi on n'y était pas. Le bruit a couru jusqu'à ce que l'attachée culturelle de la ville de Nancy, Véronique Noël, que je connais très bien et que j'apprécie beaucoup depuis, se déplace et vienne courroucée en disant : « C'est scandaleux ! Qu'est-ce que vous faites là ? Vous n'avez rien à faire là ! On n'a jamais refusé personne ». On a commencé à discuter de manière très ferme, c'est vrai, et malheureusement de la part de Marcel Cordier, de manière insolente et violente. Si bien qu'elle n'a plus voulu discuter avec lui parce qu'il était vraiment trop injuste et excessif. Elle a discuté avec moi qui suis un peu plus diplomate, mais avec fermeté quand même. J'ai redonné mon avis qui consiste à dire qu'il serait normal que les acteurs locaux qui sont là toute l'année, parce qu'il n'y a pas que nous, il y a d'autres associations qui font des activités culturelles, ce serait normal qu'elles soient associées à cela et que les associations locales puissent être au salon et profitent justement du phénomène d'entraînement pour pouvoir se faire connaître éventuellement pour que ces auteurs-là puissent vendre leurs livres... J'ai donné l'exemple de Colmar. Nous y allons depuis sept ou huit ans. C'est un immense salon, qui est beaucoup plus grand que celui de Nancy. Ils ont fait le choix d'aller au Parc des expositions. C'est sûr que c'est beaucoup moins joli que Nancy. Parce que l'aspect Nancy, ils veulent que ce soit dans le cœur de la ville. Toutes ces choses-là, je peux les comprendre. Le malheur c'est que ça fait très peu de place pour les autres. Alors qu'à Colmar ils ont fait ça dans le Parc des expos, il y a un monde fou qui vient et toutes les associations locales. C'est l'esprit alsacien. Il y a une vie associative extrêmement forte en Alsace. Elles sont là, y compris autour du livre. Vous avez des imprimeurs, du graphisme, etc. Et toutes les associations culturelles que l'on connaît bien la « Plume colmarienne », ce sont des amis. Et nous « Plumes à connaître », on peut y aller. Alors, évidemment on paie le stand mais à un prix tout à fait modique. On a toute liberté quand on est dans ce stand. Parce que j'ai oublié de dire une chose très importante, essentielle pour moi, c'est que le Livre sur la Place à Nancy, c'est pareil à Metz, la première condition c'est de présenter un livre de l'année. Ça c'est pour moi fondamental et c'est quelque chose que je révoque totalement. Ça veut bien dire que le livre est considéré comme un produit. Un livre de l'année ça veut dire qu'au bout d'un an il est démodé, il est périmé. Ça veut dire que Baudelaire, ça veut dire que Victor Hugo et ça veut dire que Montaigne n'auraient plus cours. C'est scandaleux ! C'est scandaleux qu'on ose prétendre ça et cet argument là je l'ai donné à Véronique Noël. Elle s'est un peu calmée. Sur

ces entrefaites, la présidente de l'association, Geneviève Kormann est arrivée et a trouvé d'autres arguments et nous avons réussi pendant une heure à discuter sur le phénomène associatif, du rôle qu'on avait. Et cette personne qui pourtant n'avait pas ces idées-là au départ, j'ai senti qu'elle réfléchissait, et elle a dit avant de partir : « Si vous remballez, je vous promets que avant deux ou trois mois, je vais en reparler au responsable de l'association qui gère, parce qu'elle ne faisait que le lien avec la commune, et j'essaierai de plaider cette cause. Dans les deux mois, on fera une réunion ».

Nous sommes partis et un mois et demi après elle nous a convoqués. On est allé à la mairie de Nancy et là elle nous a dit : « Vous m'avez convaincue, mais voilà les conditions que nous y mettons : on sera obligé de mettre un stand en plus. On le fera pour vous, il y aura trente places et pas plus et il sera autogéré. C'est vous, et ce ne sera pas une autre association, étant donné les propos de Marcel Cordier, qui gèrerez ». Nous on avait dit qu'on ne se battait pas seulement pour nous, on se bat aussi pour d'autres associations. « Vous êtes responsable, par contre vous ne payez rien et vous pouvez vendre tous les livres que vous voulez ». Je peux vous dire que le jour où on est sorti de là, on était vraiment très heureux parce qu'on avait gagné quelque chose d'important par le dialogue avec quelqu'un d'intelligent. Il y avait aussi Mme Maubeuge qui travaille avec elle, et pourtant on n'est pas d'accord pour tout, mais franchement là...bien sûr, elle prenait un risque. Elle ne savait pas comment ça allait marcher.

AC : Quel était ce risque ?

BA : Que ce soit le cirque, que ça marche pas bien, que les gens se plaignent, etc. On a donc bien sûr mis notre point d'honneur à ce que ce soit très bien organisé. On a invité toutes nos associations amies. Il y en a pas mal : l'ADILL à Nancy, le CEPAL sur Thionville, ce sont tous des amis. Et moi, personnellement, c'est un choix que je fais depuis toujours, j'adhère à toutes ces associations. J'ai ma carte d'adhérent et suis amis avec tous les gens de ces associations. Et donc avec Geneviève on a dit qu'on allait les inviter. On ne pourra pas inviter tout le monde. On ne va pas inviter des individuels mais des gens qui sont dans des associations. On ne peut pas inviter tout le monde. Le CEPAL, l'ADILL, anonyme, etc. et ça a très bien marché. On a vendu des livres. Évidemment, il y avait des gens qui étaient là, qui sont des consommateurs, parmi les gens qu'on a invités : oui on avait mis un panneau association littéraire, le mot association ça fait peur, on a mis associations lorraines, le mot lorrain, ça fait... On a eu des critiques individuelles de gens qu'on avait invités. On a quand même touché quatre-vingt personnes puisqu'on a fait une rotation parce que tout le monde ne pouvait pas être là tout le temps. On a mis au point un calendrier pour ne blesser personne, pour que chacun ait au moins une partie du samedi ou du dimanche. Donc ça a bien marché et c'est reconduit. Maintenant ça roule.

AC : J'ai vu, sur votre site, le témoignage d'un auteur qui n'était pas content de la taille du chapiteau qui a été octroyé.

BA : Oui, j'ai entendu des gens dire : « Le petit chapiteau ». Ils voudraient le grand chapiteau mais nous on fait ce qu'on peut. Je ne dis pas qu'on a gagné la grande guerre, je dis qu'on a fait un pas énorme puisqu'on a été admis. Moi, je préférerais que ce soit au Parc des expositions comme à Colmar et puis que chacun puisse avoir sa place. Il y aura toujours des

gens qui ne seront pas contents. Je considère que c'est une victoire importante, d'autant plus que sur Metz, qui a changé de municipalité l'année dernière, qui est passé à gauche et qui devrait normalement comprendre un peu mieux les arguments que l'on a donnés et qui sont des arguments politiques : en connaissance de l'aspect associatif, de l'aspect populaire, local, etc. À Metz, on n'a pas obtenu gain de cause. Pour cette année, on aura une personne de l'association qui y sera parce qu'elle a un bouquin de l'année, mais tous les autres seront évincés. Il y a toujours un stand pour les autoédités, une douzaine, une quinzaine de places mais il faut un livre de l'année, et jusqu'à l'année dernière, il fallait être mosellan. Moi, j'y suis allé en 2006 ou 2007 parce que j'avais un livre de l'année. C'est une condition sur laquelle ils ne veulent pas revenir. Ils disent qu'il faut bien un critère, sinon il y aurait trop de monde. Ça élimine les neuf dixièmes puisque nous, à l'APAC, on aurait quinze auteurs qui seraient intéressés. Il n'y en a qu'un qui y sera cette année. Je n'y serai pas. Moi, je m'en fiche, je vends suffisamment mes bouquins et puis je n'ai pas besoin de ça pour vivre. Mais je le dis bien, il y a des gens qui ne sont jamais contents. J'étais là pendant les quatre jours et je peux vous dire qu'on a vendu beaucoup de bouquins. Bien sûr, on pourrait toujours en vendre plus, bien sûr c'était serré, c'est sûr qu'il y a des gens qui sont passés devant notre stand sans s'arrêter, c'est sûr aussi que certains, voyant plein de monde dans le grand stand, sont revenus, c'est sûr que le mot association fait peur à des imbéciles, et il y en a d'autres que ça attire. Ça dépend des conceptions que l'on a de la vie sociale. Il y a des gens, l'aspect lorrain, ça les fait peut-être fuir, les snobs qui sont venus pour les parisiens, mais il y a peut-être des gens qui sont entrés dans le stand parce que c'était écrit auteurs lorrains.

AC : Quelle a été la réaction des gens ?

BA : On leur a expliqué, il y a beaucoup de gens qui ont trouvé que c'était très bien et très sympathique. On a eu du monde. On n'a pas eu la grande foule du grand pavillon, du grand chapiteau, mais quelquefois c'est même invivable, entre nous soit dit, il faut être honnête. Moi, j'essaie d'être objectif, je reconnais que ça aurait pu être mieux, on aurait peut-être eu plus de monde au grand chapiteau mais pas forcément plus de vente. Là où on était, c'était peut-être un peu serré et à l'écart, ceci étant, on a peut-être eu des avantages à être là. Si Geneviève avait été là, elle vous aurait montré le dossier de tout ce qu'on a reçu comme remerciements de tous les gens qui ont été invités, les critiques qu'on a eu – qui n'ont jamais été écrites, mais qui nous reviennent aux oreilles – on est tranquille. La preuve c'est que, cette année, quand on a relancé dès le mois de septembre, octobre – parce qu'après, ils nous ont reconvoqués pour une réunion bilan avec Véronique Noël où on a eu des félicitations – ils nous ont dit : « Les yeux fermés, on reconduit ». Le premier janvier, il y avait déjà un nombre incalculable de demandes. Par contre on a échoué sur Metz. Le Maire de Metz n'arrive pas à gérer, c'est normal il vient d'arriver. Je le connais un peu personnellement et on va essayer d'avoir avec lui, personnellement, une audience pour essayer de débloquent l'aspect politique des choses. Mais on est tombé sur une attachée culturelle qui n'avait pas l'ouverture de Madame Noël. Quand on a discuté avec elle, j'ai tout de suite senti qu'elle avait un petit mépris pour ce qui n'était pas, j'allais dire, à la mode. Elle était dans la ligne : il faut des vedettes. Quand j'ai osé dire qu'il y avait certaines peintures qui avaient le tapis rouge et que cela n'était pas toujours justifié. Je suis un passionné parce que je suis vraiment un militant de cette cause-là. Parmi les gens qui autoéditent, il y a des gens très moyens, voire médiocres, mais il y a aussi des gens qui écrivent très bien et qui, c'est dommage, mériteraient d'être connus, plus que certains auteurs médiatisés.

AC : Que représente pour vous le fait qu'il y ait des auteurs autoédités au Livre sur la place ?

BA : J'ai la satisfaction qu'on a mis un pied pour l'instant dans un salon où, à mon avis, les gens modestes et moins connus ont leur place.

AC : Est-ce que c'est une forme de reconnaissance pour vous d'avoir été « accepté » dans ce type de salon ?

BA : Pour moi personnellement ? Je suis un cas un peu particulier, je n'ai jamais fait de l'écriture, enfin comme d'autres, j'ai écrit d'abord pour moi puis j'ai publié parce que des gens m'avaient dit de le faire et puis je suis passé par l'APAC pour mon premier bouquin qui m'a permis de suivre ce sentier là. C'est pour ça que j'en suis un militant. Je n'ai jamais écrit pour être reconnu. Le premier bouquin je l'ai écrit parce qu'il y a des gens qui m'ont dit qu'il y avait des choses là-dedans qui méritaient d'être publiées. J'ai rencontré quelqu'un de beaucoup plus jeune qui m'a dit publier ce n'est pas seulement un acte, il m'a dit : « Tu crois que c'est un acte de gloriole et de vanité, mais ça peut être un acte de générosité ». Il m'a dit : « Finalement, ce que tu écris, ça peut concerner les autres ». Donc, moi, c'est ce qui m'importe. J'ai vendu mon premier recueil à 700 exemplaires, ce qui est déjà beaucoup, simplement parce que je me suis beaucoup donné et parce que je connais beaucoup de gens. Je suis très content, je vends mes recueils à 2, 3, 400 exemplaires. Je ne fais pas de concours.

AC : Vous avez employé tout un champ lexical proche du militantisme. Est-ce finalement une sorte de revanche ?

BA : Vous avez deviné, je suis un militant politique. Je n'ai jamais été dans un parti mais j'ai des convictions politiques très fortes et surtout sociales, syndicales. Je pense qu'on est dans une société ultralibérale que je ne supporte pas. Une société qui, au niveau de la culture, donne beaucoup trop d'importance aux colifichets, à la pacotille. Il y a des choses de valeur aussi dans les grands éditeurs, mais on ne s'y retrouve pas, et puis les gens achètent ce dont on parle, mais la qualité littéraire derrière...Moi, j'aime la langue, j'aime l'écriture. Je crois que je suis capable, en lisant, de discerner qui a de la qualité et qui n'en a pas et ce n'est pas forcément ce qui a paru et ce qui est le plus visible. Moi, je me bagarre pour que les moins connus, les plus faibles puissent être connus. C'est vrai que c'est un langage totalement militant. D'ailleurs je le dis : je suis un militant de cette cause là. J'ai fait beaucoup de syndicalisme dans ma vie active, je continue à avoir le même type de comportement, le même syndicalisme et c'est ce qui m'importe le plus. Par exemple, je ne mettrai pas les pieds au salon de Metz. D'autant plus que l'association avait proposé de faire un café littéraire et ça avait été accepté. On fera quand même allégeance puisqu'on fera un café littéraire, mais je n'y serai pas. Je suis peut-être un petit peu obtus.

AC : Êtes-vous rémunéré pour organiser ce café littéraire ?

BA : Ah, non, pas du tout. Quand on est allé négocier, on a aussi proposé le café ainsi que des animations poétiques. Le café ça les intéressait. C'est le moyen aussi de mettre un pied... c'est deux stratégies.

AC : À quoi vous fait penser le Livre sur la Place ?

BA : [silence] C'est difficile à dire. C'est à la fois une vitrine, ça c'est sûr.

AC : Une vitrine pour qui ?

BA : Une vitrine pour ceux qui n'en ont déjà pas besoin. Pour les grands éditeurs et pour les grandes librairies nancéiennes. C'est surtout, mais on ne peut pas dire que je sois contre, c'est une vitrine pour la ville de Nancy, d'ailleurs Véronique Noël ne le cachait pas, madame Maubeuge non plus. On veut le faire toujours dans ce centre historique de Nancy parce que ça valorise Nancy. Je n'ai rien contre. C'est une belle ville Nancy. Mais ce n'est sûrement pas un lieu culturel authentique. Je pense que pour que ce soit culturel, il faudrait déjà une décentralisation plus importante que cela. Ils essaient déjà de le faire. Il faudrait beaucoup travailler avec les scolaires, les étudiants, les élèves. Moi, je ferai plein de lieux décentralisés avec des événements pendant les 3, 4 jours. Toute l'année ce serait encore mieux. Je ferais des soirées décentralisées en particulier. Alors là encore, c'est normal, c'est humain, les interventions c'est toujours des vedettes. Il faut aussi avoir des compétences.

AC : Lesquelles ?

BA : On a toujours peur, quand on fait une table ronde, d'avoir quelqu'un qui ne va pas savoir s'exprimer.

AC : Est-ce que c'est le rôle de l'écrivain de prendre en charge tout ça ?

BA : De l'écrivain, ah non... Ça dépend. Il m'est arrivé quelquefois, on a fait un café littéraire à Metz pour le Printemps des poètes, j'étais dans les invités. On était sept poètes. Un autre poète a accepté de faire l'animateur. Il nous a présenté et nous a fait parler sur notre poésie. Il y avait un public qui pouvait nous interroger. Nous ne sommes pas des poètes très connus mais je suis sûr que cette soirée-là était une soirée culturelle de qualité. D'abord parce que le présentateur avait beaucoup parlé sur nous, sur nos textes. Il les avait approfondis. Le public a pu le faire aussi. On aurait pu se dire on va faire venir un poète reconnu. C'est intéressant. Il y a des gens qui ont des choses à dire mais c'est un peu unilatéral. C'est un peu le cours magistral. Quelqu'un qui sait quoi dire aux autres. On m'a déjà sollicité pour faire une présentation de mon œuvre, j'ai dit non. Ça m'est déjà arrivé par exemple à Colmar, on aurait pu avoir une demi-heure où quelqu'un m'aurait interviewé. Ça ne m'intéresse pas personnellement parce que je n'ai pas envie de parler de moi uniquement. Par contre à plusieurs poètes, de parler de styles poétiques... Moi j'aime bien expliquer l'amour des mots que j'ai. Mais j'aime bien le dire par rapport à d'autres. C'est le débat qui m'intéresse mais me présenter tout seul. Pourquoi pas, mais pour moi ce n'est pas ça l'intérêt. Il y a aussi

beaucoup de gens qui veulent vendre leurs bouquins, se promouvoir, mais c'est humain tout ça. Moi je ne suis pas trop attaché à ça, mais je comprends qu'on puisse l'être. Ce que je n'admets pas, c'est un système qui ne valorise que ça.

AC : Depuis que vous publiez, vous-est-il arrivé de faire :

- Une conférence-débat

BA : Oui, c'est un grand mot, des tables rondes mais tout à fait modestes. Une animatrice de MJC qui dit : « Ben tiens, je voudrais bien faire quelque chose sur la poésie. On discutera poésie et les gens qui sont là vous intervieweront ». Ce n'est pas des grands trucs avec des grands titres dans le journal.

- Un atelier d'écriture

BA : Je suis souvent sollicité pour en faire. Je n'appelle pas ça des ateliers d'écriture, parce que je n'ai pas la prétention. Moi, il n'y a que la poésie qui m'intéresse. Je ne me sens pas capable de faire écrire de la poésie. Je vais assez souvent, quand ça m'est demandé par des amis, dans des écoles. Je dis toujours à la prof ou à l'institut, je viens mais n'attendez pas de moi que tout d'un coup j'apporte la parole poétique à vos enfants. Je ne serai pas un prof. D'abord c'est vous l'enseignant. Je veux bien venir pour essayer de donner le goût de la poésie aux enfants. C'est-à-dire leur faire découvrir que la poésie ce n'est pas seulement les récitations, que ça s'écoute, mais pas le compagnonnage. Je viens dans la classe et je commence par les faire parler de la poésie.

AC : Votre passé d'enseignant ressurgit à ce moment ?

BA : J'utilise de la pédagogie, c'est vrai, mais je ne veux pas que le prof se dise il va me remplacer. Je ne fais pas de cours de poésie. Par contre, ce que je crois arriver à faire, c'est de leur faire découvrir, petit à petit, ne serait-ce qu'en leur disant des textes qu'ils ont appris. En leur disant autrement que la façon mécanique dont ils les ont appris. Les faire sortir de leur coquille. Après je fais des jeux poétiques. Je prends un de mes quatrains. Je découpe et leur donne par groupe de deux. Je dis avec ça faites ce que vous voulez. Vous verriez ce que les enfants sont capables d'écrire.

AC : La participation à une manifestation littéraire telle que le Livre sur la Place et à toutes ces activités paralittéraires font-elle partie de l'activité littéraire ? Est-ce qu'un écrivain se doit de faire ça ?

BA : Se doit non. D'abord l'écrivain est tout seul devant son cahier. L'écrivain qui est tout seul et qui ne s'occupe de rien d'autre, je le comprends. Moi, c'est ma nature, j'ai envie de partager. Ça me paraît naturel d'aller vers les autres. Disons que c'est le fait d'avoir publié qui m'a amené à faire ça. D'abord parce que je me suis rendu compte, en vendant mes bouquins, en les diffusant, qu'il y avait des gens qui étaient intéressés, qui aimaient bien discuter. Je me suis aperçu qu'il y avait des échanges possibles, des enrichissements possibles. Et surtout, chose que je n'avais pas comprise avant : la poésie ça se dit. J'écrirais des romans ou des nouvelles, je ne sais pas si je ferais pareil. Mais la poésie c'est très intime, c'est très profond. Quand on publie un poème, on se met quand même à nu.

AC : Pour vous, est-ce que ces activités sont intégrées à votre démarche en tant qu'auteur ?

BA : Oui, mais je ne me suis pas dit « il faut que tu fasses ça ». Pour moi, c'était naturel. Je ne me suis jamais posé la question. C'est venu comme ça, progressivement. Quand j'étais instit et que je voyais le regard d'un enfant s'éclairer parce qu'il avait compris quelque chose, eh bien, en poésie, c'est pareil. J'ai envie d'avoir devant moi des enfants qui vont tout d'un coup ressentir quelque chose.

AC : Il y a beaucoup d'auteurs qui se refusent à ce genre d'activités ?

BA : Bien sûr. Je ne les juge pas du tout. Vous avez des auteurs qui sont très secrets, très intérieurs, très introvertis. Je ne porterai aucun jugement négatif. Je n'en fais pas une théorie obligatoire.

AC : Que pensez-vous du lieu où est situé le Livre sur la Place ?

BA : Le lieu est magnifique. Si la Place Carrière était dix fois plus grande et qu'on puisse s'y mettre... Quand je parle de Colmar et du Parc des expos, je n'ai rien pour le Parc en soi, c'est un hangar. Le seul problème c'est le manque de places.

AC : Justement, ne pensez-vous pas que l'on va atteindre une sorte de saturation en nombre d'auteurs invités ?

BA : Bien sûr. En tant que visiteur, ça ne m'attire absolument pas. À Nancy j'y suis allé une fois ou deux mais le monde, l'impossibilité d'accéder aux livres ! J'ai horreur des bousculades, de passer devant des gens, de jouer des coups de coude. Ça ne m'intéresse pas. On n'a pas le temps de découvrir un livre. À Colmar, il y a beaucoup de monde mais il y a plus rarement cette sensation d'étouffement. Devant certaines vedettes si. Je trouve qu'il y a trop de monde.

AC : Que pensez-vous de la disposition des stands sous le chapiteau ?

BA : J'avoue que je n'ai jamais réfléchi à cela. Simplement, avec beaucoup plus de place, j'espacerais un peu plus. Ceci étant, même dans les petits salons que je fréquente beaucoup, il y en a plein qui se développent et c'est formidable, il y a plein de petites villes qui font des petits salons de qualité, avec des petits auteurs entre guillemets toujours. C'est formidable mais ils ont toujours ce même problème : comment faire ? Vous avez de la place et vous voulez que les auteurs aient de la place et que les visiteurs aient de la place, vous invitez moins de monde. Si vous voulez faire plaisir vous invitez plus d'auteurs et les serrez. Ils ne sont pas bien. Dès que vous avez un auteur qui est un petit peu bavard, un petit peu voyant, ceux qui seront à côté ne seront pas contents parce qu'ils ne vendront rien et ça arrive. Le

problème aussi est que dès que vous avez deux, trois personnes qui se rencontrent, des visiteurs et qui discutent devant un stand, ça dure une demi heure, pendant laquelle plus personne ne passe devant les tables. Mais comment résoudre ces problèmes-là ?

AC : À votre avis, est-ce qu'il faut conserver la table ?

BA : Elle semble indispensable pour présenter les livres. Il faut trouver des moyens conviviaux. Il y a des petits salons qui disent : on invite dix personnes. Je suis allé l'autre jour à Vandœuvre et on avait des tables rondes. La responsable avait fait le choix d'inviter que dix personnes.

AC : Que pensez-vous des portraits d'écrivains accrochés sur les stands ?

BA : Rien. À Colmar une fois on m'avait dit d'amener ma photo mais moi, je n'ai pas trop le culte de la personnalité au niveau de la photo. Si ça a été fait, c'est qu'il y a eu des remarques. Quand il y a plein de monde devant les stands, les gens qui arrivent et ne voient pas forcément les écrivains qui sont en train de signer. S'il y a la photo, les gens se disent : « Ah, tiens voilà ». Mais, moi, ils verront ma photo, mais ça ne leur dira rien.

AC : Que pensez-vous de l'ambiance sous le chapiteau ?

BA : Quand il y a beaucoup de monde, c'est insupportable parce que les gens se bousculent. Quand il y a un peu moins de monde, c'est assez sympa. Ce qui n'est pas sympathique, c'est quand il y a des grandes queues pour un écrivain. Quand on voit la tête de certains auteurs, et je me mets à leur place, et qui sont à côté... À part ça, globalement, l'ambiance c'est correct, c'est bien. Ça dépend des auteurs aussi, il y en a qui ne sont pas sympas. J'en connais un qui est très connu qui est un peu alcoolisé sur les bords, qui a fait du cinéma et qui est vraiment imbuvable. Je le vois dans tous les salons.

AC : Est-ce vous qui abordez les personnes ou viennent-elles à vous ?

BA : C'est des questions qu'on se pose. Je dis toujours que je ne suis pas un marchand de soupe. Je ne suis pas un bon vendeur, je vends plus en petit comité que sur les salons. *A priori* je n'aime pas harponner les gens. Ceci étant, je me suis aperçu au fil des expériences vécues que si on ne fait rien envers les gens, il y a des tas de fois où il ne se passe rien. Quand je vois quelqu'un qui passe devant le stand et qui arrête son regard une seconde ou deux, parce que la crise, on la met à toutes les sauces, mais là on l'a remarquée. Les gens, au lieu de passer à un mètre, ils passent à trois mètres déjà. Ils regardent de loin, ils ne veulent pas s'engager, ils ne veulent pas risquer de s'engager. Mais si je vois que quelqu'un est visiblement intéressé par une image, je dis souvent qu'il peut s'approcher, prendre en mains et que ça ne lui coûtera rien. J'engage presque toujours comme ça. Vous nous faites plaisir ne serait-ce qu'en ouvrant notre livre parce que la poésie ce n'est pas seulement une image ou un titre. J'ai des titres qui interrogent les gens. Si le titre bouge un peu, regardez ce qu'il y a dedans. C'est uniquement comme ça.

AC : De quelle manière qualifiez-vous ces personnes ? S'agit-il de lecteurs ?

BA : Ça dépend des salons. À Colmar c'est la sortie du dimanche. Vous avez donc beaucoup de gens qui font une promenade au salon et qui ne sont pas forcément des lecteurs. Ils viennent, il y a un salon du livre, c'est un événement. Mais le pourcentage de vrais lecteurs, intéressés par les livres est moins important que dans des petits salons comme celui de Vandœuvre, celui de Laxou, Chaligny, etc. Parce que c'est la sortie familiale. À Nancy, c'est un peu pareil. Il y a des lecteurs mais il y a un pourcentage non négligeable de gens qui font une sortie, qui n'achèteront pas de livres. Ils achèteront peut-être une carte postale ou alors un livre pour enfant. Je n'ai rien contre. Il y a un pourcentage relativement important de gens qui ne sont pas de grands lecteurs, de grands amateurs de livres. C'est une sortie familiale, et c'est normal c'est un grand salon. Ce sont des curieux qui viennent voir et qui peut-être achèteront un livre, mais la poésie il y a peu de chance. Parce que quand quelqu'un s'intéresse à la poésie vous pouvez être sûr que c'est déjà un lecteur. C'est très rare d'avoir des contacts avec des gens qui n'avaient pas de culture littéraire minimum. Par contre, quand on tombe sur des amateurs de poésie – je ne vends pas beaucoup de bouquins à Colmar c'est quatre ou cinq livres en un week-end – mais j'ai au moins quarante rencontres et des vraies rencontres. Des gens dont je sais qu'ils n'achèteront pas le bouquin parce qu'ils en ont déjà acheté ailleurs, il y a en a tellement. Mais ils sont vraiment intéressés et on discute. Je dis toujours que je vais au salon pour ça, ce n'est pas pour les bouquins que je vends. Des gens qui, quelquefois, prennent la carte et réagissent une semaine après, envoient un mail.

AC : De quoi parlez-vous avec les personnes présentes ?

BA : On parle de poésie. Il y a le titre qui peut les intéresser. La plupart du temps on parle de mon livre. Ils le prennent en mains, ils feuilletent et disent : « Ah, j'aime bien ça ». Je dis « pourquoi ? », « ce n'est pas classique, ce n'est pas de la poésie habituelle parce que j'écris en vers libres. Ils voient un poème *Belle île en Mer*, « j'y suis allé. » Parfois j'explique la genèse du recueil.

AC : Est-ce que vous parlez de vous ?

BA : On en arrive à parler de soi.

AC : Les personnes aussi parlent d'elles ?

BA : Oh oui très souvent. En poésie, très souvent. Je peux vous dire qu'il y a des gens pour qui c'est un moyen de se livrer. On a des cas qui vont jusqu'à l'émotion, aux larmes. Vous avez des gens qui, assez souvent, parlent d'eux. D'ailleurs il faut faire attention. Je n'aime pas du tout la mise sous influence, mais très rapidement, quelqu'un qui pourrait jouer avec l'affectif pourrait s'emparer de quelqu'un. Je suis un homme de soixante ans, il y a des petites femmes de trente ans, je sens que je pourrais jouer à un jeu que moi je considère comme dangereux et inacceptable.

AC : Est-ce que c'est lié au genre poétique ?

BA : Oui, la poésie c'est intime. Des gens qui ont des fragilités les révèlent en voyant un de vos poèmes. Ils parlent de leur enfance, de leur souffrance, de leurs amours. Je les laisse mais les réoriente pour que les gens ne s'en veuillent pas après de s'être trop livrés. On est plusieurs à le constater. On aime ça, mais c'est dangereux. De temps en temps j'analyse ça. J'ai fait une psychanalyse qui m'aide beaucoup. Après s'ils prennent le bouquin...c'est d'ailleurs à ça que ça peut servir.

AC : Quels intérêts y a-t-il à se retrouver face à ces personnes ?

BA : Quand les lecteurs ont lu le texte, alors là c'est formidable. J'ai découvert ça au début – comme une révélation – les gens prennent votre texte et le ressentent d'une manière totalement différente.

AC : Est-ce que ça influence vos écrits futurs ?

BA : C'est un gros problème que j'évoque souvent quand on discute entre nous dans les cafés littéraires. Il y en a qui disent que j'exagère, mais pas pour moi. Quand j'ai sorti mon premier recueil, beaucoup de gens m'ont dit : « C'est bien mais qu'est-ce que c'est pessimiste ». Je me suis rendu compte après que les gens aimaient bien ce qui était rigolo. Ça m'a beaucoup touché. J'ai dit que je n'étais pas un pessimiste mais un lucide-actif. Le monde est gris mais je n'ai pas renoncé. Du jour où on m'a dit ça, je n'ai pas voulu changer mais quand j'ai écrit, je n'étais plus libre, parce qu'il y a toujours une petite sonnerie dans ma tête quand j'écris qui me dit : « On va dire que t'es pessimiste ». Alors où est ma liberté ? Quand il m'arrive de lire en public, je préviens les gens que cela risque d'être pessimiste.

AC : Selon vous, quelles qualités les personnes présentes apprécient-elles chez vous ?

BA : Je pense qu'il y a la communication. Je vais vers les gens, je leur parle. On voit certains auteurs qui gardent leur distance, pas moi. Ils ont parfois, je ne dis pas un mépris, mais une distance disons. Je suis assez direct, assez simple. Je crois que je suis généreux, au sens large du mot généreux. J'essaie de les mettre à l'aise et j'essaie de les laisser parler d'eux aussi, jusqu'à une certaine limite.

AC : Vous avez parlé de distance...

BA : Ça peut aller jusqu'au mépris.

AC : Est-ce que c'est dû à la personnalité des écrivains ou à la perception qu'ils ont de leur activité littéraire ?

BA : Ça peut être dû à la personnalité et il y a aussi se protéger. Je suis un tout petit auteur, je ne risque pas grand-chose, encore que j'ai déjà eu quelquefois des lettres d'admiratrices, cinq ou six, je ne vais pas me prendre la tête pour ça. Mais j'imagine quand on s'appelle, je ne sais pas je ne vais pas donner de nom, il faut se protéger, sinon ça doit devenir infernal. Les lettres d'admiratrices, les groupies, on en parle beaucoup dans le monde de la chanson et du spectacle, mais dans la littérature, ça doit être pareil. Il y en a qui se protègent, ils n'ont pas envie de se faire bouffer leur vie privée. J'ai beaucoup discuté avec Philippe Claudel à Metz, on avait cent vingt personnes, Philippe Claudel l'a dit : « Je suis comme une serpillère essorée. Ça fait deux ans que je fais de la promotion pour tout ce que j'ai fait et j'en ai marre, je n'ai plus de ressources pour écrire. Moi, j'ai envie d'aller à la pêche à la ligne, j'ai envie d'aller me promener tout seul avec ma femme ou avec les gens que j'aime à tel endroit. Il faut que je le fasse mais il n'y a plus rien en moi. Il faut que je me protège. Il est venu parce qu'il avait promis qu'il viendrait et il a tenu sa promesse. Mais il est parti pile à l'heure, il n'a pas voulu manger avec nous et a dit : « Maintenant – c'était le lendemain du jour où il a eu le César – je vais voir ceux que j'aime ». Dans ce cas là, pour moi, c'est une protection.

AC : Selon vous, pour quelles raisons ces personnes viennent-elles aussi nombreuses au Livre sur la Place ?

BA : Parce que c'est un événement local. C'est un événement. Je crois que c'est beaucoup pour ça. Et puis il y a aussi des gens qui aiment le livre et qui vont trouver là des choses qu'ils ne voient peut-être pas ailleurs. Il y a les deux.

AC : Doit-on acheter votre livre au Livre sur la Place pour se le faire dédicacer ?

BA : Pas du tout. Il n'y a aucun problème. Je dédicace que si les gens veulent. S'ils ne veulent pas de dédicace...

AC : Ça arrive ?

BA : Oui ça arrive. Il m'arrive assez souvent qu'on m'achète des livres en deux, trois exemplaires et qu'on me dise : « Je les garde, je les offrirai ». Ils ne demandent pas de dédicace parce qu'ils ne savent pas encore à qui les offrir. Ils ne demandent pas forcément de dédicace, seulement la signature ou bien une dédicace anonyme qui ne parle pas d'une personne ou d'une autre. D'ailleurs je leur propose, parce que je ne sais pas dédicacer, enfin j'ai ma façon à moi. Je n'aime pas les formules. J'ai des formules poétiques.

AC : Que représente pour vous la dédicace ?

BA : Pour moi ce n'est pas très important parce que je crois que la plupart du temps quand je vends un livre tout a déjà été dit avant dans la conversation. Ce que j'aurais envie d'écrire là,

c'est souvent des choses qui ont été dites dans le cours de la conversation. Il m'arrive parfois de rappeler quelque chose que la personne m'a confié. Quand c'est quelqu'un qui écrit de la poésie et qui n'ose pas publier, je l'encourage.

AC : Est-ce un acte de reconnaissance ?

BA : Je ne le ressens pas comme ça. Pour moi, c'est un acte d'amitié. Le premier livre quand je l'ai vu, je pense que j'ai ressenti ce qu'une femme doit ressentir quand elle a son premier enfant. Ça m'a fait beaucoup quand je l'ai vu le livre, mais la dédicace en elle-même... Je suis très orgueilleux, comme tout le monde, mais je ne crois pas que j'ai cette vanité-là. Par contre quand je signe et que je mets un mot, c'est un acte affectueux pour la personne. C'est un remerciement. C'est ma façon à moi de dire : « Merci ». Ça ne veut pas dire que vous avez le bouquin du poète du siècle.

AC : Merci pour quoi ?

BA : Merci d'avoir envie de me lire, merci de vous être intéressé à moi, merci d'avoir eu envie d'échanger un petit peu et d'avoir fait la démarche d'acheter ce livre pour vous l'approprier. Ils ont ma petite carte, avec mon mail, mon adresse.

AC : Vous donnez la carte en même temps que le livre ?

BA : Oui toujours et je dis si vous avez envie de réagir, vous le pouvez en toute liberté. J'ai reçu des courriers, une quinzaine sur dix, douze ans. Les critiques les plus négatives que j'ai pu avoir c'est de mes pairs. En poésie il y a encore beaucoup de chapelles.

AC : Quelles sont les dédicaces que vous faites le plus fréquemment ?

BA : J'ai quatre recueils et pour chacun j'ai deux ou trois textes que j'ai dans la tête : « Que la brume sur vos chemins soit plutôt plume que chagrin » et je mets à untel et je signe toujours.

AC : Pour quelles raisons sont-elles différentes ? Est-ce en fonction de la personne ?

BA : Oui, en fonction de la conversation qu'on a pu avoir. Si je sens que ça peut passer je mets autre chose. Ou alors je mets quelque chose de plus impersonnel. Si la dédicace est adressée à la personne qui se trouve en face de vous ou si elle fait l'objet d'un cadeau. [Bernard Appel nous montre, après l'entretien, son calepin dans lequel il a inscrit ses dédicaces types]

AC : Selon vous, que représente un livre dédicacé aux yeux des gens ?

BA : Il y a des gens pour qui ça représente beaucoup. Je m'aperçois que vous avez des gens qui vous admirent. Ça arrive, quelquefois, qu'ils vous mettent plus haut. Il y en a pour certains, celui qui a écrit un livre, il est déjà au-dessus. C'est un écrivain quoi. La dédicace pur eux, c'est un cadeau magnifique. Je prends le cas extrême mais ça existe assez souvent. Je pense que pour d'autres c'est simplement une tradition. On est là, ils prennent le livre et il y a une dédicace. Mais je crois que beaucoup de gens la valorisent, beaucoup plus que moi. Parfois ils la survalorisent.

AC : Est-ce qu'un livre dédicacé a plus de valeur qu'un livre qui ne l'est pas ?

BA : Dans le cœur de celui qui l'achète oui. S'il l'a acheté à la suite d'une conversation avec un auteur ou parce qu'il connaît l'auteur. Parce que moi je vends aussi des livres à des gens que je connais. C'est sûr que les gens que je connais, qui m'aiment bien, je pense que le fait d'avoir chez eux un livre avec ma signature, ça doit leur faire plaisir. Tout comme moi, j'ai plein de livres dédicacés. Tous mes amis lorrains, j'ai au moins un ou deux de leurs livres. Je ne les regarde pas mais pour moi il y a une chaleur dedans. Quand je l'ouvre, c'est vrai que c'est sa signature, c'est un ami, j'apprécie.

AC : Que serait le Livre sur la Place sans dédicace ? Est-ce qu'il y aurait autant de monde ?

BA : Peut-être pas. Je pense qu'il y a des gens qui viennent pour avoir un bouquin signé. Mais je ne pense pas que ce soit la majorité. Je ne sais pas. Ils tiennent à rencontrer l'auteur et c'est normal et à ce qu'il signe le livre.

AC : À vous entendre, la priorité c'est la rencontre avec l'auteur.

BA : Oui, mais la suite logique c'est la dédicace. S'il n'y avait pas d'auteur ni de dédicace, il n'y aurait pas de Livre sur la Place. Il y aurait une grande librairie.

AC : Quel est votre meilleur souvenir au Livre sur la Place ?

BA : Ça a été un souvenir très ambivalent, d'ailleurs tout est ambivalent dans la vie. Pendant quatre jours nous étions responsables en autogestion d'un lieu. On allait dans l'inconnu. Les deux premiers jours j'étais tout seul à gérer. Ces deux jours ont été extrêmement stressants et en même temps m'ont donné l'immense satisfaction de voir ce stand rempli et de savoir que je n'y étais pas pour rien. J'ai une satisfaction intérieure profonde en même temps que le stress assez fort. J'étais gestionnaire dans mon métier. J'étais rigoureux et je ne supporte pas le cirque. On avait dit trois livres maximum par personne.

AC : Que retenez-vous de votre venue au Livre sur la Place ?

BA : Ça m'apprend des choses sur les êtres humains. Il y a des gens qui sont des consommateurs incurables. Je parle des écrivains, qui de toute façon, quoi qu'on leur propose ne seront jamais satisfaits, qui sont des enfants gâtés. Et puis, il y avait de la fraternité parce qu'il y a des tas de gens qui ont dit « merci ». J'ai appris lors des négociations avec Véronique Noël et Michèle Maubeuge qu'il y avait des gens intelligents, avec qui on pouvait discuter, qui savaient se remettre en question. Ce n'est pas toujours le cas. J'ai été syndicaliste, même des gens proches de soi, on s'aperçoit qu'ils sont bloqués.

AC : Souhaitez-vous que l'on revienne sur les « petits salons » ?

BA : Oui beaucoup parce que ça se développe énormément. Il y a beaucoup de municipalités ou de bibliothèques municipales, souvent des municipalités. C'est peut-être une mode. Je crois qu'il y a une mode qui n'est pas mauvaise : il y a de plus en plus, dans les municipalités, des adjoints qui s'occupent de la culture, de la vie associative, plus qu'avant peut-être. On cherche à animer le village et on se dit : « Tiens pourquoi pas un salon du livre ? ». On a fait les brocantes, maintenant il y a en a partout, ben pourquoi, je ne sais pas, ça s'est fait ailleurs, parce que l'adjoint à la culture s'est renseigné et ça marche ou ça ne marche pas toujours d'ailleurs. Ce n'est pas aussi évident que ça, c'est difficile à organiser. Quand j'entends des gens râler, je leur dis : « Vous êtes invités, vous venez gratuitement, vous avez des gens qui se sont mobilisés pour qu'il y ait de l'espace, une publicité ». Je me lève et je remercie publiquement la municipalité, les organisateurs, toutes les personnes qui sont là pour nous parce que si vous n'étiez pas là, la plupart d'entre nous, qui sommes des petits auteurs, on n'aurait de place nulle part pour présenter nos ouvrages. C'est peut-être une mode, pourvu que ça dure. Ceci étant, ça pose problème parce qu'il y a beaucoup de petits salons où très peu de monde vient. Ils risquent au bout d'un ou deux ans d'arrêter. Il pourrait y avoir une saturation, mais moi je ne crois pas parce que ça permet aux gens d'en avoir de plus en plus à proximité de chez eux parce que sinon il faut se déplacer. Si vous vendez deux bouquins à 10 euros, 20 euros et que vous calculez ce que vous avez dépensé en essence, éventuellement en repas... Des fois on est invités, mais ce n'est pas toujours le cas. Si quelqu'un veut aller dans des salons dans le coin, il peut y aller toutes les semaines. Je trouve qu'il y a quand même derrière ça une volonté culturelle intéressante, plus locale, d'essayer d'animer, de faire en sorte que les gens dans les localités s'intéressent à autre chose que la fête de la choucroute ou la fête de la bière. Je pense qu'il y a quand même une volonté politique au sens large du terme. Je m'intéresse aux gens qui organisent. On rencontre souvent des femmes adjointes ou des déléguées à la vie culturelle et associative qui aiment lire, qui s'intéressent à ce qui se passe ailleurs. Des femmes jeunes qui avaient envie de sortir du méchoui des pompiers et de la fête de la choucroute.

5.3. Muriel CARMINATI

Un auteur jeunesse à l'activité paralittéraire débordante

« Je ne suis pas l'écrivain de service. Je n'aime pas ce genre d'étiquetage abstrait. Durant un atelier d'écriture je pose quand même mes conditions : je veux qu'on connaisse au moins un de mes livres pour qu'il y ait vraiment un échange en connaissance de cause. Je ne suis pas l'écrivain de service qui va aider les enfants à raconter telle ou telle histoire. Un projet qui ne mène à rien dans lequel je suis obligée de m'inscrire au mépris de ce que je réalise moi. Ça, c'est quelque chose qui ne me convient pas du tout ».

Date de l'entretien : 5 juin 2009

Lieu de l'entretien : lors de L'Été du Livre à Metz

Durée de l'entretien : 47 minutes

Genre littéraire : livres jeunesse

Éditeur : Gallimard, Fayard, Sorbier, Picquier

Dernier livre présenté au Livre sur la Place : *L'éléphant du Nil* (Paris, Éd. Oskar Jeunesse, 2009)

Une dizaine de livres pour enfants à son actif

Profession : Professeur de français et écrivain

Lieu de domiciliation : Nancy

Âge : 53 ans

AC : Quel est votre éditeur ?

MC : Je n'ai pas un éditeur mais des éditeurs. J'ai commencé par Hachette, j'ai travaillé avec Hachette livre de poche pour mes premières publications. Et puis ensuite je me suis diversifiée et j'ai changé un petit peu de format donc j'ai écrit de la poésie avec Pierron à Sarreguemines. Parfois j'ai également privilégié les éditeurs dits locaux. J'ai aussi publié des albums au Seuil jeunesse chez Gallimard, au Sorbier, chez Fayard prochainement chez Philippe Picquier.

AC : Et au Livre sur la Place ce sera quel livre et quel éditeur ?

MC : En fait c'est le libraire qui choisit le livre. Je crois qu'il prend un panel de ce que j'ai déjà. Les nouveautés pour le prochain Livre sur la Place c'est *L'éléphant du Nil* qui vient tout juste de sortir ces jours-ci chez Oscar jeunesse et puis un album chez Philippe Picquier.

AC : Quelle est votre activité professionnelle ?

MC : Je dirais que j'ai deux activités professionnelles parce que je considère qu'écrivain c'est aussi une profession même si c'est une passion tout comme l'enseignement qui est d'ailleurs une profession et une passion. Je suis prof de Lettres, mais la spécificité de ma situation c'est que je bénéficie d'une annualisation, c'est-à-dire que je travaille à temps complet de septembre à février et ensuite je ne travaille plus et je suis payée à mi-temps toute l'année.

AC : Quand vous rencontrez quelqu'un dans la rue, vous lui dites que vous êtes enseignante ou que vous êtes écrivain ?

MC : Tout dépend du contexte. Si je vais en librairie, automatiquement je ne vais pas dire tout de suite que je suis prof, mais plutôt où sont mes livres ? Est-ce que ça se vend etc. J'ai une discussion professionnelle avec ma casquette écrivain. Évidemment dans une autre situation se sera le professorat qui prime.

AC : Combien de fois êtes-vous déjà venue au Livre sur la Place ?

MC : J'ai commencé en 93, deux ans après que mon premier livre soit publié. À l'heure actuelle, je publie à peu près un livre par an et je crois que j'ai toujours été présente au Livre sur la Place.

AC : Selon vous, pourquoi avoir créé le Livre sur la Place à Nancy ?

MC : Vous me posez une colle, je n'en sais rien, mais je crois que toute ville qui se respecte, qui a une certaine envergure, se doit de montrer qu'elle a quand même un attachement à la culture et le livre en fait partie, donc ça me paraît quand même logique qu'il y ait un festival du livre à Nancy.

AC : Est-ce un festival selon vous ?

MC : C'est très difficile à dire. Je n'emploierais pas le terme de foire parce que ce n'est pas très commercial par rapport à d'autres endroits où j'ai pu vraiment voir que c'était commercial. Là, je trouve qu'il y a vraiment le souci d'inviter des gens de qualité. Il y a quand même plus d'écrivains de qualité que de *people*. Je n'en connais pas les raisons, mais là il faudrait demander aux organisateurs. Mais je crois que ça tient au fait qu'il y a une relation particulière avec le jury Goncourt qui a déposé ses archives à Nancy et puis on est tout près du moment où l'on va décerner les prestigieux prix littéraires en France. Je pense donc que, pour cette raison, Nancy bénéficie d'une aura particulière au niveau du calendrier.

AC : Est-ce que c'est important pour vous que cette manifestation ait lieu à Nancy ?

MC : Pour moi c'est très important. Je suis de Nancy et évidemment je suis très contente de voir que ma ville organise une telle manifestation et j'en suis très contente et très fière.

AC : Vous a-t-on sollicitée pour participer au Livre sur la Place ?

MC : C'est Nancy qui m'a demandé de participer mais je ne sais pas derrière si c'était l'éditeur qui avait demandé. Toujours est-il que ma première participation correspond à l'année où j'avais eu le prestigieux prix littéraire du Ministère de la jeunesse et des sports qui correspond un petit peu, si vous voulez, au prix Goncourt pour les adultes. J'étais invitée à la table des attachés de cabinet. Il y avait trois ministres, il y avait des petits banquets qui étaient organisés dans les salons de l'Hôtel de ville et donc c'était quelque chose de tout à fait nouveau pour moi et prestigieux. Il y avait Monsieur Rossinot qui était ministre à l'époque et qui est toujours notre maire. Il y avait le ministre de la culture Monsieur Toubon et puis un troisième ministre mais je ne m'en souviens plus.

AC : Pour quelles raisons participez-vous au Livre sur la Place ?

MC : Je participe au Livre sur la Place parce que j'habite à Nancy et c'est un moment très fort pour moi dans l'année pour pouvoir rencontrer ce qu'on appelle les prescripteurs c'est-à-dire les documentalistes, les bibliothécaires, les professeurs et également les lecteurs, les jeunes évidemment et les adultes aussi qui ne me connaissent pas et qui me découvrent. C'est donc aussi pour tisser des liens d'amitié avec des gens qui reviennent chaque année et que je suis contente de retrouver également et, en même temps, chaque fois découvrir de nouvelles personnes, enrichir un petit peu son lectorat.

AC : Que se passe-t-il avec ces prescripteurs ?

AC : Bien ça dépend. En tout cas, déjà, ils me connaissent. Ils connaissent mon existence et parfois ils me contactent pour faire des interventions ou je suis au courant qu'il y a tel projet avec un de mes livres qui a été sélectionné.

AC : Est-il facile en tant qu'écrivain de participer au Livre sur la Place ?

MC : Facile ! C'est-à-dire d'être invité ? Il y a eu des années pour moi où c'était fort difficile parce que je publiais justement chez des éditeurs locaux et il y avait une politique du livre dans la librairie « L'Autre Rive », pour ne pas la nommer, avec Mme Claude André qui fait qu'elle ne reconnaissait pas du tout comme nouveauté les livres qui étaient publiés en dehors de Paris. Enfin si, si c'était à Arles avec Actes Sud ça marchait peut-être. Mais en tout cas ça ne marche pas vraiment avec des livres chez Pierron par exemple. J'ai commencé par publier chez des éditeurs de Paris mais à certains moments, par exemple pour la poésie, Paris c'est très difficile et là je m'adressais directement à Mme Pierron que je connaissais un peu, avec laquelle j'avais tissé des liens je dirais. Donc, en fait, ce libraire me bloquait au niveau de l'entrée mais j'allais quand même au Livre sur la Place donc que je changeais de stand. Ce n'était pas le meilleur stand pour vendre des livres jeunesse parce qu'il y a un stand jeunesse

référéncé : c'est « L'Autre Rive » parce qu'ils ont aussi, par ailleurs, « L'Autre Rive » adulte. Certaines années c'était un peu difficile pour moi et je peux dire que Michèle Maubeuge m'a aidée à trouver un autre point de chute, un autre libraire qui a accepté de m'accueillir.

AC : Le fait de se retrouver sur le stand du « Hall du Livre » a-t-il changé quelque chose vis-à-vis du public ?

MC : Bien sûr ! Il y a des gens qui m'ont même pas vue. Parce qu'il y a une entrée un peu particulière pour faciliter les déplacements et les gens ne s'amuse pas à décortiquer toute la liste des invités. Certains ne me voyant pas à « L'Autre Rive » se sont dit que je n'étais pas là cette année-là. Donc mon public habituel je ne le voyais pas, c'était quand même de ce point de vue là un handicap mais je remercie le « Hall du Livre » d'avoir ouvert son stand pour moi. C'était très très gentil.

AC : À quoi vous fait penser le Livre sur la Place ?

MC : Le Livre sur la Place, pour moi, c'est les fruits de l'automne parce qu'on est en septembre et c'est la fin de l'été indien parce que j'aime l'Inde aussi. On prolonge un petit peu la splendeur de l'été ou les fruits de l'automne parce qu'on s'achemine vers l'automne qui est une saison que je trouve pas mal du tout.

AC : Participez-vous à d'autres salons du livre ?

MC : Je participe à d'autres manifestations en région par exemple L'Été du Livre à Metz très régulièrement également, moins quand même que le Livre sur la Place qui reste quand même mon point de chute quasi permanent. Le FIG aussi très bien, très bon festival de géographie. Moi qui aime les voyages, ça tombe bien ! Avec une très belle organisation. Colmar aussi j'y vais très très régulièrement. Cette année j'étais invitée à Mulhouse aussi. Saint-Louis. Tout ça ce sont des festivals du livre en région et quand j'étais chez Hachette au début, les premières années, disons pendant 10 ans, j'ai beaucoup voyagé un peu partout en France et là on m'envoyait à Rouen mais c'est aussi parce que je le demandais. Il y avait des propositions à Limoges, à Brive-la-Gaillarde, à Saint-Étienne.

AC : Des propositions de la part des organisateurs ou de la part de votre éditeur ?

MC : Les deux. J'ai sillonné pas mal la France et je suis allée dans des régions que je ne connaissais pas. Ça m'a permis de découvrir des lieux.

AC : Depuis que vous publiez, vous est-il arrivé de faire une lecture publique de votre livre ?

MC : Oui ça m'est arrivé effectivement dans certaines manifestations comme Vézelize où il y avait eu un couarail organisé un soir et à cette occasion on m'avait demandé de lire quelques pages.

- Des tables rondes ?

MC : Oui à Auburn par exemple, en région parisienne, où il y a d'ailleurs un centre de recherche littérature jeunesse très important.

- Une présentation en librairie ?

MC : Oui ça m'est arrivé un certain nombre de fois. À Nancy j'en ai fait plusieurs fois, j'en ai fait à « L'Autre Rive », à la FNAC et puis en dehors dans certaines régions où j'étais invitée : à Épernay ou à Strasbourg et également chez Kléber à Strasbourg.

AC : La rencontre avec le public était-elle différente en librairie ?

MC : Tout à fait parce qu'en librairie on a beaucoup plus le temps. Moi je n'ai jamais eu de cohue de gens qui font la queue mais c'est beaucoup plus relax, on a beaucoup plus le temps pour discuter avec les gens. Ça arrive aussi par moments, dans des moments de creux, comme le vendredi mais le samedi et le dimanche ce n'est même pas la peine il y a une cohue invraisemblable et ça devient parfois l'usine. On vend des livres, on n'a pas vraiment le temps d'approfondir, de discuter, d'autres gens attendent derrière, donc on se doit aussi d'être courtois avec tous.

AC : Est-ce que cela signifie que vous préférez une rencontre plus longue avec un public plus restreint ?

MC : Non, je ne dirais pas ça. Justement c'est paradoxal parce que je trouve aussi que cette frénésie du livre qui s'achète, les gens qui sont intéressés, etc. C'est vrai que les rencontres sont plus fugitives, mais elles sont parfois intenses.

AC : Avez-vous déjà animé un atelier d'écriture ?

MC : Oui, ça m'est souvent arrivé. Un atelier d'écriture pour les jeunes. Ça peut être un atelier poétique avec des classes d'école primaire par exemple, l'écriture de nouvelles historiques avec des collégiens. Ça peut se passer dans la classe ou au CDI. Parfois, c'est dans un lieu à l'extérieur s'il y a une implication municipale.

AC : Toutes ces interventions, c'est vous qui les sélectionnez ou vous en parlez avec votre éditeur ?

MC : D'après mes souvenirs, je crois que c'est jamais en concertation avec l'éditeur. Tout se passe directement entre les prescripteurs ou bien parfois *via* des associations auxquelles

j'appartiens comme la Maison des écrivains et de littérature à Paris par exemple qui joue l'interface entre les professeurs et les établissements scolaires et nous. Pour les salons du livre c'est le salon du livre et nous-mêmes qui mentionnons notre accord pour faire des interventions en amont de la manifestation proprement dite.

AC : Participez-vous à l'organisation d'un salon du livre ?

MC : Non.

AC : Est-ce que la participation à des activités paralittéraires fait partie du métier d'écrivain ?

MC : Normalement non, pas au sens strict du terme, mais ça me paraît à peu près justifié d'avoir envie quand même de toucher un public, de concrétiser enfin, de voir incarné son lectorat. Ça me paraît à peu près logique d'humaniser un petit peu.

AC : Pourtant, il y a quelques années, ça ne se faisait pas ?

MC : Ça se faisait déjà dans les librairies. Mais effectivement les salons du livre, ça n'existait pas. On avait un autre rapport au livre, un peu plus personnel, je dirais. Je crois que c'est lié au fait que maintenant les gens veulent mettre un visage, les lecteurs veulent absolument rencontrer le corps des écrivains et ça me paraît évident.

AC : Que pensez-vous de la configuration du Livre sur la Place à Nancy ?

MC : Il y a quand même une contrainte commerciale, et ce qui est retenu, c'est ce qui est le plus pratique. J'ai connu d'autres choses qui me paraissaient très intéressantes à Zinc Grenadine par exemple à Épinal où là, on avait les gens sur un canapé. Chacun est dans des espèces de petites alcôves, comme ça on reçoit les gens sur un canapé, près de nous, avec des tables basses. Ils sont près de nous pour discuter, donc c'est beaucoup plus convivial, mais en même temps ça permet déjà de voir beaucoup moins de monde, donc pour le libraire ce n'est peut-être pas génial.

AC : Et pour l'écrivain est-ce que c'est mieux ?

MC : Pour moi c'est mieux quand même mais c'est bien aussi qu'on soit collectivement tous ensemble dans le même lieu et que chacun ait sa petite cellule comme une niche en fait.

AC : Que pensez-vous des portraits d'écrivains suspendus à chaque stand ?

MC : Je ne les aurais pas mis automatiquement puisqu'on est là. Si on n'était pas là peut-être oui, mais il y a peut-être un petit jeu pour voir combien de rides on a pris depuis l'an dernier

[rire] ou si vraiment on prend une photo qui ne nous correspond pas du tout. Je me suis amusée à faire ça en tant que consommatrice en allant voir la photo qui était un véritable tour de passe-passe par rapport à la réalité. Effectivement, ça peut être amusant.

AC : Est-ce vous qui abordez les personnes sous le chapiteau ?

MC : Il y a les deux cas de figure en fait. Parfois j'aborde les gens parce que je vois qu'ils attendent qu'on leur parle. Au début je ne parlais pas haut, au tout début je ne parlais pas, mais depuis j'ai bien changé. J'estimais que c'était aux gens de savoir ce qu'ils voulaient faire. On n'avait pas à essayer de les solliciter, mais je me suis rendu compte que certains curieusement prenaient les non-interventions très mal. Ils pensaient qu'on les snobait parce qu'on ne leur parlait pas. Ils pensaient vraiment qu'on les méprisait. Ils attendaient vraiment en réalité qu'on leur adresse la parole parce qu'ils pensaient que c'était une preuve de considération de notre part, et ça c'est quelque chose que j'ai compris peut-être au bout d'un an ou deux. Il y a des moments ou quelques heures où je suis franchement fatiguée, il m'arrive même parfois d'être aphone, donc là je me repose la voix. Parfois aussi je vois qu'il y a des gens qui n'aiment pas du tout qu'on les aborde, c'est très compliqué. On fait de la psychologie sans arrêt. Et les gens sont parfois énervés, parfois on se fait remballer. C'est parfois un peu délicat, un peu difficile.

AC : Est-ce que finalement tout cela est une forme d'épreuve ?

MC : Je crois vraiment que c'est une épreuve. Il m'est arrivé le soir de ne plus pouvoir tenir ma fourchette à table par exemple ou d'aller à des fêtes où on est invité et de ne pas pouvoir profiter de la soirée tellement on est fatigué. On est en état second en général pendant deux ou trois jours. Le premier jour on est encore frais, mais le lendemain ça recommence à 10 heures et je vous dis pas la fin du week-end dans quel état on est, surtout quand on reprend le travail le lundi. Il faut avoir la force d'un marathonien à certains moments.

AC : Vous dormez sur place ou vous rentrez chez vous ?

MC : Moi je demande absolument à rester si je veux participer à peu près normalement à la soirée qui est organisée le samedi soir et puis c'est l'occasion pour moi aussi de revoir des écrivains parce qu'il n'y a pas seulement un rapport avec le public, c'est aussi le rapport avec les autres écrivains, et c'est très important de pouvoir se voir et partager des moments ensemble. Les repas sont des moments privilégiés de rencontre.

AC : Cette soirée du samedi soir, le public n'y a pas accès ?

MC : Non pas du tout. C'est une soirée qui est organisée par la municipalité pour certains élus, les organisateurs et les auteurs invités.

AC : Est-ce que vous payez votre hébergement le soir ?

MC : Absolument pas ! Et ça me paraît logique. Ils ont un budget qui est prévu pour cela et donc nous on donne de notre temps pendant le week-end aussi.

AC : Pour tous les salons c'est comme ça ?

MC : Pour tous les salons oui, enfin les salons que moi je fais. Par contre je ne suis pas du tout payée pour faire mes dédicaces, donc j'estime que l'hébergement fait partie un petit peu je dirais de notre rémunération.

AC : De quelle manière qualifiez-vous les personnes qui déambulent sous le chapiteau ?

MC : Ce ne sont pas toujours des lecteurs d'ailleurs. Il y a quelque chose que je note assez régulièrement, c'est qu'il y a vraiment un public de badauds le dimanche après-midi. Le dimanche matin par contre on a souvent des gens très intéressés parce que ce sont des gens qui se sont levés spécialement pour venir un dimanche matin le jour de congé de la plupart des gens, donc eux sont intéressés, veulent avoir un moment calme, avoir un contact un peu privilégié. Il y a donc un contraste saisissant le dimanche entre le matin et l'après-midi. Dès une heure de l'après-midi, ça commence à basculer et après le repas dans l'après-midi on a une foule de badauds qui vient, qui vous fait d'ailleurs souvent des remarques désagréables même sur le livre, sur le fait que tout ça ne sert à rien, que c'est nul, etc. Je pense qu'ils n'ont même pas lu le livre. On est plutôt dans une foire du livre. On a l'impression qu'on est derrière une cage et qu'on va nous jeter des cacahuètes. Les gens viennent pour se baguenauder, c'est la promenade du dimanche. Et parfois ce n'est pas toujours bon enfant.

AC : Est-ce que le public correspond à l'image que vous vous en étiez faite ?

MC : Tout à fait.

AC : Est-ce que vous diriez que vous vivez de manière positive la rencontre avec le public ?

MC : Oui je le vis en général de manière très très positive. C'est vraiment l'occasion, même fugitivement, d'avoir une rencontre de fond avec les gens. Il ne faut pas trente-six paies pour se rendre compte qu'on est sur les mêmes valeurs et qu'on défend les mêmes choses concernant la même littérature, qu'on a les mêmes exigences. Ma littérature est assez exigeante, donc le public est un public avec qui je peux parler.

AC : De quoi parlez-vous justement ?

MC : On parle des thèmes que j'ai abordés, de ma manière d'écrire, des objectifs que je me fixe, du choix des illustrateurs, etc.

AC : Est-ce que vous parlez de vous ?

MC : De moi, non. Si, je dis que je voyage parce qu'évidemment, comme j'ai beaucoup de livres qui tournent autour du voyage, j'ai beaucoup de questions là-dessus, donc je suis obligée de dire que j'ai passé cinq mois en Inde, etc.

AC : Est-ce que les personnes que vous rencontrez sont friandes de ces détails personnels ?

MC : Oui, je crois qu'elles viennent aussi pour ça, pour nous connaître un peu autrement que ce qu'elle pourrait découvrir simplement à la lecture du livre.

AC : Selon vous, quelles qualités ces personnes apprécient-elles le plus chez vous ?

MC : Il faudrait déjà que j'en ai [rire]. Je n'en sais rien, peut-être un goût partagé que j'ai pour l'histoire, une certaine esthétique, la culture, l'amour de la belle langue, je ne sais pas.

AC : Des qualités littéraires qui ne sont donc pas liées à votre comportement ou à votre personnalité ?

MC : Je pense que c'est un tout, parce que si j'étais une porte de prison, il y a des chances qu'on ne m'adresse pas la parole. Je pense que ça doit jouer un peu. Mais je me sens bien dans les fêtes du livre et ça doit se sentir. Il y a des gens qui m'ont fait des remarques là-dessus surtout les libraires derrière et qui voient que j'échange en général de manière assez enthousiaste avec les gens.

AC : Selon vous, pour quelle raison les personnes viennent-elles nombreuses au Livre sur la Place ?

MC : Parce que je crois qu'elles rentrent, c'est la rentrée. Moi je parle du calendrier, c'est la rentrée et les gens ont vraiment envie de renouer avec la vie citadine et culturelle à ce moment-là. En plus je crois que tout est bien organisé quand même. C'est un lieu, la place Stanislas, la place de la Carrière qui sont quand même des lieux centraux et symboliques à Nancy, donc les gens veulent participer à un événement majeur culturel de leur ville. Moi je crois que c'est important.

AC : Est-ce que vous faites des interventions scolaires au moment du Livre sur la Place ?

MC : Non il n'y a pas de choses comme ça, je crois qu'ils sont organisés dans certains festivals mais pas Nancy.

AC : Il y a certains auteurs qui interviennent en école le temps de la manifestation.

MC : Alors ça je l'ai fait, mais c'était envers des publics empêchés comme on dit, à l'hôpital avec les enfants malades ou en prison. Et parfois il y avait des classes qui venaient me voir sur le stand par exemple des classes de primaire qui venaient là pour partager avec moi une demi-heure par exemple.

AC : Quand vous intervenez en prison ou en milieu hospitalier, c'est sur quel thème ?

MC : C'est sur un livre en particulier. Un de mes livres avait été lu par des jeunes hommes prisonniers qui avaient désiré rencontrer l'écrivain. Je ne sais pas si c'est eux qui avaient demandé. De toute façon ils ne me connaissaient pas. On leur avait proposé mon livre et ils ont voulu me rencontrer, voilà.

AC : Comment s'est passée cette rencontre ?

MC : Il n'y a pas de dédicaces, mais je ne fais pas du tout de conférence. C'est toujours un dialogue, sauf quand je fais un atelier d'écriture, autrement c'est toujours un dialogue. C'est à Charles III et l'hôpital c'était Brabois. Une fois j'y étais allée, et là j'avais vu les enfants dans une salle, et la deuxième fois j'étais dans un studio et tous les enfants me voyaient à la télévision depuis leur chambre. C'était interactif : ils téléphonaient pour me poser des questions et je répondais. C'était sur différents albums.

AC : Est-ce qu'il vous arrive de parler de votre métier d'écrivain dans ce type de rencontres décentralisées ?

MC : Très souvent les questions portent sur le métier et j'insiste justement pour qu'on commence à parler des livres quand même. Parce qu'il y a une tendance quand même à être instrumentalisé. Ce que j'appelle instrumentalisation, c'est le fait que justement on vient nous demander de parler du métier en général, des questions très générales, et moi je ne veux pas, je veux bien, bien sûr, répondre à ces questions, mais je n'ai pas écrit *Les Pieds-Nickelés* quand même. Je suis quelqu'un de particulier qui écrit des choses précises et qui a besoin d'en parler. Je ne suis pas l'écrivain de service. Je n'aime pas ce genre d'étiquetage abstrait. Durant un atelier d'écriture je pose quand même mes conditions : je veux qu'on connaisse au moins un de mes livres pour qu'il y ait vraiment un échange en connaissance de cause. Je ne suis pas l'écrivain de service qui va aider les enfants à raconter telle ou telle histoire. Un projet qui ne mène à rien dans lequel je suis obligée de m'inscrire au mépris de ce que je réalise moi. Ça, c'est quelque chose qui ne me convient pas du tout.

AC : Donc tout ça vous le négociez, entre guillemets, au préalable avec l'institutrice ?

MC : Tout à fait. Bon, parfois on ne peut pas toujours le faire. Il m'est arrivé d'arriver dans des classes qui n'avaient pas préparé, mais c'est très rare parce qu'en général les profs et les instits font un travail en amont. Mais il est déjà arrivé que des instits ne préparent strictement rien et donc découvrent le livre. Donc pour eux c'était pédagogiquement intéressant, mais pour moi ce n'était pas du tout un confort, ce n'était pas mon rôle.

AC : Dans quelle école êtes-vous intervenue à Nancy ?

MC : Je suis intervenue dans beaucoup d'écoles. Une école à Laxou en périphérie. J'ai été invitée à la médiathèque pendant deux jours aussi. Je me suis rendue dans des collèges aussi : au collège Jean Lamour, au lycée Jeanne d'Arc. Dans pas mal d'endroits, dans des écoles du centre-ville, j'ai travaillé aussi à l'école Charlemagne.

AC : Est-ce que c'est vous qui décidez d'intervenir dans ces écoles ?

MC : C'est elles qui me contactent, ce n'est pas moi qui vais démarcher les établissements.

AC : Donc vous êtes connue aux alentours de Nancy ?

MC : Il faut croire [rire].

AC : Est-ce que vous êtes payée pour faire ces interventions en milieu extérieur ?

MC : Oui je suis payée parce que j'estime que c'est un temps qu'on donne et un métier de toute façon, donc oui je fais rarement des interventions bénévoles.

AC : Est-ce que vous pouvez me donner un ordre de prix ?

MC : Tout à fait, de toute façon c'est le tarif syndical « Maison des écrivains ». Ça fait dans les 150 euros pour deux heures, sachant que l'établissement scolaire en verse la moitié et l'autre moitié est versée par la Maison des écrivains, c'est-à-dire le Ministère de la culture. Vous avez aussi le tarif « charte des écrivains » qui revient à peu près au même tarif par demi-journée.

AC : Comment ça se passe avec l'institutrice ?

MC : Je suis invitée en tant qu'écrivain qui a écrit des livres, donc c'est un peu l'ami littéraire. En général on m'accueille bien et ça se passe très très bien. En atelier ça n'a pas toujours été le cas. Il y a effectivement des fois où l'on doit absolument tout faire, y compris la discipline. Je corrigeais les fautes d'orthographe, on me donnait parfois des brouillons. Mais je ne veux pas dresser un portrait noir de l'institution, mais parfois ça arrive. Mais en général je pense que l'enseignant qui vous invite n'est pas là pour régler des comptes. Il est là, au contraire,

parce qu'il apprécie ce que vous faites et donc il est clair que ce ça se passe de façon très harmonieuse.

AC : Est-ce que ces rencontres vous semblent faciles ?

MC : Non, ce n'est jamais facile. Il y a d'ailleurs toujours un petit trac quand on y va au début. On ne connaît pas. Avant de commencer un atelier, je dors très mal parce que j'appréhende toujours la manière dont ça va se passer. Ce n'est pas évident.

AC : Est-ce que vous comprenez que certains écrivains refusent ?

MC : Tout à fait et d'ailleurs je les défends tout le temps auprès de certaines institutions qui critiquent ou de certains collègues qui ne comprennent pas. Je comprends tout à fait. Écrire, c'est un métier, parler en public c'en est un autre, et intervenir et mener des groupes pendant des heures, c'est encore autre chose.

AC : Est-ce que vous pensez que votre métier d'enseignante vous aide dans ces cas-là ?

MC : Je pense que oui.

AC : Y a-t-il une différence entre ces interventions et votre présence sous le chapiteau ?

MC : Disons que je suis beaucoup plus détendue à une fête du livre parce que je ne me sens pas une responsabilité particulière. Par contre quand je rencontre une classe, on attend énormément de moi, il y a une attente formidable de la part de l'institution, de l'enseignant, même parfois du journaliste qui assiste, du Principal, des parents d'élèves même.

AC : Est-ce que vous vous sentez jugée et évaluée ?

MC : C'est sûr. On est de toute façon jugé. Je suis évaluée, ça j'en suis sûre. Il y a des rapports qui sont renvoyés à la Maison des écrivains, je les ai vus. Des rapports sur l'intervention, comment ça s'est passé, est ce que ça correspondait bien aux attentes. Ce sont ce genre de questions qui sont posées aux enseignants. C'est normal parce que l'institution dépense de l'argent pour vous. C'est normal qu'ils sachent ce que vous faites de cet argent.

AC : Est-ce que toutes ces interventions en extérieur vous semblent faire partie de votre métier d'écrivain ?

MC : Ça me paraît assez naturel, oui, en jeunesse en tout cas, pour les adultes, je dirais un peu autre chose parce que j'écris aussi de la poésie pour adultes, mais là ça me paraît quand même moins obligatoire. Mais avec la jeunesse je trouve que c'est normal quand même, les enfants

ont besoin de savoir qui est la personne. Souvent quand on arrive, qu'ils nous voient pour la première fois, ils nous pensaient plus âgé ou mort [rire]. Ils pensent qu'il n'y a que des hommes qui écrivent. C'est donc très intéressant de voir tout l'imaginaire qui est véhiculé par le nom de l'écrivain. Je crois que c'est une joie, mais c'est aussi un devoir. J'y vais à reculons sur le coup parce que j'ai peur, mais ensuite, les dix premières minutes passées, tout s'arrange.

AC : Doit-on acheter votre livre sur place pour se le faire dédicacer ?

MC : En général les libraires aiment bien quand même qu'on achète le livre sur place. Parfois il arrive que des gens viennent avec des exemplaires qu'ils ont acquis par ailleurs même dans d'autres librairies, ça arrive, ou en bibliothèque et ont envie de se le faire dédicacer pour la bibliothèque, bien entendu on le fait.

AC : Est-ce que vous touchez l'argent que les personnes donnent contre le livre ?

MC : Parfois il m'arrive de dépanner les libraires parce qu'ils sont trop pris. Je m'en charge moi-même mais c'est très rare. En général c'est un peu un tabou. On ne doit pas tellement toucher l'argent ou rendre la monnaie.

AC : Pourquoi c'est un tabou ?

MC : Parce qu'on est là en fait comme de purs esprits venant dédicacer nos œuvres comme si on n'avait aucun rapport avec l'argent. D'ailleurs vu les droits d'auteur que l'on touche en général, c'est vrai que c'est assez juste comme point de vue [rire].

AC : Que représente pour vous la dédicace ?

MC : Qu'appellez-vous la dédicace ? Les quelques mots que l'on écrit ou les quelques mots que l'on échange avec la personne ?

AC : Les mots écrits sur le livre que la personne vient d'acquérir.

MC : Pour moi ça représente le fait que l'on scelle, qu'on concrétise le fait qu'on s'est bien rencontré, qu'on a discuté. Parce que parfois on nous fait dédicacer des livres pour des gens qu'on ne voit pas. Ça peut arriver entre midi et 14 heures, des gens passent et pour ne pas être ennuyés par la foule ils demandent de dédicacer pour Untel ou Untel, et là on dédicace dans le vide. Mais on ne m'enlèvera pas l'idée que grâce à la dédicace je crée un lien avec le lecteur avant la lecture même du texte. En fait dans ce cas-là c'est intéressant quand même.

AC : Est-ce une forme de reconnaissance pour vous ?

MC : Oui bien sûr. Sauf quand les enfants pleurent parce qu'ils disent qu'on gribouille leur livre alors qu'on leur dit qu'il ne faut rien faire sur le livre. C'est arrivé que des petits ne comprennent pas qu'on écrive sur les livres, alors qu'eux n'ont pas le droit de le faire.

AC : Quelles sont les dédicaces que vous faites le plus souvent ?

MC : Parfois, quand je suis fatiguée, j'aime bien avoir des petites phrases que j'ai pensées calmement chez moi et en général j'essaie de mettre du sens quand même par rapport au contenu. Le problème d'être un peu spontanée comme ça, c'est peut-être de ne rien dire mais d'un autre côté c'est bien aussi de personnaliser. Dans la première partie de la dédicace je mets quelque chose qui est lié à l'enfant qui est devant moi et à qui le livre est dédié mais la deuxième partie de la dédicace c'est plutôt du sens, et là ce sont quand même des petites phrases qui reviennent très souvent.

AC : Vous pouvez me donner un exemple ?

MC : Par exemple j'ai fait un album qui s'intitule *Le singe et l'émeraude*, eh bien, comme c'est un petit roman policier, je mets : « Pour toi » avec le prénom « cette enquête menée au pays des pierres précieuses par deux enfants malins... Comme des singes, etc. » puisque c'est un singe qui leur a volé l'émeraude, etc.

AC : Selon vous, que représente le livre dédicacé aux yeux des lecteurs ?

MC : Il y a une plus-value parce qu'il y a quand même la griffe de l'écrivain qui atteste qu'on ne l'a pas vu à la télé, mais on l'a vu, on l'a rencontré. Ce n'est pas quelque chose d'anonyme. Il a tenu à s'adresser personnellement à moi. Moi-même j'aime les livres dédicacés, quand j'en achète j'aime bien avoir les dédicaces. C'est quelque chose à laquelle je ne pensais pas du tout moi-même avant de participer à des fêtes du livre. Je me faisais rarement dédicacer un livre avant de participer à des fêtes du livre. Ça me paraissait un peu infantile même de vouloir avoir la griffe de telle ou telle personne qui m'intéressait. C'était le contenu, et maintenant je m'intéresse davantage au fait d'avoir un rapport personnel avec l'écrivain.

AC : Le livre a-t-il plus de valeur une fois dédicacé ?

MC : Je sais que ça paraît très prétentieux de dire ça, écrivant soi-même, mais à mon avis en tout cas il est plus précieux, dans le sens où il y a quelque chose qui s'est passé, un lien qui s'est créé et qu'on ne peut pas nier.

AC : Quel est votre meilleur souvenir au Livre sur la Place ?

MC : Ça c'est très difficile. Mais une chose qui m'a beaucoup plu c'est un jeune qui est venu me voir dès sa Sixième et que j'ai revu adulte. Il est venu m'acheter des livres en fonction de son âge, et ensuite il a commencé à acheter pour ses neveux, etc. et chaque année j'avais une

espèce de rendez-vous avec ce petit garçon qui venait chaque fois me faire un petit coucou et qui a fait Sciences-Po à Paris après. C'était quelqu'un de Pont-à-Mousson dont je n'ai même d'ailleurs jamais su le nom. Il est venu me voir un sacré nombre d'années. Il y a aussi quelque chose de très émouvant : ce sont les parents qui viennent me voir en me disant : « C'est dingue, je ne sais pas ce que vous lui avez dit hier, mais il a acheté un livre. Il n'en avait jamais eu un de sa vie. Il l'a dévoré jeudi et a acheté le tome deux. Des gens qui viennent comme ça, pleins de gratitude parce que leur enfant a flashé sur votre livre. Vous êtes quand même fière et vous vous dites : « Je n'ai pas fait ça pour rien ». Ou des gens qui me disent : « Mon fils a choisi ce métier grâce à vous, en lisant votre livre sur le cinéma ». C'est arrivé plusieurs fois. Des gens qui sont rentrés à Arte, et tout ça, qui ont décidé de faire ces études-là parce qu'ils avaient lu mon livre.

AC : Que reprenez-vous de votre venue au Livre sur la Place ?

MC : On en sort grandi, parce qu'on est vraiment inséré dans la société. Je crois que quand on écrit, on est très seul, et donc je trouve que c'est quelque chose qui est rassurant. On a l'impression qu'on fait partie d'une communauté quand même. C'est très important de se dire qu'on est dans la vraie vie avec des vrais gens. Ça, c'est quand même quelque chose de fondamental sur le plan humain. L'histoire du lien, c'est vraiment important : que tout le monde se retrouve à un moment donné au même endroit.

AC : Pensez-vous qu'il risque d'y avoir une sorte de saturation à la fois d'auteurs présents et de manifestations littéraires ?

MC : C'est vrai que l'on est souvent dans la caricature. Toutes les municipalités veulent faire leur salon, et là, ça devient absurde, tout se chevauche. Parfois il y a des petits salons, je vois bien qu'ils sont fragiles au sens où ils veulent grossir. Il y a les appétits qui s'aiguisent, mais, à mon avis, ce n'est pas toujours une très bonne chose. Et justement je voudrais dire que pour moi le Livre sur la Place est le meilleur salon que je connaisse, parce qu'il n'est pas commercial, pourtant il y a beaucoup d'écrivains invités, mais, à mon avis, il n'est pas extra commercial comme ce que j'ai entendu dire par certains. Parce qu'il y a toujours des gens qui vous diront ça. Pour moi ils arrivent quand même à garantir cet équilibre, parce qu'il y a des gens comme Michèle Maubeuge. Quand elle passera la main, je ne sais pas comment ça se passera, mais en tout cas la réussite est là, et bien sûr le staff autour d'elle. Ils ont vraiment réussi à faire quelque chose. L'Été du Livre, je crois que c'est en train de changer, mais c'était quand même pendant de nombreuses années une belle fête du livre, mais beaucoup plus commerciale.

5.4. Florence LHOTE

Nouvellement entrée dans le monde du livre



©Florence Lhote, 2010.

« J'ai toujours idéalisé le métier d'écrivain et c'est vrai que j'ai toujours voulu être écrivain. C'est extra de pouvoir dédicacer et être considéré comme tel. On voit votre nom, rien que le fait de voir votre nom sur un livre c'est un moteur. Être présenté comme auteur c'est une fierté même s'il reste encore beaucoup de travail. C'est extrêmement gratifiant ».

Date de l'entretien : 19 juin 2009

Lieu de l'entretien : café Saint-Jacques à Metz

Durée de l'entretien : 50 minutes

Genre littéraire : Roman

Éditeur : Lucien Souny, petit éditeur de Limoges pour le roman et pour le récit les éditions Pierron.

Dernier livre présenté au Livre sur la Place :

Première publication : *Vierge à trente ans* (Limoges, Lucien Souny, 2009)

Activité professionnelle : collaboratrice pour un groupe politique et auteur

Lieu de domiciliation : Metz

Âge : 22 ans

AC : Quelle est votre activité professionnelle ?

FL : Je suis actuellement, je travaille dans le milieu politique, donc je suis collaboratrice pour un groupe politique d'élus.

AC : Et vous êtes aussi écrivain...

FL : Oui bien sûr. Disons que c'est quand même relativement dur de vivre de sa plume, ça vient avec le temps et j'espère bien un jour vivre de ma plume. Mais comme je suis jeune, c'est vrai que c'est pas mal de travailler un peu à côté parce que ça permet d'avoir une subsistance et de se déplacer. J'ai écrit deux livres. J'étais présente à L'Été du Livre pour

présenter mon premier roman. Avant, j'ai écrit un récit qui n'est pas vraiment... disons que c'était fictionnel, mais plus dans la forme récit qui est paru chez un autre éditeur. Et là, c'est mon premier roman et disons que c'est important parce que pour un auteur, le roman est la forme la plus connue et, disons, la plus intéressante à exploiter.

AC : Vous rencontrez quelqu'un dans la rue, est-ce que vous dites que vous êtes écrivain ?

FL : Euh non, je le glisse, c'est quelque chose de très important pour moi, même extrêmement important, mais je le glisse dans la conversation, parce que, comme je suis relativement jeune, je trouve que c'est assez pédant de dire tout de suite « je suis écrivain, etc. ». J'ai une conception de l'écriture assez particulière, et c'est vrai que je me dis que c'est au bout du quatrième, cinquième livre que je pourrai dire vraiment que je suis écrivain.

AC : Pourquoi dites-vous que c'est pédant ?

FL : Euh, ce n'est pas pédant, mais c'est vrai que le fait de le dire tout de suite, les gens peuvent peut-être avoir une perception intégrée et se dire : « Oui, ça y est, elle a écrit deux livres et elle se dit déjà écrivain ». Mais en même temps c'est nécessaire d'avoir assez d'orgueil et de conviction pour pouvoir écrire quelque chose. Mais je peux le glisser dans la conversation sans le dire, sans le revendiquer directement.

AC : Selon vous, pourquoi avoir créé le Livre sur la Place à Nancy ?

FL : Je pense que c'est une grosse grosse manifestation littéraire et qui a acquis avec le temps une certaine renommée, une grande renommée, et c'est vrai que c'est important pour une ville d'avoir un événement littéraire de cette envergure avec des pointures nationales qui viennent et qui parlent de littérature. C'est vrai que c'est un événement culturel très dynamique pour une ville. Et toute ville devrait avoir un événement culturel de ce type-là parce que c'est quand même extrêmement intéressant.

AC : Vous avez dit « pointures », pouvez-vous préciser ?

FL : Euh, Bah quand je dis pointure...on fait toujours un peu la distinction entre les auteurs qui sont plus auteurs nationaux et les auteurs régionaux. Donc pour les gens, quand on leur parle d'auteurs, ils ont souvent aussi envie de voir des auteurs nationaux, donc des personnes qu'ils voient passer à la télé, dans les médias, qui sont plus médiatiques, disons. Mais c'est vrai que c'est aussi important d'avoir des auteurs, je ne dirais pas locaux, mais disons régionaux...parce qu'il y a aussi le roman du genre régionaliste, bon, ce n'est pas mon type. Mais c'est vrai qu'il y a aussi des écrivains qui sont situés dans cette quête-là.

AC : Et vous, comment vous qualifiez-vous ?

FL : Moi, c'est vraiment le roman...

AC : Mais diriez-vous que vous êtes écrivain régional ?

Pas du tout, non, non et comme je suis jeune, c'est vrai que je suis intéressée par la littérature en général. Je n'aime pas du tout le roman régionaliste, absolument pas.

AC : Vous a-t-on sollicitée pour participer au Livre sur la Place ou avez-vous demandé à y participer ?

FL : Oui, normalement... en fait ce sont les euh, c'est au niveau de la maison d'édition et donc c'est elle qui propose ou pas de participer au Livre sur la Place. Donc là c'est vrai que comme je suis messine et que je suis à Nancy, c'est vrai que ça peut être une belle opportunité. C'est la maison d'édition et plus particulièrement l'attaché de presse qui négocie pour participer au salon.

AC : Vous pensez donc que c'est une négociation ?

FL : Une négociation, alors, ben, en fait, ce qu'on m'a dit, c'est que c'était relativement difficile de participer au Livre sur la Place, tout le monde dit que... parce que c'est un salon justement qui a une grosse cote, une renommée importante, donc du coup les auteurs, je dirais, se battent et se précipitent, c'est vrai un petit peu. Il y a un petit peu cette tendance-là pour participer à ce genre de salon. Je crois que ça dépend des maisons d'édition après. Quand on est chez Gallimard, je pense qu'on n'a pas le même souci évidemment. Là, il ne s'agit pas de négociations, ils invitent directement. Mais quand vous êtes d'une plus petite maison d'édition, vous devez (enfin l'attaché de presse) doit plus se démener pour que vous participiez à ce genre de salon.

AC : Est-ce que c'est plus facile de participer au salon du livre de Metz par exemple ?

FL : Pas vraiment parce que... ça évolue de la même manière, c'est-à-dire qu'il y a un comité de sélection qui lit les ouvrages et décide des auteurs qui y seront ou pas. Donc je ne crois pas que ce soit plus facile à Metz qu'à Nancy.

AC : Qu'entendez-vous par comité de sélection ?

FL : D'après ce que j'ai compris, d'après ce qu'on m'a dit, à Metz il y avait, pour L'Été du Livre, un comité de sélection avec les différents auteurs. Ils étaient, je crois, une dizaine, une quinzaine de personnes qui lisaient les livres et qui décidaient quelles personnes seraient retenues pour telle maison d'édition.

AC : Un comité de sélection par maison d'édition ?

FL : Non, par stand, par libraire. C'est vrai qu'on est aussi chez un libraire en tant qu'auteur. Le livre est relayé chez un libraire, d'où l'importance d'avoir des bonnes relations avec la librairie parce que c'est elle aussi qui vend un auteur entre guillemets.

AC : Pour quelles raisons participez-vous au Livre sur la Place ?

FL : C'est toujours intéressant. Le salon, c'est pas seulement la relation avec le lecteur, c'est la relation avec le libraire, avec les auteurs. D'un point de vue artistique et littéraire, c'est important d'avoir des relations avec des autres auteurs parce que du coup on peut échanger, conseiller et c'est vrai que c'est extrêmement instructif parce que du coup on se dit : « Tiens, tu vois tel personnage comme ça ». Les auteurs entre eux se lisent, échangent, s'achètent leur livre parfois et donc de ce point de vue-là c'est très intéressant parce que c'est toujours bien d'avoir l'avis de quelqu'un qui a plus d'expérience dans le métier que vous, quelqu'un qui va vous donner son avis, des conseils sur l'écriture en général. C'est vrai que ça fait partie des relations littéraires et artistiques importantes.

AC : Est-ce que le Livre sur la Place occupe une place importante dans votre agenda ?

FL : Oui, effectivement on peut dire ça comme ça. C'est un rendez-vous important.

AC : À quoi vous fait penser le Livre sur la Place ?

FL : C'est un salon. C'est l'idée d'un salon du livre avec des auteurs qui dédicacent leur livre. Et puis des rencontres qui sont possibles et surtout un lien qui est différent entre l'auteur et le lecteur. Qui est différent de la manière dont vous achetez un livre en librairie, de manière anonyme si je puis dire. Dans une librairie, c'est vrai que ce n'est pas le même rapport que si on vous le dédicace et que vous avez un contact particulier avec l'auteur.

AC : Participez-vous à d'autres manifestations telles que le Livre sur la Place ?

FL : C'est la deuxième année, à deux ans d'intervalle, que je participe à L'Été du Livre à Metz. J'ai participé au salon du livre des femmes à Hagondange deux fois de suite là aussi. J'ai participé à un salon du livre d'Histoire, mais là c'était moins ma catégorie. C'était à Woippy. Et puis des petits salons. La semaine dernière j'étais à Aulnoy-sur-Seille.

AC : Depuis que vous publiez, vous-est-il arrivé de faire :

- Une lecture publique

FL : Oui c'était en février pour le salon du livre des femmes. Il y avait des élèves du conservatoire d'art dramatique de Metz qui ont joué, entre guillemets, mon texte bien qu'il ne s'agisse pas d'une pièce de théâtre. Mais c'est vrai qu'on ressent différemment les choses quand le texte est lu. L'élocution et la manière de s'exprimer, c'est toujours important. Je pars du principe qu'un texte doit être dit. Souvent quand j'écris, je relis oralement parce que j'ai un rapport particulier avec l'oral et c'est vrai que c'est très intéressant.

- Une conférence-débat

FL : Pas encore, mais j'aimerais beaucoup. C'est vrai que c'est assez intéressant parce que ça permet de confronter sa manière d'écrire à... parce que c'est vrai que les auteurs ont des styles très différents et peuvent avoir des idées très différentes. On met en confrontation un type d'écrit, un genre, un style et c'est plutôt bien.

AC : Est-ce que ces expériences paralittéraires participent à l'apprentissage de votre « métier » ?

FL : Oui bien sûr. Il y a cette notion d'apprentissage parce que c'est vrai que quand on débute dans le métier, parce que c'est véritablement un métier, c'est un monde à part, le monde de l'édition. On a beaucoup à apprendre. Il y a des écrivains qui ont des mentors qui vont les aider, les conseiller. On apprend à s'orienter avec ces relations-là.

AC : Que signifie « un monde à part » ?

FL : Quand je dis un monde à part, c'est peut-être un peu cliché. J'ai observé avec les salons qu'il y avait un lien entre le monde de l'écriture et le monde un peu *people*, avec le monde du spectacle. C'est vrai qu'un écrivain se donne en spectacle. Si vous prenez Amélie Nothomb, elle a un énorme succès, mais c'est vrai qu'en même temps c'est aussi un jeu, un rôle qu'elle joue. On la voit avec son chapeau noir et un certain style, donc je dirais qu'il y a aussi un apparaître, disons une apparence et puis un jeu là aussi. On se donne en spectacle entre guillemets parce qu'on vend ses livres, on se vend aussi.

AC : Vous parleriez de promotion ?

FL : Oui bien sûr, je pense qu'on peut parler de promotion. De la même manière que dans le monde du spectacle, de la télévision, on peut parler de promotion du livre, c'est totalement de la promotion.

AC : Est-ce que vous vous avez l'impression de jouer un rôle comme Amélie Nothomb ?

FL : Non, je n'en suis pas encore à ce stade-là. Les lecteurs cherchent aussi à vous mettre dans une catégorie, donc je crois que si vous avez eu un certain succès en adoptant un certain style, vous pouvez trouver ces plis faciles. C'est peut-être plus logique de se cantonner à cette catégorie là, donc du coup... Pour l'instant je n'ai pas l'impression de jouer un rôle.

AC : Depuis que vous publiez, vous-est-il arrivé de faire :

- Une présentation et une signature de livre en librairie ?

FL : Je vais en faire une ce soir à Metz. J'ai fait une séance de dédicaces à Gérardmer à la Maison de la Presse, donc une librairie aussi. Il y avait une présentation.

- un atelier d'écriture

FL : Pas encore, mais j'aimerais bien. Plutôt avec des adultes. Je pense que les enfants, ce n'est pas la même chose. Il y a un autre contact. Des personnes qui écrivent par exemple des livres jeunesse peuvent plus animer un atelier d'écriture que quelqu'un d'autre.

AC : Est-ce que vous faites des interventions en milieu scolaire ?

FL : Pas encore. J'aimerais bien, ce serait très instructif mais non je ne l'ai pas encore fait. Quand il y a des enfants, il y a forcément des questions sur le métier d'écrivain, la manière dont il gagne sa vie.

AC : Est-ce vous qui décidez et sélectionnez les manifestations littéraires auxquelles vous participez ?

FL : Théoriquement c'est l'attaché de presse qui organise ce type de rencontres.

AC : Ce n'est pas vous qui prenez contact ?

FL : C'est une question intéressante parce que parfois il y a des auteurs qui le font et prennent contact eux-mêmes, mais souvent c'est entre guillemets une défaillance de l'attaché de presse qui doit organiser ce genre de choses. C'est vrai que, en tant qu'auteur, enfin je pense que c'est déjà bien d'être complètement dans l'œuvre, on n'a pas forcément, en plus, envie d'organiser ce qui est à droite, à gauche. En revanche, si l'attaché de presse vous dit : « À telle heure, tel jour il y a ça », c'est vrai que c'est intéressant.

AC : Participez-vous à l'organisation de salons ou fêtes du livre ?

FL : Non.

AC : Le passage de l'écriture comme acte solitaire à la mise en public, par exemple lors des salons du livre, s'opère-t-il facilement ?

FL : Oui. Mais c'est vrai que j'avais un petit peu de mal au début. À mon premier salon, j'étais plus repliée. C'est vrai que c'est un monde particulier, donc il faut s'habituer, mais

maintenant c'est assez agréable. C'est vraiment enrichissant d'avoir une rencontre avec ses lecteurs et d'avoir une relation particulière avec eux.

AC : Est-ce que vous appréhendez la rencontre ?

FL : Il y a toujours un léger stress si, par exemple, il y a un lecteur qui vient vous voir en disant qu'il n'a pas apprécié votre livre. Heureusement, ça ne m'est pas encore arrivé jusqu'à maintenant. S'il y a ce genre de déconvenue, ça peut être gênant, mais globalement c'est très positif.

AC : Est-ce que vous ressentez une quelconque contrainte ou pression lorsqu'il s'agit de participer à ce genre de manifestations ?

FL : Non pas du tout. Il y a des auteurs qui intériorisent leurs œuvres et qui peuvent concevoir cela comme une entrave.

AC : Et vous le comprenez ?

FL : Euh, oui. Ça dépend des gens en fait. Mais oui, je peux comprendre effectivement qu'on trouve que c'est de la promotion, que c'est commercial. Après ça dépend des auteurs.

AC : La participation à une manifestation telle que le Livre sur la Place fait-elle partie de l'activité littéraire d'un écrivain ?

FL : Je dirais oui parce que globalement c'est comme pour un acteur de cinéma qui ne représenterait pas ses films [rire]. Donc là c'est la même chose qu'un écrivain. C'est vrai qu'il est quand même plus ou moins obligé de... Il y a ce travail-là. A la rigueur, si vous êtes hyper hyper connu et que votre œuvre est connue et que vous n'avez même pas besoin. Mais c'est rare. Je pense à Kundera qui n'accorde pas beaucoup d'interviews à la presse et pas du tout télévisée d'ailleurs. Mais c'est vrai qu'il y a quand même toujours ce travail-là qui est à faire. En même temps, ça peut être un bonheur aussi parce que c'est enrichissant, parce que c'est de l'ordre de la rencontre, de la communication. Il y a toujours des choses à apprendre de ces expériences là.

AC : Si des écrivains participent à des salons alors qu'ils n'ont pas besoin de ça pour vendre leurs livres, que viennent-ils y chercher ?

FL : Je pense la rencontre avec le lecteur. Évidemment, on n'est pas obligé de voir ça d'une manière commerciale. C'est toujours un peu difficile pour un écrivain qui pense son œuvre et pouvoir se dire après combien de livres tu as fait, c'est toujours un peu trivial comme réalité. Mais le fait de la rencontre avec le lecteur, avec le libraire et les autres auteurs est de ce point de vue-là quelque chose à privilégier.

AC : Que pensez-vous de la disposition des stands sous le chapiteau ?

FL : En général, ils mettent les librairies principales type la Fnac ou Géronimo au centre et puis les petits week-end sont un peu relayés, enfin les petits week-end, il y avait, il me semble, Domini qui était représenté comme éditeur nancéien, je crois, et puis les éditions Serpenoise qui étaient un peu plus de côté. Ça me paraissait logique en fait. Ça dépend aussi des surfaces et si vous avez plus d'auteurs sur un stand, ça paraît logique de le mettre au centre. À L'Été du Livre, il y avait une place d'honneur pour les écrivains dont on était sûr qu'ils allaient beaucoup vendre. Ils étaient donc en face de la travée centrale. J'ai changé de place J'étais au milieu et j'ai changé de place, parce qu'une personne avait pris trop de place pour ses livres. C'était la rangée où il y avait Yasmina Khadra, c'était la FNAC. Apparemment, je l'ai appris, je ne le savais pas mais qu'il y avait effectivement cette fameuse allée d'honneur.

AC : Que pensez-vous des portraits d'écrivains accrochés sur les stands ?

FL : Oui, c'est une bonne question parce que, comme on a un rapport avec l'écrit, on se dit que ce qui est photographique ne rentre pas forcément en ligne de compte, tout comme certains auteurs ne mettent pas leur photo sur les livres, enfin ça dépend de l'éditeur en fait. Mais je pense que ça peut être important quand même parce que ça permet d'identifier les auteurs et puis de ne pas seulement avoir un nom qui est inscrit. Je pense que pour les personnes très médiatiques, les gens peuvent avoir davantage envie d'aller voir le stand parce qu'ils ont reconnu : « Tiens, c'est telle personne qui est passée à la télé ».

AC : Aviez-vous votre photo ?

FL : Non, j'avais mon nom [rire].

AC : Que pensez-vous de l'ambiance sous le chapiteau ?

FL : Plutôt bon enfant. Parfois il peut y avoir des accroches entre auteurs parce qu'il y a tel auteur qui a plus de place pour ses livres. Il y a eu une petite accroche comme ça entre deux auteurs. C'était vendredi ou samedi je ne sais plus. Globalement, les relations sont plutôt bonnes.

AC : Et l'ambiance vis-à-vis du public comment la qualifiez-vous ?

FL : Je crois que les gens ont globalement une bonne impression, ils sont assez curieux. Parfois, vous pouvez avoir des gens, comme partout, qui passent à côté de vous, à côté des livres et qui ne les regardent pas [rire]. Ça peut arriver, mais globalement L'Été du Livre c'était bien parce que les gens avaient vraiment envie de regarder. Ça fait plaisir parce qu'il

n'y a rien de pire que des gens qui passent et qui ne regardent pas vos livres Mais c'est vrai que quand les gens sont curieux et ont envie de savoir, c'est intéressant.

AC : Auriez-vous organisé les choses différemment ?

FL : Je crois que le chapiteau est partie prenante du salon et puis je ne le verrais pas à un autre endroit. Il y avait une précédente édition qui était sur l'Esplanade, cette année c'était place d'Armes, l'année d'avant aussi. C'est vrai que c'est vraiment le poumon de la ville, le cœur de la ville donc je ne le mettrais pas à un autre endroit.

AC : Est-ce vous qui abordez les personnes ou viennent-elles à vous ?

FL : Ça peut être les deux, mais c'est plus logique que ce soit les lecteurs qui viennent vers vous. Après, ça dépend des auteurs qui viennent vers vous, mais c'est vrai qu'il y a des auteurs qui accrochent directement.

AC : Avez-vous un exemple en tête ?

FL : Du type : « Ah, vous connaissez telle chose dont je parle dans mon livre ? » et là vous accrochez, mais c'est vrai que d'une manière générale, j'en ai fait l'expérience, quand les gens regardent et empoignent votre livre, vous avez plus de chances de vendre. Personnellement, une fois que les gens ont pris mon livre en mains, je pense que c'est normal et c'est aussi une question de respect par rapport au lecteur que de raconter un petit peu l'histoire et le but du roman. Ça me paraît normal.

AC : Êtes-vous assise ou debout quand quelqu'un s'approche de votre stand ?

FL : Les deux, mais c'est vrai que ça peut être intéressant d'être debout. Enfin, il ne faut pas non plus que les gens aient une impression de relation d'autorité, mais c'est vrai que si vous vous mettez debout, vous avez la personne directement en vis-à-vis. Il y a une autre relation.

AC : En règle générale vous faites attention à l'équilibre de la relation ?

FL : Oui. Je sais qu'il y a des auteurs qui ne disent rien. Quand on prend leur livre, ils ne disent rien du tout, voire ils ne disent pas bonjour. Moi je dis bonjour à chaque fois, même s'ils n'empoignent pas le livre, et ça me paraît normal, surtout s'ils veulent en savoir plus. Ça paraît normal, même si les gens n'achètent pas le livre, de dire un petit peu, de raconter.

AC : De quelle manière qualifiez-vous ces personnes ? S'agit-il de lecteurs ?

FL : Oui, ce sont des lecteurs, même s'ils n'achètent pas le livre. Ce sont des lecteurs tout du moins potentiels.

AC : Est-ce que toutes les personnes sous le chapiteau sont des lecteurs potentiels ?

FL : Non, il y a aussi des gens, ça arrive, qui veulent avoir des contacts dans le milieu de l'édition, qui essaient de vous refiler des manuscrits.

AC : Ça marche ?

FL : Pas trop [rire].

AC : Le public rencontré correspond-t-il à l'image que vous vous en étiez faite ?

FL : Pas forcément, en tout cas pour les gens qui ont acheté mon livre, j'aurais pensé que ça plairait plus aux femmes, et puis en fait ça a plu aux deux. Je me serais attendue à voir plus de mes profs par exemple de Fac ou autre, finalement non. Ce n'est pas forcément ce à quoi on s'attend. Globalement ce n'est pas plus mal. Je pense qu'il ne faut pas enfermer les gens dans des catégories. Il y a des gens dont on ne s'attendait pas à ce qu'ils s'intéressent à la littérature et qui s'y intéressent et inversement. Il n'y a pas de règles.

AC : La rencontre avec le public est-elle vécue de manière positive ?

FL : De manière positive, c'est toujours intéressant et ça permet d'échanger. Et même si la personne n'est pas d'accord avec votre projet, votre dessein, c'est quand même intéressant et instructif.

AC : Quels intérêts y a-t-il à se retrouver face à ces personnes ?

FL : C'est une question intéressante... c'est de l'ordre de la réception. La réception d'un texte. C'est cet horizon d'attente, je vais parler selon Jauss. En tant qu'auteur, vous avez un horizon d'attente et le lecteur, entre guillemets, pourrait représenter cet horizon d'attente. C'est de l'ordre de la réception, il va vous dire ce qu'il a aimé, ce qu'il n'a pas aimé. Mais dans tous les cas, c'est instructif. Ce qui peut être plus dur en revanche, c'est la personne qui ne réagit pas, qui, à la limite, vous a acheté votre livre et s'en fout, et ne regarde pas spécialement. De toutes les manières, c'est intéressant quand il y a une réaction.

AC : Est-ce que c'est aussi pour visualiser et mettre un visage sur vos lecteurs ?

FL : Il y a ça, mais un lecteur, entre guillemets, peut vous apporter des conseils. S'il y a certains passages, s'il y a certaines critiques qui reviennent de manière récurrente, vous pouvez vous dire : « Ce passage là j'aurais dû mieux l'exprimer » et ça vous sert pour le prochain.

AC : Tenez-vous compte de l'avis des personnes rencontrées dans l'écriture de vos prochains livres ?

FL : En ce moment, pas spécialement, mais ça peut, oui c'est vrai. Par exemple pour mon roman, il y avait un style qui était assez flamboyant et assez abondant et pour celui qui est en préparation, ce sera beaucoup plus épuré. Ce n'est pas forcément en rapport avec la relation avec le lecteur, mais quand même il peut y avoir un lien.

AC : De quoi parlez-vous avec les personnes présentes ?

FL : On parle du livre. Globalement on parle toujours du livre. Si ce sont des gens que vous connaissez ils peuvent vous parler d'autres choses. Il arrive parfois que les gens vous demandent si telle personne qui est plus connue est présente ou pas [rire]. Les gens ne font pas forcément attention, mais ce n'est pas grave.

AC : Certaines personnes posent-elles des questions privées ?

FL : Avec le titre du roman que j'ai fait, les gens me demandent si c'est autobiographique. Ça peut être plus intime. Mais c'est ça aussi, c'est se dévoiler que d'écrire et comme disait Aragon « se mettre à nu ». À l'auteur de voir s'il veut poursuivre ou pas dans ce sens.

AC : Êtes-vous mal à l'aise face à ces questions personnelles ?

FL : Quand les gens me disent que c'est autobiographique, je dis que c'est un roman et je recadre un petit peu.

AC : Est-ce que vous avez l'impression de vous mettre à nu à nouveau devant le public ?

FL : Oui on peut dire ça, mais ça ne me gêne pas plus que ça, ça ne me blesse pas. Mais c'est vrai qu'il y a des personnes à qui ça peut plus ou moins... Notamment une auteure que j'avais rencontrée qui disait que quand les lecteurs regardaient son livre et le reposaient, notamment quand c'était des hommes, ça la gênait. Elle avait l'impression que c'était elle qu'on refusait entre guillemets. Donc il peut y avoir des rapports très particuliers avec les gens. Je vois ça en rapport avec la communication et donc je pense dans tous les cas que c'est une opération bien menée, bien que ça fasse marketing de dire ça. Mais c'est vrai que c'est quand même de la communication avant tout.

AC : Est-ce que les personnes parlent d'elles-mêmes ?

FL : Oui bien sûr. Il y avait une personne plus âgée qui m'avait acheté mon livre et avait trouvé à dire qu'elle s'était mariée à tel âge, etc, parce que c'est vrai que c'est un sujet féminin. Ça peut être assez amusant.

AC : Selon vous, quelles qualités les personnes présentes apprécient-elles chez vous ?

FL : Bonne question... Je ne saurais pas trop dire. Je pense que c'est le fait... enfin je m'arrange pour être assez aimable, dire bonjour, sourire et puis essayer de parler un petit peu avec les gens parce que, là encore, je pense que c'est important de nouer et, en même temps, on est là pour ça dans les salons, discuter avec des lecteurs.

AC : Vous avez donc fait des études supérieures en Lettres, est-ce que vous pensez que ça vous a aidé dans cette démarche qui consiste à aller à la rencontre du public ?

FL : C'est un paradoxe. Ce n'est pas du tout ça qui m'a aidée parce que ce n'est pas ce genre de qualité que l'on développe en particulier en Lettres.

AC : Selon vous, pour quelles raisons ces personnes viennent-elles nombreuses au Livre sur la Place ?

FL : Il peut y avoir de la curiosité, c'est pas mal de la curiosité. En général, il y a eu une bonne campagne de communication. Il est présenté comme un événement. Beaucoup de gens ont envie d'en savoir plus et aussi, bien évidemment, pour l'amour de la lecture. J'ai remarqué que les gens aimaient bien parfois découvrir un nouvel écrivain et se dire : « On mise sur cet auteur en achetant son livre plutôt que d'acheter le livre de quelqu'un qui est déjà très connu.

AC : Est-ce que vous pensez que c'est une sorte de prise de risque ?

FL : Oui, tout à fait. Moi je suis toujours contente quand les gens achètent plutôt à un jeune écrivain, pas forcément moi. C'est de l'ordre de la prise de risque et de se dire : « On va tester quelque chose de nouveau ».

AC : Rencontrer physiquement ces personnes est-il en adéquation avec le travail d'écriture ?

FL : Oui, parce que c'est vrai que si vous êtes uniquement dans votre tour d'ivoire et que vous écrivez mais que vous ne voyez jamais les gens qui vous lisent, c'est un peu dommage, il manque quelque chose.

AC : Doit-on acheter votre livre au Livre sur la Place pour se le faire dédicacer ?

FL : Il y a des gens qui sont arrivés qui avaient déjà acheté le livre avant et qui l'ont fait dédicacer sous le chapiteau. Ça ne pose aucun problème.

AC : Que représente pour vous la dédicace ?

FL : Je suis toujours un petit peu gênée. C'est toujours un peu délicat parce que j'ai toujours peur de ne pas mettre ce qu'il faut. C'est vrai qu'en même temps, vous devez quand même réfléchir et trouver quelque chose d'un peu original. Ce n'est pas forcément facile parce que effectivement si on mettait toujours la même dédicace ce serait plus facile, mais ça nécessite de chercher un petit peu, c'est un petit peu amusant.

AC : Vous vous imposez donc cette discipline qui consiste à ne faire que des dédicaces personnalisées ?

FL : Pas toujours quand même. J'essaie souvent de faire une dédicace personnalisée, mais quelquefois ça ne vient pas. Parfois les gens sont pressés, alors dans ce cas-là vous mettez quelque chose de plus classique.

AC : Avez-vous des formules types en tête ?

FL : Oui. Je mets souvent « très bonne lecture », « très cordialement », quelque chose d'assez simple plus la signature et le nom de la personne.

AC : En général, la dédicace est réalisée pour la personne qui se trouve face à vous ou pour un cadeau ?

FL : En général, c'est la personne qui est face à moi, mais ça peut être aussi pour un cadeau ou ça arrive aussi que les gens soient gênés et du coup demandent à ce que ce soit pour une autre personne.

AC : Comment pouvez-vous savoir que c'est pour une autre personne ?

FL : Quelqu'un m'a dit une fois : « Ah, tu as vu, il t'a fait dédicacer pour telle personne, mais c'est pour lui ».

AC : Quand vous faites une dédicace personnalisée, vous écrivez un petit mot en lien avec la conversation que vous venez d'avoir avec la personne ?

FL : Ça peut être ça oui. Mais en général je mets un mot en rapport avec le livre lui-même. Je ne fais pas un extrait, mais quelque chose de globalisant sur le livre et la manière dont on peut l'interpréter.

AC : Selon vous, que représente un livre dédicacé aux yeux des gens ?

FL : C'est un petit plus qui peut être un grand plus aussi, ça dépend des gens, mais c'est vrai que c'est toujours mieux de personnaliser parce que, comme ça, c'est une forme de personnalisation du livre et puis quelque chose qui vous est adressé même si on sait que c'est quand même un petit peu fictif. Il y a aussi quelque chose d'un peu artificiel dans la dédicace. C'est vraiment une personnalisation du livre et vous avez l'impression qu'il vous est adressé.

AC : Selon vous, est-ce qu'un livre dédicacé a plus de valeur qu'un livre non dédicacé ?

FL : Oui, quand même, c'est plus important. Par exemple, c'était la Fête des Mères à L'Été du Livre, donc j'ai dédicacé des livres pour ça. Je trouve que ça a plus de valeur forcément parce que c'est quelque chose en plus et puis c'est dédié, adressé la personne.

AC : Est-ce que vous-même, en tant que lectrice, vous vous êtes déjà fait dédicacer un livre ?

FL : Oui, j'ai conservé les livres. Ça m'est arrivé sur deux salons, j'ai acheté deux livres.

AC : Quel est votre meilleur souvenir à L'Été du Livre ?

FL : C'est difficile à dire... Je dirais... Lors du dernier Été du Livre, il y a une personne qui est venue, elle avait lu mon livre et m'a dit qu'elle avait adoré, elle a détaillé mon style et les personnages, c'était vraiment très agréable. Pour un auteur, savoir que les personnages sont en vie, qu'ils ont une vie à part, entre guillemets, à côté de la vie des gens, c'est vrai que c'est un beau cadeau. C'est très agréable.

AC : Le fait de participer à des salons du livre, le fait de dédicacer, est-ce pour vous une forme de reconnaissance ?

FL : Bien sûr, c'est une forme de reconnaissance, d'autant plus qu'au niveau des salons il y a quand même des critères de plus en plus précis, ce n'est pas forcément automatique d'y participer, même quand on a un livre. Donc de ce point de vue-là, effectivement, c'est une reconnaissance et puis le fait que des gens achètent, ça en fait partie aussi, ça fait toujours plaisir et vous êtes donc considéré comme auteur.

AC : Que signifie « être considéré comme auteur » ?

FL : Ça change beaucoup de choses. J'ai toujours idéalisé le métier d'écrivain et c'est vrai que j'ai toujours voulu être écrivain. C'est extra de pouvoir dédicacer et être considéré comme tel. On voit votre nom, rien que le fait de voir votre nom sur un livre c'est un moteur. Être présenté comme auteur, c'est une fierté même, s'il reste encore beaucoup de travail. C'est extrêmement gratifiant.

AC : Avez-vous l'impression d'avoir une forme de pouvoir ?

FL : Oui, si on veut. C'est le pouvoir de faire rêver les gens, même si ce n'est pas forcément l'intrigue à la Marc Lévy. C'est le pouvoir d'inventer des personnages, d'être maîtresse de leur destin, de ce qu'ils vont faire. Et puis que les gens apprécient et s'identifient et s'approprient les personnages. C'est fictionnel, mais en même temps c'est énorme.

AC : Avant d'être vous-même écrivain, avez-vous déjà fréquenté les salons du livre pour rencontrer des auteurs ?

FL : Oui, ça m'est déjà arrivé plusieurs fois.

AC : Que penser de la sélection des auteurs dans les salons du livre ?

FL : C'est difficile parce que je pense malgré tout que c'est le lecteur qui doit faire son choix et c'est le lecteur qui fait la sélection. Je ne suis pas forcément favorable à une sélection des auteurs. Mais faute de place, il faut le faire. Alors souvent, ce qu'ils font depuis deux, trois ans, il faut un livre actuel qui date de moins d'un an. C'est donc une manière de sélectionner. C'est toujours au lecteur que revient le choix d'acheter ou pas le livre. C'est à lui de faire son choix parce qu'après, c'est vrai que la sélection c'est toujours extrêmement subjectif. Vous pouvez aimer énormément le style d'un auteur et d'autres ne vont pas l'aimer. C'est donc une relation particulière et personnelle, la lecture.

AC : Dans les salons du livre, certaines maisons d'édition ne sont pas du tout sélectionnées. Du coup ça limite l'offre. Que pensez-vous de cela ?

FL : C'est vrai qu'il y a des maisons d'édition qui ne sont pas représentées, donc bien sûr ça limite. C'est vrai que les éditions de Minuit, on a l'impression que c'est élitiste, donc du coup il y a peut-être certains préjugés. C'est dommage quand même, parce que, dans l'idéal, tout le monde devrait être représenté.

AC : Vous avez parlé de maisons d'édition dites élitistes, est-ce que vous diriez que finalement les salons du livre qui se déroulent en Lorraine et ailleurs sont plutôt populaires ?

FL : Oui je pense qu'ils sont populaires. J'ai croisé un auteur qui m'a dit ça et il m'a dit que la Lorraine était la région où il y avait le plus de salons... Je ne sais pas si c'est vrai. En tout cas oui je crois qu'ils sont populaires. C'est vrai qu'au salon du livre de Paris où vous devez payer (je n'y suis encore jamais allée), ce n'est peut-être pas le même public non plus. En Lorraine, je pense que c'est populaire. Il y a donc tout public et toutes les couches sociales. C'est justement ça l'intérêt.

AC : Est-ce que vous diriez que les auteurs qui sont invités à ces salons sont aussi des écrivains porteurs d'une littérature populaire ?

FL : Non, là j'opérerais quand même une distinction. Tout à l'heure on parlait des éditions de Minuit. Quelqu'un comme Isabelle Alonzo, par exemple, paraît populaire. C'est vraiment une question d'échelle en fait. Je ne pense pas qu'on puisse qualifier les auteurs de populaires. Pour moi, les auteurs populaires ce sont Guillaume Musso et Marc Lévy. Mais il y a toujours eu des auteurs populaires, des auteurs qui vendent énormément, des auteurs médiatiques et puis d'autres auteurs avec un tout autre style. Moi, j'essaie de me définir en dehors. En dehors de ces aspects-là, de ces catégories-là, ne pas être mise trop tôt dans des catégories.

AC : Est-ce que les salons du livre sont épuisants pour vous ?

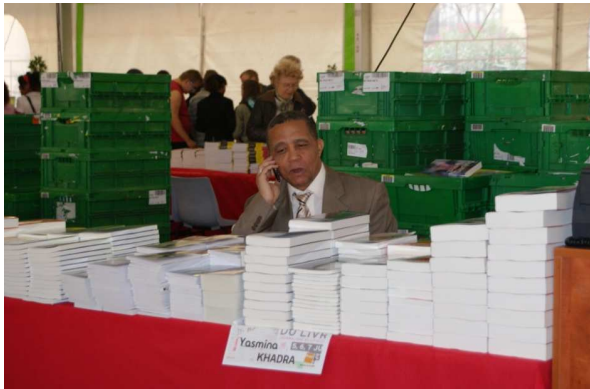
FL : Oui, c'est épuisant parce qu'on reste derrière une pile de livres trois jours de suite. Un dessinateur qui est ce week-end à L'Été du Livre disait qu'il avait l'impression d'avoir fait un marathon. C'est vraiment la relation, vous êtes là, vous vendez votre livre. Il y a donc une dimension commerciale. Vous devez vous montrer et c'est cet aspect-là qui peut être complètement épuisant. En plus c'est bruyant, il y a beaucoup de monde.

AC : Est-ce que vous diriez que c'est une épreuve ?

FL : Non pas forcément, parce qu'on se restaure au restaurant. Il y a d'autres choses très agréables. Tous les frais sont pris en charge, donc c'est vrai que c'est très agréable. Mais il y a quand même un caractère fatigant. Trois jours de salon c'est intense. Et c'est quasiment tout le week-end.

5.5. Yasmina KHADRA (Mohammed Moulessehoul)

Un auteur populaire aux propos consensuels



Été du Livre, Metz. 2010.
© Adeline Clerc. 2010.

« Moi ce qui m'importe c'est de rencontrer mon lectorat. Mais peut-être que j'ai la chance d'avoir un lectorat fidèle, qui n'a pas besoin d'attendre les critiques pour aller acheter mes livres. Mais il y en a d'autres qui n'ont jamais été invités ni à la télévision, ni à la radio, qui n'ont pas de papier dans la presse. Ils sont obligés de se déplacer pour rencontrer, discuter avec un éventuel lectorat, donc ça dépend des gens ».

Date de l'entretien : 22 juin 2009

Lieu de l'entretien : par téléphone,

Durée de l'entretien : 30 minutes

Genre littéraire : roman

Éditeur : Julliard

Dernier livre présenté au Livre sur la Place : *Ce que le jour doit à la nuit* (Paris, Julliard, 2008)

Une vingtaine de romans publiés

Activité professionnelle : écrivain

Lieu de domiciliation : Paris

Âge : 54 ans

AC : Quelle est votre activité professionnelle ?

YK : Euh... Mon activité professionnelle... c'est romancier.

AC : Combien de fois êtes-vous déjà venu au Livre sur la Place présenter un livre ?

YK : Une seule fois.

AC : Selon vous, pourquoi avoir créé le Livre sur la Place à Nancy ?

YK : Je pense que c'est surtout pour élargir un peu son audience, inviter tout public à le découvrir et puis consolider les liens qui unissent l'homme au livre. C'est un événement aussi citoyen que politique dans un sens.

AC : C'est-à-dire ?

YK : Ben oui, c'est un engagement politique ces décisions là, puisque ce sont les mairies qui les soutiennent, l'État qui les soutient. C'est bien de voir de temps en temps la politique investir un créneau non pas pour l'asservir mais le servir. L'asservir : L'ASSERVIR. Il faut le préciser, sinon ils vont me prendre pour un taré.

AC : Vous a-t-on sollicité pour participer au Livre sur la Place ou avez-vous demandé à y participer ?

YK : Non, non, je n'ai jamais demandé. Je ne participe jamais à quelque chose sur ma demande. Jamais.

AC : Pour quelles raisons participez-vous au Livre sur la Place ?

YK : Ben, pour rencontrer mon public.

AC : Vous n'avez pas besoin d'être présent à ce type de salons pour vendre vos livres, n'est-ce pas ?

YK : Non pas du tout, mais ces salons nous permettent de rencontrer ceux qui nous aiment, qui nous soutiennent, qui nous encouragent.

AC : Donc pour vous l'objectif c'est de rencontrer votre public ?

YK : Absolument oui.

AC : À quoi vous fait penser le Livre sur la Place ?

YK : Je dirais que c'est une grande maison où se réunit toute la famille littéraire.

AC : Participez-vous à d'autres manifestations telles que le Livre sur la Place ?

YK : Quand j'ai du temps oui.

AC : En moyenne, c'est combien de participations à l'année ?

YK : ... En France ou à l'étranger ?

AC : Tout confondu.

YK : Euh... Je ne sais pas. Je suis incapable de vous le dire. D'autant plus que je dirige le Centre culturel algérien donc de toute façon c'est tous les jours.

AC : Est-ce que ça vous prend beaucoup de temps ?

YK : Beaucoup, beaucoup de temps oui, mais ça me procure aussi beaucoup de plaisir.

AC : Depuis que vous publiez, vous-est-il arrivé de faire :

- Une lecture publique de votre livre

YK : Oui, deux ou trois fois quand même. J'aime bien entendre les gens... peut-être une dizaine de fois finalement. Comme j'ai un effroyable défaut de diction, j'aime bien entendre les autres me lire.

- Une conférence-débat

YK : Oui, ça m'arrive mais... je le fais pour les organisateurs. Je n'aime pas beaucoup les débats autour de...je n'aime pas les tables rondes.

AC : Pourquoi ?

YK : Je n'aime pas. Je préfère parler de mon travail et ne pas m'occuper des polémiques et des...généralement les tables rondes où l'on me convie sont toujours des territoires minés.

AC : Vous pouvez expliquer un peu plus ?

YK : Non, je ne préfère pas. Je n'aime pas beaucoup être sur une table. Je n'aime pas le débat. Je préfère que les gens...que je parle de mon travail.

AC : Avez-vous déjà fait une présentation et une signature de vos livres en librairie ?

YK : Quelques fois oui.

AC : C'était à Paris ?

YK : Euh... pas Paris obligatoirement. C'était un peu partout, à Aix, à Tours, dans des villages perdus. Oui, j'aime beaucoup aller là où les gens m'aiment et m'attendent, donc ça ne m'a jamais dérangé.

AC : Avez-vous déjà participé à un atelier d'écriture ?

YK : Non, j'ai toujours refusé. Pas le temps pour ça.

AC : Et une intervention en bibliothèque ?

YK : Euh... pas souvent mais ça m'arrive.

AC : Est-ce vous qui décidez et sélectionnez les manifestations littéraires auxquelles vous participez ?

YK : On me propose, je dis oui ou non.

AC : Vous concertez-vous avec votre éditeur au préalable ?

YK : Non.

AC : C'est vous-même qui décidez ?

YK : Oui, oui.

AC : Est-ce que les demandes transitent par votre maison d'édition ?

YK : Souvent oui... C'est pratiquement la voie commune de tous les écrivains.

AC : Le passage de l'écriture comme acte solitaire à la mise en public, par exemple lors des salons du livre, s'opère-t-il facilement ?

YK : On écrit pour rencontrer le public un jour ou l'autre. C'est quelque chose de naturel. C'est une procédure tout à fait naturelle. C'est vrai que c'est difficile pour moi de me séparer de mon manuscrit, parce que à chaque fois que je me relis, il faut que je corrige, il faut que je coupe, que j'enlève des choses comme ça. Pour moi aucun livre n'est fini mais le fait de l'envoyer à la fabrication ne me donne plus le droit d'y intervenir, vous comprenez. Je suis quelqu'un de très exigeant.

AC : La participation à une manifestation telle que le Livre sur la Place fait-elle partie de l'activité d'un écrivain ?

YK : [silence] Je pense que oui.

AC : Comprenez-vous les écrivains qui refusent de participer à ce type de rencontres publiques ?

YK : Absolument oui. Je crois que c'est une question de disponibilité ou d'envie. Quand on n'a pas envie de faire quelque chose, on ne le fait pas. Il y a des écrivains qui préfèrent rester dans leur coin, qui ne veulent pas rencontrer de public ou bien en rencontrer ailleurs que dans des salons. Je trouve que chacun est libre de faire ce qu'il veut.

AC : Que pensez-vous du lieu où se déroule le Livre sur la Place ?

YK : Je ne connais pas très bien Nancy, mais j'ai beaucoup aimé cette place où était exposé le chapiteau.

AC : Auriez-vous organisé les choses différemment ?

YK : D'abord, je ne saurais pas le faire parce que ce n'est pas donné à n'importe qui d'organiser des salons. Il faut vraiment des gens qui aiment, qui aiment recevoir, être disponibles pendant une semaine ou plus, avoir beaucoup de patience. Moi je ne pourrais pas organiser des choses comme ça.

AC : Mais est-ce que vous auriez opté pour le chapiteau ?

YK : Non, non, mais moi je respecte toutes les initiatives parce que chacune signifie quelque chose pour les organisateurs. Ce n'est pas le coup du sort ou du hasard. C'est réfléchi. Les organisateurs nous proposent une façon d'accueillir le livre. C'est toujours bien.

AC : Vous n'avez pas de préférence ?

YK : Non, pas du tout, pas du tout. Moi je suis là juste pour mon public. Que ce soit dans la rue ou dans un soubassement pop... [entendu « populaire » ?]. Il n'y a pas de problème.

AC : Que pensez-vous de l'ambiance sous le chapiteau ?

YK : Moi je trouve que c'est très bien. Il y a de l'enthousiasme, il y a de l'intérêt, il y a une curiosité. Oui, c'est bien. Et puis ça permet à des écrivains qui n'ont pas la chance d'accéder à un public de se faire voir, vous savez...de rencontrer des gens, les médias n'étant pas assez...Comment dirais-je... assez...larges pour contenir tous ces contingents d'écrivains.

AC : Est-ce que vous diriez que ces auteurs font la promotion de leur livre ?

YK : [silence] Euh, pour certains oui.

AC : Et vous ?

YK : Je ne suis pas dans cette optique là. Moi ce qui m'importe c'est de rencontrer mon lectorat. Mais peut-être que j'ai la chance d'avoir un lectorat fidèle, qui n'a pas besoin d'attendre les critiques pour aller acheter mes livres. Mais il y en a d'autres qui n'ont jamais été invités ni à la télévision, ni à la radio, qui n'ont pas de papier dans la presse. Ils sont obligés de se déplacer pour rencontrer, discuter avec un éventuel lectorat, donc ça dépend des gens.

AC : Est-ce vous qui abordez les personnes sous le chapiteau ou viennent-elles à vous ?

YK : Ben généralement ce sont les personnes qui viennent directement à vous [surpris par l'évidence de notre question]. Vous êtes derrière une table, derrière une pile de livres et vous attendez stoïquement que quelqu'un vous interpelle [rire].

AC : Certains écrivains sont obligés de se manifester pour se faire voir ?

YK : Oui, mais vous savez ils sont là pour ça. Quelquefois, il y a d'excellents écrivains que personne ne connaît. Et puis, au bout d'un échange de propos, d'observations, de signes ou de gentillesse, bam ! D'un seul coup ils se découvrent trois, quatre lecteurs et puis l'histoire commence à partir, une heureuse rencontre.

AC : De quelle manière qualifiez-vous ces personnes ?

YK : Mais ils ne sont pas obligés d'être tous des lecteurs. Il y a des gens qui viennent au salon juste pour passer quelques minutes à observer. C'est comme quand on va sur un marché. Tout le monde n'est pas là pour acheter des livres. J'en ai vu beaucoup sortir sans livre.

AC : Est-ce que ça vous surprend ?

YK : Non pas du tout. Au contraire, c'est toujours bien. Il y a des gens qui viennent rencontrer un auteur qu'ils ont lu, il y en a d'autres qui n'aiment pas les signatures, qui trouvent ça pas nécessaire et donc ils viennent juste rencontrer un écrivain, le saluer et partir, c'est tout.

AC : Le public rencontré correspond-t-il à l'image que vous vous en étiez faite ?

YK : Euh oui, oui, oui.

AC : Est-ce que la rencontre avec le public vous semble facile ?

YK : Écoutez, c'est fatigant, il n'y a aucun doute. Vous restez pendant deux jours, trois jours derrière un bureau du matin au soir. Il n'y a aucun doute. Mais je trouve que c'est la moindre des choses. Il y a des gens qui vous apprécient, qui veulent vous rencontrer. C'est une fatigue heureuse aussi. Si vous passez toute la journée en train de signer c'est bon, c'est très bon. Moi je trouve que quand on va dans un... à la rencontre de son public, il faut nous armer d'un maximum d'humilité parce que l'écrivain fait des livres mais ce sont les lecteurs qui font l'écrivain. Sans lecteur l'écriture serait morte. Donc oui, c'est un devoir de rencontrer les gens qui vous soutiennent dans l'ombre. Vous imaginez un peu s'il n'y avait personne autour de vous ! Moi, j'ai connu ça à une époque.

AC : Quand vous avez commencé à écrire ?

YK : Non, pas du tout, quand je suis passé de statut de best-seller à statut de rien du tout. Parce que j'ai connu ça avant de venir en France. J'étais très bien et puis en arrivant en France j'ai été complètement... on a découvert que j'avais été un soldat donc pour eux ça a été une très grande surprise et j'ai été disqualifié partout, j'ai été exclu partout et j'ai perdu 90 % de mon lectorat. Dans les salons souvent, je signais peut-être dix ou quinze livres.

AC : De quelle manière viviez-vous les salons à ce moment-là ?

YK : Oui, mais je savais que c'était à moi de prouver que les autres se trompaient. C'était pas aux autres de reconnaître leurs torts, généralement, les gens n'ont pas ce courage. C'était à moi de rester calme et de ne répondre que par des textes. Au lieu de sombrer dans l'invective et dans le réquisitoire, dans des propos délirants, j'ai préféré garder mon calme, continuer ma littérature jusqu'au jour où j'ai fini par prouver au monde entier que j'étais d'abord un romancier.

AC : De quoi parlez-vous avec les personnes présentes ?

YK : Ce sont surtout eux qui me parlent de ma langue, de mon style, de ma façon de structurer mes textes, de mon imaginaire, quelquefois de mes défauts aussi. C'est important de le dire ça, vous savez.

AC : Des défauts en termes d'écriture ?

YK : Oui, oui.

AC : Arrive t-il que certaines personnes vous posent des questions d'ordre personnel ?

YK : Oui bien sûr.

AC : Est-ce que les personnes parlent d'elles-mêmes ?

YK : Oui, ça arrive que des gens vous racontent leur histoire. Surtout quand leur histoire a un rapport direct avec le livre. Ils ont toujours la gentillesse d'être brefs quand même parce qu'ils savent que derrière, il y a des gens qui attendent. Ils y a beaucoup de gens qui ont cette délicatesse.

AC : N'êtes vous pas frustré de ne pas pouvoir discuter davantage avec certaines personnes ?

YK : Oh ! Vous savez, le salon n'est pas fait pour ça. Quand il y a des plateaux ou qu'il y a des rencontres, c'est là où l'on peut discuter avec les publics. Généralement, on m'invite à des rencontres avec le public et là je n'accepte pas pour la conférence mais pour le débat ouvert et je me présente en quelques mots ou l'on me présente en quelques mots et puis je laisse le ... comment on appelle ça ?

AC : Le public ?

YK : Le public oui, intervenir, poser des questions.

AC : Et vous préférez ce genre de rencontre ?

YK : Oui, j'ai toujours privilégié ce genre de rencontres parce que moi je ne viens pas donner de conférences. Je ne viens pas donner des leçons. Je viens rencontrer un public qui me soutient et qui, peut-être, se pose des questions. Parce que, vous savez, là où vous êtes encensé, d'autres vous enfument. Si vous allez par exemple sur internet, vous allez lire des choses délirantes sur moi, écrites par des Algériens, donc quelquefois mon lecteur préfère venir s'assurer que tout va bien, qu'il ne s'est pas trompé sur la personne, mais généralement j'ai beaucoup de monde.

AC : Est-ce que ça vous rassure ?

YK : Bien sûr que ça vous rassure.

AC : Le fait qu'il y ait autant de monde à votre stand, est-ce une forme de reconnaissance ?

YK : Non la reconnaissance, je crois qu'elle est déjà évidente quand même. Je suis traduit dans trente-sept pays, j'ai touché (il ne faut pas citer ça) mais des millions quand même ! Mais il y a une touche familiale, il y a quelque chose qui... un rapprochement... des retrouvailles même avec des gens qu'on n'a jamais croisés sur son chemin, on a le sentiment qu'il s'agit-là de retrouvailles.

AC : Tenez-vous compte de l'avis des personnes rencontrées dans l'écriture de vos prochains livres ?

YK : Personne n'est au courant de mon prochain livre. Quand j'écris non. Jamais. Je me corrige oui. Quelquefois il y a des gens qui vous font des remarques qui ne sont pas nécessairement justes. Par exemple la remarque que l'on me fait, c'est que je suis trop dur, trop violent, trop noir. Quelquefois oui, mais je me corrige. Je me corrige parce que j'essaie de toujours avancer. Pour moi rien n'est acquis et tout se mérite, tout est force et mérite.

AC : Selon vous, quelles qualités les personnes présentes apprécient-elles chez vous ?

YK : C'est surtout la langue et le courage d'interpréter des situations assez tragiques et méconnues et de les étaler en toute lucidité sous les yeux du lecteur. C'est ma langue et ma façon de regarder le monde aujourd'hui.

AC : Vous pensez que c'est pour cela que les personnes viennent nombreuses à votre stand ?

YK : Je suppose que oui.

AC : Selon vous, pour quelles raisons ces personnes viennent-elles nombreuses au Livre sur la Place ?

YK : Pour moi, il n'y a aucune différence. Il y a des gens qui viennent avec toute la collection. Je vous assure oui. Pas plus tard que cette semaine, j'étais en Suisse, il y avait des gens qui étaient venus avec des sacs. C'était de *Morituri* jusqu'à *Ce que le jour doit à la nuit*.

AC : Ils demandaient une dédicace sur chacun des livres ?

YK : Oui, une dédicace, quelquefois, ils sont assez gentils pour me demander juste la signature [rire].

AC : Est-ce que les personnes qui achètent votre livre vous tendent directement l'argent ?

YK : Ça dépend, disons que 85 % tendent l'argent à la caisse mais quelquefois il y a des gens qui ne savent pas et ils vous tendent l'argent à vous !

AC : Comment vous réagissez dans ce cas ?

YK : Je dis : « Écoutez madame, moi je suis là juste pour signer et me la boucler et on me donne une bouteille d'eau et je n'ai pas intérêt à toucher au fric ! » [rire]. Je leur explique comment ça se passe.

AC : Pensez-vous qu'il existe un tabou relevant d'une contradiction entre l'activité littéraire et l'aspect mercantile des choses ?

YK : Oui, mais qu'est-ce que vous voulez, c'est comme ça que ça se passe. C'est vrai que quand on parle d'argent dans le milieu littéraire, les gens sont plutôt rétifs à cela. Ce n'est pas du tout un univers commercial mais aujourd'hui, c'est une industrie comme toutes les autres industries. La seule chose que l'on espère c'est de voir les livres ne pas ressembler à des produits industriels. Pour rester dans l'inventivité, la créativité, dans la générosité et éviter d'écrire des livres à la chaîne, insipides, inodores et incolores. Voilà, ça c'est très important.

AC : Que représente pour vous la dédicace ?

YK : C'est un geste d'amitié, une forme de remerciement. C'est peut-être la transcription la plus élégante de « merci ».

AC : Quelles sont les dédicaces que vous faites le plus fréquemment ?

YK : J'essaie de faire des dédicaces personnalisées mais parfois vous êtes à court d'idée. Je prends ce qui me frappe le plus chez la personne qui m'aborde. Je lève les yeux sur elle et je note la première des choses qui me vient. Comme j'aime mes lecteurs, je ne vois que l'incarnation de la bonté, de la beauté, voilà.

AC : Selon vous, que représente un livre dédicacé aux yeux des gens ?

YK : Ça veut dire qu'ils ont rencontré l'écrivain. Ils ont une image, un moment physique, vrai. Le rapport lecteur-écrivain a toujours été virtuel mais ces moments-là les rassurent quand même. Non ils ne sont pas dans le virtuel, ils sont dans une sorte de vérité, de réalité. C'est un bon signe, c'est comme si... c'est comme lorsqu'on se déplace pour écouter un chanteur, on peut très bien l'écouter chez soi mais quand on en scène, dans un théâtre, enfin dans une salle publique, de fête, c'est bien de le voir.

AC : Selon vous, est-ce qu'un livre dédicacé a plus de valeur qu'un livre non dédicacé ?

YK : Ça, je ne saurais le dire. Je ne sais pas. Pour le lecteur, oui, je pense. Il y a un petit plus. C'est comme s'il avait acheté un livre avec le consentement de l'auteur.

AC : Est-ce que vous-même, en tant que lecteur, vous vous faites dédicacer des livres ?

AC : Ça m'arrive oui. Par exemple, j'ai mes enfants, ma femme qui lisent ou qui ont beaucoup de respect pour tel ou tel écrivain, des nièces, surtout ceux qui sont restés en Algérie. Ils me demandent si j'ai rencontré tel ou tel écrivain. À titre d'exemple, Amin Maalouf qui est adoré en Algérie. Donc il y a des neveux, des nièces qui me demandent une dédicace. J'achète le livre ici et dès que j'ai l'occasion de rencontrer leurs auteurs préférés, dont Tahar Ben Jelloun...et bien j'en profite pour me faire signer les livres.

AC : Est-ce que ça vous arrive de le faire pour vous-même ?

YK : Entre écrivains, ce n'est pas tellement... Mais oui ça m'arrive. Je préfère que des jeunes écrivains me signent leurs livres oui.

AC : Pourquoi ?

YK : Je ne sais pas. C'est peut-être une façon à moi de leur dire qu'ils m'intéressent, qu'ils sont intéressants et qu'il faut qu'ils s'arment de courage....une forme d'encouragement.

AC : Est-ce que vous pensez que les lecteurs idéalisent l'écrivain ?

YK : Quelquefois oui.

AC : Est-ce que vous le ressentez ?

YK : Oui, oui.

AC : À travers le comportement des gens ?

YK : Oui, ça vous responsabilise d'autant plus, si vous avez une conscience. Mais si vous n'en avez pas, ça booste votre vanité.

AC : Quel est votre meilleur souvenir au Livre sur la Place ?

YK : Peut-être que le souvenir qui m'a le plus marqué a été une de mes lectrices qui m'attendait à l'entrée du Livre sur la Place et quand elle m'a vu, elle est venue me dire : « Monsieur Khadra j'ai lu tous vos livres, mais votre dernier m'a beaucoup déçu » [rire]. Et elle était très en colère, pourtant c'était mon meilleur livre. Le problème, quelquefois, c'est que certains de vos lecteurs vous enferment dans une image, et ça c'est très dangereux parce que ça réduit un peu l'espace de manœuvre des écrivains. Mais je lui ai demandé de le relire à tête reposée. Parce que, quelquefois, il y a des lecteurs qui s'attendent à quelque chose. Ils

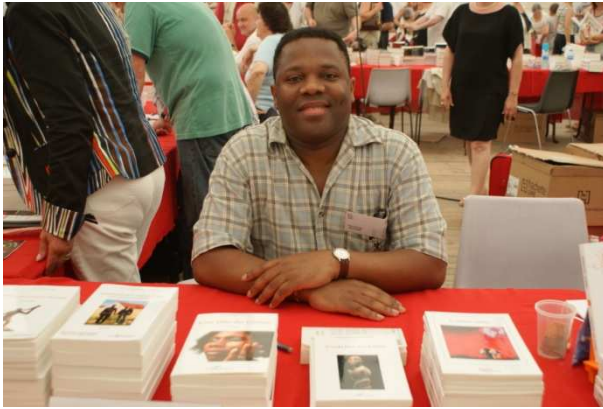
pensent qu'il va y avoir telle ou telle chose et s'il n'y a pas cette telle ou telle chose, ils sont déçus. Alors que normalement quand on va dans un livre, on y va nu et on est très curieux, c'est-à-dire qu'on va à la découverte de quelque chose, mais on n'est pas obligé de s'attendre à quelque chose de précis. C'est la curiosité, c'est l'évasion qui permet ça.

AC : Vous semblez ne pas prendre mal les critiques négatives ?

YK : Non, au contraire. Le monde des livres a touché beaucoup plus de monde que tout ce que j'ai écrit mais quelquefois, il y a par endroit, j'ai entendu ça peut-être une dizaine de fois, des gens qui m'attendaient ailleurs, qui ont lu *L'Attentat*, *Les Sirènes de Bagdad*, *Les Hirondelles de Kaboul* et qui s'attendaient certainement à ce que je parle encore politique ou que j'explique encore le monde. Et ils ont trouvé une histoire d'amour, mais ce n'est pas grave [concernant *Ce que le jour doit à la nuit*].

5.6. Patrick-Serge BOUTSINDI

Se faire connaître à tout prix



Été du livre, Metz. 2010.
© Adeline Clerc, 2010.

« On essaie de se faire connaître auprès du grand public. L'idée aussi de rencontrer des écrivains qu'on a vus, qu'on a aimés et qui vous ont accompagné durant votre formation littéraire. [...] Pour les ventes c'est quand même une vitrine pour se faire connaître au monde. On ne va pas se le cacher. Ça fait toujours plaisir quand on vend des livres ».

Date de l'entretien : 26 juin 2009

Lieu de l'entretien : à son domicile, à Montigny-lès-Metz (57)

Durée de l'entretien : 1h09

Genre littéraire : Romans, nouvelles, essais

Éditeur : L'Harmattan

Dernier livre présenté au Livre sur la Place : *L'homme qui a trahi MOUNGALI* (Paris, Éd. L'Harmattan, 2009)

Sept romans publiés

Profession : en recherche d'emploi

Lieu de domiciliation : Montigny-lès-Metz

Âge : 39 ans

AC : Combien de fois êtes-vous déjà venu au Livre sur la Place ?

PSB : Si je ne me trompe pas, à cinq reprises de manière consécutive. Tous les deux ans environ quand je sors un livre, je vais au Livre sur la Place.

AC : Selon vous, pourquoi avoir créé le Livre sur la Place à Nancy ?

PSB : [silence] Dans le but de faire rencontrer des auteurs avec leurs lecteurs. L'idée principale est là. En fait c'est la mairie qui a voulu qu'il y ait une rencontre littéraire avec des auteurs et des lecteurs de Lorraine et plus particulièrement de Nancy.

AC : Est-ce que le fait que cette manifestation ait lieu à Nancy est important pour vous ?

PSB : Oui, c'est très important. Nancy, c'est une grande ville, c'est une ville universitaire et puis c'est aussi une ville culturelle. Je pense que ce sont tous ces aspects qui font que Nancy est vraiment une grande manifestation littéraire.

AC : Est-ce qu'on vous a sollicité pour participer au Livre sur la Place ou en avez-vous fait la demande ?

PSB : Non, c'est moi la première fois. Je m'en souviens, c'est moi qui ai fait la demande. J'avais envoyé un courrier au niveau du centre non du service culturel de la ville de Nancy. Ils m'avaient répondu positivement que je pouvais participer au Livre sur la Place. C'était avec mon troisième livre qui s'intitule *L'enfant soldat*. C'était la première fois que je participais au salon du livre de Nancy, c'était il y a huit ans maintenant.

AC : Est-ce que vous êtes passé par votre éditeur ?

PSB : Non, je ne suis pas passé par l'éditeur. En fait, j'avais envoyé un courrier chez un libraire de Nancy et ils ont fait parvenir ma lettre à la Direction des affaires culturelles, plus particulièrement au service du livre et l'organisation qui chapeaute un peu la manifestation littéraire. Ils m'avaient répondu par le biais de la librairie c'était « L'Autre Rive ». J'ai participé pour la première fois au salon du livre de Nancy avec la librairie « L'Autre Rive » et après c'était une autre librairie. Depuis quelques années depuis trois, quatre ans je participe régulièrement au stand de l'association le Léz'art c'est une association qui n'a que des auteurs de la région.

AC : Est-il difficile en tant qu'écrivain de participer au Livre sur la Place ?

PSB : Non je ne pense pas. Il suffit juste d'envoyer un courrier et, en fonction de la place, on vous répond positivement. Pour moi ça n'a pas été difficile. J'ai envoyé un courrier puis j'ai été accepté.

AC : À quoi vous fait penser le Livre sur la Place ?

PSB : C'est une grande manifestation littéraire et puis c'est aussi une vitrine pour faire valoir, faire connaître les auteurs de la région parce que le Livre sur la Place quand même reçoit beaucoup d'auteurs de la Lorraine et puis il met aussi en valeur le patrimoine de la Lorraine. Par exemple il y a un prix du livre d'histoire, je ne sais plus comment il s'appelle, il y a un prix littéraire qui est attribué chaque année lors de la manifestation et qui concerne la région, qui est donné à un auteur. Je crois que c'est un livre sur l'histoire de la Lorraine. C'est un prix qui concerne la région Lorraine et ça c'est bien. L'idée de faire connaître les auteurs de la région, l'idée aussi d'inviter d'autres auteurs étrangers, pas seulement ceux qui écrivent en France, parce que lors des manifestations du Livre sur la Place il y a des auteurs qui viennent de loin, de la Belgique, du Luxembourg, qui viennent un peu de l'Espagne je pense. Il y a

beaucoup d'auteurs de la Lorraine, de la France mais aussi des auteurs étrangers. C'est bien parce que c'est une manifestation internationale et avec l'influence des auteurs étrangers on peut dire que c'est quand même une très grande manifestation bien sûr.

AC : Vous avez employé un terme tout à l'heure celui de « vitrine » est-ce que vous pouvez expliquer ?

PSB : Oui, dans le sens où un auteur écrit un peu chez lui dans son coin et à un moment donné il a quand même besoin d'une vitrine pour se faire connaître, comme il a besoin d'une structure bien définie qui marche bien pour rencontrer des lecteurs, des lectrices. Il s'avère que cette structure qui est cette grande manifestation de Nancy fait que les écrivains de la région, soit de France ou de l'étranger viennent pendant quatre jours participer à un salon qui s'appelle le Livre sur la Place. Et il y a beaucoup de lecteurs qui aimeraient bien découvrir leurs œuvres.

AC : Est-ce que vous diriez que c'est une forme de promotion ?

PSB : Oui évidemment puisqu'on est là pour promouvoir nos livres, donc c'est aussi une promotion pour nous. On essaie de se faire connaître auprès du grand public. L'idée aussi de rencontrer des écrivains qu'on a vus, qu'on a aimés et qui vous ont accompagné durant votre formation littéraire.

AC : Est-ce que vous diriez : « Je viens au Livre sur la Place pour rencontrer des lecteurs mais aussi pour vendre mes livres » ?

PSB : Oui puisqu'on est là. Le but, c'est de vendre aussi. Le but, c'est d'abord rencontrer des lecteurs et puis évidemment vendre ses livres parce que le but c'est de vendre et de dédicacer, donc il y a une vente puisqu'on dépend soit d'une association, soit d'une librairie.

AC : Quelle est votre activité professionnelle ?

PSB : Je travaillais en tant qu'employé de vie scolaire dans une école. Mon contrat est terminé pour le moment, je suis à la recherche d'un emploi.

AC : Est-ce que vous dites que vous êtes écrivain ?

PSB : Oui, être écrivain, c'est un statut. J'ai déjà écrit, à l'heure actuelle où je parle, j'ai déjà écrit sept livres, donc j'ai quand même une petite œuvre littéraire. Ça fait quelques années que je travaille, que j'écris, donc aujourd'hui je me considère comme un écrivain. Quand on me pose la question, je dis : « Je suis écrivain ». Sur les papiers administratifs je ne mets pas écrivain, c'est quand on me pose la question, sur les papiers non à moins qu'on insiste.

AC : À quelles autres manifestations littéraires participez-vous ?

PSB : L'Été du livre à Metz. Au mois de novembre à Woippy. J'ai déjà participé au Salon du livre à Paris à deux reprises au mois de mars à la Porte de Versailles et puis à d'autres salons, des grands salons comme des petits salons comme à Saint-Louis en Alsace qui est un grand salon. J'ai participé à un salon du livre à Longwy, à Saint-Nicolas de Port, dans le sud de la France.

AC : Est-ce en concertation avec votre éditeur ?

PSB : Parfois oui, parfois je reçois des invitations par l'intermédiaire de mon éditeur, parfois je les sollicite. Certains organisateurs de salons du livre font la tournée d'autres salons pour prendre contact avec des auteurs afin de les inviter à leur salon du livre. Souvent ça se passe comme ça. Ce sont des membres d'organisations qui viennent par exemple à Nancy pour rencontrer les écrivains et les solliciter pour un autre salon.

AC : Est-ce vous qui décidez des salons auxquels vous participez ?

PSB : Tout à fait. Dernièrement j'ai eu deux propositions qui tombaient la même date : j'étais invité au salon du livre de Bar-le-Duc et dans une autre ville autour de Nancy. Il fallait choisir. Comme j'avais déjà donné mon accord pour participer à Bar-le-Duc, je ne peux pas être disponible pour participer à un autre salon. Il faut parfois choisir.

AC : Avez-vous une quelconque contrainte de la part de votre éditeur ?

PSB : Non je ne pense pas. Quand l'éditeur me propose de participer à tel ou tel salon, je vois par rapport à mon emploi du temps et si j'ai déjà accepté d'être dans un autre salon je privilégie toujours mon premier accord par respect des gens qui m'ont invité.

AC : Est-ce que le Salon de Paris est différent des autres ?

PSB : C'est le plus grand salon en France, donc ça impressionne, c'est vrai. C'est mon éditeur qui m'avait invité. C'est avec mon premier livre et c'était mon premier grand salon, donc c'est vrai que j'étais impressionné parce que c'est immense. Il y a plus d'auteurs, il y a plus de visiteurs aussi, c'est Paris, c'est la capitale de la France, c'est la capitale culturelle, la capitale du livre parce que c'est là où il y a le plus d'week-end installés. S'il faut comparer à d'autres salons, là-bas je ne connaissais pas grand monde, j'étais un peu impressionné, j'étais en train de me faire connaître et pour moi c'était un éloge de participer à ce salon du livre. Ça s'est bien passé, j'y ai participé une journée et je suis retourné chez moi le lendemain. Mais moi j'aime tous les salons. Que ce soit celui de Paris, de Nancy, je n'ai pas de préférence. Partout où je peux rencontrer le lecteur, je réponds présent. Ce n'est pas la taille mais c'est la rencontre avec des lecteurs et des lectrices qui compte, parce que mes lecteurs et lectrices sont partout. Quand je vais dédicacer par exemple à Sarreguemines ou bien à Lille ou à Paris, pour moi c'est la même chose. Ce qui m'intéresse, c'est de rencontrer des lecteurs et des gens qui

ont envie de lire mes livres, peu importe l'environnement ou la ville. L'année dernière, j'étais invité au salon du livre de Saint-Dié des Vosges et c'est la première fois que j'y participais. J'en garde un bon souvenir et j'ai refait une demande pour cette année.

AC : Depuis que vous publiez, vous est-il arrivé de faire :

- Une lecture publique

PSB : Dernièrement j'en ai fait à Falck en Moselle. J'ai lu que c'était une association qui invite tous les mois un auteur, soit de la région de Paris, soit d'une autre région de la France pour venir présenter son livre son œuvre et faire une lecture devant le grand public.

- Des conférences débats ou des tables rondes ?

PSB : C'était à Lille. J'étais invité au salon du livre et j'ai participé à une table ronde avec d'autres auteurs pour débattre de la littérature. On a parlé de mon livre et de la littérature générale parce qu'il y avait trois journalistes qui avaient lu mon livre et qui posaient des questions sur mon livre. On était deux ou trois et chacun passait l'un derrière l'autre. Je suis un peu timide mais j'aime bien.

- Des dédicaces en librairie ?

PSB : À chaque fois que je publie un livre, il y a des librairies où je vais automatiquement, au mois de janvier, dès que j'ai une nouveauté. Ils m'invitent parce que ça fait quelques années que je travaille avec eux. Souvent j'y vais le samedi et tout l'après-midi et je fais des dédicaces de 14 heures à 18 heures au mois de janvier. Dans la ville de Saint-Louis en Alsace on a arrêté une date pour mon nouveau livre qui va sortir. Normalement j'y vais au mois d'octobre. Je ne suis pas payé pour faire ça. La librairie commande les livres, ils préparent un stand, une petite table dans la librairie, ils présentent mes livres, j'y vais et je fais des dédicaces et je rencontre les lecteurs.

- Des ateliers d'écriture ?

PSB : Non pas encore, mais ça me plairait.

- Des interventions en bibliothèque ?

J'en ai fait à Montigny, à Bitche, à Nancy, à Villers-lès-Nancy. J'en ai fait dans le sud de la France.

AC : Ça fait beaucoup d'activités paralittéraires.

PSB : Oui effectivement. En général ça peut durer trois heures. Ça dépend. On peut dire aujourd'hui que, chaque mois, j'ai un salon du livre. Ce sont souvent des salons du livre qui durent deux, trois jours, donc je reste quelquefois le vendredi et le samedi et le dimanche.

AC : Est-ce que vous participez à l'organisation de salon du livre ?

PSB : Non. Ça me plairait mais je ne sais pas si j'aurais le temps.

AC : Le passage de l'écriture comme acte solitaire à cette exposition se fait-il facilement ?

PSB : La première fois que j'y ai participé, j'étais un petit peu intimidé. C'est par rapport à ma nature. On sort de sa solitude, on sort de sa tour d'ivoire parce que, quand on écrit, on est seul, l'auteur est très solitaire. Mais, à un moment donné, il faut rencontrer le public, il le faut parce qu'il faut se faire connaître. Tous les auteurs n'ont pas cette chance de passer à la télévision, à la radio. Parfois on a des articles, bien entendu, mais c'est toujours agréable de rencontrer les gens qui lisent vos livres parce que, parfois, on leur pose la question de savoir s'ils aiment ou pas. Il faut aussi se confronter à la critique. D'autres vous disent qu'ils n'aiment pas ça pour telle ou telle raison. On a aussi besoin d'une critique, besoin de rencontrer des gens qui vous aiment dans telle ville ou dans telle région, qui ont lu votre livre. Échanger des mots, avoir une discussion avec les gens, pas forcément qui ont lu vos livres, mais aussi qui aiment la littérature.

AC : Vous avez fait la différence entre les écrivains qui ont la chance d'être fortement médiatisés et les autres. Vous, si vous ne participiez pas au salon du livre, est-ce que vous vendriez vos livres ?

PSB : Non, je ne pense pas. Mes livres se vendent quand même bien en librairie, mais j'ai quand même besoin de ça. Pour les ventes c'est quand même une vitrine pour se faire connaître au monde. On ne va pas se le cacher. Ça fait toujours plaisir quand on vend des livres.

AC : Est-ce que toutes ces activités font partie du métier d'écrivain ?

PSB : On ne peut pas y échapper parce que la principale préoccupation d'un écrivain c'est d'écrire et de publier. Mais c'est vrai que la dimension du salon du livre est forcément rattachée au travail d'un écrivain parce qu'aujourd'hui c'est de plus en plus d'actualité. Dans pas mal de grandes villes et des petits villages, il y a des manifestations de ce type. Donc aujourd'hui, ça fait partie de la vie d'un auteur, d'un écrivain. On se fait connaître, on rencontre des gens et c'est aussi très agréable. On prend un plaisir à dédicacer des livres et de savoir qu'on est lu par telle personne ! Parfois les gens se présentent à vous et vous disent ce qu'ils font dans la vie et c'est très agréable. C'est vrai que c'est assez nouveau. J'ai intégré cette pratique parce qu'il faut aussi vivre avec son temps. Aujourd'hui internet, la télévision, il y a beaucoup de salons du livre, donc, effectivement, si un écrivain a envie de se faire connaître, il faut forcément aller faire un salon du livre, il faut jouer le jeu.

AC : Est-ce que vous diriez que les salons du livre sont une autre forme de médiatisation telle qu'internet, la télévision ou la radio ?

PSB : C'est quand même différent parce qu'il y a une rencontre physique entre le lecteur et l'auteur et c'est mieux. Il y a des écrivains qui n'aiment pas la télévision, qui préfèrent les salons du livre. On est quand même là. C'est une activité. Un lecteur arrive, vous pose des questions, il ne vous connaît pas mais cherche à vous connaître. Il cherche à savoir ce que vous êtes, comment vous travaillez, où vous habitez et c'est une forme d'intimité qui fait qu'on a envie de rencontrer des gens pour poser des questions et sortir de notre solitude, de notre train-train de tous les jours.

AC : Est-ce que vous diriez que c'est le rôle de l'écrivain ?

PSB : Je ne pense pas que ce soit un rôle mais quelque chose de plus qu'il faut faire. On est obligé, enfin ce n'est pas une obligation de participer, mais on a envie d'y participer. Pour un jeune auteur, quelqu'un qui n'est pas connu, qui cherche à se faire connaître, ça devrait être une obligation. Je conseillerais à quelqu'un qui débute qu'il faut quand même se faire connaître, qu'il faut aller là où il y a un public, là où il y a des gens qui viennent pour acheter des livres et si vous avez la chance ou l'occasion d'être invité, c'est vrai qu'il faut y aller.

AC : Est-ce que vous comprenez les écrivains qui ne souhaitent pas participer aux manifestations littéraires ?

PSB : Kundera ne participe jamais aux salons du livre. Modiano n'aime pas trop la médiatisation. Des auteurs comme ça, Julien Gracq n'aimait pas trop non plus se montrer. Il y a pas mal d'écrivains comme ça. Pour moi, c'est personnel. Il y a aussi des écrivains qui sont quand même installés, qui n'en ont pas forcément besoin, mais certains sont quand même là. Ça dépend de la personnalité d'un auteur. Y en a d'autres, à un moment donné, ils ne veulent plus jouer le jeu. Il y en a qui n'en ont pas besoin parce que leur livre se vend à des milliers d'exemplaires. N'importe quel artiste, que ce soit un comédien ou un musicien, doit faire connaître son produit. Jouer le jeu ce sont donc les producteurs qui imposent à un artiste. Quand on sort un disque, on vous dit de faire des plateaux de télévision, des interviews. L'éditeur nous dit aussi la même chose. L'attaché de presse a négocié pour vous une participation à un salon du livre en Alsace par exemple. Il faut se déplacer. On joue le jeu parce que l'éditeur veut aussi montrer au public ses écrivains. L'éditeur a aussi envie d'avoir une vitrine donc tout le monde y trouve son compte que ce soit l'écrivain, l'éditeur, le distributeur, c'est-à-dire les librairies. Chacun a l'impression de jouer un rôle parce que l'on fait quand même passer un message, on a ce rôle de passeur. Il y a aussi des gens qui ont envie de voir des écrivains, des gens qui ont besoin de conseils auprès d'écrivains. Des jeunes auteurs qui viennent voir leurs aînés, ceux qui ont déjà une œuvre publiée. On peut jouer ce rôle de passeurs entre celui qui débute et celui qui est très confirmé.

AC : Que pensez-vous du lieu où se déroule le Livre sur la Place ?

PSB : Avant on était sur la place Stanislas. Il y a eu des travaux, ils ont déménagé sur la place Carrière où je trouve que ce n'est pas mal. Ça permet aussi à un grand nombre d'écrivains de s'installer, d'être bien assis et de rencontrer leurs lecteurs, donc ça ne pose pas de problème. Ce qui est bien c'est d'être au centre de la ville. À Metz on est place d'Armes, à Nancy on est place Carrière. On est au cœur de la ville et c'est important parce qu'il ne faut pas non plus être trop loin du centre-ville : ça permet aux gens de venir facilement, ils convergent vers le centre. Le chapiteau c'est pour se couvrir en cas d'intempérie. Je pense que c'est mieux sous le chapiteau parce qu'il y a plus de place. À Paris, il y a le Parc des expositions qui accueille pas mal de manifestations, mais ailleurs, en général, ça se passe sous un chapiteau. À Jarny on était dans un château, mais ailleurs ça se passe sous un chapiteau.

AC : Que pensez-vous de la disposition des stands ?

PSB : Je crois que la disposition est la même partout. On met les présentoirs comme ça et le livre je pense que ça ne change pas.

AC : Que pensez-vous des portraits d'écrivain ?

PSB : C'est pas mal. Il m'est arrivé d'avoir un portrait de moi un stand lors d'un salon du livre mais pas partout. On m'avait demandé si je pouvais envoyer ma photo et s'ils pouvaient mettre ma photo sur le stand. Pour les gens, ils ne font pas forcément le lien entre les livres et l'auteur. Ils lisent le nom, ils voient le portrait, demandent le livre à la personne qui est en face d'eux. Pour moi, ça ne pose pas de problème. C'est une façon de se faire connaître.

AC : Quelle est l'ambiance sous le chapiteau ?

PSB : C'est une bonne ambiance. Ça fait quelques années que j'y participe déjà et je commence à être connu. Il y a des gens qui habitent Nancy et autour, qui ont lu mes livres et qui viennent souvent. Ils m'ont déjà rencontré à deux reprises. On parle un peu de ce qu'ils ont lu, on discute un peu, deux, trois minutes. Il y a beaucoup de fidèles qui viennent me voir tous les ans à Nancy. C'est un rendez-vous, mais c'est un public restreint qui se transforme en fidèles au fur et à mesure. Souvent ils me disent : « J'ai un ami qui m'a parlé de votre livre alors il me l'a conseillé. Je le prends ». Mais sinon l'ambiance est bonne en général.

AC : Est-ce que les personnes rencontrées à Nancy, vous les retrouvez dans d'autres salons ?

PSB : Il y en a deux, trois. Je me souviens d'une femme que j'ai rencontrée à Falck et que j'ai rencontrée à nouveau à Saint-Dié des Vosges. Elle avait fait les deux salons.

AC : Est-ce vous qui abordez les personnes ou bien viennent-elles à vous ?

PSB : C'est elles qui viennent à moi. On dit « bonjour » si quelqu'un passe devant nous. Ensuite on engage une conversation comme ça. Parfois une conversation se résume à « bonjour, bonjour ».

AC : Est-ce que ces personnes sont des lecteurs ?

PSB : En général oui. Certains viennent aussi par curiosité. C'est une sortie mais les trois quarts des personnes qui viennent au salon du livre s'intéressent à la littérature. Ils viennent voir l'auteur qu'ils ont vu à la télévision ou dont on leur a parlé, qu'ils connaissent ou bien quelqu'un qui habite dans leur ville, des gens dont on a entendu parler et que l'on n'a jamais vus. Dans la plupart des cas, ce sont des gens qui aiment la littérature et qui viennent pour acheter.

AC : Est-ce que les personnes que vous rencontrez correspondent à l'image que vous vous en étiez faite ?

PSB : Le public varie quand même. Par exemple à Nancy, le vendredi est réservé aux écoliers. Quand j'ai écrit *L'enfant soldat*, une classe est venue me poser des questions avec qui j'ai discuté. Donc le public change. Ce ne sont pas les mêmes personnes que l'on voit. Il y a du monde. On ne retient pas le visage de tout le monde. Il y a des personnes de tous les âges, on voit les écoliers le vendredi, des lycéens l'après-midi, des adultes peut-être vers quatorze heures ou quinze. Le week-end c'est en famille pour voir des écrivains et acheter des livres.

AC : Est-ce que vous vivez de façon positive la rencontre avec le public ?

PSB : Je vis cette rencontre avec le public de manière toujours positive. C'est toujours agréable de rencontrer des gens, de discuter quelques minutes avec quelqu'un. De toute façon on est là, on attend quelques minutes, on ne voit passer personne et ensuite quelqu'un vient.

AC : Est-ce que vous êtes stressé avant le salon ?

PSB : Un petit peu oui. On ne sait pas comment ça va se passer parce que c'est toujours quelque chose de nouveau, même si vous avez l'habitude d'y participer. Ce sont des nouvelles rencontres, j'ai rencontré un ami d'école, j'ai rencontré des copains avec lesquels j'étais à l'école. Ça m'est souvent arrivé. Parfois je rencontre des gens qui ont travaillé au Congo Brazzaville, mon pays, alors on discute de mon pays, ça me fait plaisir. La rencontre, pour moi, elle est facile et positive. On fait des rencontres agréables. J'étais très content que ce couple-là ait travaillé dans mon pays.

AC : Qu'est-ce que la rencontre physique apporte de plus ?

PSB : [silence] Un vif sentiment. On avance dans une œuvre littéraire et des gens vous encouragent. Une émotion, une joie parce qu'on reçoit souvent des encouragements lors des

rencontres. Ça vous pousse à continuer, ça vous stimule à continuer à travailler, à écrire, à publier, à créer. C'est très rassurant quand les gens ont lu votre livre et vous en parlent. Vous êtes en train d'écrire un autre livre et c'est rassurant. Ça fait plaisir, les gens vous apportent aussi quelques conseils. Il y a des gens qui disent : « On aurait aimé que *L'Enfant soldat* ait une suite ». Ça fait toujours plaisir de voir que son travail est apprécié par des gens, pas forcément que des professionnels, le commun des mortels, des gens ordinaires qui aiment lire et qui apprécient votre travail. C'est toujours un peu plus, c'est une forme de reconnaissance pour moi. Quand on vend un livre quand on vend 100 000 livres, c'est toujours une reconnaissance, c'est toujours agréable. Je n'aurais pas eu cette envie d'écrire ce septième livre si je n'avais pas eu cette reconnaissance de la part des gens et les lecteurs. Ils voient aussi mon évolution dans l'écriture par rapport au premier livre. Depuis mon premier livre, j'ai une reconnaissance, un public qui est devenu fidèle.

AC : Est-ce que tout ça, ça vous fait exister en tant qu'écrivain ?

PSB : Bien sûr, mais ce qui fait que je suis écrivain, ce sont mes livres. Quand on écrit un livre, une fois publié, il vous appartient à hauteur de 50 %. L'autre moitié appartient aux lecteurs. Chaque lecteur a son point de vue. On s'enrichit par rapport à ce que les autres disent et pensent. Ça complète l'image qu'on a de soi-même en tant qu'artiste, en tant qu'écrivain, et ça vous rassure.

AC : De quoi parlez-vous avec les personnes que vous rencontrez ?

PSB : On parle de tout. Au début, les gens sont un peu timides et puis petit à petit la conversation dure. On essaie aussi de parler de notre quotidien. Les gens parlent d'eux, parlent de leur travail. Les gens se confient parfois facilement. Une fois qu'ils ont confiance, petit à petit ils se confient un peu à vous. On me pose des questions personnelles, je réponds naturellement, je dis où je vis, etc.

AC : À votre avis, pourquoi les gens posent-ils des questions personnelles à des écrivains ?

PSB : Je ne pense pas que les questions viennent tout de suite comme ça. C'est par rapport à la conversation qu'ils engagent avec l'auteur et la confiance qu'ils engagent avec lui. C'est pourquoi s'ils se permettent de poser une question privée, ça ne vient pas tout de suite, ça vient au bout de quinze ou vingt minutes.

AC : En moyenne combien dure un échange avec un lecteur ?

PSB : Trois à cinq minutes, le temps de la dédicace et que l'on dise merci. Parfois c'est rapide et parfois ça prend du temps. Il y a des gens avec qui je discute une demi-heure voire une heure. Je préfère les rencontres courtes et multiples c'est très intéressant ça ne dure pas longtemps, mais c'est bien. Il y a souvent du monde, ils savent qu'il y a des gens qui attendent derrière. Ils veulent aussi voir d'autres écrivains et d'autres livres. Ils veulent faire le tour.

AC : Tenez-vous compte de l'avis des personnes rencontrées dans l'écriture de votre prochain livre ?

PSB : Oui. Parfois on lui pose la question : « Qu'est-ce qui il a aimé et qu'est-ce qu'il n'a pas aimé » et on tient compte des critiques et on s'enrichit, on évolue. Mais c'est vrai que, quand j'écris un roman, je me dis : « On pourrait me faire cette remarque-là à cet endroit là ».

AC : Selon vous, quelles qualités les personnes apprécient-elles le plus chez vous ?

PSB : Peut-être ma fidélité et le fait que je sois là régulièrement et puis ma sympathie, la gentillesse et le fait que l'on parle bien.

AC : Selon vous, pourquoi les personnes viennent-elles nombreuses au Livre sur la Place ?

PSB : Parce que c'est une manifestation culturelle donc les gens aiment la culture. Ils lisent des livres et c'est aussi pour rencontrer des écrivains. Ils viennent en masse pour rencontrer des écrivains et acheter des livres. Certains ont déjà des idées fixes : ils sont fans d'Amélie Nothomb, ils vont voir Amélie Nothomb.

AC : Que pensez-vous de l'effet *people* de certains écrivains ?

PSB : Ça dépend de la personnalité des auteurs. Certains aiment, d'autres non. Ça dépend. On juge l'écrivain par rapport à son œuvre donc l'effet *people* c'est un peu éphémère. Ce n'est pas la télévision, ça reste un endroit sérieux en général. Les auteurs, quand ils sont là, il y en a deux ou trois qui sont très médiatisées mais sur les cinq cents ou trois cents qui sont là, il n'y en a qu'un ou deux. Je pense que c'est important qu'il y ait quand même des locomotives telles qu'Amélie Nothomb. Elle a ses fans et ça nous aide parce qu'elle amène un public et puis ça fait toujours plaisir de voir un confrère ou une consœur comme cela. Elle est célèbre et connue et ça encourage. Parfois, on profite de la célébrité de son voisin. Moi je ne peux que féliciter celui qui a son public et qui a déjà son œuvre.

AC : Pouvez-vous expliquer vos interventions en milieu scolaire ?

PSB : C'est surtout avec mon roman *L'Enfant soldat* parce que c'est d'actualité. Avec ce roman, je suis beaucoup invité dans les écoles. Les professeurs ou les instituteurs ou bien les bibliothécaires, quand ils passent lors d'un salon du livre, ils rencontrent un auteur – surtout en jeunesse – et proposent une invitation à l'écrivain pour faire une intervention dans leur école. Je suis payé pour faire ça. Il y a un barème qui est défini par l'État mais ça se négocie entre l'auteur et les responsables. Dans ce cas l'éditeur n'a rien à voir. Souvent ce sont les directeurs à qui les instits s'adressent. Je suis déjà allé à Longwy et à Bitche ou j'ai donné une conférence au collège. À Villers-lès-Nancy, j'étais à la Bibliothèque pour tous.

AC : Quel est l'objet de votre intervention ?

PSB : Parfois c'est un thème en rapport avec le livre. Les élèves avec le professeur de français ont travaillé sur le livre puis ils m'ont invité afin de débattre avec eux sur le livre. Les enfants posent des questions. C'est très enrichissant parce qu'il y a des questions parfois d'ordre technique, des questions sur les personnages. Il faut avoir des capacités pédagogiques, une certaine culture parce qu'on parle beaucoup d'actualité il faut quand même avoir une grande culture.

AC : Faites-vous une distinction entre les rencontres en milieu scolaire et le salon du livre ?

PSB : Dans un chapiteau, en général, on rencontre des gens qui ont envie de découvrir ce que vous avez écrit. Il y a quelques fidèles qui passent mais en général ce sont des gens qui ne vous connaissent pas. Or, quand je vais dans des écoles, ce sont des gens qui ont travaillé sur mon livre, un travail plus sérieux, plus approfondi et l'auteur doit répondre à des questions plus techniques. Dans les salons du livre, on n'a pas ce temps-là. Ces interventions font aussi partie de mon métier d'écrivain. Je suis toujours très content quand je suis invité dans un lycée dans une école.

AC : Comment ça se passe avec l'enseignant ?

PSB : Une semaine avant on parle au téléphone avec l'enseignant, on prévoit les questions abordées. L'enseignant explique comment il a travaillé avec ses élèves. L'enseignant intervient lors de l'intervention, il pose des questions. En général c'est moi qui gère la discipline, c'est moi qui donne la parole. Souvent ils sont timides quand ils sont en face de l'auteur.

AC : Pensez-vous que les gens idéalisent la figure de l'écrivain ?

PSB : Oui. En France c'est quand même le pays de la littérature. Il y a de grands auteurs : Balzac, Victor Hugo, Zola et j'en passe. C'est une forme d'institution. Par rapport à d'autres pays, la littérature n'est pas vue de la même façon en France qu'en Suisse. Ici, c'est très institutionnalisé, on a quand même des auteurs de renom : Jean-Paul Sartre et Camus. Les auteurs en France sont toujours des auteurs engagés. Il y a une grande importance accordée à l'auteur par rapport à d'autres pays. En France, la littérature est beaucoup plus valorisée par l'histoire littéraire, l'histoire de France et par les Français.

AC : Doit-on acheter votre livre au Livre sur la Place pour se le faire dédicacer ?

PSB : Vous pouvez venir avec les livres que vous avez achetés auparavant. Moi-même ça m'est arrivé à Metz. J'avais acheté le livre à Alain Mabanckou et je lui ai demandé qu'il me le dédicace.

AC : Que représente pour vous la dédicace ?

PSB : [silence] Une trace... Comme quoi l'auteur a dédicacé pour moi. C'est quelque chose de personnel. En tant qu'écrivain ça me fait plaisir. J'écris le prénom de la personne, je mets « pour Alice », je mets la date, je mets une phrase. C'est une forme de reconnaissance il y a des gens qui viennent avec le livre et qui ne veulent pas de dédicace. Ils ne sont pas pour la dédicace, ils ne veulent parfois même pas de signature. Ce qui intéresse, c'est le livre.

AC : Quel type de dédicace faites-vous ?

PSB : Souvent c'est personnel et ça dépend de la personne. Si quelqu'un travaille dans une association pour les enfants soldats, j'évoque son travail avec les enfants. J'ai des dédicaces types, chaque livre à sa propre dédicace sur la vie des ancêtres par exemple, les traditions africaines. Ça dépend des personnes et des livres. Certaines personnes veulent une phrase précise. Ils ont déjà leur phrase. Pour *L'Enfant soldat* c'est : « Ces mots pour lutter contre la guerre ».

AC : Selon vous, que représente un livre dédicacé aux yeux des gens ?

PSB : Le livre dédicacé n'a pas plus de valeur. Moi je suis toujours flatté, c'est avec plaisir, c'est une trace de l'auteur. Chez moi ça dépend. Mais pour les gens, je pense que c'est aussi une reconnaissance, c'est une preuve que l'écrivain m'a écrit, m'a dédicacé tel livre, à telle date, à tel endroit. Moi, en tant que lecteur et écrivain, je trouve que c'est toujours un plus, si j'ai la chance de rencontrer l'auteur. Entre écrivains c'est une pratique courante. Des amis écrivains qui achètent mes livres, je vais les dédicacer. Quand je jette un coup d'œil à ma bibliothèque, je sais quels livres sont dédicacés. [Il cherche dans sa bibliothèque. Henriette Bernier lui a dédicacé un livre. Il lit la dédicace].

AC : Quel est votre meilleur souvenir au Livre sur la Place ?

PSB : C'est lorsque Bernard Pivot était le parrain du Livre sur la Place il y a deux ou trois ans. Je me souviens de son entrée sous le chapiteau, entouré de journalistes. J'ai lu ce qu'il a écrit sur la langue française et ça c'est un bon souvenir.

AC : Que reprenez-vous de votre venue au Livre sur la Place ?

PSB : Ça m'a appris beaucoup de choses. J'ai rencontré des gens qui ont lu mes livres. Je commence à avoir un public fidèle. Chaque année, il y a deux ou trois personnes qui reviennent, ils se déplacent, ils viennent me voir, me disent bonjour et achètent mon livre.

AC : Que pensez-vous du nombre croissant de manifestations littéraires ?

PSB : C'est une bonne chose. Il y a des auteurs qui n'ont pas cette chance de passer à la télévision, d'avoir des articles. Donc c'est vrai que pour eux c'est une vitrine. Même dans les petits villages ça fait plaisir de retrouver son public, c'est des lecteurs, c'est des lectrices, c'est retrouver ses amis, des écrivains aussi. Prendre conseil aussi auprès des écrivains, des aînés qui sont confirmés aujourd'hui. Je ne sais pas si cette croissance va s'essouffler, je sais qu'il y en a de plus en plus. Dans chaque village, dans chaque ville, il y en a un maintenant. Parfois j'ai deux invitations pour la même date, je suis obligé de choisir, mais je ne pense pas que ça va s'arrêter. C'est vrai que c'est mieux quand même pour nous, pour tout le monde. Je ne dirais pas que c'est une mode. Il y a de plus en plus de livres, de plus en plus d'écrivains, donc il faut organiser de plus en plus de salons du livre [rire]. Ça permet aussi à un village, à une ville, à des libraires de se faire connaître. Je n'ai pas l'impression d'être utilisé. Je pense que c'est d'abord intéressant pour nous que la ville décide d'organiser cela. C'est bénéfique pour nous. La ville, le village participent aussi à l'émergence de l'écrivain. On est quand même logés, nourris, ça représente un coût pour la ville. C'est l'État qui met les moyens, donc ça fait quand même toute une organisation. On est quand même bien pris en charge.

5.7. Vincent BOLDY

Comment faire sa place et se démarquer ?



Livre sur la Place. 2010.
© Adeline Clerc, 2010.

« C'est dans un endroit qui est sympa, joli à voir et puis je dirais quand même qu'il y a un côté un peu grosse foire parce qu'il y a quand même la foule, les gens se bousculent donc il y a un côté un petit peu moins.... de temps en temps ça me fait penser aux foires où l'on vend des animaux, les foires agricoles, etc. il y a un côté un type bestial, mais sinon je trouve que c'est une belle manifestation. Il y a beaucoup de gens ».

Date de l'entretien: 8 juillet 2009

Lieu de l'entretien : à son domicile, à Villers-lès-Nancy (54)

Durée de l'entretien : 1h13

Genre littéraire : romans

Éditeur : Gérard Louis édition, L'Harmattan, Hermès-Lavoisier

Dernier livre présenté au Livre sur la Place : *Anubis, Anubis. Le mystère de la statuette disparue* (Paris, Éd. L'Harmattan, 2009)

Deux romans publiés

Profession: Enseignant-chercheur

Lieu de domiciliation : Villers-lès-Nancy

Âge : 48 ans

AC : Quel est votre éditeur ?

VB : Habituellement c'est Gérard Louis édition. Ça c'est pour le premier. Pour le deuxième, c'est l'Harmattan. Donc ça c'est pour les romans, mais j'ai aussi un autre éditeur de type professionnel c'est Hermès Lavoisier.

AC : Quelle est votre activité professionnelle ?

VB : Enseignant-chercheur.

AC : Quand vous rencontrez quelqu'un dans la rue est-ce que vous lui dites que vous êtes écrivain ?

VB : Non [Hésitation]. Il y a un peu de modestie et puis je pense... Je pense que je suis sur un parcours et je pense que j'ai encore quelques étapes à passer avant de m'afficher ainsi.

AC : Combien de fois êtes-vous déjà venu présenter un livre au Livre sur la Place ?

VB : Deux fois. La première année c'était en 2004 et la seconde année c'était en 2005. En 2004 c'était dans la grande tente et c'était sur le stand de Gérard Louis édition et en 2005 j'étais tout au bout de la tente et c'était ce qu'ils appelaient les « Sciences sur la Place » spécialisées dans le bouquin professionnel.

AC : Selon vous, pourquoi avoir organisé le Livre sur la Place ?

VB : Je pense que la ville a dû constater qu'il y avait un créneau à prendre en termes de notoriété, pour jouer sur la culture, le livre, sachant que culturellement Nancy n'a rien de particulier. Ce n'est pas une ville qui est connue pour son théâtre, des choses comme ça. Je pense que Metz est connu pour ses opéras, à travers le nouveau centre culturel qu'ils sont en train de faire, etc. Donc je pense qu'ils ont trouvé à faire cette chose-là. Et puis peut-être aussi que, personnellement, il y avait la femme de Rossinot qui devait être tentée de faire quelque chose dans le domaine du livre. Donc je pense que, pour eux, c'est très politique sans jugement critique. Je pense que c'est ça, c'est une question d'image et de trouver quelque chose d'un peu original. Je pense qu'ils ont vu qu'à la rentrée il y avait toujours un temps de latence entre la sortie des livres et les premiers salons importants comme Paris. Donc c'est une bonne idée de combler le manque.

AC : Est-ce important pour vous que cette manifestation ait lieu à Nancy ?

VB : Oui, parce que je constate maintenant, qu'à l'extérieur, c'est connu. Je connais des gens à Dijon, des gens qui écrivent aussi dans les Ardennes et pour eux c'est un rendez-vous important.

AC : Êtes-vous sollicité pour participer au Livre sur la Place ou faites-vous la demande ?

VB : J'ai été sollicité la première fois par l'éditeur et la deuxième fois par l'Université.

AC : Pour quelles raisons acceptez-vous de participer au Livre sur la Place ?

VB : Pour faire connaître mes livres et pour rencontrer les gens parce que je n'avais jamais rencontré avant des gens dans une grande manifestation. J'avais déjà présenté mes livres dans des petits salons du livre par-ci, par-là, mais jamais dans une grande manifestation. Je voulais voir ce que ça donnait, je voulais voir qui venait, etc.

AC : Est-il facile en tant qu'écrivain d'obtenir une place au Livre sur la Place ?

VB : Non c'est hyper difficile ! Je vois, cette année, je suis sur une liste d'attente dans une association d'écrivains lorrains, et puis je fais des pieds et des mains en ce moment auprès de certaines librairies, c'est vachement compliqué. Les libraires se sont réparti les week-ends et chaque éditeur leur donne une foule d'écrivains à présenter, donc, en fait, il y a beaucoup trop de personnes qui se présentent.

AC : Pour 2009, c'est plus difficile qu'en 2004 et 2005 ?

VB : Oui. Ça c'est clair. Et là, c'est moi qui fais la démarche. Je suis appuyé par l'éditeur qui passe des coups de téléphone etc. mais ce n'est pas évident. Pour l'instant je suis en discussion avec « L'Autre Rive ». J'avais vu avec le « Hall du Livre » et ils m'ont mis sur une liste d'attente, mais je pense que j'ai aucune chance, donc je suis en train de voir. Mais c'est très compliqué.

AC : Est-ce que le Livre sur la Place occupe une place importante dans votre agenda ?

VB : Non pas vraiment. Pour moi c'est plutôt un jeu et un loisir. Donc ce n'est pas fondamental. Je vais m'organiser pour y être absolument mais bon... Même en termes de vente de livres, il y a mieux que ça.

AC : La participation à des salons est-elle considérée comme un jeu ?

VB : Oui, c'est agréable. Je dirais qu'il y a la relation avec les gens, on rencontre des tas d'autres auteurs, donc voilà, c'est un loisir. Il y a des situations où on vend plus de livres. J'ai participé à des tout petits salons, et certains ne marchent pas du tout, alors que dans d'autres on vend énormément de livres. J'en ai fait un par exemple du côté de Château-Salins et c'était incroyable ! On a vraiment vendu beaucoup de livres. Pour un petit salon comme ça, j'en ai vendu 25 ou 30. Le Livre sur la Place, c'est pas forcément un endroit où on vend beaucoup, parfois oui, mais ce n'est pas toujours le cas.

AC : Considérez-vous que cette forme de participation est aussi une forme de promotion ?

VB : Oui, parce que c'est complètement indispensable. Parce que du coup moi j'utilise ça. Déjà il y a toutes les plaquettes qui attestent que je suis présent au Livre sur la Place et après, quand je vais dans d'autres manifestations, je vois quand on va voir une pièce de théâtre, je

laisse des publicités dans les théâtres etc. et je mets que je suis présent au Livre sur la Place c'est une référence c'est sacrément important. Et puis, par exemple, je fais des mailings liste pour promouvoir le livre et au moment du Livre sur la Place j'en refais une complète si je suis présent. En fait je réinvite les gens à venir au Livre sur la Place. C'est une relance de publicité.

AC : À quoi vous fait penser le Livre sur la Place ?

VB : [Hésitation] De manière positive je dirais que c'est une grande manifestation avec beaucoup d'auteurs connus et puis des moins connus. C'est l'occasion de voir beaucoup de livres. C'est dans un endroit qui est sympa, joli à voir, et puis je dirais quand même qu'il y a un côté un peu grosse foire parce qu'il y a quand même la foule, les gens se bousculent, donc il y a un côté un petit peu moins.... de temps en temps ça me fait penser aux foires où l'on vend des animaux, les foires agricoles, etc. il y a un côté un type bestial, mais sinon je trouve que c'est une belle manifestation. Il y a beaucoup de gens. En plus, ce qu'il y a de très intéressant, c'est qu'il y a des entretiens avec les auteurs à côté, ça c'est sacrément intéressant. Une année aussi ils offraient le restaurant à tous les auteurs, et ce qui était sympa, c'était de rencontrer des gens connus pas connus. Il y a toute une animation autour.

AC : Ils n'offrent pas le restaurant à chaque édition ?

VB : Ça je ne sais pas. Cette année je ne sais pas si ça s'est fait.

AC : Participez-vous à d'autres manifestations littéraires ?

VB : Oui je suis allé à plusieurs salons. De mémoire je suis allé à plusieurs petits salons dans des villages du côté de Château-Salins, je suis allé au festival de géographie à Saint-Dié, je suis allé à Metz, je suis allé à des manifestations organisées par le Conseil général à Sion et à plusieurs à Nancy, dans l'agglomération. Mais tous les salons sont les mêmes à peu de chose près, en tout cas, dans la relation avec les gens, c'est pareil. Même à Saint-Dié où on pourrait s'attendre à ce que les gens viennent pour des livres de géographie, en fait ce n'est pas du tout le cas. Non je ne vois pas trop de différences.

AC : Toutes ces manifestations, c'est votre éditeur qui vous en fait part ?

VB : Mon éditeur et moi-même. De temps en temps c'est l'éditeur qui dit : « Tiens, on est sollicités pour tel ou tel salon » et on y va, et d'autres fois, c'est moi qui les trouve par des réseaux.

AC : Avez-vous l'impression d'avoir une certaine contrainte vis-à-vis de votre éditeur ?

VB : Pour l'éditeur régional oui, pour l'éditeur national non. Au niveau régional, on faisait vraiment partie d'un groupe. D'ailleurs on est un peu de sa famille à lui, donc là chacun est dans la même dynamique, et on y va. Moi je voulais être présent pour promouvoir mon livre, mais aussi pour lui parce que je trouve qu'il prenait des initiatives. Il se défendait, il se bat pour son métier, donc je trouvais ça intéressant, et puis on discutait beaucoup. Là, au niveau national, c'est quand même plus froid, plus lointain. C'est plutôt moi qui les secoue pour certaines opérations de promotion. Je me sens moins impliqué.

AC : Vous est-il arrivé de faire une lecture publique de votre livre ?

VB : Oui à Villers, à la MJC.

- Une conférence ou un débat ?

VB : Oui j'en ai fait une à Marron et à Villers. Comme le premier livre portait sur un psychologue dans la vieille ville, on m'avait demandé de parler de la vieille ville et de la façon dont moi j'avais vu la vieille ville de Nancy. On m'avait aussi demandé de parler de la façon dont on construit un livre. Donc j'avais fait tout un diaporama pour présenter ça.

- Une signature en librairie ?

VB : Non.

- Un atelier d'écriture ?

VB : Oui, mais un peu spécial. J'ai fait ça pour des enfants de l'école primaire. C'est d'ailleurs une dynamique sur plusieurs années et on n'a pas terminé. C'est une opération avec l'école primaire et les jardins botaniques de Nancy. On essaie de faire faire aux enfants un livre sur les plantes médicinales avec des côtés un peu originaux, c'est-à-dire que l'angle c'est : on raconte la vie des plantes médicinales comme on raconte la biographie de quelqu'un. On raconte l'histoire de la plante qui prend le bateau pour venir en Europe etc. et on travaille avec les enfants sur la rédaction. Donc ça on a commencé, c'est une opération qui dure sur deux ans.

- Des interventions en bibliothèque ?

VB : Oui à Villers une fois.

AC : Êtes-vous payé pour faire tout ça ?

VB : Non je perds de l'argent [rire]. Je perds de l'argent parce que faire des romans ça coûte de l'argent, les déplacements tout ça... quand je participe à des salons, tout ça, ça coûte de l'argent. Le seul livre qui me rapporte de l'argent, c'est celui professionnel. En plus j'ai eu la chance d'avoir un prix national, donc mon bouquin sur l'innovation se vend très bien. Alors je ne peux pas du tout en vivre, mais ce n'est pas anodin.

AC : La participation à des activités paralittéraires est-elle parfois une contrainte ?

VB : Parfois c'est une contrainte. J'ai participé à des salons, à la campagne, qui étaient très mal organisés, et tu le sens, les gens qui téléphonent, ils ne savent pas où tu es, je leur pose des questions, ils ne savent pas y répondre. Je leur demande quelle publicité ils ont fait mais il n'y a rien. C'est une vraie plaie parce que là, tu sais que tu vas aller t'ennuyer une journée. On a fait des salons à une époque avec le type qui a écrit le bouquin sur l'affaire Grégory. Alors le bouquin, on en pense ce qu'on en veut, mais lui, il est vachement intéressant. C'est l'ancien commissaire en charge de l'affaire. Heureusement qu'on était à deux, qu'on a beaucoup discuté parce que sinon ce sont vraiment des situations pénibles. Sinon c'est vachement sympa, c'est agréable.

AC : Ça vous prend combien de week-ends par an ?

VB : Je limite un peu parce qu'avec les enfants etc. Je dirais peut-être six week-ends. Et puis je m'arrangeais. Quand je faisais des opérations par exemple à la MJC etc. je prenais rendez-vous et je faisais ça plutôt en semaine ou en soirée et ça marche pas mal d'inviter les gens le soir. Il faut que ça soit assez court, mais par exemple de 19h30 à 20h30 ça marche pas mal. Et puis ça, c'est sympa, on rencontre, on discute beaucoup.

AC : Participez-vous à l'organisation d'un salon du livre ?

VB : Non. On m'a demandé, mais je n'ai pas eu le temps. Il y a un salon qui se fait dans les Ardennes avec des auteurs lorrains qui n'ont pas trouvé de week-ends nationaux et ils m'ont demandé de participer, mais je n'avais pas tellement le temps. Moi, ça me plairait de participer à l'organisation d'un salon du livre. J'avais déjà participé à une réunion de travail pour l'organisation du salon du livre de Sion, parce qu'en fait les week-ends s'étaient réunis et moi j'étais là par hasard chez Gérard Louis (c'était chez lui que se faisait la réunion). Moi je leur avais proposé des tas de choses, je leur avais proposé de faire venir des enfants, de faire un atelier justement de construction de livre flash par les auteurs. On avait tous une demi-journée pour faire un scénario de bouquin. Je pense que ce sont des idées qui pourraient attirer un peu les gens, mais bon, ça n'a pas pu se faire.

AC : Est-ce que le passage de l'écriture comme acte solitaire à celui d'exposition se réalise-il facilement ?

VB : Oui parce qu'en tant que prof tu es obligé de parler en public et tu es obligé d'exposer des idées. Moi je suis dans un domaine où au début personne ne croyait à ce domaine professionnel. Il a fallu faire beaucoup de réunions pour convaincre les gens de l'intérêt de la chose, donc du coup, maintenant, je veux dire parler de ce que je fais sous forme d'ouvrage, de livre, ne me pose aucun problème. Et puis ça présente quand même une certaine motivation qui est celle de rencontrer des gens différents, des week-ends, des libraires, etc. C'est un monde que je découvre petit à petit et qui est intéressant, qui est différent, donc moi ça me plaît bien. Non seulement ça me motive, mais en termes de technique ça ne me pose aucun

problème. Quand on me demande un exposé, je sais faire des PowerPoint, je sais animer un exposé, je sais comment aller chercher de la doc pour compléter. Mon statut d'enseignant m'aide dans ce cas-là. Ça m'aide parce que je sais organiser des infos autour d'un bouquin ou autour d'un thème. Par exemple mon dernier bouquin qui porte sur des choses qui se passent en Égypte, j'ai fait de la recherche documentaire pour écrire le livre et j'ai fait tout un dossier et un diaporama qui commence à se finaliser où il y a certains points historiques sur lesquels je débats. Sans décrire le scénario du livre sans raconter l'histoire ça permet de montrer des choses.

AC : La participation à un salon du livre fait-elle partie de l'activité d'un écrivain ?

VB : Moi je pense qu'à un moment donné il y a une espèce de *deal* étant donné qu'on publie, ça veut dire qu'on s'ouvre vers l'extérieur, ça veut dire qu'on veut exposer son livre et exposer le livre, ça veut dire donner accès aux gens pour poser des questions, voir ou discuter. Alors après, ça ne veut pas dire qu'on est obligé de se faire prendre en photo, etc. Il peut y avoir un côté honnête et volontaire, et je pense que quand on achète un livre on a droit à quelques réponses de l'auteur, donc le salon ça permet ça. Pour moi, c'est un devoir. Je pense que quelqu'un qui paie un livre aujourd'hui, c'est quelqu'un qui fait un effort. Moi je rêverais d'avoir un site internet connu où les gens posent des questions, demandent ci ou ça. Je trouve que c'est assez intéressant.

AC : Vous avez dit « aujourd'hui ». Cela signifie-t-il qu'avant c'était différent ?

VB : [Hésitation] Je pense que d'un côté l'écriture s'est banalisée. Je pense que quelqu'un comme moi il y a 100 ans, 50 ans je n'aurais pas pu sortir un livre. Donc il y a un côté banalisation de l'acte de l'écriture et, par ailleurs, il y a aussi un certain élitisme parce que certains n'ont pas accès à l'édition et du coup cette banalisation fait que le contact est plus facile ou plus normal – ce n'est pas le bon terme – est plus dans la logique des choses : rencontrer des gens parce qu'on est des petits écrivains. Je pense qu'il y avait un côté élitiste avant. Écrivain c'était un monument, etc. mais il n'y avait pas de raison que les gens accèdent aux personnes. Je pense qu'aujourd'hui les gens veulent savoir et rentrer en contact très vite avec les gens.

AC : Que pensez-vous de l'effet *people* de certains écrivains ?

VB : [silence] Je trouve que quelqu'un qui veut vendre des livres et choisit cette façon-là de faire, pourquoi pas, ça ne me choque pas du tout. Je trouve qu'il y a un effet secondaire. À un moment donné les gens ne s'intéressent plus au livre lui-même, à l'œuvre elle-même, mais au personnage, et du coup ça laisse la place à des tas d'ouvrages et à une littérature que je trouve plus que bas de gamme. Donc c'est l'effet secondaire que je déplore. Que des Beigebeder passent à la télé, causent beaucoup, moi ça me gêne pas, sauf que, autour de ça, se crée toute une culture qui ne me semble pas très intéressante, enfin moi je ne le ferais pas. Eux ils coupent le dialogue avec les gens. Moi j'ai assisté à des discussions avec des gens très connus il y avait Gonzague Saint-Brice et les gens ne parlaient pas des livres avec lui, ils parlaient de ses émissions radio.

AC : Comprenez-vous que certains écrivains refusent de participer à des salons du livre ?

VB : Oui parce que c'est fatigant, parce que tu es épuisé quand tu ressorts d'un salon, donc je comprends que certains n'aient pas envie. Et non parce que, d'un autre côté, je veux dire qu'à un moment donné il faut donner accès à un ouvrage et l'accès se fait parce qu'on va dépenser de l'argent dans la librairie, parce qu'on est sur internet mais aussi parce que la personne est là et qu'on peut discuter avec elle. Il y a des gens qui veulent se protéger je sais, j'avais beaucoup discuté avec l'éditeur d'Anna Gavalda et elle disait qu'elle se protégeait parce que sinon elle aurait des journalistes toute la journée devant sa porte donc les gens qui se protègent comme ça, je comprends. C'est quand même bizarre, quand on est dans des grands salons, que quelqu'un ne puisse pas dire : « Je vais aller jusqu'au devant des gens ». Et puis après, est-ce qu'on accepte la critique ou pas ? Oui ça c'est possible que certains n'acceptent pas la critique, les remarques de la foule du *quidam* moyen.

AC : Que pensez-vous du lieu où se déroule le Livre sur la Place ?

VB : Je trouve que c'est super, c'est beau.

- Le chapiteau ?

VB : Il est beaucoup trop petit, c'est une foire d'empoigne ! C'est irrespirable, c'est dur à vivre surtout au niveau visuel. Quand tu es assis et que tu vois cette foule mouvante devant toi, etc. il y a des moments c'est très difficile, c'est dommage d'ailleurs parce que pour revenir à la question d'avant sur le lieu c'est très joli et puis il y a une espèce de mouvement que je trouve très intéressant. On peut voir les gens arriver de la place Carrière, d'autres endroits et puis ça fait une légère file de personnes qui se dirigent toutes vers une tente où il y a des bouquins et je trouve ça super. Une fois qu'on est à l'intérieur c'est quand même la foire d'empoigne. Donc c'est trop petit.

- La disposition des stands ?

VB : Ce n'est pas si mal que ça finalement, parce que les gens passent de l'un à l'autre. Il y a une espèce de flux qui amène les gens à longer les tables de manière un peu obligatoire dans le sens de la circulation donc ils voient un peu tout.

AC : Vous parlez de sens obligatoire, mais il n'y a pas d'indications fléchées.

VB : Quand il y a du monde, il y a une espèce d'aller-retour qui se fait dans les allées.

AC : Que pensez-vous des portraits d'écrivains sur les stands ?

VB : Je trouve que c'est vachement intéressant mais je pense qu'il faudrait trouver un autre système pour qu'ils soient plus visibles et mis en relief. De temps en temps, enfin c'est ce que disaient les gens qui venaient, de temps en temps il y a quand même beaucoup de livres et un moment donné tu regardes le type puis tu regardes ses livres et puis à un moment donné tu regardes ailleurs et je trouve ça intéressant d'être interpellé par des photos. Certains se disent : « Untel je le connais donc je vais regarder ». Je pense que c'est une manière de reconnaître l'écrivain. De temps en temps il y a des gens qui se disent : « Hier j'ai regardé une émission littéraire à la télé ce type-là me dit quelque chose », donc du coup ils vont regarder d'un peu plus près.

AC : Est-ce que vous aviez votre photo ?

VB : Non. Je n'avais pas ma photo. On nous avait demandé et moi j'avais mis sur la couverture de mon livre un tableau et j'ai décidé d'exposer la toile à la place de la photo.

AC : Que pensez-vous de l'ambiance générale sous le chapiteau ?

VB : L'ambiance était de double nature. À un certain moment c'est vachement sympa parce qu'on discute entre écrivains, on rigole avec les week-ends, les libraires tout le monde discute, donc c'est très très convivial, et puis avec les gens aussi je trouve que les gens sont vraiment sympas, on discute bien. Et puis il y a des moments la foule, etc. fait que ça devient tendu, l'ambiance est un peu lourde. Tu as certains écrivains qui ne voient personne, les gens ne s'arrêtent jamais, et ces gens-là, de temps en temps, s'énervent. Je me souviens avoir été à côté de quelqu'un qui avait fait un bouquin sur la femme à barbe et la couverture tout ça c'était un peu effrayant et le type n'a vu personne, donc à un moment il s'est énervé. J'ai vu aussi quelqu'un, une jeune femme qui avait fait un bouquin certainement intéressant, mais l'éditeur avait voulu prendre des risques et il avait mis des plumes sur la couverture et les gens ne comprenaient pas visiblement. Au bout d'un moment, elle a interpellé les gens en leur disant : « Je vais vous expliquer mon livre » et c'est elle qui a interpellé les gens. Donc il y a des moments comme ça, avec le monde, il y a des tensions qui se créent entre les gens, même entre les écrivains et entre les écrivains et les gens qui passent. Mais sinon je trouve qu'on retrouve un peu le côté foire. Quand tu es écrivain, de temps en temps, tu vas te balader, les gens vont t'interpeller, ils te demandent pourquoi tu es là, ce que tu écris comme bouquin, mais il y a beaucoup de relations entre les écrivains dans ces salons et ça c'est vraiment bien.

AC : Auriez-vous organisé les choses différemment ?

VB : Je pense qu'il y a des choses qui manquent. Déjà ça manque de place et puis je pense qu'il faudrait des petites bornes à des endroits où, à un moment donné, pendant cinq minutes, on met le flash sur un bouquin. Et cela à différents endroits. Oui ça fait un peu supermarché sur la saucisse moins chère, mais je verrais bien pendant deux, trois minutes un bouquin qui est présenté sur une télé ou un diaporama. Il y a une voix *off* qui lit une partie du texte, quelques infos qui sont données et après on passe à un autre. Voir plusieurs bornes différentes, ce qui amènerait les gens à un moment donné à découvrir des livres. Il manque un côté un petit peu animé. Au-delà de présenter des livres, je pense qu'il faudrait une animation

sur place, courte et simple, sans remettre en cause les conférences. Je verrais bien aussi de temps en temps des tableaux, avec rien que des photos de couverture pendant quelque temps. On voit le bouquin, le titre suggère que c'est une histoire d'amour dans les Vosges et là on se dit : « Pourquoi pas ce bouquin » et qu'on puisse dire : « L'auteur est là. On peut aller le voir à tel endroit ». Je pense que si on défend le livre, il faut faire du multimédia, ça manque un peu de technologie.

AC : Est-ce vous qui abordez les personnes ?

VB : Ce sont les personnes qui viennent vers moi, parce que j'ai remarqué qu'une bonne partie des personnes étaient complètement déstabilisées quand on les interpellait. Dans l'acte de contact, les gens s'approchent et se mettent tout de suite à discuter. Pour d'autres, il faut beaucoup de temps, et pour d'autres on les observe, et à un moment donné ils ont un geste de retrait et l'on peut s'adresser à eux à ce moment-là. C'est nous qui créons le canal de communication. Sinon appeler les gens et leur dire : « Venez, je suis auteur. Mon bouquin va vous intéresser, etc » ça ne marche pas. Les gens sont énormément sur le recul dans ce genre de situation. J'attends qu'on me pose la première question, sauf quand je vois que la personne hésite, qu'elle lit la quatrième de couverture, là j'engage la conversation.

AC : De quelle manière qualifiez-vous ces personnes ?

VB : Il y a un sacré panel. Il y a une belle histoire à raconter autour de tout ça. Il y a des lecteurs, des hommes qui viennent te voir, qui te posent des questions sur le bouquin : comment tu as trouvé des informations. Tu as des lectrices qui viennent te poser des questions. Alors ce qui est rigolo, c'est la lectrice qui arrive – c'est une caricature, presque un prototype – qui arrive avec plusieurs bouquins, qui regarde et qui feuillette, vraiment la personne qui vient faire son marché, qui est motivée par ça. Et puis tu as des gens, des lecteurs et des lectrices hyper timides qui sont vachement intéressées, mais qui t'adresseront pas la parole. Dans ce cas, il faut les aider, les interpellier. Et puis il y a les visiteurs qui font tous les stands, qui discutent etc. mais qui jamais n'achèteront un livre. Ils se baladent, et puis il y a des gens étranges, très étranges qui font beaucoup les salons, qui se promènent, qui rencontrent, mais qui ne parlent pas avec les autres, qui ne parlent pas avec les écrivains. Dès que tu commences à leur adresser un peu la parole, ils te font un sourire, et puis ils partent, et ça c'est très étrange, mais il y en a beaucoup. Il y a des gens, tu ne peux pas leur parler, ils fuient, ils ont peur. Je ne sais pas pour quelle raison, mais ils sont là, et dans tous les salons, ils sont là.

AC : Est-ce que le public rencontré correspond à l'idée que vous vous en étiez faite ?

VB : J'ai été surpris parce que je pensais que les gens seraient moins réservés. Est-ce que c'est la table, est-ce que la table est une frontière que l'on ne peut pas dépasser par la parole ? quand on est en visite à un salon, est-ce que le fait d'être en face de quelqu'un qui est souvent assis, est-ce que c'est un blocage ? Je n'en sais rien, mais en tout cas, j'ai été surpris par la réserve. Je m'attendais à ce que des gens viennent et sourient et soient captivés par le fait d'en savoir plus. Ils ne sont pas dans la demande, mais dans l'attente et dans la réserve. Peut-être

ont-ils des besoins et des envies, mais la transcription par l'acte et la parole, c'est beaucoup plus limité que l'on ne le croit. Je pense qu'à un moment donné il y aura des idées à chercher du côté de la table. Là-dessus j'avais plein d'idées, mais il faut les tester, voir ce que ça donne. Par exemple avoir des boxs où les gens rentrent pour ne voir que quelques écrivains. Peut-être que ce serait bien. Je me demande s'il ne faudrait pas créer des endroits plus intimes, plus petits où les gens rentrent, regardent, etc. et voient moins de bouquins. Je me pose aussi la question : est-ce qu'on ne peut pas mettre le bouquin au centre avec les personnes qui viendraient regarder les bouquins et que les auteurs soient autour. Il faudrait remettre le bouquin au centre du salon et les gens les verraient sur des étagères ou autre chose, avec une mise en scène chouette, des bouquins, peut-être deux, trois lignes sur le thème, etc. et puis que les gens voient et s'intéressent et que l'auteur puisse aller auprès d'eux pour donner quelques commentaires.

AC : Selon vous, aujourd'hui c'est l'écrivain qui est au centre ?

VB : J'ai peur que ce soit la table qui soit au centre, étant donné que les gens ont une certaine réserve, j'ai peur qu'on accentue ça.

AC : Est-ce que la table a une fonction symbolique ?

VB : Oui d'ailleurs pour les gens connus, c'est incroyable ! Ils font la queue et puis ils s'arrêtent devant la table, quand ils arrivent, ils approchent et on voit la tension qui monte et quand ils arrivent devant le gars, c'est presque le confessionnal pour les grands auteurs connus. Je trouve qu'il y a à réfléchir là-dessus.

AC : Est-ce que vous vivez la rencontre avec le public de manière positive ?

VB : Oui, c'est vachement agréable. Il y a des gens qui lisent ta quatrième de couverture et te disent que ce n'est pas intéressant, mais ça ça me fait pas mal parce que moi-même il y a des ouvrages que je n'aime pas du tout. Parfois, en tant qu'écrivain, on est à côté de collègues qui présentent des livres et que tu trouves inintéressants, pas dans ton style, etc. Donc non, moi j'accepte tout à fait qu'on me dise qu'on n'aime pas du tout.

AC : Êtes-vous stressé avant une rencontre ?

VB : Non pas du tout. Non, j'aime bien parce que c'est justement la rencontre. C'est ça qui est sympa. C'est banal ce que je vais dire, mais un des trucs les plus sympas dans la vie, c'est de faire des rencontres, même si c'est court.

AC : Préférez-vous des rencontres plus longues en librairie ou en bibliothèque par exemple ?

VB : Ce que je trouve plus intéressant à vivre, c'est quand on va animer une soirée, qu'il y a vingt ou trente personnes et que, petit à petit, on aide des gens à poser une première question. Il se passe quelque chose et on discute, on teste. Ça c'est vachement intéressant. Moins de monde, mais des rencontres plus longues, ça c'est plus captivant. Par contre, dans un salon, la durée d'un contact est très variable. Tu peux discuter des fois un quart d'heure avec une personne et c'est assez long pour un salon. Quelqu'un se met à discuter avec toi de différentes choses. J'avais fait un bouquin sur la Grande rue, et quelqu'un m'a dit : « C'est intéressant » et on commence à discuter des perceptions etc. on en discute, on en débat, et ça, c'est très intéressant, et avec d'autres ça dure deux secondes.

AC : Quel intérêt y a-t-il à se retrouver face à ses lecteurs ?

VB : Ça m'apporte plein de choses. Il ne faut pas que je me trouble par rapport à ça. J'ai appris beaucoup, j'ai appris que le titre de mon premier roman n'était pas bon, et pourtant je le trouvais hyper judicieux. On en avait déjà parlé avec mon éditeur qui n'aimait pas le premier titre. Il en a proposé un autre, on en a discuté, et finalement j'ai trouvé que c'était intéressant. Je me suis rendu compte qu'il y a certains titres qui ne passent pas, et ça c'est intéressant. Les gens ne voient pas, ils ne voient pas le sens, ils ne voient pas ce qui peut se cacher derrière. Je pense qu'un titre c'est important, c'est une espèce de petite pierre que tu soulèves, derrière laquelle il y a une grande salle avec plein de lumière. On apprend qu'il y a certaines choses qui ne sont pas bonnes. J'ai vu des gens qui commençaient à lire les premiers chapitres et j'ai regardé leurs réactions par rapport aux premières phrases, donc l'importance de la première phrase sur un chapitre. Je trouve que ça, c'est intéressant. Ce que ça apporte aussi, c'est le fait que tu te rends compte, bien sûr on le sait, de la diversité des lecteurs et des façons de faire. Une fois quelqu'un m'a dit : « Vous savez quand je lis un livre, je le commence par la fin. Je lis la dernière page et je n'arrive pas à faire autrement ». C'est à ce moment que tu te rends compte des comportements des gens. Il y a des gens qui t'expliquent qu'ils ne lisent que dans certaines situations, et tu te poses la question : est-ce que mon livre les interpelle en telle situation ? Ça permet de voir la diversité des réactions, même si on s'en doute. Il y a des comportements qu'on a du mal à inventer. C'est mieux de connaître les comportements des gens. Ça m'a apporté aussi... c'est le fait de parler un peu mieux des livres, parce que de temps en temps, tu présentes et tu te rends compte, dans les yeux de la personne et dans ses gestes, que ce que tu lui dis ne l'intéresse pas du tout, qu'elle n'attend pas ça. Dans le premier bouquin, à un moment donné, le psy rencontre des gens un peu étranges, un peu particuliers, et je raconte un peu ça aux gens, mais ça ne les intéresse pas. Par contre quand je leur dis qu'à un moment donné, le psy va raconter qu'il y a une histoire dans sa famille, dans sa relation etc. tu vois que les gens s'intéressent. C'est aussi le fait de voir que, parfois, on parle mal de nos bouquins.

AC : De quoi parlez-vous précisément avec ces personnes ?

VB : Il y a beaucoup de gens avec lesquels on parle de l'histoire, mais il y a deux thèmes qui sont beaucoup abordés. C'est un point particulier par exemple. Là j'ai écrit un bouquin où la scène se passe à Villerupt, et les gens me demandent pourquoi j'ai choisi cette ville, ce que j'y ai vu. Quelqu'un m'a demandé ce que je connaissais sur les écoles de psychologie, ce que je connaissais de Freud, etc. Donc on discute d'un point très très pointu sur mon bouquin et

l'autre point qui intéresse aussi les gens, c'est la façon dont on écrit, comment on construit un scénario, est-ce qu'on a des synopsis, comment on fait pour travailler, est-ce qu'on écrit sur du papier, par ordinateur, etc.

AC : Est-ce que les gens vous posent des questions sur votre vie privée ?

VB : Non.

AC : Est-ce que les gens parlent de leur vie privée ?

VB : Oui. C'est peut-être une catégorie que j'ai oubliée tout à l'heure, mais il y a la catégorie des gens qui viennent parler d'eux. Les gens viennent, s'intéressent deux secondes au bouquin, et puis très vite te disent : « J'habite Nancy » et c'est parti, et on a l'impression que le bouquin ne les intéresse pas du tout. Le point de départ c'est : « Vous savez, moi, je lis beaucoup. D'ailleurs j'ai lu tel bouquin d'Untel et d'Untel. « J'aime beaucoup Christian Jacques, d'ailleurs je rêve d'aller en Égypte » et c'est parti.

AC : Tenez-vous compte de l'avis des lecteurs dans la rédaction de vos futurs livres ?

VB : [silence] Oui et non. Une fois quelqu'un m'a dit dans un des romans qu'il y a trop de personnages, donc ça m'a interpellé. Mais ça ne veut pas dire que j'écris un bouquin en me disant « il faut qu'il y ait moins de personnages ». Non, parce que moi j'écris les bouquins que je veux. J'ai un thème, une construction, quelques pistes pour écrire un bouquin, rien ne me fera changer d'avis.

AC : Selon vous, quelles qualités les personnes apprécient-elles le plus chez vous ?

VB : C'est difficile comme question, je n'en sais rien. Je pense que je donne l'impression de prendre du plaisir à discuter avec les gens, et c'est aussi la disponibilité, même si je sens tout de suite que la personne n'achètera jamais mon bouquin. Moi, ça ne me dérange pas de discuter avec elle.

AC : Selon vous, pour quelle raison les personnes aussi nombreuses au Livre sur la Place ?

VB : Je n'en sais rien. Il y a les vrais lecteurs, mais il y a beaucoup de gens qui viennent voir. Je me souviens quand Philippe Claudel était passé quelques heures sur le salon, à un moment donné il y a eu plus de monde. À un moment donné, il y avait Orsenna aussi et un autre type aussi qui a écrit un bouquin. Il y a des gens qui viennent pour ça, d'autres viennent parce que c'est le côté brocante. C'est une animation comme les autres, mais il y a des gens, je ne sais pas pourquoi, ils viennent quand même. Il y a des gens qui se promènent, qui n'osent pas parler, qui n'achètent pas de livres, ça c'est très intéressant, et je ne sais pas pourquoi ils viennent.

AC : Concernant vos interventions en milieu scolaire, est-ce que c'est l'institutrice qui fait la demande ou est-ce que c'est vous qui proposez quelque chose ?

VB : Au départ c'est un peu les deux. J'ai été plus de treize ans parent d'élèves, donc je connais très bien les instituteurs, et ils savaient que j'écrivais des bouquins. Un jour on a eu une discussion à bâtons rompus en se disant : « Qu'est-ce qu'on pourrait faire pour donner le goût à la lecture ? ». Conclusion j'ai dit : « Moi je veux bien participer à quelque chose sous une certaine forme » et puis l'instituteur a pris la balle au bond et il a voulu faire un atelier d'écriture. Il a fallu ensuite trouver un thème, et donc là, il y avait toute une partie sur l'enseignement de la biologie et le développement durable, etc. Donc on s'est dit : « Tiens, pourquoi on ne travaillerait pas avec le jardin botanique ? ». Ils voulaient sortir un livre pour adultes, donc l'idée de faire un bouquin pour les enfants les a beaucoup séduits. On a donc fonctionné comme ça, avec une contrainte que moi j'ai découvert, c'est-à-dire qu'il faut énormément mâcher le travail. On a fait toute la recherche d'informations sur les plantes. L'instit et le responsable du jardin botanique et moi, et puis ensuite on a fait une réunion pour savoir sous quel angle on présenterait les choses. Ce sont les gens du jardin botanique qui nous ont dit : « J'ai trouvé une plante qui serait intéressante ». Aujourd'hui on a tout préparé et on a fait une première séance de travail d'écriture sur une plante avec un groupe de gamins pour tester. Ils sont en CM1. Et tout ça gratuitement.

AC : Y a-t-il une différence entre l'intervention en milieu scolaire et la rencontre sous le chapiteau ?

VB : Pour moi il y a une chose qui est commune. Je trouve que lire c'est une activité qui est fondamentale et donc, du coup, être dans un salon modestement ça peut pousser certains à lire un peu plus et puis pour les enfants c'est vachement important, c'est la même dynamique pour moi : rencontrer, faire la promotion du livre, etc. Quand tu reçois le livre dans tes mains, que l'éditeur t'envoie le bouquin, c'est vraiment le pied, c'est super, c'est génial. J'ai fait ça et c'est un vrai plaisir. Si d'autres veulent connaître ça plus tard ou même le plaisir de la lecture, alors oui, il faut faire tout ça. En tant qu'écrivain, on a plusieurs casquettes automatiquement. Il y a un continuum entre celui qui écrit, qui ne veut pas entendre parler des autres, et celui qui est *people* et qui ne fait que ça. Écrivain c'est écrire, diffuser, causer, etc.

AC : Quelles sont les relations avec l'instituteur ?

VB : Il n'y a pas de tensions, mais il y a des ajustements à faire. Par un moment, c'est l'instit qui s'était mis à rédiger les textes et je lui ai dit que je n'étais pas là pour ça. En plus je trouvais que ce n'était pas très bien ce qu'il avait fait. Il ne faut pas oublier que ce sont les gamins, même si c'est à nous de les aider à faire un résumé, mais au moins partir de ce résumé. De temps en temps aussi, l'instituteur remet en cause les choix initiaux. Mais je le comprends aussi, parce qu'il faut que l'instituteur ait un exercice pédagogique simple.

AC : Doit-on acheter votre livre au Livre sur la Place pour se le faire dédicacer ?

VB : Il n'y a pas de problème.

AC : Que représente pour vous la dédicace ?

VB : C'est un truc que j'ai complètement découvert. Je crois qu'il y a deux choses. Il y a déjà le côté du lecteur. Je pense que pour le lecteur, souvent, le livre c'est un objet auquel il tient. Il y a toujours ce toucher autour du livre... Je pense que le livre dédicacé a aussi sa place de manière originale dans la perception des gens. Ils trouvent que c'est la trace de l'auteur. Je pense que pour les gens c'est sacrément important. Ça a plus de valeur qu'un livre non dédicacé. Je suis persuadé que les gens les gardent plus longtemps et que quand ils les prêtent ils font attention au prêt. Il ne faut pas que le bouquin disparaisse. Je me suis rendu compte aussi, en sens inverse, que c'est un vrai respect par rapport à l'acheteur et aux lecteurs. Je pense que le fait de mettre un nom, de le personnaliser, etc. c'est un signe de respect et j'en veux la preuve qu'une fois, j'étais à côté d'un auteur qui mettait la même chose à tout le monde et deux personnes s'en sont rendu compte et ont été choquées par ça. C'est le respect de dire « je personnalise un peu » et donc, du coup, avant de faire la dédicace, je pose des questions. D'ailleurs il y a un stress : c'est de ne pas faire de fautes d'orthographe dans le prénom des gens et donc j'utilise une technique que m'a montrée un autre auteur : j'écris le prénom sur un bout de papier avant. Parce qu'il m'est arrivé d'avoir quelqu'un qui s'appelle Anne et puis d'un seul coup il y a un « h » et après tu ne peux pas lui donner le bouquin avec une rature. Je pense qu'il est question d'un vrai respect par rapport aux gens que de mettre un mot. Je ne mets jamais la même chose. Je n'ai pas de dédicace type. On en revient au jeu. C'est un vrai exercice de style de jeu : je vois la personne, je l'écoute, je prends quelques mots-clés et, à partir de ça, je construis une dédicace... Par exemple, quelqu'un dernièrement est venu me voir en me disant : « Je suis dingue de films sur l'Égypte » et comme le bouquin repose sur tout un scénario qui se passe en Égypte j'ai écrit une dédicace où je dis en gros à la personne : « Passez de votre téléviseur au livre et de l'image vous allez créer vos propres images sur l'Égypte ». Une autre fois, quelqu'un m'a parlé de ses vacances. J'ai fait une dédicace en lui disant : « Sur votre chaise longue en regardant le mont Ventoux », etc.

AC : Quel est votre meilleur souvenir au Livre sur la Place ?

VB : C'est quand Philippe Claudel a pris mon bouquin. Je connais une amie qui connaît très bien Philippe Claudel et puis on discutait tous les deux. Claudel est arrivé, on a discuté un peu, il m'a posé deux, trois questions sur mon bouquin, et puis je lui ai filé mon bouquin. C'était sympa parce qu'il a eu des mots vachement gentils. J'ai des bons souvenirs aussi avec Gérard Louis parce que, de temps en temps, on rigole bien quand même et puis il y a des moments, dans les salons, où on peut discuter de l'avenir, comment construire notre bouquin, etc.

AC : La dédicace entre écrivains est-elle une pratique courante ?

VB : Oui, ça se fait beaucoup. De temps en temps ils s'achètent les bouquins entre eux. Le fait d'avoir rencontré quelqu'un, d'avoir fait sa rencontre, sa connaissance, eh bien, je tiens à conserver son livre.

AC : En général le livre dédicacé s'adresse à la personne qui est en face de vous ?

VB : Il y a les deux, mais c'est souvent pour eux.

AC : Pensez-vous que les personnes idéalisent la figure de l'écrivain ?

VB : Moi, ce qui me surprend beaucoup, c'est que les gens sont très très impressionnés du fait que l'on puisse rédiger 200 pages sur une histoire ou d'inventer des histoires. Beaucoup de personnes me disent qu'ils ont plein d'imagination, mais sont incapables d'écrire des histoires : « J'ai des idées mais je serais incapable d'écrire un scénario complet ». Je pense donc que l'écrivain garde quand même une aura particulière.

AC : Que pensez-vous du nombre de salons du livre ?

VB : Je pense que c'est une bonne chose et que, de toute façon, le livre est quand même sacrément menacé à mon avis, donc c'est vachement important. Il est menacé parce que je pense qu'on n'a pas encore vécu la période des gens qui ne lisent plus du tout, ce qui est plus que problématique. Donc je pense que les livres vont prendre une claque d'ici quelques années. Les occasions de faire que le livre se rapproche des gens, c'est vraiment bien. Plus il y a de salons, mieux c'est. Je ne pense pas qu'il y ait saturation parce que c'est bien distribué quand même sur le territoire. Il y en a un à Villers, un à Vandœuvre, un à Nancy, etc. Mais finalement ça fait quoi un week-end sur quatre ?

AC : Pensez-vous que c'est une mode ?

VB : C'est vrai qu'il y a de plus en plus de communes qui se lancent là-dedans. Ça relève de la même mode que les greniers. Ce sont ces espèces de paradoxes qui font que les gens sont un petit peu plus individualistes. Et puis, il y a le paradoxe inverse : il y a ce formidable besoin et dynamisme de rencontre. Ce sont les fêtes de quartier, etc. Ce qui est rigolo, c'est que, de plus en plus, on confie à des collectivités le fait de gérer ceci. Ce n'est pas la personne qui va prendre l'initiative d'inviter des gens, non, elles vont aller au vide-grenier, elles vont aller au salon du livre, etc. Je trouve que c'est bien, mais c'est vrai que ça interpelle sur le fait que ce soient des associations ou des collectivités qui organisent ça. Je trouve étrange, à part quelques-uns, les gens ne parlent pas de livres entre eux. Il y a des gens qui organisent des réunions Tupperware pour vendre des boîtes en plastique, mais personne n'organise des réunions pour parler de livres. Il y a quand même quelques réseaux de type Bibliothèque Orange, mais c'est rare. Les gens ne prennent pas l'initiative d'eux-mêmes, même si c'est autour de chez eux, d'une manifestation sociale et de parler du livre. Il faut donc que d'autres le fassent. Et ce qui est étrange, c'est que ce soient les collectivités qui organisent des

greniers, les rencontres de quartier, etc. On sous-traite la socialisation des choses complètement.

[À la fin de l'entretien, Vincent Boly tient à nous faire une dernière remarque]

VB : Je trouve qu'il y a quelque chose au Livre sur la Place qui est mal valorisé : ce sont les jeunes. Il y a une période où les gamins viennent avec des questionnaires et les trois quarts des écrivains ne supportent pas ce truc-là. C'est hyper critiqué, et je pense à raison. En plus c'est mal foutu. Les gamins ne savent pas pourquoi ils sont là. Leur but est de remplir le plus de questionnaires possible pour partir. Je pense que là il y a vraiment quelque chose qui ne va pas du tout, et je pense qu'il y a une vraie responsabilité des profs pour faire autre chose. Ce serait vachement plus intéressant de leur faire lire un bouquin à l'avance et de dire aux gamins d'aller poser des questions directement aux auteurs. Je trouve que c'est frustrant parce que ça embête tout le monde. C'est sans intérêt pour le gamin et du coup l'impact est faible. Ce qui est dommage aussi, c'est que ce ne soit pas ouvert à d'autres, à part quelques auteurs connus, et nous ne sommes pas sollicités [concernant les rencontres décentralisées]. Je pense qu'il y a des tas de gens qui accepteraient. Autre point aussi, je sais que c'est un peu gênant, qu'il y a beaucoup de bouquins, mais je trouve que ce qui est fait pour les week-ends régionaux, ce n'est pas terrible. Il y a par exemple le Centre régional du livre. Je connais bien les gens de la région parce qu'au niveau professionnel je les vois beaucoup et là je les trouve absents. Je trouve que le Livre sur la Place devrait être l'occasion d'expliquer quelles sont leurs missions, voire de jouer un rôle. Je n'ai pas demandé de bourse au Centre régional du livre parce qu'en tant que citoyen je me trouve privilégié. Mais moi je n'écris pas pour avoir une rentrée financière, donc je trouverais ça choquant de demander une aide, contrairement aux écrivains qui ont vraiment de gros problèmes financiers. Mais promouvoir un livre sans leur demander de faire une pub, je trouve ça lamentable. Je ne vois pas pourquoi il y a des réticences, alors que le livre ne se vend pas très bien. Pour être reconnu par un grand média, c'est très difficile, alors qu'une structure comme ça n'ait pas le moindre rôle de faire connaître les livres... tu vas sur le site, tu ne sais pas que Vincent Boly a sorti un bouquin, c'est nul. Alors peut-être qu'il y a des effets politiques derrière tout ça, mais peu importe.

Il y a ce côté relation à tout niveau scolaire qui n'est pas très bien. Je suis surpris aussi qu'il n'y ait pas beaucoup plus de choses qui soient faites là-dessus. Les gens qui ont fait IUT documentation...mais il y a rien, alors qu'il y a une place à donner aux étudiants. Je ne comprends pas non plus pourquoi ils n'ont pas mis une deuxième tente dans l'alignement. C'est tellement difficile de se faire éditer. Les gens sont motivés, donc la tente des auteurs autoédités, c'est bien. C'est intéressant de voir qu'on fait quelque chose pour les gens qui font de l'autoédition, mais la place qu'on laisse aux auteurs régionaux n'est pas assez forte, même si on sait que ce sont les grands auteurs qui attirent les gens, mais je pense que c'est complémentaire. Ce qui pose question, c'est aussi la façon de présenter les livres sur un chevalet et ça ce n'est pas si évident que ça parce qu'il y a des gens qui hésitent à manipuler le livre, donc il faut leur dire : « Vous pouvez les manipuler ». Chaque écrivain vient avec son matériel. J'avais un chevalet d'ailleurs au début j'en avais pris un trop large donc j'ai dû en prendre un plus étroit. On ne sait jamais s'il faut une pile haute de bouquins, si les gens se disent : « Il est intéressant. Il a plein de bouquins » ou pas, etc. Ce n'est pas toujours le libraire qui installe les livres, donc j'aime bien de temps en temps mettre des photos pour égayer. J'avais des photos de la vieille ville par exemple. J'aime bien ramener le tableau aussi, ça permet de rompre avec l'homogénéité des présentations. C'est une vraie question de savoir dans quel sens il faut mettre les livres : est-ce qu'on montre la quatrième de couverture

ou la Une ? Il y en a qui se font des cartes de visite. J'en ai pas moi, j'ai des doutes sur le fait que les gens les gardent. Il y en a aussi qui font des marque pages.

5.8. Maryvonne MIQUEL

Une fidélité indéfectible au Livre sur la Place

« Il y en a qui viennent avec des voitures d'enfants, il y a même des skinheads, il y a des gens habillés dans je ne sais pas quelle tenue qui viennent un peu pour se montrer, il y a un côté un peu cirque dans le public, mais c'est relatif, il ne faut pas exagérer. Même dans les allées on voit très bien ceux qui lisent et ceux qui se baladent ».

Date de l'entretien : 9 juillet 2009

Lieu de l'entretien : par téléphone, à son domicile, à Poncarrès (77)

Durée de l'entretien : 46 minutes

Genre littéraire : romans historiques

Editeur : Fayard, Stock, Ramsay et Le Rocher

Dernier livre présenté au Livre sur la Place : *Aliénor, la reine adultère* (Paris, Éd. Ramsay, 2006)

Une dizaine de romans historiques publiés

Profession : Écrivain

Lieu de domiciliation : Poncarrès

Âge : 75 ans

AC : Quel est votre éditeur ?

MM : J'en ai eu plusieurs. J'ai eu Fayard, j'ai eu Stock et après j'ai eu Ramsay, ensuite Le Rocher.

AC : Quelle est votre activité professionnelle ?

MM : Mon activité professionnelle, c'est écrivain. J'allais vous dire que je m'y suis mise un peu tard. Je ne travaille pas comme salariée en tant qu'écrivain, je suis un écrivain libre, c'est-à-dire que je fais des livres et que je m'efforce de les vendre. Pas toute seule bien sûr, avec mon éditeur. Il faut quand même que je vous dise que j'ai commencé à écrire sur le tard. J'ai une vie familiale avec mon mari Pierre Miquel et mes enfants. J'ai commencé à écrire vers la quarantaine, mais j'ai envie d'écrire depuis toujours, depuis l'enfance.

AC : Combien de fois êtes-vous déjà venue au Livre sur la Place présenter un livre ?

MM : Presque chaque fois depuis le début, avec mon mari, et puis, après, j'y suis allée toute seule. On a suivi régulièrement le Livre sur la Place, pratiquement chaque année. Peut-être

une fois ou deux on a manqué, s'il y avait un départ en croisière pour une quelconque conférence. En général, on était toujours présents au Livre sur la Place. On était là à ses débuts. Ce n'était pas aussi évident qu'aujourd'hui. Je me rappelle que Françoise Rossinot se débattait partout pour avoir des écrivains. Au départ, avec son mari, ils accueillaien – comme ils l'ont toujours fait – merveilleusement et ils s'inquiétaient un peu du démarrage, et puis, après, ça a pris comme une mayonnaise (pardonnez-moi l'expression vulgaire). Et c'est devenu quelque chose d'incontournable. C'est une des meilleures manifestations du livre de France.

AC : Selon vous pourquoi avoir créé le Livre sur la Place à Nancy ?

MM : Je pense que c'est l'initiative d'André Rossinot et de son épouse qui s'occupe beaucoup du livre ainsi que l'entourage cultivé qui les entoure : le service culturel, Michèle Maubeuge. Il y a eu monsieur Flon aussi. Ce sont vraiment des gens qui ont influencé là-dessus, mais je ne pourrais pas citer tous les noms. C'est un milieu dans lequel la culture et le livre ont leur place.

AC : Habituellement, êtes-vous invitée au Livre sur la Place ?

MM : Oui je suis invitée.

AC : Pour quelles raisons acceptez-vous d'y participer ?

MM : Parce que c'était déjà extrêmement chaleureux de voir des personnes comme je vous l'ai dit : André Rossinot et toutes les personnes qui gravitent autour d'eux et qui aiment la littérature. Et puis motiver aussi tous les gens qui ne sont pas forcément Nancéiens, les initier et les pousser à la lecture. C'est un cadre absolument festif, extraordinaire. La place Stanislas est un monument international très connu, c'est quelque chose de super. Il y a l'Opéra qui se situe à côté, c'est un vivier pour la littérature, la musique et pour toutes les autres formes de culture. Donc c'est très attrayant et très attirant, et en même temps ça rappelle cet esprit du XVIII^e qui était un esprit de salon, puisque Stanislas avait une cour lettrée. Dans cet esprit-là, les maires contemporains et André Rossinot en particulier, ont repris le flambeau.

AC : Donc, selon vous, c'est tout un ensemble qui participe à la renommée du salon ?

MM : Oui, ce n'est pas uniquement un livre ou des livres comme ceci, des romans par là. C'est tout un ensemble qui vise les modes d'expression culturelle. D'ailleurs il y a toutes formes d'expression culturelle qui viennent se greffer là-dessus : il y avait du théâtre par un moment, et tout ça se coordonne avec beaucoup d'harmonie, et ça, ça ne se passe pas partout comme ça.

AC : Vous pouvez étayer ?

MM : Disons que ça me gêne parce que je n'aime pas trop le dire. Mais je pense qu'il n'y aurait pas une harmonie semblable à Brive par exemple.

AC : Donc vous arrivez à faire la différence entre certains salons ?

MM : Ah oui absolument. La différence est au profit de Nancy. Sans vouloir attiser la rivalité entre Metz et Nancy, on ne trouve pas l'équivalent à Metz, même si les gens sont sympathiques. Mais il n'y a pas cette sensibilité qui est typiquement celle de Nancy et du Livre sur la Place en particulier.

AC : À quoi vous fait penser le Livre sur la Place ?

MM : Je dirais une manifestation culturelle extrêmement populaire et en même temps d'un haut niveau. Je ne fais aucune distinction, je dis que c'est au contraire un des moments où la qualité, disons une certaine aristocratie de l'esprit, se marie merveilleusement avec le populaire et la foule. Il y a des livres qui sont exposés, qui sont très accessibles, et puis il y a des livres de spécialistes, d'historiens, il y a même des livres de philosophie, il y a des livres à tout niveau culturel. Mais les livres sont accessibles, et il y a des conférences en même temps, ce qui fait que les gens ont l'impression de baigner, au sens propre, dans la culture. Et ça fait plaisir parce qu'on a toujours l'impression que la culture est antagoniste avec le populaire, ce qui est tout à fait faux. Les gens veulent accéder à la culture. Ils ne peuvent pas le faire toujours aussi facilement que l'on croit. Il y a un certain niveau, effectivement, mais l'idée d'accéder, l'idée de participer est extrêmement présente, et c'est ça qui encourage les auteurs. Il ne faut pas se dire que l'on écrit pour un petit cénacle. Il faut se dire que l'on écrit pour son prochain et ne pas y penser outre mesure.

AC : Pensez-vous que ceci est un des objectifs des organisateurs ?

MM : Je pense, parce qu'ils ont le souci de ne pas faire quelque chose de trop sélectif. Ils ont aussi le souci et, c'est très honorable, de garder une certaine mesure avec le régional. Ils ont envie que la culture ne soit plus lettre morte, et qu'elle ne soit plus condamnée comme elle l'a été un moment. Il y a une période où c'était comme ça. Moi je le dis comme je le pense. La période post soixante-huitarde a mis du temps à éclore complètement dans le bon sens. C'est-à-dire que c'était la négation de la culture tout en bloc, et donc ce n'était pas forcément favorable aux écrits. C'était favorable à un certain désordre. C'est sûr qu'il faut être créatif dans certains cas, mais enfin ce n'est pas toujours le cas. Et au niveau médiatique, c'était dangereux parce qu'on sabordait des auteurs ou des textes considérés comme trop culturels ou trop élitistes et il ne faut jamais faire ça. Il faut, au contraire, faire accéder toutes les formes de pensée et d'écriture à tout le monde. Ils ont fait de l'élitisme en faisant de l'ostracisme.

AC : Selon vous, le salon du livre participe-t-il de cette ouverture ?

MM : Le salon du livre a passé ce cap. Il y a eu un temps où les télévisions et les radios boudaient les auteurs de l'époque qui n'étaient pas extraordinaires parce qu'ils avaient une

pensée nouvelle et systématiquement ils avaient tort. Je le dis comme je le pense parce que ça a nui à certaines formes littéraires qui auraient peut-être pu être davantage développées, qui auraient pu avoir plus de succès si on les avait encouragées. Par contre, on encourageait des gens qui étaient promus pour des raisons X ou Y et qui n'avaient pas forcément du talent. Il y eu des enjeux qui ont eu lieu, et moi je le regrette un peu dans certains cas. Ce n'est pas une question d'option politique que je présente il faut que la littérature échappe à ça, l'écriture en général.

AC : À quels autres salons du livre participez-vous ?

MM : Moi, j'ai participé à pas mal de salons du livre. J'ai signé des livres au Touquet, j'ai signé des livres à Marseille – c'était tout à fait opposé comme tendance, mais malgré tout c'est intéressant dans les deux cas – j'ai signé des livres à Metz où je me suis sentie bien moins à l'aise, il faut bien le reconnaître. Mais mon mari non, parce que mon mari, étant donné qu'il parlait de la guerre de 14, il était donc très motivé et Metz c'est une ville qui a peut-être été encore plus marquée par cette guerre... Mais moi je me sentais moins à l'aise à Metz qu'à Nancy. À Nancy je me suis tout de suite sentie comme un poisson dans l'eau. C'est un livre sur la Lorraine que les gens ont adopté très vite, et c'est le comble de ma joie, et puis c'était mon premier roman, et je pense que finalement c'est celui qui est resté le plus populaire. Pourtant, pour les autres, j'ai aussi obtenu des prix, je suis passée à la télé, mais celui-là touchait justement la fibre populaire. Et je ne le sentais pas au départ, mais ça c'est un phénomène quasi miraculeux. Pourquoi à un certain moment un auteur rencontre les autres, à tel point qu'il y a un phénomène d'osmose qui se produit ? Ça c'est toujours quelque chose qui est resté merveilleux, ce côté magique qui est extrêmement rare. Il y a des gens qui écrivent un livre pour lequel ils ont un succès passager, et puis, après, c'est fini, tandis que les Lorrains et moi, il y a vraiment une symbiose. À tel point que j'ai été frappée, une année, de voir un de mes personnages sculpté par un sculpteur. Alors j'ai trouvé ça merveilleux parce que ça voulait dire que ce personnage existait vraiment. Ça m'a beaucoup touchée. Il y a une symbiose, un échange profond, et pourtant je ne suis pas Lorraine. À plusieurs reprises on me l'a demandé. Ça m'a même valu de la part d'un journaliste un peu rigolo (ça c'est une anecdote que je vous demanderais de garder pour vous), une phrase du genre : « Tu n'as qu'à inventer que ta grand-mère a été violée par un Lorrain, comme ça tu pourras dire que tu es Lorraine » [rire].

AC : Depuis que vous publiez, vous est-il arrivé de faire une lecture publique de vos livres ?

MM : J'avais eu un petit feuilleton à la radio.

- Des conférences débats ou des tables rondes ?

MM : Oui j'ai animé des conférences et j'ai participé à des conférences. Je crois que ça arrive à Nancy pendant la semaine du livre.

- Des présentations de votre livre en librairie ?

MM : Oui, bien sûr.

- Un atelier d'écriture ?

MM : Non. On m'a demandé de le faire mais je trouve que c'est très difficile. On m'a demandé de le faire ici en Seine-et-Marne pour mes derniers livres, mais j'avoue que je ne suis pas du genre à enseigner un système pour écrire le roman. Je pourrais expliquer aux gens comment formuler certaines phrases, ça c'est tout banal, mais je trouve que l'élan créateur est tellement personnel. Je ne pense pas qu'on puisse donner vraiment de leçon à ce niveau-là. On peut apprendre à connaître la littérature, à voir ce que la littérature vous apporte, ce que vous pouvez en retirer, mais de là à vous dire que pour faire un roman il faut comme ceci ou comme cela, non. J'ai toujours pensé que le roman, c'était quand même de l'alchimie. S'il y a de la rigueur on finit par retomber sur ses pattes en analysant un certain nombre de données, mais, *a priori*, la recette inouïe, la recette miracle n'existe pas. Même à travers les grands auteurs. La preuve pourquoi *Emma Bovary* reste le chef-d'œuvre connu de l'auteur et pourquoi pas les autres écrits qu'il a faits : *Salammbô* et d'autres. J'ai relu autrefois Flaubert et je me suis dit qu'il y avait quelque chose de génial dans *Emma Bovary* qui n'existe pas ailleurs. Mais une alchimie, c'est comme la création en peinture.

- Des interventions en bibliothèque ?

MM : Oui, ça m'est arrivé.

AC : Est-ce que c'est vous qui décidez des manifestations littéraires auxquelles vous participez ?

MM : C'est quand on m'a invitée, c'est comme on dit « à la fortune du pot ». Ce sont les circonstances qui font que vous allez à tel endroit.

AC : Participez-vous à l'organisation d'un salon du livre ?

MM : Non je n'ai pas le temps, et à vrai dire toute la partie organisation m'échappe.

AC : Est-ce que le passage de l'écriture comme un acte solitaire à cette exposition publique se passe de manière simple ?

MM : Ça m'est facile. Il n'y a pas de problème. Je n'ai pas de timidité, ni d'inhibition. Au contraire, le contact avec les autres me libère, parce que j'ai toujours envie de communiquer, j'ai un tempérament. D'abord je suis méridionale et le fait de communiquer me paraît déterminant dans la vie. La communication évite bien des catastrophes.

AC : Est-ce que la participation à des salons du livre fait partie de l'activité d'un écrivain ?

MM : Oui bien sûr. Ça fait partie de son métier, de son équilibre parce qu'il est confronté avec son public et il se doit d'aller vers son public. Je me permets de le dire parce qu'il y a des auteurs qui sont un peu trop en retrait. Moi je pense que ça fait partie du rôle de l'écrivain. Le contact avec les gens, s'exprimer, essayer de comprendre les gens et de voir ce qu'ils peuvent eux-mêmes récolter en se rencontrant et ce qu'ils ont eux-mêmes à donner me paraît capital. Il arrive que l'on rencontre des gens à qui on dit d'écrire et ils deviennent écrivains !

AC : Pourtant c'est un phénomène qui est assez récent ...

MM : Je trouve que c'est une tendance magnifique. C'est une tendance qui permet de sortir de la solitude parce qu'effectivement l'auteur reste seul dans sa composition, enfin il est avec ses personnages, il n'est pas seul, mais il écrit tout seul. C'est une offrande, c'est magnifique, c'est une offrande à ses semblables. C'est d'une extrême politesse de s'exprimer face à ces personnes, pour eux et pas seulement pour nous-mêmes. C'est une forme de politesse vis-à-vis d'autrui. Politesse et générosité.

AC : Comprenez-vous que certains écrivains refusent de participer à des salons du livre ?

MM : [Hésitation] S'il est d'une timidité énorme ou s'il a des problèmes personnels, oui, mais sinon pourquoi non ? Il faut au contraire les encourager à sortir d'eux-mêmes. Et puis il y a des écrivains solitaires, Julien Gracq était comme ça, il y a aussi Modiano qui avait de la peine à s'exprimer, donc, pour certaines personnes, il ne faut pas trop chercher à comprendre. D'ailleurs le talent échappe aussi au comportement.

AC : Je vais vous demander de visualiser le Livre sur la Place, place de la Carrière.

MM : Ah ! oui il n'est plus sur la place Stanislas... mais enfin on a une vue sur elle, c'est un extraordinaire préambule.

AC : Que pensez-vous du lieu où se déroule le salon ?

MM : Je trouve que c'est très bien parce qu'effectivement le Livre sur la Place sur la place Stanislas, tout le public est réuni. L'année dernière il y avait des Écossais parce qu'il y avait un match de foot. Tout le public se met au pied de la statue Stanislas et c'est ça qui est populaire et puis il y a aussi des cafés. Et puis après ils y vont d'un bon pas, ils se dirigent vers les stands et c'est très bien. Je trouve ça irréprochable.

AC : Que pensez-vous du chapiteau ?

MM : Le chapiteau c'est vraiment une très bonne idée.

AC : Que pensez-vous des portraits d'écrivains sur les stands ?

MM : Oui, ça c'est très bien parce que les gens photographient dans leur tête sinon ils ne savent pas mettre la tête de l'écrivain sur le livre. Il ne faut pas que ça soit trop ostentatoire. Je vous dis quand même j'avais été assez choquée une année quand même sur la place Stanislas parce qu'il y avait un portrait géant de Régine Desforges. C'est une femme gentille, charmante, mais rien n'imposait, sinon je ne sais quelle idée, de mettre cet immense portrait sur la place, comme si elle avait été le général De Gaulle. C'est un auteur comme les autres.

AC : Que pensez-vous de l'effet *people* de certains des écrivains ?

MM : Alors ça m'énerve. Tout ce qui est poussé par les médias à son paroxysme devient une caricature et de l'auteur pareil. Je suis pour l'authenticité, j'ai horreur des fac-similés, des contrefaçons, des grosses têtes, ou alors il faut que ça fasse partie d'une personnalité un peu exubérante. Mais le fait de rechercher à tout prix le succès par n'importe quel moyen, je déteste. Ce n'est pas dans ma nature du tout. Et de ce point de vue là, je pense que mon mari – qui avait aussi un côté comme cela, c'était quand même un personnage – il savait aussi être modeste. S'il ne l'était pas, c'était pour se défendre. Mais, au fond de lui-même, il avait le sens des réalités et de ses propres limites, même si ces limites n'étaient pas les mêmes que celles des autres parce qu'il avait un talent extraordinaire.

AC : Est-ce vous qui allez à la rencontre du public ou bien est-ce le public qui vient à vous ?

MM : Les deux. En général, il y a un phénomène qui se produit de type échange : aussi bien le pied en avant de la dame, du monsieur, que moi d'approcher ma chaise pour pouvoir mieux parler.

AC : Êtes-vous assise ou debout ?

MM : Quelquefois debout, mais assise on a plus de facilité à s'exprimer *a priori*. Le principal, c'est d'être à l'aise pour pouvoir mieux parler.

AC : De quelle manière qualifiez-vous ces personnes ?

MM : Ce sont des amis pour moi. Ils deviennent des amis parce qu'avec le temps ils reviennent me voir, je me souviens d'eux, je ne me rappelle pas toujours de tous les noms. Des gens qui viennent me parler de leurs enfants, du mariage de leur fille. Il y a une année une dame à qui j'ai offert mon livre parce que je ne sais plus ce qu'il se passait... Je ne sais plus. Elle m'avait dit que sa fille était malade, elle était hospitalisée, et moi j'avais quelques livres à moi, ce n'était pas ceux de mon éditeur ni de mon libraire, et je lui ai offert un livre, et puis après je n'y ai plus pensé. Et puis je suis revenue le lendemain, et elle est revenue en m'apportant un petit pot de groseilles, et j'ai trouvé ça charmant.

AC : Est-ce que vous êtes stressée avant de rencontrer votre public ?

MM : Non pas du tout. Je suis joyeuse, c'est ma nature.

AC : Concrètement qu'est-ce que ça vous apporte de rencontrer physiquement ces gens ?

MM : Ce n'est pas parce que je les rencontre physiquement, c'est parce que j'ai un échange avec eux. Ça peut être une complicité dans les idées. Ça peut être une participation à une recherche commune, par exemple si je rencontre des gens qui ont travaillé sur la même période que moi ou encore des gens qui vous apportent de la documentation sur cette période. De ce point de vue-là, historique, c'est très intéressant. Je me rappelle que mon mari, au moment où il publiait ses premiers livres sur la guerre de 14, eh bien les gens faisaient la queue avec le livret militaire de leur ancêtre. Ils avaient tous besoin de communiquer et d'exprimer. Ils voulaient savoir où était mort leur grand-oncle et pourquoi à tel endroit on n'avait rien retrouvé. Et ils voulaient des précisions parce que quelquefois il y avait une censure pour ne pas raconter aux gens les horreurs, or les gens veulent savoir la vérité. Les gens viennent souvent avec des questions bien précises, ils ont souvent quelque chose à vous dire et surtout à vous apprendre. C'est un échange réciproque.

AC : Avec ces gens vous parlez de votre livre, mais souvent ça va au-delà.

MM : Bien sûr. J'écris un petit livre pour les enfants, et ce livre a bien marché et les gens m'apportaient des chats vivants. On venait m'apporter des chatons ou des chats ! [rire] Ce qui me plaît, c'est quand les gens reviennent et me disent : « Voilà, ça s'est bien passé, ma fille s'est mariée ». Quand mon mari est décédé, ça m'a aidée moralement.

AC : Est-ce que les gens posent parfois des questions d'ordre privé ?

MM : Oui, ça peut arriver mais dans la mesure de la discrétion. Ça c'est une question de délicatesse, mais moi je n'ai jamais eu affaire à des mufles. Parce que les Lorrains, quelquefois on dit qu'ils sont froids, mais je n'ai pas remarqué qu'ils étaient plus froids qu'ailleurs. Quelquefois ils semblent plus réservés, ça c'est vrai.

AC : Tenez-vous compte de l'avis des personnes dans l'écriture de votre prochain livre ?

MM : Non, parce qu'on écrit un livre avec les personnages tels qu'ils sont imbriqués dans le contexte que vous avez décidé. Par contre la portée du personnage dépasse votre écriture à vous. Elle se doit de toucher, un peu de transcender le mot et, c'est un peu prétentieux, pour atteindre une vérité un peu plus générale.

AC : Selon vous, quelles qualités les personnes rencontrées apprécient-elles le plus chez vous ?

MM : Je crois que c'est la sympathie. Je pense que j'ai une certaine sympathie envers mon prochain. Moi je pense que c'est ça qui plaît aux gens. J'ai un contact facile, et puis je suis aussi un peu à l'écoute d'eux. Et puis je crois très sincèrement, et on m'a appris ça depuis ma jeunesse, parce que je suis de la génération de la guerre, on m'a appris à mesurer les événements, les choses et les gens, et on m'a appris aussi à être relativement modeste, et je pense que ça, c'est très important. J'ai en horreur les gens qui se pavanent, qui font ronfler leur nom, leur personne, ça je déteste. Je n'ai pas l'impression de jouer un rôle, ni un personnage. C'est ce qui me rapproche des gens parce qu'ils sentent qu'on est sur la même longueur d'onde.

AC : Selon vous, pour quelle raison ces personnes viennent-elles nombreuses au Livre sur la Place ?

MM : Pour se réchauffer moralement les uns les autres, pour trouver un écho à leurs problèmes s'ils en ont, de la joie s'ils en ont à partager et pour avoir le sens du temps qui passe et en même temps la pérennité de la présence, pour vaincre la solitude, tout ça fait qu'on a plaisir à se retrouver.

AC : Diriez-vous que toutes les personnes qui sont au Livre sur la Place sont des lecteurs ?

MM : Non, il y en a qui viennent avec des voitures d'enfants, il y a même des skinheads, il y a des gens habillés dans je ne sais pas quelle tenue qui viennent un peu pour se montrer, il y a un côté un peu cirque dans le public, mais c'est relatif, il ne faut pas exagérer. Même dans les allées on voit très bien ceux qui lisent et ceux qui se baladent.

AC : Durant ces quatre jours que dure la manifestation à Nancy, vous est-il arrivé de faire des interventions en milieu scolaire ?

MM : Non, mais de recevoir les élèves de l'école très longuement oui. C'est captivant parce qu'ils me posent énormément de questions, et moi j'y réponds, même si ça prend un peu de temps sur la vente, il faut prendre la peine de leur répondre et de s'en occuper.

AC : Doit-on acheter votre livre sur le lieu du salon pour se le faire dédicacer ?

MM : Il y a quelques personnes qui l'achètent ailleurs, mais généralement ils ont plaisir à voir l'auteur et se le faire dédicacer sur place en achetant directement. Les trois quarts du temps, c'est sur place.

AC : Pour vous, que représente la dédicace ?

MM : C'est sympa. Ça veut dire qu'on authentifie le travail qu'on a fait et moi je personnalise la dédicace en fonction de la personne. Je ne fais pas une dédicace standard. Pour chaque personne en fonction de ce qu'elle fait, de ce qu'elle aime, je la fais parler un petit peu, je lui demande ce qu'elle aime : la littérature, l'histoire, la musique, les maths, et les gens me disent ce qu'ils font et ce qu'ils ont. Et comme j'ai une certaine habitude maintenant, j'arrive à cerner leur personne, et je fais une dédicace appropriée, et ils sont ravis. Si une personne est joyeuse, je fais passer qu'elle est joyeuse. Mais je veille toujours à rattacher la dédicace à mon livre. Je pense notamment au dernier livre que j'ai écrit sur Aliénor d'Aquitaine qui m'a demandé trois années, voire plus, de recherche et d'écriture. Elle avait écrit une charte pour permettre aux jeunes filles dans sa région, dans le Poitou, de se marier librement. Ce qui est absolument révolutionnaire à l'époque.

AC : Pouvez-vous nous faire partager une dédicace ?

MM : Pour Aliénor, je dis : « Cette porte ouverte sur un siècle qui fut barbare et qui a été littéralement illuminé par la personnalité de cette femme et qui a encouragé la culture, la littérature, la musique » avec amitié, etc. [silence] Une autre dédicace c'est : « Le portrait d'une grande personnalité hors du commun, une femme rayonnante qui a traversé les siècles mais qui est restée proche de nous ». « À travers le personnage d'Aliénor, femme exceptionnelle, le paysage du XII^e siècle et l'Empire des Plantagenêt... ». Ensuite, je mets souvent les prénoms. Si c'est une femme, par exemple de contact facile, je prends son prénom, sans demander son nom. Si c'est une femme un peu plus constipée je demande le nom de famille. Sinon je finis par me rappeler du prénom des gens. Je dis par exemple « à Irène qui aime la littérature ». Quand je vois un couple je demande le prénom à tous les deux, ça les enchante en général.

AC : Généralement, la dédicace est destinée à la personne qui se trouve en face de vous ?

MM : Souvent c'est un cadeau pour un proche. Ce sont les hommes qui achètent un cadeau pour leur femme. Souvent, les femmes, c'est pour elles-mêmes ou alors pour leur mère, leur grand-mère.

AC : Quel est le temps moyen de la conversation ?

MM : Vous avez des gens très laconiques, très pressés, et d'autres dont on ne peut plus se débarrasser, et ça c'est un autre problème.

AC : Pensez-vous que le temps de rencontre lors de ces salons du livre est suffisant ?

MM : Oui, parce que sinon on y passerait toutes ses nuits.

AC : Est-ce que vous préférez les rencontres plus longues avec moins de monde ?

MM : Non, moi je préfère le Livre sur la Place, c'est plus global et en même temps bien en mouvement. Il y a une circulation. À l'intérieur de la librairie, il y a plein de sollicitations extérieures, je veux dire dans l'entourage de la table où vous dédicacez, parce qu'il y a plein de gens qui viennent chercher autre chose. C'est beaucoup plus difficile.

AC : Pouvez-vous qualifier l'ambiance sous le chapiteau ?

MM : Très favorable aux échanges à tous les niveaux et à tous les âges. Il y a des gens qui ont besoin de s'exprimer, des femmes qui ont besoin de lire, on les voit chargées avec leurs enfants et les poussettes. Elles ont envie de s'évader de la vie quotidienne quoi.

AC : Selon vous, que représente un livre dédicacé aux yeux des gens ?

MM : Ils remercient et ils sont très sincères. C'est une sorte de compliment qu'on leur fait. On prend la peine de regarder la personne qui va le lire, d'échanger avec elle. Il y a une espèce d'hommage si vous voulez.

AC : Selon vous, est-ce qu'un livre dédicacé a plus de valeur qu'un livre qui ne l'est pas ?

MM : Oui oui, oui. Parce qu'il y a justement cette complicité avec le lecteur.

AC : Est-ce que, pour vous, le fait de dédicacer est une forme de reconnaissance de votre travail ?

MM : Oui, absolument parce qu'il y a une telle incertitude quand le livre sort et puis il y a tellement de concurrence et de difficultés à s'affirmer. Le poids du lecteur n'est pas quelconque. C'est un lecteur qui n'a pas l'habitude de vous lire ou bien c'est un lecteur qui s'intéresse à telle période, qui n'a pas de préjugés en fonction des médias, etc. C'est beaucoup plus valorisant.

AC : Pensez-vous que les gens, de manière générale, idéalisent la figure de l'écrivain ?

MM : Oui. Il y a peut-être une certaine forme d'admiration, et puis, en même temps, c'est quelque chose que, au fond d'eux-mêmes, ils auraient aimé faire. On s'exprime à leur place, donc il y a une sorte de gratitude valorisante.

AC : Est-ce qu'il arrive que des personnes vous soumettent un manuscrit ?

MM : Oui bien sûr. Je ne réagis jamais de manière négative. Quand je peux, je le lis, sinon j'adresse à des autres pour qu'ils le fassent. C'est très important, parce que, comme ça, on peut révéler des talents. J'ai déjà participé à des jurys.

AC : Quel est votre meilleur souvenir du Livre sur la Place ?

MM : Les deux meilleurs souvenirs, c'est ce dont je vous ai parlé. Le premier, c'est cette dame qui avait sa fille malade et qui est venue me voir et me donner un peu de groseilles épépinées et j'avais trouvé ça extrêmement charmant. Et puis le deuxième, c'est le jeune sculpteur qui a dit qu'il allait sculpter mon personnage. Ça, ça m'a beaucoup touchée.

AC : Que retenez-vous de votre venue au Livre sur la Place ?

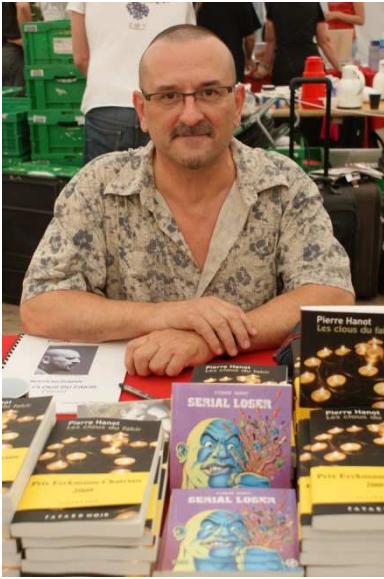
MM : J'ai appris le bonheur d'être avec mes semblables. Ça a l'air tout simple, mais c'est très important, et ce n'est pas toujours évident pour tout le monde, surtout à la période actuelle, sans discrimination aucune, je précise.

AC : Voulez-vous rajouter quelque chose ?

MM : Un grand merci à la ville de Nancy et merci à tous les organisateurs, à commencer par Françoise Rossinot et son mari et à Michèle Maubeuge, à tous les gens, les libraires, tous les participants qui contribuent à tous les niveaux à cette réussite.

5.9. Pierre HANOT

L'écrivain, un acteur social



Été du livre, Metz, 2010.
© Adeline Clerc, 2010.

« On écrit des bouquins, il faut les défendre et de toute façon même les écrivains les plus parisiens ou les plus renommés, ils se rendent compte que s'ils ne vont pas au charbon, ils peuvent être en danger aussi. Maintenant c'est la logique du business et puis il faut s'y conforter [...]. Donc, c'est à nous, aux gens qui écrivent, de défendre notre démarche de manière physiquement présente sur des salons, sinon, encore une fois, on est phagocyté par tout un phénomène de vente et d'économie qui n'a pas grand-chose à voir avec la littérature ».

Date de l'entretien : 10/07/09

Lieu de l'entretien : Metz, Café Lune

Durée de l'entretien : 1h17

Genre littéraire : romans et nouvelles

Éditeur : Fayard

Dernier livre présenté au Livre sur la Place : *Les Clous du fakir* (Paris, Fayard, 2009)

A déjà publié quatre romans

Profession : « artiste-écrivain »

Ville de domiciliation : Courcelles Chaussy (57)

Âge : 57 ans

[Avant de commencer l'entretien, Pierre Hanot tient à ce que nous nous tutoyons.]

AC : Quel est ton éditeur ?

PH : Mon éditeur c'est Fayard et plus précisément Fayard noir qui est le, comment je peux dire ça, pas une sous division, mais enfin qui est la partie de Fayard qui s'occupe principalement des romans policiers et des romans noirs.

AC : C'est le seul éditeur que tu as eu ?

PH : Non non, j'ai eu deux week-ends auparavant : le premier éditeur c'est un éditeur de Bordeaux qui a une distribution nationale, qui s'appelle Le Bord de l'Eau. [...] Cet éditeur-là, on en parlera plus tard si tu veux. Donc c'est un éditeur chez qui j'ai publié mon premier livre qui est un récit sur les concerts que je donne en prison qui s'appellent *Rock and Taule* et qui est un ouvrage qui a très bien marché au niveau des médias. L'année suivante – donc ça c'était fin 2005 – en 2006, j'ai sorti un roman chez eux qui s'appelle *Les Hommes sur les Icebergs* qui est un livre sur l'addiction et puis l'année suivante, j'ai sorti un autre livre qui est une *novela* et qui s'appelle *Serial Losers*. Une *novela* c'est un format entre la nouvelle et le roman. Je l'ai publié chez un petit éditeur de Perpignan qui s'appelle Mare Nostrum. C'était un boulot de commande qui était très intéressant et puis donc, je viens de signer chez Fayard pour mon quatrième ouvrage.

AC : Tu as dit que ton premier livre a été relayé médiatiquement, par quel biais médiatique justement ?

PH : C'est-à-dire que c'était un livre qui était à cheval sur les faits de société, puisque ça parlait du monde carcéral et, en même temps, de mon expérience musicale, donc il y avait deux approches qui étaient intéressantes pour les médias, ce qui fait qu'au niveau principalement de la presse écrite il y a eu vraiment des retombées formidables, enfin sur *Libération*, *Le Monde*. Et puis j'ai fait cinq émissions à *France Inter* avec ce livre, donc c'est un livre qui a vraiment, qui a eu un bel écho dans les médias.

AC : Si je te demande quelle est ton activité professionnelle, tu réponds quoi ?

PH : Je dirais artiste-écrivain, voilà. C'est-à-dire que, en même temps, je suis intermittent du spectacle, puisque je continue à faire de la musique et que j'en fais depuis les années 73/74. Et en même temps je fais, de temps en temps, des expositions d'art, pas conceptuel, mais voilà des installations assez mouvementées qui mélangent une interactivité, des parfums, des collages, des poèmes en boucle et puis donc écrivain depuis quatre ans. Ça a tendance à devenir mon activité principale.

AC : Et sur les papiers administratifs, tu écris quoi ?

PH : On va dire que je suis intermittent du spectacle, voilà.

AC : Combien de fois es-tu déjà venu au Livre sur la Place présenter un livre ?

PH : Écoute, ça va faire la quatrième fois cette année puisque j'y suis allé à chaque livre que j'ai publié.

AC : De manière consécutive ?

PH : Oui, oui bien sûr puisque mes bouquins sont sortis année après année.

AC : Selon toi, pourquoi avoir créé le Livre sur la Place à Nancy ?

PH : [silence] Je crois déjà que tous les salons, c'est une volonté politique au départ. C'est-à-dire que, moi, je voyais la différence – enfin maintenant les choses sont en train de changer – mais, quand il y avait Jean-Marie Raush qui était maire de Metz, c'était une ville qui était, je pense que c'est l'une des plus villes de France, mais à l'époque c'était une des villes les plus pauvres au niveau artistique, au niveau culturel, alors que Nancy, je pense que Rossinot bon, je ne suis vraiment pas d'accord avec beaucoup de ses orientations, mais je pense qu'il a un respect et ça vient de sa femme aussi, je pense qui est une femme très cultivée et très ouverte, il y a un respect pour l'écriture, pour la littérature, donc ça se ressent dans ce salon-là de par l'accueil et puis de par la structure même du salon. Donc je pense que oui, Le Livre sur la Place c'est d'abord une volonté politique. Il y a aussi un projet architectural, enfin pas d'architecture, mais de mise en situation sur une des plus belles places de France. Donc il y a quelque chose de très sympathique qui se dégage au départ de cet événement.

AC : Est-ce que tu as été sollicité pour participer au Livre sur la Place ou bien est-ce que tu as fait la demande ?

PH : Au départ, j'ai fait la demande. J'ai fait la demande puisque j'avais un petit éditeur qui n'avait pas une grande influence, donc, tout le parcours – on en reparlera après – tout le parcours que j'ai pu faire au salon du livre, ça a été à l'origine une énergie individuelle. Au départ, oui, j'ai posé ma candidature, et puis comme il n'y avait pas une presse régionale conséquente ni nationale, je n'ai pas eu de souci à me faire admettre la première fois.

AC : Et ensuite, tu as été invité ou il a fallu que tu refasses ta demande chaque année ?

PH : Non, de toute façon c'est le principe. L'invitation, ce n'est pas exactement comme ça que ça se passe, c'est à dire que chaque organisateur fait le tour des week-ends, leur demande ce qu'ils ont comme auteurs à proposer, et après il y a un choix.

AC : On parlait de la manière dont on se faisait inviter sur les salons...

PH : Oui, donc après, chaque année, avec Fayard, le principe est complètement différent puisque, maintenant, ça passe vraiment par le salon qui contacte Fayard et Fayard qui dit voilà : « On aimerait vous proposer tel et tel auteur ». Pour moi, il n'y a aucune difficulté pour que j'y sois. Je suis déjà inscrit d'ailleurs.

AC : Mais que penses-tu globalement ? Que c'est difficile de participer au Livre sur la Place ou pas ?

PH : [silence]

AC : Toi, tu as eu la chance d'avoir un livre médiatisé.

PH : C'est un salon qui a de l'envergure, c'est-à-dire que moi, je le placerais dans les... on va dire dans les dix salons les plus importants de France, important non seulement par le nombre d'auteurs accueillis mais par la qualité de cet événement. Donc je pense qu'il y a beaucoup de demandes, et puis je pense que régionalement il y a beaucoup de gens aussi qui voudraient y participer mais qui ne peuvent pas y participer, même nationalement. Donc c'est un salon qui est assez difficile d'accès.

AC : Est-ce pour ces raisons, parce que c'est un grand salon, qu'il y a beaucoup de monde, qu'il y a de la qualité que tu as accepté d'y participer ?

PH : Non, moi je ne fais pas de différence entre les grands et les petits salons. Bon, là aussi on en reparlera. Pour moi, l'important, c'est déjà régionalement d'être présent parce que ça n'a pas toujours été le cas, en particulier au niveau de la musique où moi j'ai toujours tourné à 90 % en dehors de ma région. Moi, je n'avais pas envie que ces situations-là se reconduisent au niveau de l'écriture, donc c'est important pour moi d'être entré localement et puis participer, encore une fois, à un salon qui est de valeur.

AC : Si quelqu'un dans la rue te demande ce qu'est le Livre sur la Place, que réponds-tu ?

PH : [silence] Je ne sais pas [...]. Je ne vais pas commencer par faire du roman et dire que c'est un beau salon à Nancy, dans un bel endroit avec de beaux livres.

AC : Est-ce que c'est le terme de « salon » qui le qualifie le mieux ?

PH : Oui. Un salon, c'est une pièce où tu reçois des gens pour échanger des idées, pour boire un coup ou fumer ensemble. Donc je trouve que l'analogie est pas mal.

AC : Pour toi, il y a un côté convivial dans les salons du livre ?

PH : Mais oui bien sûr ! Mais là on va peut-être anticiper sur ce que l'on va voir après, mais moi je viens de la musique, donc il y a toujours un rapport charnel sur la scène qui s'installe. C'est-à-dire qu'une chanson n'est jamais finie, elle est réinterprétée à chaque concert et il y a cette proximité sensuelle avec le public. Quand je dis « sensuelle », c'est les sens, c'est la vue, c'est l'ouïe, c'est l'odorat, c'est pas le toucher, mais presque. Quand on écrit un livre, on est dans un processus de solitude, et pour moi c'est hyper-important de retrouver ce rapport charnel avec ceux qui lisent, ceux qui me lisent ou qui m'écoutent. Donc moi, je n'ai pas de difficulté à le vivre, et le salon c'est vraiment pour toucher les gens, je dis toucher les gens, toucher leur cœur, croiser leur regard, parler. Bon, il y a des auteurs qui ne s'en satisfont

vraiment pas, qui sont terrorisés ou qui traînent les pieds pour aller dans les salons, moi c'est une démarche qui m'est complètement naturelle.

AC : Ça t'est donc facile de passer de l'acte d'écriture solitaire à celui d'exposition en public.

PH : Non seulement facile, mais indispensable parce qu'un livre – à la différence encore une fois de la musique – quand il est terminé, je ne dirais pas qu'il est mort, mais il vit par ses lecteurs et plus par une réinterprétation, une réécriture : voilà tout est figé. Donc, je trouve que c'est en croisant ses lecteurs qu'on arrive à avoir tout d'un coup une vision de ce qu'on a écrit, qui peut être différente de ce qu'on pouvait avoir : c'est un procédé complètement magique.

AC : Participes-tu à d'autres salons du livre ?

PH : Depuis quatre ans, je fais à peu près vingt salons par an, et ça c'est indispensable pour moi. Pourquoi ? Parce que les deux premiers week-ends que j'avais étaient des week-ends très sympathiques, engagés dans leurs démarches littéraires, voire même, pour certains, politiques. Mais ils ne bénéficiaient pas d'une distribution importante, ni de contacts avec les médias valorisants, et donc, si moi je voulais que mes livres continuent à vivre (parce que, maintenant, on est dans un processus économique où un bouquin il est pendant deux mois chez le libraire si tout se passe bien et au bout de deux mois il n'est plus là) donc il était important – comme on n'avait pas un réseau de distribution efficace – il était important pour moi de faire vivre mes livres par le salon du livre. Ça a été une première démarche qui a été constructive puisque là je continue à défendre des livres qui sont sortis il y a quatre ans et qui continuent à intéresser le lecteur par le biais des salons.

AC : Est-ce que cette promotion de ton livre, ça fait partie de ton métier d'écrivain ?

PH : [Hésitation]

AC : Est-ce que c'est ton rôle de faire tout ça ?

PH : Mais oui, parce que moi j'ai toujours foutu les mains dans le cambouis avec la musique. C'est-à-dire que j'ai fait partie d'une génération où on partait dans une camionnette pourrie avec la sono, les éclairages, et il fallait se démerder tout seul. En plus, au niveau de la musique, moi je n'ai jamais signé dans une Major ou un grand Label, donc il fallait se démerder. Donc, j'ai aucun complexe à aller au turbin. Aller au turbin, c'est pas faire de l'abatage. On écrit des bouquins, il faut les défendre, et de toute façon, même les écrivains les plus parisiens ou les plus renommés, ils se rendent compte que s'ils ne vont pas au charbon, ils peuvent être en danger aussi. Maintenant c'est la logique du business et puis il faut s'y conforter.

AC : Quels sont précisément les salons auxquels tu participes ?

PH : Alors, jusqu'à mon troisième *Serial Losers*, qui était un polar jubilatoire, une espèce de parodie de polar, je participais uniquement à des salons littéraires, c'est-à-dire des salons généralistes, de littérature générale. Ça a été vraiment tout un travail de mise en place pour contacter les organisateurs, ce qui fait que, très rapidement, j'ai été dans les plus grands salons : Paris, Brive, Saint-Etienne. Et donc à partir de mon troisième ouvrage, qui était donc un polar, un polar dans la marge, j'ai commencé à faire beaucoup de salons en plus de ces salons généralistes, beaucoup de salons spécialisés dans le noir, enfin dans le roman noir et le polar. C'est deux univers complètement différents qui me plaisent bien, parce qu'on n'y rencontre pas les mêmes collègues et on n'y rencontre pas les mêmes lecteurs, qui ne s'opposent pas et qui sont parfois étanches.

AC : Mais vingt salons par an, ça doit être contraignant, non ?

PH : C'est une question d'organisation, et puis quand tu es en déplacement en train, à l'hôtel, eh bien, ça te permet d'écrire. Moi je suis tout le temps en train de prendre des notes.

AC : Justement, tous ces déplacements, c'est toi qui les finances ?

PH : Ah ! non, ça ne peut pas être de ma poche, sinon ça serait de l'ordre du suicide ! Non, non c'est en gros l'organisation d'un salon lambda. Ce sont les frais qui sont pris en charge par l'organisateur et les frais d'hébergement et parfois alimentaires sont pris en charge par la maison d'édition en fonction de la taille de la maison d'édition.

AC : Depuis que tu publies, est ce qu'il t'est déjà arrivé de faire une lecture publique de tes livres ?

PH : Ah ! oui.

AC : En dehors du milieu carcéral ?

PH : Oui, oui, bien sûr. Ça aussi, ça a un rapport valorisant. Une écriture, c'est fait pour vivre aussi par la réalité. Même au niveau de mon écriture, je ne peux pas lâcher une phrase si elle ne me va pas en bouche. Il y a un héritage musical qui est permanent dans mon écriture, et j'essaie, pas systématiquement, mais le plus souvent possible, sur tous les salons, d'avoir un minima de rencontres où il peut y avoir quelques extraits qui soient lus ou par des comédiens, ou par moi-même.

- Des conférences débats ou des tables rondes ?

PH : Oui, c'est assez fréquent. Des fois, sur des sujets qui sont assez surprenants c'est-à-dire que le premier débat que j'ai pu faire en Bourgogne (je ne sais plus dans quelle ville) on m'a demandé de participer à un débat sur les autobiographies, alors que j'étais absolument pas

concerné par l'histoire. Donc il a fallu trouver le truc où on s'en sort avec de l'humour pour intéresser les gens. Mais toutes les rencontres sont bonnes à vivre.

- Des présentations de tes livres en librairie ?

PH : Là aussi c'est souvent. C'est très important aussi parce que, indépendamment des grosses chaînes type Fnac qui font un travail qui est utile, le rapport avec le libraire est essentiel pour un auteur, parce que ça se passe sur des coups de cœur, parce que si le libraire prend un livre, il le fait vivre beaucoup plus longtemps que ce qui était prévu. Ça c'est particulier parce qu'il y a vraiment une espèce de toile d'araignée des libraires résistants en France, avec des gens qui sont bons. À Nancy, on a « L'Autre Rive », on a « Geronimo ». C'est des libraires qui ont le même rapport à l'écrit, à savoir les gens qui peuvent être amoureux et quand ils sont amoureux ils défendent vraiment leur histoire d'amour avec les livres qu'ils ont choisis. C'est encore est un maillon, pas seulement pour les ventes ou pour le succès d'un livre, mais pour le respect que ces gens peuvent témoigner à ce que l'on écrit. Et puis il y a un rapport d'amitié qui s'établit entre nous.

AC : Ces rencontres en librairie, ces lectures publiques, ces conférences débats, c'est en plus des salons ?

PH : Oui, oui. Des fois c'est dans la foulée, mais là aussi on va peut-être faire la liaison avec les questions qui vont suivre, mais moi j'essaie, ça paraît très contraignant ce programme-là, mais j'essaie de faire que je ne m'emmerde pas. Ça, c'est le premier critère. Si je suis uniquement là pour défendre mes livres et avoir une présence, pas commerciale, mais une interactivité pendant à la vente, ça ne me suffira pas. Il ne faut pas que je m'emmerde. Donc, c'est un peu comme une *interview* aussi. Moi, souvent, je tombe sur deux interviewers qui disent la même chose à la virgule près. J'essaie, à chaque fois, de trouver un angle dans lequel je vais pouvoir m'épanouir.

AC : Est-ce qu'il t'arrive de refuser des sollicitations ?

PH : [silence] Oh ! non, je n'ai pas, j'ai la chance peut-être de ne pas vivre ça ou pas le désir d'avoir la prétention d'en refuser. Non, on peut y aller pour exprimer une colère, mais de là à refuser, non.

AC : Est-ce qu'il t'est déjà arrivé d'animer un atelier d'écriture ?

PH : Ah ! oui, mais sous plusieurs formes. C'est-à-dire que j'ai commencé il y a plusieurs années à faire des ateliers d'écriture en milieu carcéral, on en reparlera, mais depuis deux ans je fais pas mal d'ateliers en milieu scolaire alors milieu scolaire, c'est secondaire, universitaire puisqu'en IUT je le fais et aussi dans les quartiers difficiles depuis cette année-là.

AC : C'est à Metz ?

PH : Non. Cette année, j'ai fait deux ateliers à Laxou et puis un à Longwy. J'ai fait un atelier à l'IUT de Forbach.

AC : En quoi consistent ces ateliers ?

PH : C'est une initiation à l'écrit donc ça passe par des exercices de déblocage. Je ne veux pas trop travailler sur la durée non plus. On est un peu dans la génération du *zapping*, donc on travaille sur des exercices courts qui peuvent être mis en application très rapidement et qui sont très variés, avec aussi, tout le temps, une espèce de pédagogie qui fait intervenir les jeux de rôles c'est-à-dire qu'une fois que l'on a écrit, on lit et on joue.

AC : Est-ce que ça s'inscrit dans le programme scolaire ?

PH : En milieu scolaire oui, ce sont des ateliers qui sont pris en charge et par l'Éducation nationale et par la DRAC.

AC : Et est-ce que tu es en lien avec les instituteurs ?

PH : Ah oui ! De toute façon, ça, c'est indispensable au niveau des ateliers en milieu scolaire puisque ce sont des ateliers qui fonctionnent environ sur 50 heures sur l'année scolaire. Donc il faut en amont et en aval, qu'il y ait un travail d'accompagnement des professeurs qui sont délégués à ces ateliers-là. Donc c'est une collaboration vraiment indispensable.

AC : Et cette collaboration, elle se passe comment ?

PH : D'abord, c'est sur le choix d'un thème.

AC : C'est l'instituteur qui choisit ou c'est toi ?

PH : On me propose différents thèmes. il y a plusieurs mouvements, c'est-à-dire que, par exemple à Longwy, on m'a proposé deux thèmes différents et j'ai choisi les histoires d'amour. À Laxou, j'ai choisi le thème qui est : les nouvelles policières. C'est d'abord la collaboration sur le choix d'un thème, la manière dont on l'illustre. Je donne un peu des directions à l'enseignant pour lui dire : « Il serait bien de voir au niveau chanson, au niveau poésie, au niveau littérature, quels sont les thèmes qui peuvent se raccorder à celui qui est choisi, quels sont les auteurs à aborder ». Après je détermine tout seul la dynamique de l'atelier en lui-même, la progression, le déblocage, le travail sur l'imaginaire. Et puis il y a la réalisation conjointe de quelque chose d'écrit et sa mise en oralité.

AC : C'est un vrai rôle de professeur que tu joues à ce moment ?

PH : Oui, sauf que moi j'ai l'avantage que ce ne soit pas inséré dans un cadre scolaire, c'est-à-dire que j'ai sans doute un langage et une approche qui les dépaysent, qui dépaysent les élèves. Donc ils ont un appétit qui est beaucoup plus conséquent que celui qu'ils pourraient avoir dans un cadre plus traditionnel.

AC : Est-ce qu'il t'arrive de faire de la discipline avec les élèves ?

PH : Oui, ça c'est passé à Laxou. C'était une classe. Ce qui m'intéresse aussi c'est de ne pas tomber sur les meilleurs élèves et il y a des fois où il faut jouer les flics, mais bon j'essaie de ne pas trop rester dans le rôle du CRS de service parce que sinon on loupe le voyage.

AC : Est-ce que tu ressens une quelconque pression de la part de ton éditeur lorsqu'il s'agit de participer à des salons par exemple ?

PH : [silence] Non. On va parler aussi de la manière dont j'ai signé chez Fayard parce qu'elle est très éclairante. Ce manuscrit *Les clous du Fakir*, je l'avais envoyé à une trentaine de week-ends donc ça remonte il y a un an à peu près, et j'ai eu des refus souvent manuscrits, très bien posés avec plein de compliments. Je l'avais envoyé trois fois chez Fayard, par la poste, sans aucune recommandation, et puis j'avais eu trois refus. C'est-à-dire que j'avais envoyé à trois collections différentes chez Fayard et j'avais eu trois refus.

Et au mois de mai de l'année dernière, je vais au salon de Caen, qui est un salon de littérature générale, et je me retrouve à côté de Patrick Reynald qui est le directeur de la collection Fayard noir (qui était puisqu'il vient de partir de chez Fayard), et donc on sympathise et le dimanche soir à la fin du salon, il me demande si j'ai quelque chose sur le gaz, et moi je réponds que « oui, j'ai un manuscrit dans mon sac, mais je ne vais pas te le proposer puisqu'il a été proposé trois fois chez toi » et il me dit : « Je n'en ai jamais entendu parler, donne-le moi », donc je lui file le manuscrit le dimanche soir et il me dit : « Putain, j'achète ».

Donc, par le biais des salons, il y a aussi des contacts à faire avec les week-ends et puis les auteurs aussi parce que l'échange des expériences aussi est très enrichissante. Si je n'avais pas fait ce salon-là, je n'aurais jamais signé chez Fayard. Donc, déjà la décision du directeur de la collection s'est faite en même pas vingt-quatre heures, donc évidemment au coup de cœur, et je me suis assez vite rendu compte que j'étais sur quelque chose d'assez fragile, enfin d'assez délicat en étant chez Fayard. J'ai signé chez Fayard noir, qui est une collection principalement réservée aux polars, alors que je ne n'avais pas du tout écrit un polar, *Les clous du Fakir* c'est pas un polar, c'est un roman noir, donc j'ai été, si tu veux, au niveau placement libraire, le plus souvent dans les grandes chaînes. Je suis dans le rayon polar parmi les gens avec qui je n'ai pas grand-chose à partager, parce que, sans doute, je suis atypique, parce que je n'ai pas écrit de polar, j'ai écrit un roman. Et donc ça, c'était une petit peu difficile à digérer, mais d'un autre côté, je me suis rendu compte, et Fayard me le dit régulièrement, que s'ils m'ont signé dans cette collection-là, c'est pour avoir quelque chose de plus « écrit » que ce qu'ils ont pu signer jusqu'à présent.

Donc, c'est d'un côté quelque chose d'un peu contraignant ou limitatif, et puis d'un autre côté ça signifie que Fayard me témoigne un intérêt non dissimulé. Donc moi je n'ai aucune pression par rapport à eux et tout ce qu'il nous arrive en ce moment est bénéfique pour eux comme pour moi.

AC : Est-ce que tu participes à l'organisation d'un salon du livre ?

PH : Ah non impossible, c'est impossible !

AC : Tu n'as pas le temps ou tu ne veux pas ?

PH : Non seulement je n'ai pas le temps, mais je peux pas et puis je ne serais pas bon et je ne peux pas me mobiliser. Moi, il me faut déjà quarante vies pour faire ce que j'entreprends, si en plus je dois faire organisateur, là je suis foutu.

AC : Je reviens sur une question importante. Est-ce que la participation à un salon du livre, tel que le Livre sur la Place, fait partie de l'activité d'un écrivain ?

PH : Alors il y a plusieurs catégories. Il y a des gens qui sont tout à fait à l'aise et, en général, ils éprouvent de l'amitié. Bon il y a aussi des gens qui sont là en présentation, ça c'est déjà un peu plus douteux, c'est-à-dire des gens qui essaient de jouer un personnage qu'ils ne seront jamais. Peut-être que dans leur écriture c'est déjà des gens qui ont tendance à se regarder. Évidemment, quand il y a le miroir des lecteurs en face d'eux, ils pètent un câble. Et puis il y a des gens qui sont très très mal à l'aise. J'ai vu vraiment des auteurs qui se cachaient et qui trichaient avec leur maison d'édition, qui ne restaient pas sur leur stand et qui se barraient en courant. Donc en tout cas pour moi oui, bien sûr que ça fait partie du truc ! Oui parce que, encore une fois, il faut voir aussi que l'on parle de salon, alors les salons c'est aussi le Salon de l'agriculture et les salons du livre, eh bien ils sont souvent pollués aussi par toute une catégorie de gens qui ne sont pas des écrivains mais sont des *people*, qui ont un rapport à l'écrit uniquement parce qu'on voit leur tronche à la télé ou parce qu'ils sont des personnages médiatiques. Donc, c'est à nous, aux gens qui écrivent, de défendre notre démarche de manière physiquement présente sur des salons, sinon, encore une fois, on est phagocyté par tout un phénomène de vente et d'économie qui n'a pas grand-chose à voir avec la littérature.

AC : En creux de ce que tu viens de dire, on dirait que se dessine un discours de militant.

PH : Oui mais, ce n'est pas quelque chose qui est forcé chez moi. Il y a des choses que je n'acceptais pas quand j'avais quinze piges et que je n'arrive toujours pas à accepter.

AC : Est-ce que tu comprends qu'il y ait des écrivains qui refusent totalement de venir à des salons ?

PH : Mais oui, de toute façon encore une fois, c'est la liberté. Au départ, moi, les premiers salons que je faisais, je voulais communiquer avec tout le monde. Il y a des gens qui viennent juste pour entre-apercevoir l'auteur ou même pas. Il faut apprendre des fois à être dans le silence comme être dans la parole, dans le dialogue ou simplement le retrait et la

contemplation. Là aussi la musique m'a appris à avoir de l'intuition par rapport à ce genre de relations mais oui il y a des gens, encore une fois, que ça terrorise.

AC : Est-ce que tu penses que c'est de la peur ? Ou est-ce que tu penses que certains écrivains se disent : « Moi je ne me mêle pas à la foule et aux lecteurs lambda » ?

PH : Il y a des deux. Et puis alors quand les deux se cumulent alors là ! [rire]. Ça provient souvent d'une peur, d'un malaise par rapport aux gens qui se transforme en arrogance et en prétention.

AC : Il y a certaines maisons d'édition qui ne seront jamais sur des salons. Qu'en penses-tu ?

PH : Oui, bah oui c'est des maisons qui sont un petit peu, je dirais, pas dans la marche mais un petit peu spéciales quoi. Echenoz c'est un type que j'ai rencontré plusieurs fois, qui est adorable en plus. Des gens d'Actes Sud j'en connais aussi pas mal, mais aux Editions de Minuit et Actes Sud ils n'ont pas PPDA ni Claire Chazal. Il y a des maisons, quand elles ont ces personnages-là, elles ont tendance à montrer leurs poulains plus que d'autres.

AC : On va parler du Livre sur la Place plus particulièrement. Je vais te demander de visualiser le chapiteau, qu'est ce que tu penses du lieu où se déroule cette manifestation ?

PH : Nancy, tous les gens disent que c'est une ville magnifique, je parle des gens qui ne connaissent pas Nancy parce qu'ils ne connaissent que le centre c'est-à-dire place Carrière et place Stanislas. Je pense, par exemple, que Metz est une ville beaucoup plus belle que Nancy dans sa globalité c'est-à-dire qu'il y a une architecture, une revalorisation de la pierre. Je trouve que Nancy est plus de bric et de broc et est beaucoup moins homogène, mais par contre le centre est prodigieux. Bon, moi, j'ai pas trop le sentiment royal ou princier par rapport à mon statut d'écrivain, mais c'est vrai qu'on est accueilli dans quelque chose d'historique. Il y a aussi une luminosité de la pierre, de l'endroit, on est tout le temps dans la lumière.

AC : Qu'est ce que tu penses du chapiteau ?

PH : Le chapiteau permet d'avoir beaucoup de gens et d'accueillir beaucoup de gens dans une structure qui est relativement légère et pas trop contraignante. L'histoire de tous les chapiteaux c'est que il y a une pollution sonore qui est vraiment conséquente, c'est-à-dire que, au bout de trois jours, dans un salon sous un chapiteau, on a de la confiture dans les oreilles, on est au bord de la surdité.

AC : Ça doit être fatigant tout un salon ?

PH : Oui, mais bon, est-ce que le mec ou la fille qui travaille au Cora elle n'est pas fatiguée à la fin de sa journée ? Moi je ne suis pas trop à plaindre. Je trouve que le fait de pouvoir

prétendre être écrivain et être artiste c'est un cadeau du ciel qui est formidable. Ça procure une liberté qui fait disparaître tous les petits tracas, les migraines.

AC : Qu'est ce que tu penses de la disposition des stands sous le chapiteau ?

PH : [silence] Bon, elle est assez traditionnelle par rapport à tout ce que je peux rencontrer au niveau des salons. Au départ, de toute façon, la programmation est partagée par les différents libraires. Je ne sais pas comment ils s'arrangent, je sais qu'à Metz il y a des petits conflits entre les libraires parce que la logique voudrait que tous les libraires soient partagés, ce qui n'est pas le cas à Metz, alors je ne sais pas comment ça fonctionne à Nancy.

AC : Aurais-tu organisé les choses de la même façon ?

PH : Oui, mais comme je ne suis pas organisateur, je crois qu'indépendamment de l'architecture intérieure d'un salon, l'important c'est de le faire vivre, encore une fois, avec des rencontres, des animations, des thématiques aussi, une activité allant dans le scolaire ou même carcéral pour qu'il touche une catégorie de population qui ne va pas forcément vers l'écrit.

AC : Qu'est ce que tu penses des portraits d'écrivains qui sont situés sur les stands ?

PH : [Hésitation]

AC : À ton avis, ils servent à quoi ?

PH : Là on va revenir sur les *people*, c'est-à-dire que il y a une catégorie de personnes qui vont au salon uniquement pour pouvoir serrer la main à des vedettes de la télé ou de cinéma et sont muets. Et puis ça va jusqu'à la schizophrénie, c'est-à-dire que, moi, souvent sur des salons, je vois un public, une catégorie de public qui ne vient même plus pour regarder les *people* mais pour essayer de passer devant les *people* en cherchant leurs portraits affichés au dessus des stands. On est quand même dans un rapport à l'image qui est tout à fait surprenant. Bon ceci dit, que les gens aient leurs tronches sur une photo... moi je l'ai aussi [rire].

AC : Tu l'as aussi ?

PH : Oui, mais dès le départ j'avais décidé de me les faire tirer moi-même parce que mon éditeur n'était pas à même de pouvoir le faire. Donc voilà, ça ne me dérange pas d'avoir ma tronche sur une affiche.

AC : En quoi ça te sert d'avoir ta photo ?

PH : Ce n'est pas une démarche d'ego surdimensionné, mais ça peut orienter certains lecteurs vers quelque chose qu'ils ont déjà vu ou leur faire un rappel.

D'ailleurs j'ai raconté une anecdote au Livre sur la Place à Nancy, quand j'ai sorti mon deuxième bouquin, *Les hommes sur les icebergs*, qui était un voyage dans l'alcool, un livre sur les addictions et je me suis dit : « J'écris un bouquin sur l'alcool et finalement je n'ai rien à proposer à boire aux gens ». Donc j'ai acheté un cubi de rouge. Sur le salon du livre de Nancy, j'avais emmené un cubi de rouge, et j'avais marqué un écriteau « un livre vendu, un verre de rouge offert », ce qui était évidemment un gag parce que dans ce livre-là il y a aussi de l'ironie, de l'humour, donc c'était un gag complet, et alors c'était très intéressant de voir la réaction des gens, du public. Il y avait des gens qui arrivaient vers moi et qui étaient extrêmement offusqués : « Mais vous n'avez pas honte, pour vendre vos livres, d'employer des procédés commerciaux aussi indignes de la part d'un écrivain ! ». Il y avait des gens qui se fendaient la pipe et qui avaient compris qu'on était dans l'ironie et puis d'autres gens qui passaient et qui trouvaient ça normal, que ça faisait partie d'une démarche commerciale donc prêts à tout admettre quoi. Alors ça, ça aurait été très intéressant de filmer parce que là, le spectacle était dans le public et donc sur ma pancarte.

AC : Que penses-tu de l'ambiance générale sous le chapiteau ?

PH : [silence] Sur tous les salons, moi j'arrive toujours à faire une ou deux découvertes de personnes, d'écrivains. Alors ça peut être des découvertes agréables comme des découvertes particulièrement désagréables, mais, grosso modo, sur un salon, il y a d'abord cette rencontre avec le public qui est passionnante mais qui est très fatigante aussi, parce que il ne s'agit pas de ressortir la même histoire (on en parlera après pour l'histoire des dédicaces). Donc ça demande une énergie. Le reste est partagé entre le restaurant, l'hôtel, dormir, récupérer et puis voir quelques potes. Moi j'ai quelques amis qui me sont particulièrement chers, des gens comme Echenoz et puis quelques polardeux avec qui je m'entends bien. Mais on ne part pas à chaque salon à l'aventure pour essayer de découvrir toutes les autres personnes qui participent. En ce qui concerne le public à Nancy, c'est un des salons que je préfère en France parce que les gens sont curieux, c'est-à-dire que le lecteur est curieux, même s'il y a toute une partie qui vient voir les *people*, il y a beaucoup de gens à Nancy qui partent à l'aventure, qui sont capables de tomber sur un livre dont ils n'ont pas forcément entendu parler précédemment et de s'y intéresser. Ça c'est une caractéristique qui est vraiment appréciable à Nancy, je le fais sans flatterie, c'est pour ça que Nancy avec un salon comme Brive, comme Étonnant Voyageur, je trouve que c'est l'un des salons les plus intéressants de France à ce niveau là.

AC : Est-ce que c'est toi qui abordes les personnes ou est-ce que ce sont les personnes qui viennent à toi ?

PH : Il ne faut surtout pas aborder les personnes ! J'ai certains collègues qui sont encore plus indignes qu'un vendeur de cravates. On touche des fois le fond, mais non, il ne faut pas les aborder. Par contre il faut être à l'écoute des timidités ou de la volonté des paroles des lecteurs donc, encore une fois, c'est une histoire d'instinct et je n'ai pas trop de mal à y arriver.

AC : Tu restes assis ou bien tu te lèves quand les gens arrivent ?

PH : Non, se lever quand les gens arrivent, ça me rappellerait mon passé dans les églises et là ! [rire]. Non, je reste assis et je n'ai pas à avoir une démarche physique particulièrement contraignante.

AC : Les personnes qui déambulent sous le chapiteau, de quelle manière les qualifies-tu ? S'agit-il de lecteurs ?

PH : Il y a de tout. Il y a des gens qui viennent même avec leur chien ou leur plante verte [rire]. Si, c'est vrai, il y a souvent des gens qui ont fait leurs courses avant et qui arrivent avec des choses bizarres dans les bras. En général quand une personne arrive avec son chien, je lui conseille d'acheter un de mes livres qui est traduit dans la langue de la race de leur chien, bon c'est un trait d'humour.

Mais c'est bien. Il y a tellement de raisons de se faire chier que si ça les passionne à un moment donné d'aller voir des tronches connues et, tout d'un coup tomber, sur une tronche qui l'est moins. Moi, j'aurais tendance maintenant à dire qu'il faut plus axer sur les salons du livre que sur les foires aux livres parce que, sous certains côtés, ça va vers la foire, c'est-à-dire que les libraires disent souvent que faire venir des *people* (alors je reviens toujours à ce thème-là parce qu'il est récurrent et tous les écrivains ressentent à peu près la même chose), les libraires prétendent qu'en faisant venir des *people*, ça ramène à l'écrit le public de la France d'en bas. Ce n'est pas vrai ! Les gens qui viennent pour voir PPDA, bon j'en reviens à lui parce que c'est typique, ils ne regardent strictement rien d'autre. Encore une fois, maintenant ils ont tendance à rechercher uniquement la photo plutôt que la personne. Non, le livre, c'est juste pour avoir un mot, une dédicace, et je pense qu'il y en a très peu qui le lisent. Ils sont en spectacle. Des fois, moi aussi, je suis un petit peu en spectacle, dans une espèce de double jeu de voyeur. On rencontre parfois des personnages surprenants, mais à côté de ça, il y a plein de gens que ça intéresse, et pas seulement des personnes âgées. Il y a plein de jeunes maintenant qui viennent à l'écrit par les salons.

AC : Est-ce que les personnes rencontrées correspondent à l'image que tu t'en étais faite ?

PH : Ah mais il ne faut surtout pas se faire une image du lecteur !

AC : Pourtant, c'est tentant quand même ?

PH : Ah non surtout pas ! Si tu te fais une image du lecteur, tu commences par écrire pour ce lecteur, alors là tu es foutu, là tu es dans un processus qui n'a rien à voir avec l'aventure littéraire. Le dernier livre, *Les Clous du fakir*, qui est donc un roman noir dans une collection noire, ce n'est pas un livre que l'on prend sur la plage, sous le soleil. C'est un livre qui est tendu et qui ne fait pas rire. Ce livre-là, il y a plusieurs lecteurs qui sont venus me dire que c'est un livre qui les a fait vraiment rire et ce n'était pas de la méchanceté du tout. Bon, c'est

vrai qu'il y a des passages ironiques. C'est la liberté, un livre est écrit, il est réécrit, recréé par son lecteur, donc moi je ne vais pas intervenir là-dedans.

AC : Est-ce que tu es stressé avant de rencontrer ces personnes ?

PH : Non pas du tout.

AC : Est-ce que ton expérience en tant que chanteur t'aide dans ce cas-là ?

PH : Oui, sauf que j'ai beaucoup plus de stress à être chanteur qu'à être écrivain. Comme on réécrit et comme on recrée une chanson à chaque concert, des fois on peut se louper, alors qu'un livre, je ne dis pas que tout est réussi, mais on y a travaillé longtemps pour que les choses soient figées dans ce qu'on espère être les meilleures.

AC : Concrètement, qu'est ce que ça t'apporte de plus de rencontrer physiquement les personnes qui vont lire ton livre ou qui l'ont déjà lu ?

PH : Pas de manière intellectuelle mais de manière sensitive. La sensation d'être en sécurité. J'ai rencontré des gens simplement par un regard, par une petite phrase, par un sourire, des fois par une agression aussi, qui ont réagi favorablement ou fort, ou très fort par rapport à ce que j'avais écrit, donc voilà j'avance, c'est une sorte de confort après une expérience solitaire.

AC : Dirais-tu que c'est une forme de reconnaissance ?

PH : Oui mais franchement, l'auteur, l'écrivain, le chanteur ou l'artiste qui dit que la reconnaissance, il en a rien à foutre, c'est un sacré menteur. Parce que déjà être reconnu, être lu, ça permet de survivre, et puis chanter dans sa salle de bain ou écrire un poème que l'on jette après à la poubelle, c'est un délire d'adolescent mal terminé.

AC : Donc la participation à des salons, dédicacer des livres, rencontrer des gens en librairie ou en atelier d'écriture, tout ça participe à te définir en tant qu'écrivain ?

PH : Oui parce que l'écrivain il est dans le voyage, et moi je ne suis pas un type qui est un jour en Malaisie et le lendemain en Amérique du Sud. Mes voyages sont assez limités enfin, tout du moins géographiquement, et bon, la France je la connais très bien, puisque, déjà par rapport à la musique je l'ai sillonnée et je continue à le faire, et puis c'est un pays que j'adore. Et puis c'est un voyage avec les gens aussi, c'est-à-dire que il n'y a pas un salon qui se ressemble, il n'y a pas une personne qui se ressemble, et chaque rencontre est une source, une matière première pour les écrits futurs.

AC : L'écrivain est un être itinérant selon toi ?

PH : Oui. On est encore dans le paradoxe puisque, par exemple, moi je prends des notes et des bouts de phrases sur des carnets improbables à chaque voyage. Mais pour réaliser un bouquin, il faut que je sois statique devant mon ordinateur et que personne ne m'emmerde, dans une pièce qui m'est réservée.

AC : De quoi parles-tu avec les personnes que tu rencontres ?

PH : C'est vraiment divers, c'est-à-dire qu'il faut que je laisse aussi la possibilité aux gens de dire ce qu'ils ont envie de me dire. Alors des fois on est dans un rapport presque psychiatrique, on tombe sur des gens qui ne sont pas bien. Mais surtout, il ne faut pas avoir la prétention non plus d'être assermenté psychanalyste. J'ai la chance d'avoir quatre bouquins qui abordent des choses différentes : un bouquin sur le carcéral, un bouquin sur les addictions, un bouquin sur l'humour puisque *Serial losers* c'est une parodie, et ce livre-là qui est un bouquin sur la vengeance, donc ça c'est vachement enrichissant. Je me suis senti vraiment à l'aise d'avoir plusieurs fenêtres et plusieurs ponts vers les gens.

AC : Donc la conversation déborde de la fiction de ton livre ?

PH : Oui parce que si c'était uniquement parler de ses bouquins, ça serait prétentieux et puis ça serait chiant.

AC : Est-ce que les personnes te posent des questions d'ordre privé parfois ?

PH : Non, je ne crois pas, non.

AC : Selon toi, quelles qualités les personnes apprécient-elles le plus chez toi quand elles viennent te rencontrer ?

PH : Franchement, je ne me regarde pas à ce point-là pour être déterminant dans ma réponse. Je ne sais pas, peut-être que je ne pète pas plus haut que mon cul.

AC : Selon toi, pourquoi il y a tant de monde au Livre sur la Place ?

PH : [silence] Je ne sais pas, je ne sais pas, le succès d'un salon s'inscrit dans la durée aussi, c'est-à-dire que les gens savent qu'il y a une qualité qui est présente, qu'il y a une colonne vertébrale sur ce salon-là. Après Nancy est une ville universitaire, donc il y a tout un potentiel de clientèle jeune et qui est là.

AC : Que représente pour toi la dédicace ? Quand tu signes un livre, qu'est ce que tu ressens ?

PH : Je me suis dit : « Il faut que chaque dédicace soit différente de la précédente ». Mais c'est injouable au bout d'un moment parce que, sur mes premiers bouquins, j'avais une

quinzaine de dédicaces différentes que j'avais prévues avec la possibilité de faire des variations.

AC : Tu les avais donc préparées à l'avance ?

PH : Oui parce que, ou bien on écrit quelque chose de médiocre du genre « Mon amitié à votre femme », ou on essaie de trouver quelque chose qui soit plus en rapport avec ce qu'il y a à l'intérieur du livre et plus en rapport avec ses sentiments aussi. Il faut déterminer les sentiments qu'on a exprimés face au lecteur, sans le connaître. C'est une histoire compliquée. Alors j'avais prévu plein de variations sur lesquelles je pouvais aussi improviser. Et puis, au bout d'un moment, quand tu es au bout de deux jours de salon, tu as la tête qui explose. Maintenant je me restreins à quatre ou cinq modèles de dédicaces.

Il y a des auteurs qui font systématiquement le même petit dessin et le même mot. C'est un genre, moi j'essaie de personnaliser un tant soit peu, mais pas au point où je l'aurais souhaité au départ. Alors j'essaie de trouver quelque chose de suffisamment poétique et d'écrit pour que ce ne soit pas uniquement une formule de politesse, que ça résonne aussi avec ce qu'il y a à l'intérieur du bouquin.

AC : Est-ce que tu te souviens d'une dédicace type ?

PH : La dédicace par exemple que j'ai en ce moment principalement pour *Les Clous du Fakir*, c'est de jouer avec le titre, c'est-à-dire sur la page de garde *Les Clous du Fakir*, je demande le prénom à la personne et je transforme « les » en « ces » : « Ces Clous du Fakir se mettent sur les chemins abrupts de la vengeance ».

AC : Et après, tu signes ?

PH : Voilà, voilà.

AC : En général les dédicaces sont adressées à la personne qui est en face de toi ou sont-elles destinées à quelqu'un d'autre ?

PH : Ça dépend. Là aussi tous les cas de figure sont possibles, alors souvent il y a des conflits : il y a une femme qui veut le livre pour elle ou le type qui veut le livre pour lui, alors je dis : « Mais ce n'est pas pour vous deux » ? Alors on peut s'amuser aussi, on ne va pas entrer dans les histoires des couples mais voilà c'est un petit jeu qui est amusant.

AC : En général, il y a toujours une dédicace ou il y a des gens qui te disent : « Non je n'ai pas envie d'une dédicace » ?

PH : Il y a quelques personnes, comme un acte militant, du genre : « Je ne veux pas me compromettre ». Mais parce que, sans doute, ils ont peur de tomber sur quelque chose de trop formel. Il y a des gens, de manière très militante, qui disent : « Non non, vous ne me mettez

pas un mot » et puis c'est la liberté aussi des gens. Des fois je fais un dessin. Dans ce cas, il faut aussi se laisser la possibilité de déraiper ou de partir dans des machins un peu bizarres.

AC : La dédicace est-elle aussi une forme de création ?

PH : Mais évidemment, évidemment.

AC : En général, quand tu rencontres quelqu'un, ça dure combien de minutes ?

PH : Ça dépend aussi. Il y a des gens qui arrivent et qui veulent ce livre-là. Ils l'ont repéré, que ce soit par les médias ou que ce soit en faisant leur promenade dans le salon. Ils disent : « Vous pouvez me mettre un mot ? » et puis tu comprends que c'est pas la peine, ni utile, de les retenir plus. Donc ça peut durer quinze secondes comme ça peut durer quinze minutes quoi. Des fois, il y a des gens qui ont besoin de se dire et de parler et c'est pour cela aussi que je parlais presque de psychiatrie à un moment parce qu'il y a vraiment des gens dans un tel état de solitude évident que, pour eux, c'est une possibilité de s'ouvrir.

AC : Est ce que tu préfères rencontrer ton public sous un chapiteau ou rencontrer ton public en librairie, c'est-à-dire dans un espace plus restreint, avec moins de monde et plus longtemps ?

PH : Ce n'est pas du tout le même rapport. C'est un peu comme la musique aussi. Il y a des fois, quand on joue dans une salle, quand il y a beaucoup de monde, il y a une espèce de dynamique de groupe qui est vachement enthousiasmante et puis, des fois, tu joues dans une petite salle et il y a un rapport beaucoup plus intime qui s'instaure.

AC : As-tu une préférence ?

PH : Non je n'ai pas de préférence.

AC : Selon toi, que représente un livre dédicacé aux yeux de la personne qui le reçoit ?

PH : Ça dépend complètement de sa motivation. Il y a des gens qui vont à la limite déchirer la page de garde et puis la mettre sous verre sans lire le bouquin bien sûr, moi je l'ai déjà vu. Avec un mec comme Bohringer par exemple : des gens qui venaient le voir et qui lui disaient : « Vous me faites un mot, je n'ai pas lu votre bouquin, mais j'ai acheté votre tout dernier livre et je ne l'ai pas lu, mais celui-là j'essaierai de le lire ». Voilà, c'est un rapport presque amical et simple sur lequel il ne faut pas mettre non plus de pression philosophique.

AC : Selon toi, c'est un acte naturel qui suit celui de l'achat ?

PH : Oui et puis, pour eux, c'est une espèce de personnalisation de leur achat. Après je ne les accompagne pas dans leur salle de bain pour voir ce qu'ils font de mes livres.

AC : Selon toi, est ce qu'un livre dédié a plus de valeur qu'un livre non dédié ?

PH : Tu veux dire une valeur commerciale ?

AC : Pas forcément, je pensais plutôt à une valeur sentimentale.

PH : Ça rejoint la question précédente. Ça dépend de ce que les gens veulent faire. Moi, j'ai plaisir à mettre un mot aux gens qui m'achètent mon livre.

AC : Est-ce que tu te fais dédicacer des livres par tes collègues ?

PH : Ah oui bien sûr !

AC : C'est une pratique courante ?

PH : Bien sûr. On a des itinéraires conjoints et vice-versa, d'écriture bien sûr.

AC : Et les livres dédiés chez toi, ils ont une place particulière ?

PH : Ils ont une place comme tous les autres, sur une étagère.

AC : Ils ne sont pas sous verre ?

PH : [rire] Ah non pas du tout, non.

AC : Est-ce que pour toi l'acte de dédicace est une forme de reconnaissance de ton statut d'écrivain ?

PH : Non, franchement, c'est comme après un concert dire : « Merci, on s'est aimé ». Le fait qu'on aille vers ton livre et qu'on vienne l'acheter, eh bien voilà, c'est un petit mot d'amour.

AC : Est-ce que tu donnes, en même temps que ton livre, une carte de visite ?

PH : Non, par contre ce que je fais souvent, c'est de mettre l'adresse de mon site internet sur le livre. J'ai un très beau site qui est à cheval sur la musique, les arts plastiques et l'écriture, donc ça c'est la prolongation d'un voyage aussi. Ça je le fais souvent, mais autrement mes

coordonnées je les donne que si on me les demande et pour des raisons qui ne sont pas futiles : je n'ai pas envie d'avoir un fan club ou des groupies [rire].

AC : Est-ce que tu penses que les gens idéalisent la figure de l'écrivain ?

PH : Ah oui, je crois qu'il y a beaucoup d'écrivains qui font tout pour que ça se fasse. À *Libération* il y a dix jours, ils m'ont demandé de faire le journal de la semaine, c'est-à-dire qu'ils demandent à un écrivain de commenter les cinq jours ou les six jours de la semaine écoulée, et à un moment je parle des rapports avec mes collègues et je dis que mes amis écrivains se comptent sur les doigts d'un manchot. J'ai cinq potes, des vrais amis. Il y a plein de gens que je salue et qui me saluent, et on a plaisir à se voir ensemble, mais pas plus. Et en musique c'était pareil. Moi je ne vois pas l'intérêt de passer mes journées avec un type qui fait la même chose que moi pour apprendre quoi ?

AC : Est-ce qu'il t'arrive que certaines personnes viennent vers toi, n'achètent pas ton livre, mais te demandent une dédicace sur un papier ?

PH : Oui, ça arrive souvent. Tu sais sur les salons, les jeudis ou les vendredis, c'est réservé aux scolaires alors là c'est le festival des dédicaces et ça m'arrive des fois de refuser, pas du tout parce qu'ils ne m'achètent pas le livre, mais voilà : en quoi ça pourrait avoir de la valeur que je mette mon nom sur un bout de papier ? Alors des fois, il faut aller plus dans la gentillesse parce qu'on se rend compte que ça peut être important pour des gamins et puis bon je m'y plie. J'essaie de faire quelque chose d'un peu humoristique alors par exemple : autographe, je dessine une auto et voilà j'essaie de mettre un peu d'humour dans cette relation-là.

AC : Parce que, dans ce cas, c'est un autographe pour toi, ce n'est pas une dédicace ?

PH : Ah oui, bien sûr. Bah oui, une dédicace on dédie quelque chose à quelqu'un.

AC : Qu'est ce que tu penses de la matinée scolaire justement ?

PH : Eh bien ! Moi, je prends souvent la tête aux gamins, à travers eux je prends la tête aux enseignants. Souvent il y a un questionnaire qui est prévu, qui est contraint et prévu par l'enseignant, souvent des questions bateau, des questions très très peu intéressantes, et je leur dst, à ces questions-là qui sont tellement banales : « Vous allez avoir des réponses d'une banalité extraordinaire. Donc l'important, c'est de vous démarquer de vos petits copains, de vos petites copines et d'essayer de trouver un angle qui fait que votre professeur va comprendre où vous allez chercher, un petit peu plus en profondeur ». Donc moi je leur propose de corriger les questions et de les amener à me poser des questions qui m'intéressent et qui vont intéresser les gens. Donc il y a un rapport un petit peu conflictuel mais bon j'essaie de ne pas les terroriser non plus, mais je leur fais bien comprendre qu'il ne faut pas se satisfaire de la banalité.

AC : Quel est ton meilleur souvenir au Livre sur la Place ?

PH : [silence] Ah j'en ai deux très beaux, pas l'année dernière mais l'année précédente. J'en étais à mon deuxième roman, enfin à mon deuxième ouvrage. Il y a eu une jeune fille de dix-sept ans qui arrive et qui me dit : « L'année dernière vous aviez *Rock'n taule* (mon bouquin sur les concerts en prison) et je voulais vous l'acheter, mais je n'avais pas l'argent, et cette année je l'ai, je l'ai acheté ! ». J'avais vraiment les larmes aux yeux, c'était vraiment très beau. Le deuxième souvenir, c'est une personne qui vient me voir, assez âgée, et qui me dit : « Monsieur, je n'achèterai pas votre livre » en parlant de *Rock'n taule*. Des fois on rencontre des gens un peu bizarres quand même. Et donc je lui dis : « Mais madame, vous avez la liberté la plus totale » et elle me dit : « Oui, je n'achèterai pas votre livre parce que je ne veux pas y trouver l'apologie d'un assassin », je lui dis : « Écoutez, franchement ce n'est pas du tout le sujet de ce livre » elle me dit : « Bah, racontez-moi votre livre », et j'ai dit pourquoi j'avais écrit ce livre-là, et finalement cette dame-là m'a annoncé que sa fille avait été égorgée l'année précédente par son mari, par son gendre et qu'elle était morte et que ce type-là était en prison à Saint-Mihiel et elle m'a dit « Mais je sais que c'est lui qui est en enfer » et ça a été une rencontre vraiment formidable. Ça a été vraiment deux belles rencontres.

AC : Concernant tes interventions en milieu carcéral, t'arrive-t-il de faire des interventions à Charles III (ancien centre pénitentiaire de Nancy) pendant le Livre sur la Place ?

PH : Je l'ai fait, Charles III maintenant c'est fini, mais je l'ai fait il y a deux ans. J'ai fait un concert et une rencontre littéraire.

AC : Pourquoi choisis-tu d'intervenir en milieu carcéral ?

PH : Il faut savoir qu'au départ, les interventions en milieu carcéral, c'était uniquement des concerts, jusqu'il y a quatre ans, jusqu'à la sortie de *Rock'n taule*. Je ne suis pas le seul à jouer en prison, mais il n'y a pas un artiste qui a fait autant de concerts dans autant de prisons différentes que moi. Je peux le dire, j'ai joué dans 99 % des établissements français et j'en suis à plus de deux cent cinquante concerts dans toutes les taules de France. Au départ je commence par jouer en prison. C'est de l'ordre du gag : j'ai un ami en 85 qui tombe pour braquage et je vais jouer dans la taule dans laquelle il était incarcéré.

AC : Donner des concerts en prison, ça se faisait déjà dans les années 80 ?

PH : Très peu. Donc j'ai monté tout un dossier sous couvert d'humanitaire enfin, vraiment un machin bidon parce que je ne connaissais rien du tout à la prison, je connaissais le monde de la violence, je connaissais le monde de la nuit, mais la prison je ne connaissais pas. Je suis allé jouer pour mon pote dans sa taule et là, tout un monde m'est apparu, un monde que je ne connaissais pas et qui m'a vraiment secoué tant artistiquement qu'humainement.

Alors après il y a des raisons qui font que j'ai continué. Les raisons c'est quoi ? L'artiste doit être présent dans ce qu'il sait faire et je pense être efficace parce qu'on ne peut pas faire plus de deux cents concerts en faisant des erreurs ou en faisant fausse route. Je pense qu'un artiste doit être présent dans des domaines où il est compétent et je pense l'être. Et puis au niveau artistique aussi, moi, ça m'a fait grandir de manière extraordinaire parce qu'en prison la démagogie ne marche pas. Ça m'a appris à être authentique, à improviser, à ressentir ce que les mecs captent et ce qu'ils ne captent pas [...]. *Rock'n taule* est un bouquin qui n'est pas tendre avec beaucoup d'aspects de la politique carcérale française, ce bouquin n'est pas interdit en prison, donc il y a eu une demande de la part des prisonniers.

AC : Ta venue en milieu carcéral était donc motivée par les prisonniers eux-mêmes ?

PH : En partie et puis il y a aussi les éducateurs qui ont eu accès au livre. On a proposé à différentes organisations carcérales si on pouvait venir faire un concert et puis une rencontre littéraire en même temps : du fait carcéral au fait littéraire, il y a un écrit du témoignage au romanesque.

AC : Est-ce qu'une rencontre en milieu carcéral est différente d'une rencontre sur un salon ?

PH : Oui évidemment parce qu'en prison, tout ce qui est activité humaine à savoir rire, pleurer, réfléchir, aimer n'est plus accessible aux prisonniers, c'est-à-dire que le type qui rit c'est un barjot, le type qui pleure c'est une tarlouze, donc tout ce qui fait un quotidien. En prison, c'est ferme ta gueule, ne bouge pas d'une oreille et quand tu sortiras tu seras libre. Tout ce qui est parole, tout ce qui est musique, en réalité ça prend une résonance extraordinaire.

AC : Et quand tu intervies en prison au moment du Livre sur la Place, tu es quand même mis en lien avec les organisateurs du salon ou c'est totalement distinct ?

PH : Non, en général c'est en coordination. Enfin, nous on s'occupe de tout ce qui est pratique, l'installation et eux prévoient ça dans leur programme.

AC : Et concrètement la rencontre se déroule de quelle manière ?

PH : Ce n'est pas une rencontre magistrale, dans une salle. Tu sais, c'est ça aussi qui rend humble dès le départ. Les concerts en prison comme les rencontres littéraires, comme les ateliers d'écriture, ça n'a rien à voir ni avec l'Olympia ni avec le Zénith ni avec quoi que ce soit. Ça m'arrive des fois de jouer dans les couloirs de détention, de jouer à côté des chiottes, de jouer dans la cour de promenade, de jouer dans une chapelle et pour les rencontres littéraires c'est la même histoire. On partage avec eux la difficulté d'être et de survivre puis d'un côté moi j'explique pourquoi j'ai écrit ce bouquin, enfin pourquoi j'ai écrit d'abord *Rock'n taule* et pourquoi je suis passé du récit au roman noir, du roman noir au polar. C'est un discours un petit peu formel de présentation : je viens de là et j'espère aller là. Et puis après,

très rapidement, on aborde des sujets qui ont à voir avec l'écrit mais pas seulement évidemment, qui ont à voir aussi avec la survie. Il y a des moments très tendus parfois. Dans *Rock'n taule* par exemple, moi je parle de la relation amoureuse notamment pour les longues peines. Il est impossible de vivre longtemps sans amour et quand je dis amour, ce n'est pas uniquement sexualité, c'est aussi un rapport à l'affectif. Et ça, il y a des types à qui ça choque énormément : « Tu es en train de me traiter d'homosexuel » et très rapidement il y a un déblocage aussi qui se passe, il y a des témoignages. Il y a tout d'un coup une prise de parole plus libre.

AC : Finalement entre ça, tes interventions en bibliothèque, tes ateliers d'écriture, tu as plusieurs casquettes ?

PH : Oui mais ça procède d'une même volonté : aller à la rencontre.

AC : Es-tu es payé pour faire ces interventions?

PH : On n'est pas payé, mais on est défrayé. Je parle en ce qui concerne les concerts parce que souvent les rencontres littéraires ce n'est pas le cas.

AC : Tu n'es pas payé pour faire les rencontres littéraires ?

PH : Pas systématiquement, mais parce que, souvent, les rencontres littéraires sont incluses dans un salon du livre et tu vas dans une structure qui est prise en charge par les organisateurs.

AC : Et quand tu fais des interventions en milieu scolaire, es-tu payé ?

PH : Ah oui.

AC : C'est de quel ordre ?

PH : Écoute, tout ce que je sais c'est que sur un atelier de cinquante heures *via* les ateliers DRAC, le budget est de 2 300 euros mais à l'arrivée, une fois payées les charges sociales, parce que ça passe par une association, il me reste 1 000 euros en poche.

5.10. Steve ROSA

Un dispositif de médiation à réinventer



Été du Livre, Metz. 2010.
© Adeline Clerc, 2010.

« Ça fait partie des choses qui contractuellement et oralement se produisent entre un écrivain et son éditeur. De toute façon on est par contrat tenu à un certain nombre de participations. Le nombre est assez flou en fait de même que la nature de la manifestation. C'est vrai que le Livre sur la Place et L'Été du Livre font partie des deux incontournables auxquels on ne peut pas vraiment se soustraire ».

Date de l'entretien : 10 juillet 2009

Lieu de l'entretien : Metz, bar le White

Durée de l'entretien : 46 minutes

Dernier livre présenté au Livre sur la Place : *Meurtres par procuration* (Metz, Éd. Serpenoise, 2009)

Genre littéraire : Roman policier

Éditeur : les éditions Serpenoise et l'Oxalide

A déjà publié cinq livres

Activité professionnelle : écrivain et professeur d'anglais

Lieu de domiciliation : Metz

Âge : 40 ans

AC : Quel est votre éditeur ?

SR : Les éditions Serpenoise.

AC : Ça a toujours été cette maison d'édition ou vous en avez eu une autre ?

SR : En fait j'ai deux maisons d'édition. Les éditions Serpenoise qui *a priori* publient mes romans policiers pour adultes et les éditions Oxalide qui ont publié un polar jeunesse.

AC : Si je vous demande quelle est votre activité professionnelle, vous répondez quoi ?

SR : Si vous me posez la question vous-même, je vais vous répondre romancier, ça c'est sûr. Parce que c'est vous qui la posez. En fonction de la personne à laquelle je m'adresse, je vais moduler entre agrégé d'anglais et romancier. Mais on va dire que dans une situation basique je vais me présenter comme romancier.

AC : Combien de fois êtes-vous déjà venu au Livre sur la Place présenter un livre ?

SR : Laissez-moi compter. Ça devrait faire la cinquième fois cette année.

AC : De façon consécutive ?

SR : Oui, de façon consécutive.

AC : Donc cela signifie que vous publiez un livre par an.

SR : Voilà c'est ça. C'est ce que j'allais vous dire. Je publie un livre par an, donc je viens présenter mon livre tous les ans au Livre sur la Place depuis mon premier livre, c'est-à-dire 2004.

AC : Selon vous, pourquoi avoir créé le Livre sur la Place à Nancy ?

SR : Ouah ! Question ésotérique. Je ne sais pas. Je pense que ça fait partie à la fois de toutes les politiques municipales qui veulent que nécessairement il y ait un gros événement littéraire dans une ville qui se veut un tant soit peu intéressante et importante.

AC : Avez-vous été sollicité pour participer au Livre sur la Place ou bien en avez-vous fait la demande ?

SR : Par principe, moi, je ne fais jamais la demande. Je vais toujours dans les salons auxquels on m'invite.

AC : L'invitation, c'est vous qui la recevez directement ou bien transite-t-elle par votre éditeur ?

SR : Classiquement c'est toujours l'éditeur qui pose la question de savoir si on est disponible le week-end du Livre sur la Place et si on souhaite y participer.

AC : Pourquoi acceptez-vous de venir au Livre sur la Place ?

SR : Parce que ça fait partie des incontournables des événements lorrains avec L'Été du Livre à Metz.

AC : Est-il facile en tant qu'écrivain de participer au Livre sur la Place ?

SR : Pour moi, je n'ai jamais de problèmes de participation. Maintenant je pense qu'effectivement le chapiteau n'est jamais modulable à l'extrême, donc je pense qu'il doit y avoir des problèmes de place. Je pense notamment à tous les auteurs indépendants et autoédités.

AC : Est-ce que le Livre sur la Place occupe une place importante dans votre agenda ?

SR : Il occupe une place importante parce que c'est un salon incontournable mais moins importante malgré tout, à mes yeux, que L'Été du Livre à Metz ?

AC : Pourquoi ?

SR : Tout simplement parce que je suis un auteur messin très implanté sur la ville et que je sais que j'ai un public très fidèle et très important sur Metz, beaucoup plus qu'à Nancy ; avec toujours cette espèce de guéguerre entre les deux villes et qui ne facilite pas nécessairement les choses. Mais la plupart de mes romans se déroulent sur Metz.

AC : Vous dites que vous avez un lectorat fidèle à Metz, vous est-il déjà arrivé de rencontrer ce public à Nancy ?

SR : Oui ça m'est déjà jamais arrivé effectivement. Des gens qui sont sur Metz, qui sont des vrais lecteurs. Comme j'ai pas mal publié de bouquins, ce sont des gens qui m'ont connu au départ et qui après viennent récupérer un livre au Livre sur la Place.

AC : Le livre que vous avez présenté à Metz sera-t-il le même que celui que vous présenterez au Livre sur la Place ?

SR : Oui, ce sera le même. Normalement ce devait être un autre qui se passe sur Nancy pour le Livre sur la Place mais le calendrier a fait que le livre sortira l'année prochaine.

AC : Comment qualifiez-vous le Livre sur la Place ?

SR : Une manifestation littéraire comme une autre. Elle ne se démarque pas des autres grands salons que j'ai pu faire. L'organisation est quasiment toujours la même et en tant qu'auteur on ne fait pas la différence dans la mesure où on est systématiquement cloué sur sa chaise. C'est vrai qu'on n'a pas toujours un regard extérieur. C'est différent pour les lecteurs, mais en tant qu'auteur on ne voit pas la différence.

AC : Vous ne faites donc pas de différence entre les salons ?

SR : Par rapport à un grand salon, non. L'organisation est grosso modo la même. Maintenant ça peut varier avec un salon beaucoup plus petit dont l'organisation n'est pas du tout la même.

AC : Participez-vous à d'autres salons du livre ?

SR : Oui, j'essaie de faire maintenant les salons spécialisés dans le roman policier. Je suis allé au salon du roman policier à Mourmelon en avril. Normalement je participerai au premier salon du roman policier dans les Vosges, à la Bresse. J'essaie de me spécialiser maintenant, je ne fais plus de petits salons généralistes on va dire.

AC : Pourquoi ?

SR : [soupir] Aussi snob que ça puisse paraître c'est vrai que le public n'est pas nécessairement le même. Dans un salon spécialisé, vous allez avoir des lecteurs qui vont se déplacer exprès. Dans un salon généraliste, on va dire qui est un petit salon de province, c'est généralement la commune qui essaie de se faire plaisir d'une manière ou d'une autre avec une bonne organisation la plupart du temps, mais le lectorat est souvent un lectorat qui se promène plus qu'un lectorat qui est particulièrement intéressé.

AC : En moyenne, ça représente combien de week-ends par an ?

SR : On va dire que j'essaie de faire entre quatre ou cinq salons par an sachant qu'un salon dure sur un week-end.

AC : Selon vous, est-ce beaucoup, ou bien trouvez-vous que c'est dans les cordes de tout écrivain ?

SR : Non, je trouve que c'est à peu près normal. C'est vrai qu'effectivement ça bouffe tout un week-end. Vous vous retrouvez avec des confères et tous les inconvénients que ça peut avoir sur la vie personnelle.

AC : Depuis que vous publiez, vous est-il arrivé de faire une lecture publique de votre livre ?

SR : Lecture publique. Pas vraiment de lecture publique. J'ai déjà été invité à des cafés littéraires où j'ai pu discuter de mes différents bouquins de façon individuelle. Généralement ce n'est pas moi qui fais la lecture. Ce sont les personnes qui organisent des cafés littéraires qui citent certains passages.

- Des tables rondes ou des conférences ?

SR : J'ai déjà animé des conférences. Classiquement, les conférences se font lors des salons.

AC : Avez-vous participé à une conférence au Livre sur la Place ?

SR : Non. La dernière conférence que j'ai faite, c'était au salon du livre policier de Mourmelon.

AC : Vous arrive-t-il de faire des présentations de votre livre en librairie suivies de séances de dédicaces ?

ST : Oui, ça peut arriver. On me sollicite, j'en ai déjà fait quelques-unes. Ça fait partie du job on va dire.

AC : C'était à Metz ?

SR : La plupart je les ai faits à Metz. J'ai déjà été invité à d'autres endroits mais pour des séances de dédicaces ça me gêne un peu de faire des tas de kilomètres pour faire ce genre de choses. Je me déplace pour faire les cafés littéraires et pour d'autres manifestations de ce genre, mais pas pour des séances de dédicaces.

AC : Qu'apporte de plus le café littéraire ?

SR : Le café littéraire, en fait, vous avez vraiment quelque chose d'organisé, qui est choisi et qui n'est pas dans une librairie. Donc automatiquement les gens qui se déplacent vont être intéressés par la thématique. Il y a des échanges, des discussions, ce qui n'est pas le cas dans les librairies où ça se réduit à simplement une pure relation de « bonjour, bonjour » et on peut difficilement aller plus loin.

AC : Est-ce vous qui choisissez de participer à toutes ces manifestations ? Est-ce que ces invitations transitent par votre éditeur ?

SR : Ça dépend. C'est vrai qu'on peut les recevoir directement. Officiellement, les demandes transitent par l'éditeur.

AC : Vous est-il arrivé d'animer un atelier d'écriture ?

SR : Je le fais dans le cadre de mon second boulot effectivement. Je le fais avec mes Terminales avec lesquels je m'amuse systématiquement à les faire écrire. C'est en anglais donc c'est un peu différent. C'est vrai que j'essaie de leur apporter, à côté, tous les trucs d'écrivain pour essayer de les transmettre un jour ou l'autre à des gens qui sont plus ou moins intéressés. C'est vrai que c'est un exercice, c'est un petit peu académique, mais ils n'ont pas le choix, ils sont obligés. Mais certains entrent vraiment dans la démarche.

AC : Si j'ai bien compris, c'est d'abord le boulot d'écrivain et ensuite le travail d'enseignant ?

SR : C'est un peu ça, oui, le second métier.

AC : Vous est-il arrivé de faire des interventions en bibliothèque ?

SR : Je devrais en faire une prochainement, en septembre, en octobre. Le cadre est à définir. C'est vrai que plus vous êtes connu, plus vous avez de gens qui vous sollicitent à des tas d'endroits. Donc après c'est difficile parce que vous êtes obligé de faire le tri parce qu'on ne peut pas aller partout, au risque de froisser les susceptibilités, mais on n'a pas le choix, c'est dommage.

AC : Est-ce vous qui décidez du lieu dans lequel vous intervenez ?

SR : Classiquement c'est vrai que, à moins d'avoir un gros empêchement, c'est mal considéré qu'on ne participe pas au Livre sur la Place ou à L'Été du Livre, qui sont les deux gros salons de la région. Après c'est nous-mêmes qui gérons les endroits où nous nous rendons.

AC : Ressentez-vous une quelconque pression de la part de votre éditeur ?

SR : Une contrainte oui, on peut dire ça comme ça, ça fait partie des choses qui contractuellement et oralement se produisent entre un écrivain et son éditeur. De toute façon on est par contrat tenu à un certain nombre de participations. Le nombre est assez flou en fait de même que la nature de la manifestation. C'est vrai que le Livre sur la Place et L'Été du Livre font partie des deux incontournables auxquelles on ne peut pas vraiment se soustraire.

AC : Participez-vous vous-même à l'organisation d'un salon du livre ?

SR : Non, d'ailleurs j'en serais incapable. Je n'ai aucune compétence pour l'organisation, l'administration de quoi que ce soit.

AC : Le passage de l'écriture comme acte solitaire à celui d'exposition publique se réalise-t-il facilement ?

SR : Oui, je crois encore une fois parce que c'est dû à mon second métier qui me permet d'avoir une espèce de relation à l'autre qui est plus simple. J'ai l'habitude de communiquer à côté, même si je ne suis pas un rabatteur commercial comme certains peuvent l'être certains de mes confrères. Je m'en suis aperçu dans leur façon d'attirer le lectorat. Je pense que je me suis fidélisé un lectorat et je n'ai plus besoin de ça, d'ailleurs j'aurais bien été incapable de le

faire, mais qui permet, par contre, d'avoir des échanges assez longs avec des lecteurs pour des salons.

AC : Est-ce que toutes ces activités paralittéraires font partie de l'activité d'un écrivain ?

SR : Oui, complètement. C'est vrai qu'on n'écrit plus à l'époque du XIX^e siècle où un auteur se contentait d'écrire et puis c'était fini. Maintenant pour être connu... je veux dire : il y a tellement de livres publiés que le seul moyen de faire votre trou sur le marché c'est d'avoir une campagne de communication importante.

AC : Les salons relèvent-ils de cette démarche promotionnelle ?

SR : Oui, ça relève de cette démarche promotionnelle même si ça ne suffit pas. Mais ça fait partie des choses qui permettent d'asseoir son lectorat. Un salon ne va pas remplacer un média plus large tel que la télévision ou la presse qui sont indispensables.

AC : Aujourd'hui, est-ce qu'un écrivain qui ne souhaite pas être médiatisé et ne souhaite pas participer à des salons du livre a une chance dans le milieu littéraire ?

SR : À moins d'être vraiment sur un coup marketing particulier, remarquez ça a été le cas avec Stieg Larson avec *Millenium*. Je pense que sa disparition a contribué à la mythologie de l'œuvre. Sinon je ne pense pas trop qu'on puisse s'en sortir dans un contexte normal.

AC : Quel est l'intérêt de rencontrer physiquement son public ?

SR : Je pense que l'intérêt est dans l'autre sens. C'est l'intérêt pour le public de rencontrer l'auteur qu'il a déjà lu. On a tous été là, devant un livre, à se dire : « Tiens, c'est lui l'auteur, il ressemble à ça ». La démarche est plutôt dans ce sens-là.

AC : Et la démarche inverse ?

SR : C'est difficile parce que la plupart des lecteurs qui viennent n'ont pas de regard critique au sens très large sur ce qu'ils ont pu lire. C'est vrai que je n'ai jamais entendu un lecteur me dire : « J'ai détesté ce que vous avez écrit », sinon il ne vient pas. Par rapport à ça on a toujours – et c'est peut-être le côté flatterie, ce n'est pas le mot que j'emploierai – mais ce côté « j'ai aimé ce que vous avez écrit ». Au bout d'un moment ça finit presque par être gênant.

AC : Comprenez-vous le fait que certains écrivains refusent de participer au salon du livre ?

SR : [soupir] Oui je peux le comprendre si on a une espèce d'ego surdimensionné et qu'on se dit : « Je n'en ai strictement pas besoin ». Maintenant, je pense que c'est assez malhonnête intellectuellement parce que je pense qu'en tant que lecteur, on a envie de connaître la personne qui a écrit. Par rapport à ça, j'ai du mal à comprendre. Qu'on refuse systématiquement, ça ne me paraît pas normal.

AC : Mais là aussi, c'est quelque chose d'assez nouveau de vouloir rencontrer physiquement l'auteur.

SR : Je pense que ça suit l'évolution de la société. Avant l'écrivain était quelqu'un d'assez inaccessible. Une espèce d'icône intellectuelle, littéraire qu'on plaçait sur un piédestal. On était un peu fasciné par lui. La médiatisation, l'évolution des techniques de communication ont fait que les gens se sont rendu compte que les écrivains étaient des gens normaux et banals et qu'on pouvait tout à fait librement discuter avec une personne qui écrit, qu'on a lu, sans forcément être impressionné par lui pour autant.

AC : Pensez-vous que nous sommes dans une époque de banalisation de la littérature et de l'écriture ?

SR : Oui et non je dirais. Oui, parce qu'il y a de plus en plus de gens qui écrivent et qui souhaitent écrire. Avec internet notamment et tout ce qu'on trouve en tant que roman en ligne et qui permet cette espèce de banalisation. Maintenant non, parce qu'il est toujours aussi difficile de se faire publier par un éditeur indépendant. Malgré tout, beaucoup de lecteurs continuent à être impressionnés par les auteurs qu'ils rencontrent. On me l'a déjà dit.

AC : Pensez-vous que les gens idéalisent la figure de l'écrivain ?

SR : Idéalisent je n'en sais rien, mais il y a des lecteurs qui me disent : « Je suis vraiment impressionné de vous rencontrer » ou bien des gens qui m'ont dit : « Je ne vous imaginai pas comme ça ». Il y a même quelqu'un qui m'a dit au début : « Je suis très impressionné que vous soyez un homme parce que j'étais persuadé que vous étiez une femme » [rire]. Donc effectivement le lecteur se fait une idée de l'auteur. Au début, on pensait que j'étais une femme qui écrivait sous un pseudonyme masculin parce que j'ai plus de lectrices que de lecteurs je pense. Je pense que le salon permet de démythifier l'auteur.

AC : Pensez-vous que certains écrivains ne viennent pas par peur de se mélanger à la foule ?

SR : Non, je ne crois pas. Alors après, il peut y avoir un problème d'ordre neurologique ou névrotique qui fait que l'on puisse être claustrophobe ou agoraphobe. Je pense que c'est très marginal. Je pense que c'est plus une question d'ego et de se dire qu'on n'en a pas besoin. Financièrement, on n'en a pas besoin, communicationnellement, on n'en a pas besoin. Je ne pense pas qu'il y en ait tant que ça.

AC : Sans les salons du livre, vendriez-vous vos livres de la même manière ?

SR : [sourir] Je ne sais pas si on les vendrait de la même manière. Un lecteur aime beaucoup avoir un roman dédié par son auteur. Ça, c'est une évidence. Alors c'est vrai que je dédicace beaucoup de livres notamment sur Metz. Maintenant il m'arrive d'avoir des gens sur Metz qui viennent avec des livres achetés en librairie et qui viennent les faire dédicacer sur le salon. Mais je pense que ça contribue malgré tout aux rapports entre l'auteur et le lecteur, indépendamment de la situation financière qui est finalement secondaire dans ce type de salon.

AC : Que pensez-vous du lieu où se déroule le Livre sur la Place ?

SR : Je pense que le lieu est pratique dans la mesure où le lieu est assez central. Maintenant est-ce que ça draine des gens venus de l'extérieur ? Je ne crois pas. Maintenant, en ce qui concerne le lieu c'est-à-dire le chapiteau, c'est un chapiteau comme un autre, ni pire ni meilleur. C'est sans doute pas celui que je préfère.

AC : La plupart des salons auxquels vous participez ont opté pour le chapiteau ?

SR : Non, pas du tout. Le salon de Mourmelon était organisé dans une ancienne caserne militaire. C'était différent parce qu'on était sur quelque chose en dur. On avait une relation très différente avec le lectorat. L'organisation n'était pas du tout pareille parce qu'il y avait vraiment des pièces physiques qui étaient séparées et puis il y avait une grande salle. Il n'y avait que des auteurs de romans policiers, nous étions une vingtaine je dirais et l'organisation était différente parce que ce petit nombre a permis aux organisateurs de regrouper tous les auteurs au centre de la pièce et les piles de bouquins étaient tout autour. Je trouve que la démarche est de loin la plus intéressante que j'ai jamais vue. Les lecteurs pouvaient d'abord se familiariser avec les différents bouquins puis ensuite voir l'auteur.

AC : Donc sur votre table il n'y avait pas de livres.

SR : J'en avais quelques-uns mais toutes les piles de livres étaient organisées tout autour de la pièce. Franchement c'était une très bonne organisation. C'est ce que tout le monde a dit. Parce que, vous savez, ce n'est pas toujours évident pour un lecteur de faire la démarche d'aller voir quelqu'un, de voir ses bouquins, de les examiner. Il y a toujours un côté un peu voyeurisme qui n'est pas toujours évident dans la relation auteur/lecteur. Dans ce cas, on enlevait cette barrière de l'auteur qui était physiquement présent. Je pense que le lecteur est finalement plus à l'aise pour découvrir les différents ouvrages qu'il ne connaît pas nécessairement. Ensuite, il peut aller voir l'auteur s'il le souhaite.

AC : Dans ce salon, est-ce que les gens venaient systématiquement demander une dédicace ?

SR : Pas systématiquement et j'ai vu différentes personnes partir avec un bouquin sans être venues me voir après.

AC : Que pensez-vous des portraits d'écrivains sur les stands ?

SR : Je n'en ai strictement aucune idée. Je ne peux pas répondre à cette question dans la mesure où, encore une fois, moi j'arrive place de la Carrière et me rends directement sur mon stand et n'en bouge plus. Finalement je n'ai pas conscience de l'organisation qui est faite à côté, que ce soit à Nancy ou à Metz.

AC : Avez-vous votre portrait ?

SR : Je ne pense pas, je ne sais pas. Je ne peux pas vous dire, je regarderai.

AC : Quelle est l'ambiance sous le chapiteau à Nancy ?

SR : Bruyante. [rire] Extrêmement bruyante. Mais bon c'est toujours le problème des chapiteaux. C'est toujours assez difficile de les rendre élastiques. Par moment, c'est franchement terrible, au niveau du bourdonnement. C'est assez fatigant, il faut dire ce qui est.

AC : Si vous aviez eu en charge l'organisation, vous auriez donc opté pour un dispositif différent ?

SR : Non, je ne pense pas qu'il y ait une solution miracle. Quelque chose qui est comme Mourmelon ne peut être fait que sur une échelle plus petite, à moins de trouver des bâtiments comme des casernes désaffectées où on peut regrouper les auteurs en fonction de leur thématique. Sinon je ne vois pas comment organiser les choses d'une façon différente. Mais le dispositif n'est clairement pas satisfaisant ni pour les lecteurs, ni pour les écrivains. Vous entendez souvent des lecteurs se plaindre qu'ils piétinent, qu'il y a trop de monde. Des coups de bourre entre 15 heures et dix-sept heures par exemple, c'est absolument infernal.

AC : Pensez-vous que le Livre sur la Place a atteint une sorte de saturation en nombre d'auteurs et de visiteurs ?

SR : À certaines heures oui, je pense. Maintenant, ça dépend des années. Il ne faut pas se leurrer, en cette période de crise économique les gens ont un budget plus serré d'autant plus pour les livres. Donc je ne sais pas ce qui va se passer à Nancy. C'est vrai qu'à Metz, j'ai eu l'impression qu'il y avait moins de monde.

AC : Mais en même temps les gens qui viennent ne viennent pas nécessairement pour acheter des livres...

SR : [hésitation] Je ne sais pas. Je pense quand même qu'il y a des gens qui viennent pas nécessairement pour acheter des livres mais qui repartent quand même avec quelque chose parce que ça a pu les intéresser. Je pense qu'il y a quand même un certain nombre de personnes qui viennent exprès voir des auteurs. J'ai eu le plaisir de ça au dernier salon de Metz où quelqu'un est venu de Nîmes exprès pour moi. Ça m'a fait plaisir. Disons qu'il allait au concert de Johnny Hallyday et est venu exprès à L'Été du Livre pour me voir moi. J'étais assez flatté.

AC : Est-ce vous qui abordez les personnes ou bien viennent-elles à vous ?

SR : Non, je n'aborde jamais les personnes. Je suis incapable de faire ce genre de choses. J'avoue que je n'ai pas cet aspect racoleur que peuvent avoir certains de mes confrères. J'ai toujours du mal à engager le premier pas parce que j'ai l'impression que ça fait toujours très racoleur. Alors j'ai du mal avec ça. Il y a plusieurs cas de figure. Soit c'est un lecteur qui vient régulièrement d'année en année : un fidèle. Alors il ne se pose même pas la question, il vient me dire bonjour. Maintenant, il y a d'autres personnes qui ne vont pas nécessairement me connaître, qui vont regarder, qui vont partir, qui vont revenir. Il y a toute une démarche, finalement une sorte de ballet de séduction du lecteur. Il va y avoir aussi des lecteurs qui vont poser des questions, qui vont s'intéresser. Finalement toute démarche est différente.

AC : Est-ce que vous vous mettez debout quand quelqu'un s'approche de vous ?

SR : Non, la plupart du temps je reste assis. Quand je me mets debout, c'est vraiment quand le volume sonore est devenu très pénible, quand on a du mal à entendre la personne, dans ce cas on est obligé de se lever.

AC : Est-ce que la table qui est située entre vous et le lecteur pose problème ?

SR : On n'a pas tellement de choix finalement puisqu'on a besoin d'une table. Il faut qu'on soit face aux lecteurs justement. Donc, dans la configuration, telle qu'elle est faite, on a besoin d'avoir ses bouquins devant soi. Je ne la considère pas vraiment comme une barrière mais plutôt comme une espèce de *no man's land* entre le lecteur et l'auteur.

AC : De quelle manière qualifiez-vous ces personnes ?

SR : Toutes les personnes qui viennent ne sont pas nécessairement des lecteurs. Il y a une partie de curieux et après l'occasion fait le larron en définitive.

AC : Le public rencontré correspond-il à l'image que vous vous en étiez faite ?

SR : Non, assez curieusement non parce qu'à la base je n'ai pas écrit pour un public en particulier. Je me suis rendu compte que j'avais à peu près 80 % des lecteurs qui étaient des lectrices. Ce que je ne souhaitais pas d'ailleurs particulièrement à la base et que je ne continue

pas à souhaiter encore aujourd'hui. Alors est-ce que mes écrits séduisent plus les femmes que les hommes parce que les femmes finalement lisent plus de romans policiers que les hommes ? C'est possible. Je me suis rendu compte après coup que je m'étais forgé un public particulier.

AC : Les salons sont donc l'occasion pour vous de mettre un visage sur un lectorat qui vous suit depuis des années.

SR : Oui c'est ça. Pour l'auteur ce n'est pas si inintéressant que cela. C'est là qu'on se rend compte, je ne dirais pas de la catégorie socioprofessionnelle du lecteur, mais malgré tout son espèce de profil, son âge, son sexe et peut-être socialement ou intellectuellement où le lecteur se situe. Quand on essaie de discuter un petit peu avec la personne, on arrive globalement à la situer.

AC : Vivez-vous la rencontre avec le public de manière positive ?

SR : Oui, je n'ai jamais vécu ça de manière négative. Encore une fois une personne ne va jamais se déplacer pour vous dire des méchancetés. J'ai encore jamais vécu ça, donc forcément c'est toujours quelque chose de positif.

AC : Avez-vous une certaine appréhension avant de participer à un salon ?

SR : Non, Jamais. J'en ai sans doute eu une pour mon premier, parce que, forcément, comme tout le monde, on ne sait pas forcément où on va. Mais c'est assez marrant parce que dans mon tout premier salon je me rappelle encore de la première personne à qui j'ai dédié mon bouquin et je m'en rappelle d'autant plus parce que cette personne revient tous les ans. Je la considère un peu comme ma lectrice fétiche, je me rappelle de son prénom. J'essaie de me rappeler des lecteurs qui sont fidèles d'année en année. J'essaie d'être assez physionomiste et de mettre un prénom sur un visage. Je crois que les lecteurs aiment beaucoup quand on se rappelle d'eux et j'essaie de me souvenir de certains d'entre eux.

AC : Est-ce que votre second métier vous aide dans cette rencontre qualifiée de positive ?

SR : Oui, je crois, parce qu'on est forcément amené à être en relation avec les autres, donc forcément ça aide à la communication.

AC : De manière générale, de quoi parlez-vous avec les personnes qui viennent vous voir ?

SR : Tout dépend encore une fois de la personne. Si c'est quelqu'un que je ne connais pas, on va discuter de romans policiers en général, de leur goût en matière de romans policiers, etc. Je n'aime pas tout ce qui est polar social, je suis plus dans le roman d'énigmes, donc les gens qui

préfèrent les choses noires, je leur dis clairement que je n'écris pas ça, et que ce n'est pas vraiment quelque chose qui va leur plaire. Maintenant la plupart de mes bouquins se passent sur Metz, il y a beaucoup de gens qui sont locaux et qui vont me parler de ma relation à la ville, de la topographie, ce genre de choses. La question qui revient souvent aussi, c'est : « Comment en êtes-vous arrivé à parler de ça ? » Ça fait partie des questions classiques. C'est vrai que dans un salon, on n'a pas toujours le temps de s'appesantir comme dans un café littéraire. C'est la différence. On est obligé d'être assez bref.

AC : Préférez-vous une rencontre plus longue avec moins de personnes ou une succession de brèves rencontres ?

SR : C'est très différent. Disons que pour les échanges, pour avancer une discussion, c'est vrai qu'on peut le faire dans un café littéraire et pas dans un salon du livre.

AC : En moyenne, une rencontre sous un chapiteau dure combien de temps ?

SR : Ça peut être très bref c'est-à-dire le temps de la dédicace du livre, ça dure quelque secondes. Et ça peut durer cinq, six minutes en fonction de la personne si elle a quelque chose à me dire.

AC : Est-ce que les personnes que vous rencontrez parlent d'elles-mêmes ?

SR : Non, pas moi. Je sais que j'ai des confrères qui le vivent parce qu'ils ne sont pas sur du roman. Ça dépend des gens, ça dépend du type d'ouvrages que vous écrivez. C'est vrai que les choses qui sont plutôt historiques impliquent davantage, des gens qui vont vouloir vous parler de leurs souvenirs.

AC : Est-ce que les personnes posent des questions sur votre vie privée ?

SR : Non jamais.

AC : Tenez-vous compte de l'avis des personnes rencontrées dans la rédaction de votre prochain livre ?

SR : *A priori*, quand on arrive à me donner des critiques à propos de mon livre, mais comme je vous le disais, ça m'arrive très rarement, et c'est un peu dommage parce que j'aimerais bien justement en tirer profit. Or la plupart des gens qui viennent me disent : « On aime ce que vous avez écrit ».

AC : Selon vous, quelles qualités les personnes présentes apprécient-elles le plus chez vous ?

SR : Je ne pense pas que ce soient des qualités humaines, ce n'est pas ce que cherche le lecteur. Je crois que c'est avant tout des qualités d'auteur, je pense que c'est lié au style, à l'intrigue, à ces qualités-là. Maintenant, quelqu'un qui sourit, qui essaie de discuter, ça ne gâche rien du tout.

AC : Avez-vous l'impression de jouer un rôle lors de ces salons du livre ?

SR : Non, j'essaie toujours d'être moi-même, même si finalement on a un côté très représentation, très théâtral, comme je suis assez très théâtral, très représentatif et un peu en représentation, du moins c'est ce qu'on me dit dans la vie courante, ça ne change pas beaucoup [rire].

AC : Selon vous, pour quelles raisons les personnes viennent-elles nombreuses au Livre sur la Place ?

SR : Ça dépend. Comme je vous le disais, il y a différentes catégories. Il y a la catégorie des lecteurs qui aiment se confronter à l'auteur, qui aiment avoir des dédicaces, et puis il y a quand même un certain nombre de curieux parce que je crois que le temps qu'il fait joue quand même énormément sur la fréquentation du salon. Je l'ai vu aussi pour Metz cette fois-ci parce qu'il ne faisait vraiment pas bon. C'était un week-end pluvieux qui n'incitait pas forcément les gens à sortir. Alors que, quand il fait bon, les gens sortent, ils vont faire un tour, après ils achètent ou ils n'achètent pas, mais nombreux sont assez tentés par un petit truc au passage.

AC : Rencontrer physiquement ces personnes est-il en adéquation avec le travail d'écrivain ?

SR : Oui, je pense que c'est en adéquation avec l'écrivain du XXI^e siècle et pas forcément avant parce qu'on n'en avait pas besoin. Et puis c'est vrai qu'on aime savoir à qui on s'adresse, pour qui on écrit, parce que sinon on est dans un ego surdimensionné, on se dit qu'on n'en a pas besoin, on écrit pour soi, on n'a pas besoin de l'autre, or, quand on écrit, c'est pour être lu et il est donc important de savoir qui vous lit.

AC : Quand vous participez au Livre sur la Place, vous arrive-t-il de participer à une rencontre scolaire ?

SR : Non, ça j'avoue que j'aurais beaucoup de mal avec les tout petits. C'est vrai que quand j'ai écrit mon polar jeunesse, c'était quelque chose qui était un peu dans l'air et puis finalement j'ai préféré décliner parce que je ne me sens pas du tout à l'aise avec les tout-petits. J'ai des confrères qui écrivent des polars jeunesse et ils ont vraiment une relation à leur public qui est très particulière que moi je ne ferais pas. C'est très très différent de s'adresser à un enfant et de s'adresser à un adulte.

AC : Quand vous participez au Livre sur la Place, faites-vous des interventions en milieu carcéral ou hospitalier ?

SR : On ne m'a pas encore sollicité. En milieu hospitalier, je ne sais pas parce que j'avoue que j'ai un peu de mal avec le problème de la maladie. En milieu carcéral, oui, je pense que ce serait très intéressant, d'autant plus intéressant pour moi qui crée des polars.

AC : Que représente pour vous la dédicace ?

SR : Qu'est-ce que je ressens quand je dédicace un livre ? Je ne sais pas si je ressens quoi que ce soit finalement. C'est assez marrant que vous posiez la question. Je n'ai pas l'impression de ressentir quelque chose de particulier, mais je suis toujours heureux de le faire parce que ça implique que quelqu'un vous aime d'une certaine façon, un certain acte affectif dans la dédicace. Mais je ne sais pas si je ressens quelque chose en particulier parce que c'est vrai qu'au bout d'un moment, la dédicace a quelque chose d'un peu banal. Vous m'auriez posé la question il y a quelques années, je pense que j'aurais répondu différemment. Mais je me rappelle de ma première dédicace effectivement. Je pense qu'au début on se dit il y a quelqu'un qui ne connaît pas... Et donc c'est vrai qu'il y a ce côté fierté, bonheur... Maintenant les choses sont différentes, c'est assez banalisé.

AC : Le ressentez-vous comme une forme de reconnaissance ?

SR : Non, je ne ressens pas du tout comme ça, pas comme une forme de reconnaissance de la part du lecteur. Maintenant j'essaie dans ma propre dédicace de personnaliser en fonction de la personne qui est devant moi. J'essaie de ne pas faire des dédicaces qui sont des dédicaces bateaux comme certains le font, mais ce n'est pas toujours évident. Je pense malgré tout que la personne, le lecteur qui vient et qui fait l'effort de vous prendre un bouquin mérite quelque chose qui se situe au-delà d'un simple « bonne lecture ». J'essaie toujours d'écrire quelques mots qui me paraissent être inspirés de la personne qui est devant moi.

AC : C'est une discipline que vous vous imposez.

SR : Oui, c'est un peu ça.

AC : Avez-vous tout de même des dédicaces type en réserve ?

SR : Oui, nécessairement. En fonction de mes bouquins généralement j'ai une dédicace à la base, en fonction de la thématique du bouquin, et puis ensuite je la mets plus ou moins telle quelle en l'adaptant.

AC : Vous pouvez m'en dire une ?

SR : Par exemple dans *Meurtre en satin blanc* qui était sur la thématique du mariage, la dédicace on va dire bateau était : « Pour, le nom de la personne, qui s'apercevra sans doute ici que le mariage peut s'avérer un jeu bien dangereux ».

AC : De manière générale, la dédicace que vous faites est pour la personne qui se trouve en face de vous ou pour offrir ?

SR : On va dire que dans les deux tiers des cas c'est pour la personne qui se trouve en face de moi, mais il y a aussi le côté cadeau qui revient assez souvent.

AC : La personnalisation d'une dédicace se fait en rapport avec la personnalité de la personne qui se trouve en face de vous ?

SR : Par rapport à la personnalité oui. Si je me rends compte que c'est une personne que je connais, que je revois d'année en année, par rapport à l'échange que je peux avoir, si c'est pour un cadeau ou ce genre de choses. J'essaie de m'adapter.

AC : Selon vous, que représente un livre dédicacé aux yeux des gens ?

SR : Je pense la même chose que pour vous. On a dû déjà vous en dédicacer. Finalement c'est un bouquin vous allez garder. Quelqu'un m'a dit une fois : « Je vais mettre votre bouquin à côté de mon Pagnol dédicacé ». [rire] Ça a forcément plus de la valeur, pas forcément intrinsèque, mais en tout cas affective.

AC : Vous-même, en tant qu'écrivain, vous arrive-t-il d'avoir des livres dédicacés de vos confrères ?

SR : Oui, ça m'est arrivé effectivement. Pas nécessairement parce que je souhaitais un livre dédicacé mais parce que je le connaissais et donc classiquement j'ai eu un petit mot. Ce n'est pas très fréquent et ce n'est pas indispensable. Chez moi le livre dédicacé est rangé dans une pile comme n'importe quel autre bouquin.

AC : Quand vous signez un livre est ce que vous donnez votre carte de visite en même temps ?

SR : Non, jamais.

AC : Quel est votre meilleur souvenir au Livre sur la Place ?

SR : Mon meilleur souvenir est d'avoir retrouvé quelqu'un que j'avais perdu de vue depuis des années. Ça m'a fait plaisir que cette personne vienne vers moi. C'était l'occasion de se retrouver.

AC : Que retenez-vous de votre venue au Livre sur la Place. Est-ce que ça vous a appris quelque chose ?

SR : On est toujours en tant qu'auteur assez tributaire de l'organisation du salon. Donc après on peut être assez critique par rapport à cette organisation, des détails qui sont finalement des détails de base pour un auteur : l'endroit où il va pouvoir aller se laver les mains, l'endroit où il va pouvoir aller aux toilettes. C'est vrai qu'au Livre sur la Place ce n'est pas très pratique parce qu'il faut aller au Palais du gouverneur et c'est pas toujours évident, ce n'est pas très propre. Voilà, c'est ce genre de détail qui fait qu'un salon est plus ou moins sympathique.

AC : Que pensez-vous de l'effet *people* de certains écrivains ?

SR : C'est particulièrement pénible, mais, en fait, c'est tout à fait le contraire. J'ai un peu de mal à comprendre que certains lecteurs soient obnubilés par ça. Mais, maintenant, d'un autre côté, j'en ai bénéficié avec un passage télé, un article dans *Le Point*, ça a drainé des gens chez moi qui ne seraient pas venus forcément. C'est à se demander effectivement si le lecteur n'est pas plus influencé par la médiatisation de la personne que par la qualité de ce qu'elle écrit. Maintenant en ce qui concerne les *people* eux-mêmes, c'est toujours pareil, il y a des gens sympathiques et des gens qui le sont beaucoup moins.

AC : Dans quelle émission télé êtes-vous passé ?

SR : J'ai participé à l'émission de Yannick Kuzy, je ne me souviens plus du nom de l'émission, c'était sur France 3. C'était pourtant un truc assez connu, mais comme je ne suis pas très branché télé moi-même. J'ai eu droit à quelques reportages sur France 3 Lorraine.

AC : Que pensez-vous du nombre croissant de salons du livre ?

SR : [soupir] Trop de salons tue le salon ! Je comprends qu'une ville de moyenne importance a envie de créer son propre salon, maintenant, encore une fois, en tant qu'auteur on ne peut pas se déplacer partout. Donc les gens qui vont se déplacer dans des salons plus petits, qui vont drainer moins de monde vont forcément avoir la présence d'auteurs qui sont, disons, moins sollicités. Indépendamment de cela, je pense que ce sont des salons condamnés à rester des petits salons. C'est dommage, mais on en est responsables nous-mêmes.

AC : Est-ce que vous pensez que c'est une mode ?

SR : Je n'en sais rien. Je pense que c'est une mode qui va plus ou moins perdurer parce qu'il y a quand même la notion de culture qui est une notion importante pour les municipalités, donc toute ville aime faire parler d'elle. Pour la ville c'est un moyen de faire parler de soi, sans qu'il y ait vraiment une organisation forcément très poussée derrière. Alors, en même temps, c'est paradoxal parce que des petits salons vont faire énormément d'efforts d'organisation,

mais c'est souvent maladroit, c'est presque touchant. On voit qu'il manque un *staff* véritablement rôdé derrière.

5.11. Henriette BERNIER

Entretenir des liens très étroits avec ses lecteurs



Été du livre, Metz. 2010.
© Adeline Clerc. 2010.

« À Nancy, les trois quarts, peut-être plus, des gens qui viennent me rendre visite me suivent dès le début, donc il y a cette fidélité-là à laquelle je me dois. Je reviens avec des macarons, avec des fleurs, on me fait beaucoup de cadeaux. Il y en a qui m'appellent par mon prénom, il y en a qui m'embrassent, il y en a qui me tutoient parce que je les vois depuis le début et ils viennent pour moi. Ils apportent parfois des lettres, des lettres très émouvantes ».

Date de l'entretien : 17 juillet 2009

Lieu de l'entretien : à son domicile, à Bantheville (55)

Durée de l'entretien : 46 minutes

Genre littéraire : romans

Éditeur : Pierron, Anne Carrière, Presses de la Cité

Dernier livre présenté au Livre sur la place : *Petite mère* (Paris, Éd. Presses de la Cité, 2009)

Quinze romans publiés

Profession : Retraitée de l'Éducation nationale

Lieu de domiciliation : Bantheville

Âge : 72 ans

AC : Combien de livres avez-vous écrits ?

HB : J'ai écrit quinze livres.

AC : Dans quelle maison d'édition ?

HB : Dans plusieurs maisons d'édition. Le premier, je l'ai publié chez Buchet-Chastel qui est une petite édition parisienne, mais d'une façon particulièrement étonnante, parce que, quand j'ai publié ce premier roman, j'ai eu vent d'un concours qui consistait en l'édition. J'ai donc présenté mon livre et j'ai gagné ce concours, c'est pourquoi j'ai été éditée par les éditions Buchet-Chastel. Et ça a été une très très mauvaise expérience. Parce que j'ai trouvé ça bizarre

et l'éditeur qui s'était engagé faisait partie du jury mais n'a pas voté pour moi. Malheureusement pour lui, j'ai gagné le prix, mais il me l'a fait payer très cher. Je vais dire carrément en sabotant l'édition. C'était donc une expérience assez amère.

L'écriture m'est tombée dessus, comme ça, j'ai été prise par une envie d'écrire. J'ai senti que c'était vraiment mon truc, je me suis même arrêtée de travailler à ce moment-là, mais je ne savais pas du tout comment fonctionnait le monde de l'édition et je l'ai découvert d'une façon très difficile à propos de ce premier livre qui s'appelle le *Roi Basile*. Et je me suis dit, si l'édition parisienne, c'est ça, moi, je ne chercherai pas à percer, ni être à connue. Après j'ai publié un second roman, *La folle au chat*, dans une petite maison d'édition lorraine qui s'appelle les éditions Pierron à Sarreguemines, qui n'existe plus sous la forme qu'elle avait à ce moment-là : ils ne font plus de romans chez Pierron.

Madame Young, qui dirigeait ce moment-là ces éditions avait eu un véritable coup de cœur pour mon livre qui, par rapport à la taille de la maison d'édition, a très bien marché, puisqu'il s'est vendu à 3 000 exemplaires, et ça ne lui était jamais arrivé. Je lui ai proposé un troisième roman, *Une femme empêchée*, qui est vraiment celui qui a marqué mes premiers pas dans l'édition et, avec une gentillesse, elle m'a dit : « Mais ce livre vaut mieux qu'une édition en local, essayez dans une grande maison d'édition ». Et ce livre est sorti très rapidement chez Belfond où il a eu un succès.

J'ai eu deux prix, le prix Erckmann-Chatrion et un autre prix qui récompense un ouvrage écrit par quelqu'un du monde de la terre, c'était un prix fait par le Ministère de l'agriculture. Donc il fallait avoir un rapport avec le monde paysan et moi je suis fille de paysan. Ce livre a bien marché, il m'a fait connaître, j'ai eu une presse étonnante, je ne savais pas que ça pouvait être comme ça. J'ai eu un quart de page dans *Le Monde*, c'était vraiment quelque chose de très important, il a été publié aussi à France Loisirs. À ce moment-là, j'ai vraiment découvert l'édition.

J'ai écrit un autre roman après, qui s'appelle *l'oreille de nacre* et que j'ai donc proposé chez Belfond au directeur littéraire avec lequel je travaille. Lui me dit : « Je préfère *Une femme empêchée* mais on va vous prendre celui-là ». C'est à ce moment-là que j'ai vraiment découvert ce qu'il se passait dans l'univers de l'édition. Ce directeur littéraire a été remplacé par un autre qui voulait sa place depuis un certain temps et le nouveau directeur littéraire, la première chose qu'il a faite, c'est de mettre au panier tout ce qui avait été fait. Il m'a envoyé une lettre très peu courtoise me disant qu'il ne publiait pas mon nouveau roman qu'il jugeait mièvre. On peut dire un tas de choses sur ce que j'écris, j'admets très bien la critique, c'est normal, si vous avez 100 % d'éloges c'est là que ce n'est pas normal, mais ce roman qui est au contraire très dur, on pouvait dire tout ce qu'on voulait mais mièvre pas du tout.

À une occasion anonyme, je me trouve à un repas avec, en face de moi, l'attaché de presse des éditions Anne Carrière, qui d'ailleurs vient de déposer le bilan. Anne Carrière venait de lancer une maison d'édition qui fonctionnait aux coups de cœur. En bavardant avec son attaché de presse elle me dit : « Je vous verrais bien chez Anne Carrière. Vous êtes le profil de ce qu'elle recherche, des gens un peu bruts de décoffrage. J'ai donc envoyé mon roman à Anne Carrière qui m'a recrutée ». Sa maison d'édition était extrêmement sympathique, mais un peu dilettante, et puis l'attaché de presse qui était adorable avait de temps en temps des humeurs avec des journalistes, mais moi je m'y plaisais bien. Je ne cherche pas forcément à faire des succès. Donc ce livre a très moyennement marché, je lui en ai fait deux autres qui ont bien marché. Ce sont des livres que l'on peut appeler grand public, sans que ce soit péjoratif. Tout ce que j'écris, beaucoup de gens me disent : « Qu'est ce que c'est bien vos bouquins, parce qu'on comprend tout, on sent que c'est humain et simple ». Anne Carrière m'en a pris trois. Je lui en ai proposé un autre, et puis Anne Carrière m'a dit ce n'était plus ce qu'elle recherchait

parce qu'entre-temps elle avait fait des coups avec Paulo Coelho qui a eu un succès énorme. Elle ne recherchait plus ce genre de choses. Je l'ai remerciée parce qu'on a fait un petit bout de chemin ensemble et là j'étais un peu, je ne dirais pas en panne, mais j'étais désemparée. Je suis retournée chez Pierron et puis, en même temps, j'avais une grande reconnaissance pour madame Young. Et puis je pensais à Jeannine Balland et son roman *Terre de France* parce que je sentais que ce que je faisais correspondait. Et vous connaissez sans doute Élise Fischer qui venait d'entrer chez Jeannine Balland parce qu'elle publie à la fois aux Presses de la Cité et chez Fayard, elle a deux parcours parallèles. Elle était donc aux Presses de la Cité et je lui ai dit que j'aimerais bien aller chez Jeannine Balland. Quand j'ai écrit *L'enfant de l'autre*, je me suis dit : ça, c'est un roman pour elle. J'en ai parlé à Élise qui m'a dit de l'envoyer. Jeannine Balland m'a appelée en me disant : « J'ai votre manuscrit. Il a été recommandé par Élise, mais si je vous recrute, ce ne sera pas à cause de ça, mais parce que ça m'aura plu ». Jeannine Balland m'a donc recrutée, mais m'a dit il faudra en faire d'autres après. Depuis, je suis toujours chez elle. Je suis fidélisée. Voilà un peu mon parcours.

AC : Vous avez dit tout à l'heure que vous avez arrêté de travailler pour vous consacrer à l'écriture. Actuellement, si je vous demande quelle est votre activité professionnelle, que répondez-vous ?

HB : Je n'ai plus d'activité professionnelle, j'ai une passion, je suis romancière. J'ai ma retraite d'enseignante, mais maintenant, honnêtement, je pourrais vivre de ma passion.

AC : Quand avez-vous arrêté de travailler ?

HB : Mon mari était enseignant aussi, et moi j'avais déjà trente ans d'enseignement parce qu'à mon époque on était instit à dix-neuf ans. J'ai été instit et après prof de collège. J'adorais mon métier. On enseignait en Algérie pour l'office culturel français et ils avaient besoin de prof de collège, et moi je suis rentrée là-dedans sans penser que je n'aurais pas la retraite à cinquante-cinq ans mais à soixante. J'ai toujours été passionnée par mon métier. Quand l'écriture m'est tombée dessus, entre les copies à corriger, j'avais vraiment du boulot. Je me suis dit : « Je vais arrêter de travailler », ce qui a créé une surprise au collège où je travaillais. Je me suis dit : « L'écriture, ça fait quelque chose pour moi ». Donc je savais que si ça ne marchait pas, j'avais ma retraite, mais j'étais un peu persuadée que ça marcherait. Je ne cherchais pas la célébrité ni beaucoup d'argent, mais qu'au moins huit livres soient publiés, être reconnue même si c'était local ou régional, je m'en fiche complètement. Disons que la réussite a dépassé les espérances et je n'ai jamais regretté malgré la passion que j'avais pour l'enseignement. Mais justement maintenant quand je vais dans les classes, les profs me disent que j'ai une façon de m'exprimer avec les élèves, ils me comprennent. Parce que, parfois, il y a des auteurs qui viennent dans les classes de collège et n'ont pas le langage pour parler aux jeunes. Je leur dis : « C'est normal, j'ai fait ça pendant ma première vie ».

AC : Combien de fois êtes-vous déjà venue au Livre sur la Place pour présenter un livre ?

HB : La première fois c'était en 92. En tout, j'en ai raté deux, des années où je n'ai pas publié, alors, on va dire au moins quinze fois.

AC : Selon vous, pourquoi avoir créé le Livre sur la Place à Nancy ?

HB : D'abord parce qu'il est normal qu'il n'y ait pas que le Salon du livre de Paris, qui d'ailleurs n'a rien à voir avec les salons de province, c'est plus une vitrine. Moi j'y suis allée plusieurs fois au Salon du livre de Paris. On a un créneau de deux heures, c'est une foire aux livres plutôt qu'autre chose. Donc il est normal qu'il y en ait aussi en région. Nancy est une ville universitaire, prestigieuse sur le plan historique, architectural. Ça fait un élément de plus. C'est parfaitement organisé, ça fonctionne très bien et je trouve que ça a parfaitement sa place. Il y a L'Été du Livre à Metz et malgré la concurrence entre les deux villes, je trouve que c'est deux salons du livre qui ne se font pas d'ombre. L'ambiance n'est pas du tout la même... À Nancy, il y a vraiment un public beaucoup plus intéressé par les livres. À Metz, c'est moins grand, moins prestigieux, c'est pas sympa, mais moi je dis généralement ce que je pense. À des amateurs de livres se mêlent pas mal de badauds, des gens qui viennent se promener. À Nancy, les gens viennent pour les livres, pour les auteurs et ils n'hésitent pas, par exemple, à venir discuter, même s'ils savent qu'ils n'achèteront pas. Comme disent certains : « On voudrait bien, mais on ne peut pas tout acheter » et, nous, on n'est pas là seulement pour vendre notre camelote. Je leur dis : « Ce n'est pas moi qui vends, ce sont les libraires ». Moi, je viens pour rencontrer les gens, discuter, et les contacts sont plus profonds à Nancy. Le Livre sur la Place est un rendez-vous, je pense, incontournable pour tous les auteurs. S'il fallait que je n'en garde qu'un, j'irais à Nancy. Et puis je suis connue là-bas, donc c'est plutôt un rendez-vous avec des fidèles, mais on en parlera tout à l'heure. Les années où je n'y suis pas allée, j'ai eu des coups de téléphone me disant : « On ne vous a pas vue ! ». J'ai des rapports très intimes avec certains de mes lecteurs, lectrices en particulier. Et puis, l'année d'après, on me disait : « Alors, vous n'étiez pas là ! ».

AC : Que pensez-vous de ce critère qui consiste à publier dans l'année pour être présent au Livre sur la Place ?

HB : Pour moi ce n'est pas une obligation, ça se fait comme ça, j'ai un rythme d'écriture. Je ne me force pas. Il y a deux ans où je n'ai pas publié et je n'y suis pas allée. Ça m'embêtait un peu et j'étais un peu frustrée de ne pas pouvoir venir à Nancy, mais je ne publie pas un livre par an pour aller à Nancy. Il se trouve que, depuis que je suis chez Jeannine Balland, sans que ce soit une obligation ni de la part de la maison d'édition ni de ma part, le rythme s'est établi comme ça, à peu près naturellement. Je serais incapable d'en faire deux comme Élise, ou comme d'autres. C'est un rythme qui me convient. Si pour une raison quelconque, je n'écrivais pas une année, je n'irais pas Nancy. Je me suis demandé si, un moment, je serais capable de réécrire à nouveau et puis ça y est, c'est reparti, j'ai un contrat. J'ai un manuscrit que je dois remettre début 2010 et qui sortira au printemps.

AC : Êtes-vous sollicitée pour participer au Livre sur la Place ou faites-vous la demande ?

HB : Ce n'est pas moi qui fais la demande. De temps en temps la maison d'édition, enfin la personne qui s'occupe plus particulièrement des salons, une attachée d'édition, m'appelle parce qu'elle est en train de faire le point sur les prochains salons. Elle me demande où j'ai l'intention d'aller et où je souhaite que l'on m'envoie. Dans l'Est et même en Meuse, il y a beaucoup de petits salons qui sont organisés par des associations, des bibliothèques et elle me demande où je compte aller. Ainsi elle fait envoyer des affiches, moi je ne m'occupe de rien.

AC : La participation à des salons du livre figure-t-elle dans votre contrat d'auteur ?

HB : Non, ce n'est pas dit noir sur blanc, ce n'est pas une des clauses du contrat, mais il est bien évident, même s'il y a l'aspect chaleureux et humain, qu'une maison d'édition, un éditeur, c'est quand même un commerce, et eux, ce qu'ils veulent, c'est vendre le plus de bouquins possible. Maintenant il faut dire que ça leur coûte cher aussi, parce que, nous, quand on va dans des salons, on est totalement pris en charge : des chambres à Nancy sont payées par la maison d'édition. Je suis allée une fois à Brive, Jeannine Balland m'a dit : « Faut quand même que vous connaissiez Brive » et ça coûte cher aux maisons d'édition, mais ils aiment bien quand même que leurs auteurs rencontrent leurs lecteurs parce qu'il y a une fidélité qui s'instaure. Je me rends compte que d'année en année mes lecteurs augmentent.

AC : Et vous pensez que cette augmentation de lecteurs est en partie due à votre participation aux salons du livre ?

HB : En partie, oui.

AC : Vous avez dit que c'était la maison d'édition qui finançait vos frais d'hébergement et vos repas. Ce ne sont jamais les organisateurs du salon ?

HB : Je ne sais pas exactement comment ça se fait. À Nancy, on nous donne des tickets pour la restauration et je pense qu'elle est prise en charge par la ville. Il y a aussi l'association qui s'appelle « Lire à Nancy » qui rembourse aussi les frais des auteurs qui viennent avec leurs propres moyens. Moi je viens en voiture et je laisse un petit carton à « Lire à Nancy » qui me rembourse après.

AC : Pensez-vous qu'il est facile pour un écrivain d'obtenir une place au Livre sur la Place ?

HB : Il faut avoir publié un livre dans l'année et puis il y a un problème qui n'est pas du tout de mon ressort mais je sais qu'il existe : il y a le problème des gens qui sont autoédités ou qui sont à compte d'auteur, et je sais qu'il y en a quelquefois qui rouspètent parce qu'ils ont du mal à être intégrés au Livre sur la Place. L'année dernière, il y avait une petite contre-manifestation sous l'arc Héré de gens qui voulaient absolument se faire reconnaître. Moi, ça là-dessus, je n'ai pas d'avis, je ne connais pas bien les tenants et les aboutissants de cette situation. C'est sûr que quand vous avez une maison d'édition qui vous prend en charge du début jusqu'à la fin, moi je n'ai pas à payer un sou pour être éditée, c'est formidable. On n'a à

s'occuper de rien, ni de la commercialisation, ni rien du tout. C'est vrai qu'être à compte d'éditeur, c'est la meilleure chose et la meilleure façon d'être édité. Je sais qu'il y a des gens qui rament pour arriver à se faire éditer, à se faire reconnaître.

AC : Mais vous n'avez jamais eu de difficultés à y participer ?

HB : Non, jamais justement. La première fois, à cause de ce concours que j'avais gagné, j'ai été éditée.

AC : Mais même certains auteurs qui sont édités ont du mal à avoir une place au Livre sur la Place.

HB : Pierron d'ailleurs, au début, avait son propre stand à Nancy. Moi je ne demande pas, ce sont les week-ends qui disent : « Tu vas à Nancy cette année ». Moi je leur dis que j'arrive le vendredi après-midi et que je repars le dimanche et je ne m'occupe de strictement rien.

AC : Comment qualifiez-vous le Livre sur la Place ?

HB : Je dis que c'est le plus grand salon du livre en Lorraine et que c'est le plus sympa.

AC : À quels autres salons participez-vous ?

HB : Je vais à Metz aussi parce que ce n'est pas loin, parce que j'y ai des fidèles et puis parce que j'ai aussi des rapports d'amitié avec les libraires. Je vais à Longwy aussi aux Ailes du livre. Longuyon aussi organise un petit salon du livre, j'y vais aussi, j'y ai des amis, c'est près de chez moi. Je suis allée une fois à Brive, je suis allée deux fois au salon du livre de Saint-Étienne. Je suis allée aussi en Vendée avec mon mari. Je suis allée aussi à Saint-Dizier. On sortait beaucoup plus quand on était deux, maintenant ça reviendra peut-être, mais c'est un peu douloureux, c'est fatigant. Je limite un peu.

AC : Ça représente à peu près combien de week-ends par an ?

HB : Pas trop. Il y en a qui en font beaucoup plus. Je ne sais pas si vous connaissez Bernard Simonet. Lui, il fait plein de salons, mais lui il n'a jamais vécu que de ça. Il y a des auteurs qui sont obligés de se défoncer et puis j'ai la chance aussi d'être un peu la chouchoute de France Loisirs. Mes bouquins sont mis automatiquement sur France Loisirs. J'en ai un qui s'est vendu à 125 000 exemplaires, les autres 50 000, et celui qui s'est vendu le moins est parti à 30 000 quand même. C'est une rente de situation et je n'ai plus vraiment besoin de me décarcasser comme cela, mais je ne cherche pas à étendre... J'en fais un peu moins, et puis j'essaie de faire ceux qui ne sont pas très loin. Par contre j'essaie d'aider un peu – et la seule façon de faire c'est d'y participer – les petits salons que s'échinent à faire des associations, des bibliothèques à la campagne pour montrer qu'à la campagne on peut faire aussi quelque chose. Des fois on y va pour pas grand-chose, c'est-à-dire pour faire quinze signatures, mais il

faut que ça continue. Il y a un petit salon par exemple dans la Meuse à Saint-Maurice sous les côtes qui s'appelle À la table d'un écrivain, pour lequel j'ai été la marraine de la toute première édition. Ils ont ramé, mais maintenant ça va un peu mieux. Je n'y suis pas allée l'année d'après parce qu'on ne veut pas non plus dans ces petits salons-là, on ne veut pas les coloniser parce qu'il y a des auteurs qui sont tellement contents d'y participer qu'ils reviennent chaque année et c'est un peu toujours les mêmes. Donc on s'était dit que, pour ce genre de salons, on irait une année sur deux. Je préfère qu'on me dise : « Tiens, l'an dernier vous n'étiez pas là et je vous ai cherchée » plutôt que de me dire : « Encore vous ! ». Et puis il faut laisser la place aussi à d'autres, en particulier en Meuse, qui essaient de se faire reconnaître, qui publient à compte d'auteur, il faut leur laisser leur chance.

AC : Est-ce que le fait de participer à ces salons, mêmes locaux, est une forme de reconnaissance pour vous ?

HB : Oui, parce que les gens sont tellement contents qu'on le fasse ! Moi je vais dans des bibliothèques à Varennes-en-Argonne, ils se décarcassent pour commander quinze bouquins à la Maison de la presse et je les dédicace. Parfois j'en amène parce qu'ils n'en ont pas assez mais ils sont contents et moi je leur donne plein de bouquins. Je ne sais plus quoi faire de tout ce que j'ai. Mais j'aime bien aussi ce genre de contacts dans les petites structures.

AC : Vous avez évoqué la question des salons locaux qui se développent de plus en plus. Selon vous, est-ce que c'est une mode ?

HB : Il y a peut-être un peu de ça. Il y en a trop. Je suis régulièrement contactée pour des tas de salons, en particulier autour de Metz, ça foisonne pas mal. Je suis obligée de refuser parce que je ne veux pas faire ça tous les dimanches et puis, des fois, on ne nous propose pas de nous rembourser et ça nous a déjà coûté bien plus cher que ça nous a rapporté. Ce n'est pas l'élément essentiel, mais quand même !

AC : Depuis que vous publiez, il vous est donc arrivé de faire des interventions en bibliothèque.

HB : Oui, très souvent. La dernière, c'était la médiathèque de Vandœuvre où il y avait cinquante personnes. Dans cette médiathèque, mes livres sortent beaucoup. J'y suis allée et c'était bien organisé. Il y avait des invitations, ils avaient envoyé des affiches par les attachés de presse. C'était bien préparé. Il y a quelqu'un pour mener le débat, quelqu'un qui connaît bien les livres. Et puis, après, une petite dédicace, mais ça c'est assez complémentaire. Il m'avait dit : « Si vous avez des bouquins chez vous, prenez-en parce qu'il y a des gens qui demandent ». Et je participe aussi à des cafés littéraires. Moi je fais partie d'une association qui s'appelle « Lire en campagne » à Dun-sur-Meuse, et on a fait quelquefois des petits salons du livre réduits, mais sympas, et on a fait un salon du livre avec deux intervenantes Élise et moi et on a eu quatre-vingts personnes à la campagne. Mais on m'avait choisie parce que tout le monde me connaissait, donc ça ne faisait pas peur, parce que parler de cafés littéraires à la campagne, il y a des gens qui n'osent pas venir. Élise est beaucoup lue à notre bibliothèque et était venue à un des salons. Il y avait un thème : l'évolution du monde rural et ouvrier au

travers de romans. Il y avait des interventions du public avec un jeu de questions-réponses. Et je suis allée aussi en janvier au café littéraire de Metz. Il y a eu également un jeu de questions-réponses, puis un dîner au cours duquel certaines personnes qui n'osent pas parler en public posaient leurs questions.

AC : Est-ce que vous préférez ce type de structure plus réduite, avec moins de monde ou bien les salons ?

HB : C'est-à-dire qu'en ce moment je suis extrêmement fatiguée et disons que les cafés littéraires sont moins fatigants que trois journées consécutives. À Nancy, les trois quarts, peut-être plus, des gens qui viennent me rendre visite me suivent dès le début, donc il y a cette fidélité-là à laquelle je me dois. Je reviens avec des macarons, avec des fleurs, on me fait beaucoup de cadeaux. Il y en a qui m'appellent par mon prénom, il y en a qui m'embrassent, il y en a qui me tutoient parce que je les vois depuis le début et ils viennent pour moi. Ils apportent parfois des lettres, des lettres très émouvantes. Une fois j'ai eu une fidèle – je ne l'ai pas vue la dernière fois, je ne sais pas ce qui lui est arrivé – une fois elle me dit : « Je ne peux pas vous parler » alors elle m'a laissé une lettre dans laquelle elle n'expliquait qu'elle avait une amie qui était très très mal et que la lecture de *La folle au chat* l'avait aidée dans ses derniers moments. Elle était tellement émue qu'elle ne me l'a pas dit. Ces gens-là sont tellement sympathiques que je ne peux pas ne pas y aller, mais c'est un peu épuisant. Mais le soir, je rentre à l'hôtel, je prends un plateau, je ne vais plus dans les grands repas. Ces deux types de rencontres sont complémentaires si l'on veut.

AC : Est-ce que vous animez des ateliers d'écriture ?

HB : On l'a fait avec mon mari pour un prof du collège de Dun-sur-Meuse. On a fait trois années de bénévolat, deux heures par semaine. Il y avait une matière en Cinquième qui s'appelait « les itinéraires de découverte ». Les professeurs intéressés devaient faire faire des choses aux enfants qui n'avaient pas l'air d'être scolaires, mais qui souhaitaient progresser. Il y avait un prof qui était extrêmement intéressant et fort sympathique qui nous a contactés en nous disant qu'il voulait faire écrire quelque chose aux élèves. Donc on y allait, mais je n'aime pas trop les ateliers d'écriture. J'ai pourtant été prof, mais ce n'est pas un cours de français... Là ça allait bien, on prenait les élèves par petits groupes, on était quatre, il y avait le prof, le documentaliste et nous deux. L'équipe a bien fonctionné, mais faire faire des ateliers d'écriture pour apprendre aux gens à écrire, non, j'ai été souvent sollicitée, mais je ne le fais plus. Parce que je me demande si je ne vais pas redevenir prof à ce moment-là et trop en imposer aux élèves. On a eu une expérience aussi au lycée de Commercy, et on a rencontré des élèves à la demande des profs pour parler de l'écriture en général, de certains de nos livres, si certains en avaient étudié un, etc. Ils nous ont aussi sollicités pour faire un travail qui consistait à présenter un gala de fin d'année, et puis ce qu'on avait fait, nous, ça ne plaisait pas aux élèves. On avait essayé de faire quelque chose d'un peu dynamique, d'un peu moderne, et ils ont trouvé que ça l'était trop. Ils ont fait quelque chose qui était plat comme tout, ça a fait un amalgame des deux.

AC : Faites-vous des présentations de vos livres en librairie ?

HB : Oui, bien sûr. Mais ça, les dédicaces dans les librairies, c'est régional. Il y a un dépôt à Dun, j'y vais.

AC : Pour toutes ces interventions, êtes-vous payée ?

HB : Non. La libraire m'invite à déjeuner et puis ce n'est pas loin. Là aussi je voulais dire quelque chose qu'on ne dit pas forcément : il y a des gens qui sont payés pour faire des interventions en milieu scolaire, moi je ne peux pas, j'ai été prof. Et je me dis que quand il y a des profs, surtout maintenant, qui font la démarche de faire venir un auteur... On est allés régulièrement à Strasbourg parce qu'on avait noué des contacts avec des profs... Quand ils ont des fonds simplement pour rembourser les frais de transport par exemple, je veux bien. On nous invite à déjeuner, je veux bien, mais me faire payer la prestation, non ! C'est peut-être aussi scier la branche de ceux qui font ça pour ramasser un peu d'argent mais moi personnellement je ne peux pas. Des bibliothèques, des associations culturelles qui rament pour essayer de faire des choses, non. Ce que je propose, et ça compense un petit peu, s'il y a des gens qui sont intéressés, moi je veux bien faire une dédicace et apporter des livres, je leur vends au prix libraire que je rachète moi-même au libraire. Parce que quand un livre sort, on nous en donne trente pour les enfants, les copains, les amis, etc. et après on en reprend bien sûr, mais moi je les achète. Je prends ma marge dessus sans plus mais ce n'est pas ça qui rapporte, je ne peux pas faire ça pour le rapport.

AC : La maison d'édition vous en donne trente, est-ce une norme établie ?

HB : Ça dépend des maisons d'édition : il y a les généreuses et les moins généreuses. Presses de la Cité, ils sont assez généreux. Gilles Laporte, un journaliste qui est aussi un écrivain, il anime un café littéraire à Contrexéville et je suis de temps en temps son invitée. Il m'a appelée il n'y a pas très longtemps et m'a demandé si je pouvais lui envoyer deux bouquins. J'ai donc appelé ma maison d'édition et ils ont envoyé deux livres pour lui.

AC : Participez-vous à l'organisation d'un salon du livre ?

HB : Ici, celui qui est à Dun : Lire en campagne. On a fait trois petits salons. Le premier ce n'était que des auteurs meusiens. On en a fait un un peu plus ambitieux que l'on a appelé Femmes de l'Est, femmes de lettres. Moi mon rôle c'est de trouver des gens. Et on en a fait un autre aussi qui était plutôt sur l'histoire. Succès à la mesure du lieu : pas énormément de monde. Il y a des gens qui se disent : « Qu'est ce qu'on irait faire à un salon du livre ? » Ils ont un peu peur de ça, bien qu'on essaie de faire des choses accessibles à tout le monde.

AC : Quand vous dites que pour certains le terme « café littéraire » fait peur, pensez-vous que c'est lié au fait que certains idéalisent la figure de l'écrivain ?

HB : C'est peut-être pas parce qu'ils idéalisent la figure de l'écrivain, mais parce qu'il y a beaucoup de gens qui ont des difficultés pour écrire, et puis il y a des gens qui ne lisent pas.

Moi je connais plein de gens qui n'ont que les livres de mon mari et de moi parce qu'on est d'ici et ils ont vu que, finalement, ça pouvait se lire quand même. Ils s'imaginent que les auteurs, quand ils sont en représentation, ils ne parlent que de livres. Et la première année à Saint-Maurice, presque personne n'est venu au repas. Parce que les gens devaient s'inscrire pour manger et se sont dit : « Mais qu'est-ce qu'on va leur dire ? » Après ils sont venus demander : « Alors comment ça s'est passé ? On n'a pas osé venir ». Maintenant les tables sont pleines, mais il y a des gens qui s'imaginent qu'à partir du moment où on parle d'écrivains, de salons du livre, de cafés littéraires, c'est une espèce d'élite, alors qu'on peut nous poser les questions les plus simples.

AC : Pensez-vous que les cafés littéraires et les salons du livre permettent de toucher un nouveau public ?

HB : Oui bien sûr. Doucement, mais là, dans notre dernier café littéraire, on a eu quatre-vingts personnes. Mais tout le monde me connaissait, donc plus personne n'a peur de moi. Et ils étaient déjà venus et ils ont vu à quel point c'était simple.

AC : Le passage de l'écriture comme acte solitaire à celui d'exposition publique se réalise-t-il de manière facile ?

HB : Je trouve que c'est naturel et complémentaire parce que certains écrivent pour eux-mêmes et ne cherchent pas à être publiés et là je n'y crois pas. Sauf si vous écrivez pour des secrets de famille, pour votre descendance, mais quelqu'un qui me dit : « J'ai commencé un roman, mais je n'écris que pour moi », ça, je n'y crois pas parce que je pense qu'à partir du moment où on a écrit quelque chose, on a envie de le faire partager, et je pense qu'être édité c'est le souhait de toute personne qui souhaite écrire.

AC : Et rencontrer son public ?

HB : À partir du moment où on a un public, il y a une sorte de curiosité qui s'installe dans les deux sens : aussi bien les gens qui ont aimé, qui s'attachent à un auteur, qui ont envie de le connaître, de le rencontrer, et moi j'aime bien savoir aussi qui me lit. On aime bien connaître son public. Moi je sais que j'ai un public composé en très très grande majorité de femmes comme la plupart des auteurs de la collection « Terres de France ». Mais c'est aussi un public qui évolue, j'ai conquis les hommes quand j'ai publié un roman qui s'appelle *L'or blanc des pâturages* qui est l'histoire de mon village natal qui, au début du XX^e siècle, a vu naître une fromagerie d'abord familiale puis artisanale. Aujourd'hui, c'est une grande entreprise. Et ça a bouleversé le village. Le livre traite donc de la confrontation entre des paysans et des ouvriers. Il y a un aspect social et documentaire qui intéresse les hommes. Alors qu'avant, quand les hommes venaient me faire dédicacer, c'était pour leur femme, leur fille. Et avec *L'or blanc des pâturages*, j'ai eu ma petite revanche [rire]. Et maintenant les hommes viennent. Certains ont découvert ce roman et me disent : « Vous savez, maintenant, je vous lis ».

AC : Selon vous, est-ce que la participation à un salon du livre fait partie de l'activité d'un écrivain ?

HB : Je pense que oui, mais il ne faut pas aller au salon du livre uniquement pour se montrer, jouer la vedette. C'est pour discuter avec les gens, parler avec les gens. Mais moi j'ai toujours habité à la campagne, je n'ai rien d'une citadine, je n'ai rien d'une vedette. D'ailleurs à la maison d'édition souvent on me dit : « On vous voit pas beaucoup ». Il y a des gens qui téléphonent à l'attaché commercial quand un livre sort, combien de livres ont déjà été vendus, etc. Moi, je vais à Paris deux fois par an pour déposer le manuscrit et pour faire le service de presse et je ne veux pas savoir tout ce qui se passe. Je le saurai forcément parce que je reçois mes droits d'auteur chaque année, donc je sais combien de livres ont été vendus. Je ne demande jamais rien et je ne suis pas non plus une vedette. Les gens ne viennent pas me voir comme ils viendraient voir Amélie Nothomb ou Marc Lévy où il faut mettre des barrières. Ils viennent faire un peu leur show médiatique, mais ils sont aussi un peu obligés, un peu prisonniers de cela. Les gens qui viennent me voir, c'est parce qu'ils me connaissent, ce que j'écris leur convient tout à fait. Certains viennent parce qu'une de leurs amies leur a dit : « Tu devrais lire ça », d'autres ont vu mon nom dans le journal, ils viennent, ils sont bien organisés. Moi je ne me considère pas comme un écrivain, d'ailleurs je n'aime pas trop le mot. Moi, je suis romancière. Il y a un public qui aime ça, j'écris pour moi, mais j'écris aussi pour eux. Il y a des rapports d'amitié qui se sont créés, et puis on s'en tient là.

AC : Est-ce que vous comprenez que certains écrivains refusent de participer à des salons du livre ?

Oui, ils refusent, parce qu'il y a des gens qui n'aiment pas du tout les foules. Y en a pas beaucoup, ou alors y en a qui sont trop débordés. Je sais par exemple que Philippe Claudel est devenu inaccessible. Je voulais qu'il vienne ici, à Dun, c'était avant qu'il fasse du cinéma, mais il était quand même déjà très connu. Et puis je le connais bien Philippe Claudel, forcément on se rencontre, et puis on est Lorrains tous les deux. Je lui avais écrit et demandé s'il voulait nous donner un petit coup de main dans cette région de Meuse et il m'a répondu : « Je ne peux pas, je suis trop débordé ». Il est devenu un peu inaccessible. Mais il y a aussi quelques petits snobismes. Moi, j'ai vu des personnalités faire des crises, parce qu'il y avait peu de monde pour venir les voir. Daniel Prévost une fois, j'étais au même stand que lui, pourtant Daniel Prévost, on se dit : c'est un rigolo ! Il a piqué une colère parce qu'il n'y avait pas assez de gens qui venaient le voir, donc il est parti.

AC : Que pensez-vous du lieu où se déroule le Livre sur la Place ?

HB : Moi, je préfère la place Carrière à la place Stanislas, parce que justement c'est complémentaire. Les gens peuvent se balader sur la place Stanislas et d'ailleurs il y a toujours du monde, et puis après, pour se rendre à la place Carrière, passer l'arc Héré. La verdure autour, les arbres, tout ça c'est mieux.

AC : Que pensez-vous du chapiteau ?

HB : Comment faire autrement ? Le chapiteau, ce n'est pas très confortable pour les auteurs, parce qu'on est là, avec les tréteaux, on a les paquets de bouquins sous les jambes. Quand parfois vous vous trouvez à l'angle de table, vous avez les pattes des tréteaux et vous ne savez pas comment vous mettre. Il n'y a pas beaucoup de place. Des fois on a juste tables et bouquins devant soi, on est obligé de se mettre un peu de côté pour signer, donc ce n'est pas très confortable. Je ne sais pas, est-ce que c'est mieux dans une salle ? Parce qu'il faut dire aussi qu'il y a toujours une forme de routine qui s'installe, et à partir du moment où ça change, il y a toujours des gens que ça dérange. Par exemple, le salon de Metz qui est revenu cette année sur la place d'Armes a eu lieu pendant quelques années sur l'Esplanade. Moi, je trouve que c'était mieux parce qu'il y avait de la place pour circuler autour, les jardins et tout. La première année que ça a été à l'Esplanade, il n'y a pas eu beaucoup de monde. On a l'impression que quand une longue habitude est instaurée et que ça change, c'est forcément moins bien. On a des fois terriblement chaud sous le chapiteau. Ce n'est pas un extrême confort.

AC : Que pensez-vous de la disposition des stands sous le chapiteau ?

HB : [soupir] Comment faire autrement ? Et puis moi je ne suis pas du tout technique, pratique, organisatrice. C'est sûr que ce n'est pas idéal. Avec cette foule qui passe à Nancy, parfois on a l'impression d'être totalement hagards face à ces gens qui passent et qui s'arrêtent. Il y a des salons qui se passent dans des salles, mais généralement ce sont des salons plus petits. Parce que là, il faut voir quand même le nombre impressionnant de personnes et d'auteurs. Moi je pense qu'il y a trop d'auteurs. C'est sûr qu'en multipliant les auteurs on a moins de place. Et parfois je vous assure quand vous vous retrouvez à côté d'une grande vedette et puis que carrément les gens s'installent devant votre stand, qu'ils ouvrent ou qu'ils remplissent leurs chèques devant vous, devant vos bouquins à vous ! Ce n'est pas de la jalousie, mais c'est pénible. Alors des fois on est obligés de leur dire. Parfois il y a des gens comme ça, qui attendent derrière, on est obligés de leur tendre les bouquins. Il y a des aspects pratiques qui ne sont pas idéaux.

AC : Que pensez-vous des portraits d'écrivains situés sur les stands ?

HB : Ça guide les gens. Il y en a qui cherchent un auteur et on voit que les gens regardent les portraits. Parce que souvent il y a des gens qui cherchent des personnes et certains d'entre eux s'adressent même à nous et nous demandent si tel ou tel auteur est présent. Alors les têtes avec les noms, si, ça aide. Des fois ils rigolent, ils se payent un peu la tête des auteurs. Moi j'ai mon portrait depuis que je suis aux Presses de la Cité.

AC : Comment qualifiez-vous l'ambiance sous le chapiteau ?

HB : L'ambiance est sympa, les libraires font ce qu'ils peuvent avec les moyens matériels. Il y a de quoi payer, il y a des stocks de bouquins et ils sont généralement accueillants et à l'écoute des auteurs. Souvent, ils viennent nous demander si on a soif. Je ne vois pas de problème particulier, mais comme toujours il y a des râleurs. Moi il m'est arrivé de demander de changer de place parce qu'il y a des places qui sont quand même mieux que d'autres. Parce

que quand vous êtes coincé dans un coin et que vous passez les deux jours totalement serré parce que vous ne pouvez pas mettre vos jambes à côté... Il faut bien que quelqu'un y soit, mais je sais que les libraires essaient de faire en sorte qu'il y ait des rotations. Et puis il y a aussi des endroits où les gens passent plus facilement, il y a des places meilleures que les autres.

AC : Est-ce vous qui abordez les personnes, ou bien viennent-elles à vous ?

HB : Ce sont les personnes qui viennent à moi, je ne supporte pas les gens qui obligent... J'ai vu des scènes avec des gens qui tiennent leurs bouquins dans les mains et qui disent : « Tenez madame, tenez, vous ne connaissez pas ça ? » Et même parfois, dans des petits salons, j'en ai vu sortir de leur stand pour appeler les gens et leur mettre les bouquins dans la main, et les gens se retrouvent bêtes avec le livre dans la main, et ils sont obligés de l'acheter en quelque sorte. J'ai honte de ça. Je connais bien la Lorraine, et il y a des tas de petits salons, je connais aussi certains auteurs et je vois dans certains salons, devant certains auteurs, les gens font un grand tour parce qu'ils savent que sinon ils vont être harcelés. Je comprends qu'il y ait des gens qui aient envie, quelqu'un qui vient voir le voisin qui ne vous jette même pas un œil, on aime bien que des gens s'intéressent à ce qu'on fait, mais de là à refourguer les livres de force, je ne trouve pas ça correct ! Quand on entre dans un magasin, on n'aime pas être forcé à acheter quelque chose. Mais je sais que certains doivent souffrir, passer un après-midi entier en vendant que deux bouquins à côté de celui qui est à côté qui en vend cinquante, enfin qui en dédicace cinquante, ça doit quand même...

AC : De quelle manière qualifiez-vous ces personnes ?

HB : Ceux et celles qui viennent me voir, la plupart du temps, me connaissent, ou alors souvent il y a des gens qui me connaissent, qui discutent avec moi, puis des gens arrivent, regardent, et puis les autres disent : « J'ai aimé le dernier », alors les autres s'arrêtent et viennent. Donc la pub quelquefois elle se fait par les lecteurs. Et puis il y a aussi des gens qui ne sont pas forcément des lecteurs parce qu'il y en a qui n'ont pas les moyens mais ils viennent et s'intéressent, voir un peu les gens, voir un peu les auteurs, une certaine curiosité.

AC : Vous parliez de « badauds » tout à l'heure.

HB : Oui il y en a une certaine proportion à Nancy, mais moins qu'à Metz. Mais on voit bien que l'approche n'est pas la même, le regard n'est pas le même. Et puis je pense qu'il y a aussi encore des timides qui n'osent pas trop parler aux auteurs. Il y aussi des gens qui s'imaginent que venir regarder des livres, parler à l'auteur, y en a qui sont gênés de ne pas acheter. Moi, je leur dis : « Je ne les vends pas mes livres, c'est le libraire qui les vend ». Ils s'excusent presque. Il y a des gens qui sont gênés, qui voudraient participer, mais qui n'achètent pas parce qu'ils ne peuvent pas.

AC : Est-ce que le public rencontré au Livre sur la Place correspond à l'idée que vous vous en étiez faite ?

HB : C'est difficile de se faire une idée de départ. Quand on participe à un salon pour la première fois. Mon premier salon, c'était à Metz, je ne savais pas du tout comment ça se passait, ni si j'aurais quelqu'un. Je n'y étais allée qu'un après-midi, et j'ai dédicacé quinze bouquins ! Je n'en revenais pas. Je pensais que je n'aurais personne. Je n'avais pas d'idée préconçue. Mais maintenant, d'année en année, je ne suis jamais déçue par Nancy.

AC : Le contact avec le public et cette aisance que vous avez à parler avec les gens sont-ils liés à votre premier métier d'enseignante ?

HB : Oui, ça contribue pas mal. On n'a pas tous le même caractère. La qualité que je préfère, c'est la simplicité. Parfois on me dit : « Vous, on n'a pas peur de venir vous parler ». Moi je prends ça comme un compliment parce que ça veut dire que je ressemble à tout le monde. Souvent les gens viennent plus vers moi parce que je suis peut-être plus simple. Mais il y a un lien qui s'est créé au fur et à mesure des livres. Nombreuses sont les personnes qui me disent : « Depuis le début j'ai lu tous vos livres ». Quand je suis allée à Nancy la dernière fois, beaucoup de gens m'ont dit : « Je ne peux pas vous le prendre, je l'ai déjà » parce que mes livres sortent au printemps, et Nancy c'est au mois de septembre. Mais ils viennent quand même. C'est une sorte de rendez-vous, et ça, ça fait du bien. C'est gratifiant aussi, mais ce n'est pas de l'orgueil. Je suis bien contente d'avoir des gens. Mais je pense qu'il y a des gens sans doute que j'ai dû décevoir. Mais s'il y a des gens qui n'aiment pas ce que j'écris, ils ne viennent pas me le dire, ils passent à côté de moi sans me regarder. Certains me disent : « J'ai un peu moins aimé celui-là » et j'accepte la critique.

AC : De quoi parlez-vous avec les personnes que vous rencontrez ?

HB : Souvent on parle des livres, mais il y en a beaucoup avec qui j'ai noué des relations personnelles. C'est même d'ordre privé parfois.

AC : Est-ce que les gens parlent d'eux ?

HB : Oui, beaucoup et en particulier les gens qui ont connu des problèmes que moi j'ai traités dans certains livres, le dernier en particulier : *Petite mère*. C'est cette gamine de quatorze ans qui est chargée de famille. Il y a plein de gens qui m'ont demandé, qui m'ont écrit, qui m'ont téléphoné pour me dire : « Oh, ça m'a fait penser à ma mère ! ». Les gens aiment bien, en particulier les femmes, se reconnaître ou reconnaître des situations dans lesquelles elles sont concernées. Beaucoup me disent : « Vos personnages sont des personnages comme nous. On se reconnaît dans vos livres ». Dans *Une femme empêchée*, je parlais d'une cuisinière Maillard. Vous ne pouvez pas savoir ce que c'est parce qu'il y a longtemps qu'il n'y en a plus. Autrefois, il y avait des cuisinières – j'avais ça chez mes parents – où on pouvait faire du feu à l'âtre en dessous. Une fois, je reçois un coup de téléphone d'une dame – je ne sais pas comment elle a eu mon numéro de téléphone – elle me dit : « Je suis en train de lire votre livre et je viens de tomber sur la cuisinière Maillard et j'ai pleuré, j'ai pleuré, ça m'a rappelé mon enfance, on avait une cuisinière Maillard ». Ça c'est une lectrice à vie maintenant.

AC : Est-ce que vous tenez compte de l'avis des personnes rencontrées dans la rédaction de votre prochain livre ?

HB : Non. Je ne me dis pas : « Tiens, il ne faut pas que je dise ça pour plaire à telle ou telle personne ». Sinon il n'y a plus rien de spontané, plus de liberté. J'écris comme ça me vient. Des fois il m'arrive de sourire quand j'écris mais même ceux qui prétendent bien me connaître, personne ne sait jamais à fond ce qu'on a fait passer de personnel dans les livres. On m'a reconnue dans certains personnages, et parfois j'ai laissé transparaître des choses importantes à travers certains personnages et personne ne l'a jamais vu.

AC : Avez-vous l'impression de jouer un rôle quand vous rencontrez ces personnes ?

HB : Non, ce n'est pas un rôle. Au début, mais maintenant je suis bien rôdée. Ce qui m'est arrivé, depuis que je suis veuve et depuis que je fais quelques interventions, je me suis aperçue qu'au bout d'un moment ce n'est plus du tout un rôle. Il y a deux mois quand mon mari est parti, j'ai fait mon premier café littéraire, c'était à Metz. Il fallait que j'y aille parce que si j'abandonne l'écriture je m'écroule. Au début j'étais contractée. Il y avait des gens que je connaissais de vue dans la salle et, au bout d'un moment, on a tellement réussi à me faire parler que je me suis complètement décontractée.

AC : Mais les premières fois, c'était un rôle que vous endossiez ?

HB : Oui, tout à fait, mais là aussi le fait d'avoir enseigné ça m'aide. Avoir cinquante personnes devant moi, ça me fait pas peur du tout, car, quand on a un troupeau de gamins devant soi, on entre en scène à chaque fois qu'on entre dans une classe. Je ne suis pas Henriette jusqu'à ce que je franchisse la porte et puis l'écrivain une fois devant le public. Au début je me disais : « Je vais m'écrouler quand quelqu'un va me parler de mon mari ». Car la plupart des gens savent. Mais tout le monde m'a bien préservée.

AC : Et lors de votre toute première intervention, étiez-vous angoissée ?

HB : Non, parce que ça s'est fait doucement. Le premier livre a commencé tout doucement, je n'ai pas fait beaucoup de dédicaces et j'ai rencontré beaucoup de personnes que je connaissais déjà. J'étais contente au début de retrouver d'anciennes copines. On était au lycée ensemble à Verdun, c'était l'occasion de renouer. Le contact avec le public quel qu'il soit, je n'ai pas d'angoisse, je n'ai pas peur.

AC : Qu'est-ce que ça vous apporte de plus de rencontrer votre public physiquement ?

HB : J'aime bien aussi les lettres. Je réponds à toutes les lettres que je reçois.

AC : Vous en recevez beaucoup ?

HB : Oui, il y en a qui m'écrivent pour chaque bouquin. Il y a des gens particulièrement intéressés. Qu'est-ce que ça m'apporte ? Comment définir ça ? Tout d'abord c'est une reconnaissance de ce que je fais. Parce que je vois que ça peut non seulement plaire et être utile à quelqu'un. D'autant plus que, vivant à la campagne (ça me plaît la campagne) mais il faut aussi en sortir, donc j'aime bien les contacts humains.

AC : Selon vous, pourquoi les personnes viennent-elles aussi nombreuses au Livre sur la Place ?

HB : D'abord parce que c'est devenu un peu rituel. L'organisation, même si elle n'est pas parfaite et ne peut jamais l'être, est quand même bien. Quand une manifestation devient un peu le rendez-vous obligé, cela veut dire que les gens y trouvent leur compte.

AC : Avez-vous fait des interventions en milieu scolaire quand vous participiez au Livre sur la Place ?

HB : Oui. À Nancy, je ne l'ai pas fait beaucoup. J'ai dû le faire deux ou trois fois au lycée Jeanne-d'Arc. C'est à la demande des profs. Ils savent ce qu'ils veulent. Alors souvent c'est pour parler de ce qu'est un auteur, pourquoi on écrit, d'où vient l'inspiration et puis aussi comment fonctionne l'édition, etc. Et puis je me sers de mes propres livres comme exemple. Parfois les élèves demandent qui fait la couverture, à ce moment-là je leur explique. Donc j'ai toujours un petit matériel avec moi, à savoir un manuscrit quoique maintenant je n'écris plus que sur ordinateur, mais je prends encore des notes manuelles quand il y a des choses qu'il ne faut pas que j'oublie. J'emporte aussi des projets de couverture. Des supports pédagogiques en quelque sorte.

AC : Pour cette intervention au lycée Jeanne-d'Arc, avez-vous refusé toute rémunération ?

HB : Ils m'ont demandé quelles étaient mes conditions. Je leur ai répondu : « Comme je suis invitée au Livre sur la Place, il n'y a pas de conditions ». Mais je ne me vante pas de ça parce que je sais qu'il y a des auteurs qui se font payer. Quand la dernière fois à Vandœuvre elle me donnait certains tarifs... Je ne sais pas combien ça vaut une intervention d'une heure et demie, je ne lui ai pas demandé, mais 300 euros, je n'oserais jamais ! Mais ça, ça vient aussi du fait que j'ai déjà enseigné.

AC : Est-ce que vous faites une différence entre l'intervention au lycée Jeanne-d'Arc et le chapiteau du Livre sur la Place ?

HB : Je pensais qu'il y aurait plus de liens parce qu'en général, quand on fait des interventions scolaires à Nancy ou ailleurs, c'est généralement le vendredi, mais c'est pas pour ça qu'on voit des profs ou des élèves le samedi ou le dimanche. Très peu. Il y a aussi la

matinée scolaire, le défilé. Les premières fois où je suis allée dans les classes, les élèves me faisaient parler, ils posaient des questions et je me disais : « Tiens, je vais peut-être en voir demain avec leurs parents »...

AC : Ça se passe comment avec le professeur ?

HB : Tout dépend de la qualité de l'enseignant. Moi j'ai eu plusieurs fois, en particulier au lycée de Commercy, des expériences que je n'ai pas beaucoup aimées. Du style : « Je ne savais pas comment préparer ça, donc du coup je n'ai rien fait ». Le prof qui se met au fond de la classe pendant deux heures et somnole à moitié. Démerde-toi avec les élèves. On sait ce que vont demander les élèves, mais quand ils n'ont pas préparé, pour leur faire trouver des questions, c'est assez difficile. Mais la plupart des interventions sont vraiment bien préparées. Mais il faut parfois un petit peu relancer. Et il arrive qu'une heure ne soit pas assez longue et deux heures trop longues, parce que les gens n'aiment pas rester trop longtemps en place. Il y en a toujours quelques-uns qui s'en foutent complètement. Quand je sens que l'intérêt descend un peu, je propose de lire des passages. J'ai dans mes romans certains passages qui les interpellent.

AC : Tout à l'heure vous avez employé le terme de défilé pour qualifier la matinée scolaire pouvez-vous en dire plus ?

HB : C'est le défilé avec le bruit du plancher par terre, une grande ribambelle de gosses qui passent. Beaucoup arrivent avec exactement le même questionnaire. Généralement ils sont gentils, ils sont sympas. Généralement il y a le meneur de groupe. Il y en a toujours un que ça n'intéresse pas. Et les questions sont presque à chaque fois les mêmes. Des fois, quand deux groupes se présentent, je leur dis d'aller voir quelqu'un d'autre. Je réponds quand même parce que c'est des élèves. Mais au bout d'un moment, quand vous avez répondu six ou sept fois aux mêmes questions, c'est un peu fatigant. En plus il y a plein de bruit. Parfois on donne l'impression d'être sourd, on est obligé de se mettre debout et ce que les personnes disent, ça vous passe par-dessus la tête. Alors souvent on est obligés de se lever, de s'approcher pour leur répondre. C'est matériellement un peu difficile. Et puis on a ceux qui s'en foutent complètement. C'est le prof qui les oblige à faire, cela mais ça fait partie aussi du jeu.

AC : Vous arrive-t-il de voir des personnes arriver au Livre sur la Place avec votre livre entre les mains acheté précédemment en librairie ?

HB : Oui bien sûr. Il y en a beaucoup qui l'ont acheté au « Grand livre » du mois ou à France-Loisirs. S'ils l'ont acheté dans une librairie il y a huit jours et que c'est exactement le même – parce qu'à France-Loisirs ce n'est pas exactement la même couverture – pour que le libraire ne croie pas que c'est un livre du stand, je précise que la dame l'avait déjà acheté avant. Il y en a même des fois qui en apportent quatre ou cinq.

AC : Que représente pour vous la dédicace ?

HB : J'essaie que ce ne soit pas ressenti par les gens comme quelque chose de vite fait. L'autre jour, par hasard, je vois un coureur cycliste qui signe un truc illisible. J'essaie quand même que ça fasse plaisir aux gens.

AC : Pour vous, est-ce un geste de gentillesse, de remerciement ?

HB : Il y en a beaucoup qui tiennent à la dédicace donc, comme ça leur fait plaisir, je dois faire ça et puis j'aime aussi... Quand c'est des gens que je connais, et pour beaucoup je les connais depuis longtemps, j'essaie toujours de mettre un petit truc de personnel. Mais j'ai aussi, comme tout le monde, quelques formules passe-partout. Si ce sont par exemple deux copines qui viennent ensemble, elles prennent chacune un bouquin, je ne vais pas écrire la même chose parce que souvent ils se les montrent. J'essaie de ne pas mettre tout à fait la même chose.

AC : Pouvez-vous dire une formule type ?

HB : Ça m'est déjà arrivé de mettre : « Avec la sympathie de l'auteur » mais ça, c'est vraiment le minimum. Des fois, il y en a qui attendent, donc c'est le manque de temps. « En espérant que le destin de... ne vous décevra pas ». Quand ce sont des fidèles je les remercie de leur fidélité.

AC : Selon vous, que représente le livre dédicacé aux yeux des lecteurs ?

HB : Beaucoup de gens tiennent énormément à la dédicace. Des fois il y a des gens qui me disent : « Je n'ai pas pu aller à tel endroit, ou votre livre, je l'ai acheté à tel endroit, mais il n'est pas dédicacé ». Il y a des gens qui viennent se le faire dédicacer chez moi. C'est relativement courant. Je reçois parfois des coups de téléphone, et on demande si la personne peut venir pour une dédicace. Il y en a qui viennent avec la collection entière. La dédicace, c'est vraiment un plus pour les gens.

AC : Pensez-vous que livre dédicacé a plus de valeur que le livre lui-même ?

HB : Pour eux oui. Il y a une valeur sentimentale. Il y a eu un moment d'intimité privilégié avec l'auteur.

AC : Vous, en tant que lectrice, vous avez aussi des livres dédicacés ?

HB : Quelques-uns. Je reçois automatiquement tout ce qui sort dans la maison d'édition. Parce que quand on fait le service de presse, il y a la liste des auteurs. Je dédicace donc pour mes collègues, certains que je ne connais d'ailleurs pas. On peut se rencontrer au prochain salon du livre. Et puis il y a certains auteurs que j'aime bien, tels que Philippe Claudel, je lui fais dédicacer. Quelquefois il n'y a pas beaucoup de monde, donc le matin je me fais faire dédicacer le livre en le donnant aux libraires avec un petit papier. Quand il a le temps dans la

journée, il le dédicace. J'en ai fait dédicacer la dernière fois à Jean Teulé. Mais je ne le fais pas systématiquement, je n'irais pas poireauter devant Marc Lévy. Je dis Marc Lévy, mais je n'ai rien contre lui.

AC : Que pensez-vous de la peopolisation des écrivains ?

HB : [silence] Ça leur fait du bien parce que ça leur fait vendre plein de bouquins et ils se ramassent plein de sous. Mais je pense qu'après on perd un peu de sa liberté parce qu'on devient prisonnier de ce personnage. Et il paraît, mais je n'ai pas vraiment constaté, que Philippe Claudel change beaucoup maintenant. Il devient inaccessible, il est parti dans un autre monde. Et ça ne doit pas être un monde tellement facile. D'ailleurs moi, Amélie Nothomb, je l'ai déjà rencontrée plusieurs fois dans les salons, elle devient à moitié cinglée. Et je pense que c'est dû en partie à cet énorme succès. Ils sont prisonniers de ça.

AC : Quand une personne repart avec le livre dédicacé est-ce que vous glissez dans le livre votre carte de visite ?

HB : Non. Ceux qui me le demandent, c'est parce qu'ils veulent m'écrire. Mais il y a des gens qui ne demandent pas, mais qui après demandent, par exemple, aux libraires ou à la maison d'édition. J'ai des fois du courrier qui m'est envoyé par le biais des Presses de la Cité.

AC : Est-ce fréquent que les personnes rencontrées au Livre sur la Place vous contactent après ?

HB : Oui, par lettre ou par téléphone, pour me dire avoir été touchées, avoir bien aimé. Il y a un bonhomme que je ne connais pas, que je n'ai jamais rencontré, il habite dans l'Ain. Il lit tout ce que faisait mon mari et tout ce que je fais moi et, chaque fois après, là je l'ai reçu il y a quelques jours, il m'envoie une grande lettre, il raconte le livre. Il dit : « Il s'agit cette fois de... ». C'est très marrant parce qu'il raconte le bouquin. C'est tout, il dit qu'il a bien aimé et qu'il attend le prochain. Il n'y a jamais de surprise parce qu'il raconte le livre. Il y met ses commentaires si les personnages ont raison ou pas de faire ça. Il y a quatre, cinq pages. Je reconnais son écriture maintenant, c'est une grande enveloppe.

AC : En général, quel est le temps de la conversation sous le chapiteau avec une personne ?

HB : Tout dépend s'il y a du monde ou pas. Ça peut être trois minutes. Des fois les gens regardent, il faut leur laisser le temps. Je ne vais pas simplement dire : « C'est pour qui ? » Quand c'est des gens que je ne connais pas, mais que je vois qu'ils sont intéressés, ils prennent le livre alors je leur demande s'ils ont déjà lu quelque chose. Il m'arrive des fois de leur demander ce qui les attire dans le livre. Si c'est la couverture ? Parfois, sans regarder l'auteur, ils prennent le livre, et lisent la quatrième de couverture, et là ils regardent l'auteur. Mais souvent c'est par vagues, des fois on va être un moment sans voir personne, et quand il y

a du monde, ça attire. Certains me disent : « Je reviendrai tout à l'heure quand il y aura moins de monde, comme ça on pourra discuter ».

AC : Quel est votre meilleur souvenir au Livre sur la Place ?

HB : C'est la première fois qu'une dame est arrivée avec un énorme bouquet de fleurs et m'a dit : « Est-ce que je peux vous embrasser ? » Et elle me dit : « *La folle au chat*, je n'oublierai jamais ce livre ».

AC : Elle avait une histoire particulière cette femme ?

HB : Oui. Après, elle m'a écrit et m'a dit qu'elle avait connu des difficultés dans la vie et que ce livre-là l'avait un petit peu aidée. Un énorme bouquet de fleurs de son jardin. La libraire a dû trouver un énorme seau pour mettre les fleurs. Je ne m'attendais pas à ça [émotion].

5.12. Maud LETHIELLEUX

Les salons du livre : une façon de défendre son œuvre

« C'est absolument délirant ! Il y a des gens qui ont peur de l'auteur. J'ai fait des fois des dédicaces dans un centre culturel et les personnes carrément ne passaient pas à moins de deux mètres de ma table. Ils me regardaient et ils étaient traumatisés parce qu'ils avaient l'impression que j'étais hyper intello et que si j'écrivais, j'étais vraiment intello, comme si j'étais une prof de français ».

Date de l'entretien : 18 juillet 2009

Lieu de l'entretien : par téléphone, à son domicile, Nantes

Durée de l'entretien : 32 minutes

Genre littéraire : roman

Éditeur : Stock

Dernier livre présenté au Livre sur la Place : *Dis oui, Ninon* (Éd. Stock, 2009)

Activité professionnelle : intermittente du spectacle et auteur

Lieu de domiciliation : Nantes

Première publication

Âge : 36 ans

AC : *Dis oui, Ninon* est-il votre premier livre ?

ML : Oui.

AC : C'est un roman ?

ML : Oui c'est un roman.

AC : Quelle est votre activité professionnelle ?

ML : Je suis intermittente du spectacle, je suis musicienne et metteur en scène.

AC : Et écrivain...

ML : Je ne dirais pas écrivain, je préfère le mot auteur. Pour moi auteur... on peut être auteur de pièces de théâtre, auteur de plein de choses, c'est plus ouvert et puis surtout moins pompeux.

AC : En septembre prochain, vous allez participer au Livre sur la Place à Nancy pour la première fois, selon vous pourquoi avoir créé le Livre sur la Place à Nancy ?

ML : Je n'en ai aucune idée. C'est vrai que j'y vais un peu par hasard. J'étais invitée mais je ne sais pas pourquoi. À quoi ça correspond ? C'est un événement particulier par rapport à la ville de Nancy ? En fait je ne sais pas du tout.

AC : Est-ce que vous avez été invitée par les organisateurs du salon ?

ML : Oui mais je ne sais pas par qui.

AC : Est-ce votre éditeur qui vous a dit d'y aller ?

ML : Oui. En fait c'est passé par la maison d'édition, *a priori* c'est eux qui reçoivent les invitations, mais je crois que d'un salon à l'autre c'est un peu différent. Dans ce cas, c'est la personne qui s'occupe des salons Anne-Marie de Sousa chez Stock qui m'a demandé si j'étais libre pour aller à Nancy.

AC : Pour quelles raisons avez-vous accepté ?

ML : Tout simplement parce que j'aime beaucoup participer aux salons de façon générale.

AC : Est-ce que le Livre sur la Place occupe une place importante dans votre agenda ?

ML : Pas particulièrement parce que je ne le connais pas. Peut-être qu'il deviendra plus important dans les années à venir, mais c'est vrai que je vais le découvrir. Je ne l'apprends pas d'une façon particulière.

AC : Au niveau de la structure, le Livre sur la Place correspond un petit peu à L'Été du livre à Metz. S'il fallait qualifier ce salon, que diriez-vous ?

ML : Moi j'ai beaucoup aimé L'Été du livre à Metz parce que les lecteurs étaient curieux tout simplement. Ils ne s'arrêtaient pas sur les personnalités connues. Ils avaient donc envie de découvrir de nouveaux auteurs, des premiers romans. Donc ça, pour moi, ça compte vraiment. C'est vrai qu'il y a des salons où les jeunes auteurs n'ont pas leur place. Et puis un très bon accueil, un esprit convivial aussi entre les auteurs. Vraiment quelque chose de très détendu.

AC : S'il fallait le définir plus précisément, que diriez-vous ?

ML : Je dirais que c'est un salon du livre qui est relativement important parce qu'il y a beaucoup d'auteurs, beaucoup de rencontres, mais qui reste à une dimension humaine. J'ai

fait des rencontres de lecteurs, mais aussi d'auteurs, et c'est vrai que quelquefois, dans des très très gros salons, on est perdu dans la masse. Pour moi Metz c'est un bon équilibre.

AC : Quels sont ces « gros salons » ?

ML : Par exemple le Salon de Paris. Je l'ai fait.

AC : Depuis que vous publiez, vous est-il arrivé de faire une lecture publique de votre livre, une conférence débat ou une table ronde ?

ML : Oui, aux Escales du livre à Bordeaux, j'ai fait un forum où j'ai dû, enfin c'était plutôt des questions sur le livre et j'ai lu des extraits.

AC : Vous est-il déjà arrivé de faire une présentation de votre livre en librairie ?

ML : Je fais beaucoup de dédicaces. Je fais beaucoup de signatures en librairie. Plus dans la région mais un peu partout. Dans les lectures j'ai fait un café littéraire aussi où j'ai lu des extraits de mon livre mais aussi des extraits d'un autre auteur. C'était à Blois.

AC : Vous est-il déjà arrivé d'animer un atelier d'écriture ?

ML : Non.

AC : Vous est-il déjà arrivé d'intervenir en milieu scolaire ou en bibliothèque ?

ML : J'ai fait une intervention dans un lycée à Reims. J'ai vraiment vraiment adoré et j'espère en faire d'autres ! J'aime beaucoup le contact avec les jeunes parce qu'il y a une vraie curiosité. On a pu parler de plein de choses. On n'a pas seulement parlé du livre mais de plein d'autres choses, de beaucoup de thèmes que le livre soulevait comme la consommation, la marginalité, les parents, parce que dans *Dis oui, Ninon*, c'est une enfant qui a grandi avec de très jeunes parents. Et puis aussi de ma vie, de la liberté, des choix qu'on fait. C'est très ouvert et j'ai trouvé ça intéressant à vivre en termes d'échanges mais aussi parce que je pense qu'une rencontre permet aux gens d'avoir plus envie de découvrir les livres. Ça démocratise l'idée du livre, c'est plus vivant et je pense que c'est vraiment, que ça peut vraiment aider la littérature.

AC : Est-ce vous qui choisissez les lieux de vos interventions ?

ML : On m'a contactée en fait, on m'a invitée. C'est l'école qui m'a contactée.

AC : Est-ce que vous diriez que ces rencontres en milieu scolaire ont un lien direct avec la pédagogie ?

ML : Oui, disons que c'est un échange plutôt informel finalement. Ça dépend des questions qui sont posées. Mais oui, je pense que c'est pédagogique, en tout cas pour moi. J'ai beaucoup voyagé par exemple sans argent etc. et donc on a beaucoup parlé de la liberté, de tout ce qu'on pouvait faire, de la peur de faire les choses qu'on a envie de faire sans être en permanence dans l'angoisse de l'avenir. Donc finalement on peut dire que ça avait un côté pédagogique, mais aussi un petit peu philosophique. Moi je ne prétends pas avoir des idées particulières, ni rien, mais simplement les choses avec un adulte qui s'est permis de faire des choses un peu hors du commun, je crois que c'était assez intéressant pour eux. Et c'est tout à fait lié au livre, parce que le livre parle de ça, d'une enfant qui fait le choix d'aller vivre avec son père dans des conditions complètement extrêmes. Donc de la liberté, de la liberté de penser et la liberté d'élever ses enfants autrement, donc ça rejoignait vraiment le thème du livre.

AC : Faites-vous une différence entre les rencontres en milieu scolaire et les rencontres sous le chapiteau ?

ML : Oui, c'est très différent puisqu'en salon du livre ce sont des rencontres individuelles. Moi j'adore ! Pour moi c'est très intéressant parce que chaque personne vient avec son lot de questions. Certaines viennent et ont lu le livre, et viennent pour en parler et demandent une signature. Certaines ont juste entendu parler dans un papier, donc une curiosité et puis d'autres viennent purement par hasard. On va me poser des questions. Il peut y avoir des personnes qui écrivent elles-mêmes, à chaque fois, c'est assez différent, et puis c'est un échange qui fait qu'après, quand on écrit, moi je reçois beaucoup de mails des lecteurs qui achètent le livre en salon. Il y a un échange qui se fait, et moi je mets des visages sur des lecteurs, et donc après, en écrivant, on a ces personnes en tête aussi.

AC : Comment s'est passée la relation avec l'enseignante ?

ML : C'est un enseignant qui m'invitait et ça s'est très bien passé. Il en a parlé à pas mal de ses collègues et il y avait plusieurs classes réunies. Il y avait aussi d'autres enseignantes et ça s'est assez bien passé. J'ai eu un peu peur un petit moment parce que j'ai parlé de choses... [rire] Moi j'ai quitté l'école assez tôt, donc un moment je me suis dit que ça allait déranger. Il y avait le Proviseur, et puis, un moment, j'ai dit que les parents de Ninon étaient des parents comme les autres qui fumaient des joints. En fait, c'était super parce que le Proviseur est venu après et m'a dit que c'était vraiment très bien, c'était très spontané, tout le monde était ravi. Et les profs qui étaient dans les rangs ont commencé à me poser des questions sur justement.... Je me souviens d'un prof qui m'a dit... Il me parlait de marginalité et il me parlait un peu de lui. C'était vraiment drôle. Cette expérience a été vraiment positive.

AC : Étiez-vous stressée avant l'intervention ?

ML : Non pas du tout parce que je suis dans le monde du spectacle. Par contre le prof organisateur était dans un état [rire] de fébrilité extrême !

AC : Diriez-vous que dans ce cas précis votre métier vous aide ?

ML : Oui tout à fait, mais aussi en salon, en dédicace.

AC : Comprenez-vous que certains écrivains refusent de participer à des salons du livre ?

ML : Oui, j'entends complètement ça. Pour moi c'est un choix, c'est vraiment quelque chose que j'aime parce que j'aime le contact direct. Je sais qu'un certain nombre d'auteurs ne peuvent pas écrire s'ils ont du mal à trouver un mode plus direct de communication. Mais je comprends que certains n'aient pas envie de faire la promo ou bien d'être dans ce genre d'échanges.

AC : Pour vous cela relève-t-il de la promotion ?

ML : Oui bien sûr, c'est la promotion d'un livre et je crois que c'est vraiment très important la promotion d'un livre. Moi personnellement en tout cas pour *Dis oui, Ninon*, j'ai très envie de le défendre et je pense que, si on n'en parle pas, il aura du mal à trouver sa place, et j'aurai plus de mal à vendre mon livre, même si ce n'est pas moi qui le vends directement.

AC : Est-ce que le fait de participer à un salon du livre est en adéquation avec le travail d'un écrivain ?

ML : Oui, je pense d'ailleurs, enfin j'ai cru remarquer, je ne sais pas si je me trompe, qu'un certain nombre d'écrivains... qu'il y avait une vraie volonté derrière, une vraie motivation, que c'était des personnes qui étaient prêtes, enfin je ne sais pas comment dire, je pense que c'est vraiment un plus. Et si on est prêt à se libérer pour ça, à vraiment s'investir, je pense que ça peut faire vivre le livre, et donc devenir peut-être, entre guillemets, un écrivain, même si j'ai la certitude que certains n'en ont pas besoin.

AC : C'est vrai que certains n'en ont pas besoin, et pourtant on les voit sur les salons...

ML : Oui, parce que je pense que c'est un temps assez fort, une rencontre entre auteurs. Et puis je crois aussi que certains le font aussi un peu pour leur maison d'édition. C'est une façon de représenter sa maison. Mais j'imagine je ne vais pas parler pour eux. Je pense que certains n'en ont pas besoin, mais le font par amitié. J'ai comme l'impression que ça fait partie du métier d'écrivain.

AC : Ressentez-vous une quelconque pression de la part de votre maison d'édition ?

ML : Non, en fait c'est moi qui suis demandeuse.

AC : Est-ce que vous participez à l'organisation d'un salon du livre ?

ML : Non.

AC : Le passage de l'écriture comme acte solitaire à celui d'exposition se réalise-t-il de manière simple ?

ML : Pour moi c'était plutôt rassurant. Parce que quand un livre paraît, en fait, on ne sait pas du tout ce qu'il se passe. C'est le jour de sortie, on ne sait pas s'il sera acheté. Je crois que tous les auteurs attendent dans les librairies et regardent où est situé leur livre. C'est assez terrible. En tout cas pour moi faire des dédicaces, des salons, c'est une façon de me rassurer. De voir que le livre est vivant et d'avoir l'impression d'être un petit peu actrice de ça.

AC : Est-ce que pour vous c'est une forme de reconnaissance ?

ML : Oui, mais les dédicaces, c'est assez particulier. Par exemple, il y a des librairies, des endroits où on sent que l'on est vraiment attendu, vraiment désiré. Il y a toute une promo qui est faite autour de cela. Et il y a certains endroits où on va et on est... Il n'y a pas grand monde, et on ne signe pas beaucoup, il n'y a pas beaucoup de communication faite. Dans le premier cas où l'on est vraiment attendu, quand il y a un travail de fait, on se sent vraiment valorisé. Dans le deuxième, on se sent très mal.

AC : Si on vous avait donné la charge d'organiser un salon du livre, comment auriez-vous fait ?

ML : Le chapiteau, c'est très bruyant et il fait froid. Quand il fait froid, il peut faire chaud, donc j'imagine que moi j'aurais essayé de faire ça dans un bâtiment existant. Je sais que j'ai fait un petit salon qui avait lieu dans un centre culturel et peut-être que j'aurais plutôt essayé d'aménager, de faire ça dans quelque chose d'un peu moins sonore, un peu plus intimiste, avec des recoins.

AC : Quelque chose de plus petit ?

ML : Non pas vraiment, mais peut-être avec plus de recoins, de petits passages, d'endroits, comme des salles d'exposition par exemple. Dans un lieu public.

AC : Que penser de la disposition des stands ?

ML : On est un petit peu serrés les uns les autres. Quelquefois on est très serrés entre auteurs, mais sinon c'est bien.

AC : Que pensez-vous des portraits d'écrivains sur les stands ?

ML : Je ne pense pas que ça change grand-chose. Si les visiteurs savent vraiment, connaissent vraiment la tête de l'écrivain, je ne sais pas. Je ne sais même pas s'il y avait mon portrait, je n'ai pas fait attention.

AC : Que pensez-vous de l'ambiance de manière générale sous le chapiteau ?

ML : Bruyant mais en même temps vivant.

AC : Est-ce vous qui abordez les personnes, ou viennent-elles à vous ?

ML : Alors il y a les deux cas. Il y en a qui viennent vers moi et d'autres qui s'approchent mais qui n'osent pas prendre le livre pour lire la quatrième. Donc là, par contre, je les invite à venir lire et à poser des questions.

AC : Vous restez assise ou vous vous mettez debout ?

ML : Généralement j'essaie de me mettre debout, parce que j'ai très très mal aux cervicales à force de passer la journée la tête en l'air.

AC : De quelle manière qualifiez-vous ces personnes ?

ML : La plupart sont des lecteurs, et il y en a quelques-uns qui passent, et je ne sais pas pourquoi ils viennent. Mais globalement ce sont des lecteurs oui.

AC : Est-ce que le public que vous rencontrez correspond à l'image que vous vous en étiez faite ?

ML : Non, j'ai été étonnée. Mais d'un salon à l'autre, c'est différent. Quand j'ai écrit ce livre, je pensais plutôt à des femmes mères de famille, mais en réalité j'ai des lecteurs de neuf à plus de quatre-vingts ans et des hommes aussi et beaucoup de jeunes aussi, d'ados. Donc c'était vraiment une surprise au départ. Bon, maintenant je sais que de toute façon il peut aussi bien y avoir des personnes âgées, des personnes de toute la famille. Il y a certaines personnes, je les reconnais, je sais qu'ils vont prendre mon livre. Je reconnais, je sens une énergie plutôt cool, quelqu'un qui cherche quelque chose d'original. Je les vois passer avec un air curieux et je sais que si je leur parle et qu'ils ouvrent le livre, je sais qu'ils aimeront.

AC : Vous n'êtes jamais stressée quand vous participez à en salon ?

ML : J'étais stressée la première fois à Paris, juste avant de faire ma dédicace. En plus c'était moi qui m'étais proposée pour en faire une et là, quand j'ai vu tous les auteurs hyper déprimés derrière leur table, je me suis dit : « Mais dans quel merdier je me suis mise ! ». Et du coup quand je me suis installée je ne voulais pas faire pareil. C'était mon premier salon, je n'avais jamais fait de dédicaces. Mon livre était sorti depuis dix jours et là, du coup, directement j'ai commencé à causer avec les gens qui passaient, je les invitais, je trouvais toujours une petite blague et finalement mes livres en une heure je n'en avais plus. Ça m'a montré que si on était assez ouverts, les gens le ressentaient et étaient plus à l'aise.

AC : Quel intérêt y a-t-il à se retrouver physiquement face à son public ?

ML : On ressent une émotion, s'il a lu, il nous apporte beaucoup, il va parler du livre, ce que ça a évoqué pour lui et ça c'est quand même très gratifiant. Je sais que pour mon livre, je sais que les personnes qui m'en parlent sont très émues et ça me permet de voir qu'on peut transmettre des émotions. Quand on écrit, on n'est pas du tout sûr de soi à ce niveau-là.

AC : C'est donc bien le fait d'être rassuré comme vous avez dit tout à l'heure.

ML : Oui, c'est ça.

AC : De quoi parlez-vous avec ces personnes ?

ML : Il y a toujours des questions qui reviennent : est-ce que c'est autobiographique et des questions sur mon âge parce qu'ils trouvent que je suis jeune.

AC : Est-ce que les personnes rencontrées parlent d'elles-mêmes ?

ML : Oui, il y en a qui me racontent complètement leur vie. Il y a vraiment tous les cas. Une personne va parler d'elle, de ce que ça a évoqué, des souvenirs réveillés. Beaucoup quand même vont me poser des questions. Avec certains, on va parler éducation. On parle de beaucoup de choses, c'est ce qui est très intéressant. Et les personnes vont se dévoiler d'une certaine façon. Et on n'a pas l'habitude de parler comme ça de soi, mais c'est un livre très personnel, donc automatiquement on pose des questions intimes. On est amené à se raconter. Au départ on n'est pas toujours très à l'aise, mais il y a une impression de familiarité. Moi j'ai redécouvert des personnes qui ont lu mon livre et que je connaissais déjà, on s'est rerencontrés à la lecture de ce livre-là. Parce qu'elles ont compris, parce qu'elles ont été émues. À partir du moment où il y a de l'émotion, je pense qu'on est proche de la personne. Il y a une sensibilité qui est un peu plus forte. Et vu que c'est inspiré de mon enfance, ça a permis à certaines personnes de comprendre les choses sur mes attitudes par exemple. Quand je rencontre des fois des personnes, juste des lecteurs, on parle tout de suite, enfin s'il y a cette familiarité. Et ça, pour moi, c'est très positif, parce qu'en plus je n'aime pas parler de choses superficielles.

AC : Tenez-vous compte de l'avis de vos lecteurs dans la rédaction de votre prochain livre ?

ML : Alors mon prochain je l'ai écrit avant que *Dis oui, Ninon* ne paraisse. C'est vrai que là j'essaie d'en écrire un troisième, et non, je n'y pense pas. Justement j'essaie de me libérer un petit peu de l'avis des lecteurs. Sinon j'ai vraiment envie d'écrire avec ma propre exigence. De savoir qu'il sera lu, c'est bien, mais ça me met aussi la pression. Surtout quand on sent qu'il y a eu un très gros coup de cœur, on a peur de décevoir. C'est en même temps une aide parce qu'on a des visages, le côté sensible, on sait qu'on nous attend, mais en même temps c'est quelque chose de pas facile à gérer.

AC : Selon vous, quelles qualités des personnes apprécient-elles le plus chez vous ?

ML : Le fait que je sois assez simple et que je ne me considère pas du tout comme un auteur. J'essaie de casser la barrière. Ce n'est pas parce qu'on a écrit un livre qu'on est quelqu'un d'exceptionnel, loin de là. Au contraire j'essaie de casser cette image et d'avoir un rapport aussi près que possible. Donc je pense que ça, c'est quelque chose qui les met à l'aise.

AC : Pensez-vous que les gens idéalisent la figure de l'écrivain ?

ML : Je n'ai pas l'impression, j'en suis certaine ! C'est absolument délirant ! Il y a des gens qui ont peur de l'auteur. J'ai fait des fois des dédicaces dans un centre culturel et les personnes carrément ne passaient pas à moins de deux mètres de ma table. Ils me regardaient et ils étaient traumatisés parce qu'ils avaient l'impression que j'étais hyper intello et que si j'écrivais, j'étais vraiment intello, comme si j'étais une prof de français.

AC : Selon vous, d'où vient cette représentation ?

ML : C'est un traumatisme purement scolaire et puis un complexe parce que je pense que beaucoup de personnes pensent qu'il est très difficile d'écrire un livre et beaucoup de personnes rêvent d'en écrire un et pensent qu'elles en sont incapables. Du coup elles projettent quelque chose sur ceux qui ont réussi à faire ce projet-là, mais c'est complètement factice.

AC : Est-ce qu'on doit acheter votre livre sur le stand pour se le faire dédicacer ?

ML : On peut venir avec le livre.

AC : Que représente pour vous la dédicace ?

ML : On peut essayer d'écrire quelque chose de différent en fonction de la personne qui est en face de nous, mais c'est pas évident. Moi je ne suis pas très à l'aise dans cet exercice là, je ne sais jamais quoi dire. Pour moi, c'est ça une dédicace, c'est quelque chose de personnalisé. Je trouve que ce n'est pas facile, on a tendance à se répéter. Quand on a bien parlé avec la personne, on arrive avec une petite touche en fonction de ce que la personne nous a dit, mais ce n'est pas un exercice facile du tout parce qu'on est dans le bruit, on est pressé, on a une personne en face de nous. Après, ce que représente une dédicace, non pas grand-chose finalement. Pour moi c'est plus le prétexte. Je ne pense pas que les personnes soient véritablement touchées par le fait que l'auteur ait écrit sur le livre. Je pense que c'est plutôt la rencontre qui compte.

AC : Est-ce que vous vous imposez cette discipline qui consiste à chercher une phrase personnalisée ?

ML : En général j'ai une base et puis j'essaie de trouver un petit plus. J'ai quelques bases déjà. En fonction de la personne, je choisis celle qui correspond le mieux et puis après j'essaie de rajouter quelque chose qui correspond à la personne.

AC : Pouvez-vous me donner quelques exemples de cette fameuse base ?

ML : Par exemple écrire tout simplement : « En vous souhaitant une jolie balade en compagnie de Ninon ». « J'espère que les mots de Ninon vous toucheront », sauront toucher leur cœur d'enfant. Si la personne me dit qu'elle est institutrice, si la personne me dit qu'elle écrit elle-même, je mets un petit mot sur le fait d'écrire, un petit mot d'encouragement, d'avoir l'amour des mots.

AC : Selon vous, que représente la dédicace aux yeux du lecteur ?

ML : Je pense que c'est plutôt un prétexte. Certains ne veulent pas des dédicaces, ils veulent seulement une signature. Je pense que les personnes n'aiment pas trop la dédicace. Elles me disent : « Ne mettez pas de nom, je vais l'offrir ».

AC : Mais ils veulent quand même votre signature ?

ML : Ils se sentent obligés de l'avoir.

AC : Selon vous, un livre dédicacé a-t-il plus de valeur qu'un livre qui ne l'est pas ?

ML : Oui, parce qu'il est le souvenir d'une rencontre justement. Mais après, je sais que j'avais vu mon livre en vente, en boutique d'occasion, et il y avait une dédicace, justement sans nom. Donc, ça signifie que le lecteur devait considérer que le livre n'avait pas plus de valeur. Moi je pense que c'est vraiment une valeur de rencontre, de souvenirs, d'un instant.

5.13. Philippe CLAUDEL

L'ambassadeur lorrain

« Il y a des gens qui viennent en larmes. Des gens qui vous disent : “vous savez, ma vie a changé”. C'est à la fois émouvant et terrible parce que vous vous rendez compte que votre bouquin a changé la vie de quelqu'un. Là, ça fait peur, et souvent ça arrive ».

Date de l'entretien : 13 mars 2010

Lieu de l'entretien : Nancy, café Foy

Durée de l'entretien : 1h01

Genre littéraire : romans et essais

Éditeur : Stock

Plus d'une vingtaine de romans, de nouvelles et d'essais publiés

Profession : Auteur, réalisateur, enseignant-chercheur

Lieu de domiciliation : Dombasle (54)

Âge : 48 ans

AC : Combien de fois êtes-vous déjà venu au Livre sur la Place pour présenter un livre ?

PC : ...Euh, non, non, je ne saurais pas exactement. En fait, j'y viens à chaque fois que j'ai publié un livre dans l'année... Euh, et encore pas tout le temps, à chaque fois que je publie un roman. Il y a certaines années où j'étais à l'étranger et je n'ai pas pu venir. Ça fait onze ans que je publie, j'ai dû participer, je ne me rends pas trop compte, six ou sept sessions.

AC : Selon vous, pourquoi avoir créé le Livre sur la Place ?

PC : Écoutez, je pense que ça s'inscrivait dans un phénomène qui est devenu un phénomène d'époque, en tout cas en France, cette émergence des salons littéraires à la fois dans des grandes villes, dans des villes de moyenne importance et dans des toutes petites villes. Chaque petite ville rêve d'avoir son salon du livre. Moi je me souviens voir des adjoints ou des élus démarcher des auteurs, notamment au Salon du Livre de Paris il y a quelques années, faisant un marathon des auteurs avec leur dossier de presse, parce que, pour des raisons locales, à la fois d'animation culturelle, pour des raisons de prestige aussi, euh, beaucoup voulaient leur salon du livre. Moi, je mets ça en parallèle avec l'expansion des vide-greniers. C'est la même courbe, je pense, si vous regardez. En ce qui concerne le Livre sur la Place à Nancy, je pense que ça participe à la fois d'une dynamique d'animation culturelle, du désir de certaines personnes et effectivement d'une mode et ce n'est pas du tout péjoratif qui consiste à montrer des auteurs – mode qui est quand même née avec ou à côté ou grâce à ou par la faute

d'Apostrophes. C'est à partir de là que l'auteur devient soudain médiatique et les lecteurs bien souvent le lisent et exigent de le voir.

AC : Mais est-ce important pour vous que cette manifestation ait lieu précisément à Nancy ?

PC : ... Écoutez, je trouve que dans le calendrier culturel de Nancy, c'est quand même devenu un moment très important. En plus, vu à l'époque à laquelle est placé ce salon, c'est-à-dire à la rentrée, et on est dans un pays de rentrée littéraire – ce n'est pas le cas de tous, enfin c'est assez français ça. Il n'y a aucun autre pays où il y a des pôles comme ça, des pics un peu importants de publication, que ce soit en septembre ou en janvier. Il y a aussi avril-mai pour les livres d'été. Donc c'est vrai qu'à Nancy, c'est bien placé.

AC : Êtes-vous attaché à cette manifestation plus qu'à une autre parce qu'elle se déroule justement à Nancy ?

PC : De toute façon euh, bon alors il y a deux choses : moi en tant qu'auteur, c'est la seule que je fais en France. Je refuse toutes les autres.

AC : Pourquoi ?

PC : Parce que j'ai fait l'expérience de ce type de manifestations après la parution de mon premier livre en 99, c'était *Meuse, l'oubli*. Le livre avait eu, pour un premier roman, une presse assez correcte en termes de nombre, de qualité aussi mais de nombre. Ça faisait partie de ces premiers romans qui avaient été remarqués. Euh, en termes de vente, c'était modeste par rapport à après, mais c'était déjà pour moi énorme, c'était je sais pas 4000 exemplaires vendus, ce qui pour un premier roman, il y a onze ans et encore aujourd'hui, est beaucoup. La moyenne, c'est à près 300, 400 exemplaires. Et donc, j'ai été invité à un certain nombre de manifestations et moi, par esprit de curiosité et par politesse, j'ai accepté presque tout et notamment, j'ai dû aller, je sais pas, dans une dizaine de salons du livre en France, en une année. Et, euh, j'ai vu que ce n'était pas ma place.

AC : C'est-à-dire ?

PC : C'est des lieux où je ne me sens pas à l'aise euh, moi je n'ai pas envie de me montrer en fait. Moi ce qui m'intéresse c'est d'écrire des livres mais je n'ai pas forcément envie qu'on voie mon visage. C'est la raison pour laquelle je fais très très peu de télévision, alors que je fais beaucoup de radio. Mais des télévisions euh, ben là j'ai accepté d'en faire deux, mais ça fait des années en France que je n'en fais pas. J'en fais beaucoup à l'étranger parce que l'étranger, je n'y vis pas, donc je m'en fous qu'on me reconnaisse.

AC : Mais on vous connaît quand même...

PC : Bah pas de trop, par rapport à, si vous voulez par rapport au succès de mes livres depuis les *Ames grises*, proportionnellement, je suis quelqu'un de très discret. Puisque ce sont des livres qui se sont vendus à des centaines de milliers d'exemplaires et euh voilà, vous ne me voyez jamais dans la presse, je vais jamais dans les soirées, je ne participe pas aux débats. Là en ce moment, on me sollicite pour un débat à la con sur fiction et histoire et je refuse.

AC : Selon vous, est-ce parce que vous considérez que l'exposition médiatique est contraire avec le métier d'écrivain ?

PC : Pour moi, un écrivain c'est fait pour écrire, c'est fait pour publier des livres quand il estime que ces livres sont à peu près corrects et puis c'est fait pour rester dans l'ombre. En tant que lecteur moi par exemple, je lis des livres et je n'ai pas voulu rencontrer leur auteur. Je n'ai pas envie de voir la tête qu'ils ont, ça ne m'intéresse pas. J'ai rarement écrit à des auteurs. J'ai écrit à des auteurs dans le cadre universitaire, quand je faisais ma thèse. J'ai eu une relation assez longue comme ça, au début universitaire et ensuite cordiale, avec Julien Gracq. Je suis allé le voir et on s'est échangé des petits mots, mais c'est un des rares auteurs. L'autre, qui est devenu un copain, c'est Jean-Claude Pirotte. J'ai des copains écrivains, mais ces écrivains, s'ils avaient été garagistes, ils auraient été mes copains aussi. Vous voyez ce que je veux dire, ce n'est pas parce qu'ils sont écrivains. Et donc le fait que l'on montre l'écrivain comme un animal... Il y a un copain qui organise des rencontres littéraires sur la région Haute-Savoie et sur son répondeur, il se présente en tant que montreur d'écrivains sur le ton humoristique comme on est montreur au zoo et je trouve que c'est une très bonne euh... le salon, les salons du livre, ce sont quand même des endroits où l'on montre les écrivains avec, bien entendu, l'accord de ceux-ci, personne n'y va avec un fusil dans le dos. Mais si voulez, moi, je l'ai fait dans un premier temps par politesse et j'ai connu tout. C'est-à-dire, après mon premier roman, je faisais deux jours de salon du livre et je signais un livre, deux livres et les deux livres signés, c'était sans doute les copains que les libraires envoyaient, vous voyez [rire]... Et donc, c'est une solitude terrible, c'est épouvantable.

AC : Aujourd'hui, c'est loin d'être le cas.

PC : Oui, c'est plus le cas du tout. Mais c'est autre chose parce que quand je fais le Livre sur la Place, quand je le faisais au début, il y avait toujours du monde, c'est vrai que j'étais un auteur, c'est vrai local, donc les gens s'intéressent quand même davantage à ce qu'il se fait ici, mais euh, je ne sais plus combien je signais de livres, je n'en signais pas deux, peut-être 60, 80, ce qui est beaucoup pour un auteur dans un salon. Depuis les *Ames grises*, la dernière fois *Brodeck* c'était je sais pas moi, c'est 1 200 livres en deux après-midi.

AC : Et c'est difficile physiquement ?

PC : Ah oui totalement, mais on ne va pas se plaindre hein, ce n'est pas la mine. Mais ce qui est dur, ce n'est pas ça. Ce qui est dur, c'est d'être une machine à signer, de ne pas avoir la possibilité de parler avec les gens, parce qu'en fait, il y a une telle queue, un tel attroupement que vous ne pouvez pas parler aux gens, parce qu'il y a des gens qui s'impatientent. En même temps, on voit bien que les gens, ça leur fait très plaisir de parler quelques minutes avec moi,

moi ça me fait plaisir aussi. Je suis gêné aussi pour les auteurs qui sont à côté. Parce que moi j'étais dans ce cas là et je m'en souviens très bien. Parce qu'en plus quand vous avez un gros public comme ça, il y a tellement de monde que ça déborde donc on ne les voit plus. Moi je suis très gêné, il y en a peut-être qui n'en ont rien à foutre, mais moi ça me gêne.

AC : Vous dites finalement que vous acceptez de venir au Livre sur la Place par fidélité en somme.

PC : Oui, parce que c'est Nancy. Parce que c'est vrai que... bon il y a des gens qui ne m'aiment pas en Lorraine, mais il y en a quand même beaucoup qui aiment bien ce que je fais, qui témoignent de leur sympathie en disant : « on est tellement fier de ce que vous faites, de votre succès » etc. C'est une ville que j'aime profondément et en raison de cette fidélité vis-à-vis du public, de celles et ceux qui organisent le Livre sur la Place, ça me paraît normal de venir. Donc je fais ici ce que je ne fais pas ailleurs.

AC : Les gens sont-ils fiers de vous parce que vous êtes d'ici ?

PC : Ça, c'est autre chose. C'est vrai qu'il y a pas de mal de gens d'ici qui me disent : « vraiment on est content de votre parcours, on est fier de vous. On est fier que vous soyez d'ici et en plus vous êtes resté ici », comme si j'allais partir ailleurs parce que les gens s'imaginent toujours, les journalistes surtout, que dès qu'on a du succès on monte à Paris, ce qui est le cas pour beaucoup de gens mais bon, moi j'en ai rien à foutre.

AC : Est-ce que, de manière générale, le Livre sur la Place occupe une place importante dans votre agenda ?

PC : Comme je vous l'ai expliqué, quand je publie un livre dans l'année, là j'y vais, sauf quand je suis en déplacement. Alors je ne sais plus en quelle année, mais je ne l'ai pas fait parce que justement euh j'étais aux États-Unis, mais alors je ne sais plus pourquoi...des tournées de traduction à chaque fois ou le film récemment. Mais un roman euh... Depuis onze ans, j'ai dû publier 25 bouquins, il y a des textes d'artistes, des choses comme ça... donc quand c'est un roman, chez mon éditeur principal, c'est-à-dire Stock, là j'y vais. Ou alors mon copain de La Dragonne, Olivier Brun, qui est ici. Je pense que quand on a publié Quartier, qui est une sorte de récit de voyage immobile sur un quartier entre Meurthe, le canal et Nancy avec des photos d'un copain qui s'appelle Richard Bateau, cette année-là, je devais être aux États-Unis pour la promo de mon film et je n'ai pas fait le Livre sur la Place.

AC : S'il fallait décrire le Livre sur la Place en quelques mots, quels seraient-ils ?

PC : Moi j'ai toujours trouvé que c'était remarquablement organisé justement par rapport à l'expérience que j'ai eue il y a quelques années des autres salons.

AC : Est-ce que vous faites une différence précise entre ce salon et d'autres salons ?

PC : Moi je n'en fais plus depuis longtemps. Mais il n'y a pas photo, c'était le mieux organisé que j'ai vu. Accueil des écrivains, respect vis-à-vis d'eux et puis le lieu aussi.

AC : À quelles manifestations avez-vous participé au début de votre carrière ?

PC : Je ne sais plus [rire].

AC : S'agissait-il de grandes manifestations telles que Brive ou Saint-Étienne ?

PC : Brive, j'y suis allé... je n'y suis pas allé à l'époque de ce livre-là, mais j'y suis allé quand il m'ont remis le prix, le grand prix des lecteurs de Brive ou je sais pas quoi.

AC : Vous avez eu aussi le prix des lecteurs de Brive.

PC : Alors ça les prix, ce serait un autre sujet de travail. D'ailleurs il y a déjà des étudiants étrangers qui m'ont fait des thèses là-dessus en m'interrogeant là-dessus. Les prix littéraires, moi j'ai un rapport extrêmement distant par rapport à ça. Mais chaque livre que j'ai fait a eu son lot de prix, trente ou quarante je sais pas. Parce que les prix littéraires, bon il y a le Goncourt des lycéens, le Renaudot, des choses comme ça mais euh moi j'ai eu le prix des lecteurs corses, le prix européen décerné par, etc. Il y a plein de choses, il y a les prix des bibliothèques, un petit cercle de lecteurs qui se crée un prix. Il y a les salons du livre, il y a les vide-greniers et il y a les prix.

AC : Depuis que vous publiez, vous est-il arrivé de faire une lecture publique de vos livres ?

PC : Ah oui, ça j'en fais beaucoup.

AC : Des conférences, des débats également ?

PC : À chaque fois que je publie un roman, je fais énormément de rencontres en librairie, mais jamais de signatures simples. D'ailleurs les libraires en France ou ailleurs le savent bien. Je ne fais pas de simples signatures. Je fais une lecture, je lis pendant une vingtaine de minutes, dans d'autres pays beaucoup plus longtemps parce que d'autres pays sont habitués à des lectures beaucoup plus longues. En France, c'est une vingtaine de minutes suivies de questions-réponses avec le public et puis ceux qui veulent après, une signature.

AC : Ces rencontres sont-elles pour vous différentes des salons ?

PC : Ben oui, ça n'a rien à voir. Mais justement là où le Livre sur la Place devrait se métamorphoser encore plus, c'est profiter de ce moment fort dans la rentrée littéraire... euh,

presque tous les auteurs qui publient quelque chose sont là. Il y a des auteurs débutants, d'autres plus confirmés, donc il faudrait envisager davantage d'animations peut-être grâce à ces auteurs qui sont pendant trois jours. Il y en a, mais plus de débats, plus de lectures. Profiter de cette présence et pas seulement axer peut-être sur la signature. Il y a du débat, mais il n'y en a pas assez. On peut imaginer comme ça une sorte de marathon, je reprends le mot « marathon » parce qu'à Toulouse il y a une manifestation à laquelle on m'invite depuis des années et je n'y suis jamais allé. Parce que ça c'est plus intelligent mais c'est parce qu'en fait moi je suis toujours aux quatre coins du monde et je n'ai jamais le temps.

AC : Comment votre éditeur perçoit-il votre décision qui consiste à ne pas participer aux salons du livre ?

PC : Il la respecte sinon ce ne serait plus mon éditeur. Si vous voulez moi j'ai la chance d'être avec un éditeur qui est lui-même auteur, et si vous voulez, ça change les choses. Jean-Marc Roberts qui est amoureux des livres et amoureux des auteurs, il les respecte complètement. Jean-Marc, il sait très bien et il est tout à fait d'accord avec moi sur ce point là, un auteur, c'est fait avant tout pour écrire. Il respecte mon choix de silence, de retrait. C'est comme le lycée, moi je refuse tout le temps les lycées. Eh oui parce qu'il y a tellement de demandes que si je dis oui à l'un, pourquoi je dirais non à l'autre. Quand je suis à l'étranger, je vais dans des lycées, quand il y a des lycées français, parce que là, ils sont tellement loin, expatriés, etc., ça me semble un peu normal. J'y fais un petit saut pendant mes tournées de promo.

AC : Vous dites que vous êtes régulièrement sollicité, mais cela se mesure-t-il comment ?

PC : Parfois plusieurs sollicitations par jour, en tout cas, plusieurs par semaine.

AC : Est-ce que le passage de l'écriture, comme acte solitaire, à celui d'exposition en public s'opère facilement ?

PC : C'est très facile parce que je suis quelqu'un de très sociable en fait. J'ai plein de défauts, mais j'ai une grande faculté d'adaptation quel que soit le milieu. Je suis plutôt cordial, je suis plutôt sympathique. Simplement, cette espèce de malaise que je garde en moi-même, je suis pas à l'aise dans ces endroits-là, mais personne ne le voit parce que je suis souriant, je suis poli, je réponds à tout le monde... parler en public, si j'ai un talent, c'est celui-là.

AC : Pensez-vous que cela soit dû au fait que vous soyez enseignant ?

PC : Ma femme vous dirait que non, parce qu'elle est pareille, elle est exactement comme moi. On a eu la même formation, l'agrégé, la thèse, etc. et je crois qu'elle a raison parce qu'il y a pas mal d'enseignants que je connais – enseignants d'ailleurs écrivains pour certains – qui n'arrivent pas à parler en public. Je pense que c'est plutôt l'inverse. C'est parce que j'aime parler en public que je suis devenu enseignant.

AC : Selon vous, participer à des manifestations littéraires fait-il partie de l'activité d'un écrivain ?

PC : Je ne vais peut-être pas avoir la réponse que vous pensez, euh... Un écrivain, c'est quelqu'un de libre. Il n'y a pas moins liberticide que l'écriture. Il n'y a aucune contingence. Pour connaître d'autres formes d'art comme le cinéma par exemple, ou... moi j'ai fait beaucoup de peinture à un moment... il y a des arts plus contingents. Écrire, vous avez besoin d'un stylo et d'un ordinateur voilà.

AC : Sauf quand on écrit sur commande.

PC : Oui, mais ça c'est autre chose. On peut toujours refuser la commande. C'est une raison pour laquelle j'ai toujours conservé l'activité d'enseignant à côté... pour justement refuser tout exercice contraint d'écriture, pour des raisons matérielles. Moi, j'écris quand je veux, j'écris ce que je veux, je fais un film ou je ne le fais pas. Je suis libre. Là je suis en demi-poste mais je pourrais reprendre un poste complet quand je veux. J'ai toujours gardé cette espèce de...qui pour certains peut apparaître comme une chaîne, mais qui est tout le contraire d'une chaîne : une vraie indépendance. Déjà vivre de son écriture... ça dépend déjà ce qu'on appelle vivre. Parce que les écrivains qui vivent de leur écriture, la plupart du temps sont des rmistes. Imaginez-vous faites un succès, un gros succès euh, voilà, ça va vous permettre de vivre pendant quelques années mais ça ne va pas vous permettre de vivre pendant quarante ans. Et faire deux succès, trois, quatre succès, à part dans des domaines euh... moi c'est inouï ce qui m'est arrivé pour les *Âmes grises*, *La petite fille* et *Brodeck*. C'est des livres qui se sont tous vendus entre 250 et 300 000 exemplaires...en France, sans compter les poches. C'est rarissime qu'on fasse trois coups comme ça en littérature...en n'est pas dans le polar, etc. Donc moi je pense qu'un jour ça se cassera la gueule. Moi je suis toujours dans cette perspective de revenir à mon niveau de publication, enfin de vente des premiers. Tout le monde est persuadé du contraire mais je pense qu'un jour ça viendra. Un jour on est oublié et plus personne ne veut plus de vous. Et dans ce cas là euh, c'est vrai que d'avoir gardé quelque chose à côté me rend libre. Des commandes ? Moi j'ai fait. En fait, j'ai accepté quelquefois des commandes parce qu'en fait elles résonnaient en moi. Le dernier en date, c'était il y a un an et demi, on me sollicite pour un livre collectif sur être père, c'est quoi être père ? Et ça, c'est vrai que ça faisait des années que je voulais écrire quelque chose sur ma fille. Voilà, j'ai fait un texte pour eux. Il y a plus longtemps, un éditeur, National Géographique, veut faire la France vue par des écrivains et me confie la part Nord-Est. Vous voyez, la plupart du temps, c'est vrai que je les refuse mais euh... Oui, alors par rapport à votre question euh... écrire, c'est vraiment une grande liberté donc je crois que l'écrivain, il est libre de faire ce qu'il veut, faut pas raconter de conneries quoi, il est libre de faire ce qu'il veut, personne ne le force à écrire ou à faire quoi que ce soit, ou alors je regrette mais c'est un rapport extrêmement pervers et on est dans une situation étrange. Donc libre à lui aussi d'aller ou pas dans les salons mais c'est vrai que aujourd'hui, la figure de l'écrivain est construite d'une telle façon que ça fait finalement partie de son métier. Mais... comment dire, c'est de l'après vente, alors on est libre de le faire ou pas. On est libre d'aller dans les télévisions ou pas, on est libre de faire des lectures en librairie ou pas, d'aller dans les salons ou pas.

AC : Mais, quand on débute ?

PC : Voilà, c'est ça qui est important, la vraie question elle est là. Après cette première année dont je vous ai parlé, j'ai publié très vite deux autres livres qui ont eu le même succès, c'est-à-dire d'intérêt des libraires, mais modeste en termes de vente, mais déjà là, je refusais de faire des choses. Dès le deuxième, troisième livre, j'ai tout refusé. J'ai refusé pas mal de choses, d'interviews, de télé parce que justement, j'avais le luxe de pouvoir le faire aussi. Aujourd'hui, un premier romancier qui refuserait d'aller dans les salons du livre, de faire des lectures en librairie et de paraître à la télévision etc....j'allais dire euh...

AC : Il n'a aucune chance ?

PC : Soit il a toutes les chances parce que ça peut être une stratégie de communication dans un monde où il y a une hypercommunication. Et on en revient toujours à la même chose : si le livre est bon, de toute façon... Les gens sont persuadés qu'il faut faire ça, mais moi je suis persuadé du contraire, que le livre, il se défend tout seul. Et surtout dans une époque où, heureusement, les prescripteurs de livres sont redevenus les libraires... les libraires ou les personnes qui écrivent sur des blogs.

AC : Face à la surproduction de livres, il est devenu impossible de lire l'ensemble des publications et d'en faire la critique.

PC : Je discutais la dernière fois avec quelqu'un qui n'est pas libraire mais qui est journaliste et qui reçoit dix livres par jour. Je ne sais pas à quel rythme vous lisez, mais moi – un peu moins depuis quelques mois – mais j'ai toujours été un gros lecteur... bon voilà, j'arrivais à lire, on va dire, trois, quatre, cinq romans par semaine. Ce n'est que trois, quatre, cinq romans par semaine, donc si vous faites le compte, ça fait deux cents dans l'année. En septembre, il s'en publie de six à sept cents, en janvier pareil et en avril-mai pareil... Mais moi je suis persuadé qu'il n'y pas de bon livre inconnu. Un bon livre, si c'est celui d'un jeune romancier, s'il est bon, il se fera connaître. Je n'ai pas d'exemple si vous voulez de chef d'œuvre oublié. Je ne vois pas de livres récemment qui ait été de très bons livres et qui n'aient pas marché. Un livre a son public en fait. S'il doit avoir un public euh, à la limite, il vaut mieux avoir un public modeste et fidèle qu'un public qui va acheter pendant quinze jours parce que l'auteur passe à la télé. Voilà, on l'achète et on le lit même pas. Il y a de grands exemples ces dernières années de livres achetés et pas lus. Ça c'était l'effet Pivot aussi, qui faisait acheter des livres mais les gens ne les lisaient pas.

AC : Je vais maintenant revenir plus précisément sur le Livre sur la Place. Que pensez-vous du lieu où se déroule la manifestation ?

PC : Il y a eu un déplacement de lieu hein. Moi je trouve que ce déplacement de lieu a été une heureuse idée.

AC : Pourquoi ?

PC : Ben, ça permettait à ceux, enfin moi je suis un amoureux de Nancy donc euh... Quand le Livre sur la Place avait lieu sur la Place Stanislas, les gens qui venaient de l'extérieur, les auteurs etc., qui ne connaissaient pas Nancy, ne voyaient pas cette place en fait. Le fait qu'elle soit libre et que la manifestation ait émigré vers la Place Carrière, qui est une autre place que j'adore mais, il y a ce déplacement, cette déambulation qui permet d'aller d'une place à l'autre. Alors maintenant, il y a peut-être un problème de place et peut-être qu'il faudrait réfléchir à une sorte de... [silence] de tri sélectif, ça fait un peu déchetterie mais euh d'inviter moins. Donc peut-être qu'il faudrait un peu, parce qu'il y a vraiment des problèmes de places, enfin les libraires pourront aussi vous en parler. Je pense qu'il y a aussi un problème de gestion des auteurs. En même temps, c'est ce qui se passe déjà. Les salons invitent les auteurs, ce n'est pas en libre accès.

AC : Pensez-vous que cette configuration permette une rencontre à proprement parler entre un lecteur et un écrivain ?

PC : On n'empêchera jamais les deux situations que j'ai connues. C'est-à-dire d'être un auteur tout seul pendant deux jours qui ne voit personne [rire] ou alors qui euh... ce qui est fou, c'est quand il y a...les libraires mettent généralement une photo de l'auteur. Moi je m'en souviens au début [mouvement de tête de bas en haut] tiens il fait plus vieux que sur la photo. Moi je connais bien un type qui est Olivier Adam. Olivier Adam, il est très photogénique donc il se trimballe une photo qu'il a faite au début où vraiment il a une belle tronche et dans la vie, sans lui faire injure, il ne ressemble pas trop à sa photo. Et lui il l'a entendu : « oh, la vache, t'as vu la photo un peu. Mais en fait il est gros, il est petit », etc. mais il entendait ça. Si vous vous êtes baladée un peu dans les salons...il y a des choses, moi j'ai remarqué, quand très rapidement je vais au Livre sur la Place, je fonce à mon stand mais j'entends et je vois des trucs ! Il y a des auteurs qui sont sur un marché, qui alpagent le client. « Monsieur, monsieur, vous voulez lire mon livre s'il vous plaît ! ».

AC : Que pensez-vous de ces attitudes ?

PC : Écoutez euh... encore une fois, chacun est libre [rire] enfin c'est pour être un peu diplomate. Non, mais c'est un peu pathétique quoi. Mais en même temps, moi je ne porte pas de jugement parce que, si vous voulez, c'est un tel investissement d'écrire un livre, même un mauvais livre et on en a tous écrit des mauvais livres, moi j'en ai écrit plein des mauvais livres, que je n'ai pas publiés... Je sais ce que c'est que d'écrire un livre. Il y a aussi tous ces problèmes de publications à compte d'auteur, parce que souvent c'est des auteurs un peu comme ça hein.

AC : Depuis l'année dernière, un stand a été rajouté au Livre sur la Place pour les auteurs autoédités mais ça a fait débat.

PC : Oui, à juste titre je pense... Mais si vous voulez bon, voilà, il y a des gens qui écrivent. On est libre d'écrire, simplement, bon... il faudrait peut-être réfléchir un peu avant de se faire publier. On n'est pas obligé de publier ses livres. Moi j'ai écrit de très mauvais livres que je

n'ai jamais publiés, que je n'ai jamais montrés. J'écris encore de très mauvais livres que je ne montre à personne. J'ai besoin de faire des gammes. Donc il y a quelques romans que j'ai écrits, quand je dis très mauvais, c'est pas vrai en fait. Mais des romans qui, une fois que je les ai relus, c'est surtout ma femme qui est ma vraie éditrice donc elle me dit : « Écoute, c'est pas mal mais garde-le ». Elle est plus méchante en fait. Elle me dit « c'est pas mal pour un autre mais pour toi non. Tu ne peux pas publier ça ». Alors que ce livre-là, je le donne à un éditeur, enfin tous les week-ends le voudraient et ça ferait sans doute un gros, gros succès. Mais je ne veux pas publier des choses qui ne me satisfassent pas. Donc on publie tous des bouquins qui sont imparfaits, mais on n'est pas obligé de les publier. Si tout le monde avait un tant soit peu d'autocensure, si les week-ends avaient aussi ce souci là, déjà il se publierait moins de livres et je pense que ce serait bien. Enfin, pour en revenir à votre question, le rapport avec le public, ça dépend du rapport que l'on crée avec les gens. Et c'est vrai qu'entre des grands moments de solitude où on signe rien pendant deux jours et les fois où on a la chance d'avoir plein de gens où là non plus on ne peut pas parler. Mais, en même temps quand même, ce qui est important, c'est que je sens bien à chaque fois combien les gens ça leur fait plaisir.

AC : Plaisir pourquoi ?

PC : D'échanger quelques mots, de me dire « vous savez, je vous suis depuis des années, j'adore ce que vous faite, ça m'a beaucoup apporté, etc. ». Voilà, il y a des gens que je revois à chaque fois au Livre sur la Place, que je ne connais pas, bon il y a des copains qui passent mais il y a plein de gens que je ne connais pas. Je les reconnais. J'imprime bien les visages, les noms non, mais les visages, j'arrive à peu près à reconnaître les gens. Et ça c'est quand même chaleureux, même si c'est un contact mince et léger et furtif, il y a quand même un vrai contact et puis il y a une chose qu'on n'a pas dite encore, c'est que, c'est quand même l'occasion de matérialiser les visages. Et la lecture en librairie, c'est ça aussi. Parce que vous écrivez, vous êtes tout seul, mais dans les salons, dans les lectures, vous voyez quelqu'un qui n'existe pas, qui est votre lecteur.

AC : Et pourquoi est-ce si important de voir physiquement ses lecteurs ?

PC : Important, je sais pas, mais c'est étrange parce que là vous vous dites, « ah ben oui, je suis lu. Il y a des gens qui me lisent ». Parce que vous savez moi j'ai toujours, que ce soit au début quand on en vendait quelques milliers et plus tard quand on en vendait beaucoup plus, j'ai toujours l'impression qu'on me mentait. Quand mon éditeur me dit, voilà il y a en a eu tant de vendus, je me dis un matin je vais me réveiller et on va me dire que c'est une blague.

AC : De quelle manière qualifiez-vous les personnes qui se rendent au Livre sur la Place et qui viennent vous voir ? S'agit-il de lecteurs ?

PC : Écoutez, euh, oui, enfin ceux que je vois euh...justement parce que moi j'ai toujours fait en sorte de fuir le côté *people*, donc les gens qui viennent me voir, ce ne sont pas des gens qui m'ont vu à la télé ou dans les fêtes, etc., c'est parce que c'est des gens qui me lisent, oui. Donc là, il n'y a pas d'ambiguïté.

AC : Et de manière générale, les gens qui se rendent au Livre sur la Place, comment les qualifiez-vous ?

PC : Ça dépend des jours. Maintenant, quand j'y vais, je n'y vais plus que deux après-midi, mais quand je faisais vraiment du début à la fin, il y a des jours où il y a des flâneurs, il y a des jours où il y a des familles. Il y a des lecteurs, il y a des curieux, il y a des badauds, il y a des gens qui aiment se promener. C'est un peu le Salon de l'agriculture en fait. Vous savez le Salon de l'agriculture, il précède toujours celui du Salon du livre à Paris, dans les mêmes lieux, il y a encore parfois des effluves. Mais voilà, au Salon de l'agriculture, il y a des gens qui sont vraiment intéressés par les animaux, il y en a d'autres qui emmènent leurs enfants parce que ça fait une sortie, ben voilà, là on va voir d'autres bêtes, on va voir des écrivains.

AC : Est-ce que le public rencontré lors des manifestations littéraires correspond à l'image que vous vous en étiez faite ?

PC : Non, en fait je ne me faisais pas trop d'images. Ça confirme quand même euh... assez précisément le fait que le lecteur de roman est plutôt une lectrice, oui, en France ! Ou en tout cas, les personnes qui se déplacent dans les salons et dans les lectures en librairie sont plutôt des femmes que des hommes en France, alors que dans d'autres pays où je vais, c'est 50/50 ou dans d'autres pays, c'est carrément masculin.

AC : À votre avis, pour quelles raisons les gens viennent-ils vous voir sous le chapiteau ?

PC : C'est difficile de répondre parce que je pense que les motivations sont... bon, il y a quelques personnes qui viennent me voir parce qu'elles m'ont connu par exemple. Comme avant d'être maître de conf à la fac, c'est vrai que j'étais dans un peu tous les établissements comme titulaire. Donc, il y a beaucoup de gens qui m'ont connu et qui sont contents de me revoir. Et puis euh... et puis il y a d'autres personnes... Enfin, moi j'ai quand même l'impression que c'est parce qu'ils me lisent. On ne vient pas me voir au Livre sur la Place comme on vient voir Beigbeder par exemple, vous voyez ce que je veux dire. Je pense que les gens qui vont faire signer un livre à Beigbeder, peut-être qu'ils aiment ce qu'il fait, mais c'est aussi parce que c'est un mec de la télé, c'est un mec qui écrit dans *Voici*.

AC : De manière générale, de quoi parlez-vous avec ces personnes qui viennent à votre rencontre ?

PC : Malheureusement, la conversation est très courte. J'écoute un peu les gens, je leur demande leur prénom, je signe mais c'est vraiment quelques mots. Avant les autres Livre sur la Place où j'avais un peu plus le temps, il y avait des vraies conversations sur le bouquin. Des gens qui l'avaient lu, qui me redemandaient des choses. Maintenant, c'est plus difficile, parce qu'en fait, et c'est pas moi qui les presse, mais comme ils sentent cette pression des gens qui sont là. Ça arrive parfois avec les premiers du matin, quand il n'y a pas trop de monde encore.

Mais bon, je vous dis, ça reviendra, parce que c'est des phénomènes de mode ça aussi. Peut-être que si je publie encore dans dix ans et que vous me recroisez, vous me verrez tout seul là. Vous savez, il y a des images qui m'ont frappé. Je me souviens de Michel Tournier seul comme ça à sa table. Pas seulement ici hein, à d'autres endroits, au Salon du livre à Paris.

AC : Est-ce que ça vous fait peur ça ?

PC : Non en fait. Quelque part oui, quelque part non... de toute façon, je n'irai pas dans ces endroits. Je me souviens de Dominique Fernandez à Paris tout seul, alors que ce type a écrit et continue à écrire des livres vraiment, que je trouve importants. Tournier, tout seul ! Et Tournier, c'est un très grand écrivain, donc c'est très étrange.

AC : Tenez-vous compte de l'avis des personnes que vous rencontrez dans l'écriture de vos prochains livres ?

PC : Jamais, ni des gens, ni... des critiques, je ne les lis pas. Enfin, je réponds aux interviews donc je vois leur orientation, mais je ne lis pas ce qu'ils écrivent. Et non, je n'en tiens pas compte. Et ce n'est pas de l'orgueil, mais en fait je ne tiens pas compte de ça chez les gens. Il y a des auteurs qui, effectivement, sont soucieux de ça. Moi je ne suis pas dans un rapport d'attente.

AC : En 2008, votre roman *Les Âmes grises* a été élu meilleur roman de ces trente dernières années. Vous avez reçu un prix pour cela. Quelle valeur accordez-vous à ce prix ?

PC : Je crois que j'avais dit ça, enfin c'est mon éditeur qui l'a dit pour moi, il a une valeur toute relative. C'est vrai que ça me touche beaucoup, mais, en même temps, c'est tellement faux quelque part.

AC : Justement, savez-vous qui a voté ?

PC : Non. Enfin si, maintenant qu'on en parle, je sais comment s'est déroulé le vote. Il fallait voter sur internet ou par courrier dans les librairies. Donc, a priori, c'est des gens d'ici. Mais bon, il y a des classements, c'est pareil. *Les Âmes grises* là ou je sais plus si c'était *Brodeck* mais dans *Le Figaro*, il était déclaré meilleur livre de ces dix dernières années, mais ça veut rien dire. Moi je peux vous en citer des dizaines des meilleurs livres.

AC : Est-ce tout de même une marque de reconnaissance selon vous ?

PC : Quand on parle des prix qui m'ont le plus touché, c'est quand même les prix de lecteurs. Donc c'est vrai que si ça, ce sont des lecteurs qui se décident, etc. ça me touche plus que le Renaudot, là j'en ai rien à foutre. Le Grand Prix des lectrices de *Elle*, ça me touche beaucoup, le Goncourt des lycéens ou des prix comme ça que j'ai reçus dans d'autres pays où ce sont des prix de lecteurs. Le Renaudot, c'est vraiment un truc sans intérêt quoi.

AC : Pourtant, c'est souvent à partir de ce prix que l'on vous désigne.

PC : Oui, c'est vrai, mais c'est parce que les gens en France attachent encore de l'importance à ce qu'on appelle encore aujourd'hui les grands prix littéraires : le Goncourt, le Renaudot... le Goncourt des lycéens est quand même maintenant aussi important. C'est plus jeune, mais dans l'esprit des lecteurs, c'est plus important. C'est vrai qu'il y a des gens qui ne connaissent pas trop la littérature et ils retiennent... vous leur dites Goncourt, vous leur dites Renaudot, Femina peut-être aussi. Ils retiennent ça. Donc c'est pour ça que souvent les gens parlent de ça à mon propos. Mais ce qu'ils ignorent, c'est qu'en fait, comme me l'a dit quelqu'un du Renaudot, donner le Renaudot aux *Âmes grises* servait plus le jury Renaudot que ne servait le livre. Le livre était déjà un gros succès et le Renaudot n'a pas eu un effet démultiplicateur des ventes, parce qu'il y a eu une espèce d'ascension. Et moi, ce qui a toujours fait que mes livres ont existé, c'est les libraires. À la limite, les indications qui m'ont vraiment beaucoup touché sur les *Âmes grises*, sur *La petite fille de Monsieur Linh* et *Le rapport de Brodeck*, à chaque fois, il y a une enquête faite en septembre par Livres Hebdo « le livre préféré des libraires », à chaque fois, ces trois années-là, c'était ces livres. Donc là, c'est un truc inouï quoi pour moi. Même si, de façon curieuse, à partir du moment où j'ai eu des gros succès, certains libraires ne se sont pas détournés de moi mais euh m'ont abandonné, de même que certains critiques qui adoraient ce que je faisais ont commencé à détester. Il y a des gens qui aiment bien la confidentialité, qui aiment bien porter des auteurs confidentiels. À partir du moment où l'auteur leur échappe, c'est comme si on leur volait leur femme, leur mari, un ami cher qui devient l'ami de tout le monde. Donc les libraires, ça ne va pas jusqu'à la détestation comme certains critiques. Et puis bon, il y a des médias qui m'ont toujours détesté, *Télérama* par exemple ne supporte pas ce que je fais, ni en cinéma, ni en littérature. Moi j'en ai rien à foutre et c'est leur problème mais c'est très curieux de constater ça. Y'a des gens qui me disent : « mais pourquoi, quand vous faites un film, ils vous dézinguent ». Alors je leur dis, eh ben écoutez, demandez-leur. Ce que je veux dire c'est qu'il y a eu des changements comme ça... Mais pour en revenir aux prix, euh, le Goncourt, le Renaudot [silence] Il faudrait que les gens sachent quand même que ça ne couronne pas les meilleurs livres de la rentrée quoi. Parfois, ça chope un bon livre mais parfois ça chope des bouses et souvent ça chope des bouses. Il suffit de regarder l'historique. Alors que le Goncourt des lycéens, le palmarès, enfin ils ont un ... C'est pas parce que je l'ai eu parce que je disais déjà ça avant de l'avoir. Vous regardez le palmarès des Goncourt des lycéens, ils vont toujours vers des livres assez difficiles, exigeants, etc. Ils ne vont jamais vers les livres les plus faciles.

AC : Mais il est vrai que le Goncourt ou le Renaudot restent prestigieux dans l'esprit des gens, pour preuve la ville de Nancy communique beaucoup sur son partenariat avec l'Académie Goncourt.

PC : C'est vrai oui. Je vais prendre un autre exemple, celui d'une association lorraine, Ela. Bon euh, Ela communique sur Zidane depuis des années. Le Livre sur la Place a les Goncourt. C'est très important effectivement. Et puis c'est vrai que le Goncourt et le Renaudot étant des prix très anciens, dans l'esprit des gens qui ne s'intéressent pas à la littérature c'est euh... Vous arrêtez quelqu'un dans la rue, vous parlez de Renaudot ou de Goncourt, ils savent ce que c'est même s'ils ne lisent pas [rire]. Après sur la qualité...

AC : Il y a eu beaucoup d'écrits là-dessus justement, notamment sur la mainmise « GalliGraSeuil ».

PC : Enfin maintenant c'est vraiment euh, moi j'avais proposé l'année dernière de le rebaptiser le prix Gallimard, parce qu'en fait c'est Gallimard qui se l'octroie depuis quelques années soit directement, soit pas le biais de filières comme P.O.L qui appartient à Gallimard, comme le Mercure de France. Donc là, ça commence à énerver même le jury Goncourt. Voilà, il ne faut pas prendre les gens pour des cons, même dans la sélection qui est faite. Moi j'avais refusé d'être dans la sélection l'année de *La petite fille de Monsieur Linh*. J'avais dit à mon éditeur : « tu leur dis que je ne veux pas être dedans ». Je n'ai pas envie de participer au cirque comme ça. Pour Brodeck, je n'ai pas refusé parce qu'en même temps c'était un bien pour l'éditeur même si on savait qu'on ne l'aurait jamais, de même que les âmes grises ne l'auraient jamais eu, pour des raisons de calcul presque électoral quoi et puis de toute façon, j'en ai rien à secouer. Et le Goncourt des lycéens, pour en revenir à ça, me faisait beaucoup plus plaisir. Et puis après, en termes de ventes, ça a été plutôt curieux parce que l'année où j'ai eu le Renaudot, ils ont donné le Goncourt à... tout le monde était persuadé, même ceux qui s'y connaissent, c'est-à-dire les libraires, les gens qui sont dans l'édition étaient persuadés que ça allait être les âmes grises. Moi je leur disais : « mais non, ce n'est pas possible » et effectivement, ce n'était pas possible. Et ils l'ont donné à chez Albin Michel qui est le pire Goncourt en termes de ventes. On a vendu trois ou quatre fois plus de livres avec le Renaudot. Parfois, c'est une très belle vente. L'année dernière, ça a été un bon coup en termes de vente alors que je pense que ça a été un livre acheté et lu. Par contre, quand le Goncourt est attribué à Littell, il s'est énormément vendu mais pas lu.

AC : Françoise Rossinot, lors d'une rencontre littéraire à laquelle vous avez accepté de participer en décembre 2008 à Nancy, vous a présenté comme étant l'« ambassadeur de Lorraine ». Comment vivez-vous cette forte reconnaissance régionale ?

PC : Ça je l'assume complètement parce que je le revendique en plus. C'est pour dire que... bon c'est un peu pompeux comme nom, on peut peut-être trouver autre chose, mais moi ce qui me fait très plaisir, c'est de parler de cette région partout. Comme j'ai la chance que mes bouquins soient traduits en 35 langues, le film a été un succès, c'est un des films français qui a le plus voyagé. Donc euh, faire le tour du monde pour des livres, le film et d'avoir à chaque fois l'occasion – d'autant plus que le film a été tourné ici – les gens pensent que je m'inspire de la région, non en fait, j'allais dire, elle s'inspire toute seule mais bon, ça me fait en parler et moi j'essaie à chaque fois de parler à des Japonais, des Coréens, des Taïwanais de Dombasle, de Nancy, etc. Moi je suis dans l'amour de cette région et si je peux...

AC : Et si on instrumentalise votre image au service de la région ou de Nancy, comment réagissez-vous ?

PC : Oh, ben de ce côté-là, moi qui n'aime pas du tout être utilisé, là, sans problème. Sans problème parce que ça correspond à une réalité de ma personne et de ce que je fais. Je ne me force pas à faire ça. Ce n'est pas un mensonge, c'est vrai.

AC : Que représente pour vous le geste qui consiste à dédicacer l'un de vos livres à une personne que vous ne connaissez pas ?

PC : Eh bien, je ne mets jamais « amicalement ». Non, justement, moi je ne suis pas dans le mensonge. C'est ridicule.

AC ; Qu'écrivez-vous dans ce cas ?

PC : Eh bien vous savez que j'essaie toujours de changer à chaque fois. C'est très dur parce qu'il y a beaucoup de monde, je reviens quand même sur d'autres choses. Mais il y a des auteurs que je connais et qui mettent systématiquement la même chose ou alors « amicalement », « très amicalement » et ils ne connaissent pas la personne, c'est du foutage de gueule. Donc euh... moi je mets un mot qui est en rapport avec le livre, donc j'essaie quand même d'avoir une formule qui parle un peu du livre, avec le prénom de la personne. J'essaie de varier, mais c'est vrai que je ne peux pas varier 500 ou 600 fois mais, quand même... et généralement, je mets « bien à vous » ou « cordialement » parce que c'est vrai qu'il y a ce rapport de cordialité entre les gens qui viennent et moi, mais je mets jamais « amicalement », je ne mets jamais des choses qui sont fausses, enfin sur le plan des sentiments. Quand je connais la personne, je mets une petite phrase plus personnelle, quand on évoque un souvenir. Il y a des gens qui arrivent dans les librairies et là je vois, face à moi, un homme, énorme, chauve : « Philippe, c'est moi. Tu te souviens, 1974, dans la même colonie de vacances ». Donc là, c'est terrible, parce qu'évidemment les gens se souviennent de vous quand vous vous êtes un tout petit peu connu, mais vous, vous ne les reconnaissez pas. Là, c'est un grand moment de solitude. Et là vous leur dites : « je le mets à quel nom ? » (moi je ne me souviens plus) et généralement on me dit : « ben pour moi Gérard ». Heureusement si jamais on me dit « pour moi », là je suis obligé de chercher comment il s'appelle, pour pas le vexer en plus. Mais sinon, moi non...il y a quelqu'un qui passe un temps fou en dédicaces, et je pense qu'elle le fait exprès pour justement euh... enfin, il faudrait lui demander, c'est Anna Gavalda. Elle fait un petit dessin à chaque fois. Moi, en plus, je déteste écrire à la main, c'est terrible pour moi, mais je m'applique, je mets une petite phrase. Il y a en a qui mettent le prénom et qui signent seulement, vraiment, ils ne se font pas chier. Moi je ne fais pas ça, j'écris un petit mot. Là où je fais attention, c'est sur ce rapport de politesse.

AC : Est-ce que cela signifie que la dédicace représente pour vous une marque de politesse, un devoir que vous vous imposez... En clair que signifie vraiment ce geste pour vous ?

PC : J'allais dire, c'est un geste qui fait partie du pacte. Quand on accepte d'aller dans ce genre d'endroit, forcément, on ne va pas être derrière le stand et dire « non je ne veux pas signer ».

AC : Mais la rencontre pourrait en soi se passer de la dédicace.

PC : C'est vrai, mais vous savez qu'il y a des gens que ne veulent pas de dédicace. Ça me rappelle moi, si je puis dire, parce que je ne suis pas du tout attaché aux dédicaces. Je ne suis pas bibliophile, je n'ai pas envie d'acheter des livres pour avoir les dédicaces des auteurs. J'en ai parce qu'il y a plein de gens qui m'envoient des livres, des copains, des gens que je connais. Le seul, parce qu'on se connaissait, c'était Gracq. Une fois, je suis allé chez lui, j'avais amené un bouquin, le livre de lui qui m'a le plus touché et je lui ai demandé de me le signer... et Pirotte aussi je crois. Mais voilà, c'était parce qu'il y avait des rapports longs de cordialité. Sinon, c'est vrai que je respecte complètement ces gens, il y a parfois des gens, enfin c'est rare.

AC : Pour les lecteurs qui demandent la dédicace, à votre avis que représente-t-elle à leurs yeux ?

PC : À mon avis, différentes choses. Il y a des collectionneurs, il y a des gens qui aiment avoir des livres dédicacés, personnalisés, il y a beaucoup de gens qui viennent pour faire des cadeaux. C'est-à-dire que souvent moi, ce n'est pas qu'un livre que je dédicace. Comme j'ai fait pas mal de bouquins, il y a des gens qui viennent pour se faire dédicacer cinq, six, sept livres parfois, pour faire des cadeaux, pour offrir avec une dédicace personnalisée et dans ce cas-là moi je mets : « Pour Régine, de la part de » et je prends le nom de la personne et si c'est pour un anniversaire : « Tous mes vœux d'anniversaire » et voilà.

AC : Vous souvenez-vous de votre première dédicace ?

PC : Oui je m'en souviens parce qu'en fait c'était à ma femme. C'était à ma femme et la deuxième à mon éditeur. À chaque fois c'est ça en fait, pour tous mes livres.

AC : Quel est votre meilleur souvenir au Livre sur la Place ?

PC : [silence] Même par rapport à tout ce que je vous ai dit, le fait de ne pas être à l'aise dans ce genre d'endroit, j'en garde toujours des très bons souvenirs, globalement.

AC : Avez-vous gardé le souvenir d'une rencontre précise ?

PC : Il y en a plein mais les choses se bousculent. Il y a des gens qui viennent en larmes. Des gens qui vous disent : « vous savez, ma vie a changé ». C'est à la fois émouvant et terrible parce que vous vous rendez compte que votre bouquin a changé la vie de quelqu'un, là ça fait peur et souvent ça arrive.

AC : Y a-t-il des gens qui vous offrent des cadeaux

PC : Oui, ils laissent des cadeaux, des petites choses mais je ne vois pas tout de suite parce que je n'ai pas le temps de l'ouvrir. C'est le libraire qui me donne tout à la fin de la journée... Vous ne m'avez pas parlé des gens qui nous agressaient.

AC : Il y a des gens qui vous ont agressé dans un salon du livre ?

PC : Une fois j'ai eu ça, une fois au début, enfin, agressé verbalement.

AC : Pour votre premier roman ?

PC : Pour le premier oui. C'est quelqu'un qui est venu me voir, qui attendait souriant sur le côté. C'était un tout petit salon dans les Charentes. C'était une jeune femme, assez jolie en plus, souriante, elle me regardait comme ça, trente ans je sais pas. Moi je signais, je souriais et puis elle arrive et puis elle me dit : « Bonjour », elle avait mon livre à la main. « Je voudrais que vous m'expliquiez comment on peut écrire quelque chose d'aussi nul », avec un sourire pervers. Et alors moi, je suis resté assez poli et je lui ai dit : « Ecoutez, ça vous plaît pas, ça vous plaît pas, c'est tout ». « Non, non, non. Expliquez-moi. Comment on peut écrire une merde pareille ? » et je lui dis : « Je ne vais pas vous expliquer, ça ne vous a pas plu, bon » mais elle continue : « Mais je ne comprends pas, dans votre livre, c'est à chier quoi » [rire]. Au bout d'un moment, j'ai dit « ça suffit maintenant, c'est vous qui commencez à m'emmerder ». C'est la seule fois, mais j'ai appris après que c'était quelqu'un d'un peu euh... les gens qui étaient là, qui organisaient le salon m'ont dit, et c'est très pervers, parce qu'en fait, c'était un tout petit salon et on était logé chez les personnes de cette association et cette femme faisait partie de l'association et voulaient absolument que je dorme chez elle, et les autres, sentant qu'elle était un peu *space*, ont dit « Non, non ». En fait, j'aurais sans doute vécu, vous avez déjà lu *Misery* de Stephen King ? [rire]. Mais c'est la seule fois en fait.

AC : Arrive-t-il parfois que certaines personnes vous tendent directement de l'argent pour payer le livre ?

PC : Oui, oui. Les personnes qui sont pas trop au courant des habitudes, mais oui, c'est arrivé [rire], qui commencent à me faire un chèque. Dans ce cas-là, vous savez, les fois où je fais des salons et qu'il y a beaucoup de monde, j'ai deux personnes de la librairie derrière moi. Elles préparent les sacs, les livres...

AC : Seriez-vous intéressé par l'écriture d'un livre ou d'un scénario avec comme personnage principal un écrivain ?

PC : Non.

AC : Pourquoi avez-vous accepté de répondre à mes questions ?

PC : Parce que vous êtes de Nancy... non, il y a plusieurs choses. C'est vrai que le fait que

vous soyez d'ici et pas d'ailleurs a joué. Le fait que ce soit dans le cadre d'une recherche euh... il y a quelque chose qui va paraître stupide mais euh, votre politesse en fait. Moi je déteste l'impolitesse, donc le fait que vous soyez venue, que vous ayez été charmante, pas du tout invasive, ça c'est très important. Les gens qui ne mettent pas les formes, je réponds moi en mettant les formes que je n'ai pas le temps. C'est assez rédhibitoire... Juste un truc, juste une anecdote. Je ne vous donnerai pas le nom de la personne. Il y a un salon où je suis allé quelquefois, c'était Gérardmer, parce que, à chaque fois, avec mon copain libraire, Olivier Huguenin de la librairie Le Neuf, on faisait des lectures, on faisait des trucs comme ça, mais ça fait des années que je n'ai pas pu y aller et en plus il y a des thématiques intéressantes chez eux, enfin bref. Je me souviens une fois être à côté d'un auteur connu, un vieux monsieur, connu pour son engagement humain, l'amitié entre les peuples, il a fait toute sa carrière là-dessus et il dédicait – les gens faisaient la queue – moi à l'époque, j'étais encore pas très connu donc moi je signais un peu, lui il signait beaucoup mais bon, pas de façon speed, ce qui ne l'empêchait pas de me parler. C'est-à-dire, en fait, les gens faisaient la queue, lui tendaient le livre – moi j'étais là – il parlait avec moi et il ne regardait pas les personnes. Ah, ça c'est un souvenir ! Surtout pour quelqu'un qui euh, vraiment, a écrit et a construit toute son image sur l'amitié entre les peuples, l'engagement pour la fraternité et il n'en avait rien à faire des gens. Il y en a plein des souvenirs comme ça. Il y en avait un la dernière fois à Nancy, il était odieux avec les libraires et les employés, odieux, alors que c'est quelqu'un qui est, a priori, sympathique. Il y a des gens qui, ça vous demandez aux libraires aussi, c'est intéressant pour votre travail, mais vous le savez sans doute déjà, moi j'ai appris ça il n'y a pas longtemps, il y a deux, trois ans, qui refusent qu'il y ait leurs livres de poche... parce qu'ils touchent moins de droits d'auteurs sur les poche que sur les grands formats. J'étais sur le cul parce que le libraire, la dernière fois où je l'ai fait, que je connais, j'étais sur le stand de Marc Didier qui est juste-là. Marc fait demander par l'intermédiaire d'Anne-Marie qui travaille avec moi chez Stock si j'accepte de signer des poches. Je dis : « Mais qu'est-ce que c'est que cette connerie ! ». Il y a des auteurs qui refusent ! C'est de la vénalité en fait.

5.14. Gilles LAPORTE

La rencontre avec son lectorat : une énergie indispensable pour l'écrivain

« Je glisse un marque-page qui donne mes coordonnées, notamment mon adresse courriel. Je les [les visiteurs-lecteurs] invite à me confier leurs impressions de lecture, quelles qu'elles soient ».

Date de l'entretien : 24 juin 2010

Lieu de l'entretien : café l'Excelsior à Nancy

Durée de l'entretien : 1 heure 19 minutes

Genre littéraire : romans, romans historique, biographies

Éditeur : Presses de la Cité

Dernier livre présenté au Livre sur la Place : *Le loup de Métendal* (Paris, Presses de la Cité, 2010)

A déjà publié une vingtaine de livres

Profession : Actuellement à la retraite. Avant, il était formateur et enseignant

Lieu de domiciliation : Igney (88)

Âge : 65 ans

AC : Quelle est votre profession ?

GL : [silence] Ça commence bien ! [rire]. J'ai été pendant longtemps, pendant quarante et quelques années, enseignant mais pas toujours dans l'Éducation nationale. J'ai enseigné les Lettres pendant cinq ans, ensuite je suis parti parce que je voulais changer d'horizon et que l'Éducation nationale après 68 ne me convenait plus du tout. Le virage qui avait été pris ne me plaisait pas. Donc je suis parti dans l'UAP, une compagnie d'assurance devenue le groupe AXA aujourd'hui, pour un poste de commercial et aussi pour continuer à enseigner, mais d'une manière différente, en formation professionnelle. J'ai été chargé notamment de formations professionnelles au centre de formation de l'UAP à Paris. Et puis, après sept ans passés dans cette entreprise, j'ai eu envie d'aller voir ce qui se passait dans l'industrie que je ne connaissais que par famille interposée puisque mes parents étaient ouvriers de filature. Mon père et ma mère étaient chez Boussac à Igney. Je voulais connaître l'industrie autrement que par les échos que m'ont rapporté les uns et les autres. Donc euh, j'ai attendu parce que j'ai toujours voulu rester dans les Vosges – mes racines sont très très profondes et j'ai attendu qu'un poste se présente dans la région. Or, il s'est présenté, lorsque l'usine Viscora s'est ouverte à Thaon – qui est devenue Viskase aujourd'hui – j'y ai passé quinze ans puisque c'était une unité de production tout à fait nouvelle qui était destinée à satisfaire le marché notamment des pays de l'Est, qui se développait considérablement à cette époque-là. On était en 67. C'était avant l'effondrement de l'empire soviétique. Cette unité de production a été créée de toutes pièces puisqu'une première édition existait à Beauvais mais n'était pas suffisante. Le marché se développait d'une manière très importante. Elle a donc été créée vraiment de toutes pièces. J'ai été le premier embauché dans cette entreprise puisque j'avais une formation philosophe et psychologue au départ euh, j'ai été embauché comme le directeur

de la formation et de recrutement. Donc j'ai dû embaucher tout le personnel de cette société, depuis l'ouvrier d'exécution jusqu'au directeur. Et le directeur que j'ai embauché à l'époque est toujours directeur aujourd'hui. Il est même devenu le directeur général numéro deux mondial de ce groupe qui est une multinationale états-unienne. Donc, c'est vous dire que je ne me suis pas trop trompé quand je l'ai embauché et on est resté très amis. Donc cette société m'a occupé pendant quinze ans. J'ai donc embauché tout le monde. J'ai formé tout le monde, j'ai testé les rythmes de travail : journée et deux huit, trois huit, quatre huit jusqu'au sept huit et j'ai tenu tous les postes, donc j'ai une expérience très importante du milieu industriel, pendant quinze ans jusqu'en 90. Le premier janvier 90 très exactement, j'ai pris mon poste dans une tout autre activité professionnelle que je ne connaissais pas et que je voulais à tout prix connaître... Je suis très curieux hein et je voulais absolument couvrir toutes les zones économiques et socioéconomiques euh... et je suis allé dans l'agriculture. Un poste se libérait de directeur de l'information et de la communication et du tourisme à la Chambre d'agriculture des Vosges. J'ai postulé, j'ai été embauché. Exceptionnel, parce qu'on n'embauche dans les Chambres de Commerce et d'Agriculture que des gens issus du milieu agricole, issus des grandes écoles agricoles... ou des ingénieurs... ou des gens qui sont issus de familles agricoles. Et moi, je n'étais ni l'un ni l'autre. J'ai été embauché par le président de l'époque, qui est toujours le président à l'heure actuelle, qui m'a dit : « Je t'embauche pour que tu ouvres les fenêtres, pour que tu nous fasses respirer un air nouveau ». Donc j'ai passé là encore quinze ans dans l'agriculture à ce poste de la Chambre des Vosges. Donc ça paraît très sinusoïdal comme parcours professionnel puisque Éducation nationale, service, industrie et agriculture mais toujours à des postes soit de psychologie appliquée pour le recrutement, soit d'enseignement et de formation professionnelle. Donc, quel est mon métier ? Je dirais formateur et enseignant.

AC : C'est ce que vous faites encore aujourd'hui ?

GL : Je ne le suis plus parce que j'ai quitté mon activité professionnelle. Le jour des manifestations sur les retraites, j'ai décidé d'arrêter mon activité professionnelle en 2005. J'avais quarante-cinq ans en 2005 de cotisation, puisque j'ai commencé à travailler à seize ans, pour me consacrer entièrement à la littérature, ce que je pratique depuis plus de quarante ans aussi.

AC : Vous avez toujours écrit.

GL : Toujours.

AC : Vous avez publié à partir de quand ?

GL : La première publication en 68, avril 68. Je précise toujours le mois. En mai, je n'aurais pas eu le temps. J'étais trop impliqué dans l'affaire.

AC : Vous étiez encore enseignant quand vous avez publié pour la première fois.

GL : J'étais enseignant oui.

AC : À l'heure actuelle, combien de livres avez-vous écrits ?

GL : [silence] De livres ou tout confondu ?

AC : Ça veut dire quoi tout confondu ?

GL : Non, parce qu'il y a eu de la poésie, il y a eu du théâtre. Il y a eu des films documentaires à la télévision.

AC : Je parle de l'écrit.

GL : Alors de l'écrit, je dirais... vingt-cinq, trente à peu près.

AC : Donc cela concerne le théâtre, la poésie...

GL : Les romans, le roman historique, la biographie et le roman contemporain.

AC : Avez-vous une spécialité régionale ?

GL : Non, non pas du tout. Je me bats en permanence contre cette notion de « régionalisme », puisque ce n'est pas parce que la plupart des actions de mes romans sont implantées en Lorraine que je me considère comme écrivain régionaliste. Un Parisien qui écrit sur le faubourg Saint-Germain, il est tout aussi régionaliste que le Lorrain qui écrit sur un faubourg de Nancy. Donc pas de classement s'il vous plaît.

AC : Combien de fois êtes-vous venu au Livre sur la Place ?

GL : [silence] 78 euh, 2008 trente, trente-deux ans. Trente-deux fois... sauf l'année de mon service militaire où j'y étais pas.

AC : Quel est votre premier souvenir du Livre sur la Place ?

GL : 78. Pour moi, c'est 78, il n'y a pas de doute. Je venais de sortir euh mon troisième recueil de poésie et j'avais été invité par euh, par je ne sais plus qui d'ailleurs. Je ne sais plus qui m'avait invité, si c'était la Ville de Nancy ou si c'était un libraire. Non, il n'y avait pas de libraires dans le coup en 78, je ne crois pas. C'était très improvisé ce Livre sur la Place. Ça se passait sur le trottoir Héré, donc sous les arcades, côté place de la Carrière et ça devait être, si mes souvenirs sont bons, en octobre parce qu'il faisait très très froid. Ça c'est quelque chose qui m'a marqué très profondément. On n'était pas beaucoup. On était peut-être une vingtaine

ou vingt-cinq auteurs maximum dont des grosses pointures déjà. Moi, j'étais pris entre, à ma droite, Henri Vincenot et, à ma gauche, Andrée Chedid. J'étais bien encadré hein. Andrée Chedid dont j'admirais profondément l'œuvre poétique et qui était d'une délicatesse, d'une euh... d'une fréquentation plus que délicieuse. J'ai passé avec elle des heures absolument extraordinaires. Et de l'autre côté, Henri Vincenot, cet autre écrivain qu'on pourrait dire régionaliste parce que toute son œuvre concerne la Bourgogne alors qu'il n'est pas du tout régionaliste. Vincenot, qui avait euh... qui était au sommet de sa gloire à cette époque-là. Il était le chouchou de Pivot, invité permanent à *Apostrophes* de Pivot ou presque permanent et qui m'a parlé pendant deux jours de sa Bourgogne. On était épaule contre épaule parce qu'on avait tellement froid qu'on se tenait chaud comme ça. L'amitié a contribué à nous tenir chaud.

AC : Vous souvenez-vous qui avait organisé cette première édition ?

GL : Non. Je ne me souviens plus qui m'avait invité à cette première édition.

AC : Selon vous, pourquoi les organisateurs du Livre sur la Place ont choisi comme date de naissance l'année 1979 ?

GL : J'en sais rien... Je crois que 78 a été une sorte de galop d'essai. Ça a été un numéro zéro comme on dirait en langage de presse. Ça a été un coup pour voir.

AC : Il n'y avait pas encore l'Académie Goncourt ?

GL : Non, non. Les Goncourt n'étaient pas là. Et c'était, à ma connaissance, l'un des premiers salons au niveau national.

AC : Avant, vous n'en aviez pas fait ?

GL : Si, j'avais connu, ça devait être en 70 ou 72 une sorte de préfiguration d'un salon à Épinal. La Ville d'Épinal avait rassemblé, au moment de la foire exposition. C'était en avril. Alors de quelle année ? 69, 70 peut-être. La Ville avait rassemblé au premier étage d'un petit chalet situé sur le Champ de Mars les auteurs vosgiens du moment. J'étais avec Richard Renier et on était, cinq ou six ou sept... C'est le premier souvenir que j'ai d'une sorte de salon du livre, en tous cas d'invitation à la rencontre écrivain/lecteur. Et ça n'a pas connu de suite à Épinal, pas à cette époque-là ni après d'ailleurs. Épinal, il faudra attendre les Imaginales pour que ça démarre. Donc ça a été ma première participation à une rencontre de ce genre. Et après le Livre sur la Place, enfin en 78, cette rencontre auteur/lecteur qui ne portait pas encore le nom du Livre sur la Place à Nancy.

AC : Avant cette rencontre auteur, lecteur, aviez-vous déjà rencontré des lecteurs en librairie par exemple ?

GL : Oui. C'était pas très fréquent mais certains libraires invitaient... je me souviens par exemple de la librairie Kopf à Épinal qui, très régulièrement, à chaque fois que je sortais un recueil de poésie par exemple, m'invitait. C'était toujours une belle fête. Le libraire... jusqu'à son dernier jour d'activité, madame Kopf invitait les auteurs dans des conditions absolument extraordinaires. Elle aimait les auteurs. Elle aimait les livres et les auteurs. Elle les recevait toujours dans des conditions exceptionnelles. Elle invitait beaucoup de ses clients. C'était pas seulement la librairie qui recevait les bouquins, qui mettait à disposition une table et puis démerdez-vous. Non, c'était vraiment là une affaire de libraire qui mobilisait sa clientèle, qui l'invitait à venir rencontrer un auteur. C'était plus que... qu'un moment d'activité commerciale et de vente de bouquins avec une dédicace. Non, c'était vraiment là, un moment d'échange.

AC : Y avait-il du monde ?

GL : Et il y avait du monde, oui. Beaucoup de monde. Ça se terminait par le champagne. Il y avait des petits fours.

AC : Est-ce que vous faites une différence entre les premières éditions du Livre sur la Place et le Livre sur la Place actuellement ?

GL : [silence]

AC : Avez-vous observé une évolution ?

GL : Pour ce qui est de la notoriété, du volume, oui. Bien évidemment que ça a commencé petit et que c'est maintenant immense. Quant à l'ambiance... non, je ne me souviens pas avoir remarqué d'évolution. Ça a toujours été la même ambiance, une ambiance à la fois chaleureuse et studieuse. Je vais peut-être vous surprendre, mais une ambiance à la fois de convivialité et de travail. Euh, il y a à Nancy... de travail, entendons-nous, on parle aussi de détente, de rencontre, de chaleur... ça c'est particulier à Nancy.

AC : Ça se traduit de quelle manière cette ambiance dite « sérieuse » ?

GL : C'est difficile à dire. C'est dans l'air euh... on parle sérieusement des livres. Je crois que ça tient beaucoup à tout ce qui est organisé autour : les conférences, les rencontres, les échanges, les tables rondes... les moments euh philosophiques ou éthiques à l'Opéra, à l'Hôtel de ville où il y a l'invitation qui est faite à toute la ville, à partager un événement et à le vivre de l'intérieur. Alors que d'autres villes, c'est pas à en dire du mal. Je ne vais pas porter un jugement négatif sur d'autres salons dans d'autres villes. Bon, ça se passe souvent sous chapiteau, un peu comme à Nancy, tout se passe là et il n'y a pas cette vie autour. Ça, je crois que c'est une particularité de Nancy, cette vie, cette implication de la Ville, euh quasiment tous les services de la Ville qui mettent leurs compétences et plus que ça... qui mettent leur chaleur au service des livres et des auteurs. Ça c'est particulier à Nancy.

AC : Pensez-vous que cette particularité draine un public différent de celui rencontré dans d'autres salons ?

GL : Oui, oui. Il n'y a qu'à Nancy où je connais la nécessité de fermer l'accès au chapiteau parce qu'il y a trop de monde, pour des raisons de sécurité. Il s'agit d'un public qui a envie de profiter de ce moment privilégié pour euh... peut-être pour approfondir sa réflexion, faire des connaissances nouvelles, rencontrer des auteurs nouveaux, des types d'écriture nouveaux, pour élargir l'horizon. Ça c'est particulier à Nancy et ça ne se trouve pas dans d'autres salons où on voit défiler des promeneurs qui se baladent le nez en l'air, qui, de temps en temps, s'arrêtent sur un bouquin, bon euh... encore une fois, ce n'est pas un jugement de valeur, mais dans certains autres salons du livre euh... on peut avoir parfois l'impression, nous auteurs, d'être les singes d'un zoo qu'on vient visiter, qu'on regarde de l'extérieur. Il n'y a pas de grilles, mais enfin c'est presque pareil. Il y a une table avec des bouquins, une muraille de livres devant qui nous sépare. C'est pas le cas à Nancy. À Nancy, on a vraiment l'impression d'être tous dans cette mouvance-là autour du livre, autour de l'écrit, de l'échange à propos de l'écriture. C'est très particulier.

AC : Selon vous, pourquoi avoir créé le Livre sur la Place ?

GL : [silence] Bon, je suis pas dans la tête de ceux qui l'ont créé. Ils ne m'ont pas dit de confidences, donc je ne parlerai certainement pas en leur nom euh... certain que je dirais des bêtises. Ça n'est que mon impression hein. Si une telle manifestation est née en Lorraine, au cœur de la Lorraine, de la Lorraine ducal, de la Lorraine historique, c'est peut-être par réaction – réaction positive, très positive – contre une euh volonté de l'histoire euh, de faire disparaître la culture lorraine. Euh, on ne va pas remonter à la protohistoire. Allez, on va rester au XVII^e siècle. La guerre de Trente ans a été terrible, elle a ruiné complètement la Lorraine. La Lorraine a perdu selon certains historiens 60 %, selon d'autres 80 % de sa population en quinze ans, sur la seule volonté de Richelieu qui avait décidé que cette population devait disparaître soit en mourant sur place, soit en étant déportée dans ce qu'il appelait « les terres nouvelles d'Amérique ». C'est son testament politique, c'est pas moi qui le dis, c'est lui qui l'a écrit. Donc cette volonté-là de faire disparaître la culture lorraine pour que la Lorraine soit assimilée par la France euh... a continué à se développer, a continué de se renforcer ensuite lorsque la Lorraine est devenue française, à la mort de Stanislas. Elle était déjà devenue française pendant le règne de Stanislas, puisque son surintendant pour le Roi de France s'était bien employé à faire disparaître la culture lorraine. Et puis, elle s'est renforcée ensuite sous la Troisième République lorsqu'il a fallu que toutes les régions de France intègrent cette République. Et la Lorraine est devenue un modèle puisqu'elle était le pays d'origine de Jules Ferry, le fondateur, prétendu fondateur de l'école républicaine. Donc, pour toutes ces raisons-là, il y a eu une sorte d'acharnement de l'histoire contre la culture lorraine qui devait disparaître à tout prix. Cette spécificité lorraine, cette particularité culturelle lorraine, qui faisait de la Lorraine un pays éminemment européen... La Lorraine a toujours été tournée vers l'Europe centrale, toujours, pour des raisons culturelles et historiques, toujours, beaucoup plus que vers l'ouest, ce qui lui a valu d'ailleurs les problèmes que je viens de décrire, que je viens d'évoquer, pas de décrire. Et cette particularité d'une Lorraine européenne, n'oublions pas quand même que l'idée européenne est une idée lorraine. C'est l'idée de Jean De Pange reprise par Schumann. Jean Monnet n'a fait que reprendre tout ce qui

avait été jeté sur la table par Schumann et par Jean De Pange. Donc l'idée européenne est une idée lorraine dans la mesure où la Lorraine est profondément européenne. Or, la France n'est pas du tout européenne. La France est européenne à condition que l'Europe soit française. On le voit bien tous les jours. On n'est d'accord avec la commission ou avec les instances européennes que si elles vont dans le sens préconisé par la France. Donc il y a cette volonté, aujourd'hui encore, me semble-t-il – ce n'est que moi qui parle... Il y a encore aujourd'hui des traces de cette volonté de réduire la culture lorraine et, me semble-t-il, en tout cas, c'est comme ça que je l'ai vécu et c'est pour ça que ça m'a tellement plu... Il y a eu dans la volonté de création commune, dans la volonté de création d'autres activités culturelles lorraines hein, l'École de Nancy, 1895-1914, était aussi ça. Le comité Erckmann-Chatrion que j'ai présidé était aussi ça : la préservation de la culture lorraine et, par extension, française. C'était ses missions. Donc il y a eu, de manière consciente ou inconsciente – très très certainement de manière inconsciente – la volonté, chez les fondateurs de cette belle manifestation, la volonté d'affirmer dans le monde de cette époque-là, le monde des années 70, d'affirmer l'existence d'une culture lorraine... Pas opposée aux autres cultures ! Bien évidemment pas, puisqu'elle en est l'un des moteurs comme on vient de le voir avec l'idée européenne. Mais de s'affirmer pour participer à l'évolution culturelle de la société. C'est comme ça que je le vois. Une sorte de... allez, le mot est un peu fort, revanche sur l'histoire. Il se passe des choses en Lorraine. La Lorraine pense. La Lorraine crée, la Lorraine agit, Livre sur la Place.

AC : Est-il facile, en tant qu'écrivain, de participer au Livre sur la Place ?

GL : À quel point de vue ?

AC : Il y a beaucoup d'écrivains qui demandent à participer au Livre sur la Place mais qui n'obtiennent pas l'autorisation.

GL : Moi, je n'ai jamais eu de difficultés.

AC : Chaque année vous êtes reconduit.

GL : Oui, parce que je sors un livre chaque année. Je ne me considère pas comme quelqu'un auquel l'invitation est due. Mais on m'invite fort gentiment tous les ans et je remercie.

AC : Qui vous invite ?

GL : Ben c'est le libraire. La librairie « La Sorbonne », enfin « Stanislas » maintenant. Autrefois, j'étais invité euh par la librairie « Lorraine ». j'ai été sur un autre stand encore. Enfin, j'ai fait plusieurs librairies. Et puis, aujourd'hui, je trouve que « Stanislas » m'invite très bien. Alors, je ne connais pas bien les critères. Je sais qu'il faut avoir sorti un livre dans l'année. Bon, ça, ça me semble évident.

AC : Ça vous semble évident ce critère ?

GL : Ben oui. Je crois qu'il est important d'inviter des auteurs qui sont dans le coup, qui ont une actualité. Il y a tellement de demandes d'auteurs qui voudraient y participer que euh... Supposez que l'organisation invite un auteur qui a rien publié depuis cinq ans par exemple et puis qu'elle invite pas un auteur qui vient de sortir un livre il y a trois mois.

AC : Ça vous semble légitime.

GL : Pas légitime, logique. Il me semble qu'il y a une certaine logique dans cette règle-là. Mais bon, il peut y avoir des cas particuliers euh... François Nourrissier n'a pas sorti grand-chose, mais bon il est malade, c'est malheureux et j'ai une pensée pour lui parce que je l'aime beaucoup et j'aime beaucoup ce qu'il fait. Mais supposons qu'il soit suffisamment fort pour venir, je trouverais normal de lui faire une belle place. Je pense à lui, mais il y a en a d'autres. Mais il faut se mettre à la place des organisateurs. Il faut une règle quoi. Moi, je n'ai jamais eu de problèmes et je les en remercie du fond du cœur.

AC : Je suppose donc que chaque année, pour vous, le mois de septembre, c'est le Livre sur la Place.

GL : Je peux vous montrer mon agenda. C'est bloqué. Tous les ans, dès que les dates sont annoncées, c'est bloqué.

AC : Pouvez-vous définir le Livre sur la Place en quelques mots ?

GL : [silence] En quelques mots euh, amour du livre... fraternité littéraire... chaleur... aussi bien chaleur, sous le chapiteau, température et aussi chaleur du cœur, cordialité, ouverture intellectuelle. C'est que du positif.

AC : De quelle manière le qualifiez-vous ? Est-ce un salon du livre ?

GL : C'est plus qu'un salon du livre. C'est une fête du livre et une fête des auteurs et des lecteurs. Voilà. C'est une fête du livre, de son auteur et de son lecteur. C'est une espèce de trilogie, de trinité sacrée. Mais l'un ne va pas sans l'autre. Il y a le livre, son auteur, sans lequel il n'existerait pas. Il y a aussi le lecteur sans lequel le livre n'existerait pas non plus.

AC : Que pensez-vous de la programmation du Livre sur la Place ?

GL : Je participe aux débats dans la mesure du possible. J'ai malheureusement, quand j'y suis, trop peu de temps pour aller assister aux tables rondes, aux échanges et aux conférences parce que rien n'est pire pour un lecteur qui vient, qui a envie de rencontrer l'auteur du livre qu'il vient de lire que d'arriver devant une table vide. Alors les voisins ou le libraire va lui dire : « Il est à une conférence ». « Ben oui, mais moi je viens de Remiremont, je viens de Troyes, je viens de Chaumont »... bon. Ça, je me mets à la place du lecteur qui vient sur une

table vide, je n'aime pas ça. Donc euh, je vais malheureusement pas très souvent assister à ces activités-là. Mais, en revanche, une activité à laquelle je tiens beaucoup et qui est toujours passionnante, c'est la rencontre avec les scolaires.

AC : La matinée scolaire du vendredi ?

GL : Il y a deux types de rencontre. Il y a l'intervention en milieu scolaire, au collège ou au lycée par exemple, le jeudi. Bon, le jeudi, il n'y a pas beaucoup de visiteurs. Maintenant, le jeudi peut être consacré entièrement aux interventions en milieu scolaire, en préambule du Livre sur la Place. Donc ça, pour moi, c'est *le* moment privilégié.

AC : Vous aimez ça.

GL : Ah, j'aime passionnément ça. Mon métier c'est enseignant et formateur et ça me permet, tous les ans, de constater que la jeunesse actuelle n'est pas ce qu'on tente de nous faire croire : des gens désœuvrés qui n'ont pas confiance en l'avenir, qui manquent de motivation. Qu'est-ce que ça veut dire ? je me confie à moi-même tous les ans en intervenant que ce sont des gens très intéressés, très curieux, qui ont envie de participer, de s'investir et d'une grande générosité. Et ça, c'est très précieux. Et puis partager avec eux une réflexion sur un thème que j'ai choisi ou qui m'est proposé. C'est un moment vraiment privilégié. À chaque fois, quand il y a une intervention prévue d'une heure ou deux heures, on joue les prolongations.

AC : Dans le cas d'intervention en milieu scolaire, c'est vous qui faites la demande ou on vous sollicite ?

GL : Non, on me propose.

AC : Et ça peut être un thème donné par l'enseignant ?

GL : Oui, ce sont les instits ou les profs qui proposent un thème ou qui disent : « Il vient nous parler de son livre » et ça, c'est un moment privilégié. Alors, il y a les scolaires qui viennent ensuite, qui viennent nous rencontrer sous le chapiteau, qui viennent avec leur petit carnet, qui ont préparé leurs questions. Et là, c'est un autre moment privilégié. Parce qu'ils sont là, dans cette fête dont je parlais tout à l'heure. Je disais qu'il y avait cette fameuse trinité, l'auteur, le livre et le lecteur. Et puis là... il y a ce lecteur un peu particulier qui souvent d'ailleurs, dans neuf cas sur dix, n'a pas lu le livre, mais qui vient se loger dans le cœur de ce triangle-là, qui arrive, qui est porteur de ses questions de sa curiosité et qui fait partie de la fête. On sait que ce ne sera pas pas un acheteur, dans neuf cas sur dix un lecteur, mais il est là et il apporte cette curiosité que j'essaie à chaque fois, plus que d'encourager, de nourrir et de développer. On m'a tellement répété qu'en général les gamins, c'était l'époque où le curé était encore important dans le village et il nous répétait que la curiosité était un très vilain défaut. Bon, il y a longtemps que j'ai changé ça. Pour moi, c'est la première des qualités. Donc, tous ces jeunes qui viennent et qui se montrent curieux, alors je les accueille à bras ouverts. Ceux qui arrivent et qui ne se montrent pas aussi curieux, j'essaie de stimuler leur curiosité.

AC : Vous n'avez pas l'impression qu'ils viennent par obligation au Livre sur la Place ?

GL : Ils viennent peut-être par obligation. Pour beaucoup, ils viennent certainement par obligation. Ça fait partie de l'exercice, de l'emploi du temps de la semaine, mais ils finissent par se laisser gagner par cet esprit de fête et une fois qu'ils sont là, ce n'est plus une contrainte. Enfin, en tout cas, c'est comme ça que je le ressens.

AC : Est-ce que vous participez à d'autres manifestations littéraires ?

GL : Oui, d'autres salons, oui.

AC : En moyenne, à combien de manifestations littéraires participez-vous par an ?

GL : [silence] Cinq par an. Cinq si j'inclus là-dedans des petits salons mais qui sont eux aussi très chouettes et qui ont su créer un climat particulier. Bon, je participe à l'Été du Livre à Metz, je participe au salon de Saint-Louis, je participe au salon du livre du festival international de Géographie de Saint-Dié.

AC : Est-ce que vous faites une différence entre ces manifestations littéraires ?

GL : L'esprit est très très différent. Pas moins intéressants mais très différents. On n'a pas dans ces autres salon cet esprit que je viens de décrire.

AC : Y compris à Saint-Dié ?

GL : Il y a quelque chose d'autre... Il y a aussi cette chaleur dont je parlais tout à l'heure. Et puis, il y a quelque chose qui se démarque complètement de Nancy, c'est l'impression que la sensibilité du public qui est pour beaucoup orienté vers l'amour de la géographie et du devenir planétaire invite à des échanges qui sont pas du même registre [silence] plus spécialisés peut-être, peut-être un peu plus intellectuel sans qu'il y ait de connotation péjorative hein... plus scientifique.

AC : Quels sont les autres petits salons dont vous avez parlé ?

GL : Ben, je suis allé, là, samedi et dimanche, au petit salon de Boulay. C'est la première fois que s'ouvre le salon de Boulay.

AC : C'est où Boulay ?

GL : C'est dans le nord mosellan. Ils ont eu la gentillesse de m'inviter pour leur premier salon. J'y vais parce que j'ai envie d'encourager tous ces... ce sont toujours des bénévoles, soutenus par des municipalités, soutenus par des associations, oui d'accord mais enfin, c'est des gens qui s'investissent pour permettre la rencontre entre l'écrivain et son lecteur et ça mérite d'être encouragé. Ça mérite de l'être aussi parce que c'est un moment rare dans une vie d'écrivain. Sinon, c'est toujours seul à sa table de travail.

AC : Avec la multiplication des salons, les écrivains n'ont-ils pas plus de temps de rencontre ?

GL : [silence] Oui, oui, oui et non parce qu'on peut pas... bon, je parle pour moi. Le temps qui est passé en salons, c'est un temps considérable et qui ne peut pas être consacré à l'écriture. Ça, c'est évident. Mais, il y a aussi la veille où je suis plus tout à fait encore dans ce que je suis en train de faire et puis il y a le retour. Trois jours de salon du livre, c'est une semaine pour s'en remettre. C'est épuisant et puis il y a déconnexion complète avec ce qu'on est en train de faire. Je parle pour moi, je parle pas pour les autres. Les autres, je ne sais pas comment ils le vivent, enfin si, je sais parce qu'on en parle souvent, donc ils le vivent comme moi, mais je ne veux pas parler en leur nom. C'est quasiment une semaine pour s'en remettre quoi. Ça se termine le dimanche soir, je rentre, le lundi, le temps de reprendre ses marques, le mardi, le temps de retrouver ses personnages, le mercredi je recommence à écrire, le jeudi seulement je commence à... c'est une véritable rupture. J'en parlais avec Élise Fischer là, il y a deux ou trois jours encore qui me disait : « moi, un salon... une semaine ». Donc ça, c'est assez redoutable. Oui, elles sont nombreuses ces occasions de rencontre, mais j'en fais pas beaucoup parce que c'est très, très perturbant.

AC : Est-ce qu'il vous arrive de refuser des invitations ?

GL : Oui. Mais, il y a des petits salons que j'aime bien comme Villerupt, Romainville euh... Champigneulle. Des petits salons qui privilégient la qualité de la rencontre et ça, ça me plaît beaucoup. Quand on est dans cette atmosphère-là, dans cette ambiance-là, je dis oui sans hésiter parce que même si c'est une rupture dans le rythme de travail, ça alimente aussi beaucoup mon énergie.

AC : C'est vous qui décidez des manifestations littéraires auxquelles vous participez. L'éditeur a-t-il quelque chose à vous dire dans cette sélection ?

GL : Oui, bien sûr. Il m'invite très chaleureusement à aller dans tel ou tel salon.

AC : Lesquels ?

GL : Ben, ceux qu'on a cités par exemple... Metz, Nancy, Saint-Dié euh... Là euh, il m'a prévenu déjà depuis deux mois qu'il aimerait bien que j'aille à Brive. Bon euh... ça suppose de partir la veille, de revenir le lendemain. Ça fait maintenant cinq jours plus le temps de... enfin. C'est long, c'est long, mais pourquoi pas ? Oui, oui. Donc l'éditeur parfois, bon, il a ses

raisons aussi que moi je ne connais pas toujours. Et ses raisons, elles sont bonnes, c'est faire en sorte que son auteur soit connu dans les régions dans lesquelles il estime qu'il est nécessaire qu'il soit davantage connu et vendu. Le dernier que je viens de sortir bénéficie de critiques nationales enthousiastes, donc il a envie que les journalistes qui ont parlé de mon livre et que les gens qui l'ont lu et qui l'ont aimé voient un peu la tronche qu'a l'auteur.

AC : Avez-vous une bonne image de Brive ?

GL : Excellente. Excellente parce que je lui ai dit oui d'emblée, spontanément parce que euh... c'était le berceau d'une école : la fameuse école de Brive que j'aime passionnément avec des auteurs qui sont pour moi emblématiques tels que Jean Anglade, Gilbert Bordes qui, pour beaucoup sont devenus des amis. C'est une manière d'être en littérature, et ça, ça me plaît beaucoup.

AC : Vous avez parlé tout à l'heure de ce moment d'écriture où l'écrivain est seul. Est-ce que ce passage de l'écriture solitaire à celui d'exposition publique se réalise facilement ?

GL : Pour moi, c'est naturel. C'est le prolongement de l'acte d'écriture. De la même manière que quand je reçois un courrier, des courriers ou un ou des messages de lecteurs qui me parlent de... Là, j'en ai reçu un, il y a deux jours, d'une dame qui m'a envoyé un très très long message qui m'a dit : « Je suis pas contente du tout monsieur. Je suis furieuse contre vous. J'ai lu votre livre ». Je me suis dit : « Bon, qu'est-ce qui se passe ? ». « Vous n'auriez jamais dû faire mourir votre héroïne [rire] ni d'ailleurs votre héros. Bon, pour l'héroïne, je sais que vous ne pouvez pas la ressusciter, c'est évident, mais son fils, vous pouvez. Vous pouvez imaginer qu'il a été laissé pour mort sur le champ de bataille de la Somme et qu'il soit récupéré ». Je ne peux pas vous dire à quel point ça, ça donne de l'énergie. C'est le prolongement naturel de l'écriture, c'est l'aboutissement naturel du travail que je fais tous les matins euh... de cinq heures à midi, tout seul dans mon coin.

AC : Est-ce que vous considérez que ces rencontres font partie du travail d'un écrivain ?

GL : Mais bien sûr !

AC : Que pensez-vous des auteurs qui refusent de participer à des rencontres avec le public ?

GL : Rien et ils ont leurs raisons. Je ne sais pas pourquoi ils refusent. J'en connais qui ont beaucoup de mal à parler de leurs livres. Ben, il y a un cas célèbre, c'est Patrick Modiano. Posez une question à Patrick Modiano sur un de ses livres, il va vous répondre, ça va donner un peu près ça : « c'est je, j', je, euh, mais euh, autrefois, c'est, euh, oh c'était y a bien longtemps. Mais, euh, je, j'ai vu l'autre jour ». Voilà, bon. Il y en a qui sont bloqués, alors que l'écriture de Modiano est flamboyante, bon. Mais il y en a qui sont bloqués. Alors, pour quelles raisons ? je n'en sais rien.

AC : Mais, on ne verra jamais les éditions de Minuit sur un salon...

GL : Au Salon de Paris, si. Mais, c'est parisien [rire]. Il y a des éditeurs qui ne viendront pas à Nancy. Bon bah, qu'ils restent chez eux. Ça ne me dérange pas. Bon, alors là, on aborde le sujet du parisianisme, de la prétention parisienne.

AC : Est-ce que c'est encore valable aujourd'hui ?

GL : De plus en plus. Bien sûr ! Bien sûr ! Tous ces gens qui pensent que rien ne peut se passer sur le plan culturel, en matière littéraire en particulier, ailleurs qu'à Paris, ça, ça s'est renforcé. Regardez comment fonctionne la presse parisienne aujourd'hui. Ils sont quatre ou cinq à s'inviter, à se réinviter et ça tourne en tout petit circuit... oui, ça existe. Alors que ces gens-là, que leurs éditeurs ne trouvent pas beaucoup d'intérêt. Si, ils trouvent de l'intérêt à venir vendre des livres. Ils viennent deux heures. Il y a une queue qu'il faut guider avec des barrières euh... ça fout en l'air, ça perturbe toute l'ambiance. Ils viennent deux heures, ils signent deux cent cinquante bouquins sans même regarder la personne qui est en face et qui leur demande la dédicace, et puis ils se barrent après, bon. Ça, c'est le Parisien type qui vient montrer à quel point il méprise son lectorat. Ça existe. C'est leur vie euh, après tout... c'est pas un jugement, c'est un constat que je fais et ça, ça existe dans tous les salons. Quand j'arrive sur un salon... je regarde tout de suite qui est à côté de moi. Il est bien évident que si je me retrouve à côté d'un Marc Lévy ou d'un Guillaume Musso euh, j'ai tendance à faire ma valise et à partir.

AC : Ça vous est déjà arrivé qu'on vous place à côté de ces auteurs ?

GL : Ah oui. Je demande gentiment au libraire qu'il mette un autre Parisien à côté du Parisien ou qu'il le mette en bout de table pour qu'il ne gêne personne quoi.

AC : Vous avez peur de quoi en fait ?

GL : Ben, qu'il y ait deux cent cinquante personnes devant, qu'il y ait une émeute devant ! Et que je sois là pour rien ! J'ai horreur de perdre mon temps... J'ai horreur de perdre mon temps. Il est tellement précieux. J'ai, je sais pas... une demi-douzaine, une douzaine de sujets de romans dans la tête qui veulent sortir. Je suis chez moi ou je suis en train de rencontrer mes lecteurs. Je ne suis pas là pour faire tapisserie à côté de quelqu'un qui s'en fout. Quand c'est possible, on change de place. Quand ça l'est pas, eh ben on survit [rire]. Mais ça se passe toujours très bien hein, toujours. Pour terminer là-dessus, au salon de Saint-Louis, là, il y a un mois et demi, je me suis trouvé coincé entre une ancienne présentatrice télé et puis euh, comment s'appelle-t-il ? euh... un des mecs, une des vedettes de la télévision qui fait partie de l'équipe du « Fou du roi » euh... peu importe. Pendant une journée, il n'y a pas eu moyen de modifier les places. Eh ben, pendant une journée, j'ai vu des culs de gens qui venaient avec des appareils photos et qui étaient en permanence en train de vouloir les photographier. Bon, voilà. Alors là, c'était une journée de perdue.

AC : On va revenir au Livre sur la Place. Que pensez-vous du lieu dans lequel prend place l'événement ?

GL : Magique et stratégique. Je parlais tout à l'heure de la culture lorraine. On est là au cœur de la culture lorraine et encore beaucoup plus place de la Carrière parce que c'est... Écoutez, elle est entre le Nancy ducal et le Nancy... moderne je dirais. Place de la Carrière, on est à deux pas de la Grand rue, du palais ducal, de la vieille ville, de la Porte de la Craffe et on est à deux pas de la place Stan'. On est à deux pas de la Lorraine de Léopold ou de Charles IV et de la Lorraine de Stanislas. On est là au cœur de l'histoire lorraine.

AC : Selon vous, est-ce que le déplacement de la place Stanislas à la place de la Carrière a nui à la manifestation ?

GL : Oh, pas du tout ! Je dirais même au contraire, que ça a permis aux visiteurs, qui ne connaissent pas Nancy, d'avoir une belle vision de la place Stan', alors qu'avant le chapiteau l'occultait complètement.

AC : Que pensez-vous du chapiteau ?

GL : C'est une bonne idée. Je n'aurais pas fait autrement. C'est presque toujours comme ça. Oui, c'est la meilleure formule, la plus aisée, la plus simple. Quand il fait trop chaud, bon ben les organisateurs soulèvent un peu les bâches, quand il fait froid, ils les ferment. Ça s'adapte bien. Oui, c'est bien.

AC : Que pensez-vous de la disposition des stands sous le chapiteau ?

GL : [silence] C'est pareil euh, je ne vois pas comment ça pourrait être autrement.

AC : Pensez-vous qu'il y ait des places plus intéressantes que d'autres sous le chapiteau ?

GL : [silence] Les... [rire]. Bon, à Nancy, ça va. Il y a de multiples entrées. Il y a l'entrée place Stan'. Il y a l'entrée côté Palais du Gouverneur. Il y a des entrées latérales, donc on peut entrer sous le chapiteau comme on veut et par n'importe quel bout. Mais quand c'est un chapiteau, une sorte de boyau en longueur avec une entrée principale qui est en même temps la sortie, il est pas très bon d'être près de l'entrée parce que le visiteur quand il entre – alors là, c'est la psychologie du visiteur – il entre le nez en l'air. Il prend la température du lieu. Il jette un coup d'œil vague sur les premiers auteurs qui sont là et il commence seulement à être bien dans le bain quand il a fait, dix, quinze mètres. Et puis après, quand il sort, il a fait ses achats. Donc, il rentre, il est pas encore complètement dans le bain. Il sort, il est submergé [rire].

AC : Est-ce que vous préférez les rencontres qui ont lieu sous le chapiteau ou les rencontres qui ont lieu en librairie par exemple ?

GL : [silence] Il y a une différence entre les deux. J'étais dimanche dernier à la librairie Stanislas [silence]. La grande différence entre les deux, c'est qu'en librairie c'est une clientèle euh... [silence] qui s'est sélectionnée naturellement. La clientèle c'est des gens qui fréquentent des librairies [silence] donc qui est déjà *a priori* intéressée par le livre et la rencontre avec l'auteur.

AC : Qui connaît déjà l'auteur ?

GL : Qui connaît souvent déjà l'auteur. Alors que sous le chapiteau, c'est le tout-venant et je le dis avec beaucoup de... quand je dis ça, j'ai le cœur qui gonfle parce que c'est ça qui me plaît, ce brassage : des gens qui viennent par curiosité parce qu'ils savent qu'il y a PPDA et ils ont envie de le voir, de le prendre en photo. Parce qu'ils savent qu'il y a Marc Lévy ; ils veulent voir la gueule qu'il a. Parce qu'il y a machine... Laroque, Laroche, Laroque, oh, je ne sais plus, peu importe...

AC : Laborde ?

GL : Laborde oui, c'est ça. Catherine Laborde qui est là. Ils ont envie de... parce qu'ils la voient tous les jours à la télé, alors ils ont envie de voir comment elle est en vrai. Donc euh... Mais ce public-là qui a priori vient pour autre chose que la rencontre avec l'auteur, il finit par se laisser séduire. Je parlais tout à l'heure des files d'attente. Il m'arrive souvent quand j'ai vu ça, une file d'attente qui attend de rencontrer l'une ou l'autre des vedettes que je viens de citer par exemple. Ils sont là et attendent devant nous : « Tiens, jetez un coup d'œil, ça meublera votre attente ». Il prend le livre, il lit la quatrième de couv : « Ah bon, tiens ça se passe euh... » et puis la conversation s'engage.

AC : Est-ce que la nature de la conversation est différente en librairie ?

GL : Oui, très différente.

AC : En quoi est-ce différent ?

GL : C'est tout. Ça peut être tout. Ça peut être la conversation politique. Ça peut être la pêche à la mouche. Ça peut être tout ce qu'on veut.

AC : Alors qu'en librairie c'est ciblé ?

GL : Ah, c'est ciblé. En librairie, le... le client vient, le visiteur vient parce qu'il est intéressé pour rencontrer tel ou tel auteur ou parce qu'il a tel type de livres, dans telle collection. Parce

qu'il aime les livres en général et qu'il est un habitué de la librairie et qu'il fait confiance au libraire. Il a reçu l'invitation, il vient. C'est le livre en priorité, c'est... c'est un public de connaisseurs déjà, alors que sous le chapiteau c'est...

AC : Alors que sous le chapiteau, les conversations ne sont pas nécessairement liées au livre ?

GL : Bah non. Il m'est arrivé de parler de sujets, je vous disais, de pêche à la mouche qui n'a rien avoir avec mon livre. Et il n'empêche qu'après un quart d'heure de discussion sur la pêche à la ligne [rire], je dis ça comme ça parce que j'allais autrefois à la pêche à la ligne dans l'Avière à Frizon, dans une discussion sur la pêche à la ligne, il arrive que la personne me dise : « C'est vous qui avez écrit ça ? ». « Bah, oui, c'est moi qui ai écrit ça ». « Bon alors, qu'est-ce que c'est ? Dites-moi, ça se passe où ? ». Et il arrive qu'il reparte avec un livre. Et c'est comme ça qu'on élargit.

AC : Et c'est justement ce brassage des personnes qui vous intéresse ?

GL : Bien sûr.

AC : Comment qualifiez-vous ces gens qui sont sous le chapiteau ?

GL : [silence] C'est populaire. Pas dans le sens de populisme, de démagogie malsaine, de captation de clientèle au sens de euh... voilà, on a un échantillon représentatif de ce qu'est notre société. C'est notre monde. Il est ça et c'est au milieu de lui qu'on vit, c'est avec lui qu'on travaille, avec lui qu'on partage. J'ai déjà entendu des politiques parler avec mépris des gens qui portent des casquettes à l'envers. Souvent, sous le chapiteau, la conversation s'engage avec des jeunes qui portent la casquette à l'envers et qui sont tout aussi intéressants que les autres, voire davantage. C'est ça, c'est dans ce sens là qu'il y a ce populaire qui me plaît beaucoup. Je rencontre sous le chapiteau des gens que je ne rencontrerais nulle part ailleurs. Même pas dans la rue parce que dans la rue on se croise et on n'a pas le temps de s'arrêter, ni engager la conversation. Là, oui. C'est en ce sens là que je dis que pour moi populaire, c'est la noblesse du populaire.

AC : Est-ce que des personnes rencontrées en salon du livre entretiennent avec vous une relation épistolaire par exemple ?

GL : Oui et je les y invite fortement. Je glisse un marque-page qui donne mes coordonnées, notamment mon adresse courriel. Je les invite à me confier leurs impressions de lecture, quelles qu'elles soient.

AC : Les retours sont généralement positifs ou négatifs ?

GL : J'en n'ai encore jamais eu de négatifs. Si j'en avais, je vous le dirais. Je n'en ai encore jamais eu.

AC : Les gens qui ont lu votre livre vous recontactent et vous disent : « j'ai aimé ».

GL : Oui, c'est ça. Alors, c'est soit en trois mots : « Merci parce que j'ai lu votre livre en une fois ». L'autre jour, une dame m'a envoyé un message pour me dire : « Monsieur, nous ne serons pas amis parce que depuis que je suis dans votre livre, je vais au travail avec des cernes » [rire].

AC : C'est un beau compliment.

GL : Évidemment, évidemment.

AC : Donc il y a des liens parfois affectifs qui se tissent avec vos lecteurs.

GL : Oui, enfin affectif euh... On ne peut pas parler de relations amicales qui sont nées comme ça, mais une relation euh... Une belle relation... oui, si on limite la relation amicale.

AC : Est-ce qu'il y a des gens qui reviennent vous voir d'année en année sur les salons ?

GL : Ah qui reviennent, oui.

AC : Vous les reconnaissez ?

GL : Parfois oui. Pas toujours, il y a tellement de monde qui défile, mais souvent. Et ce qui est très touchant, c'est que parfois, parmi ces gens-là, il y en qui disent : « L'an dernier, vous m'avez dédicacé celui-là. Et vraiment, qu'est-ce que j'ai aimé ! ». Et puis, s'il y a du monde autour, alors il se tourne vers les gens qui sont là : « Oh, celui-là, je vous le recommande, parce que vraiment moi, j'y ai pris un plaisir ! ». Je n'ai plus rien à faire, ce sont eux qui parlent du livre. C'est souvent que ça arrive.

AC : Est-ce qu'on vous a déjà fait des cadeaux ?

GL : [silence] C'est arrivé.

AC : C'était quoi ?

GL : Une fois, une dame est arrivée euh... elle s'est penchée vers moi et m'a dit : « Merci pour votre livre que j'ai lu, que vous m'avez dédicacé l'an dernier, merci » et hop, elle a

glissé là, sur la table... elle m'a redit merci et elle m'a offert un stylo... pour continuer à écrire. Une autre fois, un homme est venu et il m'a dit qu'il avait aimé mon roman historique : « J'ai au moins aimé votre livre et euh... Je vois que le sujet vous passionne toujours [parce qu'on avait échangé quelques mots] et voilà, j'ai pensé à ça ». Et puis, il m'a glissé sur la table et il m'a offert un bouquin rare, un petit livre rare, sur ce sujet, la ville de la Mothe au XVII^e siècle.

AC : Est-ce qu'il y a des gens qui vous glissent des manuscrits ?

GL : Ah, beaucoup ! C'est des gens qui écrivent, qui ont besoin d'être lus et surtout besoin de recueillir un avis, alors ça c'est redoutable. C'est redoutable [silence]. Parce que parfois, on... il y a des textes qui me sont glissés et qui sont assez prometteurs. Il y a du fond, il y a un peu de forme, mais ça nécessite d'être repris et retravaillé et c'est pas toujours que la personne est prête à entendre.

AC : Est-ce que vous donnez à chaque fois votre avis ?

GL : Oui, même si c'est parfois difficile. Je leur écris, je leur demande de me laisser leur adresse. Mais, bon, je m'efforce de ne pas repartir avec le manuscrit qu'on m'a présenté au salon. Je leur dis que oui, je veux bien le lire, « mais ne me le laissez pas aujourd'hui, parce que c'est pas le lieu. Envoyez-le-moi. Voilà mon adresse postale. Et puis, envoyez-le-moi par messagerie si vous voulez... et puis, je vous répondrai » [silence]. Et c'est déjà une première sélection, beaucoup ne vont pas jusqu'à l'envoi. Ils remettraient le manuscrit là, ils le déposeraient là, mais ils ne vont pas jusqu'à l'envoi. S'ils ne l'envoient pas, c'est qu'ils n'ont pas suffisamment confiance en eux. C'est comme ça que je l'analyse. C'est qu'ils ne veulent pas aller plus loin.

AC : Selon vous, pourquoi ces gens vous choisissent vous plutôt qu'un autre ?

GL : On me choisit moi comme on choisit d'autres auteurs. Je ne crois pas qu'ils les distribuent à tous. Ils ont déjà une idée des auteurs auxquels ils veulent les confier. C'est le cas d'Élise [Fischer]. On lui en envoie souvent. C'est pour obtenir des conseils [silence]. Sous couvert d'obtenir des conseils, c'est aussi pour être mis en relation avec une maison d'édition. C'est même quasiment toujours ça l'objectif. La vraie demande n'est pas une appréciation sur l'écrit, c'est une demande de mise en relation avec un éditeur. « Trouvez-moi un éditeur ! ». « Placez-moi auprès de votre éditeur ! ».

AC : Est-ce que, selon vous, le fait de participer à des salons du livre, de rencontrer des lecteurs, etc. est une forme de reconnaissance de votre travail ?

GL : Bien sûr ! Bien sûr ! Sans hésiter. C'est euh... se retrouver sous un chapiteau la première fois que j'ai participé à cette manifestation en 78, que je me suis retrouvé, comme je vous le disais, entre Andrée Chedid et Henri Vincenot...

AC : Vous vous êtes senti *être* écrivain ?

GL : Non, je me suis senti encouragé à le devenir. Je me suis dit que j'avais la chance qu'on me donne l'occasion de... d'éprouver l'impression d'être entré dans cette famille-là. Mais, être écrivain euh. Tout à l'heure, vous m'avez demandé quel était mon métier, je vous ai pas dit que j'étais écrivain.

AC : Pas tout de suite.

GL : Non. J'ai un ami peintre, Pierre Didier, un des grands peintres de notre époque, très méconnu parce qu'il est trop discret, qui un jour a rencontré Picasso. Il était jeune. Il était aux Beaux-arts à Paris à cette époque-là et il a rencontré Picasso et Picasso lui a dit : « Qu'est-ce que tu fais toi dans la vie ? ». Lui, il avait vingt, vingt-deux ans et il a répondu : « Moi, je suis peintre » et Picasso lui a répondu : « N'oublie pas, mon p'tit bonhomme, qu'on essaie de devenir peintre. Qu'on ne l'est jamais ». J'essaie de devenir écrivain. Et la participation à des salons me permet de me rendre compte que je suis dans la bonne voie pour tenter de le devenir.

AC : Que représente pour vous la dédicace d'un livre ?

GL : [silence] C'est un lien qui s'établit entre le lecteur et l'auteur, un lien physique, concret. C'est [silence] c'est la réponse à un besoin de la part du lecteur d'emporter un petit bout de son auteur, son écriture. Oui. Dans neuf cas sur dix, les gens, donc je leur mets la dédicace, ils prennent le bouquin et ils disent : « Oh, j'aime bien votre écriture ! Ah, je suis content d'avoir votre écriture ! ». C'est souvent. Et puis le livre devient *leur* livre. Y'a leur prénom dessus qui a été écrit par l'auteur du livre. Donc, oui, c'est une relation privilégiée qui s'installe entre le lecteur et l'auteur. Il y a une sorte de communion. « Allez, voilà, je t'offre une toute petite part de moi » et l'autre dit : « Merci, je la reçois comme telle ». Voilà, c'est ça la dédicace.

AC : Est-ce que ça participe aussi de cette forme de reconnaissance dont on parlait tout à l'heure ?

GL : Bien sûr. Le lecteur qui vient me demander une dédicace, c'est une manière à lui de dire : « Je t'aime ». Et lui offrir une dédicace, c'est ma manière à moi de lui répondre : « Je t'aime ». On ne vit que pour ça, non ? En tout cas moi. J'ai besoin qu'on me dise que je suis aimé et j'ai besoin de dire à l'autre que je l'aime. Et c'est de cette nature-là, la relation qui s'établit entre un lecteur et l'auteur.

AC : J'ai oublié de vous poser une question avant d'aborder la question de la dédicace. Généralement, une rencontre sous le chapiteau dure combien de temps ?

GL : C'est très variable. Il y en a qui liquident ça très vite. Je parle des lecteurs, des gens qui viennent chercher une dédicace, acheter le livre. Y en a qui liquident ça très vite, qui sont très timides, qui n'osent pas s'approcher, qui n'osent pas parler avec l'auteur. À la limite, il y en a qui sont venus pour ça, qui n'osent pas demander la dédicace. Il faut leur demander : « Alors, je vous les dédicace ? ». Parce que parfois, ils posent la main sur le livre : « Bon, je prends celui-là » et puis ils ont déjà le chéquier ou le billet ou la carte bancaire à la main. « Voulez-vous une dédicace ? ». « Si vous voulez bien, oui ». Ça dure pas très longtemps, des gens qui sont timides comme ça. Et puis, il y en a, ça dure deux heures ! Ils viennent parce qu'ils ont lu le livre de l'année précédente et ils viennent en parler. Et puis comme ils l'ont reçu récemment parce qu'ils savent qu'ils vont revenir vous voir, alors ils posent des questions sur des détails. Quand je dis deux heures, c'est vraiment un maximum, mais que ça dure une demi-heure, ça c'est pas rare.

AC : Est-ce que vous avez des dédicaces types ou est-ce qu'elles sont originales à chaque fois ?

GL : Il est difficile de ne pas se répéter parce que... quand on signe une centaine de livres dans la journée, il y a forcément les mêmes mots, les mêmes images qui reviennent. Mais là, je demande toujours à la personne d'abord son prénom et je réagis parfois sur le prénom. Je demande d'où elle est, si elle est Lorraine ou pas, quel est son métier et je personnalise. Je tente de personnaliser la dédicace à partir des éléments que me donne la personne.

AC : C'est aussi en fonction de la conversation qui a précédé la dédicace ?

GL : Ah oui ! Si je tombe sur un frapadingue d'histoire, passionné du XVIII^e siècle et qui m'entretient pendant une demi heure du XVIII^e siècle, il est bien évident que là, je vais sortir des éléments de la conversation pour la dédicace, ça c'est sûr.

AC : Il y a le prénom, la petite phrase et ensuite vous signez et vous mettez la date ?

GL : Oui, je signe et je date.

AC : Est-ce que vous vous souvenez de votre première dédicace ?

GL : Non. Ça ne veut pas dire que je m'en fous comme de ma première chaussette [rire] Ça devait être très maladroit. Je devais être plus impressionné que la personne qui venait me le demander.

AC : Est-ce que vous vous souvenez de votre première rencontre avec un de vos lecteurs ?

GL : [silence]

AC : Vous souvenez-vous d'une rencontre particulière avec un lecteur ?

GL : [silence] Non. Une personne qui me marque, qui me marquait tous les ans, au Livre sur la Place à Nancy, c'est ce vagabond qui venait – on vous en a parlé peut-être – un vagabond qui venait tous les ans. Depuis un ou deux ans, je ne le vois plus. J'espère qu'il n'est pas mort. J'espère qu'il n'a pas eu un problème sérieux. Un vagabond qui venait, cheveux longs, grande barbe, un peu crade... le gars de la rue hein. Qui traînait avec lui des sacs poubelle dans lesquels était tout son barda. Alors il avait un sac sur une épaule, l'autre qu'il traînait comme il pouvait. Il avait des lunettes qui étaient rafistolées avec de l'adhésif et il sentait mauvais, on le sentait arriver à quelques mètres... Mais un lecteur remarquable. Je n'ai jamais su d'où il venait. On m'a dit qu'il était enfant d'une famille très honorablement connue à Nancy et très aisée et qu'il avait rompu avec sa famille. Je ne sais pas si c'est vrai. Il s'arrêtait, regardait les livres, parfois les feuilletait, regardait l'auteur. Un regard dans lequel il y avait toutes les questions du monde en même temps que toutes les réponses. Jamais un mot. Il passait à côté. Il allait voir l'autre auteur. Pareil. Il m'a beaucoup frappé, et cela pendant des années. Tous les ans il était là depuis je ne sais pas combien de temps, quinze ans. Et là, l'an dernier, il n'y était pas. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé.

AC : Est-ce que vous-même, vous avez des livres dédiés d'autres auteurs ?

GL : Beaucoup oui. On s'envoie les livres entre nous.

AC : Dans la même maison d'édition ?

GL : Pas seulement. On se les envoie avec un petit mot. Et puis il y a des auteurs, souvent débutants qui envoient un livre avec une dédicace pour demander ce qu'on en pense. Et puis, j'ai... j'ai aussi certains auteurs dont j'aime bien avoir une trace, ma trace, leur trace à moi [rire]. Exactement comme le lecteur qui vient me demander ma trace pour lui.

AC : J'imagine qu'un livre dédié par un auteur que vous aimez a plus de valeur qu'un livre qui ne le serait pas.

GL : Le livre en lui-même non, mais sur le plan affectif oui. Dans son contenu non, mais l'objet livre oui. Il m'est arrivé de retomber sur, oh, tiens une anecdote ! J'aime bien faire les brocantes de temps en temps, aller traîner chez les antiquaires et il y a quelques mois je m'arrête dans une maison d'antiquaire, au Tholy. Je fais étape chez ce brocanteur chez qui je vais de temps en temps. Je fais le tour. Il y avait rien qui m'intéressait, sauf que, sur une chaise, je vois *Le moulin du Roué*, c'était mon deuxième roman avec lequel j'ai eu le prix Erckmann-Chatrion en 84. Je prends le bouquin, je l'ouvre, je retrouve ma dédicace ! C'est le livre que j'avais dédié à l'ancien Maire de Charmes, Marcel Gourmand, qui était un grand amateur de livres et qui, systématiquement, m'achetait tous mes livres avec une dédicace. J'ai appris par la suite qu'à sa mort ses héritiers ont vendu sa bibliothèque et voilà comment les bouquins se sont retrouvés remis dans le circuit. Et ça, c'est la vie normale des livres. Donc j'arrive, je vois le bouquin, évidemment je le prends, j'arrive près de la sortie, là où la

commerçante a sa petite caisse. Je pose le livre et puis je lui dis : « Combien je vous dois ? ». Elle me regarde, elle me dit : « Pour vous, ce sera gratuit ». Je lui dis : « Pourquoi ? », « c'est vous l'auteur, je vous l'offre », ouf [larmes au coin des yeux]. C'est tout simple. Voilà, vous pouvez la citer, elle mérite qu'on la cite cette dame-là, parce que c'est chouette.

AC : Quel est votre meilleur souvenir au Livre sur la Place ?

GL : Je n'ai que des meilleurs souvenirs. Non, mais c'est vrai. S'il vous en faut un à tout prix, je vais être très ennuyé. Je dirais presque que mon meilleur souvenir, le plus impérissable, c'est le premier, avec Henri Vincenot. Henri Vincenot qui est devenu un ami, que je retrouvais chez lui, dans son village de Bourgogne et avec lequel j'ai passé des moments inoubliables jusqu'à sa mort en 85. Et tous ces moments passés dans son village. Il avait acheté un village complet ! Tous ces moments que j'ai partagés avec lui sont la conséquence directe du Livre sur la Place. Si vous voulez vraiment que je vous cite un des meilleurs moments du Livre sur la Place, eh bien, c'est le tout premier, c'est Henri Vincenot et cette phrase qu'il m'a dite et à laquelle je pense tous les jours. Euh... je vous parlais tout à l'heure de ces moments de rupture que sont les salons, qui sont difficiles à vivre, en tout cas pour moi. J'écris tous les jours, tous les matins même quand il y a un salon, j'essaie d'écrire au moins une ligne, à l'hôtel. Et Vincenot me répétait presque toujours : « N'oublie jamais que la littérature est comme une maîtresse. Tu l'oublies un jour, elle t'oublie toujours ». Quand certains jours, ça arrive, j'ai pas envie de me mettre au boulot parce que j'ai pas la pêche [claquement de doigt].

ANNEXE 6
ENTRETIENS SEMI-DIRECTIFS, VISITEURS 2009

Tableau 2. Répertoire des entretiens semi-directifs conduits auprès des visiteurs

Sexe	Âge	Lieu de domiciliation	Profession	Date de l'entretien	Informations complémentaires ou particularités
F	26	Nancy	Doctorante en sciences	26/05/2009	Elle est particulièrement déçue de sa rencontre avec Marc Lévy.
F	24	Neufchâteau	Libraire	06/06/2009	Elle considère que le Livre sur la Place fait partie du « patrimoine de Nancy ». Elle garde un très bon souvenir de sa rencontre avec Yasmina Khadra
F	54	Nancy	Éducatrice spécialisée	18/09/2009	Elle collectionne les livres de cuisine (plus de 400).
F	73	Nancy	Retraitée dans le paramédical	18/09/2009	Elle recommande fortement le Livre sur la Place autour d'elle.
F	60	Nancy	Retraitée technicienne de laboratoire	18/09/2009	Elle est particulièrement fière de cette manifestation.
F	60	Laxou (54)	Retraitée, assistante commerciale	18/09/2009	Elle souhaite absolument voir Edmonde Charles-Roux.
F	58	Perth (Australie)	Secrétaire médicale	18/09/2009	Ayant habité à Nancy, elle revient chaque année en vacances dans la région, au moment du Livre sur la Place.
F	58	Nancy	Avocate	18/09/2009	La dédicace d'un écrivain n'a pour elle aucun intérêt.
F	47	Nancy	Secrétaire	18/09/2009	Elle loue la création d'un événement culturel en dehors de Paris.
F	36	Nancy	Intermittente du spectacle	18/09/2009	Elle définit le Livre sur la Place comme un « lieu zen à l'odeur de papier ».
F	30	Nancy	Bibliothécaire	18/09/2009	Elle se rend sur les lieux de la manifestation pour prendre contact avec des auteurs.

F	48	Laître-sous-Amance (54)	Bibliothécaire	18/09/2009	Elle suppose que Françoise Rossinot (femme du maire de Nancy) est à l'origine du Livre sur la Place.
F	32	Metz	Professeur de français	18/09/2009	Elle n'a pas pour habitude de discuter avec les auteurs.
F	38	Nancy	Médecin généraliste	18/09/2009	Elle fréquente très peu les librairies mais se rend au Livre sur la Place chaque année depuis dix ans.
M	47	Nancy	Agent territorial du patrimoine	18/09/2009	Il se rend au Livre sur la Place pour découvrir de nouveaux livres consacrés à l'Art Nouveau.
M	48	Nancy	Informaticien	18/09/2009	Il est déçu que Cyril Lignac ne soit pas présent au Livre sur la Place.
M	72	Laxou (54)	Retraité EDF	18/09/2009	Il se rend au Livre sur la Place pour « voir des personnalités ».
M	47	Épinal	NC	18/09/2009	Venu écouter l'émission de Stéphane Bern, il se trouve au salon du livre par hasard.
M	34	Metz	Ingénieur réseau	18/09/2009	Il considère le Livre sur la Place comme étant une « librairie géante ».
M	35	Nancy	Responsable de rayon	18/09/2009	Il suppose que les salons du livre relèvent d'une « activité marketing » à laquelle se soumettent les écrivains.
M	58	Cerville (54)	Fonctionnaire à la Direction générale des finances publiques	18/09/2009	Il se rend sur les salons du livre pour prendre des photographies d'auteurs.
M	60	Villers-lès-Nancy (54)	Chargé d'étude	18/09/2009	Lorrain de naissance, il se dit très fier du Livre sur la Place.
M	37	Nancy	Bibliothécaire	18/09/2009	Il préfère les conférences littéraires aux rencontres qui se déroulent sous le chapiteau.

M	16	Nancy	Lycéen (1ère S)	18/09/2009	Il sait d'avance quel(s) auteur(s) il va rencontrer en consultant le site internet de la manifestation.
M	16	Brin-sur-Seille (54)	Lycéen (1ère S)	18/09/2009	Selon lui, la rencontre un écrivain modifie le regard porté sur ses livres.
M	41	Metz	Professeur en sciences économiques et sociales	18/09/2009	Il a peur de « déranger » les écrivains.
F	20	Nancy	Étudiante à Sciences Politiques	19/09/2009	Elle admire particulièrement les écrivains.
F	57	Metz	Inspectrice de l'Éducation nationale	19/09/2009	Si elle était écrivain, elle ne supporterait pas d'attendre « les candidats à la dédicace ».
F	60	Nancy	Retraitée de l'Éducation nationale	19/09/2009	Elle ne conserve que ses livres dédicacés. Les autres, elle les donne.
F	57	Saulxures-lès-Nancy (54)	Rédactrice	19/09/2009	Elle se rend sur les lieux de l'événement plusieurs fois par édition, la première étant considérée comme une visite de reconnaissance.
F	28	Nancy	Déléguée médicale	19/09/2009	Elle considère que les pratiques paralittéraires font « partie du jeu » et l'écrivain doit s'y tenir.
F	55	Nancy	Psychologue	19/09/2009	À son domicile, elle dispose d'un présentoir acheté à un fleuriste sur lequel prennent place les derniers livres achetés.
F	58	Ludres (54)	Retraitée de l'Éducation nationale	19/09/2009	Quand un livre ne lui plaît pas, elle est particulièrement gênée de le reposer en présence de l'auteur.

F	62	Pont-à-Mousson (54)	Retraitée, mère au foyer	19/09/2009	Le Livre sur la Place occupe une place très importante dans son agenda.
F	43	Ludres (54)	Animatrice en pastorale	19/09/2009	Le salon du livre est une façon pour elle d'avoir un rapport très simple avec les auteurs.
M	67	Metz	Retraité, ancien Proviseur	19/09/2009	Il considère que la rencontre entre un écrivain et un lecteur est fondée sur le principe du « donnant-donnant ».
M	39	Metz	Magistrat	19/09/2009	Il n'achète que des livres dédicacés de la main de leurs auteurs.
M	43	Villey-le-Sec (54)	Enseignant-chercheur	19/09/2009	Seules les dédicaces d'auteurs qu'il connaît et qui le connaissent personnellement l'intéressent.
M	40	Vandœuvre - lès-Nancy (54)	Agent de service hospitalier	19/09/2009	En tant que père, sa venue au Livre sur la Place participe d'une démarche pédagogique.
M	60	Ludres (54)	Retraité de l'Éducation nationale	19/09/2009	Il se souvient avec nostalgie des précédentes éditions du Livre sur la Place lorsqu'il s'y rendait avec ses enfants.

Précisions méthodologiques générales : Deux entretiens semi-directifs réalisés auprès de deux personnes fréquentant le salon ont permis de tester la trame d'entretien. Ils ont été conduits avant la trentième édition du Livre sur la Place. Trente-huit entretiens ont ensuite été réalisés sur les lieux de la manifestation les 18 et 19 septembre 2009 à la sortie du chapiteau. Malgré un échantillon nécessairement accidentel (impossible de connaître le nombre exact de visiteurs au Livre sur la Place, impossible de les sélectionner de manière représentative), nous avons tenté de varier les personnes interrogées en fonction de leur sexe et de leur âge.

Dans la plupart des cas, les visiteurs étaient pressés par le temps, justifiant ainsi la brièveté de certains échanges. Pour cette raison et parce que certains entretiens ont été particulièrement répétitifs, nous avons décidé de ne retranscrire en annexe que ceux qui nous ont le plus aidée dans notre recherche.

Lorsqu'il s'agit d'une femme, c'est la lettre « F » qui précède chaque prise de parole. Lorsqu'il s'agit d'un homme, c'est la lettre « H ».

6.1. Femme, 26 ans, Doctorante en sciences, Nancy

« Moi, j'adore Zola et Balzac et je regrette de ne pas pouvoir les rencontrer ».

Date de l'entretien : 26 mai 2009

Lieu de l'entretien : Nancy

Durée de l'entretien : 29 minutes

AC : Êtes-vous déjà venue au Livre sur la Place ? Si oui, combien de fois ?

F : Oui. Bonne question. Depuis que je suis à Nancy. Je dirais depuis 2003.

AC : Savez-vous depuis quand existe le Livre sur la Place ?

F : 1979 ou un truc comme ça.

AC : Vous vous rendez seule ou accompagnée au Livre sur la Place ?

F : Je m'y rends plusieurs fois. Une fois avant le week-end toute seule. Généralement, je suis accompagnée pendant le week-end avec des amis ou de la famille. On ne trouve pas les mêmes auteurs. Généralement les auteurs intéressants entre guillemets sont là à partir du vendredi soir, voire du samedi. Donc samedi et dimanche, il y a plus de gens intéressants. J'y vais le jeudi parce que ça commence, alors j'y vais.

AC : Pourquoi venez-vous au Livre sur la Place ?

F : Ah ! Parce que j'adore le livre. Et pour voir aussi des auteurs, parce que j'aime bien être en contact... Des fois on aime bien le livre mais le contact avec l'auteur peut nous refroidir ou nous donner plus envie de lire ses bouquins.

AC : À quoi vous fait penser le Livre sur la Place ?

F : [silence] Définir en quelques mots, pour moi, c'est une manifestation culturelle incontournable. À quoi on peut le comparer, à part un salon ? J'étais déjà sur des salons à Paris, technologiques ou même des salons du livre, mais le Livre sur la Place ne ressemble pas à ce que j'ai déjà vu. C'est assez particulier, c'est peut-être parce qu'on est sur la place Stanislas, enfin à l'époque c'était sur la place Stanislas. Bon maintenant c'est place Carrière. Parce que je vais souvent sur des salons technologiques, ça n'a rien à voir, même si l'organisation c'est des stands et des représentants. Je pense que l'environnement... le fait que ce soit... Je n'ai pas le même sentiment au Livre sur la Place qu'à l'Été du livre par exemple.

AC : Mise à part votre venue sous le chapiteau, avez-vous participé à d'autres activités proposées au Livre sur la Place ?

F : Oui, il y a les fameuses interviews d'auteurs, les petites tables rondes et tout ça. Ça m'arrive de temps en temps de le faire, mais pas spécialement. Généralement quand il y a trop de monde, je vais directement au but, et ça répond à la question du jeudi parce que le jeudi il y a moins de monde et c'est plus agréable en fait.

AC : Selon vous, pourquoi avoir créé le Livre sur la Place à Nancy ?

F : Toujours pour la dimension culturelle, je pense. On est bien vu quand on a une manifestation culturelle.

AC : Pour vous, est-ce important que cette manifestation ait lieu à Nancy ?

F : Oui, oui. Le fait de pouvoir être sur place et d'avoir souvent des manifestations. Ne pas avoir à prendre le train ou la voiture pour aller à ce genre de manifestation. C'est la proximité parce que j'habite Nancy. Mais si dans dix ans je n'habitais plus Nancy, j'aimerais bien quand même pouvoir retourner à Nancy pour le Livre sur la Place.

AC : Fréquentez-vous d'autres manifestations autour du livre ?

F : Je suis originaire de Tunisie, ça m'est arrivé de participer aussi au salon du livre à Tunis et dans ma ville à Sfax. Là, les deux événements incontournables, c'est Nancy et Metz. Le Salon du livre à Paris, je trouve que ça a un aspect très commercial, donc ça gâche tout en fait.

AC : Que pensez-vous de cette situation qui vous place face aux écrivains ?

F : Comme je le disais tout à l'heure, ça peut changer ma façon de le lire. Ça change tout en fait. Il y a des auteurs que j'aimais bien en les lisant et en les rencontrant ça m'avait totalement refroidie. J'ai plus de mal à les lire maintenant. La disposition des stands : ils feraient mieux de ne pas mettre un stand au milieu parce que ça fait trop de mouvements dans les deux sens. Je ferais tout autour du chapiteau, je ne mettrais rien au milieu, histoire d'avoir une allée plus large pour se déplacer.

AC : Que pensez-vous de la table sur laquelle sont posés les livres ?

F : Ça dépend des auteurs et des librairies qui les font venir. J'ai l'impression quand même qu'il y a certains stands où les auteurs sont moins visibles. Les livres dépassent un peu au-dessus de la tête de l'auteur. C'est l'image que j'ai. On a du mal à circuler et voir parce qu'il y a plusieurs auteurs côte à côte et on a du mal à les voir, à leur parler, parce qu'il y a trop de livres.

AC : Que pensez-vous des portraits d'écrivains accrochés sur les stands ?

F : Oui, c'est bien parce que des fois on n'a pas la liste des auteurs en arrivant. Le fait de voir, c'est comme je disais, ils sont souvent pas très visibles les auteurs, vu le nombre de personnes et de livres qui les entourent. Voir les photos à un certain niveau de hauteur, c'est plutôt bien.

AC : Avez-vous rencontré des auteurs au Livre sur la Place ?

F : Alors au Livre sur la Place j'ai rencontré... Marc Lévy...euh, comment elle s'appelle la féministe qui fait de la télé... Isabelle Alonso. J'ai rencontré...il y avait qui d'autre...Jeanine Boissard... Livre sur la Place... Je confonds tout en fait. Je ne me souviens plus si c'est L'Été du Livre ou le Livre sur la Place. Mais c'est sûr Jeanine Boissard, euh, comment il s'appelle... Il y en a aussi que j'ai rencontré juste pour leur dire bonjour, sans vraiment avoir envie ou besoin de dédicace. C'est vrai que les noms qui me reviennent c'est ceux-là.

AC : Aviez-vous déjà lu un de leurs livres avant de les rencontrer au Livre sur la Place ?

F : Les noms dont je me souviens, oui j'avais lu leurs livres avant.

AC : Avez-vous acheté leurs livres au Livre sur la Place ?

F : Pas forcément au Livre sur la Place, enfin sur le stand. Je viens souvent avec le livre. Il y a des fois, je ne viens pas avec le livre parce que j'ai besoin que le livre soit dédicacé puis

rangé. Des fois j'ai donc deux exemplaires par livre. Généralement j'achète les livres dès qu'ils sortent.

AC : À ce sujet, avez-vous eu des remarques de la part des libraires ?

F : Non, parce que je ne m'adresse pas aux libraires. Je m'adresse directement à l'auteur.

AC : Savez-vous quels auteurs vous allez rencontrer avant de vous rendre au Livre sur la Place ?

F : Oui, à 70 %. Je sais quelles personnes rencontrer, après si j'en vois d'autres, tant mieux quoi.

AC : Qu'est-ce qui retient le plus votre attention ? Les livres, les écrivains ou autre chose ?

F : Je pense que c'est plus le côté écrivain. Les personnes qui sont présentes. Parce que le livre, soit je l'ai déjà sur moi, soit je sais ce que je vais acheter. La différence entre ce genre de manifestation et « Le Hall du Livre » c'est le fait d'avoir des auteurs qui soient présents. Parce que j'ai autant de plaisir d'aller passer une après-midi au « Hall du Livre » pour feuilleter des bouquins ou en acheter... Ensuite, c'est la personne... le fait de rencontrer la personne.

AC : Pour vous, quels intérêts y a-t-il à se trouver face à des écrivains ?

F : Ça apporte une dimension humaine au livre, humaine. C'est le fait de se dire que... enfin, on va revenir sur ma définition, enfin ma façon de voir le livre. Pour moi le livre, ça a toujours été quelque chose qui me permet de voyager dans une autre histoire ou dans un autre monde, d'avoir des personnages, mais tout en étant consciente que ces personnages sont virtuels. Donc dans un livre on peut rêver, on peut pleurer, et tout ça, c'est ce que l'auteur veut, enfin c'est ce qu'il écrit qui nous donne des émotions. Mais ensuite est-ce que cet auteur-là qui m'a peut-être fait rire, qui m'a fait pleurer et qui m'a fait rêver, à quoi, enfin... à quoi il ressemble en tant qu'homme. Le fait de rencontrer l'auteur, cette dimension humaine...enfin qui peut être écrite... t'as des bouquins qui sont très humains, qui racontent une histoire humaine, mais, enfin voilà. Moi j'adore Zola et Balzac et je regrette de ne pas pouvoir les rencontrer.

AC : Qu'entendez-vous par « rencontrer »

F : Rencontrer, ça dépend. Et c'est ça le côté humain de l'auteur. Entre ce qu'on lit de cet auteur et puis après ce que lui projette, son image, ce qu'il est pendant un entretien sur une manifestation comme ça, ça change tout. En fait il y a une différence. Par exemple, il y a deux auteurs qui écrivent quasiment pareil, enfin ils ont le même type d'écriture c'est Guillaume Musso et Marc Lévy. Ça se ressemble beaucoup, ça parle d'amour. Moi, quand j'ai découvert

Marc Lévy, c'était dans un contexte assez particulier, je ne l'ai pas rencontré avant son cinquième roman, je crois. Et en lisant les quatre premiers romans, c'était une personne que je rêvais de rencontrer parce que je trouvais qu'il écrivait des choses tellement magnifiques que je rêvais de le rencontrer. Mais en rencontrant Marc Lévy, ça m'a vraiment refroidie parce que c'est quelqu'un de très froid. C'est quelqu'un qui va être là : bon voilà je vous demande votre nom, je signe votre livre et t'as pas vraiment le temps de lui dire ce que tu en penses. C'est assez bizarre. Guillaume Musso par contre... Je crois que le dernier roman, enfin celui qui est sorti l'année dernière, j'ai complètement détesté parce que je trouvais que c'était très mal écrit, que c'était ennuyeux, ça ne m'avait pas plu du tout, mais il était très réceptif à cette remarque.

AC : Vous lui avez dit ?

F : Oui je lui ai dit et il était très réceptif. En plus je me souviens, c'était à L'Été du Livre, il devait y avoir au moins cent cinquante personnes qui étaient dans la file d'attente pour le rencontrer. Moi j'ai dû attendre au moins trois quart d'heure, une heure pour le rencontrer. Mais prendre du temps avec chaque personne pour avoir son avis, pour dire ce qu'il pense, c'est vraiment bien. Après, si on met ces deux personnes côte à côte, elles sont complètement différentes et là je ne lis plus de la même façon leur livre.

AC : Pourquoi vouloir rencontrer Musso, alors que vous aviez détesté son dernier livre ?

F : Parce que j'adorais les trois ou quatre qui précédaient. C'était quand même important de dire que j'ai aimé les quatre premiers et que j'ai détesté le dernier.

AC : Qu'est-ce qui fait que vous allez plus vers certains auteurs que d'autres ?

F : Après les 30 % c'est plus...euh. Je crois que l'année dernière je n'ai fait qu'une seule fois le Livre sur la Place parce qu'il y a avait trop de monde et que je ne supportais pas la foule, mais j'avais un ami qui y allait, donc je lui ai donné tous les livres à dédicacer en fait. Tous les livres que je voulais dédicacer, il a fait ça pour moi. Mais en fait, par exemple, l'année dernière il y avait un auteur – je ne sais plus son nom – il y avait le film *Deux jours à tuer* je crois qui est sorti l'année dernière. C'était à la base un roman qui a été adapté en film. Et en fait j'ai découvert que l'auteur était présent. Donc là, cette personne là, comme j'ai adoré le film, je suis allée acheter le livre et puis me le faire dédicacer et dire à l'auteur que j'ai bien aimé son histoire

AC : De quoi parlez-vous avec un écrivain ? Parlez-vous d'autre chose que des livres ?

F : Non, je ne parle pas d'autre chose. De toute façon la seule relation que je peux avoir avec eux, c'est le livre, donc à partir du moment où je ne peux plus parler du livre, je n'ai plus rien à dire. Je suis très attentive à la façon dont le livre est écrit. C'est plus sur ça. Je

dis : « Comparé à vos autres romans... ». Quand ce n'est pas du français, je dis que ce n'est pas du français.

AC : Selon vous, être présent à des salons du livre et rencontrer des gens fait-il partie de l'activité d'écrivain ?

F : [silence] Ça dépend de ce qu'on veut dire par activité d'écrivain. Je ne pense pas qu'il se doit d'être présent. Parce que je pense que, enfin, après, j'ai peut-être tort, mais je pense que le fait qu'ils soient présent, c'est plus pour vendre leurs livres. Je ne suis pas sûre qu'après ils vont se souvenir de moi ou de quelqu'un d'autre qui va même leur dire de belles choses. Ils en voient tellement des gens. Donc là il y a un aspect commercial dans l'affaire.

AC : Est-ce que l'aspect commercial fait partie du métier d'écrivain ?

F : Malheureusement oui, parce que si on dit qu'il y a métier d'écrivain, il y a forcément un aspect financier, un aspect commercial.

AC : Métier ou activité ?

F : Oui mais même, la plupart des écrivains arrêtent de bosser ou se mettent en congé sans solde pour pouvoir écrire, donc... Enfin moi j'aurais quand même aimé vivre au XIX^e siècle même avant ou un peu après où le livre était quand même quelque chose de très... je ne sais pas si c'est noble, mais ça reste quelque chose de... d'élitiste ou je ne sais pas. Je trouve que le livre maintenant est un objet. Une personne irait acheter une bouteille d'eau comme elle irait acheter un livre je pense, ça n'a plus la même... C'est dans les milieux très parisiens ou encore dans certains milieux culturels où l'on peut encore considérer le livre comme quelque chose de précieux. Moi je continue à le considérer comme quelque chose de précieux. Quand je vais sur ce genre de manifestation, j'essaie de ne pas voir le côté commercial. Et c'est peut-être pour ça que je ne veux pas acheter des livres sur place. Les livres, je les achète parce que je ne peux pas les avoir autrement.

AC : Avez-vous déjà fait dédicacer un livre ?

F : Oui oui, ça m'est arrivé de faire dédicacer un livre à la gare de Metz parce que je suis arrivée, j'ai vu qu'il y avait une affiche de dédicace. J'ai pris la file d'attente et puis j'ai fait dédicacer.

AC : Et au Livre sur la Place, vous vous faites dédicacer combien de livres ?

F : Ça dépend des fois, ça dépend de la disponibilité aussi parce que des fois on attend quand même plusieurs heures pour avoir une dédicace. Ça dépend du jour, du contexte en fait. Je trouve par exemple que le Livre sur la Place de 2008 il y a avait trop de monde. C'était quasiment inaccessible, donc on n'a pas le même plaisir.

AC : À qui est destinée la dédicace ?

F : Ça dépend. Des fois j'arrive avec mon sac de dédicaces, mais pas pour moi. J'ai des amis qui parfois me donnent des livres à dédicacer et vice versa. Des fois, on n'a pas forcément envie d'aller voir l'auteur mais on veut sa dédicace.

AC : C'est étonnant.

F : Oui c'est pour ça que je trouve ça... en fait ça dépend. Moi je pense que les auteurs que j'ai envie de voir, je vais peut-être me contredire, mais les auteurs que j'ai envie de voir, c'est vraiment des auteurs. Je parlais des 70 % toute à l'heure, c'est vraiment des auteurs que j'ai envie de voir ! Après ce n'est pas vraiment la dédicace ou de me dire : « Chouette j'ai Untel qui m'a écrit deux mots sur un livre ». Ce n'est pas ça quoi.

AC : Mais pourtant vous faites quand même faire des dédicaces pour vos amis.

F : Oui, on se rend service parce qu'on n'a pas envie d'attendre longtemps.

AC : Quel est l'intérêt de la dédicace dans ce cas ?

F : Dans ce cas c'est d'avoir le livre dédicacé et là ça devient autre chose. Un livre dédicacé, à mon avis, a plus de valeur qu'un livre non dédicacé.

AC : Même si on n'a pas rencontré l'auteur qui a dédicacé le livre ?

F : Moi, j'aime bien rencontrer quand même. Des fois on fait dédicacer à des amis. Bon généralement quand on a envie de rencontrer l'auteur on ne fait pas dédicacer [par le biais d'un ami]. Mais des fois quand on l'a rencontré plusieurs fois, on dit : « Cette année c'est toi qui y va ». J'ai des amis qui ne lisent que des livres dédicacés. C'est une autre dimension. C'est une super vitrine avec que des livres dédicacés. Quand ils ne sont pas dédicacés, ils ont du mal à les lire.

AC : Que représente pour vous la dédicace d'un livre ?

F : Le livre a plus de valeur parce que ça ajoute cette dimension humaine. C'est comme si c'était un certificat de rencontre avec l'auteur.

AC : Quelle place occupe-t-il dans la maison ?

F : Il est dans ma bibliothèque, soit à côté du même livre non dédicacé, soit sur une étagère de ma bibliothèque.

AC : Est-ce que ces livres sont visibles ?

F : Oui, tous les livres chez moi sont visibles, qu'ils soient dédiacés ou pas.

AC : Où est placée la bibliothèque ?

F : Dans la pièce principale. Tout le monde peut voir les livres, et c'est ma fierté.

AC : Pensez-vous que les auteurs écrivent toujours la même dédiacace ?

F : [silence] Ah, il y en a qui écrivent la même chose... et ça m'ennuie. Parce que ça devient standard et ce n'est pas personnalisé. Dans la dimension aussi peut-être du rêve un auteur qui te fait rêver, si dans ses dédiacaces il va t'écrire « amicalement Untel », ce n'est pas comme si un autre t'écrivait un truc dans le même monde que son roman. Guillaume Musso, il met toujours dans le même monde que ses romans quand il fait la dédiacace. Marc Lévy, c'est plus un simple « amicalement ».

AC : Pensez-vous que la formule de Musso est différente selon les personnes qu'il rencontre ?

F : Oui parce que j'ai fait dédiacacer à mes amis les mêmes livres, et donc il m'a demandé, je ne vais pas dire des renseignements, mais presque. C'était un couple, alors il m'a demandé si c'était un couple ou pour deux personnes différentes.

AC : Selon vous, qu'y a-t-il de plus important : le livre, l'écrivain ou la dédiacace ?

F : [silence] Dans l'ordre c'est le livre, l'écrivain et la dédiacace.

AC : Quel est votre meilleur souvenir au Livre sur la Place ?

F : [silence]. Je ne sais pas...

AC : Qu'avez-vous appris au Livre sur la Place ?

F : Ça apporte toujours quelque chose. Ça dépend en fait. Quand on y va tout seul, moi quand j'y vais toute seule, c'est parce que c'est un monde qui me plaît beaucoup. Voilà pour être dans mon monde. Quand je suis accompagnée, c'est plus pour partager ce monde avec des personnes que j'apprécie.

6.2. Femme, 24 ans, libraire, Neufchâteau (88)

Date de l'entretien : 6 juin 2009
Lieu de l'entretien : Troyes
Durée de l'entretien : 38 minutes

« Ils ne sont pas là pour faire de la vente. Si, faire de la vente, mais pas avec l'argent on va dire. Ils ne touchent pas à l'argent ».

AC : Êtes-vous déjà venue au Livre sur la Place ? Si oui, combien de fois ?

F : J'y suis déjà allée trois fois.

AC : Savez-vous depuis quand existe le Livre sur la Place ?

F : 1979 je crois.

AC : Êtes-vous venue seule ou accompagnée au Livre sur la Place ?

F : Généralement j'y vais accompagnée avec des gens qui lisent et qui sont passionnés comme moi. Je n'y vais pas pour me promener. J'y vais vraiment pour rencontrer des auteurs. Je me renseigne avant. J'y vais le week-end parce que je travaille. La première année, je tenais un stand, donc du coup j'y étais tout le week-end. Et les deux autres années je travaillais, donc j'y allais le samedi ou le dimanche.

AC : Vous teniez un stand dans le cadre de vos études ?

F : Oui, j'ai fait un diplôme de libraire à l'IUT Charlemagne. J'ai donc tenu un stand jeunesse. Donc, oui, c'était dans le cadre de ma formation.

AC : Pourquoi venez-vous au Livre sur la Place ?

F : Je suis curieuse de voir les nouveautés en livres, les différentes librairies et surtout rencontrer les auteurs qui m'intéressent.

AC : Vous parlez de nouveautés. Est-ce que, pour vous, le fait que le Livre sur la Place soit organisé au mois de septembre est important ?

F : Oui parce qu'il y a la rentrée littéraire. Oui, c'est surtout pour la rentrée littéraire. Et justement les auteurs en profitent pour sortir leurs livres et du coup c'est une opportunité pour découvrir ce qui va se passer cette année.

AC : Si le Livre sur la Place était organisé au mois de juin, iriez-vous quand même ?

F : Oui, j'irais quand même.

AC : À quoi vous fait penser le Livre sur la Place ?

F : Je dirais que c'est un salon du livre où toutes les librairies sont présentes et où un certain nombre d'auteurs sont là pour effectuer des dédicaces, des illustrateurs aussi. Le Livre sur la Place ça fait quand même partie du patrimoine de Nancy parce qu'il est là tous les ans depuis 1979. Donc je dirais surtout que c'est un patrimoine culturel où on rencontre un certain nombre d'auteurs et d'week-end et un lieu de rencontre aussi.

AC : Rencontrer qui ?

F : Des auteurs et des personnes.

AC : Qui sont ces personnes ?

F : Soit les libraires que je connais, soit des amis. On y va ensemble. C'est l'occasion de se retrouver.

AC : Mise à part votre venue sous le chapiteau, avez-vous participé à d'autres activités proposées au Livre sur la Place ?

F : Non, essentiellement le Livre sur la Place, que le chapiteau. Si, j'ai fait une fois une conférence mais généralement je n'ai que deux heures devant moi quand j'y vais, donc c'est essentiellement l'entrée sous le chapiteau.

AC : Selon vous, pourquoi avoir créé le Livre sur la Place à Nancy ?

F : Bonne question... Le but est je pense de relancer un petit peu la littérature dans tous les sens...ça permet également de...Il ne faut pas répondre à côté !

AC : Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise réponse, rassurez-vous.

F : C'est pour faire connaître aussi la ville de Nancy parce qu'il y a toute une communication là-dessus. Et en plus, l'opportunité c'est que maintenant c'est tellement reconnu que les

auteurs viennent automatiquement sur Nancy quand ils en ont l'opportunité. Ils viennent faire leur publicité. L'intérêt c'est que ça faire revivre la ville, ça fait vivre culturellement parce que tout à côté il y a les conférences, il y a pas mal d'animations. Je pense que c'est surtout pour redécouvrir le culturel à Nancy qui n'était plus trop tendance [rire].

AC : Pour vous, est-ce important que cette manifestation ait lieu à Nancy ?

F : C'est facile d'accès pour moi puisque je suis de la région déjà. C'est vrai qu'il y a un salon du livre à Metz, mais j'y vais très rarement.

AC : Pourquoi n'allez-vous jamais à Metz ?

F : Parce que j'ai l'habitude d'aller à Nancy, que je connais Nancy et les librairies. C'est une habitude.

AC : Fréquentez-vous d'autres manifestations autour du livre ?

F : Celui de Metz. J'y suis déjà allée une ou deux fois, celui d'Épinal aussi. Je participais aux conférences à « L'Autre Rive » d'auteurs, mai, juin, juillet. Mais autrement, je n'en fais pas tant que ça.

AC : Que pensez-vous du lieu où se déroule le Livre sur la Place ?

F : Facile d'accès. Au niveau du parking ce n'est pas non plus tip top entre guillemets, mais je trouve ça bien... C'est quand même une place historique dans Nancy. On a tellement l'habitude d'y aller qu'on n'y réfléchit pas forcément.

AC : Que pensez-vous de la disposition des stands sous le chapiteau ?

F : Le problème du chapiteau, c'est qu'il y a tellement de librairies, de maisons d'édition que ça fait un peu fouillis quand on y rentre. Si je n'avais pas opté pour le chapiteau, j'aurais pris une salle polyvalente mais je crois que le chapiteau c'est quand même le plus simple. Je réfléchis au pour et au contre... Au final, je pense que c'est un bon truc le chapiteau.

AC : Que pensez-vous des affiches accrochées sur les stands précisant les nom et prénom des écrivains ?

F : C'est vrai qu'on ne fait pas attention aux affiches. Vu que tout est au même niveau, je pense que des estrades auraient été pas mal. Parce que vu que tout est au même niveau, on n'arrive pas à différencier de loin, c'est super important de pouvoir se dire : « Tiens, il y a cette librairie-là, il y a cet auteur-là ! ». Des fois on ne passe pas devant parce qu'il y a

tellement de monde. Si, le nom de l'auteur c'est important de le spécifier parce qu'on n'a pas forcément son visage en tête.

AC : Est-ce que la photo est nécessaire ?

F : Pas forcément. Je pense que la photo est bien si les personnes connaissent l'auteur, mais si les personnes ne connaissent pas l'auteur...

AC : Ça n'apporte donc rien selon vous ?

F : Si, ça apporte mais le problème c'est qu'on les voit très très mal. Moi je trouve qu'il y a une mauvaise visualisation quand on rentre. Je me renseigne à l'accueil parce qu'il y a un listing avec tel et tel auteur selon les librairies, mais au niveau affiches, c'est tellement le cirque. Je trouve qu'on ne voit pas forcément. Ça aide certainement les gens mais ça dépend quand on y va : le vendredi c'est plus calme que le dimanche. Je pense que c'est important mais je ne sais pas si la signalétique est vraiment pertinente dans le sens où on ne la voit pas forcément. Ça fait un peu fouillis.

AC : Vous auriez fait des niveaux différents ?

F : J'aurais fait des sortes d'estrades sur chaque niveau de librairies. Oui, en hauteur parce que quand tu rentres tu te dis : « Bon on va essayer de s'organiser parce que je sais pas du tout où se trouvent les personnes ».

AC : Et comment les gens accèderaient-ils à l'estrade ?

F : C'est sûr, si on met des marches ça va être compliqué. Je mettrais une estrade de trois ou quatre centimètres comme ça on n'aurait pas besoin de monter quoi que ce soit et on serait au niveau des bouquins et de l'auteur. Parce que généralement l'auteur on ne le voit pas forcément parce que généralement il signe, ou alors si les auteurs sont intéressants, ils parlent un peu et se mettent debout, mais généralement ils sont assis et du coup tu n'en profites pas assez.

AC : Que pensez-vous de l'ambiance sous le chapiteau ?

F : C'est le cirque [rire]. C'est parce qu'il y a beaucoup de monde, il y a beaucoup de circulation, comme je disais, le dimanche et le samedi. On est tous en train de se marcher dessus, on n'avance pas et on perd du temps. Mais autrement l'ambiance est bon enfant puisqu'on vient tous pour la même chose, enfin généralement, c'est-à-dire voir un petit peu les nouveautés, voir les auteurs que l'on attend depuis un moment. Mais c'est vrai que pour une dédicace d'illustration dans la jeunesse, c'est l'horreur quoi, parce qu'on est tous à attendre, on attend, on attend puis on s'en va parce que [soupon]. Moi, je vois quelque chose de bruyant. C'est vrai que ce n'est pas apaisant.

AC : Je rebondis sur ce que vous avez dit avant : certains auteurs se lèvent pour discuter avec les personnes. Est-ce que c'est bien ?

F : Oui, parce que ça montre qu'ils ont envie de dialoguer et que leur présence n'est pas que pour vendre des livres.

AC : Quand l'auteur est assis, c'est différent ?

F : Oui, je trouve que c'est différent. Quand on est debout, la personne peut facilement cibler la personne avec qui elle veut parler. Alors que quand on est assis, on est une dizaine sur la rangée, tout le monde écoute et du coup l'auteur est en train de regarder un peu tout le monde et n'arrive pas à cibler et personnaliser l'entretien.

AC : Avez-vous rencontré des auteurs au Livre sur la Place ?

F : Oui. La première année je n'en ai pas beaucoup vu parce que je tenais le stand. Je vais surtout parler d'un auteur que j'aime énormément, c'est Yasmina Khadra. J'ai lu tous ses livres, je n'y allais pas pour le découvrir et dire : « Tiens je vais parler avec lui ». J'ai lu tous ses bouquins, j'aime son écriture, j'aime ce qu'il fait et du coup c'était vraiment l'auteur que je voulais voir.

AC : Est-ce que c'était votre motivation première pour aller au Livre sur la Place ?

F : Oui. Après j'ai d'autres motivations, mais le fait de savoir qu'il était là le jour où je devais y aller m'a vraiment motivée.

AC : Vous n'avez rencontré que cet auteur-là ?

F : J'en ai rencontré trois autres, mais que je connaissais vaguement, donc je n'arriverai pas forcément à ressortir le nom, puisque tous les autres étaient venus le vendredi et le samedi (ceux que je voulais voir). C'était des illustrateurs, des auteurs de jeunesse, j'en ai vu un ou deux de littérature, mais je ne savais pas... Je n'ai pas pu parler vraiment avec eux dans le sens où j'aime bien parler des livres que j'ai lus et échanger sur comment ils ont écrit, comment c'est venu... J'en ai rencontré d'autres, mais qui ne m'ont pas apporté, enfin... ça ne correspondait pas à ce que je cherchais.

AC : Avez-vous acheté leur livre ?

F : Oui.

AC : À chacun ?

F : Non, à deux. Un livre de jeunesse et un à Yasmina Khadra.

AC : Les avez-vous fait dédicacer ?

F : Oui, les deux.

AC : Qu'est-ce qui retient le plus votre attention ? Les livres, les écrivains ou autre chose ?

F : Les livres et les écrivains.

AC : En même temps ?

F : C'est difficile. Déjà je me renseigne sur l'auteur quand je rentre sous le chapiteau. Ça, on n'a pas l'opportunité d'en rencontrer tout le temps. Donc moi c'est surtout l'écrivain et après les livres qu'il a écrits et les livres en général.

AC : Pour vous, quel intérêt y a-t-il à se trouver face à des écrivains ?

F : Ça permet de dialoguer, de pouvoir rencontrer. Comment expliquer ? C'est une certaine, c'est une émotion et une admiration. Oui, c'est l'admiration de l'auteur.

AC : Pourquoi admiration ?

F : Parce que ayant aimé ce qu'il a fait, j'ai une certaine admiration de ce qu'il est. J'ai besoin de voir si cette admiration est compatible avec l'être humain. J'aime bien parler, découvrir un petit peu et voir. Comme un fan, découvrir la personne que tu idéalises.

AC : Est-ce que vous idéalisez les écrivains en général ou seulement certains ?

F : Certains, c'est pour ça que c'est important.

AC : Qu'est-ce qui motive le dialogue avec un auteur plutôt qu'avec un autre ?

F : C'est vrai que dans certaines dédicaces, on ne va pas forcément dialoguer avec la personne. Je pense déjà à la qualité du livre. Ça dépend, ça peut être au *feeling*. Nos regards vont se croiser et je vais dire : « Tiens, j'ai envie de parler avec » ou soit j'ai eu le temps de feuilleter les bouquins et je me dis : « Tiens ! » et puis on va se mettre à parler un petit peu.

AC : Le *feeling*, c'est-à-dire que ça vient de l'écrivain ?

F : Oui, surtout si je n'ai pas encore eu le temps de feuilleter les bouquins. Si j'arrive et que je vois qu'il est disponible, je vais m'attarder et parler un petit peu. Qu'il m'explique un peu son livre, qu'il me le vende. Soit je vais prendre le temps de regarder des BD, ou certains livres et le dire : « Tiens ça a l'air intéressant, je vais aller voir un petit peu ce que raconte l'auteur ».

AC : De quoi parlez-vous avec un écrivain ?

F : J'engage toujours le sujet sur son livre. Qu'il me parle un petit peu de son livre. Soit je l'ai lu et du coup je lui dis que j'aime vraiment ce qu'il a fait : « J'ai lu tous vos livres ». Si vraiment on a le temps je vais lui poser des questions sur comment vous est venue l'idée d'écrire ce bouquin ? Qu'est-ce qui vous a influencé ? Il faut dire quand même que l'on n'a pas trop le temps de dialoguer. On va vraiment à l'essentiel en disant : « J'ai vraiment aimé ce que vous avez fait ». On n'a pas forcément le temps de parler de la personne.

AC : Est-ce que ça vous plairait d'en savoir un peu plus sur la personne de l'auteur ?

F : Oui parce qu'on vient pour ça ! On connaît le livre mais on ne connaît pas forcément l'être humain. Ou alors une biographie mais c'est tout. Du coup c'est vrai que si on avait le temps, on prendrait le temps de voir un petit peu son caractère, ce qu'il pense, ce qui l'inspire. Mais on n'a pas forcément le temps, il faut vraiment aller à l'essentiel.

AC : Est-ce que vous parlez de vous ?

F : Jamais, sauf s'il me le demande. Parce que je n'y vais pas en tant que libraire, j'y vais en tant que lectrice. On n'a pas le temps de parler de nous. C'est hyper rapide ou alors il faut vraiment y aller à un moment où c'est très très calme.

AC : Préférez-vous les rencontres en librairie ou les rencontres sous le chapiteau ?

F : Rencontres en librairie. C'est vrai qu'en tant que libraire j'ai le temps de parler avec eux, mais je trouve que le souci du Livre sur la Place c'est qu'on est nombreux. Je pense que l'auteur n'a pas vraiment le temps d'observer, de se focaliser sur la personne, alors qu'en librairie, on prend plus le temps.

AC : Et vous préférez ?

F : Oui.

AC : Selon vous, être présent à des salons du livre et rencontrer des gens fait-il partie de l'activité d'écrivain ?

F : Bien sûr ! C'est là qu'ils vont pouvoir faire la promo de leurs livres, motiver les gens à venir.

AC : Est-ce que c'est à eux de faire cela ?

F : Bonne question. Je pense qu'ils doivent faire la démarche, après ça dépend du niveau de l'écrivain. Si c'est un petit écrivain... Enfin oui, le petit écrivain va forcément être obligé. Je veux dire que Yasmina Khadra vendra ses livres de toute manière, mais ça permet d'avoir une certaine reconnaissance du public, en se disant : « Il s'est déplacé, on va y aller ». Je trouve que c'est flatteur qu'il se déplace.

AC : Pour vous, est-ce normal que les écrivains rencontrent les gens qui les lisent ?

F : [silence] Ça ne fait pas partie de son travail. C'est plutôt une promotion. Je pense que je mets le travail de côté.

AC : Est-ce que la promotion fait partie de leur activité littéraire ?

F : Non, c'est différent...

AC : Mais ça ne vous choque pas en tout cas ?

F : Non, parce que je trouve que c'est tellement important pour les gens de rencontrer la personne qu'on aime en tant qu'écrivain que je trouve que ça va avec. C'est deux métiers différents, mais je trouve que ça va dans le même sens. La personne fait l'effort de se déplacer. Il pourrait faire autre chose, on peut se dire qu'il s'en fiche, mais je trouve que ça montre qu'il a envie d'être présent, de présenter son livre, de s'impliquer.

AC : Est-ce que vous comprenez les écrivains qui n'acceptent pas de participer à ce type de manifestation ?

F : Oui, je comprends parce que c'est fatigant. C'est fatigant pour eux d'être sur un stand, de parler avec des gens. Je suis sûr qu'il y en a beaucoup qui préfèrent rester dans l'anonymat et qui n'ont pas du tout envie de dialoguer ou quoi que ce soit. Ça je le conçois.

AC : Avez-vous déjà fait dédicacer un livre ?

F : Non, en librairie si, deux fois.

AC : Vous souvenez-vous de qui il s'agissait ?

F : C'était Nathalie Inovi, une illustratrice de jeunesse qui m'a dédicacé deux livres. Et l'autre c'était un roman jeunesse. Elle a sorti un livre il y a deux ans, elle a fait une conférence où j'ai acheté son livre et elle me l'a dédicacé.

AC : Au Livre sur la Place, vous êtes-vous déjà fait dédicacer un livre ?

F : J'ai eu Yasmina Khadra, une dizaine d'illustrateurs quand j'avais tenu mon stand. Je n'ai plus les noms en tête mais j'ai quatre, cinq bouquins d'eux.

AC : Le livre que vous faites dédicacer au Livre sur la Place a-t-il été acheté au Livre sur la Place ?

F : Oui.

AC : Est-ce que ça vous est déjà arrivé d'acheter un livre dans une librairie et de venir le faire dédicacer ensuite au Livre sur la Place ?

F : Oui, je l'ai fait une fois pour euh... je n'arriverai plus à retrouver le nom de l'auteur. Je l'ai fait une fois en jeunesse encore une fois. Je tenais le stand et je l'avais acheté une semaine avant et je savais que je n'aurais pas le temps de l'acheter et de le dédicacer. Mais généralement je sais que c'est une nouveauté alors j'attends, surtout si je sais qu'ils sont au Livre sur la Place.

AC : À qui est destinée la dédicace ?

F : Généralement, je fais mon égoïste, je le fais pour moi. Parce que je trouve qu'il y a beaucoup plus d'intérêt à rencontrer la personne et qu'elle te le signe devant toi.

AC : Que représente pour vous la dédicace d'un livre ?

F : Une trace de cette rencontre. De pouvoir dire que j'ai rencontré l'auteur que j'idéalise. En fait la dédicace c'est une preuve, c'est pas dédicacer pour dire c'est dédicacé. C'est vraiment une trace d'une rencontre avec un auteur que j'admire. Et du coup, d'un échange qu'on a eu, c'est vraiment un souvenir, en fait. Une émotion forte.

AC : Vous avez dit « une trace d'un auteur que j'admire ». Qu'en est-il des auteurs que vous n'admirez pas et auxquels vous demandez tout de même une dédicace ?

F : Je dédicace parce qu'ils sont là, mais c'est vrai que ça n'a pas le même intérêt.

AC : Quel en est l'intérêt ?

F : Les autres dédicaces, c'est souvent des illustrations jeunesse. C'est plus pour avoir un graphisme en fait. J'ai tout un calepin dans lequel j'ai une collection, même si je ne connais pas forcément les illustrateurs.

AC : Vous faites une collection de quoi ?

F : D'illustrations d'auteurs jeunesse dédicacées à mon nom.

AC : Le calepin, comment est-il ?

F : C'est un tout simple. Un petit calepin qu'on trouve dans le commerce et tout blanc pour des dessins.

AC : Dans ce cas, vous n'achetez pas le livre ?

F : Ça dépend. J'en ai profité quand je tenais des stands et que je travaillais en stage en librairie. Autrement je demande qu'il me le fasse sur le livre et s'il a le temps sur le carnet.

AC : Est-ce que vous vous souvenez d'une dédicace en particulier ?

F : C'était justement Yasmina Khadra. On a pu un petit peu échangé et il avait mis : « Pour un rayon de soleil » [rire] et ça m'avait touchée parce qu'en deux secondes on avait énormément rigolé et du coup il a laissé une trace sur un souvenir qui était bien précis, qui signifiait quelque chose pour moi.

AC : Dans ce cas, qu'est-ce qui vous plaît le plus quand vous rencontrez un écrivain ?

F : C'est plus échanger verbalement. On a passé un bon moment de dix minutes. Je lui ai dit que j'appréciais son livre. Ça s'est passé dans la bonne humeur, voilà ce que j'ai retenu.

AC : Faut-il que l'écrivain soit loquace ?

F : Oui, moi j'aime bien. T'as vraiment l'impression d'être là pour quelque chose que de dire : « Bon ben, je mets pour qui ? ». Du coup c'est un peu moins sympa.

AC : Est-ce qu'un livre dédicacé a plus de valeur qu'un livre non dédicacé ?

F : Si on admire l'auteur oui. Si par exemple un auteur a préparé ses dédicaces une semaine à l'avance et qu'il n'est pas là, ça n'a aucun intérêt.

AC : Quelle place le livre dédicacé occupe-t-il une fois chez vous ?

F : Il est rangé par thématique dans le rayon littérature. Il n'est pas mis à part. Il est dans ma bibliothèque, dans mon salon.

AC : Les livres sont-ils visibles quand on entre chez vous ?

F : Oui.

AC : Pensez-vous que les auteurs écrivent toujours la même dédicace ?

F : Il y en a beaucoup, après ça dépend du sexe, de l'âge. Je pense que pour une femme, ils vont... enfin c'est souvent... oui c'est toujours la même chose parce qu'ils n'ont pas le temps de découvrir la personne et de faire un truc personnalisé, sauf si le client demande de mettre quelque chose de précis. C'est vrai que ça arrive souvent. Mais en même temps je disais le sexe. C'est vrai qu'en littérature jeunesse ce sera plus différent qu'en littérature. Forcément puisque ce n'est pas le même public.

AC : Est-ce qu'ils ont, selon vous, une formule type ?

F : Il y a en a beaucoup. C'est soit « amicalement » puis on signe, soit c'est des clients qui demandent : « Est-ce que vous pouvez mettre ça ? C'est pour son anniversaire ». Mais généralement c'est très rapide et ce n'est pas personnalisé.

AC : Est-ce que ça vous pose problème ça ?

F : Oui. C'est pour ça que je différencie Yasmina Khadra puisqu'il m'a mis un truc personnel. Ça précisait un moment qu'on avait passé ensemble. De toute façon la dédicace c'est rare qu'il s'agisse d'un texte personnalisé, faute de temps, ça c'est sûr.

AC : Selon vous, qu'y a-t-il de plus important : le livre, l'écrivain ou la dédicace ?

F : Je peux dire un ordre ? L'écrivain, la dédicace et le livre.

AC : Quel est votre meilleur souvenir au Livre sur la Place ?

F : J'en ai deux. Le premier c'est quand j'ai tenu le stand parce que c'était ma première expérience dans le livre et du coup j'étais entouré d'écrivains jeunesse, d'illustrateurs et on a passé un super moment tous ensemble parce que j'ai pu découvrir des choses que je ne connaissais pas. Les illustrateurs étaient formidables et puis j'ai vu l'enthousiasme des jeunes. Bref des choses attrayantes. Et la deuxième chose ce sera la rencontre avec l'auteur que j'attendais : Yasmina Khadra.

Ah oui, c'est ça que j'aurais dû répondre. Tout à l'heure quand vous m'avez demandé quel est l'intérêt du Livre sur la Place à Nancy. Je ne dirais pas qu'à Nancy, mais ils font beaucoup d'animations pour les jeunes. Les jeunes viennent avec les écoles et reviennent généralement le week-end avec leurs parents. Ça permet de passer du temps en famille, ça permet de motiver les deux parties à lire.

AC : Est-ce que la rencontre avec un écrivain peut influencer la manière dont vous allez le lire ?

F : Oui, parce que si un auteur est désagréable ou quoi que ce soit, forcément tu vas dire : « Je suis un peu déçu ». Après on ne peut pas juger une personne en deux minutes. Mais ça ne modifiera pas l'œuvre. Si c'est bien écrit, ça restera bien écrit. Simplement, on sera peut-être un petit peu déçu si la personne est exécration. Mais si on a aimé l'œuvre, on l'aimera toujours.

AC : Que reprenez-vous de votre venue au Livre sur la Place ?

F : Déjà j'étais étonnée qu'il y ait autant de monde parce que j'avais l'impression que les gens lisaient moins. Qu'est-ce que ça m'a apporté ? Ben beaucoup, au niveau littérature, au niveau rencontre, au niveau échange. Ce n'est pas vraiment le Livre sur la Place, mais au fil des ans j'ai acquis en maturité et du coup j'ai beaucoup plus profité des moments que je passais là-bas. Je savais ce que je voulais en fait. C'est beaucoup plus ciblé qu'au début quand je regardais et que je ne m'intéressais pas forcément. Et puis après, on se dit : « Tiens, il y a tel auteur, je vais y aller. Je vais tenter de regarder des livres que je ne connais pas ». C'est assez difficile d'ailleurs, il y a tellement de monde. C'est souvent ciblé en tout cas. Ça m'a apporté aussi l'expérience de tenir un stand, mon premier stand d'ailleurs, sur un stand assez reconnu « L'Autre Rive ». Et puis d'être dans un milieu de gens passionnés comme moi.

AC : Donc vous vous y sentez bien ?

F : Oui, c'est vrai que je critique le truc, mais j'avoue que j'attends ça tous les ans. Je suis super contente. Vous m'avez demandé de critiquer, je critique, le fouillis des gens... C'est un super truc. On ne voit pas ça tous les jours. Le rassemblement des librairies est super parce que là on ne va pas se bagarrer, ils sont tous là, c'est bien. Et puis, je crois qu'on oublie complètement que c'est « Le Hall du Livre » ou « L'Autre Rive ». Et puis, il y a des auteurs qui sont super. J'avoue que l'année dernière, Hervé Vilar on s'en fichait un peu, mais bon, c'est pas grave [rire].

AC : Êtes-vous satisfaite de la sélection des auteurs ?

F : Il y en a plein que j'aimerais rencontrer mais après je ne sais pas si... C'est vrai qu'un auteur qui ne va pas sortir un livre pendant deux ans, on ne le verra pas, c'est clair.

AC : Que pensez-vous de cela ?

F : Le problème c'est qu'il y a tellement de nouveautés qu'on est bien obligé de faire un tri. Est-ce que c'est bien ? Moi j'aurais envie de rencontrer tous ceux que j'aime bien.

AC : À votre avis, pourquoi faut-il inviter des gens qui ont sorti un nouveau livre ?

F : C'est une rentrée littéraire. C'est une bonne question... je pense que les auteurs en profitent aussi pour sortir le livre à cette période-là parce qu'ils savent qu'il y a un engouement. Moi j'aurais aimé voir Laurent Gaudé qui sortait un livre l'année là et qu'on n'a pas vu. Ils ne peuvent pas tous être là, mais je trouve qu'il y a quand même une belle sélection et de beaux auteurs.

AC : À votre avis, pourquoi Laurent Gaudé n'est pas venu ?

F/ Je n'en sais rien du tout. Je sais qu'il est déjà venu.

AC : Est-ce que vous comprenez que certains écrivains puissent mépriser totalement ces manifestations ?

F : Oui à cause de l'aspect foire, dans le sens va et vient des gens et dans le sens où les gens ne viennent pas forcément pour eux... Ils ont peut-être envie d'une exclusivité. Ce n'est pas comme en librairie où il n'y a qu'un auteur qui va venir et que les gens vont venir pour lui. Peut-être que certains auteurs ont besoin de ça. Il y en a beaucoup également qui ne veulent pas être dans la foule, dans les journaux, qui veulent rester tranquilles et qui veulent simplement vendre leurs livres.

AC : Vendre leurs livres depuis chez eux ?

F : Oui, sans avoir le besoin de venir sur place, de dialoguer. Il y en a beaucoup.

[En marge de l'entretien, l'interviewée souhaite revenir sur sa rencontre avec Yasmina Khadra] :

F : Yasmina Khadra était devant. Il était à trois, quatre stands sur la gauche. Je fais d'abord un petit tour. Il y a un sens, une direction. C'est comme à Ikéa. On a du mal à passer entre.

AC : Le sens n'est pas indiqué par une flèche pourtant.

F : Non mais les gens font comme ça. Dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Je fais le tour et j'ai le temps de regarder un peu les auteurs. Je n'y vais pas tout de suite. Je repère déjà. J'ai vu qu'il y avait du monde, alors on a fait un petit tour, et puis il faut dire que tu ne le

trouves pas tout de suite. On fait le tour, on voit les auteurs, on parle, puis j'arrive devant Yasmina Khadra qui est debout et qui me serre la main.

AC : Il était déjà debout ?

F : Oui, avec une pile de livres devant lui, bien en évidence comme beaucoup. Il n'y avait pas cinq bons auteurs sur ce stand-là, donc du coup, il était au bout, il se différenciat.

AC : Ça veut dire quoi « bons auteurs » ?

F : Connus on va dire. Tout le monde ne connaît pas Yasmina Khadra, mais c'est un bon écrivain. Il est debout donc et il le voit quand on veut acheter un livre et que l'on vient avec plein d'entrain. Il te regarde avec un sourire et puis tu es un peu gênée, tu deviens rouge – je rougis aussi quand un auteur m'interpelle, uniquement celui qui me touche. Lui, je suis devenue toute rouge en deux secondes. Je lui dis que je vais prendre un de ses livres, on commence à parler, puis il me salue avant de me donner le livre. Il prend le livre. Il me serre la main, on parle un petit peu. Il est toujours debout. Il s'assoit. Il écrit sa dédicace, il se relève et il me dit : « Bonne journée ».

AC : À qui donnez-vous l'argent ?

F : Pas à lui, au libraire. Il y a toujours le libraire qui est derrière les auteurs.

AC : Personne ne tend de l'argent directement à l'auteur ?

F : Non, jamais. L'auteur demande à ce que quelqu'un vienne. Ce n'est jamais l'auteur qui s'en occupe. L'auteur ne touche que le livre, son stylo et une poignée de mains.

AC : Pourquoi ?

F : Parce que ce n'est pas leur stand. Ils sont juste là en tant que... C'est leurs livres, mais c'est pas eux. Les livres appartiennent à la librairie parce que c'est le libraire qui les a achetés, qui les stocke. Ce n'est pas à eux de faire ça. Eux, ils sont là simplement pour accueillir les clients. Ils ne sont pas là pour faire de la vente. Si, faire de la vente mais pas avec l'argent on va dire. Ils ne touchent pas à l'argent !

AC : Pensez-vous que des gens connus comme Yasmina Khadra font de l'ombre aux écrivains qui leur sont voisins ?

F : Ça dépend. Parfois ils font de l'ombre et d'autres fois ils peuvent lancer les écrivains qui ne sont pas connus. Ça dépend de l'envie de chacun. J'avoue personnellement que je suis juste venue voir Yasmina Khadra sur ce stand-là et je n'ai pas fait attention aux autres. On n'entend pas de reproche, mais on le ressent sur leur comportement. Ils sont fatigués, ils

soupirent ou bien ils bougent. Ils vont se promener un peu dehors alors que ceux qui sont tout le temps demandés ils sont tout le temps présents sur le stand.

6.3. Femme, 38 ans, médecin, Nancy

« Moi, je ne vais pas beaucoup dans les librairies, mais là, c'est l'occasion de fouiner un peu et de prendre le temps. Je me prends toujours un peu de temps pour le livre ».

Date de l'entretien : 18/09/09

Lieu de l'entretien : Livre sur la Place (à la sortie du chapiteau)

Durée de l'entretien : 7 minutes

AC : Êtes-vous déjà venue au Livre sur la Place ?

F : Je viens à peu près chaque année depuis une dizaine d'années.

AC : Êtes-vous venue seule ou accompagnée au Livre sur la Place ?

F : Je suis venue accompagnée d'une amie.

AC : Pourquoi venez-vous au Livre sur la Place ?

F : Parce que ça permet de voir des livres multiples de tout horizon.

AC : À quoi vous fait penser le Livre sur la Place ?

F : Une manifestation plutôt sympathique, plutôt joviale.

AC : Mise à part votre venue sous le chapiteau, avez-vous participé à d'autres activités proposées au Livre sur la Place ?

F : Non.

AC : Selon vous, pourquoi avoir créé le Livre sur la Place à Nancy ?

F : Je pense que c'est de la promotion, il faut être clair.

AC : Pour vous, est-ce important que cette manifestation ait lieu à Nancy ?

F : C'est important pour la Lorraine, pour Nancy, pour les Nancéiens.

AC : Fréquentez-vous d'autres manifestations autour du livre ?

F : Non.

AC : Si vous étiez chargée de l'organisation du Livre sur la Place, auriez-vous organisé les choses différemment ?

F : [silence] Un peu difficile comme question. Je vais revenir avec mes enfants. Là c'était une première approche, mais je compte revenir avec mes enfants. Je pense que l'espace enfant pourrait être repensé. Je verrais plus des fauteuils pour qu'ils puissent se poser et feuilleter les livres. Ce n'est pas très accessible pour les enfants. Je pense que c'est important qu'ils touchent les livres, qu'ils puissent les regarder.

AC : Avez-vous discuté avec des écrivains ?

F : Une ce matin. J'avais lu un de ses livres. J'avais acheté le livre, mais pas au Livre sur la Place, donc là je l'ai vue et ça m'a permis de mettre un visage sur son livre et puis de rediscuter de ce qu'elle était en train de ressortir.

AC : Avez-vous acheté son dernier livre ?

F : Non, mais peut-être ce soir.

AC : Savez-vous quels auteurs vous allez rencontrer avant de vous rendre au Livre sur la Place ?

F : J'avais jeté un œil mais je ne viens pas spécialement pour certains auteurs, c'est plutôt l'occasion. Moi, je ne vais pas beaucoup dans les librairies, mais là, c'est l'occasion de fouiner un peu et de prendre le temps. Je me prends toujours un peu de temps pour le livre.

AC : Que représente pour vous un écrivain ?

F : Pour moi c'est quelqu'un qui transmet du savoir, des histoires. C'est quelqu'un qui transmet quelque chose.

AC : Pour vous, quel intérêt y a-t-il à se retrouver face à un écrivain ?

F : [silence] Je ne sais pas. Ça demande réflexion.

AC : Est-ce que la rencontre avec un écrivain peut modifier votre manière de lire son livre ?

F : Je ne crois pas.

AC : De quoi parlez-vous avec un écrivain ?

F : De ses prochains livres, de ses livres, de lui-même, de sa formation, sa biographie, pourquoi il en arrive à écrire ça, etc.

AC : Selon vous, être présent à des salons du livre et rencontrer des gens fait-il partie du métier d'écrivain ?

F : C'est de la promo, donc oui, je pense que ça fait partie de son métier. Je pense que ce n'est pas la partie la plus agréable.

AC : Que représente pour vous la dédicace d'un livre ?

F : J'ai fait faire une dédicace pour un cadeau l'année dernière. C'était une illustratrice de contes pour enfants et c'est un cadeau qui a beaucoup plu. Ça permet de personnaliser un cadeau. Je pense qu'il a plus de valeur, on peut y être attaché.

AC : Est-ce que vous avez des livres dédicacés à votre nom ?

F : Non je n'en ai pas.

AC : Pensez-vous que les auteurs écrivent toujours la même dédicace ?

F : J'imagine que oui. Ils doivent avoir un panel et ils piochent dedans. Ils doivent en avoir une quinzaine.

AC : Selon vous, qu'y a-t-il de plus important : le livre, l'écrivain ou la dédicace ?

F : C'est le livre.

AC : Quel est votre meilleur souvenir au Livre sur la Place ?

F : [silence] Je n'ai pas vraiment de meilleur souvenir, c'est toujours un moment plaisant, de détente où on se consacre au livre.

AC : Qu'avez-vous appris au Livre sur la Place ?

F : Non, mais je vois des choses que je n'avais pas vues avant et effectivement je fais des découvertes.

6.4. Femme, 54 ans, éducatrice pour enfants, Nancy et son mari, 48 ans, informaticien, Nancy

Le livre dédié « c'est un livre dont l'achat est daté par la dédicace de l'auteur. C'est quelque chose que les enfants et petits-enfants pourront récupérer ».

Date de l'entretien : 18/09/09

Lieu de l'entretien : Livre sur la Place (à la sortie du chapiteau)

Durée de l'entretien : 19 minutes

AC : Êtes-vous déjà venue au Livre sur la Place ?

F : Ça fera la deuxième fois cette année.

AC : Êtes-vous venue seule ou accompagnée au Livre sur la Place ?

F : Accompagnée de mon mari.

AC : Pourquoi venez-vous au Livre sur la Place ?

F : Question piège... Surtout pour la cuisine parce que j'adore cuisiner, j'aime bien toutes les nouveautés en cuisine. J'ai à peu près quatre cents livres de cuisine. Pour découvrir les plantes aussi, parce que j'aime beaucoup les plantes.

AC : À quoi vous fait penser le Livre sur la Place ?

F : [silence] Je ne sais pas.

H : Tu ne sais pas le décrire en quelques mots ? Regarde cette année, ils ont créé un parc qui est super.

F : Oui, en quelques mots, je dirais des fleurs. C'est accueillant, on est dans la nature, ça invite à y entrer. Tout de suite on a envie d'y entrer.

H : Tu as trouvé un auteur qui t'a présenté son livre.

F : Ah oui !

H : Avec de très belles illustrations.

F : Des images peintes à la main. C'est super !

H : Et tu as acheté deux exemplaires.

AC : Mise à part votre venue sous le chapiteau, avez-vous participé à d'autres activités proposées au Livre sur la Place ?

F : Non, ce soir il y a une activité sur la cuisine avec Hervé This qui propose de la nouvelle cuisine comme on fait maintenant... moléculaire avec des siphons à chantilly. On ne fait plus de chantilly normale mais des crèmes chaudes. On y va donc ce soir pour participer.

AC : Selon vous, pourquoi avoir créé le Livre sur la Place à Nancy ?

F : Peut-être pour faire connaître Nancy aussi, pour déplacer beaucoup de monde parce que c'est vrai qu'il y a des gens qui viennent des quatre coins du monde quand même. Oui, pour faire connaître Nancy, pour connaître des nouveaux auteurs aussi parce qu'il y a des auteurs que je ne connaissais pas et j'ai découvert des bonnes choses.

AC : Pour vous, est-ce important que cette manifestation ait lieu à Nancy ?

F : Oui je pense.

H : Si on n'a pas le Livre sur la Place à Nancy, on n'a que la place Stanislas. Le Livre sur la Place c'est bien parce que ça draine énormément de monde de la région sur Nancy.

AC : Fréquentez-vous d'autres manifestations autour du livre ?

F : Non. On est allé, par contre, dimanche dernier pour les « Toques »⁶ au château de Lunéville.

AC : Si vous étiez chargée de l'organisation du Livre sur la Place, auriez-vous organisé les choses différemment ?

F : Non, moi je trouve que c'est bien, c'est clair, c'est net, c'est bien exposé.

AC : Avez-vous discuté avec des écrivains ?

F : Oui.

AC : Les connaissiez-vous avant ?

F : Non pas du tout.

AC : Avez-vous acheté leur livre ?

F : Oui. J'ai acheté son livre et j'ai fait la connaissance d'un écrivain... de deux puisque j'ai acheté deux livres de cuisine différents.

AC : Savez-vous quels auteurs vous allez rencontrer avant de vous rendre au Livre sur la Place ?

F : Non pas du tout. Ce sont des bonnes surprises.

AC : Que représente pour vous un écrivain ?

⁶ Manifestation culinaire organisée au château de Lunéville le 11 septembre 2009. Le programme était essentiellement composé d'une série de dégustations des produits locaux et de démonstrations culinaires réalisées par des chefs cuisiniers réputés.

F : [silence] C'est quelqu'un qui écrit des beaux livres, des contes comme quand j'étais petite. C'est quelqu'un qui est très intelligent, c'est quelqu'un qui a quand même du savoir, qui écrit de belles choses.

AC : Pour vous, quel intérêt y a-t-il à se retrouver face à un écrivain ?

F : De voir s'il correspond bien au livre.

AC : Est-ce que ça peut influencer votre manière de lire un livre ?

F : Non pas du tout.

AC : De quoi parlez-vous avec un écrivain ?

F : Toujours pareil, on a discuté de cuisine et même que l'on voulait s'installer. On veut s'installer dans un hôtel-restaurant à Dijon. Là-bas c'est très riche et on nous demande de venir là-bas. Mon fils est dans la partie, il serait avec nous.

H : Cyril Lignac n'est pas là, c'est dommage. On est allé manger chez lui en 2006 à Paris, c'est de la folie, c'est merveilleux !

F : C'est formidable !

AC : Selon vous, être présent à des salons du livre et rencontrer des gens fait-il partie du métier d'écrivain ?

F : Oui.

AC : Combien de livres avez-vous achetés ?

F : J'en ai quatre.

AC : Les avez-vous fait dédicacer ?

F : Oui. La dédicace est destinée à mon fils qui cuisine comme moi énormément et à ma fille qui cuisine aussi énormément. Et un pour moi quand même [rire].

AC : Que représente pour vous la dédicace d'un livre ?

F : Ça a énormément de valeur.

H : C'est un livre dont l'achat est daté par la dédicace de l'auteur. C'est quelque chose que les enfants et petits-enfants pourront récupérer.

F : Mon grand-père a un livre du Général de Gaulle qui est dédicacé.

AC : Que faites-vous du livre dédicacé une fois chez vous ? Quelle place occupe t-il dans la maison ?

F : Il va dans ma bibliothèque et ça fera quatre cents et un livres !

AC : Pensez-vous que les auteurs écrivent toujours la même dédicace ?

F : Je ne sais pas parce que là j'ai deux livres [elle regarde dans son sac]. Non ils n'écrivent pas la même chose. J'ai deux livres sur la cuisine lorraine et il n'a pas écrit la même chose pour ma fille et pour moi.

H : Il a déjà demandé l'âge de notre fille avant d'écrire.

AC : Selon vous, qu'y a-t-il de plus important : le livre, l'écrivain ou la dédicace ?

F : Moi, je dirais le livre et la dédicace ensuite.

H : Oui, l'écrivain, on s'en fout, mais c'est quand même lui qui l'a écrit le livre !

F : On met les deux ensembles alors, le livre et la dédicace.

AC : Quel est votre meilleur souvenir au Livre sur la Place ?

F : C'est aujourd'hui parce que je découvre de nouveaux livres de cuisine. J'ai trouvé que cette année il y avait des beaux livres... J'ai vu l'Afrique, qu'y avait-il d'autre ?

H : moi j'ai vu des machins scientifiques...

F : Comment ça s'appelle ? Gallé ! J'ai vu des beaux livres sur Gallé, c'est Émile je crois. De beaux livres sur les lampes, magnifique ! Par rapport à la dernière fois il y a beaucoup plus de choses qui m'intéressent.

[Après l'entretien, le mari tient à prendre la parole] :

H : L'année dernière, on est venu au Livre sur la Place, on a traversé le hall et on a cherché l'inauguration. On a écouté le discours d'inauguration et on a fait un petit signe de la main à une personnalité de Nancy que nous adorons, c'est le député Laurent Hénart qui est une personne formidable à qui nous avons un service à demander et qui nous l'a rendu. On est repartis directement, parce que, en fait, l'entrée du Livre sur la Place, du côté place Carrière, ce n'est pas accueillant. Il faisait un temps absolument horrible. Cette année on a décidé de revenir et on s'est arrêtés à l'entrée et on a été surpris par le parc, c'est beau, c'est super ! On s'est attardé dans les allées, nous sommes allés jusqu'au bout et avons constaté qu'il n'y avait pas d'estrade pour l'inauguration. On s'est renseignés sur l'horaire et avons essayé de rencontrer notre député Laurent Hénart. Mais on a trouvé notre député, il buvait son café. Suite à ce petit entretien avec notre député, on a fait le tour de l'expo, et ça vaut le coup. Mais par rapport à l'année dernière, c'est vrai qu'il y a de super livres. Il y a de belles choses à voir et à acheter, ça vaut le coup.

6.5. Femme, 32 ans, professeur de français, Metz et son mari, 41 ans, professeur de sciences économiques et sociales, Metz

Pour vous, quel intérêt y a-t-il à se retrouver face à un écrivain ? « Pour qu'il explique son œuvre, sa manière d'écrire ».

Date de l'entretien : 18/09/09

Lieu de l'entretien : Livre sur la Place (à la sortie du chapiteau)

Durée de l'entretien : 7 minutes

AC : Êtes-vous déjà venus au Livre sur la Place ?

F : Je suis venue deux fois. Il y a quatre, cinq ans et maintenant.

H : Plusieurs fois, mais je ne sais pas le nombre exact.

AC : De manière générale, vous venez seule ou accompagnée ?

F : Accompagnée par des membres de la famille.

AC : Pourquoi venez-vous au Livre sur la Place ?

H : Pour voir PPDA !

F : Non, pour trouver des livres, des nouveaux livres.

H : L'ambiance, voir des auteurs, regarder des livres.

AC : À quoi vous fait penser le Livre sur la Place ?

F : C'est un petit moment particulier. Un moment de détente.

H : Oui, voilà, c'est ça.

AC : Mise à part votre venue sous le chapiteau, avez-vous participé à d'autres activités proposées au Livre sur la Place ?

F : Non.

AC : Selon vous, pourquoi avoir créé le Livre sur la Place à Nancy ?

F : Parce que c'est une belle ville.

H : J'ai entendu quelques raisons ce matin à l'émission de Stéphane Bern. C'est une ville universitaire, le Maire a fait beaucoup pour la culture et puis il y a la présence des Goncourt.

AC : Pour vous, est-ce important que cette manifestation ait lieu à Nancy ?

F : Oui.

H : C'est important parce que moi je suis lorrain et c'est une manifestation qui fait parler de la Lorraine.

AC : Fréquentez-vous d'autres manifestations autour du livre ?

F : Celle de Metz parce qu'on est de Metz.

AC : Si vous étiez chargés de l'organisation du Livre sur la Place, auriez-vous organisé les choses différemment ?

F : Non, moi je n'ai rien à dire.

H : Je trouve que c'est de mieux en mieux, ils ont fait des efforts d'aménagement.

AC : Avez-vous discuté avec des écrivains ?

F : Non, parce qu'on n'en a pas vu. Il n'y en a presque pas !

AC : Les années précédentes, aviez-vous l'habitude de discuter avec des écrivains ?

F : Moi, je n'ai pas l'habitude de discuter avec eux.

H : Moi non plus, pas trop.

AC : Pourquoi n'allez-vous pas vers eux ?

F : C'est parce que je suis timide.

H : Oui c'est un peu ça. La peur de déranger.

AC : Que représente pour vous un écrivain ?

F : [silence] C'est quelqu'un qui écrit plus ou moins bien et qui dit des choses plus ou moins intéressantes.

H : Un écrivain, c'est quelqu'un qui écrit.

F : Qui raconte des histoires et qui a de l'imagination.

AC : Pour vous, quel intérêt y a-t-il à se retrouver face à un écrivain ?

F : Pour qu'il explique son œuvre, sa manière d'écrire.

H : J'aime bien les écouter parler, mais il faudrait qu'à l'avance j'aie préparé des questions.

AC : Avez-vous acheté des livres aujourd'hui ?

F : Oui, deux.

AC : Les avez-vous fait dédicacer ?

F : Non, parce qu'il n'y avait personne.

AC : Auriez-vous aimé avoir la dédicace ?

H : Oui.

AC : Que représente pour vous la dédicace d'un livre ?

F : Moi, je fais toujours dédicacer pour mes enfants parce qu'il y a un petit dessin et puis ça fait un souvenir.

H : Oui, ça apporte quelque chose de vivant, de personnel

AC : Que faites-vous du livre dédicacé une fois chez vous ? Quelle place occupe t-il dans la maison ?

F : Il est dans la bibliothèque.

H : Ou sous le lit parce que ça sert de cales [rire]. Non, pareil.

AC : Pensez-vous que les écrivains écrivent toujours la même dédicace ?

F : Non.

H : J'espère pas non.

AC : Selon vous, qu'y a-t-il de plus important : le livre, l'écrivain ou la dédicace ?

F : Le livre.

H : Le livre.

AC : Qu'avez-vous appris au Livre sur la Place?

F : Il vaut mieux venir le samedi ou le dimanche. On n'a pas vu PPDA !

6.6. Homme, 16 ans, Première scientifique, Nancy (H1), homme, 16 ans, Première scientifique, Brin-sur-Seille (H2)

Suite à la rencontre, votre manière de lire le livre a-t-elle été modifiée ?
« Oui et non. Oui parce qu'on l'a rencontré et on devine quelques traits de caractère de certains de ses personnages et non parce qu'il faut quand même rester assez objectif je pense ».

Date de l'entretien : 18/09/09

Lieu de l'entretien : Livre sur la Place (à la sortie du chapiteau)

Durée de l'entretien : 8 minutes 30

AC : Êtes-vous déjà venus au Livre sur la Place ? Si oui, combien de fois ?

H1 : Ça fait plusieurs années qu'on y va parce qu'on habite dans le coin. Et puis on a dû y aller aussi pour l'école. Personnellement ça fait depuis que j'ai cinq ans que j'y vais.

H2 : Moi j'y suis allé déjà deux fois.

AC : Êtes-vous venus seuls ou accompagnés au Livre sur la Place ?

H1 : Ça dépend. J'y suis allé avec ma classe l'année dernière. Là c'est la première année que j'y vais seul, mais d'habitude j'y vais avec mes parents.

H2 : Pour ma part c'était toujours accompagné.

AC : Pourquoi venez-vous au Livre sur la Place ?

H1 : Moi, j'aime bien l'ambiance.

H2 : Moi, pour voir des nouveaux livres, des nouvelles idées de lecture.

AC : À quoi vous fait penser le Livre sur la Place ?

H1 : Je dirais sympathique, c'est difficile comme question.

H2 : Je dirais une rencontre entre le lecteur et l'auteur.

AC : Mise à part votre venue sous le chapiteau, avez-vous participé à d'autres activités proposées au Livre sur la Place ?

H1 : Non

H2 : Non plus.

AC : Selon vous, pourquoi avoir créé le Livre sur la Place à Nancy ?

H1 : Je pense que c'est pour animer un peu après la rentrée parce que c'est une période un peu vide.

H2 : Personnellement je pense que c'est pour présenter les auteurs et mettre en valeur leurs œuvres.

AC : Pour vous, est-ce important que cette manifestation ait lieu à Nancy ?

H1 : Ça concerne un maximum de gens parce que c'est la plus grande ville du coin. Ça aurait pu être à Metz.

H2 : Nancy c'est une bonne idée parce que c'est près de la place Stanislas donc forcément ça met en valeur l'exposition.

AC : Fréquentez-vous d'autres manifestations autour du livre ?

H1 : Je ne sais pas si le festival de géographie à Saint-Dié ça peut en faire partie ?

H2 : Moi non, c'est la seule.

AC : Si vous étiez chargés de l'organisation du Livre sur la Place, auriez-vous organisé les choses différemment ?

H1 : Non, moi j'aime bien, il n'y a pas à se plaindre.

H2 : Pour ma part, je n'ai pas d'autre idée, je trouve que c'est très bien comme c'est.

AC : Avez-vous discuté avec des écrivains ?

H1 : L'année dernière oui. Cette année on n'a pas pu parce qu'il y a trop de monde.

AC : Les connaissiez-vous déjà ?

H1 : Un petit peu, j'avais acheté leurs livres auparavant.

AC : Et suite à votre discussion, avez-vous acheté leurs livres ?

H1 : Oui aussi.

H2 : J'ai discuté avec un écrivain que j'avais vu l'année dernière. C'est un auteur que j'avais lu et que je connaissais. J'ai acheté son livre après l'entretien.

AC : Savez-vous quels auteurs vous allez rencontrer avant de vous rendre au Livre sur la Place ?

H1 : Oui, par le biais du site.

H2 : En regardant les auteurs qui étaient sur place, j'ai vu un auteur que j'avais lu.

AC : Que représente pour vous un écrivain ?

H1 : Un esprit qui permet de changer le sens critique de la société.

H2 : Moi je pense que c'est une personne, comme disait Pierre, qui peut influencer le lecteur et, par le biais de son écriture, faire passer ses idées.

AC : Pour vous, quel intérêt y a-t-il à se retrouver face à un écrivain ?

H1 : Connaître un peu sa vie, savoir quel a été le déclic l'incitant à écrire. Connaître le parcours de sa vie et savoir pourquoi il a décidé d'écrire ce livre.

H2 : Je pense que ça permet d'avoir une meilleure compréhension du livre.

AC : Suite à la rencontre, votre manière de lire le livre a-t-elle été modifiée ?

H1 : Oui et non. Oui parce qu'on l'a rencontré et on devine quelques traits de caractère de certains de ses personnages, et non, parce qu'il faut quand même rester assez objectif, je pense.

H2 : Moi, oui, parce que ça influence forcément sur la conception des personnages, sur l'histoire, donc on a un autre point de vue.

AC : De quoi parlez-vous avec un écrivain ?

H1 : De sa vie et de ses œuvres.

H2 : J'ajouterais de sa raison : pourquoi a-t-il écrit ce livre ?

AC : Selon vous, être présent à des salons du livre et rencontrer des gens fait-il partie du métier d'écrivain ?

H1 : Oui, je pense que ça fait un peu de pub et ça peut être agréable de savoir l'avis du lecteur.

H2 : Si le but de l'écrivain à l'origine c'est d'influencer son lecteur, la réponse est oui sinon si c'est juste en tant que passion, je ne trouve pas ça nécessaire.

AC : Combien de livres avez-vous achetés ?

H1 : On n'en a pas acheté, mais je reviendrai demain.

H2 : Je n'ai rien acheté pour l'instant et je ne pense pas revenir demain.

AC : Que représente pour vous la dédicace d'un livre ?

H1 : Ce n'est pas obligatoire, mais c'est toujours sympathique de savoir qu'on a rencontré tel auteur quelques années après.

H2 : C'est un peu le signe que l'on respecte l'auteur, je pense, et puis ça fait toujours plaisir.

AC : Pensez-vous que la dédicace apporte plus de valeur au livre ?

H1 : Non.

H2 : Si, ça rend l'ouvrage un peu unique. Par rapport aux autres, il aura plus de valeur.

AC : Que faites-vous du livre dédicacé une fois chez vous ? Quelle place occupe t-il dans la maison ?

H1 : Il est avec les autres sur une bibliothèque.

H2 : Moi pareil. Par rapport aux autres, il n'a pas beaucoup plus de valeur, donc ils sont ensemble.

AC : Pensez-vous que les auteurs écrivent toujours la même dédicace ?

H1 : Non, il y a déjà le nom qui change. Non, il peut changer à chaque fois. Pour les auteurs de BD, ils changent à chaque fois le dessin.

H2 : Ils changent dans le souci d'avoir un livre plus unique, plus original.

AC : Selon vous, qu'y a-t-il de plus important : le livre, l'écrivain ou la dédicace ?

H1 : L'écrivain.

H2 : Moi je pense que c'est le livre parce que c'est son œuvre, donc c'est le plus important.

AC : Quel est votre meilleur souvenir au Livre sur la Place ?

H1 : C'était pour l'interview de Pierre Povel.

H2 : C'est pareil, nous y sommes allés dans le cadre de l'école, c'était l'année dernière.

AC : Qu'avez-vous appris au Livre sur la Place ?

H1 : Cette année, j'ai trouvé que c'était une bonne idée de mettre du gazon. Le côté naturel, c'est plus agréable et puis deux, trois œuvres d'art apparemment.

H2 : Ce que je trouve d'exceptionnel, c'est que ça intéresse beaucoup de personnes et que le livre occupe une place de choix dans l'esprit des gens.

**6.7. Femme, 30 ans, bibliothécaire, Nancy (F1), femme, 48 ans,
bibliothécaire, Laître-sous-Amance (F2), homme, 37 ans, bibliothécaire,
Nancy**

« En même temps, je pense que ça ne peut pas être très très formateur parce qu'on a très peu de temps pour discuter avec certains auteurs. Je me rappelle d'Amélie Nothomb et c'était impossible de discuter avec elle. Les échanges sont vraiment réduits et ça aurait été plus agréable qu'il y ait une conférence avec certains auteurs où l'on peut vraiment échanger avec moins de monde. Sur le salon, ce n'est pas évident ».

Date de l'entretien : 18/09/09

Lieu de l'entretien : Livre sur la Place (à la sortie du chapiteau)

Durée de l'entretien : 10 minutes 30

AC : Êtes-vous déjà venus au Livre sur la Place ? Si oui, combien de fois ?

F1 : Je viens tous les ans depuis six ans.

F2 : Depuis le début.

H : Pas régulièrement.

AC : Vous êtes venus ensemble, est-ce le cas tout le temps ?

F1 : Accompagnée en général.

F2 : Oui accompagnée.

H : Généralement seul. C'est la première année avec mes collègues.

AC : Pourquoi venez-vous au Livre sur la Place ?

F1 : Pour découvrir les nouveautés, prendre contact avec les auteurs et pour l'ambiance également.

F2 : Surtout pour découvrir des petits week-ends.

H : Oui pareil, c'est une première venue. Je reviendrai dimanche.

AC : À quoi vous fait penser le Livre sur la Place ?

F1 : Un salon du livre

F2 : Un salon littéraire.

H : Des rencontres avec des auteurs, des échanges.

AC : Mise à part votre venue sous le chapiteau, avez-vous participé à d'autres activités proposées au Livre sur la Place ?

F1 : On va essayer d'aller à l'Opéra pour l'émission radiophonique.

F2 : Pareil.

H : Et puis quelques conférences.

F2 : L'année dernière on a assisté à des conférences.

AC : Selon vous, pourquoi avoir créé le Livre sur la Place à Nancy ?

F1 : C'est en rapport avec les frères Goncourt me semble-t-il, si je ne dis pas de bêtises.

F2 : C'est surtout madame Rossinot qui est assez branchée livres.

H : Je crois que c'est pour le rayonnement culturel de la région. Ça amène un certain dynamisme à la ville, ça apporte un certain rayonnement culturel.

AC : Pour vous, est-ce important que cette manifestation ait lieu à Nancy ?

H : Je pense qu'il faudrait un peu décentraliser Nancy comme cœur d'action. Décentraliser dans certaines villes. Évidemment c'est très très dur de faire déplacer des auteurs. Les écoles se déplacent au salon mais ce serait bien aussi que les auteurs viennent parler plus tranquillement dans les classes de leur travail d'écrivain.

AC : Et pas seulement sur Nancy ?

H : Non, l'agglomération. Des auteurs de terroir peuvent aller dans les régions sur lesquelles ils ont écrit.

F2 : Il y a des auteurs qui vont dans les établissements scolaires. Mais après dans la région il y a aussi d'autres salons littéraires, il y a les Imaginales à Épinal.

AC : Est-ce que vous y participez ?

F2 : Quelquefois on y va. Il y a L'Été du Livre à Metz, donc il y a quand même pas mal de manifestations.

AC : Si vous étiez chargés de l'organisation du Livre sur la Place, auriez-vous organisé les choses différemment ?

F1 : Justement, je l'avais connu Place Stan, et tout en longueur je trouve que c'est assez sympa.

F2 : Moi j'aimais bien quand c'était place Stan, mais bon, c'est aussi joli ici.

AC : Avez-vous discuté avec des écrivains ?

F1 : Un auteur de BD, oui.

AC : Savez-vous quels auteurs vous allez rencontrer avant de vous rendre au Livre sur la Place ?

F1 : Non, on a regardé le programme, mais on ne sait pas forcément quel jour ils sont disponibles.

H : Ce matin non, mais dimanche, je pense que j'irai vers certains auteurs.

AC : Que représente pour vous un écrivain ?

F1 : Difficile.

F2 : Quelqu'un qui me fait rêver, voyager.

F1 : Qui arrive à mettre sur le papier les idées qu'il a dans la tête et *a fortiori* en vivre.

H : Un passeur d'images, un passeur d'idées, un médiateur.

AC : Pour vous, quel intérêt y a-t-il à se retrouver face à un écrivain ?

F1 : Il y a une possibilité d'échange aussi si on connaît déjà ses travaux, ce qu'il a fait auparavant. Et ça c'est important. Parce que même en conférence, ce n'est pas le même rapport, au tour d'une table c'est plus convivial, c'est un peu moins informel.

H : En même temps, je pense que ça ne peut pas être très très formateur parce qu'on a très peu de temps pour discuter avec certains auteurs. Je me rappelle d'Amélie Nothomb et c'était impossible de discuter avec elle. Les échanges sont vraiment réduits et ça aurait été plus agréable qu'il y ait une conférence avec certains auteurs où l'on peut vraiment échanger avec moins de monde. Sur le salon, ce n'est pas évident.

F2 : Ce n'est pas là où l'on peut vraiment échanger avec un auteur, c'est plus lors de présentations de livre en librairie, des choses comme ça avec une petite conférence.

H : Dans les bars avec Begbeider [rire].

AC : Ça vous plairait ce genre de rencontre ?

H : Je pense que pour lui, ce qui caractérise ses premiers documents, c'est le monde de la nuit donc peut-être décentraliser et en plus ce serait original de faire ça dans un bar. Enfin, original, ça a déjà dû être fait mais en soirée...

AC : De quoi parlez-vous avec un écrivain ?

H : Sa méthode de travail.

F1 : Comment ils en sont venus à écrire.

AC : Pas de questions d'ordre privé ?

F1 et F2 : Non

F1 : on n'est pas *people*.

H : Oh, les menteuses ! Elles savent déjà tout !

AC : Selon vous, être présent à des salons du livre et rencontrer des gens fait-il partie du métier d'écrivain ?

F2 : Oui je pense que la rencontre avec leur lecteur, c'est important.

F1 : Ça fait partie du travail de promotion. Ce n'est pas vraiment très agréable pour eux. Par exemple en ce moment c'est la journée des scolaires et il y a quand même une forte affluence.

H : Ce n'est pas la partie la plus appréciée je pense, mais c'est nécessaire. Le salon du livre et le fait de signer et de parler cinq minutes, je ne pense pas qu'ils se souviennent de tout le monde.

AC : Avez-vous acheté des livres ?

F1 : Oui.

AC : Les avez-vous fait dédicacer ?

F1 : Oui

AC : Que représente pour vous la dédicace d'un livre ?

F1 : Justement, on a eu le débat tout à l'heure entre nous. Là, c'est pour offrir donc c'est une petite valeur ajoutée. Il est personnalisé et du coup c'est une attention supplémentaire.

AC : Que faites-vous du livre dédicacé une fois chez vous ? Quelle place occupe t-il dans la maison ?

F2 : Dans ma bibliothèque, l'endroit stratégique de ma maison, mais ils ne sont pas plus exposés que ça.

AC : Selon vous, qu'y a-t-il de plus important : le livre, l'écrivain ou la dédicace ?

F1 : Le livre.

F2 : Le livre.

H : Je serais plus pour l'écrivain moi. L'écrivain, on peut dépasser le cadre du livre et parler des prochains travaux de l'écrivain. On peut parler du livre et de ce qu'il peut faire après.

AC : Quel est votre meilleur souvenir au Livre sur la Place ?

F1 : L'année dernière, une conférence à laquelle on avait assisté. On en parlait justement ce matin et où il y avait des week-ends. Et le point de vue des week-ends, c'était intéressant parce que nous on a rarement contact avec eux, avec les collections. Ils nous conseillaient des lectures et c'était vraiment bien.

H : Je me souviens être allé à la remise de la Feuille d'or à Anne-Sophie Brasme et j'avais beaucoup aimé son livre.

AC : Et ce qui vous a plu c'était le fait de la voir elle ou d'assister à la cérémonie ?

H : Non, le fait que d'autres personnes aient lu le livre différemment de moi.

F2 : La rencontre avec un éditeur qui est maintenant en Haute-Saône. Il était vachement intéressant le monsieur, comment s'appelle-t-il déjà ?... On a travaillé avec cette petite maison d'édition à la médiathèque.

6.8. Femme, 36 ans, intermittente du spectacle et ingénieur du son, Nancy

« On pense à lui au moment de lire et du coup j'ai envie de le voir. C'est vrai qu'on pourrait se dire qu'on n'a pas du tout envie de le connaître parce que ça peut enlever une certaine magie mais là – en tout cas dans les livres que j'offre – le fait de les avoir rencontrés, qu'ils signent un mot, ça rajoute un petit côté personnel comme si on se connaissait ».

Date de l'entretien : 18/09/09

Lieu de l'entretien : Livre sur la Place (à la sortie du chapiteau)

Durée de l'entretien : 7 minutes 40

AC : Êtes-vous déjà venue au Livre sur la Place ? Si oui, combien de fois ?

F : Oui, c'est la deuxième fois.

AC : Êtes-vous venue seule ou accompagnée au Livre sur la Place ?

F : Seule, c'est pour pouvoir me laisser aller dans les livres.

AC : Pourquoi venez-vous au Livre sur la Place ?

F : [silence] Pour flâner. C'est toujours ce côté laisser-aller et je trouve ça très agréable : acheter quelques livres et entrer dans un univers particulier.

AC : À quoi vous fait penser le Livre sur la Place ?

F : Un lieu zen à l'odeur du papier

AC : Mise à part votre venue sous le chapiteau, avez-vous participé à d'autres activités proposées au Livre sur la Place ?

F : Ce matin je voulais aller écouter le « Fou du roi » et quand j'ai vu le monde j'ai laissé tomber. Je n'ai pas le temps, comme j'ai des enfants, tout ça... Je n'ai pas le temps de tout faire. Je viens plus flâner de temps en temps sous l'arc Héré, écouter des concerts, des lectures etc.

AC : Selon vous, pourquoi avoir créé le Livre sur la Place à Nancy ?

F : Pour faire des rencontres autour du livre entre les week-ends qui se rencontrent. Pour susciter l'envie de lire, pour vendre aussi peut-être, des jeunes auteurs j'imagine aussi.

AC : Pour vous, est-ce important que cette manifestation ait lieu à Nancy ?

F : Habitant dans le coin oui, qu'elle reste là. J'en suis fière effectivement.

AC : Si vous étiez chargée de l'organisation du Livre sur la Place, auriez-vous organisé les choses différemment ?

F : Le chapiteau ce n'est pas super beau je trouve. L'année dernière j'étais venue le samedi. Il y avait plein de monde, c'était l'horreur, du coup je me suis arrangée pour venir ce matin. Alors je pense que la configuration par rapport au nombre n'est pas très très bien. Ce n'est pas très bon, ça fait vieille bibliothèque. J'aurais vu ça quand même en extérieur, mais il y a un côté vieillot... Il me semblait qu'une année c'était sur la place Stanislas donc j'y suis allée trois fois en fait.

AC : Avez-vous discuté avec des écrivains ?

F : Oui avec ceux qui écrivent sur la Lorraine parce que quand on rentre sur la gauche, tout de suite il y a un stand sur la Lorraine. J'ai acheté un cahier de révision sur la Lorraine pour offrir et il y avait les auteurs. Il y avait deux auteurs. Ils sont hyper accessibles. Quand j'achète un livre ici, c'est pour qu'il soit dédié.

AC : Savez-vous quels auteurs vous allez rencontrer avant de vous rendre au Livre sur la Place ?

F : Je ne suis peut-être pas assez connaisseuse, donc j'y vais comme ça vient.

AC : Pour vous, quels intérêts y a-t-il à se retrouver face à un écrivain ?

F : On pense à lui au moment de lire, et du coup j'ai envie de le voir. C'est vrai qu'on pourrait se dire qu'on n'a pas du tout envie de le connaître parce que ça peut enlever une certaine magie, mais là – en tout cas dans les livres que j'offre – le fait de les avoir rencontrés, qu'ils signent un mot, ça rajoute un petit côté personnel comme si on se connaissait.

AC : De quoi parlez-vous avec un écrivain ?

F : Comme j'ai acheté des cadeaux ciblés en fonction des âges et des personnes, je veux voir si ça correspond bien à mon idée. Donc on parle du livre par rapport à la personne, savoir si ça correspond bien aux tranches d'âge. Comme je ne suis pas venue acheter pour moi, je n'ai pas parlé de moi.

AC : Selon vous, être présent à des salons du livre et rencontrer des gens fait-il partie du métier d'écrivain ?

F : Ça pourrait être plus le rôle du diffuseur ou de l'éditeur. C'est peut-être plus le rôle commercial du diffuseur de vendre, mais c'est vrai que je pense que ça fonctionne beaucoup mieux quand ce sont les écrivains qui le font.

AC : Avez-vous fait dédicacer vos livres aujourd'hui ?

F : Aujourd'hui j'ai acheté quatre livres et je les ai tous fait dédicacer. Ce sont tous des livres que je vais offrir.

AC : Que représente pour vous la dédicace d'un livre ?

F : C'est le petit plus. Après, c'est conserver le livre, parce que le livre, je n'aime pas le prêter. Tous les livres en général sont personnels, d'autant plus quand ils sont dédicacés, et là c'est vraiment un cadeau personnalisé.

AC : Que faites-vous du livre dédicacé une fois chez vous ? Quelle place occupe t-il dans la maison ?

F : Ils sont situés dans l'étagère, avec les autres. On mélange.

AC : Est-ce que ça vous gêne qu'une dédicace soit la même pour tous ?

F : Est-ce qu'ils se creusent la tête à chaque fois ? Là on est vendredi, alors ils ne sont pas encore épuisés, mais j'imagine qu'après, les phrases doivent revenir et je comprends.

AC : Selon vous, qu'y a-t-il de plus important : le livre, l'écrivain ou la dédicace ?

F : Le livre en premier l'écrivain et la dédicace.

AC : Quel est votre meilleur souvenir au Livre sur la Place ?

Il n'y a pas de choses qui ressortent. C'est le même état.

AC : Qu'avez-vous appris au Livre sur la Place ?

F : J'apprends ce qu'il y a de nouveau. Je rencontre des auteurs sur le moment, mais c'est vraiment un moment de détente.

6.9. Femme, 47 ans, secrétaire, Nancy

« Ça crée un lien très ponctuel parce qu'on ne se connaît pas avant et on ne se connaît plus après mais on échange un moment unique ».

Date de l'entretien : 18/09/09

Lieu de l'entretien : Livre sur la Place (à la sortie du chapiteau)

Durée de l'entretien : 6 minutes 50

AC : Êtes-vous déjà venue au Livre sur la Place ? Si oui, combien de fois ?

F : Oui, tous les ans.

AC : Êtes-vous venue seule ou accompagnée au Livre sur la Place ?

F : Seule.

AC : Pourquoi venez-vous au Livre sur la Place ?

F : Parce que j'aime bien l'ambiance, j'aime bien voir les gens, j'aime bien les écouter dire pourquoi ils ont écrit ce bouquin, dans quelles circonstances.

AC : À quoi vous fait penser le Livre sur la Place ?

F : [silence] Un bon moment.

AC : Mise à part votre venue sous le chapiteau, avez-vous participé à d'autres activités proposées au Livre sur la Place ?

F : J'étais ce matin à l'Opéra. J'y étais à 9h du matin et c'est ouverture des portes à 10h30.

AC : Vous étiez aux premières loges ?

F : Non, parce que ce sont toujours les invités qui sont aux premières loges, la presse, etc.

AC : Selon vous, pourquoi avoir créé le Livre sur la Place à Nancy ?

F : Parce que c'est une ville universitaire.

AC : Pour vous, est-ce important que cette manifestation ait lieu à Nancy ?

F : Oui parce qu'il y en a marre de Paris et des conneries de la capitale et ils nous emmerdent tous !

AC : Fréquentez-vous d'autres manifestations autour du livre ?
F : Non.

AC : À Metz par exemple ?
F : Ah non jamais, Nancy capitale, Metz capitule, disait-on quand j'étais petite [rire].

AC : Avez-vous discuté avec des écrivains ?
F : Oui, le monsieur qui était là ce matin à l'émission de France Inter, Monsieur David Foekinos, et puis Nathalie Gendrot et Christian Ingret-Taillard [Elle recherche les noms sur les couvertures des livres achetés].

AC : Est-ce que vous les connaissiez avant de les rencontrer ?
F : Non, pas du tout.

AC : Savez-vous quels auteurs vous allez rencontrer avant de vous rendre au Livre sur la Place ?
F : Je voulais rencontrer Amélie Nothomb, mais elle ne vient pas.

AC : Que représente pour vous un écrivain ?
F : Quelqu'un qui écrit des livres.

AC : Pour vous, quel intérêt y a-t-il à se retrouver face à un écrivain ?
F : Ça crée un lien très ponctuel parce qu'on ne se connaît pas avant et on ne se connaîtra plus après mais on échange un moment unique.

AC : Est-ce que votre rencontre peut influencer votre manière de lire les livres ?
F : Peut-être. Peut-être vais-je être plus patiente si je ne rentre pas tout de suite dans l'histoire.

AC : De quoi parlez-vous avec un écrivain ?
F : De l'histoire, pour un des trois, c'est l'histoire, et puis l'autre je l'ai acheté pour le titre.

AC : Selon vous, être présent à des salons du livre et rencontrer des gens fait-il partie du métier d'écrivain ?
F : Oui.

AC : Les livres, les avez-vous fait dédicacer ?
F : Oui, mais c'est exceptionnel parce que d'habitude ça me paraît futile. La dédicace m'est destinée pour les trois.

AC : Que représente pour vous la dédicace d'un livre ?

F : Jusque-là, pas grand-chose, et puis là, cette année, ça me fait plaisir.

AC : Avez-vous des livres dédicacés chez vous ?

F : Oui, mais pas beaucoup. Je dois avoir mille cinq cents livres et dix dédicacés.

AC : Que faites-vous du livre dédicacé une fois chez vous ? Quelle place occupe t-il dans la maison ?

F : Ils sont dans ma chambre, mélangés avec les autres livres de la bibliothèque.

AC : Pensez-vous que les auteurs écrivent toujours les mêmes dédicaces ?

Je suppose que non.

AC : Quel est votre meilleur souvenir au Livre sur la Place ?

F : Je ne sais pas. À chaque fois c'est bien.

AC : Qu'avez-vous appris au Livre sur la Place ?

Que les livres sont très chers parce que dix-neuf euros, vingt... Mais heureusement il y a encore des lecteurs. Le livre sur internet, j'espère, n'est pas encore pour demain.

6.10. Femme, 58 ans, secrétaire médicale, Perth (Australie)

« Je ne sais pas si ça apporte quelque chose de plus, sauf si on a des questions particulières à lui demander. Je crois que c'est une autre dimension de recherche. Je ne sais pas si ça apporte plus, mais en tout cas c'est une bonne façon de promouvoir la littérature ».

Trame entretiens visiteurs

Date de l'entretien : 18/09/09

Lieu de l'entretien : Livre sur la Place (à la sortie du chapiteau)

Durée de l'entretien : 8 minutes 05

AC : Êtes-vous déjà venue au Livre sur la Place ? Si oui, combien de fois ?

F : Oui, je suis déjà venue il y a très longtemps. C'était en 1985.

AC : Êtes-vous venue seule ou accompagnée au Livre sur la Place ?

F : Je suis venue avec ma fille.

AC : Pourquoi venez-vous au Livre sur la Place ?

F : Parce que je suis une ancienne nancéienne et que c'est une tradition, et comme je suis en vacances, je viens voir ce qui se passe aujourd'hui.

AC : À quoi vous fait penser le Livre sur la Place ?

F : C'est bien pour encourager les gens à lire. C'est une célébration de la littérature, de ce qui se passe en Lorraine. Je ne sais pas si c'est la première fois mais ce qui est très intéressant, c'est voir les jardins et les plantes. C'est vraiment un endroit très agréable.

AC : Mise à part votre venue sous le chapiteau, avez-vous participé à d'autres activités proposées au Livre sur la Place ?

F : Si j'avais le temps, je le ferais, mais malheureusement non, comme je suis de passage...

AC : Selon vous, pourquoi avoir créé le Livre sur la Place à Nancy ?

F : Justement pour promouvoir Nancy et la littérature.

AC : Pour vous, est-ce important que cette manifestation ait lieu à Nancy ?

F : Je crois que ça a lieu dans toutes les villes. Nancy, parce que la place Carrière s'y prête. C'est aussi une ville touristique, donc je crois que ça joue sur les deux bords : le côté touristique et le côté littérature.

AC : Fréquentez-vous d'autres manifestations autour du livre ?

F : Oui j'en ai fréquenté parce que je viens d'Australie et il y en a beaucoup là-bas. Ils les appellent les *writers festivals* et c'est très populaire. Je suis venue aussi pour voir la différence. Je trouve qu'ici c'est beaucoup plus inclus, ça apporte beaucoup à tout le monde, de tous les âges, tandis que quelquefois c'est un peu plus élitiste, alors qu'ici c'est plus intéressant pour tous les âges. Je trouve aussi qu'il y a beaucoup de choix, sur la cuisine, les trucs purement touristiques. Il y a aussi les trucs purement littéraires et purement historiques.

AC : Si vous étiez chargée de l'organisation du Livre sur la Place, auriez-vous organisé les choses différemment ?

F : Je crois que c'était sur la place Stanislas avant. Je crois que c'est très bien parce que la place Stan, les gens sont très possessifs, et, si vous voulez, c'est bien que ce soit proche de la place Stan. Aujourd'hui il y a peut-être moins de monde que le week-end.

AC : Avez-vous discuté avec des écrivains ?

F : Non pas aujourd'hui, encore une fois à cause du temps.

AC : Et dans les années 90 ?

F : Mon père exposait ici, puisque c'était un ancien historien, donc je me souviens qu'il m'avait présenté pas mal de collègues.

AC : Savez-vous quels auteurs vous allez rencontrer avant de vous rendre au Livre sur la Place ?

F : Je n'avais pas trop regardé parce que je savais que je n'aurais pas le temps, mais sinon je crois que j'aurais essayé d'en rencontrer le plus possible.

AC : Que représente pour vous un écrivain ?

F : Quelqu'un qui représente un homme privé qui se fait public. D'ailleurs ça me frappe toujours que les gens arrivent à publier parce que je pense qu'un écrivain a toujours des choses très privées à dire, et donc c'est quelqu'un qui se met à nu face aux gens, et c'est ça qui est intéressant pour moi. Ça c'est d'un point de vue littérature, mais ça fonctionne pour d'autres livres comme les gens qui veulent partager leur savoir. C'est un art de toute façon d'écrire. C'est très précieux.

AC : Pour vous, quel intérêt y a-t-il à se retrouver face à un écrivain ?

F : Je ne sais pas si ça apporte quelque chose de plus, sauf si on a des questions particulières à lui demander. Je crois que c'est une autre dimension de recherche. Je ne sais pas si ça apporte plus, mais en tout cas c'est une bonne façon de promouvoir la littérature.

AC : De quoi parlez-vous avec un écrivain ?

F : Surtout de son œuvre.

AC : Est-ce que la conversation dérive parfois sur des paroles d'ordre privé ?

F : Non.

AC : Selon vous, être présent à des salons du livre et rencontrer des gens fait-il partie du métier d'écrivain ?

F : Oui, je crois que c'est bien d'être en représentation. Je crois qu'il se doit à son public, il doit partager.

AC : Vous pensez que c'est un devoir ?

F : Oui, je crois aussi.

AC : Avez-vous acheté des livres ?

F : Non, parce que je n'ai pas beaucoup de place dans mes valises ! [rire] Si je l'avais fait j'aurais fait dédicacer mes livres. Quand je le peux, je le fais toujours, surtout les auteurs que j'aime bien.

AC : Que représente pour vous la dédicace d'un livre ?

F : C'est un petit salut amical. C'est pas grand-chose, mais c'est un petit quelque chose que j'aime bien.

AC : Un livre dédicacé a-t-il plus de valeur qu'un livre qui ne l'est pas ?

F : Ça dépend de l'auteur. S'il est très connu, je pense qu'il a plus de valeur, mais autrement ça n'a qu'une valeur sentimentale pour moi.

AC : Que faites-vous du livre dédicacé une fois chez vous ? Quelle place occupe t-il dans la maison ?

F : Non, il est parmi les autres.

AC : Est-ce que ça vous gêne qu'une dédicace soit la même pour tous ?

F : Je crois qu'il y a des auteurs très ouverts et qui demandent toujours pour qui est le livre, qu'est-ce que vous voulez que je mette ? etc.

AC : Selon vous, qu'y a-t-il de plus important : le livre, l'écrivain ou la dédicace ?

F : Le livre, l'écrivain et la dédicace, mais pour moi ce n'est pas quelque chose de très important, c'est un petit plus.

AC : Quel est votre meilleur souvenir au Livre sur la Place ?

F : Je n'ai pas de meilleur souvenir en particulier, mais c'est peut-être l'ambiance et surtout retrouver des gens que je connais. C'est un but spécial de venir à Nancy et puis ça fait bouger une ville. Ça crée une bonne ambiance.

6.11. Femme, 60 ans, retraitée (assistante commerciale), Laxou (54)

« Je viens souvent accompagnée, mais quelquefois je suis seule. Je viens tous les jours parce que sinon on ne voit pas tout le monde. On est donc obligé de venir plusieurs fois ».

Date de l'entretien : 18/09/09

Lieu de l'entretien : Livre sur la Place (à la sortie du chapiteau)

Durée de l'entretien : 6 minutes 20

AC : Êtes-vous déjà venue au Livre sur la Place ? Si oui, combien de fois ?

F : Je viens tous les ans depuis 2005.

AC : Êtes-vous venue seule ou accompagnée au Livre sur la Place ?

F : Je viens souvent accompagnée, mais quelquefois je suis seule. Je viens tous les jours parce que sinon on ne voit pas tout le monde. On est donc obligé de venir plusieurs fois.

AC : Pourquoi venez-vous au Livre sur la Place ?

F : Parce que ça m'intéresse, j'aime lire.

AC : À quoi vous fait penser le Livre sur la Place ?

F : La culture, un passe-temps.

AC : Mise à part votre venue sous le chapiteau, avez-vous participé à d'autres activités proposées au Livre sur la Place ?

F : Pas toujours non, parce que moi j'ai toujours chaud et je meurs [rire].

AC : Selon vous, pourquoi avoir créé le Livre sur la Place à Nancy ?

F : Parce que Nancy c'est une ville culturelle comme l'a dit ce matin Monsieur Rossinot. Je n'étais pas à l'inauguration, j'étais à l'Opéra.

AC : Pour vous, est-ce important que cette manifestation ait lieu à Nancy ?

F : Oui bien sûr, ça fait connaître la région ! C'est une ville intéressante quand même.

AC : Si vous étiez chargée de l'organisation du Livre sur la Place, auriez-vous organisé les choses différemment ?

F : Oui je pense que c'est une bonne idée, c'est bien.

AC : Avez-vous discuté avec des écrivains ?

F : Oui plusieurs, mais j'ai acheté un bouquin sur Nancy et *Le Point*. Je voulais absolument voir Edmonde Charles-Roux, mais elle n'est pas là. Je veux absolument acheter son bouquin sur la vie de Chanel, et puis il y a le film qui va sortir bientôt.

AC : Savez-vous quels auteurs vous allez rencontrer avant de vous rendre au Livre sur la Place ?

F : Oui, en général parce que j'ai regardé sur internet. Il y a des auteurs que je connais et que je voulais voir.

AC : Que représente pour vous un écrivain ?

F : Quelqu'un qui fait rêver.

AC : Pour vous, quel intérêt y a-t-il à se retrouver face à un écrivain ?

F : En ce qui concerne Edmonde Charles-Roux, je la connais, elle habitait Marseille et moi je suis de là-bas. C'est toujours bien de voir la personne qui a écrit, en plus, c'est une biographie. Elle a dû beaucoup bosser, et puis elle l'a connue Chanel, je pense.

AC : De quoi parlez-vous avec un écrivain ?

F : Quand je connais le bouquin, je parle un peu du bouquin, de l'histoire, mais quand je ne le connais pas, c'est un peu difficile des fois.

AC : Selon vous, être présent à des salons du livre et rencontrer des gens fait-il partie du métier d'écrivain ?

F : Oui, je pense. Je pense que, de toute façon, ça leur fait vendre un peu plus de bouquins et puis c'est bien pour le public. Une personne qui m'a complètement déçue, je peux vous le dire, c'est Françoise... comment elle s'appelle qui est à la télé... attendez...

AC : Laborde...

F : Oui, sa sœur est là. Elle a dit que les Nancéiens ce sont des plouks. Alors moi j'étais venue pour la voir et puis elle n'était plus là. Et le lendemain je vois dans le journal parce qu'elle n'avait pas été logée au Grand Hôtel, elle est repartie au premier TGV en disant : « Les Nancéiens, c'est des plouks ». Et depuis, enfin on ne la revoit plus à la télé, mais depuis je ne l'ai plus regardée.

AC : Ça a changé votre regard ?

F : Oui complètement. Alors que je l'aimais, je la regardais tous les matins à Télé Matin, je la trouvais intéressante. Elle a le même âge que moi. Alors là, elle m'a déçue. Parce que je trouve quand même... elle vient pour quoi alors ?

AC : Combien de livres avez-vous achetés et les avez-vous fait dédicacer ?

F : Aujourd'hui j'en ai acheté que deux et j'en ai fait dédicacer un.

AC : Que représente pour vous la dédicace d'un livre ?

F : C'est sympa, en plus, c'est un bouquin que j'offre à mon gendre. Mais un livre dédicacé a certainement plus de valeur.

AC : Que faites-vous du livre dédicacé une fois chez vous ? Quelle place occupe t-il dans la maison ?

F : Si c'est pour moi, je le mets dans la bibliothèque. Mais souvent j'achète pour faire des cadeaux.

AC : Selon vous, qu'y a-t-il de plus important : le livre, l'écrivain ou la dédicace ?

F : [rire] Je pense que c'est le livre quand même, le livre et l'écrivain et puis après la dédicace.

AC : Quel est votre meilleur souvenir au Livre sur la Place ?

F : [silence] Je crois que c'est la première année quand je suis revenue ici. J'avais acheté un livre sur... c'était quelqu'un du sud qui me l'avait dédicacé. On avait pu parler des endroits qu'on connaissait, mais je ne me souviens même plus de son nom.

6.12. Femme, 72 ans, retraitée (EDF), Laxou

« Le mois de septembre, je sais que c'est le Livre sur la Place. C'est important pour moi, j'adore le livre ».

Date de l'entretien : 18/09/09

Lieu de l'entretien : Livre sur la Place (à la sortie du chapiteau)

Durée de l'entretien : 7 minutes 40

AC : Êtes-vous déjà venue au Livre sur la Place ? Si oui, combien de fois ?

F : Oui. Depuis que ça existe. J'aime le livre.

AC : Êtes-vous venue seule ou accompagnée au Livre sur la Place ?

F : Seule, j'aime bien, pour regarder, fureter.

AC : Pourquoi venez-vous au Livre sur la Place ?

F : Pour voir des personnalités et j'aime le livre de prime abord.

AC : À quoi vous fait penser le Livre sur la Place ?

F : C'est pour étendre un peu... comment dirais-je... le livre... à la base on apprend... Et puis j'aime bien les reliures, j'aime bien voir. J'aime beaucoup toucher et sentir le livre.

AC : Mise à part votre venue sous le chapiteau, avez-vous participé à d'autres activités proposées au Livre sur la Place ?

F : [silence]

AC : Il y a Stéphane Bern par exemple aujourd'hui. Allez-vous y aller ?

F : Ah, il est là !... Oui, je regarde partout mais je voulais acheter le livre de Catherine Laborde, paraît-il qu'elle devait venir, mais à l'accueil on m'a dit que non. Ma fille m'a dit sur l'internet qu'elle devait venir.

AC : Selon vous, pourquoi avoir créé le Livre sur la Place à Nancy ?

F : Comme il y a toutes sortes de livres et toutes sortes de personnes, il y en a des plus intelligents, d'autres moins, enfin vous voyez, il faut de tout pour faire un monde. Je trouve que c'est bien parce qu'il y en a pour tout le monde.

AC : Pour vous, est-ce important que cette manifestation ait lieu à Nancy ?

F : Oui, parce que le mois de septembre, je sais que c'est le Livre sur la Place. C'est important pour moi, j'adore le livre.

AC : Fréquentez-vous d'autres manifestations autour du livre ?

F : Non.

AC : Si vous étiez chargée de l'organisation du Livre sur la Place, auriez-vous organisé les choses différemment ?

F : C'est un sacré travail, une sacrée organisation. Je pense que j'aurais fait comme eux.

AC : Vous auriez opté pour le chapiteau ?

F : Oui, il n'y a que là, bien que l'on puisse aller au « Hall du Livre », d'ailleurs j'y vais assez souvent.

AC : Avez-vous discuté avec des écrivains ?

F : Non, je n'ose pas. Je suis timide, alors je n'ose pas.

AC : Alors jamais vous ne faites de dédicace ?

F : Non. Janine Boissard une fois pour *L'Esprit de famille*. Ça s'est très bien passé, très bien, très gentille, très simple.

AC : Savez-vous quels auteurs vous allez rencontrer avant de vous rendre au Livre sur la Place ?

F : Moi, c'était Catherine Laborde que je voulais voir. Et j'aimerais bien voir Stéphane Bern mais le Fou du roi, non, ce n'est pas du tout mon truc.

AC : Que représente pour vous un écrivain ?

F : L'intelligence, il ne faut pas être idiot, c'est sûr. L'intelligence et puis du courage parce qu'il faut aimer écrire et puis il faut avoir une bonne cervelle.

AC : Pour vous, quel intérêt y a-t-il à se retrouver face à un écrivain ?

F : On voit la personne parce que, quand on lit, on ne s'imagine pas l'écrivain, c'est l'histoire qu'on a sous les yeux, qu'on pense et des fois ça peut être l'opposé de ce qu'on pense.

AC : Vous êtes parfois déçue d'une rencontre ?

F : [silence] non avec la seule et unique qui est Janine Boissard, ah non j'ai eu aussi Régine Desforges, deux, vous voyez j'ai oublié. Je n'ai pas du tout été déçue.

AC : De quoi parlez-vous avec un écrivain ?

F : Je les ai félicités pour leur histoire parce que c'est un peu l'histoire de monsieur tout le monde.

AC : Selon vous, être présent à des salons du livre et rencontrer des gens fait-il partie du métier d'écrivain ?

F : Oui et je dirais même que c'est un devoir. Oui, parce qu'on ne s'imagine pas. Quand on a le prénom, le nom, on se dit : « Tiens, on a la photo mais ça ne me dit rien ». Mais quand on le voit devant soi, c'est un peu mieux, c'est même beaucoup mieux.

AC : Que représente pour vous la dédicace d'un livre ?

F : Une gentillesse de sa part.

AC : Que faites-vous du livre dédicacé une fois chez vous ? Quelle place occupe t-il dans la maison ?

F : Il est dans ma petite armoire-bibliothèque. Je le conserve et je ne le prête pas. Il est à moi et je ne veux pas qu'on me le déchire ou qu'on me le salisse. J'ai le respect du livre. J'ai toujours un marque-page, j'en ai pris un à l'accueil. Je n'aime pas écorner, ou alors je mets une photo de mes petits-enfants.

AC : Selon vous, qu'y a-t-il de plus important : le livre, l'écrivain ou la dédicace ?

F : L'écrivain parce qu'il raconte l'histoire, c'est logique.

AC : Quel est votre meilleur souvenir au Livre sur la Place ?

F : Régine Desforges, la rencontre, ça, j'ai aimé.

6.13. Femme, 73 ans, retraitée (paramédical), Nancy

Pourquoi venez-vous au Livre sur la Place ? « Déjà pour voir les auteurs que l'on voit à la télé. On aime bien les voir en chair et en os et puis jeter un coup d'œil sur l'ensemble des livres qui sortent ».

Date de l'entretien : 18/09/09

Lieu de l'entretien : Livre sur la Place (à la sortie du chapiteau)

Durée de l'entretien : 8 minutes 45

AC : Êtes-vous déjà venue au Livre sur la Place ? Si oui, combien de fois ?

F : Bien sûr, depuis la création.

AC : Êtes-vous venue seule ou accompagnée au Livre sur la Place ?

F : Souvent accompagnée, mais là je suis seule. Cela m'arrive de venir deux fois dans le week-end mais rapidement, tandis qu'aujourd'hui j'ai pris un peu plus mon temps et je ne viendrai probablement qu'aujourd'hui.

AC : Pourquoi venez-vous au Livre sur la Place ?

F : Déjà pour voir les auteurs que l'on voit à la télé. On aime bien les voir en chair et en os et puis jeter un coup d'œil sur l'ensemble des livres qui sortent.

AC : A quoi vous fait penser le Livre sur la Place ?

F : À une grande manifestation littéraire offerte par les libraires, par la ville et où beaucoup d'auteurs sont présents. C'est vrai que c'est quand même maintenant d'une très grande renommée.

AC : Mise à part votre venue sous le chapiteau, avez-vous participé à d'autres activités proposées au Livre sur la Place ?

F : Non.

AC : Selon vous, pourquoi avoir créé le Livre sur la Place à Nancy ?

F : Écoutez, c'est déjà une bonne idée parce que c'est une manifestation de renommée je crois nationale maintenant, donc c'était certainement à créer mais pourquoi ? Je ne saurais pas répondre.

AC : Pour vous, est-ce important que cette manifestation ait lieu à Nancy ?

F : Oui. Déjà parce qu'on est sur place pour pouvoir y assister. Il y en a d'autres aussi pas loin, aux environs.

AC : En êtes-vous fière ?

F : Oui on en parle. On fait un peu de la publicité pour des personnes qui ne sont pas au courant ou qui ne sont pas de la région. Je la recommande. Oui c'est très intéressant.

AC : Fréquentez-vous d'autres manifestations autour du livre ?

F : Non.

AC : Si vous étiez chargée de l'organisation du Livre sur la Place, auriez-vous organisé les choses différemment ?

F : Oui évidemment c'est déjà bien mieux qu'il y a quelques années place Stanislas parce qu'il y a déjà bien plus de place. C'est bien organisé. En plus, on a une très belle avenue qui mène au chapiteau. C'est toujours bien décoré par nos jardiniers de la ville. Je trouve que c'est bien réussi comme présentation.

AC : Vous attachez beaucoup d'importance à ces jardins éphémères ?

F : Oui, parce que je fais partie aussi d'une association sur les fleurs, alors on est très intéressé et on aime bien venir voir ce qui se passe.

AC : Avez-vous discuté avec des écrivains ?

F : Pas vraiment, j'ai acheté un livre, mais l'écrivain n'était pas là.

AC : Et les années précédentes ?

F : Ça arrive. Je n'achète pas toujours leur livre, mais on en discute un peu ou je l'achète après, ça dépend.

AC : Savez-vous quels auteurs vous allez rencontrer avant de vous rendre au Livre sur la Place ?

F : Pas du tout.

AC : Que représente pour vous un écrivain ?

F : La représentation de leur vie ou d'une histoire vécue ou d'un roman et on s'y attache en le lisant.

AC : Pour vous, quel intérêt y a-t-il à se retrouver face à un écrivain ?

F : Moi, j'aime bien le contact réel plutôt que de l'entendre ou de le voir à la télévision. Ça m'enrichit de voir des écrivains, par curiosité sans doute.

AC : De quoi parlez-vous avec un écrivain ?

F : Un petit peu de tout. Un petit peu du livre, de ce qu'ils ont ressenti en écrivant.

AC : Est-ce que la conversation dérive parfois sur des paroles d'ordre privé ?

F : Non, ça ne m'est pas arrivé.

AC : Selon vous, être présent à des salons du livre et rencontrer des gens fait-il partie du métier d'écrivain ?

F : Ce n'est pas une obligation, mais je pense que c'est un plus pour eux de se faire connaître. Là, j'ai découvert plein de jeunes écrivains, plein de noms que je ne connaissais pas.

AC : Combien de livres avez-vous achetés et les avez-vous fait dédicacer ?

F : Un livre acheté. L'auteur n'était pas là, mais c'est un livre qui est paru depuis un certain temps.

AC : Habituellement, vous faites dédicacer vos livres ?

F : Oui ça m'est arrivé, une fois pour offrir à ma mère.

AC : Que représente pour vous la dédicace d'un livre ?

F : C'est un petit peu plus personnel, surtout pour un cadeau. Il sera plus personnel aussi même si je le prête. On échange les livres entre amis.

AC : Selon vous, qu'y a-t-il de plus important : le livre, l'écrivain ou la dédicace ?

F : Les trois vont de pair forcément. Si on a le plaisir de pouvoir rencontrer l'écrivain et de se faire dédicacer un livre, c'est un petit plus.

AC : Quel est votre meilleur souvenir au Livre sur la Place ?

F : Je n'en ai pas un de particulier. Tous les ans c'est différent en fonction des écrivains présents.

AC : Rien ne vous a marquée en particulier ?

F : Des inaugurations comme avec Bernard Pivot. J'étais présente à l'inauguration, j'ai vu Erik Orsenna à l'émission de Stéphane Bern.

AC : Qu'avez-vous appris au Livre sur la Place ?

F : Oui, évidemment il y a toujours quelque chose à découvrir, soit sur un livre, un titre, un voyage, des livres de la région, il y a toujours énormément de livres sur la Lorraine et c'est intéressant.

6.14. Homme, 34 ans, ingénieur réseau, Metz

Avez-vous discuté avec des écrivains ? « Oui. Je n'ai malheureusement plus leur nom en tête ».

Date de l'entretien : 18/09/09

Lieu de l'entretien : Livre sur la Place (à la sortie du chapiteau)

Durée de l'entretien : 9 minutes 05

Êtes-vous déjà venu au Livre sur la Place ? Si oui, combien de fois ?

H : Non, c'est la première fois.

AC : Êtes-vous venu seul ou accompagné au Livre sur la Place ?

H : Accompagné de ma compagne.

AC : Pourquoi venez-vous au Livre sur la Place ?

H : Pour voir les nouveautés du livre et puis essayer de voir quelques écrivains célèbres et avoir, pourquoi pas, quelques dédicaces.

AC : À quoi vous fait penser le Livre sur la Place ?

H : C'est dur comme question. Une librairie géante avec l'occasion de rencontrer des auteurs et de se balader dans ce lieu agréable.

AC : Mise à part votre venue sous le chapiteau, avez-vous participé à d'autres activités proposées au Livre sur la Place ?

H : Malheureusement non. Ne serait-ce que parce que l'enregistrement avec Stéphane Bern à l'Opéra était tellement blindé que ce n'était même pas la peine d'essayer d'y aller. J'ai essayé d'y entrer. Sinon, j'ai visité le jardin éphémère qui est bien sympathique et agréable.

AC : Selon vous, pourquoi avoir créé le Livre sur la Place à Nancy ?

H : [rire] C'est une bonne question. Je n'en sais rien.

AC : Pour vous, est-ce important que cette manifestation ait lieu à Nancy ?

H : Moi, je ne viens pas de Nancy mais de Metz. Ça serait à Metz j'irais aussi. Ça ne change pas grand-chose.

AC : Fréquentez-vous d'autres manifestations autour du livre ?

H : [silence] Non. Le reste des manifestations sur le livre sont soit des librairies, soit les magasins comme la Fnac où l'on a toute occasion de feuilleter en liberté les différents livres sur les différents thèmes.

AC : Si vous étiez chargé de l'organisation du Livre sur la Place, auriez-vous organisé les choses différemment ?

H : Je ne peux pas me prononcer sachant que c'est la première fois que je viens. J'ai eu un petit peu de mal à m'y retrouver par auteurs. On arrive à retrouver par thèmes, à trouver par week-end mais trouver par auteurs, ou alors c'est moi qui n'ai pas trouvé la bonne méthode. Ça m'a paru un petit peu compliqué et peut-être pas assez d'accueil, d'hôtesse d'accueil, peut-être pas assez encadré, je pense.

AC : Avez-vous discuté avec des écrivains ?

H : Oui. Je n'ai malheureusement plus leur nom en tête.

AC : Est-ce que vous les connaissiez avant ?

H : Non, pas du tout. Parce que malheureusement j'aurais bien discuté avec des écrivains mais aujourd'hui, vendredi, il n'a pas l'air d'y avoir un seul écrivain de grande notoriété publique. Il y a plus d'écrivains locaux ou d'autres petits écrivains.

AC : Avez-vous acheté leur livre ?

H : J'ai acheté un livre.

AC : Savez-vous quels auteurs vous allez rencontrer avant de vous rendre au Livre sur la Place ?

H : Oui, mais je n'ai pas rencontré ceux que je souhaitais. J'avais regardé sur le site web de présentation.

AC : Que représente pour vous un écrivain ?

H : C'est dur comme question encore. Quelqu'un qui sait coucher sur papier les idées qu'il aurait dans sa tête par exemple.

AC : Selon vous, être présent à des salons du livre et rencontrer des gens fait-il partie du métier d'écrivain ?

H : Oui, je pense. Je pense que c'est bien que l'écrivain rencontre son public, ait les échos de son œuvre. Après tout, quand on voit un chanteur en concert, eh bien ça se mesure peut-être aux applaudissements. On pourrait dire que ça se mesure au nombre de ventes, mais c'est vrai que c'est bien d'avoir le contact direct, savoir ce que les gens en pensent, et puis peut-être approfondir la pensée des lecteurs. Ils achètent d'accord, ça leur a plu, et ils rachètent peut-être, mais on ne sait pas leur sentiment profond par rapport à l'œuvre.

AC : Avez-vous fait dédicacer votre livre ? Et à qui est destinée la dédicace ?

H : Oui. La dédicace m'est destinée.

AC : Que représente pour vous la dédicace d'un livre ?

H : Un petit morceau du livre qui m'appartient, qui me serait donné par l'auteur. Ça contient une valeur sentimentale qu'il n'y a pas quand on achète en anonyme dans une boutique.

AC : Que faites-vous du livre dédicacé une fois chez vous ? Quelle place occupe t-il dans la maison ?

H : Les livres occupent plein de place, dans la chambre et c'est quelque chose que j'aime bien afficher.

AC : Pensez-vous que les auteurs écrivent toujours la même dédicace ?

H : Je ne me suis jamais posé la question. Ça dépend des auteurs. Quelqu'un de très connu, quand il a fait 1 500 dédicaces, je ne pense pas qu'il puisse faire une création littéraire à chaque fois.

AC : Selon vous, qu'y a-t-il de plus important : le livre, l'écrivain ou la dédicace ?

H : Certainement pas la dédicace. Elle est importante pour chacun mais sans plus. L'écrivain et l'œuvre ne sont pas dissociables pour ma part.

AC : Quel est votre meilleur souvenir au Livre sur la Place ?

H : Le repas du midi [rire]. Trêve de plaisanteries. La séance de dédicace à laquelle j'ai assisté et puis un entretien avec un écrivain photographe fort sympathique.

AC : Qu'avez-vous appris au Livre sur la Place ?

H : [silence] Pas mal d'images, de noms d'auteurs que je ne connaissais pas. Classer des noms connus mais sans mettre de titre sur leur œuvre.

6.15. Homme, 47 ans, agent territorial du patrimoine, Nancy

« On a un ressenti différent de celui que l'on éprouve en librairie. On n'aura pas l'échange que l'on pourrait avoir de visu ».

Date de l'entretien : 18/09/09

Lieu de l'entretien : Livre sur la Place (à la sortie du chapiteau)

Durée de l'entretien : 14 minutes 50

AC : Êtes-vous déjà venu au Livre sur la Place ? Si oui, combien de fois ?

H : Oui, plusieurs fois. Je ne saurais point vous dire le nombre, sachant que ça fait plus de trente ans, donc le trente et unième anniversaire, trente et unième fois que le Livre sur la Place est à Nancy en tant que salon du livre, une dizaine de fois.

AC : Êtes-vous venu seul ou accompagné au Livre sur la Place ?

H : Des fois seul, quelquefois accompagné. Ce matin j'étais avec ma compagne, et ma compagne est partie sous d'autres cieus, donc je viens en solo. En général je viens plusieurs fois par week-end. Un bref tour d'horizon, une première impression, et puis après je m'arrêterai plus longuement chez différents week-ends, je vais procéder de cette façon.

AC : Pourquoi venez-vous au Livre sur la Place ?

H : Je recherche avant tout des livres consacrés à l'Art Nouveau parce que je suis très intéressé par l'Art Nouveau.

AC : À quoi vous fait penser le Livre sur la Place ?

H : Le Livre sur la Place c'est avant tout pour les puristes ou les personnes averties dans le domaine du livre, donc des lecteurs et aussi des gens qui sont non-lecteurs ou qui ont une approche très lointaine du livre. Eh bien c'est une façon de pouvoir découvrir ce qui est présenté par des week-ends régionaux et nationaux et aussi bien sûr des libraires.

AC : Mise à part votre venue sous le chapiteau, avez-vous participé à d'autres activités proposées au Livre sur la Place ?

H : Oui, tout à fait. Je suis membre d'un cercle de réflexion sur l'École de Nancy qui s'appelle le cercle de Garenne dans lequel on participe à des causeries illustrées, on fait des sorties pour aller voir des expositions consacrées à l'Art Nouveau et à d'autres choses qui tournent autour.

AC : Mais, au niveau du Livre sur la Place, est-ce que vous assistez à des conférences, des débats ou des forums littéraires ?

H : Je ne suis pas très attiré par les forums littéraires parce que mon angle d'intérêt est tel... Je ne dis pas que je ne m'intéresse qu'à l'Art Nouveau, mais les romans, toutes ces choses-là, ce n'est pas ma tasse de thé.

AC : Selon vous, pourquoi avoir créé le Livre sur la Place à Nancy ?

H : Je pense qu'il y avait un espace à prendre au niveau régional. En tant qu'ancien vendeur en librairie il y a de ça plus de 30 ans, je connaissais le salon du livre à Paris (1981) et je pense qu'une décentralisation d'activités littéraires est très bénéfique pour le livre en règle générale et pour la ville bien sûr. Je pense que ça doit drainer du monde, et c'est un bien aussi pour les touristes qui viennent pour l'Art Nouveau et pour d'autres choses, le tourisme en général, architectural et artistique. C'est une occasion de découvrir une autre culture, la culture par le livre.

AC : Pour vous, est-ce important que cette manifestation ait lieu à Nancy ?

H : Oui, en tant que Lorrain. Je ne suis pas natif du département de la Meurthe-et-Moselle, je suis natif d'un département voisin mais j'attache beaucoup d'importance au fait culturel, puisque moi-même je travaille dans le domaine de la culture.

AC : Fréquentez-vous d'autres manifestations autour du livre ?

H : Non.

AC : Si vous étiez chargé de l'organisation du Livre sur la Place, auriez-vous organisé les choses différemment ?

H : C'est une chose qui se fait depuis de nombreuses années, c'est un lieu qui s'y prête bien. On n'est pas spécialement parasité par de la circulation automobile, et moi je trouve que le cadre est parfait. Sous la tente, on ne peut pas trouver mieux. On ne va pas entrer dans les constructions en dur, aller s'excentrer sur différents sites où il y a des constructions en dur, mais là je pense que le côté pratique c'est l'hyper centre, c'est à deux pas de la Place Stanislas.

AC : Avez-vous discuté avec des écrivains ?

H : Non pas encore.

AC : Et les fois précédentes ?

H : Oui. Je connais quelques auteurs qui opèrent sur Nancy, et ces auteurs sont aussi professeurs et ils écrivent des livres qui ont trait à la Lorraine et ce sont des gens que je rencontre en général à l'extérieur des salons du livre et où l'on peut discuter à bâtons rompus de choses, de sujets sur la guerre 14-18, les maisons closes, il se reconnaîtra si jamais il entend ça un jour.

AC : Savez-vous quels auteurs vous allez rencontrer avant de vous rendre au Livre sur la Place ?

H : Je voudrais rencontrer des personnes qui écrivent sur l'Art Nouveau.

AC : Que représente pour vous un écrivain ?

H : C'est un vecteur d'écriture sur lequel... C'est un peu difficile comme question en définitive. C'est un transmetteur d'idées, de pensées, de rêves, de choses inaccessibles que l'on ne trouvera pas sur d'autres supports. Je vais faire un bref parallèle avec les bribes du *Fou du Roi*, l'émission qui a lieu sur France Inter, je trouve que c'est enrichissant et comme dit le premier magistrat de Nancy, tout n'est pas sur internet et heureusement que le livre existe.

AC : Pour vous, quel intérêt y a-t-il à se retrouver face à un écrivain ?

H : On a un ressenti différent de celui que l'on éprouve en librairie. On n'aura pas l'échange que l'on pourrait avoir de visu. Je ne dis pas que c'est froid le papier, c'est une matière, ce n'est pas quelque chose comme sur l'ordinateur ou sur la toile. Il va y avoir une forme d'interactivité, un lien qui va se créer avec une personne qu'on imagine et là qu'on découvre, peut-être même des fois que l'on n'a jamais vue ni sur un plateau, ni même entendue dans une émission de radio. Je crois que c'est important de voir quelqu'un en chair et en os. Pour quelqu'un qui est par exemple intéressé par Erik Orsenna par exemple, bon beaucoup de personnes connaissent la tête d'Erik Orsenna, ceux qui vont le voir, leurs sens vont être émoustillés, ils vont même peut-être avoir des difficultés à échanger avec lui parce qu'ils vont être troublés.

AC : Troublés parce qu'ils mettent l'écrivain sur un piédestal selon vous ?

H : Oui, en quelque sorte. Et puis c'est Erik Orsenna, ce n'est pas n'importe qui. C'est un grand romancier, il a été un confident d'un ancien Président de la République décédé depuis. Mais c'est quelqu'un, une personne à qui on accède, on réussit à le rencontrer. C'est une satisfaction personnelle et je pense qu'on a envie de le transmettre en disant : « J'ai rencontré Erik Orsenna, c'est un mec avec qui on a de la conversation. Ce n'est pas un mec froid qui ne signe que des dédicaces en leur demandant "qu'est-ce que vous voulez que je vous mette à cette date ?" et puis paf sa signature en bas, il tend le livre, vous le payez et puis vous partez ». Non c'est autre chose, à condition que l'écrivain en question ne soit pas assailli par une multitude de personnes.

AC : Avez-vous déjà été déçu d'une rencontre ?

H : Je cherche... C'est fort possible, mais ce n'est pas avec un auteur, mais avec un artiste, je ne sais plus lequel.

AC : Avez-vous regardé différemment ses œuvres ?

H : Oui tout à fait. C'était un chanteur d'ailleurs. Je ne me souviens plus de son nom. Mais s'il ne me revient pas à l'esprit, c'est qu'il n'est pas important pour moi.

AC : De quoi parlez-vous avec un écrivain ?

H : C'est vrai que ce n'est pas évident parce que l'angle d'attaque... parce qu'on est toujours un petit peu impressionné. On ne peut pas arriver devant un écrivain comme devant un ami. Ce n'est pas du tout le même relationnel. Je pense qu'on va plus ou moins chercher ses mots, que l'on va bredouiller.

AC : Selon vous, être présent à des salons du livre et rencontrer des gens fait-il partie du métier d'écrivain ?

H : Oui, bien sûr parce que si on veut faire connaître ses talents d'écrivain, c'est une solution. Il peut y en avoir d'autres : les émissions littéraires télévisées, la radio, je trouve que le contact avec le public, c'est un bon support pour... le terme « vendre », oui pour vendre ce que l'on écrit, oui, le terme vendre n'est pas inapproprié.

AC : Quand vous faites dédicacer un livre, c'est pour vous ?

H : C'est pour moi.

AC : Que représente pour vous la dédicace d'un livre ?

H : C'est une rencontre. Pour moi, il y a une magie qui s'est opérée à travers la dédicace.

AC : Que faites-vous du livre dédicacé une fois chez vous ? Quelle place occupe t-il dans la maison ?

H : Il n'occupe pas une place particulière.

AC : Seriez-vous prêt à prêter votre livre dédicacé ou à le revendre ?

H : Prêter, oui bien sûr, revendre après c'est autre chose. Je me suis constitué une pile de romans, parce que je n'aime pas les romans, que j'ai envie de revendre.

AC : Est-ce que vous pensez que les écrivains écrivent toujours la même dédicace ?

H : Je ne pense pas. Ça dépend des écrivains. Il y en a certainement qui ont des formules consacrées, très rapides avec la signature. Tout dépend si le public est pressé, s'il est dans l'attente, tout dépend aussi comment ils sont abordés, tout dépend des mots du futur lecteur.

AC : Selon vous, qu'y a-t-il de plus important : le livre, l'écrivain ou la dédicace ?

H : Le livre, l'écrivain et la dédicace.

AC : Quel est votre meilleur souvenir au Livre sur la Place ?

H : C'était il y a deux ans. J'ai retrouvé un livre d'un écrivain lorrain, originaire du sud de la Meuse. Il a été enseignant, et je pense qu'il est à la retraite aujourd'hui. Dans son livre, c'est une partie de mon enfance, dans le sud de la Meuse, que j'ai retrouvée au travers d'images et

que j'ai retrouvée aussi ce mois dernier : je suis allé avec ma compagne lui faire visiter tout ce qu'avait été mon enfance.

AC : Le meilleur souvenir, c'est la rencontre avec l'écrivain ou le fait de redécouvrir autrement la Meuse ?

H : Je connaissais plus ou moins le contenu du livre parce que j'avais entendu une émission qui en parlait sur France Bleu Sud Lorraine dans une émission littéraire. Je n'ai pas rencontré l'écrivain en chair et en os, mais j'aurais bien voulu converser avec lui.

AC : Qu'avez-vous appris au Livre sur la Place?

H : Je cherche, je fouille, je tâtonne.

**6.16. Femme, 57 ans, rédactrice dans un bureau, Saulxures-lès-Nancy (F1),
femme, 28ans, déléguée médicale, Nancy (F2)**

« Parce que moi je suis Lorraine, donc évidemment je préfère Nancy. Je suis très fière de cette manifestation ».

Date de l'entretien : 19/09/09

Lieu de l'entretien : Livre sur la Place (à la sortie du chapiteau)

Durée de l'entretien : 7 minutes 25

AC : Êtes-vous déjà venues au Livre sur la Place ? Si oui, combien de fois ?

F1 : Je viens tous les ans. J'y vais depuis de nombreuses années. Là, je suis déjà venue deux fois.

F2 : Moi c'est la première fois cette année.

AC : Êtes-vous venues seules ou accompagnées au Livre sur la Place ?

F1 : Je viens souvent toute seule. Je suis venue hier toute seule en repérage et je suis revenue aujourd'hui parce que tous les auteurs ne sont pas là toute la journée.

AC : Pourquoi venez-vous au Livre sur la Place ?

F1 : Parce que j'aime beaucoup lire et parce que j'aime bien rencontrer les auteurs qui écrivent ces lignes et leur parler.

AC : À quoi vous fait penser le Livre sur la Place ?

F1 : [silence] Ce sont des auteurs qui viennent présenter leurs livres. C'est une rencontre entre des gens, des bons moments à passer. C'est des gens à voir, des personnes avec qui on ne discute jamais d'habitude et que l'on peut aborder à cet endroit.

F2 : Une manifestation littéraire.

AC : Mise à part votre venue sous le chapiteau, avez-vous participé à d'autres activités proposées au Livre sur la Place ?

F1 : Non, c'est que le chapiteau.

AC : Selon vous, pourquoi avoir créé le Livre sur la Place à Nancy ?

F1 : Pour inviter les gens, les jeunes à lire plus et pour faire une manifestation culturelle à Nancy de plus.

AC : Pour vous, est-ce important que cette manifestation ait lieu à Nancy ?

F1 : Ah oui ! Parce que moi je suis lorraine, donc évidemment je préfère Nancy. Je suis très fière de cette manifestation.

F2 : C'est plus pratique pour nous que cela soit à Nancy.

AC : Si vous étiez chargées de l'organisation du Livre sur la Place, auriez-vous organisé les choses différemment ?

F1 : Mais je trouve que c'est bien fait. C'est fonctionnel. C'est plus grand que l'année dernière. L'accueil est plus joli avec les jardins.

F2 : Je trouve que la configuration est plutôt bonne. Rien à redire.

AC : Avez-vous discuté avec des écrivains ?

F1 : Aujourd'hui et hier j'ai vu et j'ai acheté un livre. Hier, j'ai discuté avec Élise Fischer. J'ai également acheté cet été un de ses livres et j'ai discuté avec elle de ce livre. On a aussi acheté un livre d'enfant et on a discuté aussi avec l'auteur. On a fait dédicacer nos livres.

AC : Savez-vous quels auteurs vous allez rencontrer avant de vous rendre au Livre sur la Place ?

F1 : Oui je le sais parce que je vois dans *L'Est Républicain*, dans le journal, qui vient et les gens qui m'intéressent.

F2 : Moi, je suis moins informée.

AC : Que représente pour vous un écrivain ?

F1 : Ça représente quelqu'un d'érudit, quelqu'un qui veut livrer ses pensées quelqu'un qui veut nous faire partager plein de choses.

F2 : Quelqu'un qui a envie de nous faire évader un petit peu, qui nous offre une petite part de lui.

AC : Pour vous, quel intérêt y a-t-il à se retrouver face à un écrivain ?

F1 : C'est bien de voir les gens en face et de pouvoir leur parler. Quand on lit un livre on ne les voit pas, on ne peut pas les entendre, alors que là, on en a envie. C'est vrai que la lecture peut suffire mais c'est un plus.

F2 : C'est la cerise sur le gâteau.

AC : De quoi parlez-vous avec un écrivain, avec Elise Fischer par exemple ?

F1 : J'ai pas parlé longtemps. J'ai parlé de son dernier livre, je lui ai dit que je l'avais lu. Elle m'a dit que ce n'était pas le dernier, puisque le dernier vient de sortir il y a deux jours. Enfin je sais que c'est une Lorraine, donc elle écrit un peu sur la Lorraine

AC : Est-ce que la conversation dérive parfois sur des paroles d'ordre privé ?

F1 : Là non, mais ça arrive parfois.

AC : Selon vous, être présent à des salons du livre et rencontrer des gens fait-il partie du métier d'écrivain ?

F1 : Mais c'est une façon de promouvoir ce qu'elle écrit. C'est une façon de vendre ses livres et de se faire connaître.

F2 : Aller à la rencontre du public. Oui, ça fait partie de son activité. Je pense que c'est aussi important pour elle que pour nous.

AC : Que représente pour vous la dédicace d'un livre ?

F1 : C'est un petit plus, mais pas grand-chose. Il n'aurait pas été dédicacé, moi ça ne m'aurait pas gêné.

F2 : C'est un livre que je vais offrir.

F1 : Moi, je vais le garder parce que je me le suis fait dédicacer personnellement.

AC : Que faites-vous du livre dédicacé une fois chez vous ? Quelle place occupe t-il dans la maison ?

F1 : Je les mets de côté. Je les garde et des fois je les relis au bout de quelques années. Je les prête aussi. Souvent, avec mes deux filles, on se les passe.

AC : Est-ce que ça vous gêne qu'une dédicace soit la même pour tous ?

F1 : C'est un peu une dédicace bateau. Ils ne connaissent pas les gens à moins d'avoir une attention particulière quand on offre un livre pour un anniversaire, mais sinon ça ne me dérange pas.

F2 : Non ça ne me dérange pas. Ça fait partie du jeu.

AC : Selon vous, qu'y a-t-il de plus important : le livre, l'écrivain ou la dédicace ?

F1 : L'écrivain, le livre et enfin la dédicace

F2 : Le livre l'écrivain et la dédicace

AC : Quel est votre meilleur souvenir au Livre sur la Place ?

F1 : Il n'y en a pas de meilleurs. C'est le plaisir, c'est une ambiance. C'est le plaisir de se promener parmi tout le monde, de découvrir des livres nouveaux, des écrivains. C'est un plaisir.

6.17. Femme, 57 ans, inspectrice de l'Éducation Nationale, Metz, homme, 67 ans, retraité (ancien proviseur), Metz

« Maintenant si on me dit : “ Amitiés à Dominique”... Je n'ai pas besoin des amitiés de quelqu'un que je ne connais pas ! J'ai de l'amitié pour les écrivains que je lis, mais ce n'est pas une amitié de personne à personne, c'est une amitié pour le narrateur qui a écrit ».

[Initialement l'entretien devait se dérouler avec madame. Mais, son mari a pris part à certaines questions.]

Date de l'entretien : 19/09/09

Lieu de l'entretien : Livre sur la Place (à la sortie du chapiteau)

Durée de l'entretien : 15 minutes 05

AC : Êtes-vous déjà venue au Livre sur la Place ? Si oui, combien de fois ?

F : Oui, je pense que je viens depuis que ça existe.

AC : Êtes-vous venue seule ou accompagnée au Livre sur la Place ?

F : En général en compagnie soit d'amis, soit de mon conjoint. En général je viens une fois par week-end. Maintenant on habite Metz.

AC : Pourquoi venez-vous au Livre sur la Place ?

F : Je viens généralement aux manifestations littéraires parce que je trouve que c'est un moyen de découvrir des ouvrages qu'on n'a pas forcément sous les yeux en librairie. Étant donné qu'il y a de moins en moins de librairies et que la FNAC ne me convient pas... Après, le contact avec les écrivains, je trouve ça assez superficiel, mais je trouve que c'est bien qu'ils soient là, qu'ils fassent des animations, des conférences, mais la dédicace, ce n'est pas ma tasse de thé.

AC : À quoi vous fait penser le Livre sur la Place ?

F : Je dirais que c'est une manifestation autour du livre, des œuvres littéraires et une manifestation où l'on peut trouver peut-être des ouvrages qu'on ne trouve pas ailleurs. J'ai trouvé un ouvrage sur Ligier Richier que je n'aurais probablement pas vu par ailleurs.

AC : Mise à part votre venue sous le chapiteau, avez-vous participé à d'autres activités proposées au Livre sur la Place ?

F : On est allé à une conférence. On y participe parfois mais là, on est un peu pris par le temps. On profite peut-être du fait qu'il y a ces manifestations. Mais on a une librairie par exemple à Metz qui fait venir des auteurs et on y va. On est un petit groupe de vingt.

AC : Selon vous, pourquoi avoir créé le Livre sur la Place à Nancy ?

F : Dans mon esprit ça paraît dans les années 80 où l'on commençait à perdre un peu de lecteurs. Parce qu'il y a d'autres façons d'approcher la connaissance et je trouve que si on laisse le livre à l'apanage de quelques intellectuels, dont, certainement, nous faisons partie, il va y avoir un pouvoir qui va prendre place. Il y aura un petit nombre de gens qui auront accès au livre et les autres qui auront les images, internet. Voilà, sans que ce soit vraiment concluant. Donc je pense que ça a peut-être été créé dans cet esprit.

AC : Pour vous, est-ce important que cette manifestation ait lieu à Nancy ?

F : Pour moi oui, parce que j'aime beaucoup Nancy. C'est ma ville d'enfance. Il y a plein de choses : mon père était journaliste à *L'Est Républicain*. Il y a des attaches : mon fils habite Nancy. Donc oui, pour moi c'est important, mais je n'ai pas du tout la même approche avec L'Été du Livre. Il m'est arrivé de manquer L'Été du Livre alors que le Livre sur la Place, j'aime bien. Mais ça c'est tout à fait une vision personnelle, l'approche que l'on peut avoir avec la ville.

AC : Fréquentez-vous d'autres manifestations autour du livre ?

F : [soupir] Il nous arrive d'aller à Montreuil sur la littérature jeunesse, et puis au salon du livre à Paris, mais ça nous arrive quand on a un week-end à passer.

AC : Si vous étiez chargée de l'organisation du Livre sur la Place, auriez-vous organisé les choses différemment ?

F : Je trouve qu'il fait très chaud sous le chapiteau, que les auteurs sont très serrés, mais pour nous, ceux qui viennent..., Je n'ose pas dire « client » parce que ce ne sont pas des clients. Je ne me sens pas cliente. Je me sens peut-être plus dans une approche littéraire que dans une approche commerciale, mais je me fais peut-être des illusions. Je suis une grande idéaliste. Je crois qu'il y a peut-être encore moyen d'améliorer. Maintenant moi, je trouve ça beaucoup mieux que L'Été du Livre.

AC : Avez-vous discuté avec des écrivains ?

F : J'ai discuté avec l'historienne qui a fait le livre sur Ligier Richier. Ça m'intéressait parce que je regardais le livre et elle m'a expliqué les journées d'études à Saint-Mihiel et j'ai acheté son livre.

AC : Savez-vous quels auteurs vous allez rencontrer avant de vous rendre au Livre sur la Place ?

F : Non.

AC : Que représente pour vous un écrivain ?

F : Celui qui va me faire rêver, faire découvrir, apporter des connaissances. Je suis assez admirative.

AC : Pour vous, quel intérêt y a-t-il à se retrouver face à un écrivain ?

F : Si c'est dans l'esprit de ce que j'ai acheté, c'est intéressant parce qu'on peut nous expliquer le système scientifique qui a procédé à l'écriture du livre, etc. Si c'est pour parler simplement avec un auteur comme ça très vite, trois minutes, je trouve pas ça intéressant. Je trouve que c'est la situation « animation » qui est plus agréable : avec vingt personnes, on peut poser des questions, mais là on est pressé à cause des personnes qui sont derrière.

AC : Selon vous, être présent à des salons du livre et rencontrer des gens fait-il partie du métier d'écrivain ?

F : Je pense que oui parce que moi si je publiais – j'écris un petit peu mais je ne publie pas – je refuserais de dédicacer parce que je ne me vois pas attendre les candidats à la dédicace comme je vois certains qui le font. Je n'aimerais pas être ainsi à attendre. Parce que je ne considère pas que les gens soient dans ce type de rencontre des clients.

H : Ici, ça fait foire. Mais comme toutes les foires, c'est une ouverture pour tous ceux qui ne connaissent pas. C'est une approche différente.

F : Il ne faut pas rejeter les choses-là ! Mais en tant qu'écrivain, je pense qu'il y a d'autres moyens.

H : Ça paraît superficiel, mais si ça n'existait pas, il y aurait un manque.

AC : Vous vous êtes donc fait dédicacer un livre ?

F : Oui. Elle m'a proposé, alors je n'ai pas dit non. Sinon je serais repartie sans la dédicace, ce n'est pas grave. Par contre, quand c'est un ami qui présente son livre, là je lui demande une dédicace. Il y a l'amitié en plus du fait que j'ai le livre. Je n'ai jamais été très dédicace, ni des chanteurs, ni des écrivains, ni des personnes publiques. Pour moi un livre dédicacé n'a pas plus de valeur qu'un livre qui ne l'est pas, sauf un livre du XVIII^e [rire]. Parce que si Voltaire dédicacait son livre, je l'achète tout de suite.

H : la dédicace n'est pas un problème de livres, c'est un problème de relations entre deux individus. Le livre, c'est un prétexte, ça peut être un support d'ordre du souvenir, de la mémoire.

F : Là, on a discuté avec cette historienne et c'était technique, donc là je suis contente qu'elle me l'ait dédicacé parce qu'on a eu un échange intéressant. Maintenant si on me dit : « amitiés à Dominique »... je n'ai pas besoin des amitiés de quelqu'un que je ne connais pas ! J'ai de l'amitié pour les écrivains que je lis, mais ce n'est pas une amitié de personne à personne, c'est une amitié pour le narrateur qui a écrit.

AC : Vous arrive-t-il d'offrir un livre dédicacé ?

F : Non, ça ne m'est jamais arrivé. De toute façon j'ai très peu de livres dédicacés, sauf par mes amis.

AC : Que faites-vous du livre dédié une fois chez vous ? Quelle place occupe t-il dans la maison ?

F : Il n'occupe pas de place particulière. Mais je suis contente, je me dis : « Tiens, Jean-Claude m'a dédié son livre. C'est sympa ! ». Mais c'est à l'occasion d'une relation particulière, d'une rencontre particulière. Je prête facilement mes livres à condition d'être sûre qu'on me les rende. Mais si on ne me le rend pas, je me dis que la personne le lit, alors c'est bien aussi.

AC : À votre avis, peut-on revendre un livre dédié ?

H : Ça ne se vend pas ! Ça ça peut se donner à la limite, mais revendre non.

AC : Pensez-vous que les écrivains écrivent toujours la même dédicace ?

F : J'espère que non parce que ce serait dommage, mais vu les relations rapides qu'on entretient, je ne vois pas comment ils peuvent changer.

H : Je pense qu'ils doivent avoir quelques stocks de dédicaces dans la tête et puis d'autres particulières s'il y a un lien spécifique avec la personne.

F : L'historienne qui a dédié le livre a écrit quelque chose qui n'avait rien à voir avec l'amitié et heureusement ! Ça concernait les dernières recherches sur un sculpteur que j'aimais.

AC : Selon vous, qu'y a-t-il de plus important : le livre, l'écrivain ou la dédicace ?

F : Ah, la dédicace, Non ! Le livre. Pour moi le livre.

AC : Est-ce qu'on peut être déçu d'une rencontre avec un écrivain ?

F : Je pense que oui, même si on se dit : « Ce n'est pas l'écrivain ». Si, par exemple, j'avais rencontré Proust et qu'il m'avait déçu alors là, il y aurait eu quelque chose. À mon avis il faut séparer les deux. Un livre, c'est un livre. C'est un objet normal, mais en même temps c'est difficile de les séparer.

H : le livre oui, parce qu'il y a des écrivains qui sont de véritables sagouins et qui pourtant écrivent de très bons livres. On a parlé de Céline ou d'autres...

Dans les rencontres littéraires il y a des écrivains qui parlent de leurs livres et il y en a qui parlent d'eux. Moi j'ai vu Decoin il y a quelques mois et il a parlé de son bouquin. Et j'ai trouvé ça sympathique. Sa vie, ça m'intéresse pas spécialement.

F : Moi, mon prof de Lettres qui nous enseignait Voltaire nous disait : « Qu'est-ce que vous pensez de la biographie ? Est-ce que pour vous c'est important ? » Et moi, d'un premier jet, j'ai dit que c'était pas important, que je m'en fichais de savoir si Voltaire payait des impôts. Un jour j'ai appris que Voltaire touchait des *royalties* sur l'esclavage...

AC : Après cette information avez-vous changé la manière de lire Voltaire ?

F : Non. Peut-être changé la manière... mais j'aime beaucoup Voltaire quand même. Ça n'a pas ébranlé ses écrits, par contre ça a ébranlé son image. Parce que pour moi c'est le livre qui est premier.

AC : Quel est votre meilleur souvenir au Livre sur la Place ?

F : Je ne saurais pas dire. J'ai eu un entretien qui m'intéressait, mais bon on est dans l'absence de distance parce que je viens de l'avoir. En tout cas ce serait quand même une rencontre parce que je ne viens pas pour la dédicace. Voir la tête de l'écrivain, c'est quand même bien. On se dit : « Tiens, on l'a vu. C'est dans l'air du temps ». Ça me fait plaisir quand même. On a une sympathie malgré tout.

H : Et puis on entre dans le jeu parce que s'ils viennent se montrer et que personne ne vient les voir, c'est foutu. On a besoin d'eux. Ils ont besoin de nous. C'est un peu donnant-donnant. Chacun y trouve ce qu'il apporte.

AC : Qu'avez-vous appris au Livre sur la Place ?

F : Là, j'ai appris des choses. C'est une autre manière d'apprendre. Ce n'est pas la manière conventionnelle. Mais vous le savez bien, si vous êtes encore à l'Université, que l'on peut apprendre aussi sur les bancs.

H : Nous, on est content de voir toute cette foule. On dit : « les Français lisent pas, etc. » mais ils viennent quand même.

AC : Est-ce que ce sont des lecteurs ?

H : Peu importe ! Ce qui est sûr, c'est qu'à la fin il y aura plus de lecteurs. C'était l'objectif. C'est comme dans l'Éducation. Nous, on a travaillé dans l'Éducation et on y travaille toujours d'ailleurs dans l'Éducation. On fait beaucoup pour que les enfants et les adultes apprennent, mais on n'est pas sûr, jamais. On n'est pas sûr que la petite graine que l'on a mise et qu'on arrose va pousser. Donc là, c'est pareil. Vous ne pouvez pas mesurer. Tout ce que vous pouvez vous dire, c'est que le livre fait encore déplacer des gens.

6.18. Femme, 20 ans, étudiante à Sciences Politiques, Nancy

« Une manifestation culturelle très conviviale. Je trouve par exemple les jardins très bien cette année. Et puis c'est un endroit pour flâner, pour peut-être acheter un livre qu'on n'achèterait pas en temps normal. Quelque chose d'assez sympa, pas forcément y passer la journée non plus, mais au moins y passer pour voir ce que c'est ».

Date de l'entretien : 19/09/09

Lieu de l'entretien : Livre sur la Place (à la sortie du chapiteau)

Durée de l'entretien : 11 minutes 30

AC : Êtes-vous déjà venue au Livre sur la Place ? Si oui, combien de fois ?

F : Oui, je suis déjà passée l'année dernière, année à laquelle je suis arrivée à Nancy. Honnêtement, j'étais juste passée parce qu'on m'avait dit qu'il y avait des trucs sympas, mais j'étais passée en coup de vent, alors que là, c'était un peu plus intéressé. J'ai mon ancien professeur de Sciences-Po qui faisait des dédicaces.

AC : Êtes-vous venue seule ou accompagnée au Livre sur la Place ?

F : Toute seule.

AC : Pourquoi venez-vous au Livre sur la Place ?

F : J'avoue que si c'était un événement autour d'autre chose que les livres, ça n'aurait pas été aussi attirant pour moi. Moi, j'aime bien les livres, j'aime bien regarder tout simplement tous les sujets des livres sur les Luxembourgeois. Des choses comme ça, qu'on n'a pas l'habitude de voir à la FNAC ou à d'autres points de vente pour les livres. Et du coup ça m'amuse de parcourir les rayons, de regarder un peu les sujets du livre.

AC : Donc vous vous déplacez plus pour les livres que pour les écrivains ?

F : Malheureusement, oui. Malheureusement pour eux.

AC : À quoi vous fait penser le Livre sur la Place ?

F : Une manifestation culturelle très conviviale. Je trouve par exemple les jardins très bien cette année. Et puis c'est un endroit pour flâner, pour peut-être acheter un livre qu'on n'achèterait pas en temps normal. Quelque chose d'assez sympa, pas forcément y passer la journée non plus, mais au moins y passer pour voir ce que c'est.

AC : Mise à part votre venue sous le chapiteau, avez-vous participé à d'autres activités proposées au Livre sur la Place ?

F : Non. O m'avait proposé de tenir un stand, mais malheureusement j'ai des engagements. Mais sinon j'y aurais participé avec plaisir.

AC : Selon vous, pourquoi avoir créé le Livre sur la Place à Nancy ?

F : Toutes les grandes villes ont besoin d'une manifestation un peu culturelle, sympa et surtout là c'était malin de le faire à la rentrée parce que je trouve que c'est l'époque où l'on achète les livres, où l'on prend des bonnes résolutions notamment pour les études. Nancy a bien joué le jeu pour le Livre sur la Place.

AC : Pour vous, est-ce important que cette manifestation ait lieu à Nancy ?

F : Non, disons que ça ajoute un charme à Nancy, mais je ne suis pas originaire de Nancy. Disons que ça me permet de supporter la vie nancéienne.

AC : Fréquentez-vous d'autres manifestations autour du livre ?

F : À Lyon il y a des petits trucs sympas qui se tiennent parfois de temps en temps. Alors je n'ai pas de nom qui me vient à l'esprit, mais c'est dans ma nature de flâner, de chercher des livres un peu marrants.

AC : Si vous étiez chargée de l'organisation du Livre sur la Place, auriez-vous organisé les choses différemment ?

F : Je trouve en tout cas que cette section est assez concentrée. Il y a beaucoup de choses à regarder. Si on voulait faire les choses vraiment bien, il faudrait y passer au moins une demi-journée. C'est sympa comme ça, mais je pense que cet aspect peut rebuter parce que ça fait peur de voir tous ces livres, la concentration en fait.

AC : Avez-vous discuté avec des écrivains ?

F : Oui si on considère que mon ancien professeur a écrit des livres. J'avais acheté son livre avant.

AC : Savez-vous quels auteurs vous allez rencontrer avant de vous rendre au Livre sur la Place ?

F : Là aujourd'hui, j'y suis allée exprès.

AC : Que représente pour vous un écrivain ?

F : Je suis admirative parce que je pense que c'est assez difficile quand même d'en faire un métier. Et c'est pour ça que je compte sur eux pour faire du bon boulot et essayer de sauvegarder la langue française ou de la réinventer. Pour moi c'est des artistes de la langue.

AC : Pour vous, quel intérêt y a-t-il à se retrouver face à un écrivain ?

F : On a tous un point de vue différent sur ce que les écrivains écrivent et c'est parfois intéressant, quand on a tilté sur un point précis dans son livre, de lui poser la question à lui. Ce qu'il a voulu dire et ce qu'il apporte en guise d'explications. C'est pour ça que c'est intéressant de dialoguer, d'avoir son point de vue.

AC : Est-ce que l'on n'entre pas dans une forme de désillusion lorsque l'écrivain nous explique que ce qu'il a voulu écrire ne correspond pas à notre propre idée ?

F : Je n'appellerais pas ça la désillusion parce que c'est surtout un nouveau point de vue. Ça apporte un nouvel éclairage à la chose et en tant que tel je ne serais pas déçue si quelqu'un me disait qu'il n'a pas écrit telle phrase pour qu'on la comprenne de la façon dont moi je l'avais comprise.

AC : De quoi parlez-vous avec un écrivain ?

F : J'aime bien connaître un peu le contexte d'écriture et savoir comment, lui, ressent sa profession. Parce que c'est quand même quelque chose, la littérature est multiple et en ce sens je pense que les écrivains ne vivent pas de la même façon leur métier. De la même façon, j'aime bien voir aussi comment ils analysent la situation.

AC : Est-ce que la conversation dérive parfois sur des paroles d'ordre privé ?

F : J'ai parlé de sa retraite avec mon professeur, mais bon, moi, je sais que je n'aime pas trop. Ce sont des personnes à demi publiques. Il faut respecter une frontière et c'est pour cela qu'à partir du moment, quand ça devient un peu trop privé, ça perd de son intérêt. Le travail est visible. C'est pas comme n'importe quelle autre personne qui reste anonyme dans son bureau. Ce sont des gens qui vivent de la notoriété et d'un autre côté ils se livrent aussi dans l'écriture. C'est aussi quelque chose de très personnel. On est soumis aux critiques, aux jugements. Il y a toujours cette sensibilité au fond et je ne pense pas qu'il faille trop toucher à cette sensibilité et ne pas dévier justement sur des choses qui peut-être n'ont rien à voir avec le livre avec leur œuvre et leur carrière et qui pourraient dénaturer l'image qu'on a. Ce côté demi sacré, pour moi, il ne faut pas y toucher.

AC : Selon vous, être présent à des salons du livre et rencontrer des gens fait-il partie du métier d'écrivain ?

F : Oui, un écrivain doit être visible justement. Être visible physiquement, ça établit une sorte de lien avec les lecteurs qui parfois aiment bien mettre un visage sur un auteur qui, parfois, peut être un pseudonyme. Ils assurent aussi leur promotion, la promotion de leurs œuvres et c'est dans leur intérêt de venir ici.

AC : Avez-vous fait dédicacer votre livre ?

F : Mais je suis presque venue pour ça en fait.

AC : Que représente pour vous la dédicace d'un livre ?

F : Ça peut être à la fois un peu personnel. Il va peut-être pas écrire la même chose pourtant il demande le prénom et en même temps c'est une forme de tampon. Voilà, j'ai apposé ma griffe mais c'est une griffe qui ne change pas ma façon de voir l'auteur. Mais ça rajoute un petit côté personnel au livre. À moitié personnel comme je disais. Moi, en tout cas, j'ai un petit sursaut d'orgueil en me disant : « Untel m'a dédié un livre ». Pour moi, un livre dédié a plus de valeur qu'un livre qui ne l'est pas. Évidemment je ne pourrais pas le revendre sur Ebay parce qu'il y a mon nom donc ça a une valeur. Elle augmente pour moi mais pas pour mon voisin.

AC : Seriez-vous prête à prêter votre livre dédié ?

F : Je ne sais pas parce que, d'une certaine façon, l'auteur reconnaît que c'est notre livre. Il écrit notre prénom. Je suis un peu possessive aussi peut-être.

AC : Que faites-vous du livre dédié une fois chez vous ? Quelle place occupe t-il dans la maison ?

F : Il reprend la même place qu'avant sauf que quand mes yeux s'attardent dessus je n'y pense pas de la même façon. C'est plus un changement de place dans la tête. Je pourrais dire que celui-là est un peu plus spécial que les autres.

AC : Vous arrive-t-il de relire plusieurs fois la dédicace ?

F : Oui, celle-ci, je l'ai déjà lue trois fois [elle plonge la main dans son sac].

AC : Est-ce que ça vous gêne qu'une dédicace soit la même pour tous ?

F : Fondamentalement ça me gêne. J'aimerais bien me dire, mon ego aimerait bien me dire, qu'il invente une phrase spécialement pour moi, mais ce sont des écrivains. Ils ont beau être très créatifs et très inspirés, ils ne vont pas s'amuser à inventer dix mille phrases pour faire des dédicaces personnalisées à chaque fois. C'est pour ça que je ne leur en veux pas.

AC : Selon vous, qu'y a-t-il de plus important : le livre, l'écrivain ou la dédicace ?

F : C'est quand même le livre d'après moi. L'écrivain ensuite parce que sans écrivain il n'y a pas de livre et puis la dédicace en dernier parce que c'est un petit bonus, mais ça ne remplace pas un livre.

AC : Quel est votre meilleur souvenir au Livre sur la Place ?

F : C'est le sourire de mon professeur qui était content d'être là, en pleine forme, à soixante dix-sept ans passés.

AC : Qu'avez-vous appris au Livre sur la Place ?

F : Comment on dit : « Nous parlons luxembourgeois » [rire].

6.19. Femme, 43 ans, animatrice en pastorale, Ludres (54)

« J'ai quatre enfants et d'habitude je viens avec tous les enfants. Pour leur donner envie de voir des nouveaux livres et leurs auteurs et parler avec eux ».

Trame entretiens visiteurs

Date de l'entretien : 19/09/09

Lieu de l'entretien : Livre sur la Place (à la sortie du chapiteau)

Durée de l'entretien : 7 minutes 55

AC : Êtes-vous déjà venue au Livre sur la Place ? Si oui, combien de fois ?

F : Je suis déjà venue et ça fait au moins quatre ou cinq fois que l'on vient.

AC : Êtes-vous venue seule ou accompagnée au Livre sur la Place ?

F : J'ai quatre enfants et d'habitude je viens avec tous les enfants.

AC : Pourquoi venez-vous au Livre sur la Place ?

F : Pour leur donner envie de voir des nouveaux livres et leurs auteurs et parler avec eux.

AC : À quoi vous fait penser le Livre sur la Place ?

F : Ouh là. Un marché aux livres, un marché à l'envie de lire plutôt.

AC : Mise à part votre venue sous le chapiteau, avez-vous participé à d'autres activités proposées au Livre sur la Place ?

F : Non.

AC : Selon vous, pourquoi avoir créé le Livre sur la Place à Nancy ?

F : Pour permettre cette rencontre entre les auteurs et leur public. Faire sortir le livre des bibliothèques, c'est intéressant aussi.

AC : Pour vous, est-ce important que cette manifestation ait lieu à Nancy ?

F : Oui, que ça ne soit pas qu'à la capitale, c'est sympa.

AC : Fréquentez-vous d'autres manifestations autour du livre ?

F : On va à Fontenoy-la-Joûte. C'est un lieu où il y a parfois des manifestations sur le livre. On doit aussi avoir sur notre commune un conteur qui vient et qui nous fait des animations.

AC : Si vous étiez chargée de l'organisation du Livre sur la Place, auriez-vous organisé les choses différemment ?

F : Non. J'ai trouvé qu'au niveau jeunesse, on avait plus de place pour circuler par rapport à d'habitude. Il fait toujours aussi chaud [rire].

AC : Avez-vous discuté avec des écrivains ?

F : On, vient de finir avec Janine Boissard, Corinne Albaut et puis d'autres que j'ai découverts mais je ne pourrais pas les mentionner. Il faudrait qu'on ressorte les livres pour vous le dire. [recherche le nom des auteurs dans son sac]. On a fait Timothée De Fombelle et puis encore deux autres... On a pu discuter avec plusieurs... Claudine Desmarteau et puis celui qui a eu le prix jeunesse je ne sais pas quoi...c'est marqué dessus...le prix des lecteurs de Lorraine, mais c'est plus l'illustratrice qu'on a vue, donc Sandra Poirot.

AC : Aviez-vous déjà lu leurs livres auparavant ?

F : Ça m'est arrivé. Janine Boissard, j'en connaissais mais on en a pris d'autres qu'on n'avait pas. Ce ne sont que des récits nouveaux qu'on a pris mais dont on connaissait parfois l'auteur sur d'autres titres.

AC : Savez-vous quels auteurs vous allez rencontrer avant de vous rendre au Livre sur la Place ?

F : On sait que Corinne Albaut est toujours là. On a Nathalie Novic pour les dessins. Chez les enfants, il y en a qui sont toujours là, donc on se dit qu'on va les rencontrer. Et là j'avais un livre à faire dédicacer d'Erik Orsenna, mais je ne suis pas sûre qu'il était en dédicace et disponible de toute manière, alors...

AC : Que représente pour vous un écrivain ?

F : Une fenêtre sur le monde et sur nous-mêmes.

AC : Pour vous, quel intérêt y a-t-il à se retrouver face à un écrivain ?

F : Partager son cheminement ou simplement mettre une tête sur un être cher, au-delà du papier.

AC : De quoi parlez-vous avec un écrivain ?

F : De ce que j'ai lu, de ce que j'ai aimé et pour qui je destine l'ouvrage.

AC : Selon vous, être présent à des salons du livre et rencontrer des gens fait-il partie du métier d'écrivain ?

F : Oui, je pense qu'il faut qu'il sorte pour nous dire comment il a mis en place son livre.

AC : Aujourd'hui, vous avez acheté quatre livres. Vous ne repartez jamais les mains vides ?

F : Non jamais parce qu'il y en a toujours au moins un ou deux pour les enfants. Ou des cadeaux pour Noël. J'ai souvent anticipé les cadeaux de Noël pour avoir des dédicaces.

AC : Les avez-vous fait dédicacer ?

F : Oui. Les dédicaces sont destinées à mes enfants ou à ceux à qui je vais offrir le livre. Moi aussi, je m'en suis fait dédicacer un livre par Éliette Abécassis, il y a deux, trois ans.

AC : Que représente pour vous la dédicace d'un livre ?

F : Ça personnalise le livre et ça garde une trace de cette rencontre, même si elle est éphémère.

AC : Selon vous, un livre dédicacé a-t-il plus de valeur qu'un livre non dédicacé ?

F : Oui. [rire] Ce n'est pas pour son aspect pécuniaire mais c'est plus une valeur de cœur.

AC : Que faites-vous du livre dédicacé une fois chez vous ? Quelle place occupe t-il dans la maison ?

F : Il va dans la bibliothèque avec tous les autres une fois qu'il est lu. Il n'y a pas un stock à part de livres dédicacés.

AC : Pensez-vous que les auteurs écrivent toujours les mêmes dédicaces ?

F : Je pense que dans les formules de politesse oui. Mais ils mettent toujours le prénom. Ça dépend de chacun. Il y en a qui vont vraiment personnaliser, à chaque fois, malgré le peu d'échange qu'on aura eus et d'autres, ça restera très standard, très bateau.

AC : Selon vous, qu'y a-t-il de plus important : le livre, l'écrivain ou la dédicace ?

F : Ça reste le livre malgré tout parce que sans le livre, je ne chercherais pas à obtenir la dédicace, ni à rencontrer l'écrivain.

AC : Quel est votre meilleur souvenir au Livre sur la Place ?

F : Je crois que c'est la première année quand j'ai découvert la manifestation parce que je n'avais jamais fait ça ailleurs. Ce face à face très proche, de sentir qu'il n'y avait pas de distance, qu'on pouvait se parler librement, c'est bien.

AC : Qu'avez-vous appris au Livre sur la Place ?

F : Que les écrivains sont des gens comme nous. On a un rapport très simple avec eux malgré tout.

6.20. Femme, 55 ans, psychologue, Nancy

« Je me sens dans un monde culturel ».

Trame entretiens visiteurs

Date de l'entretien : 19/09/09

Lieu de l'entretien : Livre sur la Place (à la sortie du chapiteau)

Durée de l'entretien : 9 minutes 50

AC : Êtes-vous déjà venue au Livre sur la Place ? Si oui, combien de fois ?

F : Oui, ça fait plus de vingt ans que je viens chaque année.

AC : Êtes-vous venue seule ou accompagnée au Livre sur la Place ?

F : Je viens plusieurs fois pendant le week-end. Je viens avec ma fille ou avec l'un de mes enfants. Parfois je viens seule parce que nous n'avons pas le même choix de littérature.

AC : Pourquoi venez-vous au Livre sur la Place ?

F : Déjà pour prendre connaissance réellement des nouveautés et surtout retrouver des auteurs d'année en année parce qu'il y a une multitude d'auteurs maintenant et ce n'est pas tout à fait évident. C'est important de savoir qui ils sont et ce qu'ils font.

AC : A quoi vous fait penser le Livre sur la Place ?

F : Je me sens dans un monde culturel. Je vais aussi à Saint-Malo, mais c'est une autre dimension parce qu'il y a des films, il y a aussi des aliments à goûter, c'est très épicurien en même temps, mais c'est vrai que c'est un grand moment culturel dans un haut lieu.

AC : Mise à part votre venue sous le chapiteau, avez-vous participé à d'autres activités proposées au Livre sur la Place ?

F : Oui, je suis allée porte Héré et au Palais du Gouverneur. C'est un moment important et riche. Il y a des auteurs que je n'aurais peut-être jamais choisis. Leur façon de présenter leur lecture, de transporter avec leur image fait que je me laisse tenter et je trouve quelque chose qui correspond à mes attentes.

AC : Selon vous, pourquoi avoir créé le Livre sur la Place à Nancy ?

F : On est quand même une France culturelle. C'est une nécessité et aujourd'hui, c'est d'autant plus nécessaire avec l'informatique qui nous entoure. Ce sont des notions différentes et je pense qu'il faut à tout prix garder cette culture. Il y a d'autres pays, on va parler du Chili, où l'on supprime les livres tout comme dans certains pays en guerre. Je crois qu'il faut conserver ce privilège. C'est un privilège de cette société capitaliste malgré tout [rire].

AC : Pour vous, est-ce important que cette manifestation ait lieu à Nancy ?

Je suis du coin, donc on va dire que, pour nous, la Lorraine, c'est notre capitale, mais c'est surtout important que ça ait lieu sur la place Carrière. J'étais très heureuse que ce soit aussi place Stanislas, c'était redonner au Livre leur Place sa place et qu'il faut continuer à maintenir surtout. L'avoir, c'est une chose, mais le maintenir dans le temps, ce serait encore plus beau.

AC : Fréquentez-vous d'autres manifestations autour du livre ?

F : Je vais au Jazz Pulsation, je vais à l'Opéra. Je me déplace aussi dans d'autres régions. Je suis allée au festival du théâtre d'Avignon.

AC : Mais précisément, au niveau du livre, de la lecture ?

F : À Avignon, il y a beaucoup de bouquinistes qui sont là et qui se plaignent de ne plus avoir suffisamment de livres à revendre. Cette année, ils lancent un appel : « Si vous restez plusieurs jours, venez nous revendre vos livres ». Il y a même une maison de la poésie qui est financée par le Conseil Général et la mairie. Je souhaiterais que ce soit le cas aussi sur Nancy, que quelqu'un ose se lancer... Ils le mettent en même temps que le festival et ils arrivent à trouver des pièces qui traduisent la poésie. Peut-être un jour aurons-nous des poètes nancéiens ou d'autres poètes qui viendront à cette maison de la poésie ? À défaut d'un service public, nous allons peut-être garder notre lecture, nos ouvrages et ça, personne ne pourra nous l'ôter.

AC : Si vous étiez chargée de l'organisation du Livre sur la Place, auriez-vous organisé les choses différemment ?

F : Il y a déjà eu un changement cette année. On a remis un chapiteau pour permettre aux auteurs de s'exprimer sur leurs ouvrages. Peut-être que d'ici quelques années, on arrivera encore à mieux cibler l'espace parce qu'une vingtaine de chaises c'est toujours un peu réducteur. C'est vrai que les gens ne suivent pas tout le temps parce qu'il y a énormément de monde mais il faut laisser les choses se faire tout doucement. On a déjà donné une nouvelle place et ça ne devrait qu'aller plus loin.

AC : Avez-vous discuté avec des écrivains ?

F : Oui, mais des écrivains que je connais déjà un petit peu. De par ma couleur de cheveux, il y a aussi des gens qui m'interpellent et me demandent comment je vis ma façon de porter les cheveux rouges et il y a des échanges qui se font. Je vais vous dire l'année dernière, il y avait Jean-Claude Kaufman. Il venait de faire couper sa moustache, et nous avons eu une longue discussion sur ce que la moustache et les cheveux reflétaient, comment on se cachait derrière ça ou comment on se donnait une importance.

AC : Donc vous ne parlez pas uniquement des livres avec les écrivains ?

F : Non, parce que je pense qu'un ouvrage peut être interprété d'une multitude de façons. De fil en aiguille, au cours de la discussion, nous abordons une autre façon, un autre aspect de cette littérature. Chaque individu comprend et interprète en fonction de son vécu, ce qui est très intéressant d'ailleurs.

AC : Savez-vous quels auteurs vous allez rencontrer avant de vous rendre au Livre sur la Place ?

F : Non. Je viens déjà une fois faire un premier jet et regarder, m'enivrer dans les livres. Quand j'ai toute ma documentation, je prends le temps de chercher ce qui m'interpelle et ce que je souhaiterais à tout prix voir. Mais je me laisse aussi aller au gré du vent parce que ne connaissant pas tout, il faut aussi se laisser enchanter par les autres.

AC : Que représente pour vous un écrivain ?

F : Le porte-parole d'une société. Quand nous reprenons l'histoire, il y a eu le bouche à oreille et tout ce qui a été écrit, et sans ça nous ne saurions pas qui nous sommes. Je les en remercie et j'espère qu'ils continueront à pouvoir décrypter qui nous sommes.

AC : Est-ce que la rencontre avec un écrivain influence votre manière de lire ?

F : Oui, certainement, mais je suis contente de découvrir ce que, lui, a voulu exprimer. Par contre, ça ne m'empêche pas de garder mon interprétation qui est complémentaire et qui s'harmonise très bien. C'est une richesse de voir plusieurs aspects. Dans la vie ce n'est pas oui ou non. C'est oui, non et peut-être. C'est un assemblage. Quand nous n'avons pas au moins trois points de vue, nous ne savons pas grand-chose de l'ouvrage, ni de soi-même. Le livre c'est tout un symbole pour moi parce que je m'en sers comme d'un sac à main. J'y glisse même un billet pour pouvoir manger et ne pas être assujettie.

AC : Selon vous, être présent à des salons du livre et rencontrer des gens fait-il partie du métier d'écrivain ?

F : Je pense qu'aujourd'hui il y a d'autres notions. On est bien obligé de faire soi-même sa propagande, sa vente. Il y a eu dans le passé peut-être moins cette notion de vente. La maison d'édition se suffisait à elle-même et quand un écrivain venait, c'était vraiment pour le faste. C'était l'exception et en même temps pour rencontrer les gens, toutes ces personnes qui les lisaient. Aujourd'hui c'est dû à la vente, à un climat difficile. Beaucoup de gens réduisent la culture à ça, mais il ne faut pas l'oublier, il y a une notion de commerce.

AC : Combien de livres avez-vous achetés ?

F : Là pas encore, mais ma fille et son papa en ont acheté quatre.

AC : Les ont-ils fait dédicacer ?

F : Deux oui et deux non parce que les lectures qui se font porte Héré, il n'y a pas les auteurs et des fois l'ouvrage n'est pas en vente aujourd'hui. Mais ça ne fait rien, ils sont allés les acheter à la librairie. C'est important de vivre et de garder chez soi ce moment de bonheur.

AC : Quand vous faites dédicacer un livre, c'est pour vous ou quelqu'un d'autre ?

F : Je fais souvent faire pour d'autres. Je pense que c'est important de diffuser mon bonheur aux autres. C'est un échange. Le livre est fait pour ça : échanger.

AC : Que représente pour vous la dédicace d'un livre ?

F : C'est toujours un instant très intime. C'est une relation. On n'est que deux et on a la sensation que l'ouvrage n'est rien que pour nous. C'est quand même important dans une société où l'on est individualiste et là, un instant, avec un auteur que vous aimez, il vous offre une dédicace qui parfois n'a rien à voir avec le livre, mais sur votre façon d'être, votre personnalité, et je trouve que c'est beau.

AC : Un livre dédicacé a-t-il plus de valeur qu'un livre qui ne l'est pas ?

F : Non parce que je n'aurais pas beaucoup de livres [rire]. Mais parfois j'ai des livres plus anciens d'un même auteur et je me permets de venir quand il est là et de lui demander s'il veut bien me le dédicacer. Jusqu'à ce jour, jamais personne n'a refusé, au contraire, c'est souvent une façon de dire : « Vous me lisez depuis longtemps ». Pour eux, c'est quand même un bonheur de savoir qu'ils sont suivis, que leur livre et leur culture nous amènent de leur richesse.

AC : Que faites-vous du livre dédicacé une fois chez vous ? Quelle place occupe t-il dans la maison ?

F : Il y a différents niveaux. Il y a des endroits-bibliothèque avec une superposition de livres qui sont aussi des manuels de travail. Moi j'étais en psychiatrie, donc j'avais besoin de nombreux ouvrages. Les tout derniers, je me suis permis d'acheter un présentoir de fleuriste près de la place Saint-Epvre et ils étaient très heureux que j'aie ce grand présentoir. J'ai la chance de pouvoir y mettre les derniers livres que j'achète et ceux de ma fille. Régulièrement, tous les jours, nous allons les approcher en sachant des fois que nous n'allons pas les lire, ni aujourd'hui, ni demain, mais que ces ouvrages-là ont une place prépondérante pour l'après-demain. Il ne faut pas non plus se gaver. Il faut savoir lire et apprécier, comprendre et assimiler, et une fois qu'on a fait ce chemin-là, il y a un lien avec un autre ouvrage, avec une autre recherche personnelle.

AC : A votre avis, les auteurs écrivent-ils toujours la même dédicace ?

F : Non. Moi, celles que j'ai, celles de Raymond Depardon, parce que c'est lui qui m'en a peut-être le plus dédicacé, non. Parfois c'est bien différent et bien nuancé. En fonction des lieux géographiques, il y a une influence.

AC : Selon vous, qu'y a-t-il de plus important : le livre, l'écrivain ou la dédicace ?

F : L'écrivain et le livre parce que sans écrivain, il n'y a pas de livres et sans nous, il n'y a pas d'écrivains et de livres non plus.

AC : Quel est votre meilleur souvenir au Livre sur la Place ?

F : Pouvoir rencontrer d'autres personnes, d'autres amis et beaucoup d'inconnus aussi. Nous nous interpellons et essayons de voir ce qui nous attire sur le même thème ou le même auteur. Et en même temps, c'est une journée qu'on ne peut pas oublier. Souvent il fait beau. Il y a tout un événement. Il y a la beauté, il y a le sourire de chacun. Il y a un échange qui n'est pas que littéraire.

AC : Qu'avez-vous appris au Livre sur la Place?

F : J'ai rencontré une personne qui est juive et qui a pu relater sur Nancy toute son enfance, toute sa jeunesse, toutes les guerres. Je pense qu'elle est fière de pouvoir en parler et d'en laisser une traçabilité. Je ne suis pas juive mais je pense que de tels ouvrages doivent être là.

6.21. Homme, 60 ans, retraité de l'Éducation Nationale, Ludres, femme, 58 ans, retraitée de l'Éducation Nationale, Ludres

« Ça manque d'espace et je pense que j'aurais mis des plus petites structures éloignées les unes des autres, des pôles qui sont un peu éloignés les uns des autres ».

Date de l'entretien : 19/09/09

Lieu de l'entretien : Livre sur la Place (à la sortie du chapiteau)

Durée de l'entretien : 10 minutes 50

AC : Êtes-vous déjà venus au Livre sur la Place ? Si oui, combien de fois ?

H : Oui plusieurs fois depuis 79, depuis la création.

AC : Êtes-vous venus seuls ou accompagnés au Livre sur la Place ?

H : Nous venons toujours ensemble

F : Avec les enfants quand ils étaient plus petits. Nous venons une fois par week-end.

AC : Pourquoi venez-vous au Livre sur la Place ?

H : Pour découvrir les nouveautés, ce qui est publié, et puis parfois rencontrer un auteur dont on a lu les ouvrages.

AC : À quoi vous fait penser le Livre sur la Place ?

H : C'est une grande foire aux livres [rire].

F : C'est ce que j'allais dire, une foire aux livres, c'est vrai.

AC : Mise à part votre venue sous le chapiteau, avez-vous participé à d'autres activités proposées au Livre sur la Place ?

H : Non.

AC : Selon vous, pourquoi avoir créé le Livre sur la Place à Nancy ?

H : Je suppose que ça comble le manque d'animation en début d'automne et en fin d'été, je pense que c'est une question de calendrier. Après le Nancy Jazz pulsations, il n'y avait pas grand-chose.

F : C'est aussi pour faire parler de la ville de Nancy, c'est évident.

AC : Pour vous, est-ce important que cette manifestation ait lieu à Nancy ?

F : Je préfère qu'elle ait lieu à Nancy qu'ailleurs. Faire parler de la ville de Nancy parce que je suis Nancéien, mais elle aurait le même intérêt si elle se passait ailleurs, d'ailleurs ça se passe aussi ailleurs...

H : Ça se passe à Brive.

F : Sur Nancy c'est plus prestigieux ! Oui, on en est fier de cette manifestation à partir du moment où on fait des manifestations qui font connaître Nancy et sont appréciées oui, oui.

H : Ça change de l'élection Miss France [rire].

AC : Fréquentez-vous d'autres manifestations autour du livre ?

F : Non pas pour le moment.

H : On fréquente le Village du livre régulièrement.

AC : Si vous étiez chargés de l'organisation du Livre sur la Place, auriez-vous organisé les choses différemment ?

H : C'est un peu trop concentré à notre goût.

F : Ça manque d'espace et je pense que j'aurais mis des plus petites structures éloignées les unes des autres, des pôles qui sont un peu éloignés les uns des autres.

H : Moins monolithique.

AC : Avez-vous discuté avec des écrivains ?

F : Oui je ne me souviens plus de son nom, c'est une jeune écrivaine... Eléonore quelque chose. J'ai fait dédicacer le livre.

AC : Savez-vous quels auteurs vous allez rencontrer avant de vous rendre au Livre sur la Place ?

F : Non, mais par contre je lis pas mal de romans, donc dès que je vois quelqu'un que je connais bien, je m'approche de son stand. C'est vraiment le hasard qui fait ; c'est le plaisir de la découverte.

AC : Que représente pour vous un écrivain ?

F : Pour moi déjà ce n'est pas l'écrivain, c'est ce qu'il écrit qui est une source de plaisir, une source aussi de dépaysement. Mais je suis assez admirative de certains. J'ai lu quelquefois toute la série de certains écrivains.

AC : Pour vous, quel intérêt y a-t-il à se retrouver face à un écrivain ?

F : Quand c'est quelqu'un que je connais et avec qui j'en ai parlé, je trouve que c'est sympathique, mais, par contre, j'apprécie assez peu, enfin je me sens très gênée vis-à-vis d'auteurs qui présentent leurs livres que je ne connais pas. Ça me gêne beaucoup de reposer leurs livres parce que je ne peux pas entrer en conversation avec eux, parce que je ne les connais pas. Alors je préfère rentrer en conversation avec quelqu'un que je connais finalement.

H : Je suis assez sélectif. Il y a quand même une grande majorité de thèmes qui ne m'intéressent pas. Je feuillette, je regarde par simple curiosité, mais sinon je passe, je ne cherche pas à engager la conversation avec l'auteur.

AC : De quoi parlez-vous avec un écrivain ?

F : Là j'ai parlé avec elle particulièrement de ce qu'elle avait fait, de ses origines parce que c'est une auteure africaine et donc on a parlé de son pays. Ça déborde du livre. Quand je lis un livre c'est aussi ce que je recherche : avoir des informations en même temps que le plaisir du roman, sur la géographie.

H : L'origine de l'écrivain transpire souvent dans ses écrits.

AC : Selon vous, être présent à des salons du livre et rencontrer des gens fait-il partie du métier d'écrivain ?

H : Vu l'affluence et le nombre d'écrivains, je suppose que oui. C'est comme un cinéaste qui vient présenter son film. Je vois ça de la même façon.

F : C'est vrai, et puis je pense que, de toute façon, un livre c'est quelque chose qui se vend. C'est un objet du commerce donc je pense que c'est important qu'ils viennent sur les salons et qu'ils se fassent connaître par des émissions à la radio, à la télévision. Ce sont des moyens supplémentaires de faire connaître son livre.

AC : Avez-vous fait dédicacer vos livres ?

F : Oui, c'est pour ma fille. La dédicace lui est adressée parce que c'est une situation particulière.

AC : Que représente pour vous la dédicace d'un livre ?

F : Je n'y attache aucune importance. C'était pour faire plaisir à ma fille parce que ça va nous permettre d'en parler.

H : Actuellement, elle est dans le même pays que l'auteur.

F : Il y a donc un lien. Mais de toute façon le fait est que j'étais en train de lire un livre de cette personne. J'ai engagé la conversation avec cette personne. Mais je préfère aller acheter des livres dans une librairie où je peux prendre mon temps. Je lis beaucoup de livres de bibliothèque, mais je préfère aller acheter dans une librairie. Je ne suis pas bousculée. Je peux lire les quatrièmes de couverture, etc. Et puis je n'ai pas la personne en face de moi. Je ne me sens pas obligée d'acheter. Si je juge que l'histoire ne me plaît pas, je pose le livre, alors que là, je suis gênée de le faire.

AC : Que faites-vous du livre dédicacé une fois chez vous ? Quelle place occupe t-il dans la maison ?

F : Ils n'occupent pas une place particulière dans la maison. Ils sont noyés au milieu des autres.

AC : Êtes-vous prête à prêter vos livres dédicacés ?

F : Oui, je les prête avec facilité.

AC : Est-ce que ça vous gêne qu'une dédicace soit la même pour tous ?

F : Certains ne le font pas. À partir du moment où on a parlé un petit peu avec eux, ils personnalisent peut-être un peu plus la dédicace.

AC : Selon vous, qu'y a-t-il de plus important : le livre, l'écrivain ou la dédicace ?

H : Le livre, l'écrivain et la dédicace.

AC : Quel est votre meilleur souvenir au Livre sur la Place ?

F : Je ne sais pas si j'ai vraiment un souvenir particulier du Livre sur la Place. C'est surtout le plaisir que j'avais quand les enfants étaient petits et qu'ils étaient attirés par les livres. On repartait toujours avec beaucoup plus de livres que quand nous y allions que tous les deux. Ils étaient attirés par les livres. En général, ils entamaient tout de suite la conversation. En plus, ils sont bons critiques autant que de bons lecteurs.

AC : Qu'avez-vous appris au Livre sur la Place ?

H : Franchement aujourd'hui rien. Je n'ai rien appris. La conclusion c'est que je suis capable d'aller dans une librairie maintenant.

6.22. Femme, 62 ans, retraitée (mère au foyer), Pont-à-Mousson (54)

« Oui, je pense que, pour eux, le contact avec les personnes qui les lisent doit être important. C'est ce qu'on ressent de toute façon quand on rencontre un écrivain. On voit que ça leur fait plaisir, ils viennent tous au devant de vous. Ils vous proposent leur livre et vous aident à le lire, à l'apprécier ».

Date de l'entretien : 19/09/09

Lieu de l'entretien : Livre sur la Place (à la sortie du chapiteau)

Durée de l'entretien : 10 minutes

AC : Êtes-vous déjà venue au Livre sur la Place ? Si oui, combien de fois ?

F : Oui de nombreuses fois. Pratiquement chaque année.

AC : Êtes-vous venue seule ou accompagnée au Livre sur la Place ?

F : Aujourd'hui, accompagnée, mais quelquefois je viens seule. Je viens pour rencontrer les auteurs surtout, mais je n'ai pas eu trop de chance aujourd'hui.

AC : Pourquoi venez-vous au Livre sur la Place ?

F : Rencontrer des auteurs et discuter avec eux.

AC : À quoi vous fait penser le Livre sur la Place ?

F : Une immense bibliothèque. C'est l'occasion de découvrir d'autres sujets de livres.

AC : Mise à part votre venue sous le chapiteau, avez-vous participé à d'autres activités proposées au Livre sur la Place ?

F : J'ai admiré les jardins éphémères.

AC : Selon vous, pourquoi avoir créé le Livre sur la Place à Nancy ?

F : Je ne sais pas comment dire... C'est dans le but de pouvoir rencontrer des auteurs et pouvoir se cultiver encore un peu plus.

AC : Pour vous, est-ce important que cette manifestation ait lieu à Nancy ?

F : Oui bien sûr ! Tout près de la place Stanislas. C'était mieux quand c'était place Stan' parce que le site est superbe et beaucoup mieux. Je n'ai rien contre la place Carrière, mais c'est encore plus joli.

AC : Fréquentez-vous d'autres manifestations autour du livre ?

F : Oui, j'en ai fait d'autres, mais je ne peux pas citer lesquelles. Le livre, c'est un de mes bons compagnons.

AC : Si vous étiez chargée de l'organisation du Livre sur la Place, auriez-vous organisé les choses différemment ?

F : Il y a un problème de disposition. Il y a énormément de monde... Il faudrait que ce soit encore beaucoup plus grand et que l'on puisse mieux circuler parce que là on arrive à saturation.

AC : Avez-vous discuté avec des écrivains ?

F : Oui, j'ai pu discuter avec Élise Fischer, avec monsieur Maguin. Je regrette qu'une chose, c'est de ne pas avoir pu voir Jérôme Paster, mais elle n'était pas à son stand.

AC : Est-ce que vous aviez lu leurs livres auparavant ?

F : Oui, bien sûr. J'en ai acheté d'autres, mais pour ces auteurs-là, j'ai lu beaucoup de leurs livres.

AC : Savez-vous quels auteurs vous allez rencontrer avant de vous rendre au Livre sur la Place ?

F : Je savais d'après la publicité qui était faite que Jérôme Paster allait être là. On sait par avance qui on va peut-être pouvoir rencontrer, mais ce n'est pas certain de pouvoir les rencontrer.

AC : Que représente pour vous un écrivain ?

F : Quelque chose de très important. Quelqu'un que j'aimerais bien être. Je voudrais bien être écrivain aussi.

AC : Pour vous, quel intérêt y a-t-il à se retrouver face à un écrivain ?

F : C'est très important. C'est une date très importante pour moi. J'aime bien chaque année essayer de pouvoir venir au Livre sur la Place surtout dans le contexte et dans ce bel endroit. C'est très joli.

AC : Est-ce que ça change votre manière de lire les livres ?

F : Ça n'influence pas ma manière de lire les livres, mais ça me permet de lire d'autres auteurs.

AC : De quoi parlez-vous avec un écrivain ?

F : Principalement de ce qu'il fait, de son livre. Par exemple, avec Élise Fischer j'ai parlé un peu de ses derniers livres, de ce qu'elle a écrit précédemment, ce que j'en pensais, ce qu'elle va écrire de nouveau.

AC : Selon vous, être présent à des salons du livre et rencontrer des gens fait-il partie du métier d'écrivain ?

F : Oui, je pense que, pour eux, le contact avec les personnes qui les lisent doit être important. C'est ce qu'on ressent de toute façon quand on rencontre un écrivain. On voit que ça leur fait plaisir, ils viennent tous au devant de vous. Ils vous proposent leur livre et vous aident à le lire, à l'apprécier.

AC : Combien de livres avez-vous achetés ?

F : Pas beaucoup. J'en ai acheté trois, mais c'est moins que les autres années. Mais disons que j'ai une bibliothèque très très riche et un retard considérable dans mes lectures, donc il faut que je me modère.

AC : Les avez-vous fait dédicacer ?

F : Oui. Il y a un livre qui m'est destiné et les deux autres ne le sont pas. C'est pour offrir. D'habitude je vais dans les livres jeunesse pour mes petits-enfants, mais là c'est pareil, ils ont beaucoup de livres, ils sont très gâtés, donc cette année je n'ai pas trop regardé pour ne pas être trop tentée.

AC : Que représente pour vous la dédicace d'un livre ?

F : C'est un petit plus. C'est assez important. Quand on reprend un livre, eh bien ça fait plaisir de retrouver une note de l'auteur. On repense au moment où on l'a rencontré. Moi ça me fait plaisir.

AC : Que faites-vous du livre dédicacé une fois chez vous ? Quelle place occupe t-il dans la maison ?

F : Il rejoint les livres de la bibliothèque, mais j'ai une attention particulière pour eux, pour ceux qui sont dédicacés. Je me souviens très bien de ceux qui sont dédicacés et je les reprends toujours plus avec plaisir.

AC : Est-ce que vous pensez que les auteurs écrivent toujours les mêmes dédicaces ?

F : Certains écrivent la même chose, mais en principe non. Justement, on essaie de regarder, mais c'est souvent personnel. Ils discutent avec vous, donc ils vous mettent des notes assez personnelles.

AC : Selon vous, qu'y a-t-il de plus important : le livre, l'écrivain ou la dédicace ?

F : Les trois. Tout est important pour moi. La dédicace, c'est accessoire, mais c'est important pour moi aussi, ça a son charme.

AC : Quel est votre meilleur souvenir au Livre sur la Place ?

F : Chaque année il y a un souvenir différent, mais un bon souvenir oui.

AC : Qu'avez-vous appris au Livre sur la Place?

F : Une satisfaction et un plaisir.

6.23. Homme 39 ans, magistrat, Metz

« Je fais d'abord ma provision de sorte que je lis quasi exclusivement que des livres dédiacés ».

Date de l'entretien : 19/09/09

Lieu de l'entretien : Livre sur la Place (à la sortie du chapiteau)

Durée de l'entretien : 16 minutes 15

AC : Êtes-vous déjà venu au Livre sur la Place ? Si oui, combien de fois ?

H : Cela doit faire la quatrième fois de manière consécutive.

AC : Êtes-vous venu seul ou accompagné au Livre sur la Place ?

H : Aujourd'hui seul. Je ne reviendrai pas dans le week-end. Je viens une fois par week-end.

AC : Pourquoi venez-vous au Livre sur la Place ?

H : Pour rencontrer des auteurs, trouver des livres suffisamment nombreux pour que ça m'occupe sur l'année, jusqu'au prochain Livre sur la Place, au prochain Été du Livre à Metz. Je fais le plein. Je sais à peu près ce que je lis au cours de l'année. Je fais d'abord ma provision de sorte que je lis quasi exclusivement que des livres dédiacés. J'achète parfois des livres dont j'ai entendu parler et dont le thème aura particulièrement plu au cours de l'année mais ça reste exceptionnel. Entre Nancy et Metz ça représente à peu près quarante à cinquante livres.

AC : À quoi vous fait penser le Livre sur la Place ?

H : C'est un rassemblement d'auteurs connus et inconnus, régionaux et nationaux qui présentent leurs ouvrages et proposent de les dédiacer.

AC : Mise à part votre venue sous le chapiteau, avez-vous participé à d'autres activités proposées au Livre sur la Place ?

H : Ça m'arrive à Metz parce que j'y réside, en revanche je viens uniquement ici sous le chapiteau.

AC : Selon vous, pourquoi avoir créé le Livre sur la Place à Nancy ?

H : Pour faire comme L'Été du Livre ou je ne sais pas [rire]. Je ne sais même pas qui a commencé d'ailleurs. Je ne sais pas, pour faire tout simplement une animation littéraire dans une ville. Ça fait toujours bien, ça ramène du monde. La preuve : c'est une manifestation qui nécessairement rejaillit sur le reste de la ville, donc je pense que ça peut être un attrait touristique aussi.

AC : Pour vous, est-ce important que cette manifestation ait lieu à Nancy ?

H : Disons que c'est pratique. Important ? Je ne sais pas. Mais c'est pratique de venir à Nancy pour moi. Effectivement, maintenant, comme on est pourvu sur Metz, si d'aventure il n'y avait plus Nancy, ça me gênerait moins.

AC : Fréquentez-vous d'autres manifestations autour du livre ?

H : Non, je n'ai pas l'occasion.

AC : Si vous étiez chargé de l'organisation du Livre sur la Place, auriez-vous organisé les choses différemment ?

H : Non, c'est une ambiance bon enfant et ça me convient tout à fait.

AC : Avez-vous discuté avec des écrivains ?

H : Pas encore, mais j'espère le faire.

AC : Savez-vous quels auteurs vous allez rencontrer avant de vous rendre au Livre sur la Place ?

H : Disons qu'au regard des listings des jours de présence, j'ai déjà une petite idée, et puis, après, il y a ceux que je découvre, par un titre de livre, par un sujet de livre. J'étoffe ma liste de cette manière.

AC : Que représente pour vous un écrivain ?

H : C'est quelqu'un qui va me raconter une histoire à un moment où je vais être en totale réception. Je vais me consacrer à son histoire. L'envie de découvrir des choses qui va m'apporter un regard autre, une connaissance autre ou qui va tout simplement me divertir à un moment où j'en aurai besoin en fonction de sa littérature, en fonction des époques de la vie ou de l'année.

AC : Êtes-vous admiratif des écrivains ?

H : Je suis admiratif parce qu'effectivement il faut trouver l'idée de départ et le plus dur reste à faire. Une fois qu'on a eu l'idée de départ, il faut remplir, remplir de choses intéressantes et tout ça dans un français quand même acceptable. Donc c'est vrai que, oui, je suis admiratif de cette capacité d'invention.

AC : Pour vous, quel intérêt y a-t-il à se retrouver face à un écrivain ?

H : C'est selon l'écrivain. Certains ne lèvent même pas les yeux en dédicçant, donc là, ça s'arrête là. D'autres paraissent plus ouverts, et donc on tente effectivement une explication sur l'ouvrage, sur l'ouvrage précédent qu'on a déjà pu lire. Voir comment ils ont justement eu l'idée de faire ce livre, quel est leur processus d'élaboration. Ils apportent un éclairage sur le livre que je vais lire. Savoir que l'auteur m'aura donné des renseignements sur sa façon d'écrire, sa façon de concevoir l'ouvrage, ça me donnera effectivement un attachement

particulier au livre. C'est un plus, c'est pouvoir échanger justement. Si c'est uniquement pour la signature, c'est un souvenir et ça s'arrête là. Si c'est pour échanger quelques mots, ça permet de fixer l'ouvrage dans la mémoire et prendre plaisir éventuellement à retrouver cet écrivain l'année suivante.

AC : Est-ce que ça vous arrive régulièrement ?

H : Oui, assez souvent puisqu'il y a un noyau dur d'auteurs qui fait qu'on accroche à un style littéraire ou à une façon d'écrire. Je retourne chaque année pour voir ce qu'il y a de neuf, tout ce qui est réédité, de plus ancien. Effectivement on se retrouve, et là il y a une complicité qui se fait.

AC : Les écrivains se souviennent-ils de vous ?

H : Oui, il y en a certains. En général Metz étant en juin et Nancy en septembre, il m'arrive de les voir donc deux fois par an. Mais beaucoup de personnes, apparemment, n'échangent pas trop. Ils font dédicacer leurs livres sont trop regarder. Mais comme moi j'essaie d'obtenir quelques renseignements, ça doit les interpeller.

AC : Se souviennent-ils de votre prénom ?

H : Non je ne pense pas.

AC : De quoi parlez-vous avec un écrivain ?

H : En général ça se limite au livre, à son processus d'élaboration et à son histoire. Le reste ça m'intéresse pas. Ça ne déborde pas sur une relation privée. Je dis juste : « Au plaisir de se retrouver ».

AC : Selon vous, être présent à des salons du livre et rencontrer des gens fait-il partie du métier d'écrivain ?

H : Là encore si c'est se limiter à faire une dédicace, si c'est enchaîner les dédicaces comme certains sont obligés de le faire compte tenu du monde qu'ils peuvent avoir, ça ne me paraît pas très intéressant, ni très stimulant. Mais en même temps, je pense que ça peut inciter certaines personnes à découvrir des ouvrages qu'elles n'auraient pas abordés dans une librairie et peut-être à se faire aussi une clientèle, ne serait-ce que par le bouche-à-oreille aussi, par le « reviens-y » de l'année suivante. Je pense que c'est quand même un art qui reste quand même dans des lieux comme des bibliothèques, des librairies, qui sont très abstraits, et là, il y a un réel contact et apparemment les gens sont en demande. Donc ça me paraît nécessaire, pas toujours très enthousiasmant certainement pour l'auteur, mais ça paraît nécessaire.

AC : Que représente pour vous la dédicace d'un livre ?

H : La dédicace est déjà un souvenir. C'est se dire : « Tiens, c'est vrai que celui-là je l'avais rencontré » et se souvenir qu'il était même d'un abord sympathique, ou non, celui-là effectivement je n'y retournerai plus. Ou encore : « C'est vrai que ce qu'il m'avait raconté

avait l'air alléchant et à la lecture du bouquin : légère déception ». Mais c'est quand je reprends le livre, et qu'il m'arrive de le relire, – pour le moment j'en suis à une lecture unique – mais s'il m'arrive de le relire un jour, j'ai un souvenir personnalisé sur cet ouvrage que je n'aurais pas eu sur un ouvrage acheté en librairie, de manière anonyme.

AC : Vous arrive-t-il de lire plusieurs fois la dédicace ?

H : Mais tout à fait ! Ça peut arriver quand un auteur est décédé. « C'est vrai que j'ai son livre. Tiens, je vais regarder ce qu'il m'a écrit » et là, c'est de nouveau un souvenir qui revient, c'est se resituer dans l'espace : est-ce que c'était une dédicace à la FNAC ou dans un salon du livre ? Quel était le contact et le contexte ? Ou quand on est amené à parler d'un auteur, dans ce cas, je ressort le livre et je regarde ce qu'il m'a écrit, ce qu'il m'a dédié à l'époque. Voilà ce genre d'interpellations qui vont me faire pencher à nouveau sur la dédicace.

AC : Tout à l'heure vous avez dit que vous aviez presque que des livres dédiés. Vous pouvez en dire plus à ce sujet ?

H : C'est vrai depuis une dizaine d'années. Avant je n'achetais pas. De toute façon je ne fréquentais pas les salons. À Metz, je ne pense pas que ça existait. Ici, je ne sais pas. Donc ça remonte à une quinzaine d'années et donc depuis, le nombre de livres achetés hors salon et hors dédicace est extrêmement restreint. Auparavant non. La même quantité était achetée en librairie et sans dédicace, mais depuis, j'ai suffisamment de matière dans les salons pour tenir sur l'année, voire plus.

AC : Que faites-vous du livre dédié une fois chez vous ? Quelle place occupe t-il dans la maison ?

H : Il occupe une place particulière, c'est-à-dire qu'il n'est pas mélangé avec ceux qui ne le sont pas. Il est dans une armoire particulière, de surcroît vitrée, qui permet de voir l'ouvrage. Ils sont répartis par auteurs. Certains auteurs occupent quasiment une étagère. Il y a une place effectivement particulière.

AC : Est-ce que vous accepteriez de prêter un livre dédié ?

H : Oui bien sûr, si ce n'est pas pour l'amener sur la plage ou si la personne n'est pas de celles qui cornent les pages. Je ne le prêtera pas à n'importe qui. Je le prêtera effectivement à des personnes qui me le rendront en bon état. J'appréciera moyennement retrouver la dédicace mouillée par l'eau de mer.

AC : Est-ce que vous envisagez un jour de revendre vos livres dédiés ?

H : En cas de nécessité absolue ou de misère totale peut-être, je n'ose imaginer. Les générations qui suivront peut-être s'en débarrasseront, peut-être seront-elles des souvenirs et la génération à venir y sera attachée du fait de la dédicace – plus que pour un autre livre qui partira, quant à lui, au broyeur.

AC : Ne vous arrive-t-il jamais d'écrire sur un livre ou de corner une page d'un livre ?
H : Non.

AC : Pensez-vous que les auteurs écrivent toujours la même dédicace ?
H : Non ça change d'année en année ou en fonction du livre. Alors après, est-ce qu'ils écrivent à chacun, pour chaque livre, la même ? Il y en a qui sont effectivement très recherchées, il y en a d'autres où on sent qu'ils les sortent comme ça, d'autres où il y a un petit temps de réflexion. Alors on peut penser qu'effectivement c'est plus en fonction de la rencontre qui a pu se faire, pour personnaliser la chose. Il y en a d'autres effectivement qui, en fonction de l'ouvrage, nous sortiront telle ou telle dédicace.

AC : Est-ce que cela vous gêne ?
H : Non pas du tout. S'il veut mettre une demi-heure pour chercher et mettre sa dédicace... J'aime bien que ça ne soit pas non plus trop lent.

AC : Les livres dédicacés c'est pour vous ou pour offrir ?
H : C'est pour offrir. Aujourd'hui encore, ça fait des idées cadeaux dans l'immédiat ou pour plus tard : « Tiens, ça pourrait plaire à Untel » et donc je vais faire dédicacer et lui donner à l'occasion.

AC : Est-ce qu'en conclusion vous diriez que le livre dédicacé à plus de valeur ?
H : Indéniablement oui puisqu'il est personnalisé. Expliqué et personnalisé du fait qu'on m'a expliqué l'accouchement de ce livre, de cet ouvrage donc indéniablement il a plus de valeur.

AC : Selon vous, qu'y a-t-il de plus important : le livre, l'écrivain ou la dédicace ?
H : L'écrivain, le livre et la dédicace.

AC : Quel est votre meilleur souvenir au Livre sur la Place ?
H : [silence] Pas vraiment de meilleur souvenir... Le fait d'avoir retrouvé des auteurs que je vois à Metz et qui effectivement me reconnaissent, qui se souviennent de telles bribes d'informations que j'ai pu leur fournir à cette occasion. Parce qu'eux sont aussi parfois curieux de savoir qui est leur public, ce qu'on fait dans la vie, est-ce que le livre est pour nous ou pour offrir. C'est vrai que quand ils se souviennent de ce qu'on a pu se dire, ça montre qu'on n'était pas seulement dans le vague et j'ai raison de persévérer dans cette pratique.

AC : Qu'avez-vous appris au Livre sur la Place ?
H : J'apprends à chaque fois des choses parce que quand on me raconte comment on est capable d'écrire et comment on trouve son sujet et comment matériellement ça se fait, j'apprends quelque chose, donc je m'enrichis nécessairement et après je m'enrichis avec la lecture du livre, avec cet éclairage particulier que d'autres n'auront pas.

ANNEXE 7
ENTRETIENS SEMI-SIRECTIFS, REPRÉSENTANTS
INSTITUTIONNELS

7.1. Véronique NOËL et Michèle MAUBEUGE

Directrice des affaires culturelles de la ville de Nancy pour la première chargée de l'organisation du Livre sur la Place pour la seconde

VN : « C'est vraiment un travail à long terme en direction d'un public large pour les familiariser avec le livre et les encourager à rentrer demain dans une librairie ».

Date de l'entretien : 15 février 2008

Lieu de l'entretien : dans les locaux de la direction des affaires culturelles de Nancy

Durée de l'entretien : 50 minutes

AC : Ma première question est la suivante : en 1978, qui a organisé la première manifestation littéraire sous l'arc Héré ?

VN : Je vais laisser la parole à Michèle Maubeuge.

MM : Alors d'abord la première manifestation n'a pas eu lieu sous l'arc Héré. Autant qu'il m'en souvienne, elle a eu lieu place Stanislas sur le principe des marchés de Provence si vous voulez. Un déballage qui a été fait sur des tables pliantes apportées par les libraires, en plein air. La manifestation dérive de la chose suivante : c'est la réflexion d'une journaliste de *L'Est Républicain* qui était amie avec un académicien Goncourt. Parce que leur famille avait vécu en Afrique du nord dans la ville d'Oran pour ne pas la citer. Disant qu'elle était maintenant implantée à Nancy et que c'était une ville dans laquelle il y avait des choses intéressantes du point de vue du livre et de la lecture. Ce qui rejoignait également toutes les opérations lancées par l'Université, la ville de Nancy et les libraires eux-mêmes dans leur librairie. Parce qu'à cette époque on avait un réseau de libraires qui était un des plus denses de France. Depuis on a perdu de nombreuses librairies. C'est normal. Pour vous donner un exemple, vous n'imaginez sûrement pas, mais le Printemps avait une librairie. Avec des véritables libraires qui menaient la vie du Printemps au quotidien. C'était vraiment un service de librairie. Ce qu'on a également, c'est le désir de la ville de Nancy de valoriser des fonds anciens au niveau de la bibliothèque municipale. Ensuite, comme on s'est rendu compte que la bibliothèque de prêt était un peu petite par rapport à la demande, on a créé une médiathèque et son antenne au Haut du Lièvre. C'était des choses qui étaient exponentielles, qui correspondaient à une attente sur le terrain, à une qualité d'écoute d'un certain nombre de, comment dirais-je, d'organisateur qui étaient à l'écoute de ce que les citoyens et les clients pouvaient souhaiter. Donc il y a eu une convergence de la part des libraires, de la ville de Nancy et de *L'Est Républicain*, puisque cette dame était journaliste à *L'Est Républicain*. Et on s'est dit : « Mais bien sûr ! Pourquoi on ne ferait pas à Nancy un salon du livre ». La première année, on essaie on va voir s'il y a du monde qui vient. On a organisé ça place Stanislas en 78 pratiquement sans argent. Le premier investissement a été fait par la ville de Nancy et par *L'Est Républicain* qui a dit : « Bon, dans ces conditions-là, on va faire déplacer l'Académie Goncourt » pensant

que le ferment qui permettait d'attirer l'attention était l'Académie Goncourt, qui depuis nous est restée fidèle.

VN : Oui.

MM : Et vraiment, je pense que par rapport à toutes les autres villes, il y a un intérêt, une fidélité et une réelle amitié.

AC : Y a-t-il une personne chargée d'organiser le Livre sur la Place à temps plein ?

VN : [rire] Oui il y a une personne dédiée tout au long de l'année à la préparation. C'est Michèle Maubeuge qui est en face de vous. Mais elle ne fait pas que ça. Elle travaille en lien avec plusieurs personnes comme Françoise Rossinot, conseillère littéraire, l'ensemble des services et avec l'association « Lire à Nancy » parce que la spécificité du salon nancéien, c'est une organisation ville de Nancy en collaboration avec l'association des libraires. Et je crois que c'est ce qui fait sa spécificité et peut être son intérêt et...

MM : ... Sa reconnaissance au niveau du ministère.

VN : Du ministère, du CNL parce que c'est un salon organisé avec des professionnels. S'ajoutent aux côtes de Michèle d'autres personnes qui assurent la logistique, les transports, l'hébergement...

MM : ... les animations scolaires.

VN : La personne référente est bien Michèle Maubeuge.

MM : À l'année, je travaille régulièrement avec les libraires, le président des libraires, le trésorier et d'autres personnes. Ils me tiennent aussi au courant de ce qui se passe dans leur librairie. Ça peut être intéressant pour des coups qu'on monte au moment du Livre sur la Place. Sachant qu'une animation qui a eu lieu en librairie a eu un impact et qu'il y a une demande par la suite. On poursuit pendant le Livre sur la Place.

VN : Je crois que dans l'élément que donne là Michèle, ce qui est important c'est de dire que le Livre sur la Place dure quatre jours mais...

MM : Il a du souffle toute l'année.

VN : Voilà, c'est ça. Il y a tout un travail régulier avec les libraires au travers de leur rencontre dans leur librairie. C'est un travail de longue haleine, pas un coup médiatique. C'est vraiment un travail autour du livre et de la lecture.

MM : Des remontées reviennent en cours d'année de nos collègues des services. Par exemple le service des écoles qui nous dit : « Tiens ce serait bien que... », nos collègues des parcs et jardins pour le jardin éphémère : « On a telle ou telle chose ». C'est un bureau ou on rassemble toutes les idées et on voit si c'est faisable ou pas. Tu es d'accord avec moi ?

VN : Oui.

AC : Vous avez répondu à plusieurs de mes questions en une. C'est très bien. Selon vous, qu'apporte un partenariat de type médiatique à cet événement ?

VN : [soupir] Le partenariat médiatique, lui, est important parce que vous savez quand vous organisez une opération de ce type, vous ne l'organisez pas pour vous. Vous le faites pour un public. Le fait de travailler en partenariat avec un journal ou une radio, voire la télé, ça permet de sensibiliser un public large qui n'est pas forcément informé de la tenue de la manifestation et permet de présenter l'ensemble des actions. Car, comme disait Michèle Maubeuge, pendant ces quatre jours, on fait venir en moyenne 350 auteurs, mais autour il y a aussi des colloques, des débats, rencontres, expos. Tout un travail de partenariat. Je pense au Goethe Institut, la prison, les établissements scolaires, etc., etc. Et le partenariat média nous permet de renforcer la communication, car notre objectif est toujours [sourire] de donner une place importante au livre et la lecture, et donc de toucher un public le plus large possible.

MM : Je peux rajouter quelque chose si tu le permets. L'intérêt d'avoir *L'Est Républicain*, c'est qu'il a en quelque sorte le monopole de l'information sur le Grand Est, du moins son groupe. Et comme on sait qui fréquente la manifestation par le retour des libraires qui parlent à leurs clients et qui achètent, on sait qu'on draine sur les départements de la Lorraine et également les Allemands qui viennent de Sarrebruck parce qu'ils ont des habitudes d'achat le week-end. Il y a des étudiants qui viennent maintenant de Strasbourg pour voir des personnes qu'ils n'ont pas l'habitude de voir. Avec le TGV c'est facile pour eux de venir. Sachant par internet et par *L'Est Républicain* qu'il y aura telle ou telle personne qui sera là, ils se déplacent. Ça nous est arrivé d'avoir des demandes de conseils sur l'organisation d'un salon et pour obtenir des contacts. C'est vraiment une petite foire du livre. Je vais vous donner deux exemples. Un jour, on a eu l'école de police de Reims dont le directeur avait été aux renseignements généraux à Nancy. Donc il connaissait la manifestation. Il me téléphone et me dit qu'ils sont en train de faire l'anniversaire de leur école et à cette occasion qu'ils souhaitent faire un mini salon. Il m'a ensuite demandé si je pouvais lui donner des contacts de personnes qui écrivent sur la police. Je lui ai donné les coordonnées de Pierre Miquel et de quatre ou cinq autres personnes. Ça leur a permis d'étoffer leur manifestation. Les « Ailes du Livre » se sont créées à Thionville. Les organisateurs m'ont demandé si je pouvais les aider et leur communiquer quelques contacts de grandes pointures. Le Livre sur la Place a essaimé des amitiés avec d'autres petits salons, d'autres manifestations qui ont lieu en campagne et je crois que c'est important parce qu'on fait connaître nos auteurs locaux et on fait savoir la manifestation. En retour, les gens viennent visiter la manifestation.

AC : Quelle est la nature du partenariat avec l'Académie Goncourt ?

VN : Je crois que Michèle a répondu au départ. C'est-à-dire qu'ils sont depuis l'origine impliqués dans l'organisation de la manifestation. Ils ont suivi la manifestation tout au long de ces 29 années, bientôt 30. Ils remettent le prix de la Bourse Goncourt. C'est un salon qu'ils parrainent, on va dire ça comme ça, parce qu'ils y trouvent un réel intérêt. L'intérêt est qu'effectivement il ne s'agit pas d'une manifestation en tant que telle. Ce sont effectivement

les liens qui sont créés tout au long de l'année avec les professionnels, qui font que pour l'Académie Goncourt, cela a du sens d'y participer.

MM : Et puis il y a une chose au départ à laquelle ils sont très sensibles. Edmond de Goncourt est né à Nancy. Edmond de Goncourt a été sollicité au moins deux fois à ma connaissance par la ville de Nancy pour participer à des manifestations importantes. Il se reconnaissait comme étant d'origine lorraine et il l'a écrit noir sur blanc dans le journal. Et vous avez également des gens de l'Académie Goncourt qui ont eu des liens avec la Lorraine. Hervé Bazin a vécu les meilleurs moments de sa jeunesse en passant ses vacances dans les Vosges.

AC : lors des premières éditions du Livre sur la Place, les organisateurs ne manquaient pas de préciser qu'il s'agissait du « plus grand salon littéraire spécialisé en histoire ». Qu'en est-il ?

MM : Cette orientation-là a été donnée par deux choses. Le premier prix fut celui de la Bourse Goncourt donc automatiquement il est historique même s'il s'agit parfois d'histoire contemporaine. De plus les six prix qui existaient déjà pour les prix Feuilles d'or au départ, une bonne partie était à connotation historique, même quasiment la totalité.

AC : Aujourd'hui, le Livre sur la Place est plutôt spécialisé ou axé littérature générale ?

MM : Il y a les deux.

VN : Oui, il y a les deux. Mais il y a une ouverture à la littérature générale ça c'est clair...

MM : Mais on a quand même gardé... Et puis il y a une chose qui a joué en faveur de la littérature si je puis me permettre, c'est que nous sommes placés au moment de la rentrée littéraire donc les week-ends poussent là-dessus aussi. Il y a une demande de la part des week-ends et comme ils jouent le jeu, on se sent un peu obligé. Et puis le public est avide de savoir la nouveauté.

AC : Justement pour parler de nouveauté, qui choisit le thème de l'édition ?

MM : [Longue inspiration] Ben, c'est, c'est... en collaboration. Et puis le président pèse lourd aussi là-dedans quelquefois.

VN : Effectivement, c'est en lien avec l'actualité. Le choix du président implique un choix plus particulier.

AC : Le président est choisi avant le thème ?

MM : Ah oui.

VN : Souvent oui. Comme c'est un choix qui se fait encore une fois collégalement, il y a plusieurs noms qui sont avancés et en fonction de la disponibilité des uns et des autres, cela va être plutôt Untel qu'un autre. Le thème en découle ensuite.

MM : Il y a l'actualité aussi. Quand on a eu le thème « du silex à l'ordinateur », il va de soi qu'à ce moment internet posait des questions. On a choisi ce thème-là pour analyser ces choses. Quand on a fait « le livre fait son cinéma » c'était un thème qui s'imposait parce qu'on fêtait le centenaire du cinéma.

AC : Que pensez-vous du nombre de prix remis au Livre sur la Place ?

VN : [silence], [rire]

MM : On a diminué sensiblement le nombre de prix Feuille d'or parce qu'on avait l'impression qu'on se dispersait. On est passé à cinq et puis maintenant il n'y a plus qu'une Feuille d'or.

VN : Oui.

MM : Parce qu'il y avait des catégories où il n'y avait pas suffisamment de candidats selon les années pour qu'il y ait une émulation de choix.

AC : Selon vous, existe-t-il un lien entre la création du Livre sur la Place et le contexte historique et socioculturel de l'époque ?

VN : Oui bien sûr.

MM : Oui, parce que l'Université de Nancy était en plein essor. Il y avait un certain nombre de personnes des pays de l'Est, des pays africains, des pays en voie de développement qui étaient venues suivre leurs études à Nancy et qui repartaient chez eux avec l'idée que Nancy était une ville chaleureuse. Je connais des gens qui ont fait leurs études à Nancy et qui sont devenus ministres ou qui sont devenus de grands scientifiques. Ça a joué ça.

VN : Pour compléter ce que disait Michèle, je dirais aussi que Nancy a toujours eu une tradition culturelle très forte. Il y a eu le Théâtre Mondial, le Théâtre des Nations. On a plus de 40 000 étudiants. On le sent en 78 et on le sent encore sans aucun doute aujourd'hui qu'il y a une vraie attente du public, une vraie curiosité et je dirais une vraie formation du public à la chose culturelle...

MM : Et puis c'est vieux historiquement. Les Ducs de Lorraine avaient ce qu'on appelait à l'époque une vraie librairie. On avait une imprimerie très importante en Lorraine à l'époque parce qu'on fabriquait du papier, on avait des graveurs de renom. On a eu des planches d'anatomie des plus performantes du XVIII^e siècle. Il y a donc un substrat qui est derrière.

VN : Il y a une logique.

MM : Et puis on avait des outils qui commençaient à venir à maturité comme le TLF⁷.

AC : Jusqu'en 1981, le Livre sur la Place était organisé en juin. Pourquoi l'avoir organisé en septembre ?

MM : Parce qu'on s'est rendu compte qu'en juin, il y avait beaucoup de choses qui étaient gênantes par rapport à l'Université. Les étudiants étaient dans les examens tout comme les lycéens. Il y avait déjà un effilochement de l'intérêt alors qu'à la rentrée, c'est un coup de boulot, tout le monde suit et est content.

VN : Pour vous donner un autre exemple. Là, c'est le cas du Livre sur la Place, mais il y a un autre festival qui n'a rien à voir avec le livre qui s'appelle le festival « Aye-Aye » qui avait lieu en juin et qui est maintenant en septembre pour les mêmes raisons. En juin, il y a toute l'année qui vient de se passer avec une programmation intense. Il y a aussi une lassitude du public qui a plus envie de penser à ses vacances qu'à ce qui se passe sur le plan culturel. Alors qu'en septembre, il y a à nouveau cet appétit, un œil neuf qui fait qu'il y a un vrai intérêt.

AC : Est-ce que vous avez déplacé le Livre sur la Place pour figurer à la rentrée littéraire ?

MM : Si, aussi. Mais on a essayé plusieurs dates. On a tâtonné pendant un certain temps.

AC : Dans les archives que j'ai consultées, le premier motif de changement fut le Mondial de Football organisé en juin.

VN : Effectivement, on doit tenir compte des actualités. Cette année c'était la même chose. C'était quand le rugby ? C'était au moment des NJP⁸. L'idée était de se demander s'il ne fallait pas équiper certaines salles d'écrans télé. C'est normal de tenir compte d'un environnement. Le public n'est pas extensible. Ce n'est pas parce que vous aimez le rugby que vous n'allez pas participer à une manifestation culturelle et vice versa.

MM : Et puis la date a aussi été décidée par rapport au climat lorrain. Je suis désolée mais c'est vrai. Au printemps, on a essuyé plusieurs fois des temps abominables. On a eu, vous l'avez vu, une installation en plein air sur la place et puis c'est devenu pénible alors on s'est dit on va s'installer sous la porte Héré. Mais là, il y avait un courant d'air abominable. On a demandé à l'armée de nous prêter des tentes et seulement après on a loué des chapiteaux.

VN : C'est vrai que l'élément climatique est important.

AC : Quels sont les bénéfices d'une telle manifestation pour la Ville de Nancy ?

MM : Le retour d'image.

⁷ Trésor de la langue française.

⁸ Nancy Jazz Pulsation.

VN : Je répondrais en disant que... La question que vous posez est beaucoup plus profonde. Elle est liée à la culture d'une manière générale et sur le fait de dire que souvent lorsqu'on fait des programmations ça coûte beaucoup d'argent. Je dirais que le retour pour la ville de Nancy se mesure en termes d'investissement. Dans le sens où quand on fait une programmation culturelle ce n'est pas pour avoir des retombées économiques. Alors il peut y avoir des retombées d'image mais c'est un investissement à long terme que l'on fait par rapport à la population, c'est-à-dire à un travail de sensibilisation. À Nancy, on pense que la lecture et l'écriture doivent être prioritaires, ce qui nécessite encore une fois qu'on fasse ce travail là avec les libraires. Il n'y a pas un retour immédiat sur investissement si ce n'est qu'il peut y avoir une image positive dans l'immédiat. C'est vraiment un travail à long terme en direction d'un public large pour les familiariser avec le livre et les encourager à rentrer demain dans une librairie. C'est à ce niveau là que l'on peut parler d'investissement.

MM : Vous verrez que les commerçants qui sont sur la place du marché vous diront qu'au moment du Livre sur la Place, il y a un boum des ventes. Les vêtements aussi. Sur l'agglomération, voire au-delà, on a une demande importante de gens venant faire des interventions. On organise des interventions à l'école de Toul, à la MJC de Pont-à-Mousson jusqu'au fin fond de la Meuse, au château de Gombervaux par exemple. Des enfants de famille de paysans disent à leurs parents : « On a rencontré quelqu'un qui est au Livre sur la Place sacrément sympa. Si dimanche on allait faire un tour à Nancy ? ». Ce n'est pas rien ça.

AC : Depuis quand des week-ends étrangers sont-ils conviés au Livre sur la Place ?

MM : Je crois que c'est 1992 avec les belges.

AC : Qui a pris cette décision ?

MM : Je me suis battue pour qu'on le fasse et je peux me permettre de le dire.

AC : Pourquoi ?

MM : [silence]

MM à VN : Je peux donner un avis personnel ?

VN : Oui bien sûr.

MM : Je sais que ce qui se passe de l'autre côté de la frontière ne nous est pas indifférent. Même si on s'est castagné avec nos voisins, dans les moments de guerre, on a ressenti les mêmes douleurs. C'est consubstantiel.

VN : C'est difficile de vivre dans une région transfrontalière...

MM : L'esprit lorrain est européen depuis déjà très longtemps. On a des réflexes européens que n'ont pas d'autres provinces, je pense à l'Auvergne par exemple. C'est indéniable, on a des dé clics de mains tendues qu'on n'a pas ailleurs automatiquement.

AC : Est-ce que ce sont les week-ends étranger qui vous contactent ou...

MM : C'est les deux.

AC : Les week-ends étrangers sont les suisses, les belges et les luxembourgeois mais il y a eu aussi les allemands.

MM : Il y a eu une librairie allemande de Paris, parce que les libraires nancéiens ne voulaient pas s'en occuper. Ils avaient le désir d'avoir la présence d'une petite antenne allemande qui venait tenir une table avec des ouvrages qui pouvaient intéresser en particulier les étudiants. Il y avait également des études romanistiques à Cologne. Il y avait donc des échanges avec le Goethe Institut. On a eu un consulat allemand dans ces moments-là. Il y avait une forte demande de la part des Allemands. Ensuite une librairie s'est spécialisée avec une antenne universitaire qui était la librairie « Didier ». Il y en avait une également à « La Sorbonne ». La librairie « Didier » a décidé de consacrer un morceau de son stand à la littérature allemande puisque la librairie de Paris n'est plus là. Puis, il y a eu une scission. La jeune femme qui s'occupait de cette section a créé une librairie rue de Serres. Elle a mis la clé sous le paillason et depuis, on n'a pas relevé le défi. De temps en temps, Marc Didier prend sur son stand des gens qui viennent de Karlsruhe.

AC : Donc aujourd'hui les week-end sont francophones.

MM : Oui mais on a des gens de Karlsruhe qui viennent faire des animations et qui ont une présence. On a généralement de un à trois auteurs allemands qui viennent tous les ans.

AC : Est-ce que vous avez le désir de vous ouvrir à d'autres pays ?

MM : On a eu des demandes ponctuelles qui venaient de la communauté libanaise parce qu'il y a une association franco-libanaise qui est forte à Nancy. On a quelquefois des demandes de la part du Japon. C'est au coup par coup. Si vous voulez, tout cela a un coût et il faudrait que quelqu'un puisse tenir ça à bout de bras et ça demande un gros investissement. On a accueilli quelquefois des auteurs de Sarrebruck.

AC : En 2005 et en 2007, le Livre sur la Place a-t-il donné davantage la parole aux pays étrangers ?

MM : On a eu un premier état de la chaîne du livre en relation avec les belges, suisses, luxembourgeois et allemands. On s'est retrouvé à un petit comité parce que ça intéressait relativement peu de monde. On a remis le couvert en 2007.

AC : Que pensez-vous de la position géographique de la Lorraine par rapport à la littérature ? Facilite-t-elle les échanges littéraires ?

MM : Oui parce que ça m'arrive très fréquemment qu'on me demande de la documentation sur la Lorraine ou sur la France de la part de gens qui travaillent à l'étranger sur un sujet français. Ça transite par le service culturel jumelé avec l'Université de Karlsruhe, de Liège.

AC : Pourquoi ne pas choisir une thématique d'édition en fonction d'un pays ?

VN : [soupir] Question difficile.

MM : On a eu l'année de la Pologne. C'était en 2003 ou 2004 je ne sais plus. La remontée des partenaires a été quasiment encéphalogramme plat.

VN : Si vous faites votre manifestation dans l'année, vous vous dites soit c'est une thématique particulière, soit c'est autour d'un pays. Mais là, comme le principe c'est l'actualité littéraire, c'est plus difficile entre guillemets de se limiter à un seul pays. Par contre en fonction de l'actualité, il peut y avoir un pays ou un autre qui peut être mis particulièrement en valeur, mais ce n'est pas l'axe central.

MM : Pour des histoires de présidence, on a demandé à des présidents étrangers et on est revenu à la charge par différentes entrées mais cela n'a pas abouti. Je me souviens de madame Szymborska, une polonaise, qui a été prix Nobel de la littérature. Elle a déclaré forfait parce que ça lui paraissait dur de venir en Lorraine au moment où elle venait de recevoir son prix. Mais on a eu d'autres grandes pointures auxquelles on a demandé mais ce n'est pas toujours facile. Ils s'imaginent tout de suite submergés par des demandes de la part des visiteurs qui viennent solliciter des dédicaces et autre.

AC : Y a-t-il eu des enquêtes de réception menées auprès des visiteurs du Livre sur la Place ?

MM : Oui.

VN : Généralement les retours sont positifs parce que c'est un salon dans lequel vous entrez librement. C'est vrai qu'aujourd'hui c'est la rançon du succès. Parfois il est difficile de rencontrer des auteurs. Mais, pendant quatre jours, on vous permet de rencontrer des auteurs. On a eu le cas dans nos locaux de gens qui venaient du Luxembourg pour rencontrer un auteur en particulier, et au moment où elles sont arrivées à son stand l'auteur n'était pas encore là soit parce qu'il était à une animation ailleurs...

MM : Ou il était au café...

VN : Ou il était en déplacement effectivement. Elles sont bien évidemment très déçues. Vous avez deux types de lecteurs. Celui qui a besoin d'abord de passer par le livre. La rencontre

avec l'écrivain n'est pas essentielle et ne va pas apporter plus. Et puis vous avez d'autres personnes qui ont besoin d'échanger avec l'auteur. La manifestation leur permet pendant ces quatre jours de les rencontrer. C'est vrai que le retour est plutôt favorable. En plus, le fait de développer des actions au travers des cafés littéraires, au travers des débats et des rencontres sur des thématiques spécifiques et d'ouvrir des réflexions, c'est aussi un élément positif pour les personnes qui viennent. Aujourd'hui on n'a pas eu de critique, de propositions d'ouverture du type : « Faites ceci, faites cela ». Le retour c'est plutôt le fait que ça permet de rencontrer des auteurs gratuitement.

MM : On se fatigue pour trouver un thème mais on se rend compte que les gens ne se souviennent pas du tout du thème. Même si l'affiche les a marqué et qu'ils la trouvent bien, ce n'est pas ça qui les intéresse.

VN : Pour eux, c'est la rencontre soit avec le livre, soit avec l'auteur.

MM : Mais la définition du Livre sur la Place c'était avoir un contact direct avec l'auteur. On est resté fidèle à la première définition de la manifestation.

AC : Qui est chargé de la sélection des auteurs ?

VN : Il y a déjà une sélection naturelle dans le sens où l'auteur qui est invité a écrit un livre dans l'année. Après il y a tout un travail qui est fait avec les maisons d'édition et les libraires. Le choix se fait presque comme ça, automatiquement, par rapport à l'actualité. La question est quand même intéressante parce que d'année en année on a de plus en plus d'auteurs qui demandent à venir. Et en même temps, aujourd'hui, l'espace qui leur est dédié est restreint parce qu'en centre ville. On a fait le choix de ne pas faire ça dans un palais des congrès, mais bien de laisser le livre sur la place. On est limité par le périmètre de la manifestation. C'est aujourd'hui une des questions qui pourrait être la nôtre : faut-il sélectionner de manière encore plus drastique pour ne pas se retrouver coincé. Il n'y a pas beaucoup de place. Quand vous regardez sur les stands, les auteurs ne sont pas très au large. C'est chaise contre chaise. C'est un peu la rançon de la gloire.

AC : La scénographie joue-t-elle un rôle important au niveau de la rencontre ?

MM : Dans le problème de la circulation, ça c'est sûr.

AC : C'est un problème ?

MM : Non, ce n'est pas un problème. Quand on était place Stanislas, il y avait davantage de possibilités, d'entrées multiples. Aujourd'hui, l'entrée principale se fait depuis la place Stanislas. Les bouchons se font éventuellement à cet endroit.

VN : Votre question est pertinente dans le sens où sur la place Stanislas, on avait un chapiteau en « U », là il est en « T ». On a un grand espace long mais étroit. Ça a nécessité de notre part une réflexion sur l'attribution des stands. Ne pas mettre par exemple côte à côte ou face à face

des stands où il va y avoir entre guillemets des têtes d'affiche qui vont créer des embouteillages.

AC : Donc c'est vous qui vous occupez de la répartition des stands ?

MM : Oui avec nos collègues des services techniques.

AC : Quelles relations entretiennent les auteurs dits « locaux » et les auteurs dits « nationaux » ?

MM : Ah, ah. Il y a un coup d'œil d'envie de la part des locaux évidemment.

AC : Ils se retrouvent tous sur les mêmes stands puisqu'ils sont répartis par librairies.

MM : Il y a des choses qui sont très douloureuses. J'ai les réflexions des gens, toi aussi tu en as eu. Vous avez quelqu'un qui dédicace terriblement qui dépose quatre-vingt bouquins dans la journée et à côté vous avez quelqu'un qui arrive à en vendre péniblement deux dans la journée. Et en même temps, celui qui en vend péniblement, quand la pointure abandonne la personne à laquelle elle vient de faire une dédicace, celle-ci a un œil qui traîne et voit des livres qui ne l'intéresseraient pas vraisemblablement ou qu'elle ne verrait pas en librairie, installés à côté.

VN : C'est le principe d'un salon. Ce qui serait terrible serait de faire que des têtes d'affiche entre guillemets. Un salon c'est fait pour présenter toute l'actualité. Parfois vous pouvez être connu sans être un bon auteur. C'est l'occasion pour le public de découvrir des personnes qu'ils ne connaissent pas.

MM : Et charge à l'auteur qui est non connu d'avoir la réaction intelligente, c'est-à-dire de ne pas faire la tête parce que là, c'est rédhibitoire. J'ai souvent entendu des auteurs surpris de sourire et d'avoir ensuite des gens qui s'arrêtent pour parler avec eux. Il faut qu'il y ait un échange.

AC : Selon vous, quels sont les bénéfices que peuvent tirer les auteurs à participer à ce type de manifestation littéraire ?

MM : Se faire connaître.

VN : C'est aussi une manière de promouvoir leurs livres.

MM : Découvrir des villes aussi. Par exemple certains me disent : « J'ai appris que la place Stanislas était refaite. C'était pour moi l'occasion de la voir. Et des copains m'ont dit qu'on était bien accueillis... ».

VN : Après, il ne faut pas non plus se leurrer. Quand vous êtes auteur, vous signez un contrat avec votre maison d'édition et vous vous engagez à faire quelques salons. Ceci étant, la principale motivation est de se faire connaître, faire connaître son livre et joindre l'utile à l'agréable en découvrant des lieux.

MM : Il y a des gens aussi qui jouent sur les deux tableaux. Ils viennent à Nancy pour rencontrer des gens de leur métier. C'est toujours un lieu de rencontres.

AC : Pouvez-vous citer trois autres manifestations littéraires en France ?

MM : Et comment ! Montreuil, Saint-Etienne, Paris, Brive, les Étonnants Voyageurs, Metz, nos amis de Metz avec lesquels nous avons un excellent contact.

AC : Pouvez-vous citer trois manifestations littéraires qui ont lieu à l'étranger ?

MM : Francfort évidemment. Il y a Beyrouth, Genève, Bruxelles.

AC : Que pensez-vous du nombre d'événements littéraires organisés en France ?

MM : Plus il y en a, mieux c'est. Véronique ?

VN : Ah oui, je suis bien d'accord.

AC : Existe-t-il une concurrence entre les salons littéraires ?

VN : Pas de concurrence mais de complémentarité.

MM : Nos amis de Saint-Louis nous appellent pour savoir comment ça se passe.

VN : Votre question elle a du sens encore une fois par rapport aux questions précédentes et sur la retombée et sur ce qu'attend une ville. Encore une fois, la ville quand elle organise une opération comme celle-ci, elle ne le fait pas pour elle. On n'est pas en concurrence avec quelqu'un puisqu'on le fait pour une discipline particulière. Ça reflète notre engagement en direction avant tout du public et pour mettre en avant une discipline qu'est le livre. Plus il y en a, plus on essaie de travailler en complémentarité.

AC : Opérez-vous une distinction entre une fête du livre, un salon du livre et une foire du livre ?

MM : Ah ben oui. C'est déjà une histoire d'échelle et d'état d'esprit de la manifestation. Vous avez par exemple la foire aux vendanges de tel endroit et ils ont une petite antenne foire du livre qui marche avec.

VN : Je crois que derrière le terme de salon, vous avez un souci professionnel. Dans un salon, vous avez la rencontre avec les auteurs mais aussi l'organisation d'expositions, de débats. On peut imaginer que dans une foire entre guillemets, mais ça a aussi son intérêt, vous mettez des cartons de livres, ou vous permettez à un public d'accéder à des livres mais il n'y a pas forcément derrière une recherche de complémentarité dans la programmation. Dans un salon, il y a quand même cette idée de travailler à la fois sur la rencontre avec le livre et les auteurs et une réflexion sur des sujets d'actualité au travers des cafés littéraires par exemple.

MM : Les gens qui vont venir dans un salon sont susceptibles d'avoir participé à des foires, à des fêtes du livre. Tous les auteurs qui sont dans un salon du livre n'ont pas nécessairement envie d'aller dans une foire ou dans une fête parce qu'eux se considèrent comme étant des auteurs teintés de parisianisme. Ce n'est pas restrictif ce que je dis.

AC : Pourtant on parle de la foire de Francfort.

MM : C'est une traduction d'un terme allemand. « Messe » en Allemagne, ce n'est pas la même chose. Avec l'article que vous mettez devant, cela peut être la sainte messe ou la foire.

AC : Connaissez-vous l'agence Reed Exhibition ?

MM : Il me semble qu'on a été contacté par eux. On a des prestataires qui proposent leur service.

AC : Le Livre sur la Place est-il une réussite ?

VN : Il y a toujours des réflexions à mener et des choses à améliorer mais en termes d'intérêt, oui, c'est une réussite. Avant, le samedi matin et le dimanche matin étaient réservés à des spécialistes qui souhaitaient échanger avec les auteurs, maintenant il y a du monde sur les quatre jours.

7.2. Jacques DEVILLE

Conseiller livre et lecture à la Direction régionale des affaires culturelles Lorraine

« Le schéma le plus ambitieux, c'est celui de Saint-Dié : vous avez un président sur plusieurs années donc qui fait vraiment un travail de prospection et d'organisation au niveau national et qui apporte sa caution personnelle pour tenir la présence de personnalités exceptionnelles voire étrangères, etc. Le deuxième niveau, c'est le programmeur scientifique, c'est en général des chercheurs en histoire, reconnus, etc. et qui connaissent par cœur la production actuelle dans le domaine de la géographie. Et le troisième acteur c'est une sorte de coordinateur qui est le directeur du festival et qui a un profil un peu mixte à la fois administratif au sens technique et non juridique du terme et puis qui connaît un peu le sujet ».

Date de l'entretien : 2 février 2010

Lieu de l'entretien : Brasserie ABC, Metz

Durée de l'entretien : 38 minutes 40

AC : S'il fallait définir les objectifs de votre profession, quels seraient-ils ?

JD : [silence] Ma profession, alors c'est compliqué parce que d'un côté je suis conservateur de bibliothèque, c'est ma profession, et de l'autre je suis chargé d'une mission temporaire à la DRAC. Alors, ma profession c'est travailler dans le domaine du livre, en intégrant la double dimension des supports d'information qui sont inclus par définition au livre : à savoir les livres publiés actuellement qui sont vendus dans le commerce et puis tout le champ du patrimoine, c'est-à-dire des livres qui sont en dehors des prescriptions des week-ends actuels et qui sont dans une sorte de hors champ patrimonial qu'il s'agit à la fois d'observer, de transmettre et d'exploiter. Et ma mission actuelle à la DRAC, c'est d'animer les politiques culturelles liées aux missions du ministère de la Culture dans le domaine du livre en région c'est-à-dire essentiellement accompagner les projets de constructions de bibliothèques, les projets de valorisation du patrimoine des bibliothèques parce qu'il y a une partie qui appartient à l'État depuis la Révolution française. Et puis, dans le domaine du livre, je m'emploie à favoriser ce qui pourrait aller dans le sens de la diversité ou améliorer les conditions de création, etc. Si vous voulez, ce sont les objectifs généraux du ministère, du CNL finalement aussi dans le domaine de la culture avec une petite variante c'est que le CNL, dans ses interventions littéraires, privilégie le contenu et l'intérêt national. Donc c'est quelque chose d'un petit peu abstrait et qui nécessite vraiment d'envisager un cadre collégial en regroupant les avis, alors que je suis censé en fait intervenir ou renforcer les cohérences territoriales, c'est-à-dire pratiquement – c'est presque mathématique – multiplier les

partenariats entre les collectivités et ou les acteurs du livre indépendants, entre structures indépendantes impliquées par la même action.

AC : Depuis 2007, et suite à un important travail sur les critères de sélection des manifestations littéraires pouvant être subventionnées, la DRAC et le CNL se sont réparti les tâches et les demandes de subventions, c'est bien cela ?

JD : Oui, c'est exactement ce que je viens de vous dire.

AC : Les répartitions des dossiers se font-elles de manière aisée ?

JD : Non, ça n'a pas été du tout facile. Mais, comment dire, de toute façon il y a très peu d'opérations dans le domaine de la vie littéraire qui vous intéressent, c'est-à-dire, c'est bien les salons du livre qui sont susceptibles de nous intéresser parce que ce qui est mis en avant quand même dans nos logiques c'est à la fois le nombre d'acteurs du livre et de structures impliquées dans une opération qui est en général, très faible dans les petits salons du livre. Le respect de leur compétences respectives est rarement pris en compte aussi dans les petits salons du livre et, dans les grands salons du livre, ce que prend en compte également DRAC et CNL c'est les tables rondes en fait, la programmation des conférences et des animations.

AC : Est-ce que vous vous rendez régulièrement au CNL pour représenter un projet Lorrain ?

JD : Oui trois ou quatre fois par an.

AC : Lesquels sont représentés ?

JD : Pour les salons du livre, c'est le festival international de Saint-Dié, les Imaginales d'Épinal, le Livre sur la Place, et également parfois de manière intermittente et compliquée, L'Été du Livre de Metz. Depuis que j'ai pris mes fonctions de conseiller, il y a eu un vague projet, enfin vague je retire ce que j'ai dit, un projet de salon du livre d'histoire à Verdun qu'on était prêt à accompagner mais dont les objectifs étaient quand même trop éloignés de notre cahier des charges pour qu'on puisse s'y tenir à la fois par la DRAC et le CNL.

AC : Ça veut dire quoi trop éloigné ?

JD : Bien, il n'y avait pas de comité scientifique alors que c'était un salon du livre d'histoire. Le programme des tables rondes était des plus modestes enfin bon on sentait que ça dépendait davantage des inspirations des organisateurs que d'une véritable programmation en fait réfléchi et ambitieuse.

AC : En moyenne et par an, combien de demandes de subventions concernant une manifestation littéraire sont-elles envoyées à la DRAC ?

JD : [hésitation] Comment dire, les candidats aux subventions et à ce type de démarches ont pris parti de la résignation et sont de moins en moins nombreux. Ils se manifestent assez peu Soit ils méconnaissent l'existence de la DRAC ce qui est possible dans certains salons du livre que je ne citerai pas, soit ils connaissent l'action de la DRAC et du CNL vaguement, mais de toute façon ils veulent suivre leur propre politique et en faire une sorte de, comment dire, d'opération de valorisation de personnalité locale en fait, souvent les organisateurs s'auto-promouvent en fait dans ce genre de chose.

AC : Alors qu'au CNL, Madame X m'avait dit qu'elle avait de plus en plus de demandes et qu'elle en refusait quasiment de plus en plus

JD : [silence]

AC : Au niveau national j'entends.

JD : Au niveau national, bien oui [rire] avec suffisamment de convictions.

AC : Quel est le contenu des dossiers de demande de subventions ?

JD : [silence]

AC : En clair, c'est quoi ?

JD : C'est un programme, c'est une lettre, un programme avec une notice descriptive et puis une lettre souvent un petit peu, comment dire, emphatique et puis un petit budget.

AC : Prévisionnel ?

JD : Oui prévisionnel et puis un RIB et puis pour ceux qui sont subventionnés vraiment régulièrement par nous, il y a en plus le bilan de l'année précédente, bilan comptable et puis dossier de presse.

AC : Sur le site du CNL, les critères de recevabilité d'un dossier sont les suivants : le rayonnement au moins régional, l'ancrage territorial, la qualité de la programmation, l'implication des différents maillons de la chaîne du livre, la représentation de la petite édition, la qualité de l'accueil, l'originalité et la politique tarifaire adaptée. Est-ce que la DRAC adopte les mêmes critères ? Est-ce que là-dessus il y a un consensus ou pas ?

JD : [silence] On ne subventionne pas les mêmes choses, à la limite, j'ai omis de vous le dire, j'ai subventionné un salon du livre d'artistes à Thionville, en 2006 ou 2007, Autre Rive, Autre Livre, donc le CNL a considéré le salon du livre inéligible, et moi je l'ai subventionné.

Je l'ai fait subventionner par la DRAC parce qu'il me semblait qu'il avait un ancrage régional lié à la présence de noms connus d'écrivains et artistes.

AC : C'était pendant le Luxembourg 2007 ?

JD : Voilà c'est ça,

AC : Et pourquoi le CNL a trouvé qu'il était inéligible ? Pour quelles raisons ?

JD : Pour des raisons de frontières de compétences, le thème de la frontière est très présent à Thionville, donc ça tombe bien finalement. Et le CNL a estimé que c'était plus des arts plastiques que des livres. Bon, évidemment, j'ai posé la question à la délégation des arts plastiques au ministère de la Culture qui a trouvé que c'était plus des livres que des arts plastiques. Mais dans le comité de pilotage que j'avais fait mettre en œuvre en fait, on avait travaillé de manière très proche avec les organisateurs de la ville de Thionville parce que l'on voulait donner toutes les chances à la manifestation, on avait organisé donc un dîner, un déjeuner chez Drouand à Paris, et on avait fait appel à des personnalités particulièrement compétentes dans le domaine du livre d'art. Ce déjeuner a tenu lieu de comité scientifique. On s'est réparti le travail, il y a eu des contacts qui ont été pris et au final le programme était très ambitieux puisqu'il y avait des petits week-ends, de très grands par leurs audiences.

AC : Est-ce qu'il est déjà arrivé qu'une aide accordée à une manifestation lui soit ensuite retirée ?

JD : [silence] Oui, oui, ç'est arrivé.

AC : C'est arrivé, vous avez un exemple ?

JD : Non, je ne peux pas donner d'exemple.

AC : D'accord, est-ce que vous vous rendez sur les lieux des manifestations subventionnées par la DRAC ?

JD : Oui.

AC : Pour y faire quoi ? Est-ce que c'est pour faire une sorte de contrôle ?

JD : [silence]

AC : Quel est votre rôle à ce moment-là ?

JD : Vérifier. Il y a quand même une part de contrôle, prendre l'atmosphère, etc. Voir ce que tout cela donne et aussi m'assurer que ce qui a été annoncé dans la demande budgétaire a bien été pris en compte.

AC : Et comment êtes-vous reçu par les organisateurs ?

JD : Je crois qu'ils sont complètement indifférents.

AC : Qu'est-ce qu'une manifestation littéraire selon vous ?

JD : Eh bien, pour moi, une manifestation littéraire c'est une manifestation qui n'est pas un cours magistral universitaire, qui n'est pas non plus une conférence ou un entretien d'auteurs ou d'week-end. C'est en fait un événement qui regroupe des acteurs du livre, si possible créateurs, mais les libraires et les bibliothécaires peuvent avoir un point de vue parfois très intéressant, et qui occupent des places différentes dans le champ de la création littéraire, donc écrivains, critiques, des traducteurs...

AC : Donc, c'est la chaîne du livre qui se mobilise à un temps donné ?

JD : Plus que ça, parce qu'à un moment donné, j'ai mis en place à Metz, il y a quelques années, des rencontres autour de Koltès et là, il y avait... Si vous voulez, donc lui, il n'était pas là le malheureux, mais il y avait donc ses textes, des metteurs en scène, des traducteurs, des critiques, des universitaires ayant dirigé des thèses, etc., des acteurs pour les lectures, vous voyez. Des traducteurs bien sûr, je vous l'ai dit, voire même des adaptateurs.

AC : Est-ce que vous pensez que le Livre sur la Place est une manifestation littéraire ?

JD : [silence] Question piège.

AC : On y revient après si vous voulez un temps de réflexion.

JD : Oui, on y revient après d'accord.

AC : Récemment un manifeste du réseau des événements littéraires de création a été rédigé, vous en avez entendu parler ?

JD : Non, non, je connais seulement les chartes.

AC : Oui alors justement, plusieurs régions ont proposé une charte des manifestations littéraires, qu'est-ce que vous pensez de ces textes disons officiels ou qui tendent à devenir officiels ?

JD : [silence]

AC : Par rapport aux critères que vous avez définis ou qui sont définis par le CNL ?

JD : [silence]

AC : À quoi ça sert de rédiger une charte et à s'y conformer ?

JD : [silence] C'est toujours utile. Mais finalement il y en a une sur le site du CNL qui est très sommaire mais assez explicite quand même. Pour mon compte, à la DRAC, enfin pour le compte de la DRAC, comme je prends en compte les logiques territoriales, c'est-à-dire qu'on est partenaires de structures juridiques différentes. Dans une opération, il n'y a pas besoin d'être très divers en fait pour formaliser ce type de logique. Les choses ne nécessitent pas forcément une charte. Je dois dire que j'ai quelques réticences, interrogations pour être plus précis, sur la nécessité d'éditer des chartes surtout sous forme papier.

AC : Selon vous, les chartes ne servent pas à fixer les manifestations littéraires, c'est-à-dire à les définir, à les décrire et les professionnaliser ?

JD : [silence] Ah non, non je ne pense pas. Pour moi, mais je sais que l'on n'a pas le même point de vue avec les autres financeurs notamment les collectivités locales à ce sujet, tout le monde peut se revendiquer de tout, il n'y a pas de problème. La seule chose qui m'importe pour le compte de la DRAC, c'est d'attribuer les crédits en fonction de critères bien précis et qu'il y ait du sens par rapport aux missions du Ministère : historique, etc. Et puis à l'apport en fait que peut constituer une manifestation dans le champ de l'analyse des textes et dans la compréhension et la diffusion d'une œuvre ou de plusieurs œuvres.

AC : Est-ce que vous observez des différences notables entre les différentes manifestations que la DRAC subventionne ?

JD : [silence]

AC : Et si oui, quelles sont ces différences ?

JD : Dans ce que la DRAC subventionne en vie littéraire, il y a toujours vraiment... les organisateurs peuvent vraiment avoir des problèmes à constituer un comité scientifique ou artistique de pilotage.

AC : C'est là-dessus que la différence se porte, la programmation, la direction artistique, la qualité de la programmation ?

JD : Absolument, absolument. Par exemple, pour Thionville, Autre Rive, Autre Livre, en 2006 donc on avait mis en place un comité de pilotage. Les choses ne se sont pas très bien passées ensuite au moment de la manifestation pour des raisons sur lesquelles je ne souhaiterais pas donner de détails, c'était plutôt des problèmes de logistique et d'organisation : on a eu des maladroites dans l'accueil mais très gênantes tout de même à tout point de vue surtout pour les personnes qui s'étaient entremises pour faire venir les gens. Mais la grande tentation si vous voulez, quand on a affaire à des manifestations littéraires c'est que les organisateurs deviennent un peu les rois du monde.

AC : C'est quoi alors une bonne programmation littéraire ?

JD : C'est en fait une programmation qui prend en compte plusieurs critères. Alors, pour un salon du livre, c'est un travail dans la durée si possible sur plusieurs éditions, que l'on ne change pas comme ça d'une année à l'autre parce qu'il y a un risque de déperdition de sens et d'énergie et bon ça peut limiter en fait les possibilités de présence d'auteurs marquants ou de critiques importants si on change complètement de paysage d'une édition à l'autre. Donc il faut qu'il y ait une ligne éditoriale, enfin pour préciser cette ligne éditoriale il faut qu'elle soit en phase si possible avec le monde éditorial s'il s'agit d'un salon du livre, avec l'actualité éditoriale plutôt, la production éditoriale. Donc une bonne thématique prendra en écharpe en fait une part non négligeable de la production littéraire du moment. Le deuxième critère, il faut qu'il y ait un ancrage local, que l'on ne fasse pas un truc sur Saint-Malo enfin sur les Étonnants Voyageurs en Lorraine, alors que ça existe. Autrement dit qu'il n'y ait pas de redondance et un ancrage local. Une des astuces remarquables qui a été trouvée pour de grandes manifestations, c'est de s'appuyer tout simplement sur l'histoire de la ville ou sur les fonds de livres existants. Pour Saint-Dié, c'est la carte « America » en 1507, pour Nancy, même si c'est venu en cours de route, c'est le dépôt des archives de l'Académie Goncourt, pour Épinal, bon il y avait les images d'Épinal. Ils s'en sont un peu écartés. Il n'y a pas de lien direct avec le fonds alors que pour Saint-Dié et pour Nancy si. À Blois, en fait il y a eu pendant très longtemps, enfin plusieurs décennies, le dépôt de la bibliothèque royale, à Blois à la fin du quinzième siècle, donc c'est aussi une bonne raison peut-être de s'intéresser à l'histoire puisque-là institutionnellement on est vraiment en rapport avec la mémoire nationale et avec les problématiques de transfert. Et puis ensuite les critères, d'autres critères subsidiaires, qui sont la possibilité de déclinaison thématique régulière, annuelle, toujours avec les deux premiers critères. Et puis le quatrième élément, alors on sort de la ligne éditoriale, c'est plutôt au niveau de l'organisation, l'idéal c'est que les différents acteurs du livre intéressés par la problématique soient présents.

AC : Dans un texte que vous m'avez transmis à propos de L'Été du Livre, à un moment donné, vous précisez qu'il serait bien qu'il y ait une personne référente qui gère cette programmation artistique.

JD : Il faut qu'il y ait un comité, que ça soit collectif si possible, mais qu'il y ait des professionnels qui mettent en musique tout ça. Donc le schéma le plus ambitieux, c'est celui de Saint-Dié : vous avez un président sur plusieurs années donc qui fait vraiment un travail de prospection et de, comment dire, d'organisation au niveau national et qui apporte sa caution personnelle pour tenir la présence de personnalités exceptionnelles voire étrangères, etc. Le

deuxième niveau, c'est le programmeur scientifique, c'est en général des chercheurs en histoire, reconnus, etc. et qui connaissent par cœur la production actuelle dans le domaine de la géographie. Et le troisième acteur c'est une sorte de coordinateur qui est le directeur du festival et qui a un profil un peu mixte à la fois administratif au sens technique et non juridique du terme et puis qui connaît un peu le sujet.

AC : Ce n'est pas vraiment le cas du Livre sur la Place.

JD : Non.

AC : Même pas du tout.

JD : Non.

AC : Est-ce que vous pensez que la rencontre physique avec un écrivain est devenue aujourd'hui monnaie courante justement à travers toutes ces manifestations ?

JD : [silence]

AC : Est-ce que finalement, c'est devenu quelque chose d'évident ?

JD : Mais c'est un vrai problème. C'est un vrai problème parce que bon c'est quand même, comment dire, il y a quand même un risque de transformer les écrivains soit en travailleurs sociaux soit en vedettes de foires. Phénomène de foires soit, comment dire, en otages, enfin il y a vraiment tout un jeu d'éléments et d'évènements qui ne sont pas forcément très réjouissants et qui sont en déphasage avec l'activité réelle des écrivains. C'est pour ça qu'en fait, quand l'écrivain est mort, comme pour les indiens morts, c'est toujours beaucoup plus facile, si on peut dire. Ou quand on travaille dans le cadre d'une résidence d'auteur, c'est aussi plus facile parce que là, il y a un véritable projet de l'écrivain dans le lieu c'est-à-dire qu'il n'est pas là avec un pistolet, un révolver dans le dos.

AC : Vous parlez de risques de transformer les écrivains en travailleurs sociaux, etc. Ils prennent ce risque puisqu'ils acceptent de venir, de se déplacer.

JD : Je ne suis pas sûr qu'ils aient beaucoup le choix. Si, ils ont le choix toujours, mais je veux dire qu'il y a quand même des pressions, ça fait partie des pressions.

AC : Des pressions éditoriales ?

JD : Oui des week-ends, de la famille, de la société etc.

AC : D'accord, justement il y a certaines maisons d'édition qui sélectionnent leurs salons du livre et qui n'envoient pas leurs écrivains dans n'importe quel salon. Qu'est-ce que vous en pensez ? Par exemple, au Livre sur la Place, on ne voit pas les Éditions de Minuit.

JD : [silence] Il y a d'autres week-end qui ne viennent pas au Livre sur la Place pour des raisons partagées, par l'éditeur et par les organisateurs.

AC : Selon vous, c'est parce que certains salons ne correspondent pas à la politique éditoriale de la maison d'édition ?

JD : Bah, je ne sais pas, il faudrait leur demander.

AC : C'était pour connaître votre avis.

JD : Je ne sais pas. Mais il faut dire aussi que les week-end ne sont pas des anges donc si les week-end refusent à certains auteurs l'accès à des salons, ce n'est pas forcément pour des raisons liées au succès de la manifestation ou à l'insuccès de la manifestation. C'est plus compliqué que ça, il y a d'autres critères sans doute.

AC : La nature de la subvention octroyée par la DRAC est-elle nécessairement d'ordre financier ?

JD : [silence] Il n'y a pas d'apports en nature, non, non.

AC : J'en reviens à ma question : le Livre sur la Place est-il une manifestation littéraire selon vous ?

JD : [silence]

AC : En lien avec les critères que vous avez énoncé.

JD : Probablement oui.

AC : Probablement ?

JD : Non, certainement, certainement.

AC : Oui, c'est une manifestation littéraire ?

JD : Oui, oui. Non en fait, si vous voulez, il n'y a pas de... La présidence est tournante donc éphémère, etc. Il n'y a pas de comité scientifique ou de comité artistique. Il y a un et même

plusieurs quasi permanents sur l'opération, mais ce qui donne beaucoup de force et de lustre et d'intérêt à la manifestation c'est la présence tutélaire en fait de l'Académie Goncourt. Je pense que sans l'Académie Goncourt, la même organisation, si c'était par exemple l'académie Erckmann Chatrian à la place de l'Académie Goncourt, je pense que l'intérêt serait quand même très limité, on aurait beaucoup moins d'auteurs et même le, comment dire, même avec autant de monde et quasiment les mêmes débats, ça serait quand même beaucoup moins intéressant.

AC : Vous avez dit que le Livre sur la Place n'avait pas de comité scientifique, qu'il y avait une présidence qui tournait etc. Selon vous, pourquoi le CNL continue-t-il à subventionner le Livre sur la Place si les critères ne sont pas tous remplis ?

JD : Bah ça il faut lui demander. Je plaide pour tous les dossiers au CNL. Je ne me pose pas de questions [rire].

AC : Mais vous, vous vous posez la question pour la subvention de la DRAC ?

JD : Non, parce que moi je subventionne l'association des libraires qui fait un travail en amont et en aval, un travail qui transforme en fait l'événement ponctuel.

AC : Ce n'est pas une subvention pour le Livre sur la Place ?

JD : Si, mais si vous voulez, les activités de l'association sont plus larges en fait.

AC : Donc en fait, c'est une enveloppe que vous donnez pour l'année ?

JD : Pour l'animation voilà, c'est pour le travail des libraires autour d'un évènement. Donc voilà c'est bien, ça m'arrange [rire].

AC : Est-ce que vous avez noté des changements importants dans la programmation du Livre sur la Place au cours de ces dernières années ? Depuis que vous êtes en poste par exemple, est-ce que vous avez noté une différence ?

JD : [silence] Une différence [hésitation]. Au niveau de la logistique, c'est toujours un peu plus parfait d'année en année. Je pense qu'il y a vraiment une grande vigilance. Pour ce qui est des tables rondes, il n'y a pas tellement de changements je trouve.

AC : C'est-à-dire ?

JD : Les thématiques sont un peu, il n'y a pas vraiment la thématique. Ce que je veux dire c'est que le thème annuel n'est pas vraiment décliné de manière exhaustive par les tables

rondes et on peut même dire que certaines tables rondes n'ont rien à voir avec le thème, je crois que ce n'est pas faire outrage aux organisateurs que de le dire.

AC : Et au niveau de la fréquentation de ces tables rondes ?

JD : [silence] Ça s'est amélioré parce qu'autrefois c'était au fond d'un chapiteau, il y avait beaucoup de bruit, on n'entendait rien, etc., maintenant on entend mieux.

AC : Aujourd'hui beaucoup d'entre elles se passent à l'Hôtel de ville.

JD : Autrefois, c'était au fond, du côté de l'Hôtel, au palais du Gouvernement et maintenant ils ont relocalisé en fait les tables rondes.

AC : Quand il y a quatre cents auteurs sous le chapiteau, est-ce que l'on peut véritablement parler d'échanges et de rencontres entre un lecteur et un écrivain ?

JD : Ah oui, oui, je pense. Disons que c'est un peu limité au niveau des conversations possibles et des thèmes abordés mais en fait un écrivain il porte dans sa présence, dans son entité, son être une sorte de chose d'assez immédiat et que l'on perçoit très très bien même quand on n'est pas grand lecteur. Et ça m'avait beaucoup intéressé avec Koltès puisque lui écrivait. Il a beaucoup écrit pour le théâtre, il y a une sorte de thème assez banal dans la littérature de la fin du XX^e siècle, du XXI^e donc je peux en parler. Il y a une sorte de rapport à la présence qui est très, très fort dans l'écriture et qui peut transparaître en fait dans une rencontre assez courte avec quelques mots échangés avec l'auteur. Simplement, c'est vrai que les dispositifs spatiaux dans l'organisation sont quand même très durs, il y a un côté un peu cours magistral comme ça, les gens sont assis.

AC : Qu'est-ce qu'il faudrait faire pour améliorer ce dispositif ?

JD : Là, il y a plein de trucs à inventer. Il y a quand même des artistes qui savent composer des scénographies intéressantes et qui permettent de rentrer dans un univers.

AC : Donc il faudrait repenser le dispositif selon vous ?

JD : Je pense qu'il y a des marges de manœuvre dans la conception des salons du livre. Ça serait probablement dans une sorte de scénographie, de mise en scène en fait, des espaces, des lieux, des parcours, etc. sans pour autant théâtraliser les choses, mais que l'on n'ait pas seulement un alignement de personnes peut-être.

AC : Je reviens sur la question du nombre d'auteurs présents. Michèle Thomas m'avait dit : « Avec quatre cents écrivains on ne peut pas parler de manifestation littéraire mais de fête de la dédicace », signifiant qu'il n'y avait pas réellement de rencontres possibles.

JD : Bon de toute façon c'est toujours non pas la fête à neuneu mais la fête de la dédicace dans les salons du livre quelle que soit la taille je parle. Ça fait vraiment partie des choses, des espèces de, comment dire, de reliques que les fervents ou les servants du culte de l'art et de la création apprécient beaucoup.

AC : Obtenir une subvention de 10 000 euros par le CNL est une somme dérisoire pour le Livre sur la Place. Qu'en pensez-vous ?

JD : Écoutez... Ceci dit, bon, il faut, il n'y a pas besoin de passer quinze jours pour monter un dossier CNL. Je connais un des fonctionnaires de la Culture à Nancy, et qui a trouvé une formule très très jolie pour dire tout ça, pour exprimer tout ça : « Nous, on demande des subventions à tout le monde, même si les subventions sont d'un niveau ridicule par civisme parce que l'on veut impliquer différentes collectivités publiques à la manifestation ».

AC : Ce n'est pas pour avoir le label CNL et avoir une certaine légitimité ?

JD : Il y doit y avoir les deux. Ceci dit, si le Livre sur la Place n'avait pas le label CNL, je pense que ça serait très embarrassant pour les organisateurs.

AC : C'est-à-dire ? Pourquoi ce serait embarrassant ?

JD : Parce que c'est quand même une grande fête populaire où la part des tables rondes, la programmation purement culturelle est plutôt moins importante que le reste, et du coup ils ont besoin d'une légitimation peut-être plus que d'autres salons, une sorte de contrepoids.

AC : En quelques mots, pouvez-vous m'expliquer en quoi consiste le Centre régional du livre de Lorraine ?

JD : Vaste sujet ! Bon, c'est un service de la Région qui s'occupe du livre, qui n'a pas de personnalité morale, juridique, d'autonomie juridique, contrairement aux autres CRL dans les autres régions. Il y a quelques exceptions mais 90 %, neuf sur dix d'entre eux sont quand même autonomes. Du coup, comme le CRL n'a aucune autonomie et comme il dépend totalement des circuits administratifs de sa collectivité, il est un petit peu obligé de, par une sorte de dérive systémique, d'agir moins sur le plan strictement culturel – à supposer que l'on puisse automatiser tout ça – et sur un plan politique. C'est-à-dire que ça a été dit officiellement, donc je peux le répéter sans problème, le CRL a tendance un peu à faire de la communication autour du livre pour le Conseil Régional. Et c'est le côté agréable, plus facile en fait côté DRAC par rapport à ce que connaissent mes collègues en CRL autonome. On n'a pas à faire de communication à la limite, on peut subventionner des choses que personne ne connaît. Évidemment, l'utilisation de l'argent public suppose qu'il y ait restitution publique et qu'il y ait transparence sur le financement mais, si vous voulez, il n'y aura pas de conférences de presse, il n'y aura pas de flyers, il n'y aura pas de charte déontologique et voilà

AC : Dernière question : où en est la constitution d'une ligne éditoriale à L'Été du Livre à Metz ?

JD : Ah, alors là il faut aller leur demander, ils seront ravis de vous rencontrer [rire].

AC : Ce sont des questions que l'on se posait déjà il y a quelques mois.

JD : Oui, mais tout le monde s'en pose toujours, sauf les organisateurs.

AC : D'accord, ils ne se posent pas les bonnes questions peut-être ?

JD : Ah non, mais eux, ce qui leur importe c'est... On peut peut-être arrêter l'entretien.

ANNEXE 8
RENCONTRE LITTÉRAIRE, YASMINA KHADRA
LIBRAIRIE « L'AUTRE RIVE », NANCY, 6 AVRIL 2010

ENTRETIEN SEMI-DIRECTIF BERNARD DOUMÈNE (LIBRAIRE)
ENTRETIENS SEMI-DIRECTIFS LECTEURS

8.1. Jean-Bernard DOUMÈNE

Librairie à « L'Autre Rive » (Nancy), Président de l'association « Lire à Nancy »

« Le Livre sur la Place, c'est Noël en septembre ».

Date de l'entretien : 14 avril 2010

Lieu de l'entretien : Librairie « L'Autre Rive », Nancy

Durée de l'entretien : 41 minutes

AC : Depuis quand participez-vous au Livre sur la Place ?

JBD : Le Livre sur la Place existe depuis 1978.

AC : 79.

JBD : 79 ?

AC : Officiellement, oui.

JBD : Il y a une longue discussion là-dessus. [rire] Bon, alors disons 79, de toute manière 78 ou 79 pour moi c'est pareil puisque nous n'y étions pas, étant entendu que « L'Autre Rive » a été créée en 1994, en mars 94, et dès la première année, nous avons été acceptés par l'association « Lire à Nancy » qui existait et qui nous a accueillis très simplement et très gentiment tout de suite. Mais on ne sortait pas de terre, on avait une expérience acquise dans les bibliothèques, dans la librairie Geronimo de Metz et les libraires savaient que se créait là une librairie de qualité. En toute confiance ils nous ont invités la première année.

AC : Avant vous travailliez à Geronimo, c'est ça ?

JBD : Oui, pendant six ans.

AC : Depuis quand êtes-vous président de l'association « Lire à Nancy » ?

JBD : Très franchement je ne sais plus, mais cinq ou six ans peut-être, à peu près, parce que avant moi il y a eu Marc Didier qui est libraire à Nancy, que vous connaissez, et Marc est resté je crois président environ deux ans et puis il a demandé à être remplacé parce qu'il est seul dans son magasin et que ça demande quand même du travail et qu'il en avait déjà suffisamment comme ça avec son magasin. Et avant lui, le président qui a arrêté parce qu'il a arrêté son métier et a revendu sa librairie, c'était Alain Berger de la librairie-papeterie Victor

Berger qui était située dans la rue Saint Georges, dans la grande rue Saint Georges, là où maintenant se tient un magasin de vêtement qui s'appelle Mexx hein vous voyez, en face de Zara. Là c'était une assez grande librairie-papeterie, Victor Berger qui était une très vieille enseigne de Nancy et c'était Alain l'héritier si j'ose dire qui dirigeait ce magasin. Quand il a arrêté, quand il a vendu, c'est devenu autre chose qu'une librairie et évidemment il ne pouvait plus être président de l'association donc c'est Marc qui l'a remplacé puis j'ai remplacé Marc.

AC : Et le changement de président se fait par le biais d'une élection ?

JBD : Ça se passe à l'Assemblée générale, qui a lieu chaque année et simplement on vote pour deux ans, c'est-à-dire que l'Assemblée générale a lieu tous les ans. Elle a eu lieu hier, avant-hier, lundi, mais là on n'a pas revoté puisque le bureau a été élu pour deux ans et voilà.

AC : Et lors de cette assemblée justement, avez-vous parlé du Livre sur la Place ?

JBD : Oui, on a parlé des répartitions des week-ends mais le débat a tourné court puisque chacun souhaitait qu'on reconduise la répartition de l'année dernière.

AC : La même répartition que l'année dernière ?

JBD : Voilà oui, il n'y a pas eu de discussion du coup, des fois il y a quelqu'un qui dit : « Oui, mais l'an dernier... »

AC : Oui, c'est ce qu'il s'est passé justement l'année dernière.

JBD : Mais cette année on reste comme ça.

AC : Quel est concrètement le rôle que vous jouez dans l'organisation du Livre sur la Place ?

JBD : Alors concrètement je suis, en tant que président de l'association, je suis le porte-parole des libraires, c'est d'abord comme ça que je le vois auprès de notre principal partenaire la Mairie de Nancy, les Affaires Culturelles de la Mairie de Nancy. Vous savez que la Mairie prend en charge une part très importante des frais générés par la manifestation, notamment la location du chapiteau, le financement de tout ce qui est technique. Enfin, tout le concours technique de la ville de Nancy n'est pas facturé quoi, c'est la Mairie qui l'assure.

AC : Et au-delà de votre rôle de porte-parole ?

JBD : Alors, au-delà d'être le porte-parole des libraires, je dirais que je suis la courroie de transmission entre les libraires et la Mairie, et dans les deux sens. C'est-à-dire que c'est par moi que ça passe dans les deux sens s'il y a des problèmes à régler ou des idées à émettre, des

choses comme ça. Voilà donc, à ce titre là, l'association des libraires joue un rôle important puisque c'est elle qui invite les écrivains qui viendront sur les stands et il ne faut pas qu'il y ait de défaillance. Parce que la Mairie s'est quand même inquiétée quand elle a vu toutes ces librairies qui fermaient. Quand on est arrivé nous en 94, on était une dizaine dans l'association.

AC : Vous êtes combien actuellement ?

JBD : On est cinq, cinq ou six, le « Hall du Livre », « la Sorbonne », « Didier », et puis comment, « la Parenthèse » et puis nous, ça fait cinq libraires. Et puis le Léz'art qui fait le café et à qui on a confié un stand d'auteurs à compte d'auteurs régionaux et autoédités.

AC : Quel est son rôle exactement au Léz'art ?

JBD : Bah son statut à lui... on l'a accepté dans l'association donc on peut dire que l'association est composée de cinq libraires et d'un cafetier restaurateur et il fait le café. On lui a demandé de tenir un stand pour héberger des auteurs locaux qui ne trouvaient pas de place sur les stands des libraires.

AC : Il s'agit d'auteurs autoédités ?

JBD : Non non, des auteurs soit édités, soit édités à compte d'auteurs voilà, mais qui ont un lien avec la Lorraine.

AC : D'accord, alors comment s'opère concrètement la sélection des auteurs ?

JBD : Alors, une fois que le libraire a obtenu ce qu'il souhaitait, à savoir travailler avec tel éditeur, à lui maintenant de se rapprocher de l'éditeur et de dire aux attachés de presse, aux interlocuteurs – ça peut être un directeur commercial, ça peut être l'auteur directement – leur dire : « Voilà, nous aimerions bien qu'untel vienne ». Souvent, les week-ends font des propositions, on peut refuser quelqu'un et dire : « Écoutez untel, moi je n'y tiens pas trop pour telle et telle raison, je préférerais untel », voilà ça se négocie comme ça.

AC : Mais c'est quand même la maison d'édition qui...

JBD : ...Qui propose mais moi j'ai déjà refusé des auteurs.

AC : Pour quelles raisons ?

JBD : [silence] pour des raisons [soupir] ça m'est arrivé, idéologiques [rire] je n'en dirai pas plus.

AC : Est-ce qu'il vous arrive parfois de prendre en charge intégralement des auteurs, lorsqu'ils viennent au Livre sur la Place ?

JBD : Prendre en charge intégralement ça veut dire ?

AC : C'est-à-dire, est ce que vous prenez en charge son hébergement, le gîte, le couvert ?

JBD : Non non, tous les auteurs qui viennent ici sont pris en charge par l'organisation.

AC : D'accord, donc vous, vous les côtoyez uniquement le temps du salon sous le chapiteau en fait ?

JBD : Oui.

AC : Quand on tient une librairie indépendante comme la vôtre, est ce que le Livre sur la Place occupe une place importante dans votre agenda ?

JBD : Une place importante, ne serait-ce que par le travail qu'elle génère. Si vous voulez moi, toute l'année, j'ai des réunions avec la Mairie, avec d'éventuels partenaires comme par exemple la semaine prochaine, il faudra sûrement aller à Metz au Conseil Régional qui est l'organisme qui nous donne le plus d'argent et qui souhaite que l'on fasse le point.

AC : Qui donne le plus d'argent, pour le Livre sur la Place ou pour l'association ?

JBD : Il le donne à l'association pour l'organisation du Livre sur la Place.

AC : Donc, c'est important ?

JBD : Donc je vais devoir aller à Metz, pendant ce temps je ne suis pas ici, j'ai des réunions à la Mairie fréquemment voilà et de temps en temps on fait un point avec les Affaires Culturelles, on va déjeuner ensemble, donc tout ça prend quand même pas mal de temps. Ensuite, il y a le travail lui-même, qui est un énorme travail, on a deux stands, deux gros stands, un jeunesse et un adulte et on fait rentrer quand même quelques milliers de livres, qu'il faut commander, stocker.

AC : Quelques milliers. Vous pouvez donner un chiffre un peu plus précis ? Combien vous commandez de livres pour le Livre sur la Place ?

JBD : Oh ! Je me demande si on n'est pas aux environs de 5000 quand même, 5 ou 6000.

AC : Et vous en vendez combien ? En moyenne ?

JBD : On en vend... je devrais savoir, j'ai honte, je devrais vous répondre du tac au tac mais on doit bien en vendre la moitié quand même.

AC : La moitié oui, ça représente combien en chiffre d'affaires ?

JBD : Alors jusqu'à présent, les libraires ne veulent pas communiquer sur le chiffre d'affaires, moi ça m'est égal, mais je sais qu'on n'arrive jamais à avoir des chiffres précis.

AC : Même entre vous ?

JBD : Oui, oui, on n'en parle jamais.

AC : Mais ce n'est pas quelque chose que la Mairie demande après ?

JBD : Pour l'instant non, ils ne nous ont pas demandé de chiffres précis, la Mairie là-dessus considère que c'est aussi une aide pour les libraires. La Mairie est très consciente, ne serait-ce que parce qu'elle a vu fermer tous ses magasins, au moins cinq là dans les dix ans, au moins cinq magasins. Et puis nous travaillons avec le service des Affaires Culturelles : des gens qui connaissent ce qui se passe dans l'édition. Et ils n'ont jamais voulu nous imposer de charges, je veux dire, même pas nous demander 5 % - qu'on ne fait pas aux clients puisque au Livre sur la Place, les gens achètent plein pot et puis voilà. Donc même ça, ils ne nous l'ont pas demandé parce qu'ils savent qu'on en a besoin. Et pour le Livre sur la Place, j'aime bien employer cette expression, c'est Noël en septembre.

AC : Vous faites à peu près le même chiffre d'affaires à Noël ?

JBD : Bien non, mais c'est le deuxième mois de l'année quoi. Pour nous, il y a décembre et il y a septembre grâce au Livre sur la Place.

AC : D'accord, donc c'est important ?

JBD : C'est très important, c'est très important, la librairie qui a fermé là récemment : La Queste, Fabienne disait que sans le Livre sur la Place, elle aurait fermé depuis longtemps. Donc, dans l'économie d'une toute petite librairie – parce qu'on lui avait donné autant de stands que les gros – pour elle c'était la bouffée d'oxygène qui lui permettait de tenir, elle nous a dit qu'elle aurait fermé plus tôt. Et pour nous c'est une bouffée d'oxygène. Pourquoi ? parce que, je vous l'ai dit on vend beaucoup et ça arrive à un moment où la trésorerie est au plus bas, parce que en juillet et en août la ville se vide, on reçoit très peu de nouveautés, les week-ends vont publier leurs livres, enfin leurs nouveautés, fin août et pendant ces deux mois là, on vend peu, en revanche on paie les factures de mai/juin donc la trésorerie se vide. Ça

arrive au bon moment le Livre sur la Place ce qui fait qu'on rétablit une trésorerie positive grâce à cet afflux d'argent.

AC : Est-ce que vous embauchez des personnes spécialement pour le Livre sur la Place ?

JBD : Non, on a beaucoup, ce n'est pas de l'embauche, beaucoup d'amis de la librairie, les profs, voilà qui chaque année viennent passer une journée ou deux à titre gracieux quoi. Alors sinon, il arrive qu'on embauche des étudiants, de l'IUT métiers du livre qui sont généralement payés avec des livres. On leur donne mais ce n'est peut-être pas légal, je n'en sais rien. Je vous dis franchement, on leur fait un cadeau de livres. Là non plus ce n'est pas monnayé, on ne donne pas d'argent.

AC : Un auteur qui signe beaucoup sur le Livre sur la Place, ça représente combien de livres ?

JBD : Oui alors, chez nous on n'a jamais trop ce genre d'auteurs... parce que comme on reçoit Gallimard, le Seuil, les week-ends satellites de ces deux-là, on n'a jamais de grosses signatures, mais je peux vous dire que j'ai entendu Fabienne de La Queste nous dire que quand Salomé vient – et il vient tous les ans – il signe au moins 800 livres, à lui tout seul, à lui tout seul.

AC : Mais vous, par rapport à vos maisons d'édition ?

JBD : Par exemple, l'année dernière on avait Marie NDiaye, elle est restée une journée seulement et dans la journée elle a trouvé le moyen de partir à droite à gauche, donc elle n'est pas restée très longtemps, elle a vendu une centaine d'exemplaires.

AC : Alors justement, vous dites qu'il y a des auteurs qui ne sont pas nécessairement à leur poste toute la journée, qui doit gérer ça ?

JBD : C'est au libraire à lui dire : « Écoutez, on préférerait que vous soyez là ». Tout ça est un phénomène de signature, vous mettez une vedette à signer, les gens font la queue, la vedette s'en va dix minutes, il n'y a plus personne, les gens n'achètent pas le livre. Ils achètent parce qu'il est là et qu'il va signer, ça c'est un phénomène incroyable mais c'est comme ça.

AC : Vous appelez ça un phénomène ?

JBD : Bien oui, parce que je ne m'explique pas toujours très bien. Ils veulent, ouais c'est comme un gri-gri quoi, ils veulent la signature et c'est assez étonnant. Alors on a eu quand même aussi de belles signatures, l'année dernière il y avait aussi Lanzmann qui a signé une centaine de livres aussi.

AC : Il était sur votre stand ?

JBD : Oui, il était sur notre stand, je ne sais plus qui encore mais disons que c'est rare chez nous qu'il y ait de gros gros vendeurs. En revanche, si vous allez sur le stand de certains confrères qui accueillent Amélie Nothomb, Marc Lévy donc là c'est des centaines et des centaines d'exemplaires.

AC : Alors pourquoi les maisons d'édition ne tournent-elles pas d'une année à l'autre entre les différentes librairies, pour faire en sorte que ces grandes signatures tournent ?

JBD : Bien ça si vous voulez, c'est aux libraires d'en décider. Et moi je ne veux pas Marc Lévy ni ... voilà ça ne m'intéresse pas.

AC : C'est comme vous disiez tout à l'heure, c'est une question d'idéologie?

JBD : Parce que je n'en vends pas en magasin, voilà je ne vois pas pourquoi j'irais en vendre au Livre sur la Place donc je les laisse aux collègues qui en vendent dans leur magasin comme le Hall du Livre ou la Sorbonne. Moi ça ne m'intéresse pas.

AC : Tout à l'heure vous avez dit que Claude Lanzmann avait pas mal dédicacé à votre stand, donc du coup pas mal vendu de livres, que pensaient les auteurs situés à côté de lui ?

JBD : Si vous voulez, si vous mettez quelqu'un de pas connu à côté de quelqu'un qui est connu, c'est écrasant pour lui. C'est écrasant même au double sens du terme, quelquefois les gens font tellement la queue qu'ils s'appuient sur la table de celui qui est là, si bien qu'on ne le voit plus du tout, ça c'est vrai. Le problème c'est que si vous mettez deux grosses signatures l'une à côté de l'autre, les libraires ne peuvent plus travailler parce qu'ils sont trop près donc on est obligé de trouver des consensus à la fois pour qu'il n'y ait pas de grosses signatures à côté de gens totalement inconnus et il faut aussi que l'on tienne compte des sensibilités et des susceptibilités, alors ça on a des échos par les attachés de presse qui nous disent : « S'il te plaît, ne mets pas untel à côté d'untel, ils ne peuvent pas se voir, etc, etc ». Donc nous on fait notre table et puis quand les attachés de presse arrivent, on déplace les auteurs en conséquence.

AC : L'organisation des stands vous revient-elle entièrement ou la Mairie intervient-elle aussi ?

JBD : L'organisation des auteurs et puis la tenue du stand reviennent au libraire. Le libraire va être responsable si c'est moche, s'il y a des cartons partout, si ça donne une mauvaise image, c'est le libraire qui sera responsable, donc moi je fais toujours un tour quand même pour vérifier qu'il n'y ait pas trop de cartons qui traînent, des choses comme ça. Ça m'est déjà

arrivé de faire des remarques à mes collègues en leur disant : « Bon, dans dix minutes, essayez d'enlever tout ça quand même » voilà.

AC : Est-ce vous qui décidez de la disposition de votre stand sous le chapiteau ou c'est juste le service technique de la ville ?

JBD : La disposition des stands, c'est travaillé à l'avance entre le libraire, c'est-à-dire moi, et les Affaires Culturelles, en l'occurrence Michèle Maubeuge.

AC : Vous avez un droit de parole.

JBD : Oh plus que ça, on le fait ensemble, on le fait ensemble

AC : Mais est-ce qu'il y a des endroits disons plus intéressants que d'autres sous le chapiteau ou pas ?

JBD : Je ne crois pas.

AC : J'ai rencontré Philippe Claudel la dernière fois, et il m'a dit quelque chose, j'aimerais bien que vous me le confirmiez ou que vous l'infirmiez ?

JBD : Oui

AC : Il m'a dit que certains auteurs refusaient que leurs livres de poche soient présentés sur les stands parce qu'ils touchent moins de droits d'auteurs sur les livres de poche. Est-ce que c'est vrai ?

JBD : Je crois que c'est vrai mais ça ne m'est jamais arrivé. Moi, je crois plutôt l'inverse, c'est-à-dire les gens qui râlent parce qu'ils n'ont pas leur livre de poche.

AC : Les auteurs qui râlent ?

JBD : Ouais, ça m'est toujours arrivé moi dans l'autre sens c'est-à-dire voilà il faut avoir les poches pour toucher un public jeune, moins argenté etc. Je n'ai jamais eu le cas-là mais je sais que ça existe parce que d'autres me l'ont dit.

AC : Est-ce que les livres présentés sont uniquement ceux publiés dans l'année ?

JBD : Ah non !

AC : L'auteur peut avoir plusieurs livres sur son stand ?

JBD : Oui, on essaie d'avoir tout, quand ce n'est pas énorme, car il y en a qui ont écrit tellement que l'on ne peut pas tout prendre, donc on prend les plus connus ou les derniers. Voilà, mais un auteur qui a écrit par exemple quinze livres, je lui mets ses quinze livres. Évidemment, je sais ceux qu'il ne vendra pas, mais c'est pour flatter aussi son ego et pour montrer qu'on y a pensé. Là, c'est le travail du libraire, à lui de dire : « Celui-là, j'en prends dix, celui-là j'en prends cinquante, celui-là j'en prends deux ».

AC : De manière générale, est-ce que l'on pourrait qualifier le type d'écrivains présents au Livre sur la Place ?

JBD : [silence]

AC : Est-ce que l'on peut ou pas ?

JBD : [silence] On pourrait dire, on pourrait trouver plusieurs catégories. Il y a des écrivains qui sont des professionnels des salons, c'est-à-dire ils courent d'un salon à l'autre, ils adorent ça, ils sont pris en charge, ils passent un week-end quelque part, ils vont manger au restaurant, ils se retrouvent entre collègues, enfin il y a tout un côté comme ça agréable pour eux. Ils passent de Nancy à Saint-Étienne, de Saint-Étienne à Brive, de Brive à je ne sais pas où, donc, ils font un peu le tour de France comme ça, je pense qu'ils aiment ça. Il y a des écrivains qui viennent en traînant les pieds parce que ils n'aiment pas et la maison d'édition leur a gentiment dit : « Si tu veux que l'on fasse un effort pour ton livre, il faut que toi tu en fasses aussi, donc il faut aller rencontrer le public ». Ceux là, on voit tout de suite quand ça les intéresse ou pas.

AC : Ça se traduit comment ?

JBD : Bien à la moindre occasion, ils quittent la table, ils vont faire un tour, ils disent : « Je reviens » et ils reviennent deux heures après, etc.

AC : Donc ils sont là que pour la maison d'édition ?

JBD : Ils sont là parce que ils se sont dit : « Bon, si je n'y vais pas, est-ce qu'ils prendront mon prochain [entendu prochain livre] ou je ne sais pas quoi ». Je n'en sais rien. Et puis il y a de tout quoi, il y a des écrivains très connus, des écrivains absolument inconnus.

AC : Donc, c'est vraiment le mélange qui prime en fait ?

JBD : Moi je trouve qu'il y a un mélange, oui, c'est très très éclectique.

AC : Mais est-ce que l'on peut dire finalement que le Livre sur la Place, c'est avant tout pour le grand public ?

JBD : Oui.

AC : Malgré tout, il y a de rares écrivains qu'on ne verra jamais sur des salons.

JBD : Ah oui, bien entendu, vous ne verrez pas les écrivains des Éditions de Minuit, ils ne viennent jamais, Le Clézio ne vient jamais, Modiano non plus, parce que ce sont des gens, je crois, qui ont une opinion... bon alors, soit c'est des gens vraiment mondialement connus comme le Clézio ou Modiano, et eux, je veux dire quel intérêt ils ont à venir là ? Pas besoin, et puis ils ont un certain âge, ils n'ont plus envie d'aller se fatiguer sur des salons, je pense. Pour les autres, par exemple, les jeunes enfin les jeunes entre guillemets, les écrivains de chez Minuit, je pense à Jean-Philippe Toussaint, Christian Oster, des gens comme ça, c'est pareil, je veux dire, ils vont dans les librairies, ils ne boudent pas le public, mais ils boudent ce genre de manifestation, pour eux ce sont des foires, quoi, c'est-à-dire qu'il n'y a pas vraiment, il n'y a pas vraiment d'échanges, quoi.

AC : Et vous, vous en pensez quoi ?

JBD : Je pense qu'ils n'ont pas vraiment tort, et que des gens comme ça qui ont vraiment écrit, qui ont vraiment un rapport à l'écriture comme ils ont, je pense qu'honnêtement c'est du temps perdu quoi, il vaut mieux qu'ils aillent dans une librairie. D'ailleurs ils viennent ici, Toussaint, Echenoz, ils sont tous venus ici, mais ils ne sont jamais allés au Livre sur la Place, ça ne me viendrait même pas à l'idée de les inviter.

AC : Parce que c'est trop commercial ?

JBD : Parce que... oui voilà, c'est le rapport qu'ils auront avec le public. C'est quand même pas très intéressant quoi. Pour eux, après le gars qui a écrit un roman de terroir et tout ça, il n'a pas les mêmes exigences littéraires, donc il n'a pas les mêmes exigences vis à vis du public.

AC : Yasmina Khadra vient quant à lui au Livre sur la Place.

JBD : Il y va, lui, dans les salons, il y va. C'est un écrivain populaire, c'est clair. C'est un écrivain populaire et je crois qu'il aime la rencontre avec les gens, il aime ça.

AC : Vous avez dit tout à l'heure que des auteurs comme Echenoz ou Toussaint boudaient les salons du livre, mais ce sont aussi les maisons d'édition qui boudent ces salons, non ?

JBD : Oui, Minuit leur dit. Mais, en même temps, ils ne sont pas obligés de dire à Minuit : « Je suis venu au Livre sur la Place à Nancy ». Mais en général ils ont un rapport très étroit avec leur éditeur, en l'occurrence Irène Lindon et je pense que Irène – et Jérôme avant elle, son père – sont opposés à ce genre de manifestation disons. « C'est bien, ça ramène de l'argent aux libraires, c'est parfait, mais ne nous demandez pas d'aller dans des trucs comme ça. En revanche, si vous faites une rencontre dans la librairie et que vous parlez littérature, oui on pourra ».

AC : Parce que dans les salons, on ne parle pas littérature ?

JBD : Oh difficilement quand même.

AC : Peut-être dans les rencontres en annexes du salon ?

JBD : Oui, ah ben oui. Moi je parle là vraiment du chapiteau. Évidemment il y a les rencontres organisées par Françoise Rossinot à l'Opéra et celles organisées par Sarah Polacci pour le compte de la radio France Bleu.

AC : Qui, selon vous, se rapprochent davantage de ce que vous faites dans votre librairie.

JBD : Ah ben oui, oui, du coup là oui, c'est très très voisin.

AC : Que pensez-vous de la sollicitation assez importante des auteurs autoédités qui veulent obtenir une place au Livre sur la Place ?

JBD : La première chose c'est que ça prouve que le Livre sur la Place exerce un attrait important sur ces autoédités. Ça prouve aussi qu'ils n'ont pas beaucoup l'occasion d'être lus, ni entendus, ni vus. La plupart des gens qui éditent des livres à compte d'auteur, même quand ce sont des maisons qui sont distribuées, ne sont pas présents en librairie parce qu'une fois que l'éditeur leur a pris 2500 ou 3000 euros par bouquin, ils se fichent complètement de ce qu'il peut arriver après et donc les pauvres malheureux se retrouvent avec leur livre. Ils ont leur nom imprimé, ils sont contents, ils ont une couverture, tout ça, mais évidemment ils n'ont personne avec qui en parler puisque personne ne les lira jamais ces bouquins. Donc ça prouve un peu aussi leur détresse et leur désarroi et pour nous c'est un casse-tête terrible parce que ça s'accroît et on a de plus en plus de travail pour gérer cette demande. C'est tous les jours, les gens appellent de Carcassonne, de partout, parce que c'est des occasions pour eux formidables : rencontrer des gens et puis se montrer et puis être assis là comme s'ils étaient des écrivains. Donc, pour eux c'est terrible quoi, ils ont dépensé 3000 euros pour publier un livre dont personne n'a voulu et qu'aucune maison d'édition n'a voulu, parce qu'avant de faire ça ils ont évidemment envoyé leur manuscrit à tous les week-ends importants et connus et même moins connus, et personne n'en veut, alors ils finissent par l'éditer, par payer et puis être là assis à côté d'un grand auteur si c'est possible ou d'un auteur connu. Vous vous rendez compte, c'est la consécration. Alors pour nous, ça devient très pénible.

AC : Parce que vous les refusez systématiquement et parce que vous ne pouvez pas les accepter sur votre stand ?

JBD : Oui, sur notre stand jeunesse, le problème ne se pose pas – si pardon, il se pose. Sur le stand adulte, il se pose aussi. En général, si vous voulez, le stand est plein avec Gallimard et le Mercure, le Seuil, Denoël, etc. le stand est plein, donc on n'a plus de place pour eux. Alors en revanche, il y a des structures faites pour les accueillir, le Léz'art qui a vingt-cinq places, et puis on a fait deux tentes à l'entrée, l'association « Plume à connaître », donc ça leur laisse quand même un espace, mais moi ça me donne un travail considérable parce qu'ils m'appellent ici tout le temps, ils savent que je suis président, donc ils appellent la Mairie, la Mairie leur dit : « Appelez le président », j'ai beau leur dire d'arrêter, ça continue [rire] je le dis gentiment. Donc je me ramasse je ne sais pas combien de fois par semaine des gens qui téléphonent pour être présents au Livre sur la Place et donc c'est très pénible.

AC : Est-ce qu'on vous a consulté pour la création de ce petit chapiteau ?

JBD : Oui, oui, oui, on l'a décidé ensemble.

AC : Dans quel climat ça s'est décidé ?

JBD : Avec les Affaires culturelles, on a décidé ensemble, pour soulager les libraires, de confier à l'association « Plume à connaître » la gestion de ces deux chapiteaux.

AC : Mais leur intégration s'est-elle faite facilement ?

JBD : Oui, dès qu'on l'a décidé, ça s'est fait, mais il n'y a pas de contact, si vous voulez, il n'y a pas de contact avec le reste. Il y a le chapiteau à l'extérieur et puis les écrivains à l'intérieur en gros.

AC : J'ai assisté en mai 2009 à une rencontre interprofessionnelle avec l'ensemble des libraires, il s'agissait, pour ma part, de véritables négociations au sujet de la répartition des maisons d'édition, est-ce que ça se passe toujours comme ça ?

JBD : C'était au Foy l'année dernière, c'est ça ?

AC : Oui, alors est-ce que ça se passe toujours comme ça ?

JBD : Non non, vous voyez tout le monde est content cette année.

AC : Donc ce n'est pas toujours le cas.

JBD : Voilà, on a eu ce qu'on voulait, moi je vous l'ai dit, je souhaite avoir des week-ends qui représentent le travail que je fais ici

AC : Donc chaque stand reflète la librairie finalement ?

JBD : Plus ou moins, oui, plus ou moins, on essaie en tout cas.

AC : Le public qui se rend sur votre stand est-il similaire à celui qui vient dans votre librairie ?

JBD : Ah non, ce n'est pas tout à fait les mêmes, ça ne se regroupe pas. Il y en a, il y a des clients qui viennent nous saluer, qui achètent un bouquin mais il y a plein de gens que l'on ne connaît évidemment pas.

AC : Est-ce qu'il y a des clients fidèles à votre librairie qui ne souhaitent pas se rendre au Livre sur la Place ?

JBD : Ah oui, il y en a qui disent : « Oh, moi je n'y vais pas, il y a trop de monde ou bien de toute façon ici ça me suffit, j'ai ce que je veux ». Oui, il y en a qui ne tiennent pas forcément à y aller, on a pas mal de réactions comme ça.

AC : Est-ce que vous pouvez me dire rapidement quelles sont les maisons d'édition les plus prisées par les libraires, par vos collègues ?

JBD : [hésitation] Mes collègues, en général, aiment beaucoup avoir Fayard, Grasset, Robert Laffont, les Presses de la Cité.

AC : Pourquoi ?

JBD : Parce que généralement il y a des gros tirages là, il y a des auteurs, Albin Michel à lui tout seul peut vous faire une rentrée fantastique avec Amélie Nothomb, avec des gens comme ça qui vendent énormément ou Poivre d'Arvor ou, vous voyez, les vedettes de la télévision par exemple.

AC : Vous, vous n'en avez pas sur votre stand ?

JBD : Non, ça nous est arrivé une fois parce que Gallimard nous a demandé d'accueillir à l'époque, le Livre sur la Place commençait le jeudi et le vendredi soir, ils nous ont demandé d'accueillir de 17h à 19h Patrick Poivre d'Arvor, le journaliste, et on a dit oui. C'est vrai que ses bouquins on ne les a pas franchement dans le magasin. C'était un peu une entorse à notre

éthique mais j'ai dit oui et il a vendu 200 livres en deux heures. Donc voilà, mais sinon je ne me bats pas pour avoir des vedettes people quoi, ça ne m'intéresse pas.

AC : Et justement, de manière générale, vous en pensez quoi de ces célébrités littéraires ?

JBD : Bien je crois que, on parle de Poivre d'Arvor là ?

AC : Des célébrités.

JBD : Je pense qu'il souffre de ne pas être connu comme un écrivain parce qu'il sait bien qu'il n'est pas présent dans les librairies, il est en pile à la Fnac, il est un peu partout.

AC : Vous ne l'inviteriez pas à une rencontre littéraire ?

JBD : Ah non, non, franchement non.

AC : Est-ce que vous inviteriez Amélie Nothomb ?

JBD : Ici à la librairie ?

AC : Oui

JBD : Non, non, mais je ne suis pas, comment dire, j'ai lu un ou deux livres d'elle au début quand elle a commencé et c'était pas mal du tout, c'était sympa, mais je n'ai pas envie de lire son livre tous les ans quoi, j'ai envie de changer aussi [rire].

AC : On va en venir à cette rencontre précise avec Yasmina Khadra. Est-ce que Yasmina Khadra va présenter son livre en septembre au Livre sur la Place ?

JBD : Bien je n'en sais rien.

AC : Ah, il ne l'a pas dit ?

JBD : Non, je ne lui ai même pas demandé et de toute façon s'il vient, ce ne sera pas chez nous puisque on n'a pas Julliard sauf à ce que je le négocie... Je vais peut-être le rappeler quand même et puis voir si mes collègues ne prennent pas Julliard, mais en général les gens qui ont Robert Laffont, ils ont Julliard parce que c'est la même maison.

AC : Est-ce que vous faites une différence entre les rencontres littéraires et les rencontres qui se réalisent sur les salons. Qu'est-ce qui change selon vous ?

JBD : [silence]...Qu'est-ce qui change ?

AC : S'il fallait expliquer à un enfant la différence entre ce que vous faites dans votre librairie et ce qui se passe sous le chapiteau...

JBD : Bien déjà je dirais qu'ici, j'invite les écrivains un par un et pour une soirée entière suivant la disponibilité de l'écrivain et le temps que les gens ont à lui consacrer. Alors qu'au Livre sur la Place, c'est plein de gens qui viennent, c'est une fête quoi, une fête populaire, moi je crois que c'est surtout ça la différence c'est que là on va parler littérature avec un écrivain sur un livre précis alors que au salon il va y avoir plein de gens qui viennent exposer leur dernier livre (plus ceux d'avant) et attendre la bonne volonté des gens qui vont s'arrêter pour leur demander une signature et éventuellement bavarder un peu avec eux. Mais pas forcément littérature, la plupart du temps c'est : « J'ai lu votre livre, j'ai adoré » et puis ça s'arrête là puisque c'est difficile d'engager une discussion littéraire dans un espace public comme ça.

AC : De manière générale, qu'est-ce que vous avez pensé de cette rencontre avec Yasmina Khadra?

JBD : J'ai trouvé qu'il était assez généreux dans ses réponses. Parfois on voit bien ce qui le tourmente aussi, je crois qu'il n'arrive pas à le cacher et c'est plus fort que lui, par exemple il a dit que la presse avait mal accueilli son livre, il se sent blessé. Il revient aussi sur ses blessures d'enfance et ça ressort tout le temps. Le fait qu'à neuf ans, son père l'a envoyé dans une école militaire etc. Bref tout ça, donc là-dessus je trouve qu'il a été oui assez généreux. Moi, j'avais plein de questions à poser sur le livre, mais j'ai vu que les gens avaient envie de parler et de poser les questions habituelles, et j'ai craqué, je leur ai passé la parole, j'ai dit : « Allez-y » et on a eu les conneries habituelles : « Pourquoi vous vous appelez Yasmina ? et l'Algérie » et tout ça. Mais lui-même est ambigu, parce que je pense que je lui ai tendu plusieurs perches pour qu'on parle réellement du livre, et il ne les a pas prises... Il reparle de l'armée, des terroristes, des gens qui l'agressent, etc. Donc il ne m'a pas aidé non plus quoi. Je suis mitigé si vous voulez, pour moi, c'est un succès sur le plan médiatique. Cette rencontre là, c'est une rencontre un peu particulière qui s'inscrit dans le cadre des rencontres de L'Autre Rive, mais elle est un peu particulière parce que c'est une rencontre qu'on a faite avec le forum IRTS de Lorraine. On a un accord entre nous depuis longtemps, chaque année j'invite un écrivain en partenariat avec eux et ça se passe ici. Alors pendant longtemps, j'invitais des gens de chez Minuit, de chez Verdier, bref des week-ends amis. Et puis à un moment ils m'ont dit qu'ils aimeraient bien que ce soit des écrivains soit qui écrivent sur l'Afrique ou bien sur les défavorisés etc. Donc l'année dernière, j'avais Alain Mabanckou ou l'année d'avant je ne sais plus, et puis cette année je trouvais que Khadra s'inscrivait bien dans leurs préoccupations à eux, donc j'ai lancé cette invitation. Je ne l'aurais peut-être pas faite si ce n'était pas le forum parce qu'il faut quand même trouver un écrivain avec une certaine notoriété. Donc je trouvais que Khadra répondait parfaitement au cahier des charges et que la soirée avait été un succès. Il y avait du monde, la discussion a permis à des gens de s'exprimer et enfin *L'Est Républicain*, je n'ai encore pas vu l'article, mais on me l'a apporté

le lendemain On m'a dit qu'il y avait eu cent personnes. Donc pour moi, si vous voulez – je n'ai pas encore rappelé le forum – il me semble que la mission est remplie mais je parle d'un point de vue médiatique, moi je reste sur ma faim sur le plan littéraire bien entendu, j'aurais bien aimé qu'on parle davantage de son livre.

AC : Même au niveau des questions, c'était beaucoup axé sur sa biographie.

JBD : Voilà alors moi, je trouve que son livre est très intéressant, à la limite beaucoup plus que *L'Attentat* ou des trucs comme ça qui l'ont vraiment propulsé au sommet des ventes. Ce livre-là ne marche pas puisque les médias ne l'aiment pas. Les médias l'ont descendu je pense, je ne sais pas, je ne lis pas trop la presse, mais je vois qu'il ne marche pas, pas beaucoup. Et moi je le trouve drôlement intéressant son bouquin, je ne sais pas ce que vous en pensez vous ?

AC : Moi, je ne l'ai pas lu. Vous aviez commandé combien de livres pour cette rencontre ?

JBD : Alors, j'en n'avais pas pris beaucoup parce qu'il n'était pas prévu de faire une signature une heure avant. Donc je m'étais dit il va arriver probablement à 6 heures à la gare, il va venir ici, ça va durer une heure, il va repartir. J'en avais pris une quarantaine je crois, on va regarder [Il cherche dans sa base de données informatique].

AC : Et les gens ont quand même acheté le livre ?

JBD : Ah oui, oui, les gens l'ont acheté oui, oui.

AC : Oui, parce qu'il est venu plus tôt finalement ?

JBD : Il est venu plus tôt et on a décidé de faire en sorte que les gens puissent parler avec lui avant. Comme il reprenait le TGV de 20 heures, c'était une bonne idée.

AC : Il y avait du monde pour venir parler avec lui. Il a fait des dédicaces ?

JBD : Ah oui oui, il a dédicacé oui. [Il consulte sa base de données] Au moment où il est venu je pense qu'on en avait trente-cinq, un peu près et on en a vendu une trentaine quand même donc là on est à cinquante-trois, il est paru en janvier, on en a vendu quinze en janvier, sept en février, deux en mars et vingt-neuf en avril donc pas vingt-neuf le soir même mais la veille et le lendemain puisque les gens reviennent.

AC : Et c'est toujours la même chose avec les écrivains que vous faites venir ?

JBD : Ah non, il y a des gens, des fois, on vend un bouquin ou deux.

AC : Parce qu'ils ne dédicacent pas ?

JBD : Parce que les gens viennent à la rencontre mais n'achètent pas le livre forcément.

AC : D'accord, donc là c'est exceptionnel finalement ?

JBD : Ah oui.

AC : Parce que c'est un écrivain populaire ?

JBD : Voilà, on avait eu la même chose avec Alain Mabanckou qui, lui, était resté le soir. On avait été manger au restaurant, donc il était resté dédicacer après et on l'avait mis là-bas [désigne du doigt un angle de la librairie] et il n'a pas arrêté et ça c'est inhabituel ça ne nous arrive jamais.

AC : Toussaint, Echenoz font-ils des signatures ?

JBD : Oh pas beaucoup.

AC : Et il y a moins de monde d'habitude ?

JBD : Ah oui, d'habitude ça ne déborde pas, les gens ne sont pas assis sur les tables. On a eu des belles soirées comme celle-là il y a longtemps notamment on avait invité le directeur du *Monde diplomatique*, Ignacio Ramonet, là ça avait été archi plein et puis on a eu de grosses rencontres avec des psychanalystes. Ça c'était les associations psy qui mobilisaient bien, moins maintenant.

AC : Le public qui était à la librairie pour rencontrer Yasmina Khadra était-il le public habituel ?

JBD : Non. Il y avait énormément de gens que je n'avais jamais vus.

AC : Parce que d'habitude ce sont des gens qui viennent régulièrement aux rencontres ?

JBD : Oui enfin on retrouve toujours un peu les mêmes.

AC : Et là, pas du tout ?

JBD : Quelques-uns, mais la grosse majorité, ce sont des gens que l'on n'avait jamais vus, que l'on ne connaissait absolument pas.

AC : Est-ce que vous voulez rajouter quelque chose, j'en ai terminé avec mes questions ?

JBD : Non, je vous remercie.

**Tableau 3. Répertoire des entretiens semi-directifs conduits auprès des publics présents à la rencontre littéraire du 6 avril 2010.
Librairie « L'Autre Rive »**

Prénom	Âge	Lieu de domiciliation	Profession	Date et lieu de l'entretien	Informations complémentaires ou particularités
Agnesca	25	Nancy	Doctorante	09/04/10 à l'Université Nancy 2	Selon elle, le débat n'a pas été suffisamment centré sur l'écrivain.
Marie-Chat	50	Nancy	Conteuse-plasticienne	13/04/10 au parc de la Pépinière à Nancy	Elle est, par ailleurs, elle-même auteur.
Mélanie	24	Épinal	Assistante de vie scolaire	22/04/10 par téléphone	Elle aurait aimé que l'auteur parle davantage de son dernier livre.
Rémi	20	Laxou (54)	Étudiant 1 ^{ère} année « Métiers du livre »	23/04/2010 sur la place Stanislas	Selon lui, on ne peut pas parler de véritable rencontre littéraire lorsque le lecteur se trouve seul face à l'écrivain.
Marie-Jeanne	52	Nancy	Secrétaire	26/04/10 à son domicile	Dans son salon figure une imposante bibliothèque organisée avec une extrême minutie.
Chantal	60	Jarville (54)	Pédiatre	26/04/10 à son domicile	Elle regrette que les questions posées par le public ne lui aient rien apporté de nouveau.

8.2. AGNESCA, 25 ans, Doctorante en histoire, Nancy

« J'ai certainement besoin de cette barrière, de dire que ce n'est pas quelqu'un comme moi ».

Date de l'entretien : 9 avril 2010
Lieu de l'entretien : Université Nancy 2
Durée de l'entretien : 39 minutes
Dernier diplôme obtenu : Master 2 en histoire

AC : Tu étais présente à « L'Autre Rive », le mercredi soir, pour rencontrer Yasmina Khadra, est-ce que tu es venue seule ou accompagnée ?

A : Seule.

AC : Comment as-tu eu connaissance de cette rencontre littéraire ?

A : Tout d'abord, l'année dernière je travaillais au forum IRTS de Lorraine, donc je savais déjà que le forum avait envie d'organiser la rencontre avec Yasmina Khadra depuis longtemps.

AC : Ah oui depuis longtemps ?

A : Oui, mais à chaque fois, il avait d'autres priorités. Mais il ne disait pas non définitivement, c'est-à-dire qu'il s'excusait vraiment d'avoir d'autres empêchements ou d'autres priorités, etc. Les gens qui travaillent au forum savaient qu'ils pouvaient lui reproposer la rencontre et finalement il a dit oui.

AC : Ils voulaient absolument Yasmina Khadra ?

A : Je pense qu'il s'inscrit bien dans les principes de l'association. Le forum IRTS a une manière de travailler qui est assez particulière, c'est-à-dire qu'au début de chaque semestre on prépare la programmation du semestre suivant. Ce travail consiste surtout en une recherche de nouveautés éditoriales pour que ce soit en même temps un plaisir pour l'auteur – parce qu'il vient ici aussi pour faire de la publicité d'un livre qui vient de paraître – et que ce soit aussi intéressant pour le public. C'est surtout de l'actualité éditoriale qui intéresse le forum.

AC : De plus, Yasmina Khadra publie régulièrement.

A : C'est ça. En plus, la thématique, l'actualité ne se limite pas aux frontières de l'Europe. On sort à l'extérieur de l'Europe et c'est vraiment l'actualité, les problèmes, les conflits, les problèmes de la société, le chômage tout ça, ça intéresse beaucoup les forums.

AC : Mais du coup, là c'est un peu tombé à l'eau parce que le dernier livre que Yasmina Khadra a publié, ce n'est pas directement en rapport avec l'actualité ?

A : Non, mais c'est quand même une affaire qui est connue. Yasmina Khadra est bien connue, donc c'est quand même agréable d'inviter un auteur qui est reconnu. C'est aussi un plus. C'est toujours un peu prestigieux d'inviter un auteur qui est connu.

AC : De manière générale, qu'est ce que tu as pensé de la rencontre avec Yasmina Khadra, à « L'Autre Rive »?

A : Bah, c'était assez vague, je dirais. On a laissé de l'espace pour l'échange avec le public. Je dirais même que la plupart du temps, la grande partie de la rencontre consistait en un échange avec le public. Bon, c'est démocratique. Après, c'est logique, ça part dans tous les sens parce que les gens ont envie de poser des questions.

AC : Mais est ce que, habituellement, quand il y a une rencontre organisée par le forum IRTS, ça se déroule de cette manière ?

A : En fait, c'était la première fois pour moi que je venais voir une rencontre à « L'Autre Rive ». C'est le forum IRTS qui invite mais la prise en charge de la rencontre elle-même se fait par le libraire. Je ne me rappelle plus comment s'appelle le libraire...

AC : C'est Jean-Bernard Doumène.

A : Jean-Bernard voilà, c'est Jean-Bernard qui s'en charge. D'ailleurs il a fait une très belle introduction à la rencontre, après il a laissé la parole au public. Donc l'auteur vient, c'est le forum qui l'accueille, Estelle qui travaille au forum à Nancy s'est occupée toute la journée de Yasmina Khadra. Elle lui a fait visiter Nancy, elle est allée manger avec lui etc. Après, elle l'a accompagné à la librairie « L'Autre Rive » et c'est « L'Autre Rive » qui s'est chargée de l'accueil.

AC : Selon toi, est-ce qu'on a laissé trop de place au public ?

A : [silence]

AC : Est-ce que ça correspondait à tes attentes ?

A : Est-ce que ça correspondait à mes attentes ? Non pas forcément. Des fois, moi, j'aurais plus envie que ce soit vraiment partagé moitié, moitié. L'échange avec la salle c'est toujours très important, ça laisse la place à la parole des gens, mais je pense que c'est aussi important d'encadrer une partie de la rencontre pour que ce soit plus cohérent tout simplement.

AC : Et selon toi, ce n'était pas cohérent ?

A : Non, j'ai appris des choses, mais je dirais que c'était moins radiophonique, c'était plus spontané. Moi je suis habituée à l'univers universitaire, donc je suis vraiment habituée à une construction assez logique.

AC : Mais de quoi aurais-tu aimé qu'il parle davantage ?

A : Du contenu de ses livres, pas de sa vie privée.

AC : D'accord, pour quelles raisons précises as-tu souhaité rencontrer physiquement Yasmina Khadra ?

A : Oui c'est une question que je me pose. De temps en temps, quand je vais voir les auteurs ou les réalisateurs parce que ça m'arrive parfois aussi d'aller au cinéma Caméo, très souvent ils organisent les rencontres avec les réalisateurs. Dernièrement, par exemple, j'ai participé à une rencontre avec Tony Gatlif. Et pourquoi, pourquoi j'y vais ? C'est complètement irrationnel, il n'y a pas une seule réponse, je pourrais en donner plusieurs.

AC : Quelles sont ces réponses ?

A : Quelque part, ça m'aide à m'imaginer l'univers de l'auteur, c'est-à-dire que quand Yasmina Khadra, a dit qu'il n'est jamais allé en Irak, si je ne me trompe pas, pour moi c'est inimaginable ! Comment on peut écrire un livre sur l'Irak sans avoir jamais mis les pieds dans le pays ? Moi j'aurais trop peur de dire quelque chose qui n'est pas vrai. Peut-être, voilà, je vais rencontrer l'auteur pour ne pas me tromper sur lui en quelque sorte, mais, en même temps on devrait séparer l'œuvre et l'auteur. Je l'ai vu très bien avec Tony Gatlif, c'est-à-dire que c'est quelqu'un qui était quand même agressif pendant la rencontre avec la presse qui, en fait, attendait dans une spirale de violence, je dirais. On n'arrive pas à le sortir de cette spirale et il remontait, remontait, remontait, donc c'était très décevant en fait. Quand on voit ses films on a l'impression... ce film par exemple, je l'interprétais complètement différent. Quand le personnage cherche la liberté, c'est du Tony Gatlif, donc il va courir dans la forêt, il se met dans l'eau, il se roule par terre, voilà il est accessible comme ça. Pour Tony Gatlif, c'était une expression de la liberté, et moi, après la rencontre avec Tony Gatlif, j'ai eu l'impression que c'était l'expression non de la liberté, mais d'une furie, quelque chose qui est caché derrière son personnage. Il a envie de sortir parce qu'il se retrouve dans une situation aussi injuste, donc ce n'est pas une expression de la liberté pour moi, mais une sorte de révolte.

AC : Donc, ça a changé ton regard ?

A : Oui, et ça change mon regard quelque part sur ses films. Ce qui était dans l'entretien avec Tony Gatlif, c'est que lui, ce qu'il appelait la liberté, moi j'appellerais ça plutôt une rage, une révolte voilà, donc oui ça a changé un tout petit peu.

AC : Et tu as été déçue ?

A : Bah, j'ai été déçue oui parce que je connais d'autres auteurs qui sont réellement fait comme ça. Il y a Rodrigo Garcia, que j'ai rencontré aussi. Bon, ça se voit beaucoup sur scène. Il est comme un animal blessé et il est comme ça aussi pendant les entretiens, pendant les rencontres avec le public. Quand je l'ai rencontré la dernière fois, il a participé à une sorte de table ronde avec deux auteurs catalans. Lui, il est Argentin, il a émigré en Espagne. D'après ce qu'il dit, on ne connaît pas son écriture initiale parce que ses textes n'ont pas été traduits en français en fait. Donc d'après ce qu'il dit, il a commencé par une écriture très poétique, par des textes plus personnels. Quand il a été subventionné par l'État, il a passé, en quelque sorte, à l'action dans ses textes, à une critique de la société, à une violence aussi. Le texte qu'il a présenté l'année dernière, je ne me rappelle plus le titre, c'était un texte pour un acteur aveugle et c'était à nouveau un texte très tendre. Après je suis retournée pour voir sa pièce au théâtre du Rond Point. Il utilisait les mêmes moyens qu'avant : les guerres, de la nourriture sur scène, etc.

AC : Et la rencontre avec Yasmina Khadra, est-ce que tu liras différemment ses livres ou pas ?

A : Alors avec Yasmina Khadra, c'est un tout petit peu différent. Je suis étrangère, ça fait maintenant six ans que j'habite en France et un tout petit peu en Grande Bretagne, à vrai dire quand je suis arrivée au forum IRTS, j'étais censée avoir beaucoup de connaissances, on m'a acceptée dans ce travail aussi pour ma connaissance de la littérature, du théâtre, de l'actualité, etc., etc., etc. Tout ça était pris en compte pendant l'entretien d'embauche et quand on a commencé à parler de Yasmina Khadra, bon moi je voyais ses titres, des étagères, des librairies, mais je n'avais jamais lu Yasmina Khadra avant, donc j'ai eu extrêmement honte parce que je n'avais pas grand-chose à dire [rire] sur Yasmina Khadra à part le fait que ça serait certainement bien de l'inviter. En plus, je n'ai pas de télévision chez moi. Je sais que Yasmina Khadra passe fréquemment à la télévision, mais bon puisque je ne la regarde pas... Donc du coup j'ai eu surtout honte de ne pas savoir, de ne pas avoir connu l'écriture de Yasmina Khadra.

AC : Mais tu l'as lu depuis ?

A : Depuis je l'ai lu, je me suis dit : « Bon, la rencontre se rapproche donc il faut que je lise quelque chose » mais je suis à ma première lecture : c'est *Ce que le jour doit à la nuit*. Donc voilà c'était aussi cette rencontre pour moi, c'était une motivation en quelque sorte pour lire Yasmina Khadra.

AC : La rencontre t'a-t-elle donné envie de continuer à le lire ?

A : Ça m'a donné envie de continuer parce que – bon après c'est complètement personnel – je trouve que c'est quelqu'un qui est posé, réfléchi sur ce qu'il fait, il ne joue pas, il ne dit pas : « voilà, c'est une inspiration ». Non, il est vraiment réfléchi sur ses livres et il est conscient que sa personnalité quelque part passe aussi par ses livres. On en a parlé un tout petit peu pendant la rencontre. C'était la première fois dans ma vie que je prenais une dédicace. Je lui ai demandé une dédicace dans le livre.

AC : Tu as acheté le livre au moment de la rencontre donc ?

A : Bah je l'ai acheté oui, mais avant la rencontre. Je l'ai déjà lu en fait, c'est *Ce que le jour doit à la nuit*.

AC : Tu n'as donc pas fait dédicacer le livre qu'il était venu présenter à « L'Autre Rive » mais un autre, antérieur ?

A : C'est ça. Je lui ai donné. Donc, pour la dédicace, c'était la première fois dans ma vie que j'en demandais une à un auteur.

AC : Ah bon ?

A : Oui, c'est-à-dire que je n'en avais pas vraiment envie avant. Oui ça ne me branchait pas plus que ça, [rire] de demander à un auteur. Ah si, quand même, j'ai demandé à Patrick Savidon [...]. Des auteurs qui sont à la fois amis, donc c'est un tout petit peu différent. C'est plus naturel, alors que Yasmina Khadra, bon je ne le connais pas. Donc c'est la première fois que je lui demandais et c'était très agréable. Il a été très doux, très spontané, très naturel, très ouvert, très positif en fait.

AC : Et ça, ça s'est passé avant la rencontre ?

A : C'est ça.

AC : Et qu'est-ce qu'il a écrit sur la première couverture ?

A : Alors [rire] ah oui, oui ça aussi, il a joué sur mon sentiment de féminité, un petit peu sur mon orgueil peut-être, je ne sais pas. Il a écrit « Pour Agnesca, belle comme le jour » quelque chose comme ça, donc en référence avec le titre du livre, voilà. Donc oui [rire], c'est un peu marrant.

AC : Et vous avez un petit peu échangé ou pas ?

A : Très brièvement, très brièvement.

AC : Vous avez parlé de quoi ?

A : On a parlé de Cracovie, parce que, bon, il a entendu tout de suite mon accent. Ça c'est inévitable ! Il m'a dit qu'il avait été en Pologne, il m'a demandé d'où je venais, il m'a parlé un tout petit peu de la Pologne, de ses impressions à l'encontre de la Pologne. Il y est allé une fois uniquement à Cracovie et il avait l'impression que les habitants de Cracovie pensaient que la Pologne se limite à Cracovie, donc petit pays à l'intérieur du grand pays et c'est un tout petit peu vrai, je trouve que sa remarque était juste.

AC : Qu'est ce que ça représente pour toi un livre dédié ? Tu dis qu'avant tu ne le faisais jamais.

A : À part Patrick Savidan c'est vrai [...]. Je pense que quelque part ces livres prennent plus de valeur.

AC : Valeur sentimentale ou matérielle ?

A : Non, je pense que ça marque plutôt un jour, c'est comme ça qu'on dit : « marquer d'une pierre blanche » ?

AC : Oui, marquer au fer ou à la pierre blanche, oui ça se dit.

A : Oui, voilà, ça marque un jour, c'est comme une trace. J'étais là, je l'ai rencontré. C'est comme une photo. Je fais très rarement des photos d'ailleurs, donc pour moi, c'est comme un équivalent d'une photo. C'est une pensée, voilà, une trace, ça sera agréable un jour d'ouvrir ses livres et de se rappeler ce moment, parce que c'est un moment agréable.

AC : Tu penses rouvrir ton livre d'ici quelque temps pour relire la dédicace ?

A : [silence] Ça peut m'arriver. Je reviens souvent au livre que j'ai lu, donc oui c'est presque certain.

AC : Est-ce qu'un livre dédié occupe une place particulière chez toi ?

A : Non, il est avec les autres.

AC : Ils sont donc mélangés ?

A : Oui, oui c'est-à-dire que ma librairie est partagée en langues : les livres en anglais, les polonais, les livres en français et il y a aussi un petit partage à l'intérieur un peu moins logique par livres d'histoire et les livres qui traitent de théâtre. Après, tous les autres sont mélangés en littérature. Si, le roman est à part aussi. Bon, je dis des bêtises [rire]. Mais non, non ils ne sont pas séparés des autres.

AC : Est-ce que tu as posé des questions à Yasmina Khadra lors de la rencontre ?

A : Non, non, non.

AC : Pourquoi ?

A : En général, ça ne m'intéresse pas de poser des questions en public comme ça, je compte sur les autres, sur leurs questions.

AC : D'accord, mais est-ce que les questions qui ont été posées t'ont satisfaite ?

A : Moi j'aurais juste envie que, comment il s'appelle le libraire ?

AC : Jean-Bernard

A : Que Jean-Bernard intervienne un tout petit peu plus, parce que j'ai beaucoup aimé toutes ses interventions. Il était bien évidemment préparé alors que le public est toujours plus spontané, donc peut-être qu'il prend un petit peu plus de place. Voilà, donc c'est une rencontre préparée, c'est « L'Autre Rive » qui nous invite, c'est tout.

AC : Mais, à un moment donné, il a quand même un peu recadré la conversation quand il a dit : « On va arrêter un peu de parler politique et on va revenir au livre »

A : Oui et ça m'a beaucoup plu

AC : Ça t'a plu que l'on reparle à nouveau du livre ?

A : C'est ça.

AC : Selon toi, est-ce que la vie de l'écrivain passe au second plan ?

A : Au second plan certainement, oui. Et ce n'est pas non plus un meeting politique parce que par exemple la rencontre avec Tony Gatlif, je m'en souviens comme ça, ça s'est transformé

complètement en meeting politique, c'est-à-dire qu'on a très peu parlé du film, un tout petit peu de la musique de film à la fin. Et il fallait vraiment recadrer le public, sinon c'était un tout petit peu un meeting anti-Sarko, quand ça tombe dans un meeting politique, je trouve ça dommage [...].

AC : Et avec Yasmina Khadra, tu as trouvé que c'était tourné vers la politique ?

A : Ah non pas beaucoup, un tout petit peu.

AC : Comment qualifierais-tu la nature des échanges ?

A : Il avait beaucoup d'échanges qui portaient sur ses relations avec l'Algérie, donc c'est son pays d'origine je pense. Bon après, parmi le public, il y avait certainement plusieurs personnes d'origine algérienne, donc c'était un sujet qui intéressait plus le public que les autres. Donc le sujet tournait surtout autour de politique finalement.

AC : Qu'as-tu pensé du dispositif matériel : le fait qu'il soit sur une table face au public ? Est-ce que tu aurais fait les choses autrement si tu avais été chargée de cette rencontre ?

A : Bah non, je ne le ferais pas autrement. Je ne vois pas d'autre solution pour cette petite salle. Je ne vois pas comment on pourrait faire autrement pour séparer quand même l'écrivain des auditeurs. Moi j'ai besoin de cette séparation.

AC : Pourquoi ?

A : [silence] Pourquoi ? Ça doit être aussi quelque chose de complètement inconscient. C'est un tout petit peu comme au théâtre. J'aime qu'on me laisse tranquille, j'aime écouter, j'aime bien entendre ce que lui a eu à dire, mais c'est lui le point central de la rencontre.

AC : Un écrivain, de manière générale, ça représente quoi pour toi ?

A : [silence] Une responsabilité.

AC : Envers qui ?

A : Envers [hésitation] oh comment on dit les gens qui lisent ? Les lecteurs ! [rire]. Envers les lecteurs, c'est-à-dire qu'il faut quand même être responsable. On ne peut pas dire n'importe quoi et le justifier par ses personnages. Je trouve que ses personnages portent un grain de l'auteur quand même, que ce n'est pas complètement innocent.

AC : C'est pour ça que tu n'as pas compris le fait qu'il ne soit jamais allé en Irak alors qu'il aborde la question ?

A : Je sais que je ne le ferais pas. Bon, après il a parlé de talibans qu'il a rencontrés pendant la guerre, quand il était militaire. Donc il n'est pas complètement déconnecté de ce monde, mais pour moi c'est quand même inconcevable parce qu'il a dû se servir quand même beaucoup de ce que l'on dit sur l'Irak, donc il s'est beaucoup documenté même.

AC : Pour toi, un écrivain c'est avant tout quelqu'un qui va sur le terrain ?

A : Bah non, ce n'est pas non plus un journaliste. Donc voilà Yasmina Khadra il traite de l'actualité mais reste dans la fiction, d'ailleurs il a dit « Voilà, j'arrête avec l'actualité. Je me tourne à nouveau vers la fiction ». C'est différent, quand on touche à la réalité. C'est un peu différent. Voilà la frontière entre le journaliste, l'homme politique, je ne sais pas, l'écrivain est beaucoup plus lisible pour moi.

AC : Avant cette rencontre littéraire à « L'Autre Rive », tu as rencontré d'autres écrivains. C'est quelque chose que tu fais régulièrement ?

A : [silence] Est-ce que je le fais assez régulièrement ? Je ne sais pas.

AC : Ce n'est pas ta première rencontre ?

A : Non ce n'est pas ma première rencontre... Plutôt régulièrement si on compte les réalisateurs aussi, les metteurs en scène

AC : Et si on ne compte que les écrivains ?

A : Juste les écrivains. Surtout pendant la mousson d'été et la mousson d'hiver. C'est vraiment pour moi une occasion de rencontrer des écrivains, parfois des romans, mais plus rarement. Ce sont surtout des écrivains dramaturges qui sont quand même des écrivains également.

AC : Est-ce que tu t'es déjà rendue dans un salon du livre ?

A : Oui.

AC : Lequel ?

A : À Nancy.

AC : Le Livre sur la Place ?

A : C'est ça.

AC : Alors justement on va parler plus du Livre sur la Place. Est-ce que tu fais une différence entre une rencontre en librairie, comme celle avec Yasmina Khadra, et une rencontre en face à face dans un salon du livre ?

A : Oui.

AC : C'est quoi la différence ?

A : Donc en fait pour moi, les salons du livre je les parcours assez rapidement, c'est-à-dire que cette année par exemple je me suis arrêtée uniquement en face de Gina Krivan que je connais personnellement – encore une fois qui est une amie. À part elle, j'étais surtout là pour voir les différentes maisons d'édition, parce que chacun a un tout petit peu ses thèmes, donc ça me sert plutôt à ça. Pour moi, c'est presque comme une visite à la librairie, mais une visite un peu différente, organisée différemment dans un autre espace. Mais oui, je pense que c'est étrange parce que je ne rencontre pas beaucoup d'auteurs. Je ne suis pas là vraiment pour rencontrer les auteurs.

AC : Tu ne t'y rends pas pour les auteurs, tu t'y rends pour les livres ?

A : C'est ça.

AC : Est-ce que cela signifie que tu passes à côté d'eux sans échanger avec eux ?

A : C'est ça en principe. Je ne reste pas en face-à-face avec les auteurs d'ailleurs. Ça me gênerait, je sais que ça me gênerait.

AC : Pourquoi ?

A : Parce que je n'ai pas besoin d'un contact aussi intime avec l'auteur. C'est quand même quelqu'un qui reste toujours à part. Voilà, j'étais contente à « L'Autre Rive » qu'il soit à table, pas parmi le public.

AC : Et que les autres posent des questions et pas toi ?

A : C'est ça.

AC : Tu instaures une distance entre toi et l'auteur ?

A : Oui complètement.

AC : Pourquoi instaures-tu cette distance ?

A : Bah ça je ne sais pas [rire]. On dit que je suis plutôt exubérante, c'est-à-dire que je n'ai pas beaucoup de problème à entrer en contact avec les gens, je parle beaucoup, donc ça ne peut pas être ça, je ne sais pas. J'ai certainement besoin de cette barrière, de dire que ce n'est pas quelqu'un comme moi.

AC : C'est quelqu'un de différent ?

A : C'est quelqu'un de différent oui, oui.

AC : Dirais-tu que tu idéalises la figure de l'écrivain ?

A : Moi je pense que, de manière générale, j'ai beaucoup de respect pour les écrivains.

AC : Est-ce que tu aurais aimé être écrivain ?

A : Non [rire]. Non, non je ne pense pas.

AC : Ou écrire comme eux ?

A : Bah c'est-à-dire que ça m'arrive parfois. Ça m'est déjà arrivé d'écrire une pièce de théâtre, mais voilà ça reste un tout petit peu pour les tiroirs. Maintenant, je ne pense pas devenir une écrivaine de mener cette vie-là, d'être obligée de produire les choses, que l'on attende de moi les choses, que l'on me critique pour ce travail là, non, non, je suis vraiment contente de ne pas être une écrivaine, mais que je puisse écrire, que je puisse lire, ça, oui.

AC : Est-ce que, selon toi, les auteurs qui viennent en librairie présenter leur livre, comme Yasmina Khadra ou d'autres, sont les mêmes que l'on retrouve dans les salons du livre ?

A : [silence].

AC : Ou est ce que ce sont des écrivains différents ? Il y a des types d'écrivains, selon toi, propres à ces deux rencontres ?

A : Alors je ne sais pas du tout. Je m'imagine déjà qu'il faut être invité dans une librairie. Je pense que le libraire aime inviter des personnes reconnues, connues, parce que ça leur fait de

la publicité, ça augmente leur prestige. C'est d'ailleurs la même chose que le salon du livre aussi. Ils essaient d'obtenir la présence de grands auteurs. Mais, dans les salons du livre, ils invitent beaucoup plus d'auteurs que les librairies. Parce que dans les librairies, c'est ponctuel, c'est une personne, c'est organisé. On essaie peut-être dans les librairies d'avoir le plus possible d'auteurs connus.

AC : Est-ce que, selon toi, participer à toutes ces rencontres littéraires, que ce soit en salon du livre ou en librairie, ça fait partie de l'activité d'un écrivain ?

A : Oui. C'est-à-dire qu'ils ne sont certainement pas obligés de le faire. Ce n'est pas une obligation s'ils choisissent de se retirer de ce circuit de rencontres, etc. ils peuvent le faire, mais, en même temps, c'est une sorte de publicité.

AC : Est-ce que tu distingues le travail d'écriture et le travail de promotion ?

A : Oui, oui, oui.

AC : Mais est ce que les deux font partie du métier d'écrivain ?

A : Aujourd'hui je pense que oui.

AC : Pourquoi aujourd'hui ?

A : Parce que c'est quelque chose de culturel. Avant, on avait beaucoup moins de moyens de transport pour se déplacer, aller voir un écrivain. Peut-être que ça n'était pas aussi évident. Après, en même temps qu'un salon du livre, on réalise un reportage pour la télévision régionale. Donc c'est aussi une occasion de passer à la télévision pour eux.

AC : Selon toi, est-ce que les écrivains ont besoin de ces rencontres littéraires pour se sentir être écrivain ?

A : Je ne pense pas que ce soit prioritaire pour se sentir écrivain. Tout d'abord, publier un livre, après voir que ce livre est lu.

AC : Ces rencontres, c'est une manière de voir si les livres sont lus ?

A : Aussi certainement. Mais avant, ils doivent avoir quand même d'autres informations que les libraires ou la maison de publication fournissent. Donc ça, c'est une occasion en plus, je dirais.

AC : Selon toi, est-ce qu'un écrivain qui débute, qui publie pour la première fois peut s'en sortir aujourd'hui sans rencontrer son public ?

A : [silence]

AC : Que ce soit rencontrer son public *via* l'écran de la télévision, *via* le micro d'une radio ou en face à face ?

A : De toute façon je pense que c'est très difficile d'être un écrivain parce que le marché est riche et je pense aussi que ça doit être douloureux à un moment de se sentir comme un produit sur le marché qui se vend bien ou qui ne se vend pas bien. Ça doit être quand même une sacrée expérience [rire]. Je pense que les rencontres facilitent beaucoup les choses. C'est une sorte de publicité. Ça peut être aussi une autre manière de faire sa publicité, de se retirer. D'être mystérieux, de ne pas faire apparaître son visage, de publier sous un pseudonyme, ça peut être un autre jeu.

AC : Est-ce que tu es cliente à « L'Autre Rive » ?

A : Oui.

AC : Régulièrement ?

A : Assez régulièrement. D'une manière générale, j'achète beaucoup de livres, même si j'ai ma librairie préférée à Paris. À Nancy, c'est souvent le Hall du Livre, parce qu'il est ouvert le dimanche [rire]. C'est terrible de dire ça. Souvent aussi la Fnac, parce que c'est près de la Fac de Lettres, et « L'Autre Rive », bon, il faut y aller, mais ils ont beaucoup de choses intéressantes sur le théâtre et sur la littérature slave d'ailleurs également. D'une manière générale, ils ont vraiment de très bons choix, c'est une bonne librairie.

AC : Quel auteur souhaiterais-tu rencontrer ?

A : Quel auteur j'aurais envie de rencontrer ? [hésitation] Bon, il y a des dramaturges qui me viennent comme ça à l'esprit, mais ce n'est pas génial [rire].

AC : Pourquoi ?

A : Bah j'en ai déjà vu. J'en ai déjà rencontré. Oh là là ! J'ai fait des interviews d'auteurs dramaturges : un polonais vraiment très bizarre. Ils boivent beaucoup d'alcool, les auteurs polonais [rire] donc ça se termine mal les rencontres avec eux. Et Lionel Spichard à Paris, il a été super gentil. Il est bien organisé, il avait envie de répondre à mes questions, alors qu'il faisait sa star [rire]. Il traînait, il buvait, il parlait un petit peu de tout et n'importe quoi. Qui est-ce que j'aurais envie de rencontrer ? Un auteur... Oh, il faut vraiment que je réfléchisse parce que lorsqu'on me pose des questions sur mon film préféré, mon auteur préféré, il n'y a personne qui vient [rire]. [silence] Bon, Paul Auster, c'est pas génial, parce qu'il donne déjà beaucoup d'interviews, j'essaie de me rappeler les auteurs de ma bibliothèque à la maison.

Garcia je l'ai déjà rencontré, qui est-ce que j'aurais envie de voir ? [silence] Je ne sais pas. Il n'y a personne qui me vient comme ça spontanément, des auteurs vivants [rire].

AC : Ce n'est pas grave s'il n'y a rien qui te vient, ça veut peut-être dire que finalement les rencontres, ce n'est pas très important.

A : Ce n'est pas non plus essentiel dans la vie.

AC : Tout à l'heure tu as dit qu'il y avait un auteur que tu as rencontré et qui faisait sa star, qu'est ce que tu penses justement de l'effet people de certains auteurs ?

A : [silence] Pour moi, ils deviennent un produit sur le marché. Tony Gatlif par exemple [...] moi je pense qu'il ne l'assume pas du tout, donc il y avait quelque chose de non sincère dans certaines choses qu'il disait pendant la rencontre. Il a fait une très mauvaise impression sur moi. Ça ne me plaît pas tout simplement. J'ai beaucoup apprécié quelque part Yasmina Khadra parce qu'il était entre la mégalomanie et la modestie, c'est-à-dire que parfois il disait des choses complètement mégalomanes du genre : « Oh, après ma mort, en Algérie, on me reconnaîtra, [rire] voilà je serai le nouveau Camus. On me reconnaîtra après ma mort » donc extrêmement mégalomane mais, parfois, il se rendait compte du fait qu'il est mégalomane. Par exemple une personne dans le public a dit qu'elle n'arrivait pas à lire d'autres livres que ceux de Yasmina Khadra. Donc lui il disait : « Bon, arrêtez avec ces compliments » [rire] donc c'est aussi un tout petit peu un signe. Quand c'est dans l'excès, quand quelqu'un est sûr de soi-même, c'est toujours un tout petit peu désagréable.

8.3. MARIE-CHAT, 50 ans, conteuse et plasticienne, Nancy

« Quand on lit un livre, on met des choses en place et quand on rencontre la personne on est dans un réel présent et ça c'est extrêmement intéressant de mettre les deux face à face parce qu'il peut y avoir un fantasme, avec les deux orthographes que ce soit « ph » ou « f ». Il peut y avoir un fantasme par rapport à la lecture, donc un fantasme sur la personne ».

Date de l'entretien : 13 avril 2010

Lieu de l'entretien : Parc la Pépinière à Nancy

Durée de l'entretien : 40 minutes

Dernier diplôme obtenu : DESS

AC : Vous étiez présente à « L'Autre Rive » pour rencontrer Yasmina Khadra, vous êtes venue seule ou accompagnée ?

MC : Seule

AC : Comment avez-vous eu connaissance de cette rencontre littéraire ?

MC : « L'Autre Rive » m'envoie les informations par mail.

AC : Vous êtes donc une cliente de « L'Autre Rive » ?

MC : Très assidue [rire]

AC : Quels livres lisez-vous en général ?

MC : La poésie, littérature comparée, sociologie, philo, littérature jeunesse et livres d'arts principalement.

AC : De manière générale, qu'avez-vous pensé de cette rencontre avec Yasmina Khadra ?

MC : Alors je vais essayer de répondre sans comparer, parce qu'elles sont toutes différentes. C'est vrai que la rencontre m'a posé plusieurs questions, mais obligatoirement, j'ai envie de dire : on est obligé de comparer. Pourquoi certains auteurs amènent plus de monde que

d'autres ? À quoi ça tient ? Pourquoi on y va ? Alors que l'on va voir aussi d'autres auteurs. Donc, obligatoirement, j'ai comparé avec d'autres qui ont des écritures plus ardues, par exemple j'ai rencontré Jacques Roubaud et enfin ce n'est pas qu'il n'y avait quasiment personne mais...

AC : Il n'y avait quasiment personne pour Yasmina Khadra ou pour Jacques Roubaud ?

MC : Non, pour Roubaud qui, pour moi, est une pointure quand même, mais en même temps ce n'est pas la même littérature. Donc j'ai été surprise, oui et non, par le nombre de personnes. J'y suis allée parce que j'aime les livres dans l'absolu. Je crois et je trouve que c'est toujours bien d'entendre, de voir, de ressentir un auteur. Alors, je ne suis pas une fanatique de ses livres, pas plus que ça, j'en ai lu quelques-uns.

AC : Vous l'aviez déjà lu avant de venir ?

MC : Oui, oui, je l'avais déjà lu. Oui, oui, je connaissais. Voilà, je ne suis pas une fanatique. Je veux dire, je lis beaucoup d'essais, un petit peu moins de romans, enfin j'en lis quand même pas mal, mais j'y vais plus parce que j'ai travaillé longtemps en bibliothèque et pour conseiller les gens, il faut savoir de quoi ça parle, comment il écrit, etc. Donc voilà ma connaissance, elle était tout à fait intellectuelle, je dirais, elle n'était pas sensible, elle n'était pas fictive, voilà on va dire ça comme ça.

AC : Aviez-vous des attentes particulières concernant la rencontre avec Yasmina Khadra ?

MC : Je n'en avais pas [rire]. Ce type de démarche-là pour cet auteur, qui ne me pose pas de soucis particuliers, j'en attends rien, je veux dire voilà, pour moi, c'est presque de la lecture professionnelle, j'ai envie de dire. Pour moi la lecture professionnelle, c'est savoir comment il écrit, je sais de quoi il parle, je connais un peu son univers. C'est une connaissance, voilà. Mais en allant voir les gens, on est plus dans l'information. Si on veut, on peut aller vers la connaissance, parce que je crois qu'il faut faire très attention à ça aussi. Je crois qu'on est dans une société où on confond souvent l'information avec la connaissance, ce n'est pas la même chose, et je trouve que le fait d'aller rencontrer des gens, on passe une étape supplémentaire.

AC : Comment qualifiez-vous cette rencontre ? S'agit-il d'un moment où l'on s'informe, où l'on accroît sa connaissance, où l'on se divertit ?

MC : Alors c'est vrai que c'est toujours intéressant parce que l'on est de personne à personne dans ces cas-là, c'est-à-dire que l'on n'est plus dans l'imaginaire. On est dans un temps présent, dans un temps réel, et c'est toujours intéressant de confronter, mais pas dans le sens bataille du terme, pas dans le sens conflit du terme, c'est toujours intéressant de confronter son imaginaire. Quand on lit un livre, on met des choses en place, et quand on rencontre la

personne, on est dans un réel présent, et ça c'est extrêmement intéressant de mettre les deux face à face parce qu'il peut y avoir un fantasme, avec les deux orthographe que ce soit « ph » ou « f ». Il peut y avoir un fantasme par rapport à la lecture donc un fantasme sur la personne. Il peut y avoir un fantasme aussi par rapport au texte, quand les gens demandent : « Est-ce que c'est autobiographique ? », etc. Il y a une tentative de réponse à quelque chose, quoi.

AC : Donc, pour vous, rencontrer l'auteur, c'est une source d'information supplémentaire ?

MC : Ah oui tout à fait, oui oui, sur le plan émotionnel, intellectuel, etc. C'est une démarche d'humain à humain oui. On n'est plus dans un être de papier, on est dans un être incarné.

AC : À l'instant, vous venez de dire que l'on confronte une image parfois fantasmée avec la réalité qui se trouve face à nous et qui est incarnée par l'écrivain, est-ce qu'il vous est déjà arrivé que cette confrontation soit vécue de manière négative ou déçue ?

MC : [silence]

AC : Est-ce qu'on est déçu quand ça ne colle pas avec notre image fantasmée ?

MC : Déçu je ne peux pas le dire, parce que je ne suis déçue par personne. On n'a pas le droit d'être déçu par quelqu'un dans le sens où on arrive avec un fantasme et des fois on demande des choses à l'autre qu'il n'a pas à nous donner ou qu'il ne peut pas nous donner, ou il n'en a jamais eu envie. Donc, dans ce sens-là, non ça n'est pas possible, d'un point de vue humain, pour moi, ce n'est pas possible d'être déçu.

AC : Donc la rencontre est toujours positive ?

MC : Dans l'absolu oui, parce qu'intellectuellement ça m'apporte toujours quelque chose et on peut être affecté dans les deux sens du terme. Être affecté, ce n'est pas forcément souffrir. C'est une ouverture différente. Après, on laisse entrer ou on ne laisse pas entrer.

AC : Mais c'est étonnant quand même de ne pas se contenter uniquement de la lecture d'un livre ? Pourquoi ce besoin de rencontrer physiquement l'écrivain ?

MC : Oui, je ne sais pas s'il y a une réponse à ça.

AC : Apparemment, vous rencontrez régulièrement des auteurs ?

MC : Oui et j'ai aussi invité des auteurs que j'ai rencontrés et il se passe toujours quelque chose... Une rencontre, si on veut que ce soit dans le sens plein et entier du terme, il faut que les deux personnes se rencontrent pour de vrai.

AC : On en vient à cette question de la rencontre réelle.

MC : Voilà, quand on rencontre quelqu'un dans la rue, d'un coup il va se passer quelque chose avec le regard. Rencontrer sa famille, le plaisir de se voir et la certitude que l'on va se revoir rapidement, que l'on va partager un moment ensemble, une rencontre, c'est ça quoi.

AC : C'est un face à face entre deux personnes ?

MC : Oui je trouve qu'il se passe quelque chose, que l'on se parle ou pas, peu importe.

AC : Et Yasmina Khadra, est ce que c'était vraiment une rencontre ?

MC : Pour moi ?

AC : Oui

MC : Bah oui dans le sens où je n'en attendais rien. Je ne lui demande rien non plus, donc il ne me donne rien [rire]. Tout va bien quoi. Et c'est quand même une rencontre parce que j'ai fait la démarche, moi, en tant qu'individu. Lui, en tant qu'individu, il a fait une démarche aussi. J'ai envie de dire qu'on est d'accord sur le fait qu'il vient parler littérature, et que je viens l'entendre parler littérature.

AC : C'est donc ça, une rencontre ?

MC : Voilà, c'est ça, la rencontre. Après quand elle se joue sur une humanité différente, c'est extraordinaire aussi.

AC : Vous avez eu des expériences très heureuses donc ?

MC : Ah oui, tout à fait.

AC : Vous pouvez me donner un exemple ?

MC : Écoutez, je suis allée voir, écouter et rencontrer Christian Bobin notamment à Autun qui est une petite ville en Bourgogne au pied du Morvan. Je suis allée le voir parce que c'est une lecture de longtemps. Christian Bobin, je le lis depuis très très longtemps. Je n'aime pas tous ses livres, loin de là, il y en a certains que je trouve absolument extraordinaires, d'autres que je n'aime pas du tout : je trouve que l'écriture est trop facile, etc. et là on s'est vraiment rencontrés, c'est-à-dire qu'on a parlé, qu'on s'est dit des choses en très peu de temps.

AC : C'était une rencontre publique ?

MC : C'était une rencontre publique tout à fait.

AC : Contrairement à la rencontre avec Yasmina Khadra, est-ce que vous attendiez quelque chose de particulier de cette rencontre ?

MC : Tout à fait, en plus j'aime son travail, c'est vrai j'aime son travail, et c'est quelqu'un qui correspond peut-être aussi à ce que l'on aime rencontrer chez les gens : une simplicité, une douceur. J'ai rencontré Charles Juliet aussi à la Manufacture, quelqu'un d'une grande douceur et avec qui c'est passé tout de suite. Bernard Noël qui est pour moi d'une intelligence, d'une culture assez impressionnantes et c'est quelqu'un que l'on peut rencontrer pour de vrai.

AC : D'humain à humain, sans le mettre sur un piédestal ?

MC : Ce sont des gens qui ne perdent pas de temps avec des sottises. On est à l'essentiel tout de suite. Il y a des gens comme Richard Rognet que j'ai rencontré plusieurs fois, à qui j'ai envoyé des textes, il y a eu des retours, etc. il me prévient quand il sort un nouveau livre.

AC : Il y a donc un échange au-delà de la rencontre littéraire parfois ?

MC : Oui, parce qu'il y a des gens que l'on rencontre encore un petit peu plus loin.

AC : Si j'ai bien compris, vous écrivez vous aussi.

MC : Oui.

AC : Est-ce qu'il vous arrive d'envoyer le manuscrit à d'autres écrivains après les avoir rencontrés ?

MC : Oui. Ça ne se fait pas de façon systématique parce qu'il ne faut pas profiter des gens non plus, mais là, il me semblait qu'avec Richard Rognet c'était possible, parce qu'on s'était rencontrés plusieurs fois, et puis je trouve que c'est quelqu'un d'extrêmement courtois quand même, qui a un regard extrêmement courtois sur les gens. Mais ce sont des petites choses que je fais pas plus que ça. Je suis allée voir une auteure au Luxembourg et c'est une dame qui m'a rappelé ma grand-mère. J'ai rencontré Andrée Chedid parce que j'ai lu ses textes lors d'un spectacle et elle m'a rappelé ma grand-mère, et on s'est prises dans les bras et voilà, normal quoi, je veux dire normal. Et la lecture, elle est incarnée tout d'un coup, les textes sont incarnés parce que les gens sont en accord avec ce qui est écrit là.

AC : Est-ce que vous avez posé des questions lors de cette rencontre littéraire avec Yasmina Khadra ?

MC : Non

AC : Pourquoi ?

MC : Parce qu'en lisant ses livres, j'avais les informations dont j'avais besoin, et dans ce qu'il dit aussi, moi je fais le tri, je sors les choses.

AC : Est-ce que vous avez pris des notes ?

MC : Non plus.

AC : Est-ce que vous posez des questions en public lors d'autres rencontres littéraires ?

MC : Ça peut arriver.

AC : Et vos questions, vous les aviez préparées à l'avance ?

MC : Non, non, ce sont des choses qui viennent tout d'un coup : « Ah tiens, c'est une question que je me posais par rapport à tel ou tel livre, etc. », soit je me dis que la réponse est faite par un autre biais ou alors ça va me faire tilt : « Ah ! tiens, ça, c'est peut-être quelque chose que je pourrais travailler dans un atelier d'écriture ou que je pourrais travailler sur un texte ».

AC : Qu'avez-vous pensé des questions qui ont été posées à Yasmina Khadra ?

MC : Je fais la moue [rire]. Par contre il y a une question qui était intéressante, mais on n'est peut-être pas allé assez loin. Il y en avait plusieurs qui étaient intéressantes, mais il y en a d'autres qui m'ont un petit peu choquée. La personne qui a demandé s'il avait besoin d'aller sur le terrain pour écrire ses livres, et ça c'est quelque chose d'essentiel dans la littérature. Là, effectivement, on est dans la notion d'imaginaire, de mémoire, de retranscription, de docufiction, etc. Qu'est-ce que je fais de la matière que j'ai dans l'écriture ? Et là, on n'est pas allé assez loin dans la réponse, et je trouve qu'il a un peu éludé la réponse, mais il m'a semblé que la question de la dame était dans ce sens-là effectivement : cette capacité que l'on a à s'émerveiller, de se dire : « Tiens, mais cet auteur-là ! » comme un homme qui va parler d'une héroïne, on va se dire : « Mince mais c'est un homme ! Comment il fait pour savoir ça ? » et ça c'est intéressant, je trouve.

AC : Et selon vous cette question n'a pas été assez creusée ?

MC : Non, je trouve qu'elle n'a pas été assez creusée.

AC : Et les autres questions, de quoi traitaient-elles ?

MC : On a un petit peu évité l'autobiographie qui est une question assez systématique dans les rencontres avec les auteurs et qui est un peu gonflante parce que elle ne va pas assez loin je trouve, si je peux me permettre de m'exprimer ainsi. Par exemple, j'entends une démarche littéraire chez Annie Ernaux, qui fait matière de son vécu. Elle en a fait un genre à part entière. De toute façon il suffit de lire ses livres : il y a des choses qui bougent, même si c'est son journal dans le RER, ça fait écho. Il y a des fois, on se dit : « Voilà, elle a su tirer du quotidien, elle en a fait une matière d'écriture ». Le livre qu'elle a fait avec un ancien amant sur la photo, elle avait son cancer à l'époque, elle n'avait pas de cheveux etc., et elle en a tiré une réflexion sur comment être une femme amoureuse, désirée, désirable, désirante, pendant la maladie. Et on est loin du « je me montre et je joue au *people* quoi ». Voilà, elle en a fait une matière littéraire à part entière, et ça je trouve que c'est intéressant.

AC : Et selon vous, lors de la rencontre avec Yasmina Khadra, il n'y avait pas ce genre de questions ?

MC : Il n'y avait pas ce genre de questions, quasiment pas. Bon, après, que les gens veuillent en savoir plus sur l'auteur c'est chacun sa démarche je veux dire, moi je n'ai pas besoin d'en savoir plus sur l'auteur. C'est ce que je ressens de lui qui m'importe, c'est ce qu'il me donne dans ses livres. À moi de faire le tri et le fait que ce soit autobiographique ou pas, très honnêtement, ça m'est totalement indifférent, c'est la matière.

AC : Vous avez dit que les questions ne vous avaient pas choquée mais que les réponses si ?

MC : Oui. J'ai trouvé qu'il en éludait certaines. Alors, après, ce n'est pas inintéressant non plus en soi, parce que on se dit : « Tiens, pourquoi il les élude ? ». Donc après, on se fait une opinion qui ne regarde que nous, mais bon, on ne va pas la jouer langue de bois. Quand le monsieur tunisien lui a posé la question en lui disant « Vous me faites penser à cet auteur tunisien », il n'y avait pas de bombe à retardement dans la question, ce n'était pas une question incendiaire et il a dit : « Non, je ne le connais pas » et je me dis : « Tiens, tiens, tiens, besoin de reconnaissance, mon égo, etc. » et j'ai mis ça en parallèle avec le dernier journal d'Henri Bauchau, qui a été reconnu extrêmement tard. Henri Bauchau, il a plus de 90 ans, il a été reconnu extrêmement tard, et il en a souffert, mais, dans son journal, il le dit avec une telle humilité, et ça fait partie de ce qu'il est en tant qu'individu, en tant que personne, mais il ne va pas en faire une arme ou un drapeau. C'est avec cette souffrance qu'il avance, qu'il construit sa personne et voilà c'est intéressant dans le sens où ça a fait écho en moi à une autre réflexion et puis le besoin de reconnaissance, on en est tous là à des degrés divers. Et le besoin de reconnaissance, ça peut être aussi une matière à l'écriture, une matière à création, que ce soit pour la peinture ou autre chose.

AC : Est-ce que, selon vous, se rendre à toutes ces rencontres publiques participe d'une forme de reconnaissance de son statut d'écrivain ?

MC : Peut-être. Pour certains, c'est possible. Il y a Danièle Sallenave qui a écrit un livre *Nous on n'aime pas lire*, où elle parle de sa rencontre avec des gamins dans les lycées. C'était un projet qui a duré peut-être un peu plus d'un an, et elle parle de ça, que les jeunes ont aussi besoin d'incarnation. Ils lisent, on leur parle de livres et ils rencontrent des écrivains en chair et en os. Et puis alors ils posent des questions, c'est un peu les bouquins de Bruel, cet auteur Christian Bruel qui est éditeur aussi pour *Le Sourire qui mord*. Dans un de ses livres, il raconte ce qui se passe quand on n'est pas à l'école. Les gamins se posent la question eh bien c'est un petit peu ça finalement. Les jeunes, pour eux, l'écriture c'est un bout de papier quoi, il y a un écrivain qui est incarné en face d'eux et là souvent il y a des échanges, une richesse.

AC : Qui participe de la reconnaissance de l'auteur ?

MC : Ah, oui, oui, tout à fait.

AC : Est-ce que vous aviez déjà lu *L'Olympe des infortunes* de Yasmina Khadra ?

MC : Le dernier, non.

AC : Est-ce que vous l'avez acheté ?

MC : Non.

AC : Est-ce que Yasmina Khadra vous a déjà dédié un livre ?

MC : Non, parce que je l'ai lu, je vous dis, d'un point de vue professionnel.

AC : En général, est-ce que vous faites dédicacer vos livres ?

MC : Non, rarement.

AC : C'est très étonnant parce que vous participez à beaucoup de rencontres ?

MC : Alors ça s'est passé avec Christian Bobin parce que j'étais avec des personnes, parce que j'ai pas mal d'ouvrages de lui chez moi, donc ils m'ont dit : « Oh si, fais-le ! ».

AC : Mais ça ne partait pas d'une attention volontaire de votre part ?

MC : Non, non, non et puis en fait je n'ai pas regretté parce que ça a été une grande richesse cet échange. On s'est vraiment entendus tout de suite. Il a parlé d'auteurs que je connaissais, que j'avais lus aussi et on s'est reconnus tout de suite dans une famille.

AC : Au moment de la dédicace, est ce que vous avez parlé avec lui ?

MC : Avant qu'il arrive en fait, et du coup il a mis deux mots dans deux livres et il a tapé juste. Je veux dire que c'était extrêmement émouvant

AC : C'était en rapport avec ce que vous veniez de lui dire ?

MC : Par rapport à ce que j'étais aussi, donc je veux dire, dans ce sens-là, une vraie rencontre. Et j'étais assez stupéfaite et en même temps pas surprise parce que quand on écoute ce qu'il écrit... Je veux dire les échos sont quand même impressionnants !

AC : Qu'avez-vous fait de ces deux livres-là ? Est-ce qu'ils occupent une place particulière chez vous ?

MC : Non, non, ils sont avec tous les Christian Bobin [rire].

AC : Est-ce qu'un livre dédicacé a plus de valeur qu'un autre à vos yeux ?

MC : De toute façon, pour moi un livre ça vit. Des fois j'ai même l'impression qu'ils se déplacent, qu'ils changent de place. Il y a des trous, ils disparaissent, je ne les vois plus et je les cherche et je ne les vois plus et j'y retourne le lendemain et le surlendemain. Je vais les retrouver et je ne sais pas pourquoi, donc je leur laisse vivre leur vie aussi comme ça, mais je sais qu'ils sont là.

AC : La dédicace, ça ne change pas cette vie, ça n'apporte pas plus de vie en tout cas ?

MC : Non, moi ce qui m'a touchée, c'est l'échange que j'ai eu avec lui.

AC : Avant cette rencontre littéraire à « L'Autre Rive », est-ce que vous aviez déjà rencontré Yasmina Khadra ?

MC : Non

AC : Est-ce que vous allez dans des salons du livre pour rencontrer des écrivains ?

MC : Non, je les fais un peu de temps en temps mais j'y suis d'un point de vue professionnel, une fois effectivement.

AC : Pour présenter un livre ?

MC : Pour des signatures effectivement. J'y allais pour l'éditeur qui avait mes textes. J'y suis allée en tant qu'écrivain, et j'y suis allée aussi parce que j'étais responsable des manuscrits dans une maison d'édition, donc j'étais allée au Salon du livre à Paris. J'ai fait quelques petits salons aussi littéraires en province, mais je trouve que dans ces moments-là on a du mal à rencontrer les gens, parce qu'il y a beaucoup de monde, et puis aller les voir pour leur dire quoi ?

AC : Ce que vous dites lors d'une rencontre en librairie, ce n'est pas la même chose ?

MC : Non, enfin ça pourrait être la même chose, mais je vois les auteurs que j'ai invités, donc je suis allée les chercher à la gare, je les ai invités à déjeuner et on a passé du temps ensemble.

AC : C'est ce qu'il manque lors des salons selon vous ?

MC : Oui. Je trouve qu'on a passé du temps ensemble, qu'on a discuté, pas seulement de leur livre. Il y a des auteurs comme Yves Perret par exemple. Je suis retournée le chercher à son hôtel le lendemain, je lui ai fait visiter Nancy, et je l'ai retrouvé par hasard à la thèse d'une de mes amies donc on s'est reconnu, on était ravi de se revoir. Oui, je trouve que c'est intéressant parce que l'on prend le temps d'être ensemble quoi

AC : C'est ce qui différencie les rencontres en librairie et les salons ?

MC : Oui, sans doute un petit peu, et puis je veux dire on n'est pas seul sur terre quoi ! [rire]

AC : Est-ce que vous avez déjà participé au Livre sur la Place ?

MC : Oui, j'ai dû y aller, mais je n'y vais pas trop. C'est vrai parce que je trouve qu'il y a trop de monde, et pour moi le livre c'est quand même beaucoup, ce que j'aime aussi beaucoup dans la vie, c'est cette solitude que l'on partage.

AC : Avec le livre ?

MC : Et avec soi-même. Dans des moments pareils, on accepte d'être affecté par l'univers de quelqu'un. Moi, la solitude ça ne me fait pas peur, c'est même une nourriture dont je ne pourrais pas me passer et le livre permet beaucoup ça, l'écriture aussi d'ailleurs ou la peinture, etc. Mais j'ai la même chose avec les toiles enfin quand je suis en face d'une toile je n'ai pas besoin de rencontrer le peintre : je prends ou je ne prends pas et je fais une démarche aussi.

AC : Quand il s'agit des livres, vous faites quand même la démarche d'aller voir l'auteur.

MC : Oui, c'est vrai que les peintres c'est plus rare de les rencontrer. Ils ne font pas de rencontres particulières enfin il y a les vernissages, mais les vernissages c'est pareil il y a plein de monde et on n'a pas le temps de voir une peinture.

AC : Aimerez-vous qu'un peintre fasse des rencontres comme le font les écrivains ?

MC : Si on a le temps de les rencontrer, oui.

AC : Selon vous, est-ce que le fait de participer à ces rencontres publiques, ça fait partie de l'activité d'un écrivain ?

MC : Il semblerait que oui, mais quand les écrivains en parlent, enfin les gens que j'ai rencontrés en tout en cas, ils en parlent de façon un peu différente. Il y en a vraiment qui adorent ces rencontres-là, et ça je peux le comprendre, et ça serait plutôt à eux de répondre. Moi je ne peux que redire ce que j'ai entendu, c'est-à-dire qu'ils ont été aussi dans une solitude assez importante pendant le temps de l'écriture et ensuite ce retour c'est fort. Il se passe quelque chose de fort, peut-être des choses que les comédiens vivent quand il y a plusieurs rappels ou des choses comme ça. C'est comme nous, on aime cette incarnation parce qu'on est en vis-à-vis et je pense que c'est la même chose de l'autre côté.

AC : Mais vous, en tant qu'écrivain justement, est-ce que participer à des rencontres publiques fait partie de votre métier ?

MC : Oui, pas seulement. Je suis aussi conteuse donc je rencontre beaucoup de gens même en dehors du spectacle, c'est-à-dire que j'interviens dans des classes. Ça m'est arrivé dans des lycées professionnels avec des jeunes gens ou des jeunes gens en rupture qui vont plus me poser des questions sur le métier, comment ça se passe etc., Et c'est un enrichissement mais c'est incroyable, c'est incroyable !

AC : Ça vous apporte beaucoup ?

MC : Ah oui, oui, oui. Même par rapport à la réflexion que je pose moi sur mon métier. Je peux vous dire qu'en parlant on arrive à continuer la réflexion et ça nourrit aussi le travail.

AC : Qu'est-ce que vous avez pensé du dispositif qui consistait à placer Yasmina Khadra et le libraire en face du public ?

MC : De toute façon, alors là je le dis par rapport à mon métier d'artiste et de comédienne, c'est extrêmement difficile pour moi de raconter quand les gens sont en cercle autour de moi. Parce qu'il faut que je pense l'espace. Et je sais que quand je raconte, ma voix va porter un maximum pour que les gens derrière entendent. Des fois, il y a des dispositions scéniques ou on est dans des lieux pas prévus pour ça et donc il faut que je pense à me tourner pour que

chacun ait la parole, le regard, les gestes, etc. Donc, d'un point de vue simplement matériel, pour la voix, c'est beaucoup plus confortable que d'avoir quelqu'un dans le dos. Et puis il font en fonction de l'espace qu'ils ont aussi.

AC : Pensez-vous que les écrivains qui font des rencontres en librairie sont les mêmes que ceux qui se rendent aux salons du livre ?

MC : [silence] Ce qu'il y a, c'est que l'on ne connaît pas toutes les sorties de ces personnes. Je sais que Jacques Roubaud est un homme très public, qui bouge beaucoup, il a été à Marseille il n'y a pas très longtemps pour la sortie du livre de son épouse décédée, etc. Là, je ne pourrais pas répondre à leur place.

AC : Vous avez dit tout à l'heure qu'il y avait trois temps dans la rencontre, avant, pendant et après, vous pouvez étayer ?

MC : Oui parce que avant on peut avoir lu un article ou plusieurs revues qui regroupent les choses sur un auteur, ça fait tilt après la rencontre. Elle se joue aussi à l'intérieur des livres où tel ou tel auteur que l'on aime bien va parler des auteurs qu'il aime bien et, du coup, on va élargir le champ qui va élargir le champ. Et après il y a la rencontre avec le livre lui-même. Finalement, on a toujours un peu le même schéma. On peut être déçu entre guillemets par rapport à ce que l'article a dit ou alors on peut dire : « Tiens, cet auteur pourtant que j'aime bien, il aime bien cet auteur mais moi je n'aime pas » donc qu'est-ce qui se joue là aussi ? Et si vraiment on aime un auteur et s'il y a des journaux alors on va lire peut-être les journaux, on va lire peut-être la correspondance, etc. Il se passe déjà beaucoup de choses là. Je veux dire on construit déjà un univers.

AC : Un univers fantasmé ?

MC : Tout à fait, on a un portrait, on a un portrait de la personne, on a un univers qui se met en place, on a presque un monde en 3D, presque. Et puis après, si l'occasion se présente, la rencontre physique qui va coller ou ne pas coller mais qui n'est pas grave en soi parce que ça porte toujours à réflexion, et après on va peut-être continuer ou pas.

AC : Comment continue-t-on la rencontre ?

MC : Après ce sont des ondes de choc. C'est marrant que vous me posiez cette question-là parce que je suis en train de travailler sur des ateliers d'écriture et je vais travailler sur cette notion de mémoire avec les écrivains. On est dans une galerie, on est devant une toile ou une photo ou une sculpture, je sors de la galerie je suis confrontée aux mouvements de la rue, aux sons, aux images, je rentre chez moi, qu'est-ce qu'il me reste de ce que j'ai vu ? Bah c'est un peu la même chose.

AC : Et vous, qu'est-ce qu'il vous reste d'une rencontre ?

MC : Des émotions ou une adéquation.

AC : En adéquation avec l'image que vous vous en étiez faite, c'est ça ?

MC : Oui, oui, tout à fait. Et puis aussi toujours ce questionnement : « Pourquoi y suis-je allée ? » qui peuvent être des réponses tout à fait personnelles, intimes ou professionnelles. Mais il en reste toujours quelque chose j'ai envie de dire. Je ne crois pas que l'on puisse dire : « Ça m'apporte rien », ce n'est pas vrai, même si, quand on fait des études, on a l'impression de rencontrer deux fois la même notion. Mais, entre-temps on a changé, on la comprend différemment peut-être, donc on en retire toujours quelque chose, ne serait-ce que la personne s'est déplacée : il y a des gens qui ont fait l'effort d'inviter, de prendre du temps pour ça, d'accueillir et rien que ça, je trouve que c'est intéressant. Ce qu'il en ressort aussi c'est les relations qui se créent avec le libraire, avec les personnes qui sont là aussi.

AC : Parfois vous restez en contact avec les personnes rencontrées dans le public ?

MC : On se dit : « Tiens, cette personne je l'ai rencontrée à tel endroit » ou on se dit bonjour parce que l'on s'est rencontré à une expo ou des fois ça permet de revoir des gens que l'on n'a pas vu depuis longtemps.

AC : Donc, c'est un lieu de sociabilité ?

MC : C'est un livre.

AC : La dernière fois, quand vous m'avez laissé votre numéro de téléphone, vous m'avez dit : « Il faudra que l'on parle de la non rencontre, l'absence de rencontre ». Qu'est-ce que ça signifie ?

MC : Oui. Je l'aborde un petit peu avec Yasmina Khadra parce qu'il n'y a pas d'enjeux, enfin je veux dire il n'y a aucun enjeu pour moi quoi, c'est ni une déception, ni une admiration.

AC : Mais il n'y a pas eu absence de rencontre pour autant ?

MC : Non, parce que la personne existe en tant que telle et que je n'ai pas à juger. Je veux dire que je n'ai pas assez de liens avec elle pour me permettre de juger que c'est comme une déception, je n'aime pas trop.

AC : Donc, pour vous, rencontrer un écrivain n'a finalement que peu d'intérêt quand on ne le connaît pas par ailleurs ?

MC : Comme dans la vie, j'ai envie de dire. Rencontrer quelqu'un, c'est sentir qu'il se passe quelque chose de pas comme d'habitude.

AC : Mais est ce que l'on peut, selon vous, se rendre à une rencontre littéraire sans connaître la personne qui présente son livre ?

MC : Ah oui, bien sûr. Juste pour une découverte. Je le fais aussi pour des expos, pour le cinéma, pour le théâtre, je ne lis rien, pas de critiques, rien, rien, et j'y vais avec mon esprit et c'est bien aussi je trouve, c'est reposant [rire] et puis c'est une autre façon de réfléchir, c'est une autre façon d'aborder les choses. On est en ouverture quoi.

AC : Est-ce que vous vouliez rajouter quelque chose au sujet de cette rencontre avec Yasmina Khadra ou au sujet de vos pratiques littéraires ?

MC : Non, non, sinon que je crois que ça doit être quand même quelque part comme une signature ou une amorce. Enfin, je crois que si ça déplace autant de gens, je crois qu'il y a quand même une recherche de choses sensibles et de reconnaissance aussi de la part des gens qui viennent : je te reconnais comme faisant partie de mon univers ou je te reconnais comme faisant peut-être partie de ma famille intellectuelle.

AC : Et c'est la même chose entre un lecteur et un écrivain ?

MC : C'est la notion de don qui m'intéresse le plus dans ce sens, c'est-à-dire que j'ai donné mon texte ou j'ai donné un temps que j'ai pris avec ces mots-là et chacun en fait ce qu'il veut.

AC : Pensez-vous que le fait d'assister à ces rencontres littéraires, c'est le contre-don ?

MC : Peut-être

AC : Tout à l'heure je crois que vous avez employé le terme de *people*. Que pensez-vous des écrivains dits *people* ?

MC : J'ai envie de dire tant pis pour eux.

AC : Tant pis ou tant mieux ?

MC : Alors il y a différentes façons de répondre. C'est vrai que l'on peut être agacé, se dire : « On fait bien du bazar pour pas grand-chose » mais, en même temps, ce qui est important, c'est que la personne qui a le livre entre les mains ait du bonheur. J'ai travaillé dans une annexe de quartier difficile et il y a une dame qui venait, qui lisait quasiment que la collection Arlequin ou des histoires d'amour relativement formatées quand on sait comment se fabrique un Arlequin. Et j'ai essayé de lui proposer autre chose. Moi, dans ma naïveté, j'étais une bibliothécaire à l'époque, la dame me dit : « Mais de quoi je me mêle. Moi, je rentre chez moi, tout est noir, tout est gris, et quand je lis ça... » Et là je me suis dit : « Mais

bon sang, mais c'est bien sûr, mais bien sûr ! ». Alors ça n'empêche pas que l'on ait envie de passer les choses, parce qu'il y a des livres que l'on a aimés, on a envie de les passer, etc. mais certainement pas de les juger, certainement pas. Et là, je me suis dit : « Bah voilà, cette personne a su se faire plaisir avec ces livres-là et bah c'est ça qui est le plus important ». Je veux dire, si moi je me fais plaisir en lisant X de X, je ne vois pas pourquoi mon voisin devrait faire pareil. Si j'ai besoin de la poésie tous les jours pour fonctionner, quelqu'un pourrait me dire : « Mais c'est n'importe quoi, la poésie c'est n'importe quoi » est-ce qu'il aurait tort ? Il n'y a pas de jugement, il n'y a que du bonheur.

AC : Sur la médiatisation, vous n'avez pas d'avis ?

MC : Non, ça m'agace pour certaines choses mais je me dis en même temps, tant que l'on ne m'oblige pas... Jean-Bernard parlait de Marc Lévy, je crois que c'est Marc Lévy dont il parlait et Yasmina Khadra a dit : « C'est un ami ». Marc Lévy, c'est un être humain, avec ses qualités et ses défauts et en plus c'est quelqu'un qui a dit qu'il ne comprenait pas lui-même pourquoi il avait du succès parce qu'il ne pensait pas être un grand écrivain en l'occurrence. Mais c'est vrai que des fois c'est un peu agaçant parce que l'on se dit qu'il y a des gens que l'on connaît très peu mais en même temps on les connaît quand même.

AC : Quand on est nouvel entrant dans le champ littéraire, est ce que l'on peut faire l'impasse sur tous les dispositifs de mise en public qui nous sont offerts ?

MC : Tout dépend de ce que l'on attend, tout dépend quel est l'enjeu aussi pour soi. Moi, j'ai toujours été surprise que les gens me demandent mes textes. Moi, je les écris c'est un moment d'une telle richesse déjà pour moi, enfin je veux dire égoïstement parlant, déjà ça me suffit c'est-à-dire que j'ai réussi à aller jusqu'au bout de quelque chose qui était en moi. C'est cette joie d'être arrivé avec les mots, d'avoir accompli quelque chose, d'être allé jusqu'au bout de ce que j'avais senti en moi, de lui avoir donné forme, d'en avoir fait une matière. Après si on peut le partager, évidemment quel bonheur ! Mais pas obligatoirement dans le champ de la célébrité ou je ne sais encore quoi. Quand on me le demande, je le fais bien sûr.

AC : C'était votre éditeur qui vous l'avait demandé ?

MC : Oui, oui, ce sont toujours les week-ends qui nous l'ont demandé.

AC : C'est écrit dans votre contrat ?

MC : Oui sauf que quand on démarre les contrats, on se fait quand même souvent un petit peu avoir. Mais ça m'a permis de réfléchir aussi, je me dis finalement : « Quel est l'enjeu pour moi ? ». Qu'est ce que ça me fait de voir mes textes écrits ? Parce qu'on les lit différemment, très honnêtement ce n'est ni pour la gloire, c'est parce qu'on les lit différemment. Tout d'un coup, on arrive à prendre une distance quand ils sont dans nos carnets, sous la main, sur notre bureau, etc., et là, tout d'un coup, on les voit différemment et ils prennent une autre forme et

le retour que les gens en font, qu'il soit positif ou négatif, peu importe, mais, en tout cas, ça permet d'en discuter et là aussi il y a aussi une matière de rencontre.

AC : Mais pour en discuter avec les lecteurs, il faut bien ces moments de rencontres publiques ?

MC : Oui ou alors les gens les lisent chez eux ou c'est des connaissances, etc. Mais la gloire non, moi je trouve que ce qui compte, c'est d'arriver au bout de cette émergence de création. Moi, j'ai la même impression de création pendant les ateliers d'écriture ou un spectacle de contes etc.

8.4. MÉLANIE, 24 ans, assistante de vie scolaire, Épinal

« Je dirais que c'est un moment culturel et en même temps que c'est un moment d'évasion parce que c'est un espace-temps où vraiment la rencontre est très riche, très intense, et comment dire, oui vraiment un espace-temps centré sur l'auteur, sa personnalité, ses idées, son vécu ».

Date de l'entretien : 22 avril 2010

Lieu de l'entretien : Par téléphone

Durée de l'entretien : 31 minutes

Dernier diplôme obtenu : Licence sciences de l'éducation

AC : Tu étais présente à « L'Autre Rive » pour rencontrer Yasmina Khadra. Est-ce que tu es venue seule ou accompagnée ?

M : Je suis venue accompagnée de ma mère qui est une grande lectrice de Yasmina Khadra.

AC : Et toi-même es-tu une grande lectrice de Yasmina Khadra ?

M : Alors je connais sa renommée et j'ai lu *Les Hirondelles de Kaboul* que j'avais beaucoup aimé, mais c'est vrai que, depuis, je n'avais pas lu d'autres œuvres de lui, donc j'y suis allée, sachant que son œuvre m'avait plu.

AC : Comment as-tu eu connaissance de cette rencontre littéraire ?

M : C'est ma mère qui me l'a dit, il me semble.

AC : Et sais-tu comment elle a eu connaissance de cette rencontre ?

M : Par le bouche à oreille.

AC : Vous étiez venues d'Épinal exprès ?

M : Oui.

AC : De manière générale, qu'as-tu pensé de cette rencontre avec Yasmina Khadra ?

M : En fait, ce n'était pas trop intéressant. L'organisation j'ai trouvé que, enfin dans l'esprit café littéraire c'était intéressant, mais dans une librairie, dans l'ambiance lecture, ça a créé une sorte de cocon, une atmosphère intime, et étant donné qu'il y avait pas mal de personnes, moi par exemple, j'étais au fond avec ma mère.

AC : Tu étais debout ou assise ?

M : J'étais debout. On était toutes les deux debout. Ça a duré une heure et demie et on est restées debout toutes les deux, et c'est vrai que l'on aurait peut-être pu apprécier d'être devant. Ça aurait été plus convivial en fait.

AC : Pour toi, il y avait donc un manque d'espace ?

M : Un manque d'espace, mais aussi paradoxalement, je trouvais ça intéressant de faire ça dans une librairie.

AC : Et sinon au niveau des échanges qui ont pu se dérouler entre l'écrivain et le public, tu en as pensé quoi ?

M : Alors la question la plus intéressante, enfin à mes yeux, c'est à la fin lorsqu'une dame a posé la question : « Est-ce que vous avez voyagé dans les pays que vous décrivez dans vos romans ? ». Ça j'ai trouvé que, pour moi, c'était la plus pertinente, et donc là déjà j'ai trouvé que ça prenait une tournure un tout petit peu politique.

AC : T'attendais-tu à ce que la conversation prenne une tournure politique ?

M : J'ai été surprise de cette tournure, mais ça ne m'a pas déplu. Après j'ai trouvé que c'était un petit peu trop prolongé par un moment.

AC : Est-ce que tu aurais aimé en savoir un peu plus sur l'œuvre qu'il était venu présenter ?

M : Oui, j'aurais aimé qu'il s'étale un petit peu plus sur *L'Olympe des infortunes*, le dernier roman, mais après c'est les aléas d'un débat, ça ne prend pas toujours la forme. Ça dépend des personnalités qui sont dans l'assemblée, ça ne peut pas figer le débat. Même si la personne qui accompagnait l'écrivain enfin, qui avait le micro, essayait de recentrer le débat, on voyait bien qu'il y avait des moments où la forme que prenaient les choses, ça ne semblait pas trop lui convenir donc.

AC : Il essayait de recadrer, mais il n'a pas trop réussi.

M : Oui voilà.

AC : Comment qualifierais-tu cette rencontre ?

M : Ouh là !! Alors je dirais que c'est un moment... enfin je dirais que c'est un moment culturel et en même temps que c'est un moment d'évasion, parce que c'est un espace-temps où vraiment la rencontre est très riche, très intense, et comment dire, oui vraiment un espace-temps centré sur l'auteur, sa personnalité, ses idées, son vécu.

AC : C'était donc un moment de voyage pour toi ?

M : Voilà, un moment de voyage et d'évasion.

AC : Plus qu'un moment culturel ?

M : 50/50 je dirais parce que j'ai appris des choses aussi.

AC : Tu as appris quoi par exemple ?

M : Quand il a parlé de son pays natal, l'Algérie, que l'armée avait posé une certaine censure. Il n'était pas non plus allé jusqu'à l'emprisonnement, il n'a pas été, comment dire, il n'a pas été susceptible d'emprisonnement en fait, du moins il n'en a pas parlé, après je ne sais pas.

AC : Donc ce que tu as retenu en priorité, c'est un élément biographique ?

M : Oui son parcours de vie, c'est ça qui a animé le débat sur le moment en fait.

AC : Pour quelles raisons as-tu souhaité rencontrer physiquement Yasmina Khadra ?

M : C'est ce que j'ai dit au début. J'avais lu un livre de lui qui m'avait beaucoup plu. Je n'avais pas eu l'occasion d'en lire d'autres, je m'étais plongée dans d'autres ouvrages, et puis c'est vrai que sa renommée attire aussi.

AC : Donc tu es venue parce que c'était quelqu'un de célèbre ?

M : Oui enfin... je ne voyais pas trop l'intérêt d'y aller comme ça. Et même si, par exemple, il y avait eu un débat avec un écrivain très peu connu, même un illustre inconnu, si j'avais lu un livre qui m'aurait plu, j'y serais allée aussi.

AC : Qu'est-ce que ça t'apporte de plus de rencontrer physiquement un écrivain ? Pourquoi ne pas te contenter de la lecture de son livre ?

M : Alors c'est intrigant de voir la personne, comment dire, de mettre une voix et un visage sur les lignes que l'on a lues en fait.

AC : Mais pourquoi est-ce si important ? Parce qu'il y a plusieurs années, on ne pouvait pas rencontrer un écrivain physiquement et on se contentait de son livre ?

M : J'aurais pensé que ça avait toujours existé. C'est marrant j'aurais pensé le contraire. Une rencontre comme ça, entre un écrivain et son public, ça rapporte. Il y a peut-être une histoire d'argent aussi, ce que ça peut rapporter à la librairie qui accueille.

AC : Est-ce qu'il s'agit de mettre un visage et une voix sur l'écrivain selon toi ?

M : Oui en fait, comment dire, l'idée, c'est de comparer, établir une comparaison entre l'écrit et l'oral.

AC : Entre ce que tu as lu et ce que tu vois ?

M : Voilà et la façon dont lui il écrit, enfin sa plume écrit et puis la parole. Vraiment la différence entre l'écrit figé et la parole orale et libre en fait.

AC : Est-ce que tu as été déçue de cette comparaison ?

M : Non, j'ai vraiment beaucoup apprécié cette rencontre. Je n'ai pas du tout regretté d'avoir fait le déplacement et après c'est vrai que j'avais souvenir d'avoir beaucoup aimé son livre, mais je n'avais pas sa plume en tête en fait.

AC : Est-ce que tu as posé des questions à Yasmina Khadra ?

M : Non, parce que je suis très timide et je n'aime pas trop prendre la parole en public [rire].

AC : D'accord, mais est-ce que tu aurais aimé poser des questions ?

M : Oui, j'avais réfléchi à une question c'est vrai et ça avait rejoint ce qu'avait dit la personne qui lui avait demandé s'il avait voyagé pour pouvoir resituer les décors plus précisément dans ses romans en fait. Je lui aurais posé une question du même style.

AC : Est-ce que tu as acheté *L'Olympe des infortunes* ?

M : Oui je l'ai acheté et puis je me le suis fait dédicacer avant la rencontre.

AC : Peux-tu me raconter comment s'est passée la rencontre ?

M : Alors on est arrivé dans la librairie, il y avait un présentoir qui étalait toutes les œuvres, des plus anciennes aux plus récentes, et il y avait notamment *L'Olympe des infortunes*. Ma mère les a tous, sauf celui-là donc elle m'a dit : « Je te le prends, et puis tu le feras dédicacer à ton nom, je te l'offre ». Elle en a acheté qu'un pour moi et puis on se le fera tourner [rire]. Par contre si ça peut t'intéresser, elle avait pris ses trois romans préférés de lui.

AC : Pour les faire dédicacer ?

M : Pour les faire dédicacer, oui.

AC : Tu prends l'ouvrage entre tes mains et ensuite ?

M : Ensuite on est parties faire la queue. On était un petit peu, enfin moi je suis assez timide tu vois et je me suis dit : « Bon, comment est ce-que je fais ? C'est moi qui vais devoir aller vers lui ? ». En fait, au contraire, il a un tempérament, il sait accueillir et recevoir son public. Dès que l'on est arrivé, très chaleureux « bonjour mesdames » et je ne sais plus trop ce qu'il a dit.

AC : Vous avez parlé de quoi ?

M : Comment ça s'est passé ?... Oui déjà en se disant bonjour on a rigolé, il m'a fait un peu pas de charme mais vraiment nuancé. Alors qu'est-ce qu'il s'est passé ? Il m'a dit : « Bonjour mademoiselle ». Il était très gentil, et puis après il s'est mis la main sur le cœur et puis il a dit à maman : « Oui je suis arabe. Vous savez madame les Arabes, c'est polygame » et il a dit ensuite : « Ah, est-ce que ça vous dérangerait d'avoir un gendre Algérien ? » et ça nous a fait beaucoup rire en fait.

AC : Et ensuite vous avez parlé du livre ?

M : Ensuite il a dit : « Dites donc, je vois que vous avez apporté des livres ». Maman les avait dans les mains, et celui qu'elle m'a acheté dans mes mains. Et donc après c'est ma mère qui a parlé et qui a dit : « Oui, c'est *L'Attentat*, celui-là c'était mon préféré » donc il lui a dédicacé. Les deux autres, elle en a fait dédicacer un pour ma sœur et l'autre pour moi.

AC : Donc c'était des cadeaux qu'elle allait offrir ?

M : Ah c'est compliqué en fait. Oui, en fait, c'était ses livres à elle et étant donné qu'ils ont été dédicacés, ça les rendait plus personnels, donc celui qu'elle a fait dédicacer pour ma sœur, elle l'a offert à ma sœur.

AC : Toi, il t'a dédié *L'Olympe des Infortunes*. Qu'est-ce qu'il a écrit ?

M : Alors, qu'est ce qu'il a marqué... Je l'ai sous les yeux, il a marqué « pour Mélanie qui est jolie comme un cœur ».

AC : D'accord, pas de petits mots en lien vraiment avec l'histoire, mais plutôt en lien avec toi.

M : Oui.

AC : Et puis il a signé ?

M : Oui, il a une signature très sophistiquée, très originale en fait.

AC : C'est-à-dire ?

M : En calligraphie arabe.

AC : Qu'est-ce que ça représente pour toi un livre dédié ?

M : Ça rend le livre encore plus personnel et c'est une plus grande, enfin je ne sais pas comment dire, enfin c'est une appropriation encore plus personnelle du livre.

AC : Est-ce que c'est un livre que tu prêterais ou que tu donnerais ?

M : Alors je le prêterais, mais je ne le donnerais certainement pas. Pour moi, il est très précieux, c'est quelque chose vraiment que je veux conserver à vie, enfin dans ma bibliothèque toute ma vie.

AC : Donc, pour toi, il a plus de valeur qu'un livre qui n'est pas dédié ?

M : Pas forcément parce qu'il y a des histoires pas dédiées que j'adore, mais oui il aura beaucoup de valeur à mes yeux en fait.

AC : Quelle place occupe-t-il chez toi ?

M : Alors, je l'ai mis quelques jours dans ma bibliothèque, et après je l'ai passé à ma mère qui voulait le lire en fait, parce que là je n'aurai pas le temps de le lire avant cet été.

AC : Est-ce que tu te fais souvent dédicacer des livres ?

M : Alors attends [hésitation]. Non, c'est très rare. Il me semble que c'est le seul, on m'a déjà fait dédicacer des livres.

AC : En cadeau donc ?

M : En cadeau.

AC : Mais c'est la première fois que tu vois un auteur physiquement ?

M : Non ce n'est pas la première parce qu'en fait on avait été au Salon du livre à Paris avec l'école. J'avais rencontré un écrivain qui s'appelle Francis Berthelot. C'est vrai que je ne connaissais pas du tout, et puis, bon, en Première on n'avait pas du tout le même état d'esprit. J'aimais bien lire, mais ce n'était pas non plus, ce n'étais pas le centre de mes passions comme maintenant en fait. Et donc j'ai discuté avec cet écrivain par hasard, et du coup ça m'avait donné envie de lire le livre qu'il m'avait présenté, que j'ai lu d'ailleurs.... Maintenant ça me revient, il y a les Imaginales à Epinal aussi.

AC : Tu y es allée ?

M : Oui, pourtant je ne suis pas du tout science-fiction, enfin je n'étais pas du tout science-fiction. Ça ne m'intéressait pas du tout, et déjà Francis Berthelot, c'est de la science-fiction. Je l'ai retrouvé aux Imaginales l'année dernière, je dirais. En fait, étant donné que je le connaissais lui, il faisait débat aux Imaginales, et du coup j'avais été voir un débat qu'il faisait.

AC : Et tu as acheté un de ses livres aux Imaginales ou pas ?

M : Oui j'avais acheté, en fait, enfin c'est compliqué, je ne sais pas si ça t'intéresse, mais mon père, pareil, aime beaucoup ce genre de manifestations, et lui, enfin c'est le contraire de moi, il a la fibre très relationnelle, donc il va très facilement vers les auteurs et, du coup, il sympathise avec eux, et puis il a toujours plein de bouquins de ce salon-là et, du coup, il m'avait acheté un bouquin de Berthelot.

AC : Donc la dédicace t'était destinée ?

M : Non, parce que quand il l'a acheté, Francis Bertelot n'était pas là, donc j'y suis retournée l'année dernière, et le problème, c'est que j'étais un peu pressée par le temps, et il y avait une longue file d'attente, donc je m'étais dit que je reviendrais dans la semaine pour me le faire dédicacer, et je n'ai pas eu le temps, donc je compte y retourner cette année s'il est là.

AC : Pour le faire dédicacer, le livre aura donc traversé trois années d'Imaginales.

M : Voilà, c'est ce que je disais aussi, c'est un peu compliqué.

AC : As-tu d'autres exemples de dédicaces à donner ?

M : Les livres dédicacés, ce ne sont pas des romans.

AC : C'est quoi ?

M : Par exemple, mon grand-père, qui est décédé maintenant, travaillait au Musée d'Épinal et il avait donné sa contribution à un livre, et il est décédé entre-temps, et en fait le livre a été dédicacé par la personne avec qui il avait coécrit. Donc je ne sais pas, après ce n'est pas un écrivain.

AC : Mis à part Berthelot et Khadra, tu n'as pas rencontré d'autres auteurs physiquement ?

M : Attends, je réfléchis. Non il me semble. Ah si, j'ai rencontré des auteurs, mais qui n'avaient pas dédicacé en fait.

AC : Te souviens-tu qui ?

M : Pareil, aux Imaginales, il y avait Bernard Werber il y a deux ans, j'avais lu, il y a très longtemps, *Les Fourmis* et plus récemment toute la trilogie sur les yeux.

AC : Ça va faire la troisième année que tu vas aux Imaginales, c'est ça ?

M : Oui, j'irai cette année, alors que je ne suis pas du tout branchée science-fiction, mais je trouve que c'est bien un peu d'ouvrir son horizon.

AC : Mis à part les Imaginales et le Salon du livre à Paris, participes-tu à d'autres salons, par exemple celui de Nancy, le Livre sur la Place ?

M : Non, je n'ai pas eu l'occasion d'y aller malheureusement, par contre je vais très régulièrement chaque année au Zinc Grenadine à Épinal, le festival du livre jeunesse. Je suis passionnée aussi par la lecture jeunesse, j'ai une âme d'enfant.

AC : Y vas-tu pour rencontrer des écrivains ?

M : Tiens, ça me revient, j'avais rencontré quelqu'un qui s'appelait Barou. J'avais bien aimé ses albums et j'en avais acheté et je lui en avais fait dédicacer.

AC : Est-ce que tu fais une différence entre la rencontre à « L'Autre Rive » avec Yasmina Khadra et une rencontre lors d'un salon ?

M : [silence]

AC : Est-ce que selon toi, il y a une différence ?

M : Non parce que enfin, je dirais d'une part non parce que la convivialité est la même. Je pense qu'il y a de la part des écrivains que j'ai rencontrés, je n'en ai pas rencontré des masses, il y a une véritable envie de dialoguer avec le public, avec les lecteurs et vraiment une volonté d'avoir des retours sur les écrits, qu'ils soient positifs ou négatifs. Enfin de ce que j'ai vu c'est les remarques négatives que peuvent faire les assemblées, les auteurs les prennent, ne se braquent pas, se remettent en question par rapport à ce qui est dit quand les remarques sont pertinentes de la part des lecteurs, bien sûr.

AC : Est-il fréquent que les remarques soient négatives ?

M : [silence] Ce n'est pas négatif dans le sens d'une attaque, mais ça va peut-être être par exemple tel personnage du livre ne m'a pas plu. Ça, je l'avais entendu. Je ne sais plus si c'était avec Werber ou Berthelot, je ne sais plus, c'est un des deux.

AC : Mais, en général, les remarques elles sont plutôt flatteuses ?

M : Oui, en général elles sont plutôt flatteuses, parce que les personnes qui viennent voir, enfin qui viennent passer du temps avec l'écrivain, c'est parce qu'à la base il y a vraiment un feeling avec le texte.

AC : Qui sont, selon toi, les gens qui vont à la rencontre des écrivains ?

M : Je pense qu'il peut y avoir des visiteurs curieux, qui veulent découvrir d'autres livres et qui pour ça se renseignent sur les auteurs avant, voir si les paroles des auteurs vont réussir à susciter un certain intérêt chez eux, si du coup le café-débat peut donner envie d'acheter tel ou tel livre, de le lire.

AC : Selon toi, ce ne sont pas tous des lecteurs de l'écrivain rencontré ?

M : Non, ce n'est pas forcément des lecteurs de l'écrivain, mais je pense qu'à partir du moment où on est un public qui va voir un auteur, c'est qu'il y a forcément une curiosité. On ne va pas là pour passer le temps quoi.

AC : Est-ce que, selon toi, participer à ces rencontres littéraires en librairie ou à des salons fait partie de l'activité d'un écrivain ?

M : Alors pas forcément parce qu'il y a des auteurs qui justement aiment introduire le mystère autour de leur personnalité. Ça contribue à donner envie à certains lecteurs de continuer à acheter leurs livres et à les lire. Je pense par exemple à Houellebecq qui est quelqu'un de... Je m'étais rendu compte sur Internet que c'était quelqu'un qui allait très peu à la rencontre de son public. Il faisait des apparitions très rares sur les plateaux de télévision.

AC : Et qu'en penses-tu ?

M : Je pense que je préfère les auteurs qui vont vers leur public plutôt que les auteurs qui, je soupçonne que c'est pour un but commercial, qui préfèrent garder le mystère autour de leur vie, de leurs idées.

AC : Selon toi, est-ce que les écrivains qui vont à la rencontre de leur public recherchent une forme de reconnaissance ?

M : Ah, oui, certainement, certainement oui.

AC : Une reconnaissance de leur statut selon toi ?

M : Je ne peux pas me mettre à leur place parce que chaque écrivain est très singulier, mais je pense que oui. À partir du moment où un écrivain passe énormément de temps sur un livre, il a besoin d'avoir des retours gratifiants forcément. Et pour en revenir à l'histoire du commercial, il y a Amélie Nothomb aussi qui est un des écrivains les plus connus de France et qui elle, par exemple, n'en avait pas besoin, enfin selon moi c'est vraiment subjectif. Et pourtant elle va régulièrement à la rencontre de ses fans, même de ses lecteurs tout simplement. On peut être des lecteurs d'Amélie Nothomb sans être fans. Je sais qu'il y avait une fille avec qui j'étais à la faculté qui m'avait raconté, donc elle c'est aussi une fan d'Amélie Nothomb, qu'à chaque fois qu'elle allait la voir sur des salons, Amélie Nothomb se rappelait d'elle, l'appelait par son prénom et entretenait vraiment une relation, une relation avec ses fans. Et j'ai vu aussi récemment dans *Le Grand Journal* de Michel Denisot, il y a une séquence *Le Petit Journal* de Yann Barthes, au salon du livre justement, ils avaient filmé Amélie Nothomb et elle se rappelait même du prénom de certains de ses fans et de ce qu'ils avaient fait la dernière fois qu'ils s'étaient rencontrés.

AC : Toi ça te plairait qu'un auteur se souvienne de ton prénom ?

M : Alors, je ne suis pas fan d'Amélie Nothomb du tout mais je me dis que ça fait partie de son personnage. C'est très charismatique, un peu exhibitionniste ? Elle est très médiatique aussi.

AC : Oui, alors que d'autres effectivement refusent un peu la presse, les flashes des appareils photos, etc.

M : Oui, enfin en ce qui concerne Amélie Nothomb, je pense qu'elle n'a pas besoin de ça pour vendre en fait. C'est vraiment une passion et ça doit vraiment faire partie de sa personnalité en fait, elle a besoin de contact. Après, tout dépend du tempérament de l'écrivain : il y en a qui ont besoin du dialogue, il y en d'autres qui sont très réservés, qui n'aiment pas échanger, tout dépend vraiment des personnalités.

AC : Est-ce que tu crois qu'un écrivain qui se lance aujourd'hui, qui publie pour la première fois, peut se permettre de ne pas aller à la rencontre de son public ?

M : Fatalement, j'aurais tendance à dire non sauf s'il y a un véritable secret autour de son œuvre.

AC : Tout à l'heure tu as dit que tu n'étais pas fan d'Amélie Nothomb. Qu'est-ce que tu entends par fan ?

M : Alors fan, j'entends par là des gens qui ont dans leur bibliothèque tous ou presque tous les livres d'un auteur. Ou même, par exemple, être fan, c'est apprécier énormément le style de cet écrivain-là.

AC : Est-ce que, toi, tu es fan d'un auteur ?

M : Je ne suis pas fan d'auteur, en fait je n'aime pas trop le mot fan, je l'emploie, mais je trouve que c'est exagéré. Il y a énormément d'auteurs, de tous les styles que j'apprécie, ça va aller d'Albert Camus à Stieg Larsson, celui qui écrivait les *Millénium*, à Kundera, à Michel Houellebecq.

AC : Es-tu cliente à « L'Autre Rive » ?

M : Non, c'était la première fois que j'y allais mais j'en avais beaucoup entendu parler. En fait c'est juste parce que je ne suis pas de Nancy sinon je pense que j'irais là-bas. À Épinal, je vais au « Moulin des Lettres ».

AC : En moyenne, combien de livres lis-tu par mois, par trimestre, par an ?

M : Alors moi je dois lire à peu près, quand j'ai le temps, je lis deux romans, quand j'ai moins le temps, j'en lis un et sinon, j'en lis énormément pendant les grandes vacances.

8.5. RÉMI, 20 ans, stagiaire libraire, Laxou

« Non, ce n'est pas pareil. Il y a plus d'échange dans une rencontre en librairie, paradoxalement parce que quand on est en salon on est en face à face. C'est paradoxal parce que l'on échange moins que quand on est en librairie ou à une conférence même, on peut voir ça en grand ».

Date de l'entretien : 23 avril 2010

Lieu de l'entretien : Place Stanislas à Nancy

Durée de l'entretien : 26 minutes

Dernier diplôme obtenu : DUT métiers du livre

AC : Vous étiez présent à « L'Autre Rive » pour rencontrer Yasmina Khadra. Êtes-vous venu seul ou accompagné ?

R : Seul.

AC : Comment avez-vous eu connaissance de cette rencontre littéraire ?

R : Je suis inscrit à la newsletter, entre guillemets, de « L'Autre Rive » qui envoie les rencontres quand il y en a. J'étais au courant parce que j'étais en stage là-bas, donc forcément j'étais au courant, mais c'était un stage de trois, quatre jours.

AC : Vous avez donc des invitations régulièrement ?

R : Oui, oui, voilà.

AC : Êtes-vous un client régulier de « L'Autre Rive » ?

R : Oui, c'est ça, dans la mesure de mon budget, mais oui.

AC : De manière générale, qu'avez-vous pensé de cette rencontre littéraire ?

R : Je n'ai pas lu le livre, ça influe sûrement sur ma façon de voir.

AC : Qu'est-ce que vous en avez pensé ? Est-ce que ça a répondu à vos attentes ?

R : Oui, parce que je n'avais pas lu le livre, donc c'est bien qu'il ait parlé d'autres choses. Il a parlé de l'Algérie, de sa vie en deux mots, et si j'avais lu le livre, j'aurais peut-être été frustré qu'il n'en ait pas parlé plus.

AC : Vous auriez préféré qu'il parle davantage de son livre ?

R : Oui, peut-être pas que de ça parce que c'est vrai que pour les gens qui ne l'ont pas lu comme moi, au bout d'un moment parler d'un livre que l'on a pas lu, c'est énervant, mais un peu plus quand même, ça n'aurait pas fait de mal. Mais c'était les questions des gens qui orientaient aussi un peu plus.

AC : Qu'avez-vous pensé de ces questions ?

R : Elles étaient souvent intéressantes. Les gens qui posent des questions en général, c'est qu'ils sont sûrs d'eux, donc ils sont renseignés. Mais, de mémoire, je me souviens qu'elles se répétaient, de mémoire, je ne saurais pas dire sur quel sujet.

AC : Mais si il fallait donner un qualificatif, ce sont des questions qui portaient sur quoi ?

R : Sur l'Algérie. Les problèmes qu'il a eu là-bas, au service militaire, tout ça, le côté romanesque d'un militaire.

AC : Est-ce que ça vous a donné envie de lire le livre ?

R : Bah le sien non, parce que je ne sais pas ce qui est dedans. Mais ceux d'avant oui, les policiers ça oui mais le dernier je ne me souviens même plus, c'est une histoire de SDF.

AC : Donc ça ne vous a pas plus interpellé que ça ?

R : Bah non, sur l'auteur en général, oui j'aimerais bien lire des livres de lui, mais qu'il aurait écrit dans sa période où il parlait, pas forcément son dernier livre. De toute façon, le libraire disait qu'il aurait préféré l'inviter pour un autre livre.

AC : Qu'avez-vous pensé des interventions de Jean-Bernard Doumène ?

R : Ah, il essayait de recentrer sur le texte.

AC : A-t-il réussi ?

R : Non. L'auteur aussi, il en a parlé. Il disait : « Oui, oui » et puis après il parlait d'autre chose. C'est toujours d'après mes souvenirs parce que ça commence à être du réchauffé [rire].

AC : Selon vous, quelle est la nature de la rencontre ? Comment-la qualifieriez-vous ?

R : Je ne sais pas. Je n'en sais rien. Au début, c'était une rencontre littéraire parce que l'on a parlé du texte.

AC : Donc, pour vous, ce n'est pas une rencontre littéraire ?

R : Si, mais s'il n'avait pas écrit le livre, ça aurait été pareil. Donc c'était une rencontre avec un auteur qui a quelque chose à dire mais pas forcément sur son livre. Il avait quelque chose à dire en général. Mais j'ai pris du plaisir à écouter quand même ce qu'il avait à dire parce qu'il avait quelque chose à dire. J'ai déjà vu des systèmes de rencontre où les gens n'avaient rien à dire et on s'en rend vite compte.

AC : Pour quelles raisons avez-vous souhaité rencontrer physiquement Yasmina Khadra ?

R : Ce qui me plaît, c'est de provoquer. Il ne s'attend pas à ce qu'on lui demande... Là on est dans la spontanéité, donc je m'attends à apprendre des choses que je n'apprendrais pas de lui par ailleurs. Voir même comment il est, etc. Je me doutais qu'il allait être classe et tout ça donc il est arrivé classe, mais il avait sa façon de parler.

AC : Pourquoi vous doutiez-vous qu'il allait être classe ?

R : Parce que je l'ai déjà vu en photo. Il est toujours avec son écharpe blanche [rire].

AC : Est-ce que vous aviez déjà lu des livres de Yasmina Khadra ?

R : Eh bien ! non justement, mais ça me donne parfois envie de les lire. J'ai déjà été voir Laurent Mauvignier.

AC : Où ça ?

R : À « L'Autre Rive » encore. Et du coup j'ai lu son livre ensuite, mais c'est jamais le même sens. Là il y a Agnès Desarthe qui va venir. J'ai le temps de lire ses livres et je vais le faire. Cette fois-ci je vais voir un peu qu'est-ce que ça fait. Je n'ai jamais lu un livre avant d'aller voir l'auteur.

AC : Vous rendez-vous à ces rencontres littéraires pour avoir des informations que d'autres n'auraient pas forcément ?

R : Non, c'est voir. Plutôt que de passer par l'intermédiaire d'un libraire ou d'un journal, voir ce que l'auteur a voulu partager dans son livre et si j'ai envie de partager ça avec lui.

AC : Est-ce que parfois vous êtes déçu d'une rencontre ?

R : Je réfléchis à celles où j'ai été. Il y en a une qui m'a laissé sur ma faim c'est avec Pierre Michon parce que je l'ai trouvé très... J'y allais pour, je ne sais pas, pas pour un divertissement mais c'était le soir, j'avais fini ma journée. Je suis arrivé dans un truc ! J'avais l'impression que c'était l'élite qui était là. Ce n'est pas que je ne me suis pas senti à ma place, je m'en fous, mais je n'ai pas tout compris. J'avais l'impression que c'était l'élite qui était là : on écoute, une question, une réponse, voilà.

AC : L'élite, c'est-à-dire ?

R : L'élite ce sont des littéraires mais qui parlent en se grattant le menton, ce genre de choses [rire]. Moi, je lis parce que ça me fait plaisir, mais j'ai l'impression que l'élite, ce que l'on appelle l'élite, ce sont les gens qui lisent en disant : « Oui, ça me rappelle tel auteur, tel auteur » pour dire que ils ont lu les autobiographies. Ça ressemblait à ça cette rencontre et celle-là m'a déçu.

AC : Et avec Yasmina Khadra, ce n'était pas comme ça ?

R : Non, non, enfin c'est un auteur qui est plus populaire et ça me plaît. D'ailleurs ça m'a plu ce qu'il disait sur les best-sellers parce qu'il y a beaucoup de styles à « L'Autre Rive » et c'est pour ça que j'y vais tout le temps. Mais je comprends qu'ils ne veulent pas vendre ce qu'ils n'aiment pas, mais ils ont parfois une façon un peu hautaine de parler des best-sellers. Et puis moi non je ne supporte pas de lire Marc Lévy, je trouve ça nul, mais il y a des gens qui trouvent ça bien, et c'est très bien pour eux, mais je trouve ça mal de dicter ce qui est bon ou pas bon.

AC : Si j'ai bien compris, vous n'avez pas acheté *L'Olympe des infortunes*.

R : Non, mais je ne l'aurais pas acheté, je l'aurais emprunté, je pense. J'aurais pu l'emprunter à la librairie, puisque j'y suis, ou alors à la bibliothèque mais je ne pense pas que je l'aurais acheté. Il est en grand format, j'attendrai quand il sortira en poche.

AC : Est-ce que vous vous êtes déjà fait dédicacer des livres par des auteurs ?

R : Oui.

AC : Lesquels, si vous vous en souvenez ?

R : J'étais jeune. C'était de la fantasy. Je n'en lis plus. Comment il s'appelle ? *Les Fourmis*.

AC : Werber.

R : Oui, Werber. Très antipathique d'ailleurs. Oui, il a pris le livre, des marqueurs et puis voilà [Rémi fait le geste d'une personne qui gribouille une feuille].

AC : Vous l'aviez rencontré quand et où ?

R : C'était à Epinal.

AC : Aux Imaginales ?

R : Oui, c'est ça. J'y travaille cette année d'ailleurs et il revient, j'espère que je ne serai pas dans son secteur parce que il m'énerve. J'avais aussi fait dédicacer au Livre sur la Place. J'achète, j'y vais et je me donne un budget et je fais le tour deux fois, et après je prends les livres qui me plaisent, mais sans préméditer, ou des fois je fais le listing des auteurs qui sont présents parce que c'est toujours agréable de voir l'auteur, de le voir, même si je n'ai pas de questions à lui poser ou rien à lui dire.

AC : Vous vous y rendez uniquement pour voir l'écrivain physiquement ?

R : Le voir physiquement et puis voilà je ne sais pas, j'aime bien [rire]. Évidemment je ne suis pas le seul, il y avait pas mal de monde.

AC : Quelle place occupent les livres dédicacés une fois chez vous ?

R : Ils sont mélangés mais ça m'arrive de retomber sur l'un deux. Parce qu'au bout d'un moment, à force de fréquenter et de lire, j'en ai quand même pas mal de dédicacés. J'en ai une dizaine je crois, et des fois on oublie et puis on retombe dessus : « Ah mais oui, c'est vrai que je l'ai vu ! » et puis, je ne sais pas, ça fait un souvenir sympa.

AC : Est-ce que vous diriez qu'un livre dédicacé a plus de valeur qu'un livre qui ne l'est pas ?

R : Je ne sais pas. Ça dépend. J'ai déjà fait dédicacer un livre que je trouvais nul mais d'une nullité incroyable et je l'ai revendu sans sourciller parce que je l'ai trouvé tellement nul que je n'avais pas de souvenirs avec. Je ne sais pas... de valeur marchande oui si le livre a été dédicacé par Hergé, oui [rire], je le revends [rire].

AC : C'est plutôt une valeur sentimentale ?

R : Oui voilà, c'est ça.

AC : Que l'on accorde au livre ?

R : Un grand mot, mais oui.

AC : Aviez-vous déjà vu Yasmina Khadra avant « L'Autre Rive » ?

R : Physiquement, non.

AC : Vous dites que vous vous rendez au Livre sur la Place. Depuis combien de temps ?

R : Depuis quatre ans, quatre, cinq ans parce qu'avant je ne lisais pas, avant je lisais peu. L'an dernier, j'y suis allé avec la jambe cassée mais j'y étais quand même. La première année, j'y suis allé et comme je vous ai dit, je m'étais donné un budget. Après, j'y allais un petit moins pour des raisons financières et dernièrement j'y suis allé mais je n'ai presque rien acheté donc j'y suis allé pour voir. J'y allais pour voir les auteurs, il faut y aller les samedis, et les samedis ça m'énerve donc...

AC : Pourquoi ça vous énerve ?

R : Il y a beaucoup trop de monde ! Je me rappelle qu'il y a quatre, cinq ans, je pouvais encore marcher.

AC : Vous allez y retourner au mois de septembre prochain ?

R : Oui, peut-être, mais sûrement le vendredi.

AC : Pouvez-vous expliquer pourquoi vous faites deux tours sous le chapiteau ?

R : Alors le premier tour, attention c'est stratégique, premier tour, je regarde tout ce qu'il y a et je ne prends pas le temps de lire chaque quatrième de couverture parce que c'est extrêmement gênant de lire alors que l'auteur est là. On lit et puis on s'en va. Moi, je ne veux pas parler à l'auteur si je lis juste la couverture. Si je fais ça à chaque livre et que ça ne me plaît pas, je ne vais pas attendre qu'il ait fini. Je m'arrête si la couverture me plaît mais je connais un peu les maisons d'édition. Je sais très bien que Minuit je m'arrête parce qu'il y en a qui sont très bien.

AC : Les éditions de minuit ne sont pas au Livre sur la Place.

R : Oui, voilà, de toute façon, ou rarement, je fais une caricature. Moi je vois les maisons, je vois à peu près ce qu'elles font. Folio j'en ai des tonnes et Pocket j'en ai très peu quoi. Et puis les auteurs aussi, je les connais à force, je sais ce qu'ils font.

AC : Donc votre premier tour, vous regardez ?

R : Mon premier tour, je regarde je me dis : « Ça a l'air pas mal, ça a l'air pas mal » et puis je vais voir et au deuxième c'est ce qui m'intéressait parce que comme j'ai un budget, je ne vais pas me précipiter sur les premiers livres. Je vais voir ceux qui m'ont plu, enfin, je ne suis pas aussi mathématique que ça. Je demande à l'auteur de quoi ça parle et puis je lui dis d'accord, et puis je prends ou je ne prends pas et puis je fais dédicacer.

AC : Vous le faites dédicacer systématiquement ?

R : Bah s'il est là oui. S'il n'est pas là j'achète et puis je m'en vais.

AC : Et s'il n'est pas présent, est-ce que vous allez revenir pour la dédicace ?

R : Non, non, si c'est un petit plus je ne vais pas revenir pour ça.

AC : Comment qualifieriez-vous votre pratique quand vous vous rendez au Livre sur la Place ?

R : C'est de la consommation, mais c'est culturel, donc ça fait un alibi d'aller passer un après-midi à regarder des bouquins et à dépenser des sous [rire] oui mais après, une fois que j'ai le livre, évidemment c'est une pratique littéraire, mais aller au Livre sur la Place...

AC : Est-ce que vous faites la différence entre une rencontre sous le chapiteau du Livre sur la Place et une rencontre en librairie ?

R : Ce n'est pas la même chose du tout. Ça n'a rien à voir, moi je vois l'auteur, il y a plein de monde, il y a du bruit.

AC : Pourtant vous discutez un peu avec ?

R : Oui, oui, mais c'est deux, trois mots. Il raconte une histoire, ça me plaît bon bah ok je vais le prendre et puis voilà.

AC : Donc ça ne s'appelle pas une rencontre selon vous ?

R : Non, c'est un bref échange, une rencontre c'est quand même plus que ça. Quand c'est en librairie, que ce soit au « Hall du Livre », je n'ai jamais été au « Hall du Livre » mais je pense que ça doit être pareil, l'auteur prend le temps de dire ce qu'il a à dire. Là, je ne vais pas prendre une demi-heure avec l'auteur, en plus à deux avec quelqu'un que je ne connais pas finalement. Non, ce n'est pas pareil. Il y a plus d'échange dans une rencontre en librairie, paradoxalement parce que quand on est en salon on est en face à face. C'est paradoxal parce que l'on échange moins que quand on est en librairie ou à une conférence même, on peut voir ça en grand.

AC : Pourtant lors d'une conférence ou d'une rencontre en librairie, vous ne prenez pas systématiquement la parole.

R : Oui, c'est vrai.

AC : Pour vous, ça s'appelle tout de même une rencontre ?

R : Oui, je ne sais pas, j'apprends plus. Je ne sais pas quoi lui dire, moi, à cet auteur que je ne connais pas quand je suis au salon.

AC : Donc vous apprenez des questions que les autres posent ?

R : Voilà, ou alors moi, si je posais une question, ça m'est arrivé, mais je ne me souviens plus. Et voilà, mais souvent les questions que les gens posent ou ce que l'auteur dit, c'est ce que je veux savoir, c'est-à-dire de quoi parle son livre, pourquoi il a écrit, est-ce qu'il y a de lui dedans, ce genre de choses.

AC : Avez-vous posé une question à Yasmina Khadra ?

R : Non, j'étais tout au fond, mais je n'aurais pas su quoi demander, puisque je ne connaissais pas du tout. Il y a de la curiosité, mais s'il y a des questions qui ont été provoquées, elles ont déjà été posées. Je ne veux pas reposer une question sur l'Algérie par exemple en sachant que ça avait déjà été posé, même si ce n'est pas précisément ce que je voulais savoir.

AC : Participez-vous à d'autres salons littéraires mis à part celui de Nancy ?

R : Celui d'Épinal. J'y vais en stage, mais j'y avais été en visiteur après y avoir travaillé.

AC : Qu'est ce que vous en pensez de celui d'Épinal ? Est-ce que vous faites une comparaison avec celui de Nancy ?

R : Il ressemble fortement à celui de Nancy même si le fond n'est pas du tout pareil. À Nancy, il n'y a pas du tout de fantastique, de science-fiction, et tout ça, mais sinon à part le fond, le fonctionnement, ça se ressemble beaucoup. Et j'aime ce qu'il se vend à Épinal, mais je préfère l'ambiance à Nancy. J'aime beaucoup, souvent les auteurs qu'il y a m'intéressent plus, mais il y a beaucoup, beaucoup de monde : ça grouille et j'ai l'impression qu'il a peu d'animations, peu de conférences, de choses comme ça parce que c'est tout noyé dans la masse. À Épinal, c'est peut-être aussi pour les gens plus jeunes, parce que c'est de la fantasy tout ça, c'est plus jeune. Et il y a le salon, et autour il y a d'autres chapiteaux où il y a des lectures de contes, des acteurs, des choses comme ça et ça manque, mais, en même temps, je ne vois pas comment ça serait possible.

AC : Selon vous, est-ce que les auteurs qui se rendent dans les salons sont les mêmes que ceux rencontrés en librairie ?

R : [silence] Oui, je pense oui. Après, si on caricature, il y a des écrivains qui ne veulent pas prendre le temps de parler de ce qu'ils ont écrit. Soit ils préfèrent fréquenter les salons parce que ça les incommode moins, peut-être par timidité... Soit, je ne pense pas qu'il y ait un souci commercial, de vente, parce que ça serait un peu délicat de dire : il y a ceux qui veulent vendre et il y a ceux qui parlent.

AC : Pour vous, ce sont les mêmes.

R : Non, ou alors je ne sais pas, celui qui va en librairie en général, s'il y a un écrivain qui se déplace en librairie et qu'un libraire l'invite, c'est deux paramètres qui font qu'il est peut-être bon... vous voyez... de un qu'il ait quelque à dire parce qu'il y va, et de deux ce qu'il dit est bien puisque le libraire l'invite, donc voilà.

AC : Alors que sur les salons, ce n'est pas comme ça ?

R : Sur les salons pas forcément.

AC : Pourquoi ?

R : Je ne sais pas. En librairie, il faut que le libraire en choisisse un. Il faut que ce soit quelqu'un qu'il aime bien, alors qu'au salon il y en a vingt à prendre, donc voilà c'est différent. Ça ne veut pas pour autant dire qu'il ne va pas prendre des gens qu'il n'aime pas, mais je ne sais pas, en librairie, il y a la caution du libraire qui l'a invité.

AC : Donc, selon vous, les rencontres en librairie sont gages de qualité ?

R : Voilà, enfin théoriquement, mais souvent je ne suis pas déçu, c'est vrai. Les auteurs qui se déplacent en librairie, généralement ils ne sont pas mauvais. C'est général, il n'y a pas de relation cause à effet. Je le constate, c'est tout.

AC : Selon vous, quand on est écrivain, et que l'on participe au Livre sur la Place ou à d'autres rencontres en librairie, est-ce que tout ça, ça fait partie de son activité en tant que tel ?

R : Oh il n'est pas obligé de le faire. Je ne pense pas qu'il soit obligé de le faire. Je pense que les écrivains qui le font, ça leur fait plaisir de rencontrer les gens qui les lisent, de voir un peu les questions que les gens se posent, simplement voir de visu. Nous, on aime bien voir de visu la tête qu'il a, ce monsieur X qui est écrit en haut de la couverture. Lui, il aime voir les gens qui le lisent. Je ne sais pas, pour avoir un profil. Je suppose que c'est un plaisir, mais ça fait sûrement partie de son activité.

AC : Est-ce que ça fait partie de son activité de promotion ?

R : [silence] Un peu oui, je pense, mais c'est toujours pareil, il n'est pas obligé de le faire, donc si il ne le fait pas et que l'éditeur veut faire la promotion, il le fera quand même, il n'a pas besoin que l'écrivain se déplace. Quand on dit promotion, ça peut aussi bien être la publicité que je ne sais quoi. Donc oui, ça doit faire partie de l'activité de promotion, mais je ne pense pas que ce soit son intention de se dire : « Oui, je vais aller là-bas pour en vendre », je ne suis pas certain. Mais je pense qu'il y a des écrivains qui vendent plus en salon. Par exemple, tous les auteurs régionaux, s'ils ne vont pas au salon, je ne sais pas qui va demander en librairie : « Je voudrais tel livre, absolument ».

AC : Pensez-vous que quelqu'un qui publie pour la première fois a une chance d'être un minimum reconnu sans aller à la rencontre de son public ?

R : Oui, oui, je pense. Il y a des exemples à l'étranger. Et je pense que s'il a du talent et qu'il y a un journaliste qui le lit ou, des fois, ça fait effet boule de neige, il y a des libraires qui le défendent.

AC : Pensez-vous que les rencontres publiques sont une forme de reconnaissance pour l'écrivain ?

R : Oui je pense parce qu'un individu lambda comme vous et moi qui écrit, on sait bien que l'on ne sera pas lu de toute façon, donc alors que le fait qu'il y ait des gens qui se déplacent pour voir, qui dépensent de l'argent, on sait que la valeur de l'argent aujourd'hui c'est omniprésent, qui dépensent de l'argent pour acheter ce texte, oui je pense que ça doit être grisant pour l'écrivain de voir ça.

AC : Comment pourrait-on qualifier les personnes qui se rendent à la librairie « L'Autre Rive » pour rencontrer un écrivain ?

R : Des lecteurs passionnés.

AC : Et ceux qui vont au Livre sur la Place ?

R : Je pense qu'il y a les mêmes gens qu'à « L'Autre Rive » plus des gens aussi occasionnels, qui se disent qu'il y a un événement autour du livre. Je pense que la plupart des gens qui vont au Livre sur la Place sont lecteurs, même s'ils le sont qu'un petit peu. Mais ils disent : « Quitte à acheter un livre, autant que je l'achète là parce que je verrai l'écrivain, et puis j'aurai une signature » ou pour faire un cadeau, je n'en sais rien.

AC : Vous, régulièrement, est-ce que vous faites des cadeaux de livres ?

R : Ce n'est pas une habitude familiale. J'aimerais, mais je ne sais pas, j'ai toujours l'impression que c'est un risque.

AC : Pourquoi ?

R : Parce que si ça ne plaît pas, ça sera de ma faute et je serai déçu.

AC : Est-ce que vous recevez des livres en cadeau ?

R : Oui, parce que j'en demande, je demande des références. Je fais ma liste de cadeaux [rire] à mon âge !

AC : Est-ce que vous avez déjà reçu en cadeau un livre dédié par un écrivain ?

R : Non, non.

AC : Est-ce que ça vous plairait ?

R : Ah oui si c'est un auteur que j'aime vraiment, ah oui, oui, ça me plairait.

AC : De manière globale, quelle est votre consommation de livres ?

R : J'en lis deux par semaine. Surtout du roman, mais ce n'est pas pour autant que je vais en acheter en librairie. J'ai un stock bouquiniste, dans les foires du Secours Populaire, ce genre de choses. Là, j'en achète et je stocke tout ça.

AC : Vous avez une idée du nombre de livres que vous avez chez vous ?

R : 300, 400 en romans.

AC : Est-ce que vous seriez prêt à les revendre ?

R : Oh ceux que je n'aime pas, oui, mais il n'y en a pas beaucoup que j'aime suffisamment peu pour les vendre.

AC : Est-ce que vous les prêtez ?

R : Oh oui facilement, ça me fait même plaisir de les prêter.

[Peu après l'entretien, Rémi souhaite revenir sur sa rencontre avec Pierre Michon]

AC : Pierre Michon, vous l'avez rencontré, mais vous n'avez pas demandé de dédicace, pourquoi ?

R : Parce que j'ai l'impression que c'était déplacé de demander une dédicace à Pierre Michon. Je trouve que ce n'est pas un écrivain qui dédicacerait. Je ne le sens pas dédicacer, comme je ne le sens pas de demander à un universitaire, à un professeur de dédicacer.

AC : Est-ce que les gens autour de vous avaient demandé la dédicace ?

R : Je ne me souviens plus, dans le même ordre d'idée, j'avais été voir une linguiste qui a écrit *Les mots en voyage* sur les Français en Europe. J'y avais été et j'avais son livre, je l'avais acheté deux mois avant, le hasard fait bien les choses. Je l'avais emmené, mais je n'avais pas demandé de dédicace parce que je ne sais pas, je ne me voyais pas lui demander une dédicace parce que ce n'est pas quelqu'un qui dédicace, je la vois mal dédicacer, elle vient nous parler de trucs de linguistique.

AC : C'est trop sérieux pour la dédicace ?

R : Peut-être inconsciemment, peut-être, mais je ne sais pas.

AC : Donc, selon vous, il y a des écrivains à dédicaces et d'autres non ?

R : Voilà, je ne sais pas, peut-être.

8.6. CHANTAL, 60 ans, psychologue, Jarville (54)

« J'ai l'impression qu'au salon du livre on explique rien du tout, il y a tellement d'auteurs que c'est un bref passage. On montre les auteurs, on les regarde : « Ah oui, c'est lui, je l'ai vu, je vais lui faire signer mon livre » et c'est tout. On ne parle pas du tout de la substance du livre. Alors que dans une lecture dans une librairie on ne fait que ça, on ne fait que ça, on peut poser des questions, il va répondre sur le sujet ou à côté du sujet. Enfin, c'est quand même la matière du livre qui est soulevée. L'auteur en parle pendant une heure, une heure et demi quand même et il parle de son livre. Alors que dans les salons, j'ai l'impression que c'est une vitrine ».

Date de l'entretien : 26 avril 2010

Lieu de l'entretien : À son domicile à Jarville (54)

Durée de l'entretien : 32 minutes

Dernier diplôme obtenu : Doctorat en psychologie

AC : Vous étiez présente à « L'Autre Rive » pour rencontrer Yasmina Khadra. Est-ce que vous êtes venue seule ou accompagnée ?

C : Seule.

AC : Comment avez-vous eu connaissance de cette rencontre littéraire ?

C : Par l'information informatique. J'ai reçu le courriel du libraire que je connais par ailleurs. À chaque fois qu'il y a une rencontre, il m'envoie le programme.

AC : De manière générale, qu'avez-vous pensé de cette rencontre avec Yasmina Khadra ?

C : Moi, elle ne m'a pas déplu, alors que d'autres ont pensé, m'ont dit : « Je n'aime pas Yasmina Khadra. Il est trop convenu, trop ci trop ça », moi, j'ai bien aimé.

AC : Ce sont des personnes qui vous ont dit cela avant que vous alliez à la rencontre ?

C : Oui et même avant parce que les gens en discutant ont dit : « Je n'y suis pas allée parce que lui je ne l'apprécie pas ». Moi, ça m'a bien plu. Bon, je n'ai pas appris beaucoup de choses parce que le livre je l'avais lu, ses histoires je connaissais, et le nom de sa femme, je savais tout ça. Mais il y avait de la bonhomie, il expliquait des choses, il avait de l'amour pour la littérature, ce n'était pas un mauvais moment.

AC : Est-ce que vous aviez des attentes particulières pour cette rencontre ?

C : Non, je n'attendais rien de spécial.

AC : Comment avez-vous vécu cette rencontre ? Est-ce que vous diriez que ça s'inscrit dans le cadre d'une rencontre littéraire, un moment de divertissement, un moment d'évasion ?

C : Ah, il y avait quand même un côté littéraire et de... on va dire de divertissement peut-être, mais avec une structure littéraire à la base.

AC : À quel moment c'était un divertissement ?

C : Jamais, jamais ça n'a jamais été un divertissement sauf quand il a fait quelques traits d'humour où on a ri mais ce n'était pas le but, je n'allais pas me divertir. J'y allais pour le rencontrer, pour rencontrer un auteur et pour voir ce qu'il avait à dire.

AC : Pour quelles raisons avez-vous souhaité rencontrer physiquement Yasmina Khadra ? Pourquoi ne pas se contenter de ses livres ?

C : [silence] Parce que l'occasion m'était donnée et c'est un auteur vivant, c'est pour se rattraper de tous les auteurs morts que je ne peux pas rencontrer.

AC : Mais pourquoi le voir physiquement, qu'est ce que ça vous apporte de plus ?

C : C'est vrai que je n'ai pas appris grand-chose. Qu'est-ce que ça m'a apporté ? [hésitation] Ça il faut que je réfléchisse avant... Qu'est-ce que ça peut apporter de le voir physiquement ?

AC : Parce qu'il y a quelques années de ça, dans les années 70, on n'allait pas voir un auteur.

C : Si, si, j'ai toujours regardé *Apostrophes* comme une malade moi.

AC : À la télé mais pas physiquement.

C : Oui, oui, mais ça veut dire : « Tiens, ils ont cette tête-là, tiens, ils racontent ça, tiens, ça peut être quelqu'un comme ça, il n'a pas du tout la tête qui correspond ». Moi j'adore les biographies, je ne fais que lire des biographies, bon, j'ai celle de Marie Leszczynska pour le moment, je ne peux pas la rencontrer. Et donc du coup, quand ils sont vivants, je sais, c'est un peu bizarre, mais de voir leur tête, de les reconnaître. J'ai été l'autre fois à Brest, j'ai rencontré Didier Decoin, je savais que c'était Didier Decoin parce que je connaissais son physique.

AC : Donc ça vous a fait plaisir de le voir ?

C : Ah oui, je pense.

AC : Et Yasmina Khadra, vous l'aviez déjà vu en photo ?

C : Non, mais je l'ai déjà vu en interview à la télé. Oui je n'ai pas découvert.

AC : Vous n'avez pas découvert son physique en tout cas ?

C : Non, non, je le connaissais.

AC : Avez-vous été déçue ou non par cette rencontre ?

C : Je l'ai trouvé un peu petit : « Tiens, il est plus petit que je ne le pensais, tiens, il est plus rigolo que je ne le pensais » parce qu'il était assez détendu, et puis c'est tout.

AC : Vous vous étiez quand même construit une certaine image de lui ?

C : Ah oui, oui, oui.

AC La rencontre a donc été plutôt positive.

C : Oui par rapport aux autres. Oui, il m'a même un tout petit peu donné des clefs sur les livres que je venais de lire.

AC : Qu'avez-vous appris par exemple ?

C : Eh bien ! que lui avait toujours été tenté par ces gens du quart monde, enfin, hors monde même. Et que c'était sa préoccupation, parce que, quand j'avais lu le livre, je le trouvais un petit peu convenu.

AC : C'est-à-dire ?

C : Bah on s'attendait, c'était un peu caricatural, celui qui avait eu une vie, qui était devenu vagabond et qui expliquait à l'autre qui était incapable de pouvoir vivre dans la ville : « Va vivre dans la ville, tu verras, c'est mieux, moi j'ai été marié, j'étais musicien » et donc de vivre en dehors du monde n'est pas possible, et l'autre était déficient intellectuel et ne pouvait pas s'adapter, et donc du coup il est revenu quand même. Donc il a donné quelques clefs. C'est ce qui m'intéresse. Il a dit : « Je les ai rencontrés, j'ai déjà vécu avec eux, c'est ce qui fait que j'ai écrit ça après ».

AC : Pour vous c'est une clef de lecture de savoir tout ça ?

C : Oui, oui.

AC : Est-ce que vous avez posé des questions à Yasmina Khadra ?

C : Ah non, je ne parle jamais.

AC : Pourquoi ?

C : Parce que je n'ai pas du tout envie d'échanger directement, je n'ai pas besoin.

AC : C'est étrange parce que vous voulez voir la personne mais pas nécessairement lui parler ?

C : Non jamais je ne parle, jamais. Je n'ai pas de questions à poser. Ce n'est pas étrange, je n'ai pas vraiment envie d'échanger. Moi, j'ai envie de les voir. Je n'avais pas vraiment de questions à poser.

AC : Que pensez-vous des questions qui ont été posées ?

C : Bah.

AC : Parce que j'étais à côté de vous et vous aviez toutes les réponses aux questions.

C : Oui. [rire]

AC : Vous parliez à voix basse mais j'ai entendu.

C : Bien sûr oui. Je n'étais pas étonnée, je savais ce qu'il allait répondre parce que je le connais quand même, j'ai lu les choses.

AC : Y compris les noms des personnages.

C : Ah oui, oui, je les connaissais ah oui, oui.

AC : Vous anticipez parfois la parole de Jean-Bernard Doumène.

C : Ça, ce n'est pas bien, il aurait fallu que je me taise quand même.

AC : Jamais de questions donc ?

C : Non, je n'en avais pas, mais le livre, moi, je me l'incorpore, et après je m'en fais à ma sauce. Je n'ai pas besoin d'aller demander à l'auteur, ça je n'ai pas besoin, qu'il me dise pourquoi il a écrit ça, quels sont les tenants, les aboutissants, quel est son état d'esprit, même sa déception, ça ça m'intéresse, mais je n'ai pas vraiment besoin de lui demander personnellement.

AC : Vous est-il déjà arrivé d'interpréter un texte de manière totalement différente des explications de l'auteur ?

C : Oh, ça m'est arrivé d'avoir tout faux. Tout faux. Avoir lu un livre de Claudel, *Les Âmes grises*, et de me tromper sur la fin. Mais c'est fait exprès, le livre était fait exprès, c'est à la dernière page que l'on savait qu'en fait celui qui avait été accusé de tuer avait vraiment tué alors que l'on pensait que c'était une pauvre victime. Et moi j'étais partie dans mon truc et la dernière je l'ai mal lu et on m'a dit : « Ah, non tu t'es trompée ! ». Je ne suis pas contente de me tromper, ce n'est pas agréable.

AC : Vous aviez donc lu *L'Olympe des infortunes* avant la rencontre avec Yasmina Khadra ?

C : Ah oui, oui. Je l'avais lu pas en pensant à cette rencontre, je l'ai lu parce qu'il sortait, parce que je voulais le lire.

AC : Vous ne saviez pas qu'il allait venir à Nancy pour parler de ce livre ?

C : Ah non, du tout, du tout. « Ah bah tiens, puisqu'il vient » de toute façon il serait venu, même si je ne l'avais pas lu, j'y serais allée, je l'aurais peut-être lu après d'ailleurs, mais là je l'avais lu avant.

AC : Avez-vous fait dédicacer l'exemplaire ?

C : Ah non.

AC : Vous n'êtes pas venue avec le livre ?

C : Ah non jamais. Je ne fais jamais dédicacer. Ça sert à rien, c'est ridicule.

AC : Vous n'êtes pas nombreux à penser ça.

C : Oh ! bah c'est ridicule d'aller se faire mettre « pour un machin » oh non, non, ce n'est pas possible.

AC : Est-ce que l'on vous a déjà offert un livre dédicacé ?

C : Oui, oui, oui.

AC : Et alors ?

C : Bah c'est ridicule. Alors vous notez : « Pour mon ami machin ». Ou il a marqué : « Amicalement ». Il ne m'a jamais vue, il ne sait même pas qui c'est, non, non, je ne fais pas dédicacer, jamais.

AC : Un livre dédicacé n'a pas plus de valeur qu'un livre qui ne l'est pas ?

C : Bah non pas pour moi, même pour s'amuser, dire : « Ah bah tu as vu ». Vous savez j'étais en voyage avec Luc Ferry et d'autres personnes connues et tous les gens allaient faire dédicacer leur bouquin après les conférences. On était sur un bateau, donc c'était très facile, on mangeait avec eux, on se voyait tout le temps, c'était très facile de se faire dédicacer leurs livres. Pour rien au monde, je serais allée me faire dédicacer mes livres, mais j'ai discuté avec eux quand même et pas seulement que de livres.

AC : Donc pour Yasmina Khadra, vous êtes venue juste à l'heure indiqué, vous n'êtes pas venue avant ?

C : Ah bah non. Je suis arrivée à 18h30. Je ne voulais pas discuter avec. Je suis arrivée à 18h30 pour l'écouter.

AC : Que pensez-vous des personnes qui veulent absolument la dédicace ?

C : Mais je n'ai pas d'opinion. Ils veulent s'incorporer une partie de cet auteur mais c'est une fausse incorporation, enfin, ça n'a pas vraiment de sens. Mais ils peuvent le faire, je ne les

juge pas pour autant. Mais alors venir une heure avant pour se faire dédicacer un bouquin, attendre une heure pour avoir l'auteur qui parle non, moi, je suis arrivée à 18h30.

AC : Malgré tout, est-ce que le fait de rencontrer un écrivain implique que ses livres vont occuper une place particulière chez vous ?

C : Ah oui forcément. Celui-là, je le connais, je l'ai rencontré, je l'ai entendu parler. Je sais qu'il adhère bien ou qu'il n'adhère pas ou qu'il est insupportable, oui, oui. Le fait de les voir, ça change quelque chose.

AC : Est-ce que leurs livres sont placés à part dans votre bibliothèque par exemple ?

C : Pas du tout.

AC : Ils sont mélangés avec les autres ?

C : Non, non, par ordre alphabétique, pour pouvoir les retrouver. Mais vous savez que je n'achète plus de livres. Je n'ai plus de place dans la bibliothèque, je ne peux plus acheter de livres.

AC : Vous les empruntez alors ?

C : Mais je suis inscrite dans une bibliothèque et je vais les chercher parce que je n'ai plus de place. Et puis un livre, ça a une mode, et les livres que j'ai eus, que j'ai achetés, admettons il y a trente ans, ils sont tellement dépassés, ils sont tellement ridicules.

AC : Comment un livre peut-il être dépassé ?

C : Ils sont dépassés. Certains d'entre eux, vous ne les liriez plus du tout. Il y a plein de livres que vous ne liriez plus du tout.

AC : Mais vous les conservez quand même ?

C : Bah malheureusement je les ai.

AC : Vous ne voulez pas les vendre ?

C : Je voulais les donner à une bibliothèque et : « Non, non, ne nous en donnez pas. On en a de trop », je voulais les donner moi.

AC : Combien de livres avez-vous chez vous ?

C : Ah je ne sais pas. Des centaines.

AC : Vous souvenez-vous des auteurs que vous avez rencontrés rien qu'en regardant leur livre ?

C : Ah oui, oui. Mais il y a un problème, vous savez, avec la télévision maintenant, vous les avez rencontrés visuellement quand même dans la télévision, vous savez la tête qu'ils ont.

AC : Est-ce que c'est une rencontre pour autant ?

C : [silence]

AC : Est-ce que l'on peut parler de rencontre ?

C : Oh oui, quand même.

AC : Et Yasmina Khadra, vous l'avez rencontré ?

C : Non, je ne l'ai pas vraiment rencontré moi, je l'ai vu.

AC : Par contre, à la télé, vous avez plus l'impression que c'est une rencontre ?

C : Non, pas plus. Ça dépend comment ils sont interviewés, pas plus. Mais bon, je ne l'ai pas vraiment rencontré, là il a fait son numéro.

AC : Un numéro, pourquoi un numéro ?

C : Bien sûr parce qu'il avait des spectateurs.

AC : Vous pensez que les écrivains jouent un rôle face à leur public ?

C : Ah bah n'importe qui, dès qu'il y a un interlocuteur, un spectateur, vous êtes un tout petit peu pas pareil.

AC : Est-ce que vous avez déjà été déçue par une rencontre ?

C : Non, ça je ne peux pas le dire. Je n'en sais rien, je ne sais pas mais c'est possible, et ça je ne sais pas.

AC : Une fois que l'on a rencontré un écrivain, est-ce que le regard est modifié quand on lit à nouveau un de ses livres ?

C : Je pense, je le pense.

AC : Dans quel sens ?

C : Bah comme on le connaît un peu, on essaie plus de comprendre son livre. Je pense que ça change quelque chose, moi.

AC : Préférez-vous obtenir des informations sur la biographie de l'auteur ou sur le contenu du livre ?

C : Les deux, mais la biographie est très importante.

AC : Qu'est-ce qui vous plaît dans la biographie ?

C : Je ne sais pas, ça raconte une vie, une histoire vraie.

AC : Une histoire avec des anecdotes ?

C : Oh bah parfois oui, vous savez je viens de lire la biographie de Virginia Woolf, et ça m'a donné envie de la lire, oui.

AC : Vous aviez dit que vous aviez déjà vu Yasmina Khadra à la télé, est-ce que vous vous souvenez de l'émission ?

C : Bah le problème, c'est que depuis il n'y a plus mon *Apostrophes*, je regarde des fois le samedi matin sur la 5, et je l'ai peut-être entendu à la radio. Je ne fais pas très attention, vous savez, je prends les informations comme ça, au vol.

AC : Ça peut être à la télé comme à la radio ?

C : Absolument. Dans ma voiture, normalement, j'ai France Culture en permanence, donc je roule, et hop. C'est très bien, ça m'intéresse, mais beaucoup de choses m'intéressent, c'est un peu ennuyeux, moi je suis très curieuse.

AC : Est-ce que vous fréquentez, par ailleurs, les salons du livre ?

C : Je les ai fréquentés et je n'y vais plus.

AC : Pourquoi ?

C : C'est insupportable [rire].

AC : Vous êtes allée où ?

C : Au Livre sur la Place. J'allais régulièrement au Livre sur la Place, plutôt le jour où il n'y a pas trop de monde, donc le vendredi, et puis je ne sais pas pourquoi c'est au mois de septembre, et maintenant je suis plutôt en voyage à ce moment-là. Et puis quand j'y pense : « Mince, le dimanche il y a plein de monde ! » alors pour aller faire la queue... Si, il y en a un qui avait été très désagréable, comment il s'appelle ? Ce journaliste qui avait fait des films, qui avait eu une expérience de mort, revenir de la mort, bon enfin, celui-là je l'avais trouvé sympathique comme tout à la télé, j'ai failli aller le voir pour lui expliquer quelque chose et je l'ai trouvé désagréable au possible, celui-là, et je n'ai plus jamais lu un livre de lui, plus jamais. Là, du coup, terminé, je ne ferai pas l'effort de lire ses livres parce que je l'ai trouvé imbuvable au Livre sur la Place.

AC : En quelle année êtes-vous allée au Livre sur la Place ?

C : J'y suis toujours allée, mais ça fait bien dix ans que je n'y vais plus.

AC : Donc vous n'avez pas connu le changement place Stanislas, place de la Carrière ?

C : Non, moi j'allais que sur la place Stanislas.

AC : Que faisiez-vous sous le chapiteau ?

C : Bah rien, j'allais voir la tête des gens, je tournais, j'allais voir les livres, leurs têtes et je regardais même les gens qui disaient : « Dédicacez-moi ça ». Rien, je me promenais, je pêchais des informations.

AC : Est-ce que vous rencontriez des écrivains ?

C : Parfois. J'ai rencontré une de mes amies. Un jour j'y étais, et je vois Noëlle Châtelet, je fais : « Ah Nono, qu'est-ce que tu fais là ? »

AC : C'est un auteur de la région ?

C : Ah non pas du tout. C'est une auteure parisienne. Mais bon, moi j'ai été élevée dans la région parisienne, c'était mon amie d'enfance que je n'avais pas vue depuis longtemps. Elle se demandait quelle était la folle qui disait : « Nono, qu'est-ce que tu fais là ? ». Elle s'est dit : « Elle me connaît ». Je lui ai rappelé et elle m'a raconté sa vie. Là j'étais contente de la rencontrer, mais là c'était personnel, et je ne m'attendais pas à la voir en plus, je dis : « Ah, qu'est-ce que tu fais là ? » parce que je l'avais revue à la télé, donc je l'avais reconnue. Ça faisait quarante ans que l'on ne s'était pas vues donc comme je l'avais vue à la télé, je l'avais reconnue, mais elle, bah évidemment, elle ne m'avait pas vue alors elle ne se rappelait plus qui j'étais.

AC : Quand vous vous rendiez au Livre sur la Place, est-ce que vous saviez à l'avance quel auteur vous alliez rencontrer ou voir ?

C : Ah oui, un petit peu quand même. Il y avait Untel, Untel, et puis, bon, des inattendus. Je suis en train de chercher, un jour j'ai failli faire une bêtise. Il y avait un auteur, vous savez celui qui s'était échappé d'une prison, enfin bref qui avait publié, et alors j'ai failli lui (je ne savais pas qu'il avait publié un livre) dire : « Dites donc, vous avez un nom qui prête à confusion, on pourrait croire que vous vous êtes échappé » [rire] et c'était lui. Des fois je leur parle quand même. Quand j'ai envie, je leur dis quatre mots. Labro, c'est Philippe Labro que je ne peux plus encadrer, qui est très détestable, un vrai Parisien horrible.

AC : Est-ce que vous achetiez des livres au Livre sur la Place ?

C : Ah oui, oui, oui.

AC : Mais sans dédicace ?

C : Non.

AC : Comment réagissaient les écrivains ?

C : Je n'achetais pas beaucoup au Livre sur la Place. Et puis on peut l'acheter et pas aller courir, faire une grande queue merci ! Moi, je ne vais pas faire la queue pour qu'il me mette [signe de la main d'un gribouillis].

AC : Tout le monde n'a pas une file d'attente devant son stand.

C : Oui mais ceux qui n'ont pas de grande file d'attente, ils n'ont peut-être pas des livres qui sont à la mode, intéressants, etc.

AC : Vers quels livres vous dirigez-vous ?

C : [silence]

AC : Des livres dont vous avez entendu parler à la radio ou à la télé ?

C : Bah oui, moi j'ai une politique d'auteur, alors je lis tel auteur, tel auteur, tel auteur, ou oui les nouveaux dont j'ai lu de bonnes critiques.

AC : Vous faites attention aux critiques avant d'acheter ?

C : Oui, mais je n'en n'achète plus.

AC : Mis à part le Livre sur la Place, est ce que vous fréquentez d'autres salons du livre ?

C : Je ne pense pas. Quels autres salons du livre y aurait-il localement ?

AC : Il y a Metz par exemple.

C : Ah non, je ne serais jamais allée à Metz. Enfin, si j'y étais allée et qu'il y avait le salon, j'y serais allée.

AC : Cela aurait été une occasion, non votre but ?

C : Non non, parce que mon but, ce n'est pas tellement d'aller les voir ou de discuter, c'est l'occasion qui fait le larron, c'est tout.

AC : Les rencontres en librairie sont-elles fréquentes ?

C : Ah mais oui parce que comme monsieur Doumène nous envoie ses trucs.

AC : Vous y allez à chaque fois ?

C : Non, non, sûrement pas. Je sélectionne, mais on va surtout... Bon, le fait de la profession de mon mari, on va pour des livres de psychanalyse, des choses comme ça. Parce qu'il y en a qui ne m'intéressent pas du tout, des sujets qui ne sont pas intéressants. Mais là où on va assez souvent, c'est, je vous dis, les trucs de psychanalyse, de psychiatre, mais que ce soit à « L'Autre Rive » ou parfois dans les Maisons de la Culture, enfin c'est variable, et à l'IRTS.

AC : Au forum de l'IRTS, ce sont toujours des auteurs qui viennent ou il y a d'autres activités ?

C : Oui, on y va. Non, il y a d'autres activités, mais on y va pour les auteurs quand même, les échanges.

AC : Vous souvenez-vous des auteurs que vous avez rencontrés à « L'Autre Rive » ?

C : Certains.

AC : C'était qui ?

C : Il y avait, il y a eu, je ne sais plus leurs noms, mais c'est des psychanalystes, je ne sais pas exactement leurs noms.

AC : Est-ce que ces auteurs, pour la plupart psychanalystes, vont sur les salons littéraires ?

C : Non, je ne pense pas.

AC : Pourquoi, selon vous ?

C : Parce qu'ils ont des auditeurs qui sont réduits. Peut-être qu'ils y vont, je ne sais pas, mais je n'ai pas l'impression. Vous savez, quand on y va il y a tous les psychologues, c'est quand même sélectionné, l'assistance est sélectionnée.

AC : Alors que les salons non ?

C : Ah non c'est moins sélectionné, j'ai l'impression.

AC : Peut-on qualifier les salons du livre de populaires selon vous ?

C : Ce n'est pas tout à fait populaire, de ce que je sais, mais c'est plus populaire que les lectures que l'on a dans les librairies, ça c'est sûr.

AC : Comment expliqueriez-vous la différence entre une rencontre en librairie et une rencontre en salon du livre ?

C : J'ai l'impression qu'au salon du livre on n'explique rien du tout, il y a tellement d'auteurs que c'est un bref passage. On montre les auteurs, on les regarde : « Ah oui, c'est lui, je l'ai vu, je vais lui faire signer mon livre » et c'est tout. On ne parle pas du tout de la substance du livre. Alors que dans une lecture dans une librairie on ne fait que ça, on ne fait que ça, on peut poser des questions, il va répondre sur le sujet ou à côté du sujet. Enfin, c'est quand même la matière du livre qui est soulevée. L'auteur en parle pendant une heure, une heure et demie

quand même et il parle de son livre. Alors que dans les salons, j'ai l'impression que c'est une vitrine.

AC : Est-ce que vous pensez que quand on est écrivain, participer à ces rencontres littéraires que ça soit en librairie, dans les salons du livre ou ailleurs, fait partie de son métier ?

C : Je pense que ça doit dépendre des écrivains. Il y a des écrivains style Modiano qui est tellement mal à l'aise vis-à-vis d'un public que là, il se force et qu'il n'en a pas besoin. Et il y a d'autres gens comme Yasmina Khadra, c'est ce qu'il nous a expliqué, il nous a dit : « Voilà, je pense avoir été mal reçu et mal compris, mais quand je viens devant vous, je peux vous donner quelques explications complémentaires qui vont faire que vous allez comprendre l'effort et vous allez peut-être mieux m'apprécier, parce que je vais vous dire pourquoi j'ai fait ça. Plutôt que vous me jugiez en disant c'est comme si, c'est comme ça, je vais vous donner des explications complémentaires ». Et donc certains, probablement certains auteurs, ont besoin d'aller au devant de leurs lecteurs pour être plus précis, pour prendre la température, et puis d'autres n'en n'ont pas besoin du tout parce qu'ils ne peuvent pas. Ça dépend aussi de leur psychisme, je pense, ça doit être très variable.

AC : Est-ce que vous pensez que, pour un écrivain, voir son public, son lectorat incarné est une forme de reconnaissance ?

C : Ça, je n'en sais rien du tout. Là où vous vous trompez, c'est que les gens qui étaient à « L'Autre Rive » l'autre jour, je ne sais pas combien avaient lu le livre, je pense pas beaucoup, donc ce n'est même pas un vrai lectorat. Vous avez vu que dans l'assistance il y avait des gens d'Afrique du Nord, et des Bédouins en particulier, et ils venaient par reconnaissance de caste, de pays. Ils n'avaient pas forcément lu et je ne pense pas qu'ils aient lu le livre en plus, et l'autre qui a dit : « Je ne lis rien sauf vos livres », ça me fait sourire.

AC : Pourquoi ?

C : Parce que si elle arrive à lire *L'Attentat* ou *Les Hirondelles de Kaboul* ou des trucs comme ça, elle peut lire d'autres livres, ça m'étonne quoi.

AC : Selon vous, ce ne sont pas des lecteurs ?

C : Je n'ai pas l'impression. Ils n'étaient probablement pas tous lecteurs.

AC : Pas tous lecteurs ou pas tous lecteurs de Yasmina Khadra ?

C : Pas tous lecteurs parce que ceux-là, quand ils disent : « Je ne lis rien que vos livres » alors s'il en a écrit cinq, elle a lu cinq livres dans sa vie, ça ne fait pas beaucoup, ça fait pas lectrice. On ne peut pas dire qu'elle soit lectrice. Et puis les autres, il est possible que ce soient des

lecteurs, mais bon c'est : « Oh tiens, il vient, on va aller le voir ». Bon, je suis étonnée qu'il lui demande pourquoi il s'appelle Yasmina Khadra. Ça, ça me souffle, parce que c'est tellement connu ! Lui poser encore cette question, c'était pour avoir quelque chose à dire, parce que ça, ça me souffle. À la limite, moi, ça me cassait les pieds qu'il pose cette question.

AC : Mais qui sont ces gens en définitive ?

C : C'est étonnant, c'est étonnant, qu'est-ce qu'ils viennent faire ? Curieux mélange. Il y a quelqu'un qui vient voir, il y a quelqu'un qui vient se rassurer.

AC : Se rassurer, c'est-à-dire ?

C : Se rassurer sur ce qu'il a compris aussi.

AC : En contexte de salons du livre, comment qualifier les gens qui sont sous le chapiteau ?

C : Des passants [rire]. Ce sont des passants. Bon, ils ont quand même un intérêt, sinon ils n'iraient pas voir les auteurs, ils veulent voir la tête des auteurs.

AC : Selon vous, ce n'est pas la même démarche que d'aller en librairie ?

C : Ah non, non, non.

AC : Vous diriez que ce n'est pas la même démarche littéraire ?

C : Je n'ai pas l'impression. Moi, j'ai l'impression que dans les salons du livre, on parle peu de livres.

AC : Donc ce n'est pas littéraire selon vous ?

C : Pas beaucoup, mais on ne peut pas être aussi catégorique. Ça l'est quand même un peu parce qu'il y en a qui écoutent. Moi, comme une imbécile, j'ai été voir Philippe Labro pour lui poser une question : « Vous savez, je crois que j'ai la réponse » et quand j'ai vu qu'il s'en foutait de la réponse, j'ai dit « Bon allez hop, va te faire... ». Donc il y a de tout. Il y a celui qui vient voir la tête qu'il a, il y en a qui passent.

AC : Comme vous alors, vous venez voir la tête qu'il a ?

C : Oui, mais je ne viens pas voir que la tête qu'il a, parce que je viens écouter ce qu'il a à dire.

AC : Selon vous, les salons ne seraient pas propices à la discussion ?

C : J'ai l'impression. Sauf des salons très calmes où il n'y a personne, mais sinon vous ne pouvez pas approcher l'auteur.

AC : Mais pourtant vous ne posez pas de questions quand vous allez en librairie ?

C : Non.

AC : Donc il n'y a pas de discussion non plus ?

C : Non.

AC : Il y a plusieurs degrés de rencontre en fait ?

C : Oui, oui. On peut dire ça comme ça. Mais heureusement que les autres en posent. Ça m'apporte la réponse [rire]. Je laisse la place aux autres.

AC : Par timidité ?

C : Non. Si, je pourrais en avoir, mais puisque les autres vont les poser, ce n'est pas la peine que je me fatigue.

AC : Sauf les questions du type : pourquoi vous vous appelez Yasmina Khadra ?

C : Oui celle-là non, elle était sans intérêt. Mais bon, il a pu raconter son histoire et toute son histoire, le fait qu'il soit allé dans une école militaire à huit ans, etc., comment il avait été, et puis la guerre, ce qu'il avait fait contre l'intégrisme, ça, on ne le savait pas quand même.

AC : Donc vous avez appris quelque chose ?

C : Ah oui, oui oui sûrement.

AC : Au Livre sur la Place, quand vous y alliez, est-ce que vous participiez aux rencontres littéraires qui n'avaient pas lieu sous chapiteau, mais plutôt dans les salons de l'Hôtel de Ville avec madame Rossinot par exemple ?

C : Non, parce que il ne faut pas oublier les horaires où ça se passe.

AC : Et ça ne vous convenait pas ?

C : Ah bah non, moi je suis au boulot

AC : Mais le week-end il y a des rencontres ?

C : Oui, mais je ne suis pas au courant. Si vous voulez, l'information n'était pas très bien faite et comme je ne suis pas au courant, il faudrait que je prenne le temps. Là c'est bien parce que je la laisse sur mon ordinateur. Je savais, je m'étais dit : « Tiens, le soir là j'y vais ».

AC : En moyenne, quelle est votre consommation de livres ?

C : C'est un peu beaucoup, c'est trois par semaine

AC : Des romans ?

C : Non. Là j'ai une biographie, le coup d'avant j'ai eu un roman, après j'ai le Virginia Wolf, ça varie.

AC : Des essais ?

C : Des essais, pas de trop. Un peu, mais pas de trop.

8.7. MARIE-JEANNE, 52 ans, secrétaire dans un cabinet d'assurance, Nancy

« Ce n'est pas que j'ai une bibliographie mais je note feuille par feuille le nom de l'auteur, le livre que j'ai acheté, le numéro, si je l'ai lu, si je ne l'ai pas lu, s'il est dédié ».

Date de l'entretien : 26 avril 2010
Lieu de l'entretien : à son domicile, à Nancy
Durée de l'entretien : 34 minutes 25
Dernier diplôme obtenu : Brevet professionnel

AC : Vous étiez présente à « L'Autre Rive » pour rencontrer Yasmina Khadra ?

MJ : Oui.

AC : Est-ce que vous êtes venue seule ou accompagnée ?

MJ : J'ai entraîné une amie.

AC : Entraîné ?

MJ : Oui, parce qu'elle ne connaissait pas du tout Yasmina Khadra et donc quand je lui en ai parlé, je lui ai dit : « Allez viens, il est sympa » donc je l'ai entraînée avec moi.

AC : Comment vous saviez qu'il était sympa ?

MJ : Parce que je l'avais déjà rencontré.

AC : Vous l'aviez rencontré où ?

MJ : Au Livre sur la Place.

AC : Et votre amie, c'était la première fois qu'elle rencontrait un écrivain ou la première fois qu'elle rencontrait Yasmina Khadra ?

MJ : La première fois qu'elle rencontrait Khadra puisqu'elle va aussi au Livre sur la Place.

AC : Comment avez-vous eu connaissance de cette rencontre littéraire ?

MJ : En passant devant.

AC : Donc c'était par hasard ?

MJ : Je suis passée devant « L'Autre Rive », je connais un petit peu un monsieur qui y travaille, puisque justement la dame que j'ai entraînée avec moi loue des véhicules à « L'Autre Rive » donc il travaille avec. Et moi je suis passée devant et quand j'ai vu ça, j'ai demandé au monsieur qui venait justement le même samedi si tout le monde pouvait y aller, il m'a dit oui donc c'est pour ça que moi j'y suis allée.

AC : De manière générale, qu'avez-vous pensé de cette rencontre avec Yasmina Khadra ?

MJ : Oh bien !

AC : Vous pouvez étayer ? Qu'est-ce qui vous a plu ?

MJ : [rire] Bon moi je l'avais déjà vu au Livre sur la Place, mais je ne l'imaginai pas comme ça. Je veux dire... je pensais qu'il était plus froid et là je l'ai trouvé... bon il a de l'humour, des machins comme ça, moi je l'ai trouvé super sympa quoi.

AC : Au Livre sur la Place, vous l'aviez vu, mais vous n'aviez pas parlé avec lui ?

MJ : Si, j'avais parlé avec lui, mais bon, il y a plus de monde, ce n'est pas pareil. Ils ont moins de temps tandis que là, ils ont quand même l'heure à consacrer à leur public quoi.

AC : Donc vous n'avez pas été déçue.

MJ : Ah pas du tout. Moi, j'ai trouvé que c'était bien, sympa, dommage qu'il n'y avait pas beaucoup de place quoi [rire]. Il y avait beaucoup de monde, mais c'était la première fois que je faisais une rencontre comme ça.

AC : En librairie ?

MJ : Oui, je ne connaissais pas du tout le système, et j'ai trouvé que c'est super sympa. D'ailleurs quand je reverrai le monsieur, je lui dirai que, s'il y en a des bien, qu'il me le dise.

AC : Vous avez envie de continuer ?

MJ : Oui, oui.

AC : Pour quelles raisons avez-vous souhaité rencontrer physiquement Yasmina Khadra ?

MJ : [silence]

AC : Pourquoi ne pas se contenter de la lecture de ses livres ?

MJ : Oh bah parce que je trouve que c'est complémentaire. On se fait une meilleure idée sur la personne. Enfin, je trouve que, je ne sais pas, on le connaît un peu plus, moi je le connaissais parce que j'avais déjà lu ses bouquins un peu autobiographiques, *L'Écrivain*, *L'Imposture des Mots*, tout ça c'est autobiographique, mais c'est une façon, je trouve que c'est la continuité du bouquin quoi.

AC : La continuité ?

MJ : Oui je pense oui, ça permet de voir ce qu'il n'écrit pas quoi, de savoir un peu ce qu'il ne peut peut-être pas dire sans ses bouquins.

AC : Qu'est-ce qui vous intéresse le plus : avoir des informations supplémentaires sur les livres ou avoir des informations supplémentaires sur l'auteur ?

MJ : Ah non sur sa vie, plus sur lui, ce qu'il pense des gens, sa façon de tout ça, sa façon de penser et tout ça oui.

AC : Avant de rencontrer Yasmina Khadra, vous vous étiez fait une image de lui n'est-ce pas ?

MJ : Oui, oui bon déjà, je vous dis, par rapport au bouquin comme c'est autobiographique, donc je me faisais déjà une idée, mais je l'avais vu plusieurs fois à la télé parce que j'essaie de regarder quand ça m'intéresse, quand c'est un auteur qui m'intéresse. Je l'avais déjà vu sur Canal, des choses comme ça, donc c'était pour voir plus en direct si ça correspondait un peu à l'idée que je me faisais de lui.

AC : Et alors ?

MJ : Oh oui super bien, moi je l'ai trouvé génial !

AC : Est-ce que vous lui avez posé des questions ?

MJ : Non.

AC : Pourquoi ?

MJ : Parce que je ne pensais pas que ça se passait comme ça. Et puis je trouve qu'il y avait suffisamment de monde pour poser des questions.

AC : Est-ce que vous auriez voulu lui poser une question en y repensant ?

MJ : Bah non pas spécialement, non.

AC : Et les questions qui ont été posées, vous en pensez quoi ?

MJ : Bah il y en a une ou deux qui étaient vraiment... Il y avait un monsieur qui poussait vraiment au niveau politique, au niveau tout ça. Je trouvais que ce n'était pas trop le but du jeu quoi.

AC : Vous auriez aimé entendre quoi finalement ?

MJ : Non, les autres questions, c'était satisfaisant, mais, bon, le bouquin, je ne l'avais pas lu, je l'ai lu, bon, ça change un peu de ce qu'il écrit d'habitude, quoi.

AC : Ça change dans le bon sens ?

MJ : Bah non. Je donnerais la même idée qu'il disait, j'étais un peu déçue.

AC : Comme les critiques alors ?

MJ : Oui, un peu oui. Bon, il faut dire que moi je suis beaucoup thrillers, donc ça, c'est un peu plus roman, excusez-moi du terme, à l'eau de rose, quoi. C'est un peu comme ça, je pense. Moi, je l'ai vu plus comme ça, ça m'a moins plu par rapport à ce qu'il écrivait avant.

AC : Donc vous aviez déjà lu des livres de Yasmina Khadra donc.

MJ : Oui, pas tous j'en lis une bonne partie, eh oui ! une bonne dizaine quand même.

AC : Avez-vous acheté *L'Olympe des infortunes* le jour de la rencontre ?

MJ : Oui.

AC : Comment ça s'est passé, vous êtes venue un petit peu avant la rencontre ?

MJ : Non, quittant à 6 heures, je suis venue très peu de temps avant, mais j'ai pu aller les faire dédicacer.

AC : Ah, vous avez pu quand même le faire dédicacer ?

MJ : Oui oui j'ai quand même pu. Il était assez déçu, parce qu'il était obligé d'arrêter la dédicace peut-être deux personnes après moi. On voyait bien qu'il était un peu déçu de ne pas pouvoir satisfaire tout le monde.

AC : Pourquoi lui avez-vous demandé de dédicacer votre livre ?

MJ : Parce que ça fait un petit souvenir, et puis, bon, vous voyez la bibliothèque [elle montre du doigt sa bibliothèque].

AC : Mais ils ne sont pas tous dédicacés ceux-là ?

MJ : Ah non, pas tous, mais ça a une autre valeur, un peu sentimentale quoi, ça rappelle les moments que l'on a passés avec l'auteur.

AC : Est-ce que vous sauriez me dire lequel est dédicacé dans cette bibliothèque ? Vous vous souvenez ?

MJ : Ah oui quand même pas tous, mais, oui, j'en ai oui.

AC : Vous pouvez pointer du doigt le livre qui a été dédicacé ?

MJ : Pas pointer du doigt parce que c'est par ordre alphabétique. C'est comme ça que l'on sait.

AC : C'est par ordre alphabétique.

MJ : Oui, je m'amuse à les classer tous par ordre alphabétique, j'en ai pas loin de 1 200 en livres de poche et presque 400 en gros volumes, et là ce n'est qu'une partie, ce n'est que les miens, parce que mon mari en a aussi.

AC : Vous les avez comptés ?

MJ : Je note.

AC : Vous avez une bibliographie ?

MJ : Ce n'est pas que j'ai une bibliographie mais je note feuille par feuille le nom de l'auteur, le livre que j'ai acheté, le numéro, si je l'ai lu, si je ne l'ai pas lu, s'il est dédié.

AC : Ah, vous notez s'il est dédié.

MJ : Je note le prix que je l'ai payé. Je suis assureur, si jamais on vous vole, une collection ça coûte cher [rire].

AC : Vous notez aussi là où vous l'avez acheté ?

MJ : Non, quand même pas. Je note si c'est un petit volume, si c'est un grand volume, si c'est un livre de poche, le numéro, la date de sortie, dans des classeurs qui ne sont pas ici.

AC : Ah oui c'est dans des classeurs ?

MJ : Oui, oui, feuille par feuille, moi je suis papier, je ne suis pas ordinateur [rire].

AC : Pour en revenir au livre dédié, vous avez dit tout à l'heure qu'il avait plus de valeur sentimentale, est-ce qu'ils sont séparés des autres ?

MJ : Non, pas du tout, non parce que j'ai un classement par ordre alphabétique, donc je ne peux pas.

AC : Est-ce qu'il vous arrive de relire la dédicace parfois ?

MJ : Ah oui.

AC : À quelle occasion ?

MJ : Bah par exemple là, Khadra, j'en avais déjà un ou deux à lui, donc je suis allée voir ce qu'il m'avait mis la dernière fois [rire]. C'est pour ainsi dire pareil, mais bon...

AC : Qu'a-t-il écrit sur *L'Olympe des infortunes*, vous vous souvenez ?

MJ : Plus vraiment, mais enfin je sais qu'il a mis : « Très amicalement. Pour une dame d'honneur ». Ça il aime, c'est un terme qu'il aime bien, à tout le monde vous êtes une dame d'honneur. Oui donc : « Pour une dame d'honneur, bien amicalement » et puis voilà.

AC : Apparemment il écrit souvent la même chose ?

MJ : Souvent la même chose oui.

AC : Est-ce que ça vous vexé ?

MJ : Pas du tout, non pas plus que ça.

AC : Est-ce qu'il se souvient de vous ?

MJ : Oh je ne pense pas, non, mais il y a des autres auteurs oui.

AC : Qui ?

MJ : Quand on va au Livre sur la Place, il y a Maud Tabachnique. J'ai un bon contact avec elle, donc d'une année sur l'autre elle nous reconnaît, mais Élise Fischer c'est pareil, Henriette Bernier, c'est pareil. Bon là, le dernier, on a discuté de son mari qui est décédé donc on a un peu discuté de tout ça quoi. Donc il y a certains des auteurs, oui Serfati par exemple, lui, c'est pareil.

AC : Avoir un bon contact, c'est aussi parler de la vie ?

MJ : Oui, de choses et d'autres. Bah oui, parce que moi je ne savais pas que son mari était décédé à Henriette Bernier, donc je ne savais pas du tout qu'il était décédé et puis il y a une dame qui lui a demandé juste devant moi : « On ne voit plus votre mari ». Elle était comme moi, on ne le savait pas, donc on en est venu à discuter de choses et d'autres, et puis comme il n'y avait pas grand monde, on a pu discuter de tout ça.

AC : Donc vous parlez de votre vie privée ?

MJ : Voilà, bon surtout elle aussi.

AC : Donc ça, pour vous, c'est un bon contact ?

MJ : Ah oui c'est bien ça, j'aime bien moi.

AC : Vous ne parlez pas forcément de littérature ?

MJ : Ah si quand même.

AC : Mais il n'y a pas que ça ?

MJ : Il n'y a pas que ça, non.

AC : Est-ce que vous entretenez le contact au-delà du salon, par courriers par exemple ?

MJ : Ah non, parce que déjà je n'ai pas le temps, et puis si avec tous les gens que l'on côtoyait... Ça fait beaucoup, donc pas particulièrement, parce que beaucoup, c'est par mails, c'est par ordinateur, et moi l'ordinateur ce n'est pas mon truc, quoi.

AC : Mais vous n'avez pas envie d'écrire une lettre à un auteur ?

MJ : Non, pas plus que ça.

AC : Vous avez dit qu'Henriette Bernier se souvenait de vous. Est-ce qu'elle se souvient de votre prénom ?

MJ : Pas particulièrement mais elle me dit : « Oh bah tiens, ça c'est... ». Elle me dit quand on arrive : « Tiens, c'est une de mes lectrices fidèles ». Bon, ça vous fait toujours plaisir, je veux dire, c'est sympa quoi, on n'est pas un numéro. On parle aussi et puis ce qui est rigolo c'est qu'au Livre sur la Place je venais absolument voir Khadra, je venais principalement le voir, lui.

AC : C'était en quelle année ?

MJ : Pas cette année, pas en septembre 2009, en 2008 quand il est venu. C'est quand il avait écrit *L'Attentat*. Ah non c'est quand il a écrit... oh je ne sais plus enfin bon c'est en 2008, de toute façon, ça c'est sûr, c'est en septembre 2008. Et Élise Fisher me dit : « Oh bah il n'est pas là, vous attendez qui ? », « Je voulais voir Khadra » et c'est elle qui m'a parlé du livre. Avec un auteur on parle d'autres auteurs. Voilà ou alors par exemple, Viollet on parle de Vendée, on parle des Sables d'Olonnes. Bon moi, je vais beaucoup là-bas, donc c'est ça que je trouve qui est intéressant.

AC : En revanche, en librairie, ça ne se passe pas de la même façon.

MJ : Ah non, c'est autre chose là.

AC : C'est quoi la différence entre les deux ?

MJ : Bah, il y en a une, c'est plus personnel quand on le voit au Livre sur la Place, c'est quand même beaucoup plus perso parce que l'on parle, je vois avec madame Bernier, je lui parle de mes bouquins, elle veut m'embaucher pour classer les siens, donc je veux dire c'est quand même plus perso. Alors que là, c'est plus général. Ce n'est pas pareil, mais bon, il faut avoir le temps. Le Livre sur la Place, ils n'ont pas toujours le temps malheureusement, si vous y allez le samedi, ce n'est même pas la peine quoi.

AC : Cette démarche qui consiste à aller à « L'Autre Rive » rencontrer Yasmina Khadra, est-ce que vous diriez que c'est une rencontre littéraire ?

MJ : [silence] Oui, quand même un peu. Il est là pour faire la promo de son bouquin, il parle de son bouquin, il parle d'autres choses en même temps, moi là je suis emballée, ils en font toutes les semaines, moi j'y vais toutes les semaines.

AC : Et au Livre sur la Place, est-ce que c'est une rencontre littéraire ?

MJ : [silence] Oh oui, quand même aussi, si. Ce n'est pas la même chose

AC : Est-ce que votre venue à « L'Autre Rive » est aussi un moment de divertissement ou d'évasion ?

MJ : Ah pour moi oui, parce que moi j'adore le bouquin, c'est un loisir pour moi c'est un loisir.

AC : Aller au Livre sur la Place, c'est un loisir ?

MJ : Oui, pour moi oui, c'est mon petit plaisir. Je fais ma petite cagnotte pour le Livre sur la Place. Oui, c'est mon plaisir, vous savez le tricot, bon, c'est autre chose [rire].

AC : Est-ce que vous lisez différemment un livre quand vous avez rencontré l'auteur ?

MJ : Non, je ne pense pas. Pour mon compte perso, pas du tout, parce que le livre, c'est le livre et le reste, c'est le reste.

AC : Le reste, c'est quoi ?

MJ : Le reste, c'est lui je veux dire. Non moi, ça ne me change pas du tout par rapport au bouquin. Bon peut-être que celui qui ne connaît pas Khadra et qui va lire *L'Écrivain*, il aura peut-être une autre optique que quand moi je l'ai découvert.

AC : Est-ce que ça vous est déjà arrivé d'être déçue par une rencontre ?

MJ : Oui parce que l'auteur n'était pas disponible, par exemple vous prenez, Zeller, bon j'ai été un peu déçue. Je n'y allais pas pour moi, moi je suis une vieille, mais ma fille aime beaucoup Zeller. Moi, j'ai été déçue parce que je m'attendais à quelqu'un de jeune, donc plus ouvert que ce qu'il était. Il a signé le bouquin, et puis bon bah merci, au revoir.

AC : Vous attachez une grande importance à la sympathie de l'auteur ?

MJ : Oui. J'ai envie de dire que c'est quand même nous qui les faisons manger, ces gens-là. Donc quand vous voyez des auteurs comme Poivre d'Arvor, que je n'ai jamais réussi à voir et qui m'intéresse plus ou moins, qui viennent une heure au Livre sur la Place, alors que ça dure trois jours... Bah moi, je n'achèterai jamais son bouquin, parce que ça, c'est le non respect du lecteur et ça je ne trouve ça pas sympa, c'est tout.

AC : Et qu'est-ce vous pensez des écrivains qui ne rencontrent pas leurs lecteurs ?

MJ : Bah ça dépend le pourquoi du comment : si c'est quelqu'un de connu ou quelqu'un de pas trop connu. Si c'est quelqu'un de connu, je trouve que c'est un peu, bon je vais dire, vache oui c'est un mot grossier mais par rapport à ses lecteurs, je pense que ça exprime le mépris du lecteur, qu'il a vis-à-vis de son lecteur.

AC : Et les auteurs moins connus alors ?

MJ : Bah des auteurs pas connus, c'est qu'on ne leur laisse peut-être pas la possibilité de le faire, ça c'est autre chose. Ce n'est peut-être pas de leur faute, ils ne sont peut-être pas assez vendeurs pour que l'édition les invite à rencontrer du monde, parce qu'ils ont peur d'avoir un bide et, en fin de compte, ils n'auraient peut-être pas un bide.

AC : Est-ce que vous pensez que les salons sont une occasion de faire de la promotion et de vendre des livres ?

MJ : Bah oui je pense. Oui, moi je le conçois comme ça. Moi, je connais un autre monsieur qui vend des bouquins sur la Lorraine, bon c'est assez rébarbatif, je veux dire, il faut vraiment être branché là-dessus. Lui, il y allait. C'était dans le but de rencontrer les gens, de promouvoir ce qu'il faisait parce qu'il croyait en ce qu'il faisait, et pour lui c'était l'occasion d'y aller. Il n'y avait que là où il pouvait y aller. Je trouvais ça bien.

AC : Pensez-vous qu'aujourd'hui un écrivain qui se lance, qui publie pour la première fois, peut se permettre de ne pas rencontrer ses lecteurs ?

MJ : Bah je ne sais pas. Avec internet, maintenant il y en a beaucoup qui font par internet, non donc moi je ne sais pas trop comment ça se passe là-dessus, mais il y en a peut-être beaucoup qui font par internet. Ceux qui font des trucs par internet, moi, je suis déçue parce que ce n'est pas internet qui... c'est le lecteur qui lit.

AC : Selon vous, comment ça se passait avant quand on ne pouvait pas rencontrer physiquement un écrivain ?

MJ : Ah bah ça, ce n'était pas pareil, mais bon il y avait des lettres ou des machins comme ça. Je pense, je n'en sais rien moi, je ne suis pas née en 1800. Par exemple, je prends le cas de ma grand-mère, qui aimait beaucoup X, bon bah X, tout ce qu'elle pouvait trouver sur elle, des articles, des machins-là quoi, elle le prenait. C'était peut-être moins à l'époque, mais je pense qu'il y avait quand même dans les magazines ou dans les journaux ou dans les machins, il y avait quand même des infos. Ce n'était pas pareil. Il n'y avait pas la présence, il n'y avait pas tout ça. On était plus jeune, on prenait des artistes, des vedettes de chansons, on écrivait donc je pense que c'était un peu la même chose. On écrivait pour avoir une photo dédicacée ou des machins comme ça donc je pense qu'il y avait des possibilités de faire comme ça.

AC : Et aujourd'hui, vous pensez que c'est mieux le fait de pouvoir les voir physiquement ?

MJ : Oh bah oui, enfin pour mon compte perso. Il y en a qui n'ont pas du tout envie, mais bon, je vois même ma mère, je l'entraîne au Livre sur la Place, ça l'intéresse quand même de rencontrer les gens, donc je pense que oui, toutes générations confondues. Je pense qu'on se fait une meilleure idée, et puis ça permet peut-être d'expliquer quelque chose qu'on n'avait pas vu comme ça.

AC : Comme des pistes de lecture ?

MJ : Voilà, bah peut-être pas seulement que des pistes de lecture, mais, bon, peut-être une compréhension qui n'était pas la même que nous.

AC : Est-ce que ce n'est pas décevant finalement quand on se rend compte que l'on n'a pas eu la bonne interprétation d'un livre ?

MJ : Bah non parce qu'il y en a qui ne donnent pas une bonne interprétation. Vous prenez Khadra, vous prenez *Les Hirondelles de Kaboul*, la suite, c'est vous qui l'imaginez. Vous vous l'imaginez comme vous voulez. Lui, l'imagine comme il veut, donc, non, au contraire ça permet de dire : « Bah oui, moi je l'aurais vu comme ça. Lui, l'a vu comme ça » c'est plus sympa quoi.

AC : Que représente pour vous un écrivain ?

MJ : Ce sont des gens comme tout le monde, c'est leur boulot. Pour moi ce sont des gens comme tout le monde, c'est leur boulot, enfin c'est leur boulot, c'est leur façon de gagner leur vie

AC : Vous n'idéalisez pas la figure de l'écrivain ?

MJ : Ah non pas du tout. Je pense que ce sont des gens, bon, je vous dis, moi, j'aime beaucoup bouquiner, donc, je pense que ce sont des gens à la portée de tout le monde. Ceux que j'essaie de rencontrer, c'est un peu comme ça, si je vois que ça ne se passe pas comme ça, je dis pas que je le lirai pas, mais il descendra quand même un peu dans mon estime.

AC : Êtes-vous admirative des écrivains ?

MJ : De certains oui. De ceux que je lis oui, de ceux que j'aime beaucoup. Je suis une incondionnelle de Patricia Cornwell, de Conelly. Bon, c'est des gens que l'on ne voit pas parce que ce sont des étrangers et c'est rare que l'on puisse les voir, mais, oui, je suis une incondionnelle. Vous prenez un Hennig Mankell, un bouquin sort, je l'achète, donc oui j'aime beaucoup ce qu'ils écrivent.

AC : Mis à part le Livre sur la Place, est-ce que vous fréquentez d'autres manifestations littéraires ?

MJ : Non, pas du tout, pas du tout.

AC : Pourquoi ?

MJ : Je ne sais pas. Moi, je suis à pied, donc ce n'est peut-être pas sur place, ou je ne sais pas des machins comme ça. Je vais beaucoup aux Sables d'Olonnes et s'il y a une dédicace d'un auteur que je connais, je vais le voir ou même un que l'on ne connaît pas. Je vais aller le voir parce qu'il écrit et essayer de discuter un peu avec lui.

AC : Dans le cadre d'un salon ?

MJ : Dans le cadre d'un salon ou d'une dédicace ou juste dans une librairie ou des choses comme ça, mais quelque chose qui ne demande pas de trop se déplacer. J'aimerais bien, mais bon, il faut les moyens, il faut avoir le temps, donc je fais ce que je peux sur place ou quand je suis à quelque part, quand il y a quelque chose qui m'intéresse, j'y vais.

AC : Selon vous, est-ce que les salons du livre et les rencontres publiques font partie du métier d'écrivain ?

MJ : Oui. Selon moi, oui, c'est le métier. C'est médiatiser mais c'est une façon d'essayer d'intéresser les gens à son bouquin. Je reprends le Livre sur la Place parce qu'il y a quand même plus d'auteurs. Ça arrive que certains grands auteurs aient plein de monde, et puis il y a un gugusse à côté ou une fille à côté qui n'a personne. Vous regardez son bouquin. Moi, c'est comme ça que je suis tombée sur un bouquin qui est passé aux Sables d'Olonnes. Bon, le bouquin était nul mais c'est autre chose. Je l'ai acheté quand même parce que la fille m'a vendu son truc et puis je me suis dit : « Tiens, je connais les lieux donc je vais l'acheter ». La fille était là, elle a trouvé un pigeon, donc je veux dire oui pour moi, c'est leur promo, leur façon de vendre.

AC : Vous avez dit tout à l'heure que vous avez une petite cagnotte pour le Livre sur la Place. C'est de l'argent que vous mettez de côté uniquement pour ce salon ?

MJ : Ah uniquement pour le salon. Moi, j'achète quand même presque trois bouquins par semaine. Il faut voir ! À peu près trois de poche, donc j'ai un bon budget bouquins quand même. Mais quand je sais, quand j'arrive à voir les auteurs qui viennent, c'est des auteurs qui m'intéressent, moi, je mets. Je préférerais me priver d'une paire de godasses et acheter mes bouquins.

AC : Vous dites que vous achetez trois livres par semaine, mais est-ce que vous lisez trois livres par semaine ?

MJ : En moyenne oui, à peu près, ça dépend du bouquin, de l'intérêt et du temps, mais bien deux bouquins par semaine quand même.

AC : Ce sont plutôt des livres à suspense, des enquêtes policières ?

MJ : Oui, un peu de tout, oui beaucoup les thrillers. Moi, j'aime bien les machins-là mais bon, de temps en temps, j'achète quand même autre chose, pour un peu changer. Viollet par exemple, ce n'est pas un thriller, mais, principalement, la majorité de mes bouquins, c'est ça. C'est beaucoup ça, mais bon, je mets une petite étiquette quand ils ne sont pas lus.

AC : Ah c'est ça les gommettes ?

MJ : Les petites gommettes oui.

AC : Mais il y a plusieurs couleurs non ?

MJ : Oh oui, mais ça c'est sans importance. Je fais en fonction de l'humeur du jour et du moment.

AC : Les gommettes sont pour les livres lus ou non lus ?

MJ : Non lus, comme ça, quand je serai à la retraite, je n'aurai pas les mêmes moyens, donc j'aurai de la lecture. Je ne veux pas rester à ne rien faire. J'en achète des neufs, mais bon, j'en achète d'occasion quand même.

AC : Est-ce que vous seriez prête à les vendre ?

MJ : Pas du tout.

AC : Vous les prêtez ?

MJ : Très rarement.

AC : Pourquoi ?

MJ : Je les prête aux personnes dont je sais que je vais les récupérer. Je vais prêter à ma mère, je vais prêter à ma fille, je sais qu'elles vont me les rendre, mais si je les prête à ma sœur, c'est du prêté donné, donc ça ne m'intéresse pas [rire].

AC : Quand vous faites faire une dédicace, est-ce qu'il vous arrive d'offrir le livre ? Apparemment pour votre fille avec Zeller, c'est ce qu'il s'est passé ?

MJ : Oui et avec la dame avec qui je suis venue, que j'ai embarquée, oui, je lui en ai acheté. Je ne lui ai pas acheté celui-là, je lui ai acheté *Ce que le jour doit à la nuit*. Je l'ai trouvé bien et puis, elle, elle est plus romans, elle n'est pas trop policier, donc je lui ai acheté celui-là et je lui ai fait dédicacer.

AC : Elle était contente ?

MJ : Oh oui. Elle ne l'a pas encore lu, mais bon.

AC : Elle s'attendait à ça ?

MJ : Non, elle a trouvé que c'était bien aussi. Elle connaissait le Livre sur la Place. Là, elle a trouvé que c'était bien aussi, et on est prêtes à revenir s'il y en a d'autres.

AC : Concernant la rencontre avec Yasmina Khadra, à un moment donné Jean Bernard Doumène a essayé de recadrer le débat sur le livre ?

MJ : Oui.

AC : Selon vous, est-ce qu'il a réussi ?

MJ : Non, pas du tout [rire]. Il y avait des personnes, par un moment, ça m'a un peu énervée quand le monsieur, sans arrière pensée, a parlé des pieds noirs et que la dame s'est mise sur ses grands chevaux. Le gars ne disait rien de mal. Je veux dire, il disait ça comme on dit noir ou des machins comme ça, donc, ça, j'ai trouvé un peu déplacé. Et puis, je vous dis, il y avait le monsieur qui posait ses questions sur la politique : vous n'êtes pas bédouin, vous n'êtes pas machin. J'ai trouvé que c'était un peu déplacé. Lui, était vraiment hors sujet. Par contre, les autres personnes ont parlé des autres bouquins quand même, mais c'est vrai que sur le bouquin on n'en a pas trop parlé. Moi qui ne l'avais pas lu, bon, je savais le thème général, mais je veux dire c'est tout. Je n'ai pas appris grand-chose ce jour-là.

AC : Vous auriez aimé en savoir un petit peu plus sur le livre ?

MJ : Non, pas plus que ça. Je voulais le découvrir par moi-même.

AC : Est-ce que vous pensez que quand on est écrivain et que l'on rencontre son public, c'est une forme de reconnaissance ?

MJ : Oui, oui je pense oui. Les gens qui viennent le voir, c'est parce qu'ils ont lu ses bouquins, ils sont contents, ils sont satisfaits. Vous prenez un Musso, je suis allée le voir à France Loisirs parce qu'il est venu dédicacer à France Loisirs l'année dernière...

AC : À France Loisirs dans la galerie du centre commercial de Nancy ?

MJ : Dans la galerie, oui. Bon bah là, vous faites une queue de trois heures pour arriver à avoir une dédicace, mais il prend le temps avec chaque personne, donc ça c'est sympa.

AC : Vous avez fait la queue pendant trois heures ?

MJ : Bah peut-être pas trois heures, mais j'étais avec ma sœur et on est restées bien une heure et demie oui. Et puis on blaguait avec les autres personnes, donc ça permet de rencontrer d'autres personnes, d'avoir des idées sur des bouquins qu'ils avaient lus et que l'on n'avait éventuellement pas lus.

AC : Est-ce que l'on peut parler de rencontre à ce moment-là ?

MJ : Ça ne dure pas longtemps mais c'est quand même... Si, parce que l'on rencontre en même temps son public, donc ça permet un peu de voir ceux qui s'intéressent à lui.

AC : Que vous a dit Musso ?

MJ : C'est vieux, alors, vous parlez, avec tout le monde que j'ai vu... On a discuté, et puis j'avais une question sur un bouquin qui n'est pas sorti et que je ne trouvais plus, donc il m'a expliqué pourquoi il n'était pas sorti : qu'il avait repris les droits d'auteur et qu'il allait le rééditer. D'ailleurs, il en a reparlé dernièrement dans une émission, sur un bouquin aussi *Femme Actuelle* ou je ne sais pas quoi, qu'il avait des lectrices qui lui posaient la question, donc moi je savais déjà la réponse.

AC : Qu'est-ce qu'on ressent quand on le sait et pas les autres ?

MJ : Ah, on dit : « Moi je sais, elle ne sait pas, moi je le sais ! ».

AC : C'est comme une information exclusive ?

MJ : Voilà, un peu oui. Et puis, lui, était surpris : « Ah bon, vous connaissez ça ! ». Je lui dis : « Oui, c'est sorti en pocket machin, tel numéro, machin bidule ». Il dit : « Bah mon vieux, vous en savez ! ».

AC : Est-ce que, lui, correspondait à l'image que vous vous en étiez faite ?

MJ : Oui. Je l'avais déjà aperçu je crois et puis je l'avais déjà vu à la télé. Ça permet de conforter l'idée que l'on se fait un petit peu de l'auteur. Par exemple Fred Vargas, je n'aime pas du tout, le bouquin je n'aime pas du tout et j'avais vu une émission sur FR3 et, bon il y avait Chattam le jour-là. Fred Vargas passait juste après et j'ai attendu plus longtemps, mais bon, quand j'ai vu ses bouquins, j'ai trouvé des incompréhensions totales et après quand j'ai vu qu'elle écrivait comme ça, elle ne faisait même pas de recherches ni rien du tout pour savoir comment ça se passait dans le milieu policier. Quand j'ai vu ça, ça ne m'étonne pas que le bouquin ne me plaise pas du tout.

AC : Donc, pour vous, il y avait compatibilité.

MJ : Il y avait compatibilité avec le truc qu'il y avait à la télé.

AC : À un moment donné, dans la rencontre avec Yasmina Khadra, quelqu'un a posé la question de savoir s'il était parti en Irak et il a répondu qu'il n'y était pas allé. Qu'est-ce que vous en pensez ?

MJ : [silence] Moi, ça ne change rien pour moi, il n'y est pas allé, il n'y est pas allé, c'est tout.

AC : Donc ça ne vous gêne pas qu'il ait parlé de l'Irak sans y être allé ?

MJ : Ah bah du tout non. D'ailleurs c'est *L'Attentat*. C'est le premier bouquin. J'ai dévoré le bouquin et je vais vous dire que j'en ai vendu, acheté je ne sais pas combien pour offrir autour de moi parce que je trouvais qu'il était... C'est la vérité, je trouve que ce qu'il écrit, dans ce bouquin-là, c'est vraiment la réalité. L'opinion des gens qui se font des opinions, on accuse le mec alors que l'on n'est même pas au courant de ce qu'il a fait ou pas. Donc ça, c'est vraiment la réalité.

AC : Est-ce que vous êtes cliente à « L'Autre Rive » ?

MJ : Pas du tout. Je n'y suis jamais rentrée. C'est la première fois que je rentrais, je connais le monsieur, un jeune qui est là enfin un jeune, un monsieur qui a une quarantaine d'années, mais je ne connaissais pas du tout « L'Autre Rive ».

AC : Où achetez-vous vos livres ?

MJ : Au « Hall du Livre » principalement et puis France Loisirs puisque je suis cliente et puis à madame Petters qui vend des livres d'occasion.

AC : Madame Petters ?

MJ : Au marché, sur le marché.

AC : Mise à part cette rencontre avec Yasmina Khadra à « L'Autre Rive », vous ne participez pas à d'autres rencontres en librairie, c'est bien ça ?

MJ : À part France Loisirs avec Musso, c'est tout, mais ce n'était pas du tout le même style, c'était une dédicace, ce n'était pas la même chose.

AC : Est-ce que vous voulez rajouter quelque chose concernant la rencontre avec Yasmina Khadra ?

MJ : Non. Vous pourrez dire à « L'Autre Rive » qu'il en fasse plein et que j'irai [rire].

AC : En tout cas, ça vous a donné envie de continuer ?

MJ : Oui, bon je trouve que c'est une heure, une heure et demie d'échange et que l'on apprend, et c'est sympa. Ça fait partie du loisir que j'apprécie.

AC : Vous-même, est-ce que vous écrivez ?

MJ : Oh non, vaut mieux pas [rire]. Je lis moi, je ne peux pas faire tout.

AC : Est-ce que vous êtes inscrite dans une médiathèque ou une bibliothèque ?

MJ : Non parce que j'aime bien le bouquin, je le garde pour moi [rire]

AC : Vous ne pouvez pas les emprunter ?

MJ : Non, je le faisais avant et puis bon ce n'est pas la même chose.

AC : C'est intéressant ce classement, ces classeurs, c'est vraiment très très détaillé ?

MJ : Oui, oui, c'est mon machin, c'est mon loisir. Vous voyez ceux qui sont en haut, ils ne sont pas notés, donc je les mets là en attendant. Bon, il y en a un qui n'est pas pour moi, mais ils sont là, et puis après je les note « non classés », ça veut dire qu'ils sont non lus, je mets le titre du bouquin, si c'est un livre de poche, un pocket, le prix que je l'ai payé, l'édition, si c'est sorti admettons en avril 2010 et le numéro du bouquin.

AC : Le numéro ?

MJ : Le numéro, non derrière. Chaque bouquin a pour ainsi dire un numéro.

AC : C'est l'ISBN.

MJ : Non, non, c'est le numéro derrière, pour les pockets, les livres de poche tous les machins voilà.... Si c'est dédié, si c'est quelqu'un qui me l'a offert ou des machins comme ça.

AC : Donc ça prend quand même un petit peu de temps ?

MJ : Bah oui, c'est pour ça que je ne le fais pas tous les jours [rire], surtout quand on arrive là, qu'il faut tout déclasser pour arriver à en réinsérer un.

AC : Est-ce que vous voulez rajouter quelque chose au sujet de votre pratique de lecture ?

MJ : Non, non. Mais je vous dis que c'est mon passe-temps. C'est mon loisir. Il y en a d'autres, ça va être le cinéma, moi, c'est les bouquins, chacun son truc.

AC : Et puis rencontrer, voir des écrivains ?

MJ : Rencontrer les gens, essayer le plus possible, c'est pour ça qu'au Livre sur la Place, des fois je suis un peu déçue parce que c'est beaucoup les mêmes quoi.

AC : Ah oui, vous trouvez que c'est toujours les mêmes auteurs qui viennent ?

MJ : L'année dernière, quand il y avait eu Khadra, il y avait Serfati, il y avait quand même pas mal de monde. Cette année, il y en avait moins des connus, mais, bon, j'ai fait des rencontres sympas.

AC : Vous faites une liste des personnes que vous voulez voir avant de vous rendre au Livre sur la Place ?

MJ : J'essaie de voir et puis si vraiment je veux voir l'auteur j'y retourne. Khadra, j'y suis retournée six ou sept fois pour arriver à le voir, parce qu'il n'était pas là.

AC : Est-ce que vous aimez voir des écrivains célèbres ?

MJ : Quelqu'un que j'aime beaucoup lire oui, bon par exemple Khadra, il est quand même connu, médiatique. Vous prenez Musso, vous prenez Chattam, ils sont quand même connus, ils sont médiatiques. Mais si ce n'est pas quelque chose qui m'intéresse, vous prenez Patrick Poivre d'Arvor, bon, je n'ai jamais rien lu parce que ça ne me branche pas, je ne vais pas aller le voir parce que c'est monsieur Poivre d'Arvor, moi, je n'en ai rien à faire. Donc moi, je vais voir vraiment ceux qui me plaisent.

AC : Vous allez au Livre sur la Place depuis quand ?

MJ : Ça fait bien une bonne dizaine d'années quand même. Oh oui, ça fait bien une bonne dizaine d'années quand même, facile.

AC : Est-ce que vous assistez aux rencontres littéraires organisées par Françoise Rossinot ?

MJ : Ça m'est arrivé une fois, mais pas toujours parce que je n'ai pas toujours le temps. Et puis il n'y a pas beaucoup de places des fois, donc ce n'est pas toujours facile. Ma fille y allait plus parce qu'elle avait le temps, elle est étudiante.

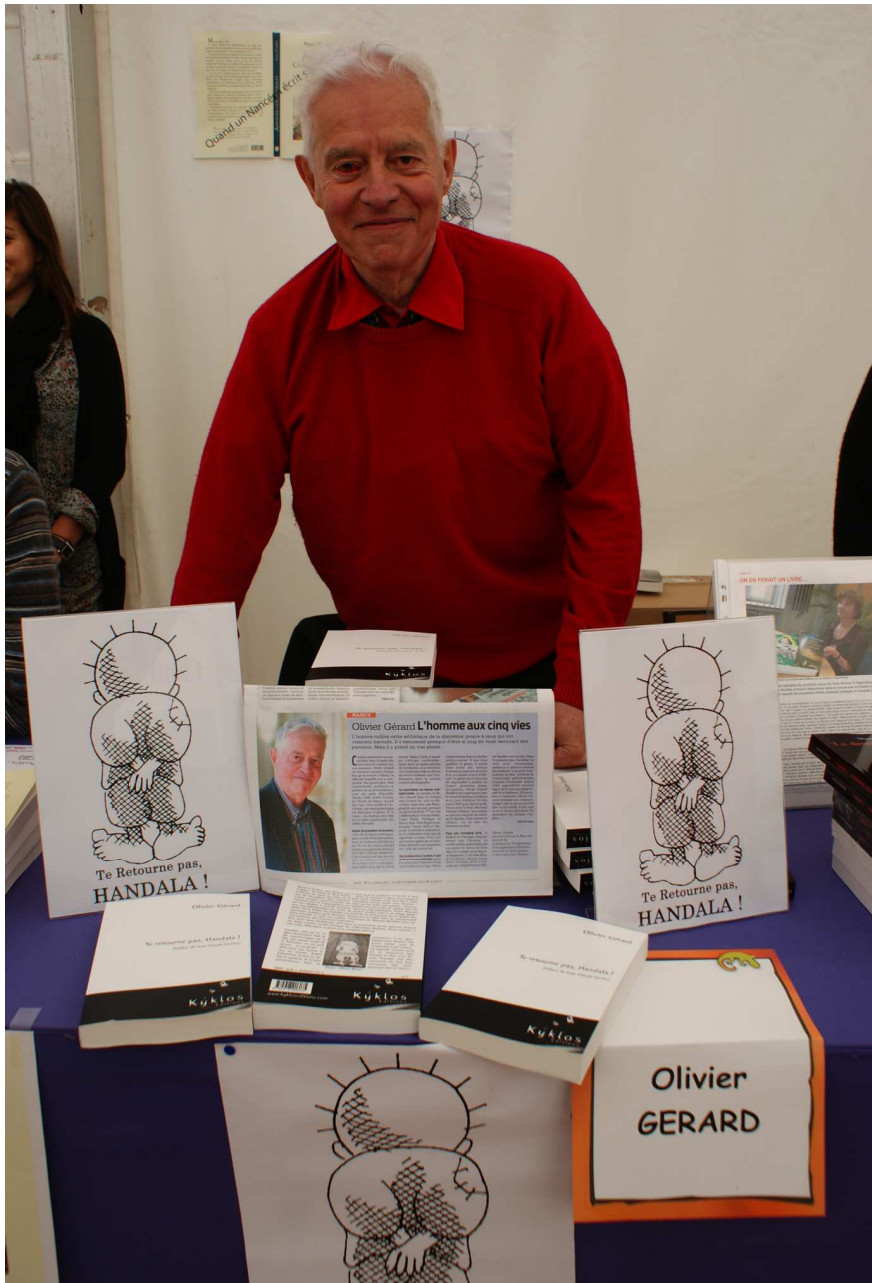
AC : Donc vous allez sous le chapiteau en priorité ?

MJ : Ah oui, oui, je vais sous le chapiteau, mais si on voit qu'il y a une conférence qui nous intéresse, on va aller voir.

AC : Et sous le chapiteau, vous vous intéressez à tous les stands ?

MJ : Les BD, pas du tout, parce que ça ne m'intéresse pas. Je n'y vais pas particulièrement. J'y vais parce qu'il y a un auteur que je connais, donc je vais faire un petit coucou. C'est un voisin du bureau, donc je vais lui faire un petit coucou, mais autrement, pas particulièrement. S'il n'y a pas trop de monde, j'y vais avec ma fille que ça intéresse. Ça ne m'intéresse pas de me faire marcher sur les pieds pour quelque chose qui ne m'intéresse pas quoi. Donc je m'arrête [rire].

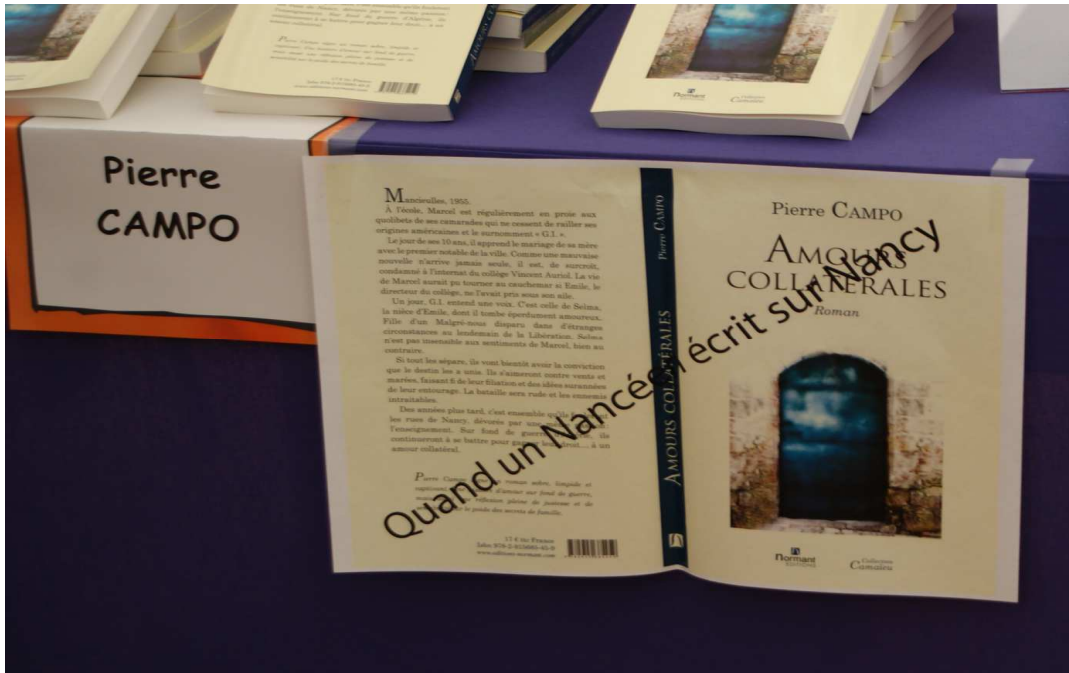
ANNEXE 9
EXEMPLES D'INTERLÉGITIMATION ENTRE LE MONDE INSPIRÉ
ET LE MONDE MÉDIATIQUE



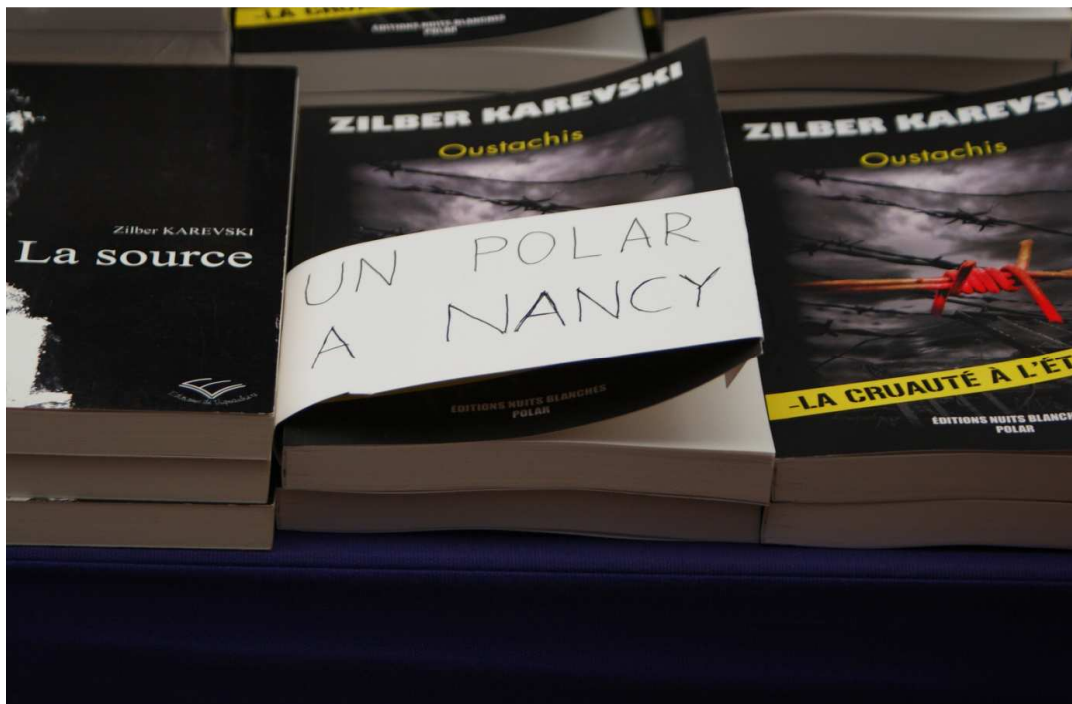
Le stand d'Olivier Gérard. *Te retourne pas Handala* (Paris, Éd. Kyklos, 2010). Une disposition visant à « attirer l'œil » (selon ses propres mots). Une photocopie d'un article de presse est disposée en bonne et due forme au centre de son stand.
Livre sur la Place. 2010.
© Adeline Clerc, 2010.



Stand de Natacha Boussaa. *Il vous faudra nous tuer* (Paris, Denoël, 2010). Ici, l'auteur a fait le choix d'exposer les articles de presse qui parlent de son dernier livre.
Livre sur la Place. 2010.
© Adeline Clerc, 2010.



Pierre Campo (*Amours collatérales*, Nantes, Éd. Normant, 2010) a choisi, pour attirer le regard sur son livre, de jouer la carte de la proximité.
 Livre sur la Place. 2010.
 © Adeline Clerc, 2010.



Dans cette même volonté qui consiste à instaurer une proximité entre les visiteurs-lecteurs nancéiens et l'auteur, Zilber Karevski (*Oustachis*, Paris, Éd. Nuits Blanches, 2010) improvise un bandeau publicitaire.
 Livre sur la Place, 2010.
 © Adeline Clerc, 2010.

ANNEXE 10
PANNEAU D'AVERTISSEMENT AUX COLLECTIONNEURS DE
DÉDICACES



Pour éviter que des collectionneurs de dédicaces ne viennent sur les lieux du salon avec un sac rempli d'albums, un panneau d'avertissement « les sacs à dos ne font pas la queue » a été placé sur le stand bandes dessinées du Livre sur la Place.

© Adeline Clerc, 2010.

ANNEXE 11
EUGÈNE SUE, PREMIER ROMANCIER VEDETTE

Eugène Sue (1804-1857) est un écrivain français particulièrement connu pour ses romans-feuilletons *Les Mystères de Paris* publiés dans le *Journal des débats* (1842-1843) et *Le Juif errant* dans le *Constitutionnel* (1844-1845). Amant des plus belles femmes de Paris, il est un dandy familier des salons de l'aristocratie et présente « l'avantage pour l'historien d'être l'objet d'une ferveur qui bouleverse les habitués de l'époque » (Cooper-Richet, Mollier, 2002 : 54). « Pigault-Lebrun, Paul de Kock, Walter Scott appartiennent incontestablement à la première génération des écrivains célèbres de leur vivant. [Toutefois] le troisième était révélé au public par le truchement de traductions qui maintenaient son identité dans un trouble volontaire, et le premier voyait ses romans pourchassés par la police, ce qui ne favorisait guère la rencontre immédiate entre les lecteurs et leur idole » (*ibid.*).

Alors pourquoi Eugène Sue est-il considéré comme le premier romancier vedette ? Quelles en sont les raisons ? D'une part, il écrivait des romans-feuilletons pour les journaux de l'époque et tenait en haleine, avec ses fameux « mystères de Paris », des milliers de lecteurs, notamment parisiens, qui s'identifiaient facilement aux personnages. D'autre part, pour la première fois, sont apparues de nouvelles formes d'adhésion de la part des récepteurs vis-à-vis de l'auteur : des communautés de lecteurs se sont formées. « Le *Journal des débats* gagne alors des milliers de nouveaux abonnés [produisant] de véritables émeutes [...] aux portes des cabinets de lecture où une foule de lecteurs trop pauvres pour acheter le journal [venaient] le consulter sur place » (Thiesse, 1984 : 84). Ces comportements nouveaux, poursuit Anne-Marie Thiesse, « sont le symptôme d'une mutation des pratiques culturelles des Français, voire des Européens lettrés en 1842-1843. En outre, Eugène Sue est le premier auteur à avoir connu des modes d'intervention du public dans sa vie quotidienne, notamment *via* des lettres manuscrites. *In fine*, le journal dans lequel publie l'auteur (le *Journal des débats*) s'est trouvé dans l'obligation d'entretenir ses abonnés de la santé de l'auteur, ce qui est un cas nouveau à l'époque. Pour la première fois, les frontières entre la réalité et la fiction ainsi que celles qui circonscrivent l'espace du roman sont abolies.

Il faut rappeler qu'à cette époque, les journaux ou les revues qui présentent les auteurs de romans-feuilletons sont extrêmement rares. Généralement seul le nom, suivi de formulations stéréotypées comme « le grand romancier populaire », « le célèbre écrivain » figurent sur la page. Eugène Sue est l'un des premiers à être sorti de ce « semi-anonymat » (Thiesse,

1984 : 102). Lui qui s'adressait initialement à un public cultivé et qui est tombé dans le domaine populaire et y a trouvé un succès inégalable, réunit – plus d'un siècle et demi en arrière – les principaux attributs contemporains que l'on associe aujourd'hui aux célébrités littéraires, cinématographiques, politiques, etc.

Pour en savoir plus sur Eugène Sue, le rapport que l'écrivain entretient avec son public et son influence sur la construction de l'œuvre, voir notamment Nora Atkinson, 1929, *Eugène Sue et le roman feuilleton*, Paris, A. Nizet et M. Bastard ; Anne-Marie Thiesse, 1980, « L'éducation sociale d'un romancier : le cas d'Eugène Sue », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 32-33 ; Judith Lyon-Caen, 1999, « “Les Mystères de Paris”. Eugène Sue et ses lecteurs », *Romantisme*, vol. 29, 105.

INDEX DES NOMS PROPRES ET DES NOMS COMMUNS

A

Académie Goncourt, 33, 40, 293, 302, 445, 446, 447, 448, 465, 468
Académie Stanislas, 40, 59
alibi culturel, 543
Anglade Jean, 310
Apostrophes, 302
Appel Bernard, 88, 103
arc Héré, 40, 107, 255, 371, 423, 425, 445, 450
association de défense & illustration des littératures en Lorraine (ADILL), 107, 108
association Lire à Nancy, 23, 255, 446, 475
association plumes à connaître (APAC), 103, 104, 106, 107, 109, 110
atelier d'écriture, 112
autoédicté/autoédition, 39, 88, 103, 105, 106, 107, 109, 110, 195, 235, 255, 289, 477, 485
autographe, 25, 40, 61, 228

B

badaud, 95, 128, 254, 263, 291
Balzac Honoré (de), 176, 327, 330
bande dessinée, 51, 54, 341, 366, 368, 586
Bazin Hervé, 448
Beigbeder Frédéric, 291
Ben Jelloun Tahar, 163
Bern Stéphane, 323, 359, 387, 388
Bernier Henriette, 34, 61, 91, 177, 573, 574, 575
Bohringer Richard, 35, 61, 226
Boly Vincent, 90
Borges Jorge Luis, 35
Bourse Goncourt de la biographie, 33
Boutsindi Patrick-Serge, 89

C

café littéraire, 104, 110, 111
Camus Albert, 176
Cannes, 95, 102
Carminati Muriel, 81, 88
centre européen pour la promotion des arts et lettres (CEPAL), 108
Centre national du livre (CNL), 446, 459, 460, 461, 462, 464, 468, 470
Charles-Roux Edmonde, 322
Chattam Maxime, 582, 585
Chedid Andrée, 302, 316, 513
Clapat Patrick, 28
Claudiel Philippe, 34, 91, 104, 117, 191, 193, 261, 268, 269, 281, 482, 553
Cooper-Richet Diana, 599
Cordier Marcel, 107, 108

D

dédicace, 51, 53, 56, 72, 75, 100, 101, 117, 118, 119, 128, 130, 133, 134, 140, 142, 149, 150, 161, 162, 163, 169, 174, 177, 193, 206, 221, 222, 224, 225, 226, 227, 228, 237, 241, 245, 246, 247, 248, 257, 259, 263, 265, 267, 268, 271, 273, 275, 276, 278, 279, 280, 295, 296, 303, 311, 317, 318, 319, 322, 324, 329, 332, 333, 334, 336, 338, 340, 343, 344, 345, 348, 353, 355, 357, 358, 361, 365, 366, 370, 373, 376, 377, 381, 382, 385, 388, 389, 393, 395, 397, 401, 402, 407, 409, 411, 412, 413, 415, 417, 418, 420, 421, 426, 431, 432, 435, 439, 440, 441, 453, 455, 469, 470, 490, 499, 500, 517, 531, 532, 543, 548, 554, 559, 571, 572, 578, 580, 581, 583
Deforges Régine, 36
Denis Pierre, 28

Direction régionale des affaires culturelles
(DRAC), 216, 231, 459, 460, 461, 462,
464, 467, 468, 470
dispositif, 66, 233, 242, 469, 502, 519, 523
Doumène Jean-Bernard, 473, 496, 538,
553, 560, 580
Drucker Michel, 26, 94, 104

E

éditeur, 15, 16, 17, 19, 21, 22, 32, 34, 37,
41, 42, 52, 65, 74, 102, 105, 107, 110,
111, 121, 123, 124, 125, 144, 166, 168,
179, 181, 182, 184, 187, 195, 197, 208,
209, 210, 211, 213, 217, 233, 234, 237,
238, 256, 290, 294, 336, 367, 370, 371,
396, 399, 448, 451, 452, 459, 462, 463,
466, 467, 476, 477, 479, 480, 485, 487,
489, 523

F

fan, 175, 534
festival du théâtre d'Avignon, 424
festival Étonnants Voyageurs, 456
festival international de géographie de
Saint-Dié, 124, 169, 172, 182, 308, 364,
460
festival Zinc Grenadine à Épinal, 126, 532
fête du livre à Saint-Étienne, 34, 36, 124
fête du livre lorrain à Léminville, 36
Fischer Élise, 28, 309
foire du livre de Brive, 33, 34, 36, 124,
199, 214, 221, 255, 256, 285, 309, 310,
430, 456, 483
foire du livre de Bruxelles, 16, 20, 36, 456
foire du livre de Francfort, 19, 21, 36, 456,
457
foire du livre de Londres, 19, 22

G

Gracq Julien, 171, 202, 283, 296

H

Hanot Pierre, 90
Hugo Victor, 32, 101, 107, 176

K

Khadra Yasmina, 89, 144, 163, 322, 339,
340, 342, 343, 344, 345, 347, 348, 484,
488, 489, 491, 495, 496, 497, 498, 499,
501, 502, 503, 504, 505, 508, 509, 510,
512, 513, 514, 515, 516, 517, 519, 521,
522, 523, 525, 527, 528, 532, 533, 537,
539, 540, 542, 544, 549, 550, 551, 552,
553, 554, 556, 557, 562, 563, 564, 567,
568, 569, 570, 572, 574, 575, 576, 577,
580, 582, 583, 585
Kormann Geneviève, 108

L

Laborde Catherine, 313
L'Est Républicain, 26, 40, 53, 59, 406,
410, 445, 447, 489
L'Été du Livre à Metz, 21, 25, 26, 49, 56,
58, 60, 61, 65, 88, 89, 107, 109, 111,
121, 124, 135, 137, 139, 140, 144, 150,
152, 233, 235, 238, 243, 254, 299, 329,
331, 368, 410, 437, 460, 465, 471
Laporte Gilles, 91
Les Imaginales à Épinal, 302
Lethielleux Maud, 91
Lévy Marc, 35, 151, 152, 261, 269, 311,
322, 329, 330, 331, 334, 481, 523, 540
Lhote Florence, 89
librairie Hall du Livre, 40, 96, 124, 181,
330, 346, 388, 477, 507, 544, 583
librairie L'Autre Rive, 74, 123, 124, 125,
166, 181, 215, 337, 346, 475, 493, 495,
496, 499, 501, 503, 504, 507, 509, 517,
525, 533, 535, 537, 539, 540, 542, 547,
549, 560, 561, 562, 567, 568, 575, 583
librairie la Sorbonne, 40, 305, 452
librairie Stanislas, 305

M

Mabanckou Alain, 177
Maison des écrivains et de la littérature (MEL), 126, 131, 132
Massenet Ariane, 101
matinée scolaire, 78, 85, 228, 267, 307
Maubeuge Michèle, 17, 33, 40, 72, 73, 88, 93, 96, 99, 108, 111, 120, 124, 135, 198, 208, 445, 446, 447, 482
militant, 109, 110
Miquel Maryvonne, 90
Modiano Patrick, 310
Mollier Jean-Yves, 599
Musso Guillaume, 152, 311, 330, 331, 334, 581, 582, 583, 585

N

Noël Véronique, 107, 109, 111, 120
Nothomb Amélie, 26, 58, 61, 65, 141, 175, 261, 269, 367, 369, 376, 481, 487, 488, 534, 535
Nourissier François, 306

O

Opéra national de Lorraine, 35, 198, 303, 368, 375, 383, 395, 424, 485
Ormesson (d') Jean, 36, 63, 64, 102

P

Pennac Daniel, 54, 55, 61, 81, 82, 83, 84
people, 26, 35, 122, 141, 175, 185, 192, 203, 218, 220, 221, 222, 249, 290, 369, 488, 508, 515, 522
Picasso Pablo, 317
Picouly Daniel, 33, 36
Pivot Bernard, 177, 288, 302, 393
place de la Carrière, 113, 129, 202, 242, 301, 312, 558
place Stanislas, 31, 32, 39, 40, 93, 97, 129, 172, 198, 202, 219, 261, 289, 328, 356,

364, 372, 380, 392, 400, 424, 433, 445, 454, 455, 493, 537, 558
Poivre d'Arvor Patrick (PPDA), 34, 61, 219, 222, 313, 359, 361
portrait d'écrivain, 97, 114, 126, 144, 186, 203, 220, 242, 262, 277, 329
Printemps des poètes, 111
prix Erckmann-Chatrian, 45, 252, 305, 319
prix Feuille d'or, 32
prix Goncourt, 123
publication à compte-d'auteur, 105

R

régionalisme, 301
restaurant littéraire le Léz'art, 58, 60, 166, 477
Romero Mia, 40
Rosa Steve, 90
Rossinot André, 26, 33, 40, 85, 123, 198, 211, 383
Rossinot Françoise, 11, 33, 40, 83, 180, 198, 208, 294, 323, 368, 446, 485, 564, 585

S

salon comme vitrine, 42, 111, 165, 166, 167, 170, 171, 178, 254, 333, 549, 562
salon du livre à Besançon, 36
salon du livre à Limoges, 33
salon du livre à Saint-Etienne, 54, 214, 456
salon du livre de Bar-le-Duc, 168
salon du livre de Beyrouth, 456
salon du livre de Chaligny, 115
Salon du livre de Colmar, 96, 106, 107, 108, 111, 113, 114, 115, 124
salon du livre de Laxou, 115
salon du livre de Longwy, 25, 168, 175
salon du livre de Montpellier, 33, 36
Salon du livre de Paris, 16, 19, 20, 21, 168, 311
salon du livre de Saint-Louis, 96, 124, 311
salon du livre de Strasbourg, 96
salon du livre de Woippy, 49, 140, 168
salon du livre jeunesse à Montreuil, 456
Sartre Jean-Paul, 176

Seuic Madame, 81, 85
Stendhal, 101
Sue Eugène, 599, 600

T

tables rondes, 66, 112, 114, 125, 155, 169,
200, 214, 237, 303, 306, 328, 460, 468,
469, 470
Tenenbaum Gérald, 29
Thiesse Anne-Marie, 599, 600

U

Untereiner Guy, 88

V

Vagner Michel, 39, 40
village du livre à Montmorillon, 36
village du livre de Fontenoy-la-Joûte, 37
Vincenot Henri, 302, 316, 320

Z

Zarai Rika, 94
Zola Émile, 176, 327, 330
Zürcher Muriel, 71, 78, 79